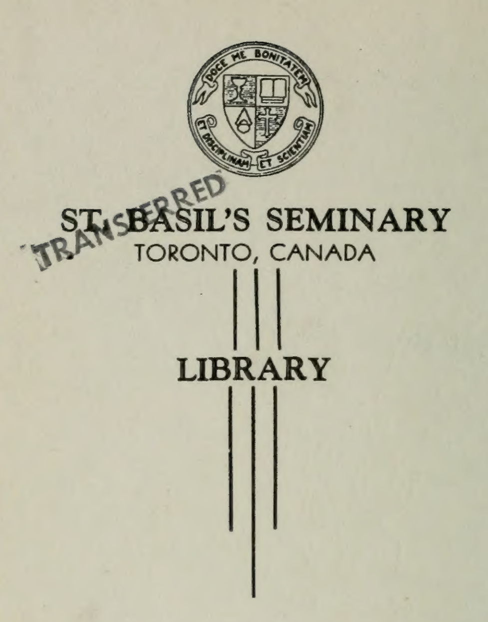



DOCE ME BONITATEM
ET DISCIPLINAM ET SCIENTIAM

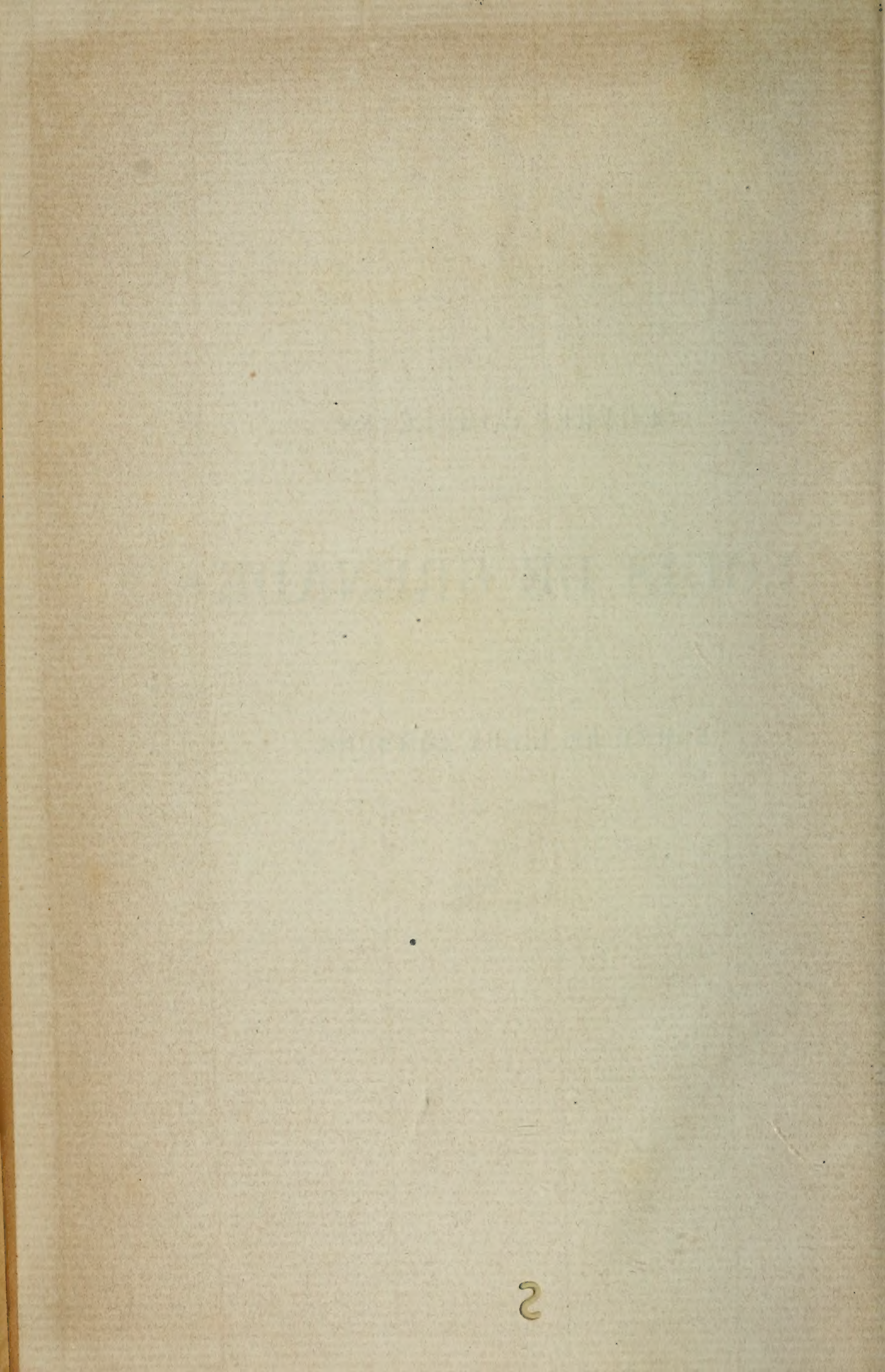

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

FORÊT DE LIEUX COMMUNS.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

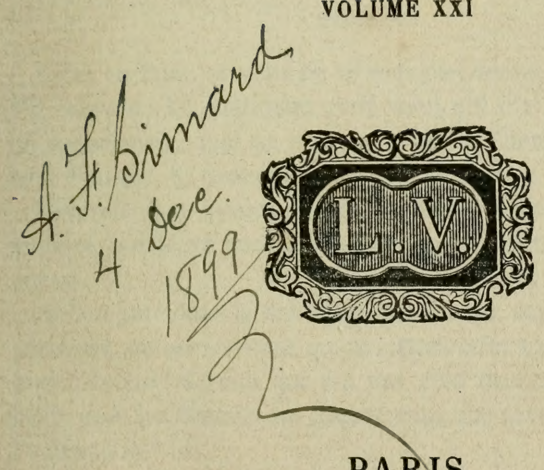
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE

VOLUME XXI



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1866

FORÊT

DE

LIEUX COMMUNS

A L'USAGE

DE TOUS LES PRÉDICATEURS DE LA PAROLE DE DIEU.

SECONDE CLASSE DES LIEUX COMMUNS.

DES VERTUS ET DES VICES QUI LEUR SONT OPPOSÉS (SUITE).

LI.

Restitution.

« J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, etc. » S'il existe un tel châtiment pour celui qui n'a pas donné ce qui lui appartenait, quel ne sera pas celui de l'homme qui a volé le bien d'autrui. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. XV, c. X.

Bien que vous fassiez part de vos biens, ce sera pour vous une aumône meilleure encore si vous rendez ceux d'autrui. S. AUGUSTIN.

Si l'on jette dans le feu celui qui n'a pas donné ce qui lui appartenait, où pensez-vous qu'on jettera celui qui s'est emparé du bien d'autrui? Si celui qui n'a pas vêtu un homme qui était nu brûle avec les démons, où pensez-vous que devra brûler celui qui l'a dépouillé? Id.

Ce que vous avez trouvé et que vous n'avez pas rendu, vous l'avez volé; vous avez fait autant que vous avez pu, et parce que vous n'avez pas pu davantage, voilà pourquoi vous ne l'avez pas fait. Nier qu'une chose soit à un autre, c'est le voler autant qu'on le peut. Id.

Si l'on ne rend pas, quand on le peut, le bien d'autrui pour lequel on a péché, ce n'est pas une pénitence *faite*, mais *feinte*. Id., *Lettre à Macédonius*.

« Tout arbre qui ne produira pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Si l'on jette au feu ce qui est stérile, que méritera donc ce qui est rapace? Que recevra celui qui aura volé le bien d'autrui, si celui qui n'a pas donné du sien doit toujours brûler? Et si un jugement sans miséricorde attend celui qui n'a pas fait miséricorde, quel jugement y aura-t-il pour celui qui de plus aura commis des rapines. S. Fulgence.

Ne pas donner aux pauvres est un vol. Ayons honte de voler ceux à qui nous devons donner. De toutes les cruautés, la plus grande est de vouloir devenir riche du petit bien du pauvre. Cassiodore, *Lettres*.

On demandait un jour à Socrate pourquoi il riait : C'est que je vois, dit-il, de grands voleurs qui en conduisent un petit à la potence, quand eux-mêmes la mériteraient beaucoup mieux. On punit les petits crimes, mais les grands sont portés en triomphe. Valère-Maxime, liv. VII.

LII.

Usure.

Rien de plus honteux et de plus cruel que l'usure. Car elle fait commerce des misères d'autrui, tire ses profits du malheur des autres, demande une récompense de sa pitié, comme si elle craignait de paraître sans pitié, et en feignant cette vertu, elle se creuse une fosse plus profonde encore. L'usure écrase le pauvre en lui portant secours, le repousse en lui tendant la main, et en le recevant comme dans un port assuré, elle l'en éloigne pour lui faire faire naufrage. S. Chrysostome.

L'argent de l'usurier est semblable à la morsure de l'aspic. Car celui qui est mordu par ce serpent s'endort comme charmé, et meurt pendant la douceur de son sommeil, parce qu'alors le poison se glisse secrètement dans tous les membres. C'est ainsi que celui qui emprunte à usure sent comme un bien pendant

quelque temps, mais l'usure se glisse dans tout ce qu'il a, et le convertit bientôt entièrement en dettes. Id.

LIII.

Sacrifice.

Réflexions de l'auteur.

« Faire miséricorde et justice est plus agréable au Seigneur que des victimes. *Prov.* xxi, 3. Car la miséricorde et la justice sont les victimes les plus agréables à Dieu. Au reste, Salomon dit des victimes offertes par les impies : « Les hosties des méchants sont abominables au Seigneur, parce qu'ils les offrent du fruit de leurs crimes. » xxi, 27. Voilà pourquoi Dieu défend avec force dans le Deutéronome qu'on lui offre « la récompense de la prostituée, parce que c'est chose abominable devant le Seigneur. » xxiii, 18. Il aime la justice, et déteste la rapine qu'on lui offre en holocauste. C'est à cela que se rapporte aussi cet autre texte : « Celui qui offre un sacrifice de la substance des pauvres est comme celui qui égorge le fils aux yeux du père. » *Eccli.* xxxiv, 24. Ce serait donc en vain qu'on se promettrait le salut avec de telles offrandes. « Le Très-Haut n'approuve point les dons des injustes et ne regarde point les oblations des méchants ; et la multitude de leurs sacrifices n'obtiendra point de lui le pardon de leurs péchés. » *Eccli.* xxxiv, 23. Qu'ils fassent attention à cette parole, ceux qui, demeurant dans le péché pendant toute leur vie, se promettent le salut au moment de la mort par des dons et des sacrifices de cette sorte. D'un autre côté, il est dit des sacrifices et des dons qu'offrent les bons : « L'oblation du juste engraisse l'autel, et monte devant le Très-Haut comme une excellente odeur..... Faites tous vos dons avec un visage gai, et sanctifiez vos décimes par votre joie à les offrir. Donnez au Très-Haut selon qu'il vous a donné, et faites votre offrande de bon cœur, à proportion de ce que vous avez entre les mains : car le Seigneur est libéral envers ceux qui lui donnent, et il vous en rendra sept fois autant. » *Eccli.* xxxv, 8, 11, 12, 13.

La prière, la louange et l'action de grâces sont un sacrifice sa-

lutaire et très-agréable à Dieu. C'est ce que le Seigneur lui-même développe au long dans le psaume XLIX qui commence par ces mots : *Deus deorum Dominus*, « Le Seigneur Dieu des dieux a parlé » Car il dit plus loin : « Ecoutez, mon peuple, et je parlerai : Israël, écoutez-moi, et je vous attesterai la vérité ; c'est moi qui suis Dieu, qui suis votre Dieu. Je ne vous reprendrai point pour vos sacrifices ; car vos holocaustes sont toujours devant moi, etc. Immolez à Dieu un sacrifice de louange, et rendez vos vœux au Très-Haut. Invoquez-moi au jour de l'affliction, je vous en délivrerai. » Enfin il termine par ces paroles : « Le sacrifice de louange m'honorera, et c'est là la voie par laquelle je lui montrerai le salut qui lui vient de Dieu. » Saint Jérôme traduit de l'hébreu : « Celui qui m'offre le sacrifice de louanges me glorifie : et à celui qui ordonne et règle sa vie, je lui montrerai le salut qui vient de Dieu. » Or ce sacrifice de louange sont ces sacrifices (*vituli illi*) dont parle Osée : « Nous vous rendrons les sacrifices de nos lèvres. » *Os.* XIV, 3. Il est encore un autre genre de sacrifice très-agréable à Dieu : c'est celui dont parle le psaume L : « Un esprit brisé de douleur est un sacrifice agréable à Dieu ; car vous ne mépriserez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié. »

Le Seigneur dit aux lévites : « Tout ce que vous offrirez des dîmes et que vous mettrez à part pour être offert en don au Seigneur, sera toujours le meilleur et le plus excellent..... Vous prendrez donc garde de ne pas tomber dans le péché, en réservant pour vous ce qu'il y a de meilleur et de plus gras, de peur que vous ne souilliez les oblations des enfants d'Israël, et que vous ne soyez punis de mort, » *Num.* XIII, 29, 32 ; c'est-à-dire de peur que les enfants d'Israël, poussés par votre exemple, n'offrent à Dieu des choses qui ne valent rien, oblations qui seraient alors des oblations souillées. Or, à notre époque, si beaucoup de fils ou de filles surviennent à une famille, ou s'il y en a quelques-uns dont l'esprit ne soit pas des plus sains, ce sont ceux-là que l'on consacre à la vie monastique, tandis que l'on réserve pour le monde ceux qui l'emportent par l'esprit et la beauté.

LIV.

Obéissance, désobéissance.

Comme il est recommandé d'avoir du succès dans ce monde, et ordonné d'y tenir un rang supérieur, celui qui pratique l'obéissance pour en arriver là ne pratique nullement la vertu d'obéissance, si de son propre mouvement il désire vivement aussi ces deux choses. S. Grégoire, *Morales*.

On doit obéir non pas par crainte servile, mais par sentiment d'amour ; non par crainte du châtiment, mais par amour de la justice. Id., *ibid.*, liv. XII.

« L'obéissance est meilleure que le sacrifice. » I *Reg.* xv, 22. L'obéissance est une vertu qui, seule, met les autres vertus dans l'âme et les garde une fois qu'elles y ont été mises. « L'obéissance est meilleure que le sacrifice. » C'est à bon droit qu'ici l'obéissance est préférée aux sacrifices; car, par les sacrifices, c'est la chair d'un autre que l'on immole, tandis que par l'obéissance c'est sa propre volonté. Id., *ibid.*, liv. XXXV.

On exauce plus vite la seule prière d'un homme obéissant, que dix mille hommes qui n'obéissent pas. S. Augustin.

Il est bon d'obéir aux anciens, de se soumettre aux supérieurs, et d'apprendre des autres, après les règles des Ecritures, la route que l'on doit suivre pendant sa vie; comme aussi il est bon de ne pas marcher en se fiant à soi-même, ce qui est le plus mauvais guide que l'on puisse suivre. S. Jérome, *Lettres*.

Vous ajouterez autant à votre vertu que vous aurez enlevé à votre propre volonté. Id.

Nous ne devons pas toujours vouloir ce que Dieu veut; mais nous devons vouloir ce dont Dieu veut que nous ayons la volonté. S. Anselme.

Allons, courage! souvenez-vous, vous qui vous disposez à tout laisser, de vous compter tout d'abord parmi les choses que vous devez laisser; que dis-je? faites surtout et principalement abnégation de vous-même, si vous voulez suivre celui qui, pour vous, s'est lui-même anéanti. S. Bernard, *du Mépris du monde*.

Une permission que l'on extorque et que l'on vous accorde parce qu'on ne peut faire autrement, n'est pas une permission, mais une violence. Id., *Lettres.*

Celui qui a tant aimé l'obéissance ne donnera pas au désobéissant la force de mourir plutôt que de ne pas obéir; et celui qui a dit par le Prophète : « Je suis las de les souffrir, » *Isa.* I, 14, n'approuvera nullement le repos inutile de votre contemplation. Id., *sur le Cantique.*

C'est ainsi, oui c'est ainsi que jusqu'aujourd'hui la lâcheté et la perversité d'un grand nombre exigent qu'il faille leur demander : Que voulez-vous que je vous fasse. Ce ne sont plus eux qui demandent : Seigneur, que voulez-vous que nous fassions? C'est le ministre et le vicaire de Jésus-Christ qui doit maintenant considérer ce qu'ils veulent qu'on leur commande, tandis qu'eux-mêmes s'occupent fort peu de savoir quelle est la volonté de leur maître. Id., *Sermons.*

Celui qui, ouvertement ou en secret, s'applique à ce que son supérieur lui commande ce qu'il veut lui-même, se trompe, se séduit et se flatte en vain d'obéissance; car ici ce n'est pas lui qui obéit à son supérieur, mais le supérieur qui lui obéit. Id., *ibid.*

Si je me complais dans le jeûne, ce n'est pas là ce que demande l'Epoux ; et le jeûne que je pratique lui déplaît, dès là que c'est le vice de ma propre volonté et non pas le lis de l'obéissance qui me l'a fait faire. Par conséquent ce que je dis là je le dis non-seulement du jeûne, mais aussi du silence, des veilles, de la prière, de la lecture, des ouvrages des mains, en un mot de toutes les observances de la vie d'un religieux, où l'on trouve sa propre volonté et non pas l'obéissance aux supérieurs. Id., *ibid.*

Le royaume de Dieu est au dedans de nous. Qu'est-ce que ce royaume? C'est la saine et libre volonté de l'homme se conformant si bien à la volonté de Dieu qu'elle ne veut rien de ce qu'elle sait lui déplaire, et ne refuse rien de ce qu'elle sait lui plaire. Id., *Lettres.*

L'obéissance parfaite ne connaît pas la loi, ne se renferme pas dans les bornes qui la limitent; et non contente des difficultés

de la profession, elle s'élance par une volonté plus généreuse dans toute l'étendue de la charité. Id., *des Préceptes et des Dispenses.*

L'homme véritablement obéissant ne remet pas un ordre au lendemain; mais, sur-le-champ, il prépare ses oreilles à entendre, sa langue à parler, ses pieds à marcher, ses mains à travailler; en un mot, il se recueille, pour ainsi dire, tout entier à l'intérieur, pour exécuter l'ordre de celui qui lui a commandé. Id., *ibid.*

L'homme véritablement obéissant ne regarde pas à la chose qui lui est commandée, il lui suffit de savoir qu'elle l'est.

Il n'est pas douteux qu'il y a un plus grand mérite à se montrer tout prêt à obéir avant l'ordre donné, qu'à s'empresser d'obéir après. Id., *Sermons.*

Il n'y a point de vice au moyen duquel le démon entraîne et conduit plus vite un religieux à la mort que quand il lui persuade de mettre de côté les conseils de ses supérieurs et de s'en fier à son propre jugement et à ses décisions. CASSIEN.

C'est tout aussi mal de négliger l'ordre d'un abbé pour faire une lecture que de le mépriser pour vous livrer au sommeil. Id.

La chair ne sera pas soumise à l'esprit, et les vices ne le seront pas à la raison, si l'âme n'est pas soumise à son Créateur. Mais alors tout ce qui est au-dessus de nous nous est parfaitement soumis, si nous le sommes à celui par qui toutes choses nous ont été soumises. S. ISIDORE, *du Souverain Bien*, liv. I.

Plus nous nous serons montrés obéissants à nos supérieurs et à nos pères, plus Dieu se montrera propice à nos prières. Voyons combien sont agréables au Seigneur les actions et les jeûnes de ceux qui suivent plutôt leurs volontés que celles des supérieurs. Ils crient : Pourquoi avons-nous jeûné et ne nous avez-vous pas regardés? Pourquoi nous sommes-nous humiliés et l'avez-vous ignoré? Et Dieu répondra : Parce qu'aux jours de vos jeûnes ce sont vos volontés que j'ai trouvées. Nous voyons donc que par la désobéissance les actions de l'âme ne sont pas regardées, les jeûnes ne sont pas entendus, et les vœux ne sont pas exaucés. EUSÈBE D'ÉMÈSE, *Homélie 3 aux moines.*

Les hommes obéissants ne se tiennent pas les pieds joints l'un près de l'autre; car ils en mettent un en avant pour les œuvres du ministère, et ils tiennent l'autre fixe et immobile dans la prière. L'obéissance est une parfaite abnégation de l'âme montrée d'une manière plus certaine par le moyen du corps. S. Jean Climaque, 4e *degré, de l'Obéissance*.

L'obéissance est un mouvement fait sans examen ni discussion, une mort spontanée, une vie qui n'a point de curiosité, un péril où l'on est en sûreté, une excuse toute prête auprès de Dieu, un mépris de la crainte de la mort, une navigation sans dangers, une route que l'on fait en dormant. L'obéissance est le tombeau de la volonté et le réveil de l'humilité. Obéir c'est déposer la prudence au milieu des richesses de la prudence. Id., *ibid*.

Alors enfin ce bienheureux défunt se trouva fatigué du travail quand il eut remarqué qu'il avait obéi à sa volonté propre, car il en craignait le fardeau. Id., *ibid*.

On doit comparer celui qui tantôt obéit et tantôt désobéit à son père spirituel, à un homme qui aujourd'hui met du collyre sur ses yeux et demain de la chaux. Id., *ibid*.

Que la figure la plus belle de l'obéissance, ma fille, soit pour nous l'argent qu'on appelle vif argent, lequel, si fortement qu'il soit précipité au-dessous de toute autre chose, demeure toutefois pur de tout mélange. Id.

L'humilité naît de l'obéissance, et de l'humilité vient la prudence, comme le grand Cassien l'a dit avec tant d'élégance et de profondeur dans l'instruction qu'il a écrite sur la prudence. Or la prudence se répand dans l'âme comme une lumière éclatante d'où naît la prévoyance. Qui donc n'entreprendrait pas joyeusement cette belle route de l'obéissance, puisque l'on voit placée devant soi une si grande abondance de biens? Id., *ibid*.

Je ne vous cacherai rien, et je ne vous tromperai pas au point de vous taire ce qu'il est absolument défendu de passer sous silence. Jean Sabbaita, personnage célèbre et mon ami intime, m'a raconté des choses admirables et qui méritent on ne peut plus d'être rappelées. Que cet homme fut exempt de mouve-

ments déréglés et de passions, éloigné de mentir et pur dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, c'est ce que je sais, mon père, puisque je le connais par expérience. Or voici ce qu'il me raconta : « Il y avait, dit-il, dans mon monastère, en Asie (car ce saint homme venait de là), un vieillard très-négligent et peu sage : ce que je dis non pour le juger, mais parce que je veux dire la vérité. Il avait pour disciple un jeune homme, nommé Acace, qu'il s'était procuré je ne sais comment; simple d'esprit et de volonté, mais plein de sens, de raison et de prudence, et qui souffrit tant de choses de la part de ce vieillard, que, si je voulais les rapporter, elles paraîtraient certainement incroyables au plus grand nombre. Ce jeune Acace ayant passé neuf ans sous ce maître dur et sévère, s'endormit dans le Seigneur, et fut inhumé dans le cimetière des Pères. Cinq jours après, le maître d'Acace alla trouver un autre vieillard en grande réputation, et lui dit : « Père, Acace est mort. — Vraiment! répondit l'autre; vous ne me persuaderez jamais cela. — Venez alors et voyez. » Et sur-le-champ le moine se leva, et vint avec le maître du bienheureux disciple au cimetière; là, comme s'il vivait encore, il adressa la parole à celui qui vivait déjà véritablement dans la patrie du ciel, et lui dit : « Frère Acace, pensez-vous que vous soyez mort? » Alors ce parfait obéissant, montrant même son obéissance après la mort, répondit ainsi du fond de sa tombe : « Père, comment peut-il arriver qu'un homme, voué à l'obéissance, puisse mourir? » Alors le vieillard qui, la veille encore, s'était appelé son maître, se jeta à terre tout tremblant et baigné de larmes, et demanda à l'abbé du monastère qu'il lui fût permis de construire sa cellule auprès du tombeau du jeune saint; et il y vécut désormais sagement, en disant sans cesse aux Pères : « J'ai commis un homicide. » Id., *ibid.*

Je vais dire une chose étonnante; mais prenez garde cependant de ne pas y croire, car j'ai Moïse pour garant : c'est qu'il vaut mieux pécher contre Dieu que contre notre père. En effet, si nous avons allumé la colère de Dieu, notre chef et notre guide pourra nous réconcilier avec lui. Mais si nous avons ému de

colère notre chef et notre guide, nous n'avons plus personne pour l'apaiser en notre faveur.

Comme de juste, c'est avec piété qu'il faut accepter et interpréter cette maxime de saint Jean Climaque.

Réflexions de l'auteur.

L'Ecclésiastique nous enseigne que le sommaire de toute la vie chrétienne se trouve dans la charité et dans l'obéissance : « Les enfants de la sagesse forment l'assemblée des justes, et le peuple qu'ils composent n'est qu'obéissance et amour. » III, 1. Or l'une de ces choses est la cause, et l'autre est l'effet. En effet, de ce que l'on aime Dieu par-dessus toutes choses, il suit qu'on désire lui plaire et obéir à sa volonté. Or sa volonté est que nous gardions ses commandements. De là cette parole : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. » *Joan.* XIV, 24.

Le psaume XXXIX nous déclare que l'obéissance est plus agréable à Dieu que toute espèce de sacrifice : « Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation; mais vous m'avez donné des oreilles parfaites, » ou, comme traduit saint Jérôme : « Vous m'avez percé des oreilles; vous n'avez point demandé d'holocauste pour le péché. Alors j'ai dit : me voici, je viens; il est écrit de moi dans tout le livre de votre loi que je ferai votre volonté. C'est ce que j'ai voulu, ô mon Dieu, et votre loi a toujours été au fond de mon cœur; » paroles qui expriment très-bien le devoir de l'obéissance. Quant à ce qu'il dit : « Vous m'avez percé les oreilles, » il exprime par là le sens qu'Isaïe a indiqué dans les paroles suivantes : « Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille, et je ne l'ai point contredit; je ne me suis point retiré en arrière. » L, 5. Comme on le voit, elles désignent la parfaite obéissance que le même Dieu, qui l'exige de nous avec tant de justice, nous accorde par un don de sa grâce. Quelques auteurs pensent aussi que cette même expression signifie l'engagement d'une parfaite servitude; car l'oreille des esclaves qui, spontanément, se vouaient au service perpétuel de leurs maîtres, était, sous la loi, percée d'une aleine. C'est ce que font les hommes justes qui d'eux-mêmes se sont consacrés au Seigneur pour être éternelle-

ment à son service. Au reste, pour ce qui regarde la supériorité de l'obéissance sur le sacrifice, on connaît cette parole de Samuel : « L'obéissance est meilleure que le sacrifice; » et c'est l'ignorance de ce fait qui a précipité Saül du trône, et l'a jeté dans les plus grands malheurs.

On peut juger du prix de l'obéissance sur ce que c'est en elle que Dieu, lors de l'état de la primitive innocence, a mis le succès de notre salut, en interdisant à nos premiers parents le fruit d'un certain arbre ; non pas que ce fruit fût nuisible (car Dieu n'en avait créé aucun de cette sorte) mais pour leur faire comprendre qu'ils avaient un Maître, et pour qu'ils s'appliquassent à mériter ses grâces en obéissant à ses ordres et en s'abstenant d'une chose qui, il est vrai, n'était ni mauvaise ni nuisible par elle-même, mais qui cependant leur était défendue. Moïse montre aussi quel est le prix de cette obéissance, quand il ordonne de lapider le fils qui n'obéit pas à ses parents. Ce châtiment paraîtrait plus grave qu'il ne le faudrait pour ce crime, si par là le législateur n'avait voulu tirer vengeance du crime de la désobéissance et montrer la nécessité de la vertu contraire.

Les simples paroles de l'Ecriture ont souvent une grande emphase ; aussi, ceux qui emploient les paroles divines doivent-ils en mettre le sens au jour. Que voulait, en effet, dire le Prophète, quand il disait : « Je suis à vous, » *Ps.* CXVIII, sinon : Je suis à vous, et non pas à moi, et non pas à la chair et au péché et au monde. Mais je suis à vous par la soumission, par l'intention, par l'amour, par une pleine résignation, par l'obéissance, et par l'abandon de moi-même. C'est à vous que j'ai consacré ma personne, toutes mes années, tous mes sens et mes pensées ; c'est à vous que je me suis offert tout entier, comme un holocauste. Cette seule parole : « Je suis à vous, » comprend tout cela.

Heureuse l'âme qui mérite le nom d'épouse de Jésus-Christ ; elle lui rend spirituellement tous les devoirs qu'une épouse selon la chair rend à son époux. Une telle âme, en effet, pour tout dire en peu de mots, donne à Jésus-Christ sa personne et tout ce qu'elle possède, et à son tour elle espère de lui avec confiance tout ce dont elle a besoin. C'est pourquoi, de même qu'elle l'aime

par-dessus toutes choses, de même c'est pour lui qu'elle travaille, pour lui qu'elle se pare, à lui qu'elle cherche à plaire en tout, pour lui qu'elle fait tout; toujours elle est attentive dans sa soumission à lui. Et de même qu'elle met tout ce qu'elle possède à son service, de même à son tour elle attend tout de lui, et pense que tout ce qui lui appartient à elle appartient aussi à lui. Ainsi donc, une femme qui se conduit de la sorte envers notre Seigneur, doit, à juste titre, être appelée vraiment son épouse; et c'est à elle que doivent appartenir tous ces éloges et tous ces noms d'amour qu'on lit dans le Cantique des cantiques. Or c'est là ce qu'après la charité donnent la véritable résignation de soi-même et l'espérance en Jésus-Christ.

Nous avons un parfait exemple de résignation et d'obéissance dans les enfants d'Israël, dont les regards se dirigeaient jour et nuit sur la colonne de feu et la colonne de nuée qui les précédaient. Car, selon qu'elles avançaient, ou s'arrêtaient, ou changeaient de place, les Israélites de même se conformaient à elles, les regardaient sans cesse et en dépendaient entièrement, ne décidant rien d'eux-mêmes, et se soumettant en tout à leur conduite. Oh! qui voudrait ainsi dépendre de Dieu? qui voudrait, renonçant au jugement et au sentiment de la chair et du monde, se soumettre entièrement au jugement et aux ordres de la volonté divine, de manière à pouvoir vraiment dire avec le Prophète : « Je suis devenu devant vous comme une bête. » *Ps.* LXXII. C'est donc là ce qui nous est indiqué par ces paroles plusieurs fois répétées : « Ils partaient au commandement du Seigneur, et à son commandement ils dressaient le tabernacle. » *Num.* IX, 18.

Le Seigneur ordonna que l'arche serait faite avec des bois équarris. Une chose carrée ne vacille d'aucun côté, et quelque part que vous la jetiez, elle demeure fixe et solide. Or tels sont tous les hommes saints qui, quelque chose qui leur arrive, la reçoivent avec joie comme de la main de Dieu, et peuvent dire avec l'Apôtre : « Nous endurons toute sorte d'afflictions, mais nous n'en sommes point accablés; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas; nous

sommes persécutés, mais non pas abandonnés. » II *Cor.* IV, 8, 9. « Dans l'honneur et l'ignominie, dans la mauvaise réputation et dans la bonne. » II *Cor.* VI, 8. Or ces bois, c'est-à-dire ces saints, sont équarris par le grand ouvrier qui est Dieu; puisque, travaillés par la diversité des tentations, tous les vices et tous les mauvais désirs une fois retranchés, il n'y a plus chez eux qu'une vie droite et de tous côtés affranchie.

Les paroles suivantes de David fuyant son fils Absalon et donnant l'ordre de reporter l'arche du Seigneur à Jérusalem, renferment un exemple de véritable résignation : « Reportez à la ville l'arche de Dieu. Si je trouve grâce devant le Seigneur, il me ramènera et il me fera voir son arche et son tabernacle. S'il me dit : Vous ne m'agréez point, je suis tout prêt, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. » II *Reg.* XV, 25, 26. C'est de la même manière que le prêtre Héli répondit à Samuel qui lui annonçait ses prochains malheurs : « Il est le Seigneur; qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux. » I *Reg.* III, 18.

La parfaite obéissance doit non-seulement être volontaire, mais encore prompte et rapide. C'est ce dont Abraham nous a donné l'exemple. Dès qu'il eut reçu le précepte de la circoncision, aussitôt, le jour même, bien qu'il eût alors quatre-vingt-dix-neuf ans, il se circoncit lui-même et circoncit aussi son fils Ismaël, tous ses domestiques et tous les esclaves nés dans sa maison. *Gen.* XVII, 23, 24. Il montra la même promptitude d'obéissance, quand il reçut l'ordre d'immoler son fils Isaac : « Car, se levant la nuit, il prépara son âne, et prit avec lui deux jeunes serviteurs ainsi que son fils Isaac. » *Gen.* XXII, 3. C'est à cette obéissance que nous invitent les paroles suivantes du Prophète : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs. » *Ps.* XCIV.

La foi est surtout louable là où il n'y a aucune preuve pour faire croire, comme dans cet ordre du Seigneur à Moïse : « Parlez à cette pierre devant eux, et elle vous donnera des eaux. » *Num.* XX, 8. Il en est de même de l'espérance dans les affaires les plus désespérées, comme le fut celle de Susanne. De même aussi les plus grands éloges sont dus à cette obéissance où il n'y

a pas d'autre raison d'obéir que la volonté seule de celui qui commande.

On demande surtout à un bon cheval d'obéir facilement à son cavalier, et de tourner promptement bride du côté où il plaît à celui-ci. Or c'est là ce que le Seigneur demande de préférence aux siens, savoir : qu'ils se montrent tout prêts à exécuter ses ordres, soit quand il les appelle à la vie extérieure, soit quand il les rappelle à l'intérieure. Ceux, en effet, qui se sont adonnés à la contemplation, se tournent difficilement aux œuvres de la vie active; et la même chose arrive pour ceux qui se sont entièrement livrés à l'action. Mais un serviteur de Dieu, fidèle et obéissant, doit dire avec le Prophète : « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt, » *Ps.* CVII, que vous l'appeliez à la vie intérieure ou à la vie extérieure.

LV.

Libéralité, avarice, etc.

La brièveté de la vie fait reproche à nos longs désirs; et l'on remet une foule de choses à la fin, quand le lieu où l'on se dirige est tout prêt. S. GRÉGOIRE, *Homélies sur l'Evangile.*

Ce n'est pas la richesse, mais l'affection aux richesses que l'on blâme. Voilà pourquoi le pauvre Lazare est reçu et réchauffé dans le sein du riche Abraham, lui qui s'estimait lui-même cendre et poussière. Id., *Morales*, X, XXVIII.

« La cupidité est la racine de tous les maux. » Celui que domine la cupidité est certainement sujet à toute espèce de vices. Id., *ibid.*, XV, X.

C'est chose beaucoup plus étonnante de ne pas s'attacher aux richesses que l'on possède, que de ne pas en posséder du tout. S. AUGUSTIN, *des Mœurs de l'Eglise catholique.*

La maladie de l'avarice n'est jamais mieux arrêtée que quand on n'oublie jamais de penser au jour de la mort. Id., *ibid.*

Un homme avare est semblable à l'enfer. Or l'enfer ne dit jamais à ceux qu'il dévore : C'est assez. De même pour l'avare, quand tous les trésors du monde afflueraient chez lui. Id., *Lettres.*

Quelle est cette avidité de la concupiscence, quand on voit les bêtes elles-mêmes garder des bornes? Car enfin elles ne mangent que quand elles ont faim, et épargnent leur proie quand elles se sentent rassasiées. L'avarice seule est insatiable : toujours elle prend, et jamais ne se rassasie. Elle ne craint pas Dieu, elle ne respecte pas l'homme, elle n'épargne pas un père, ne connaît pas une mère, n'obéit pas à un frère, n'est point fidèle envers un ami. Elle opprime la veuve, s'empare des biens du pupille, réduit les hommes libres en esclavage, rend de faux témoignages. Les avares s'emparent des biens d'un mort, comme si eux-mêmes ne devaient pas mourir. Quelle folie et quelle démence de l'âme dans l'avarice? consentir à perdre la vie et à désirer la mort; acquérir de l'or, et perdre le ciel! Id.

Si nous aimons Dieu comme il faut, nous n'aimerons point l'argent. L'argent sera pour vous comme une provision de voyage dont vous vous servirez pour vos nécessités, et dont vous ne jouirez pas pour exciter votre cupidité et satisfaire à vos plaisirs. Usez du monde, sans que le monde vous retienne. Suivez la route où vous êtes entré; vous êtes venu au monde pour en sortir, et non pour y rester. Id., *Commentaires sur les Psaumes.*

Pourquoi demander des choses qui dureront pour votre châtiment, quand elles ne peuvent être de longue durée pour votre usage? Prenez garde aux embûches, prenez garde à la ruse et à la fraude. S. Ambroise, *Commentaires sur saint Luc.*

C'est à juste titre que le Prophète s'écrie : « Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-vous d'y attacher votre cœur. » *Ps.* LXI. Car à quoi me servent-elles, si elles ne peuvent me suivre à la mort? C'est ici-bas qu'on les acquiert, c'est de même ici-bas qu'on les laissera. C'est d'un sommeil dont nous parlons et non d'un patrimoine; de là ces paroles si vraies de David : « Ils se sont endormis du sommeil de la mort; et tous ces hommes qui se glorifiaient de leurs richesses n'ont rien trouvé dans leurs mains. » *Ps.* LXXV; Id., *Sermons.*

Il faut garder une certaine mesure dans la libéralité pour pouvoir faire tous les jours ce que vous faites de bien. Id., *ibid.*

« Un homme riche avait une terre qui lui rapporta beaucoup. »

Luc. XII, 16. De même que ceux qui par suite de folie ont perdu l'intelligence ne voient plus que les rêves de leur imagination au lieu des réalités, de même aussi l'esprit de l'avare, une fois enchaîné dans les chaînes de la cupidité, croit toujours voir de l'or, toujours de l'argent et sans cesse en suppute les revenus. Il contemple l'or avec plus de plaisir que le soleil; sa prière même, ses instances auprès du Seigneur, ne demandent qu'une chose, de l'or. Id., *ibid.*

Une pièce de monnaie venant d'une main pauvre est plus féconde qu'un trésor donné par un riche, parce que ce n'est pas tant ce qui est donné que ce qui manquait que l'on apprécie. On ne donne jamais plus que quand on ne se laisse rien à soi-même. Id., *des Veuves,* liv. I.

On demande compte non pas seulement de ce que l'on a donné, mais aussi de quelles richesses on a tiré ce qui a été donné, et dans quelle intention on a agi. Id., *sur l'Epitre aux Corinthiens.*

Ce n'est pas de la libéralité parfaite que de donner par orgueil plus que par pitié. Ce sont vos dispositions qui dénomment l'œuvre que vous avez faite. Id., *des Devoirs.*

L'amour insatiable des richesses tourmente bien plus l'âme que leur usage ne lui donne de jouissance. Leur acquisition, en effet, est remplie de peines, leur possession pleine de craintes, et leur perte engendre bien des douleurs. S. Bernard, *Sermons.*

L'avarice est portée sur quatre vices comme sur quatre roues: ce sont la pusillanimité, l'inhumanité, le mépris de Dieu, l'oubli de la mort. Les bêtes qui traînent ce char, sont la ténacité et la rapacité; et le seul conducteur qui les conduit est l'ardeur de posséder. Seule, l'avarice se contente d'un seul être pour la servir, parce qu'elle ne peut souffrir d'en louer un plus grand nombre. Id., *Sermon* 39 *sur le Cantique.*

Rien de plus pénible dans cette vie que d'être consumé des désirs terrestres; et il n'y a rien qui donne ici-bas plus de paix que de ne rien désirer des choses de ce monde. Id., *Sermon* 6.

Toute affection est vile et de peu d'importance devant l'amour de l'argent, et une âme avide de gain ne craint pas de se perdre pour si peu que ce soit. Quant à une trace de justice, il ne s'en

trouve aucune dans un cœur où l'avarice s'est fait une demeure. S. Léon, pape, *Sermons*.

S'il ne faut pas qu'un chrétien et surtout un prêtre du Seigneur se laisse envelopper dans quelque erreur, il ne faut pas non plus qu'il soit souillé par la cupidité. Car une âme avide d'argent ne sait pas s'abstenir de ce qui est défendu, ni se contenter de ce qui lui est accordé, ni se prêter à l'affection et à la pitié. Id., *Sermons*.

Il y a deux vices qui, d'ordinaire, n'acquièrent que d'une manière illicite, ce sont l'orgueil et la cupidité; deux autres qui jouissent mal de ce que l'on a acquis, la gourmandise et la luxure. C'est l'orgueil qui a fermé le ciel à Satan; et la gourmandise qui a enlevé le paradis terrestre au premier homme. C'est l'avarice qui a ouvert les portes de l'enfer au mauvais riche; et c'est l'intempérance qui corrompt encore le monde. Hugues de Saint-Victor, *de la Clôture de l'Ame*, liv. II.

L'avarice est un désir insatiable et honteux de la gloire ou de toutes les richesses. Id., *ibid*.

L'avarice est un vice qui, dans l'âme de l'homme, fait un Dieu de l'argent, et qui plus est, lui donne l'autorité du respect que l'on doit à Dieu. O honte! ce sont des charges de métal qui donnent les honneurs que l'on pèse ainsi au poids du métal. C'est avec de l'argent qu'on crée notre patriarche qui, de la même manière, élèvera quelques hommes à la dignité d'archevêque, quelques autres à celle d'évêque; d'autres seront promus à l'office d'archidiacre, et d'autres enfin, toujours de la même manière, seront chargés des affaires des autres dignités inférieures. Alain.

Ne vous semble-t-il qu'il soit dévoré par la terre, celui qui sans cesse pense à la terre, sans cesse ne fait que des actions de la terre, qui parle de la terre, est en contestation au sujet de la terre, désire la terre, et met tout son espoir sur la terre; celui qui ne regarde pas vers le ciel, ne pense pas à la vie future, n'a aucune crainte pour les jugements de Dieu, ne désire point l'accomplissement de ses saintes promesses, mais songe toujours au présent, sans soupirer après l'éternité? Quand vous voyez un tel

homme, dites que la terre l'a dévoré. ORIGÈNE, *Homélie* 19 *sur le Lévitique.*

La cupidité est la racine de tous les maux, la mère de toute transgression, la maîtresse dans l'art de nuire, le chef de l'iniquité, le pilote de la méchanceté, l'épuisement des vertus, l'origine de la rébellion, la fosse des scandales. PIERRE DE RAVENNE, *Sermons.*

La cupidité est la racine de tous les maux; mais tout d'abord elle engendre ceux-ci : En nous offrant des biens passagers, elle nous cache les biens éternels; en nous faisant regarder ce qui est à l'extérieur, elle nous détourne les yeux de ce qui est caché à l'intérieur; et en nous faisant chercher ce qui nous est étranger, elle nous rend nous-mêmes étrangers à notre Créateur. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie pour la Pentecôte.*

Il est plus loyal de nier une chose, que de donner de longs termes et de longs délais; car enfin on trompe moins celui à qui l'on nie tout d'un coup. C'est pourquoi une chose que l'on a longtemps demandée paraît avoir été achetée fort cher. Plus agréable est le don qui vous est fait avant que vous ne l'ayez demandé. CASSIODORE, *Lettres.*

Combien que la cupidité a séduit; mais combien plus que l'avarice a perdus! L'ânesse de Balaam lui a fait des reproches et « a pressé le pied de celui qu'elle portait, » *Num.* XXII, 25, parce que celui-ci, sous l'empire du désir de ce qu'on lui avait promis, se disposait à maudire Israël. Le peuple lapide Achan, parce qu'il avait emporté de l'argent et de l'or de la ruine de Jéricho. Achab fit mourir Naboth pour s'emparer de sa vigne. Giézi fut frappé de lèpre, parce qu'il demanda et reçut de l'argent et des habits au nom d'Elisée. Judas se pendit, parce qu'il vendit et livra Jésus-Christ. Ananie et Saphyre furent frappés de mort subite, parce qu'ils trompèrent les apôtres sur le prix d'un champ. « La ville de Tyr a élevé de forts remparts; elle a fait des monceaux d'argent comme on en ferait de poussière, comme on en fait de la boue qui est dans les rues. Mais le Seigneur va s'en rendre maître; il détruira la force qu'elle tirait de la mort, et elle sera dévorée par le feu. » *Zach.* IX, 3, 4. INNOCENT.

L'avarice, selon l'Apôtre, est une idolâtrie. *Galat.* v, 20. Car de même qu'un idolâtre est l'esclave d'une statue, de même un avare est l'esclave de ses trésors. L'un développe avec soin son culte d'idolâtrie, et l'autre, avec autant de soin, augmente le monceau de son argent. L'un adore son idole avec toute l'exactitude dont il est capable, l'autre garde de même son trésor. L'un met toute son espérance dans son culte idolâtre, et l'autre dans son argent. L'un craint de casser sa statue, et l'autre redoute de diminuer son trésor. Id.

La cupidité est la racine de tous les maux. C'est elle qui commet les sacriléges et les vols, elle qui exerce la rapine et la déprédation, elle qui fait la guerre et les homicides, elle qui pratique la simonie, elle qui demande et reçoit le prix de l'iniquité, elle qui négocie et fait l'usure avec injustice. Elle est pleine de fraudes et de ruses ; elle rompt les engagements et viole les serments ; elle corrompt et pervertit les témoignages. Id.

La plupart des sages docteurs ont coutume de mettre après le tyran de la luxure l'esprit à mille têtes de l'avarice. Aussi, pour ne pas, ignorants que nous sommes, changer cet ordre adopté par les sages, nous suivrons la même règle et la même division, et nous dirons tout d'abord quelques mots de cette maladie de l'avarice pour ensuite parler de sa guérison. Or l'avarice ou la cupidité est une idolâtrie et une fille de l'infidélité ; elle annonce les occasions de faiblesses et de maladies, est le précurseur de la vieillesse, prédit la sécheresse de la terre, et conseille de prendre des précautions pour la famine à venir. L'avare se moque des évangiles et les transgresse volontairement. S. Jean Climaque, 16e *degré.*

Si les flots n'ont jamais manqué à la mer, la colère et la tristesse ne pourront non plus jamais manquer à l'avare. Celui qui méprise ce qui fait la matière de l'avarice est exempt de tout procès et de toute contestation. Celui qui, au contraire, aime ce qu'il possède, se disputera même pour une aiguille jusqu'à la mort. Une foi constante supprimera les soucis, et le corps lui-même reniera ses membres mortels. Il n'y eut dans le saint homme Job aucune trace d'avarice, et voilà pourquoi il demeura sans trouble

dépouillé de tous ses biens. La cupidité est et s'appelle la racine de tous les maux. C'est elle, en effet, qui est la source des crimes, des vols, de l'envie, des meurtres, des divorces, des inimitiés, des séditions, du ressentiment des injures, de la cruauté, enfin de tous les maux. Id., *ibid.*

Qui aime l'or n'aimera pas son prochain. S. Jean Chrysostome.

Celui qui n'a pas besoin du bien d'autrui, et qui pense que le sien lui suffit, est le plus riche de tous. Id.

L'insatiabilité est violente, et l'avarice est toute puissante. Les cupides troublent la vie de l'homme. C'est l'avare, il est vrai, qui vole, mais les plaisirs que ses rapines procurent sont pour les autres ; c'est sur lui que tombe l'exécration publique, et ce sont les autres qui jouissent de ses biens ; c'est contre lui que l'on pousse des soupirs, et c'est aux autres qu'arrive l'abondance ; c'est contre lui que l'on répand des larmes, et ce sont les autres qui s'emparent de l'argent ; c'est lui qui est châtié dans les enfers, et ce sont les autres qui souvent fredonnent et chantent en se livrant aux plaisirs avec ses richesses. Id.

Nous devons donc imiter le courage de ces trois enfants que Nabuchodonosor fit jeter dans une fournaise ; car c'est maintenant qu'une statue d'or nous est mise sous les yeux pour que nous l'adorions ; statue d'or qui est l'argent sur lequel se trouve l'image du dieu Richesse, et qui sollicite les cœurs des hommes cupides à le servir. Mais que jamais le son des trompettes ou les accords de la cithare et les autres stimulants des richesses ne nous touchent au point de nous faire adorer l'idole de l'avarice. Quand bien même nous serions forcés d'entrer dans la fournaise ardente, c'est-à-dire dans la pauvreté, si cependant nous la supportons, alors une agréable rosée se répandra autour de nous au milieu des flammes. N'ayons donc pas horreur de la pauvreté, parce que nous l'entendons appeler une fournaise, et d'un autre côté ne nous laissons pas prendre par la beauté de l'or. Car c'est de cette fournaise que Lazare est sorti tout glorieux aussi bien que les trois jeunes Hébreux, tandis que le riche couvert de pourpre qui avait adoré l'image fut jeté dans le feu éternel. Id., *Homélie 4 sur saint Matthieu.*

On demandait à Démosthène quelle ressemblance l'homme avait avec Dieu : « C'est, répondit-il, de faire le bien et de dire la vérité .« DÉMOSTHÈNE.

De petits bienfaits qui viennent à propos sont de très-grand prix pour ceux qui les reçoivent dans le malheur. DÉMOCRITE.

Donnez plutôt peu que de promettre beaucoup. C'est plus sûr, et puis celui qui reçoit a besoin de choses et non pas de paroles. Id.

Le vin change selon les vases où on le met, mais les richesses se conforment au caractère de ceux qui les possèdent. SOCRATE.

La pauvreté manque de beaucoup de choses ; l'insatiabilité manque de tout. ARISTOTE.

On demandait à Diogène quelles étaient les pires bêtes féroces: « Dans les montagnes, dit-il, ce sont les ours et les lions ; mais dans les villes, ce sont les fermiers d'impôts publics et les imposteurs. DIOGÈNE.

Si vous dépensez là où il ne faut pas, vous serez avare là où il faudra dépenser. CHILON.

Usez avec modération de ce que vous avez acquis, quand chez vous abonde la richesse ; car ce que l'on a mis longtemps à acquérir est bientôt dépensé. CATON.

La pierre de Lydie éprouve l'or ; et ce dernier éprouve les hommes. CHILON.

Un avare qui le veut être est un homme pauvre.

La crédulité est toujours voisine de l'avarice.

Le malheur sera bientôt le compagnon d'un gain honteux.

La libéralité est la meilleure conciliatrice des esprits.

Il faut être libéral, mais selon ses moyens.

Rien ne nous convient tant que de rendre honneur ou de porter secours à quelqu'un qui le mérite.

La chose la plus douce de toutes, dit l'avare, est d'acquérir.

La parcimonie et le travail augmentent les richesses.

L'avarice recherche les gains secrets : c'est un abîme avide de butin. La jouissance de la possession ne la rend pas heureuse ; et son désir effréné d'acquérir la rend on ne peut plus malheureuse. VALÈRE MAXIME, liv. IX.

On ne doit pas tellement fermer sa bourse, que la bonté ne

puisse en avoir la clef, comme aussi on ne doit pas tellement l'ouvrir, qu'elle soit ouverte à tout le monde. Car les rapines suivent de près les largesses. Une fois en effet qu'on a commencé à manquer à force de donner, on est forcé de mettre la main sur le bien d'autrui ; et alors, la reconnaissance de ceux à qui l'on a donné est loin d'être aussi grande que la haine de ceux à qui on a enlevé. CICÉRON, *des Devoirs*, II.

Il y en a beaucoup qui, désireux d'éclat et de gloire, enlèvent aux uns ce qu'ils donnent aux autres, et qui pensent avoir paru portés à servir leurs amis, s'ils les ont enrichis de quelque manière que ce soit. Or il s'en faut de tant que cette conduite soit selon le devoir, que rien n'est peut-être plus contraire au devoir. Id., *ibid.*, I.

La libéralité doit se porter davantage sur ceux qui sont malheureux, à moins qu'ils n'aient mérité leur malheur. Car, dit Ennius, les bienfaits mal placés ne sont pas des bienfaits. Id., *ibid.*, II.

Il n'y a rien qui dénote plus un esprit étroit et petit que d'aimer les richesses. Rien de plus beau et de plus magnifique que de mépriser l'argent si vous n'en avez pas; et si vous en avez, de l'employer à la bienfaisance et à la libéralité. Id., *ibid.*, I.

Jamais on n'apaise et on ne rassasie la soif de la cupidité; et l'on est tourmenté non-seulement par le désir d'augmenter ce que l'on possède, mais encore par la crainte de le perdre. Id., *Paradoxes*, I.

L'insatiable avarice peut faire des choses immenses et incroyables. Car elle tient l'âme de l'homme tellement enchaînée, qu'elle ne lui laisse en aucun moment le temps de respirer. Id.

On doit surtout blâmer l'avarice chez les vieillards. Peut-il, en effet, y avoir quelque chose de plus absurde que d'amasser d'autant plus de provisions de voyage qu'il reste moins de chemin à faire? Id., *de la Vieillesse.*

Réflexions de l'auteur.

L'Ecclésiastique montre en ces termes la conduite et la mesure que l'on doit tenir dans la libéralité : « Mon fils, ne mêlez point

les reproches au bien que vous faites, et ne joignez jamais à votre don des paroles tristes et affligeantes. La rosée ne rafraîchit-elle pas l'ardeur du grand chaud? Ainsi la parole vaut mieux que le don. L'insensé fait d'aigres reproches à ceux qu'il assiste, et le don de l'indiscret dessèche les yeux. » XVIII, 15, 16, 18. « Le don de l'insensé ne vous sera point utile; car il a sept yeux dont il vous regarde. Il donnera peu, et il le reprochera souvent; et quand il ouvre la bouche, c'est comme une flamme qui se répand. » XX, 14, 15. Un autre a traduit : « Et il ouvrira sa bouche comme un crieur public. »

David a donné un exemple de véritable bonté après la victoire qu'il remporta contre les Amalécites. Car ses compagnons qui avaient combattu contre les ennemis ayant refusé de partager le butin qu'ils avaient fait avec ceux qui, étant las, étaient restés au bord du torrent de Besor, David, sans s'indigner (et cependant ce fait paraissait devoir exciter sa colère) répondit avec bonté : « Ce n'est pas ainsi, mes frères, que vous devez disposer de ce que le Seigneur nous a mis entre les mains. C'est lui qui nous a conservés et qui nous a livré ces brigands qui étaient venus nous piller. Personne n'écoutera cette proposition que vous faites; car celui qui aura combattu, et celui qui sera demeuré au bagage, auront la même part au butin, et ils partageront également. » I *Reg.* XXX, 23, 24.

L'avarice eut un jour pour stimulants la cupidité et la nécessité. Ce sont là en effet ses deux filles, deux sangsues, pour ainsi dire, qui disent sans cesse : Apporte, apporte. Quelquefois aussi s'y ajoutent la vanité, la paresse, et l'usage immodéré des plaisirs; et chacun de ces vices crie de même : apporte, apporte. Excitée par ces souffles puissants, la fournaise de l'avarice dévore tout de ses flammes.

« Frappez le gond, dit le Seigneur, et ébranlez le haut de la porte du temple, parce qu'ils ont tous l'avarice dans la tête; c'est pourquoi je ferai mourir par l'épée jusqu'au dernier d'entre eux. » *Amos.* 1, IX, 1. Par ces paroles, le Seigneur menace la cité de ruine à cause de son amour pour l'argent; car c'est ce que désigne cette action de frapper les gonds et d'ébranler le haut de

la porte du temple. Que si à cette époque cette peste de l'avarice avait fait une telle irruption, que dirons-nous de la nôtre où tout homme aspire à l'argent avec tant d'avidité, que c'est à grand'peine que l'on veuille se remuer ou ouvrir la bouche, sinon pour avoir de l'argent ou des avantages? Aussi, de même que dans le monde physique le premier cercle du ciel est la cause du mouvement de tous les autres, de même le désir effréné de l'argent est la source de presque toutes les actions de l'homme. Qui pourrait s'en étonner, puisque tout obéit à l'argent? C'est l'argent qui donne les dignités, l'argent qui distribue les honneurs, l'argent qui procure les plaisirs, l'argent qui anoblit, l'argent, en un mot, qui donne tout. Cela étonnera d'autant moins que, sous l'empire de la cupidité, l'argent est la principale cause de presque toutes les actions des méchants.

Pourquoi l'Apôtre donne-t-il de préférence entre tous les vices le nom d'idolâtrie à l'avarice? C'est, je crois, parce que l'avare est non-seulement voué tout entier au culte de l'argent, l'aime plus que Dieu lui-même, et y met toute son espérance, son amour et son bonheur (ce qu'il ne devrait mettre qu'en Dieu seul), mais encore parce qu'en retenant injustement le bien d'autrui et en demeurant ainsi toute sa vie dans l'état de damnation, il paraît témoigner par ses œuvres que sa foi et sa religion sont vaines, et qu'il ne lui reste rien qu'il puisse craindre avec raison dans l'autre vie ; puisque, en effet, il se conduit ici-bas comme s'il n'y avait rien à craindre pour lui après cette vie. Bien plus, il semble d'une certaine manière être pire encore que les idolâtres ; car grand nombre de ceux-ci respectent leurs idoles comme une divinité et craignent leur colère et leur courroux, comme on peut le voir çà et là dans l'histoire, chose que ne fait pas l'avare dont toute la vie n'est qu'un tissu ou plutôt une étude d'impiété et de rapines. On rapporte, dans les recueils d'apophthegmes qu'un pythagoricien avait acheté une paire de chaussures à un cordonnier. Etant allé le lendemain pour le payer, il apprit qu'il était mort : il remporta donc son argent avec joie. Mais comme dans la suite la conscience de sa faute lui donnait des remords, il revint et jeta l'argent dans la boutique du défunt en disant : « S'il

est mort pour les autres, il vit pour toi. » Voilà ce qu'a fait un païen, et ce que ne ferait certainement pas un avare.

« Celui qui cherche à satisfaire son avarice trouble sa maison; mais celui qui haït les présents vivra en paix. » *Prov*. xv, 27. Car un avare presse tous ceux de sa maison pour se livrer, même au-dessus de leurs forces, aux soins d'amasser. S'ils agissent avec un peu plus de faiblesse et de relâche, ou si par hasard quelque chose se perd par suite de leur négligence, alors ce sont de la part de l'avare des cris, des querelles, des vociférations; et c'est ainsi qu'on dit avec raison qu'il trouble sa maison. De là aussi cette autre parole : « L'enfer et l'abîme de perdition ne sont jamais rassasiés; ainsi les yeux des hommes sont insatiables. » *Prov*. xxvii, 20.

Le mal de l'avarice s'étend si loin que le Seigneur a dit par son prophète : « Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous s'étudient à satisfaire leur avarice, et depuis le prophète jusqu'au prêtre, tous ne pensent qu'à tromper avec adresse. » *Jerem*. vi, 13. De là cette parole : « Les uns se sont imaginés que notre vie n'est qu'un jeu, et les autres qu'il n'y a d'autre occupation dans la vie que d'amasser de l'argent, et qu'il faut acquérir du bien par toute sorte de voies, même criminelles. » *Sap*. xv, 12. Or c'est ce qu'un grand nombre de fidèles professent non pas de bouche, mais dans leurs actions, quand ils dirigent vers le gain tous leurs soins, toutes leurs pensées, et tous les projets de leur vie.

« Rien n'est plus détestable que l'avare. Pourquoi la terre et la cendre s'enflent-elles d'orgueil? Il n'y a rien de plus injuste que celui qui aime l'argent; car un tel homme vendrait son âme même, parce qu'il s'est dépouillé tout vivant de ses propres entrailles, » *Eccli*. x, 9, 10; ou selon une autre traduction : « Car, à la place de sa vie, chacun est forcé de rejeter ses propres entrailles. » C'est-à-dire qu'il n'épargne pas sa vie pour épargner son argent. De là cette autre parole : « Le bien est inutile à l'homme avare et attaché à l'argent; et que sert l'or à l'envieux? » puisqu'il le possède non pour s'en servir, mais pour le garder. Aussi les paroles suivantes montrent quel sera son châ-

timent : « Celui qui amasse des richesses injustement et aux dépens de sa propre vie, les amasse pour d'autres ; et un autre viendra qui dissipera en débauches ce bien amassé. » *Eccli.* XIV, 3, 4.

Absalon resta suspendu par sa chevelure à un chêne, et la mule sur laquelle il était monté passa outre. Ceci nous montre l'image et le châtiment d'un homme avare et opulent. En effet, il reste suspendu par sa chevelure et est abandonné de sa mule, parce que, à la mort, ses richesses passent, tandis que ses rapines et le crime de son avarice restent pour le tourmenter dans un supplice éternel. Il laisse donc en ce monde et en jouissance aux autres ses richesses mal acquises, et il se réserve pour l'autre et pour les expier éternellement le crime de ses rapines. De là cette parole : « Lorsque le riche s'endormira du sommeil de la mort, il n'emportera pas tout avec lui ; car il en emportera, et il en laissera ; il emportera pour lui les châtiments qu'il devra subir, et il laissera ses richesses à ses héritiers. »

LVI.

Richesses ; riches.

On perd sans douleur ce que l'on possède sans attachement. Et voilà pourquoi Job a possédé sans attachement ce qu'il a perdu avec joie. S. GRÉGOIRE, *Morales,* I, IV.

Les richesses détournent l'âme du divin amour en la faisant penser à diverses choses. Car en s'éparpillant sur une foule d'objets il lui est impossible de rester immobile en elle-même. Aussi Job qui, tout environné qu'il était d'occupations, offrit avec tant de soin ses sacrifices au Seigneur, fut-il un homme juste? Id., *ibid.*

« Le riche ouvrira les yeux, et il ne trouvera rien. » *Job.* XXVII, 19. Lorsque le riche dormira du sommeil de la mort, il ouvrira les yeux, parce qu'il sera forcé de voir à la mort ce qu'il a dédaigné de prévoir d'avance. (Voyez ce magnifique chapitre où l'auteur compare les riches à un pauvre rêvant qu'il est riche.) Id., *Morales,* XVIII, X.

Autant maintenant les riches sont élevés, autant alors ils gémiront et pleureront sur eux-mêmes. Ils ouvriront pour le châtiment les yeux qu'ils ont tenus fermés à la pitié ; ils connaîtront que ces biens qu'ils regardaient comme si grands et si durables quand ils les possédaient, n'étaient que des biens méprisables et de peu de durée. Id., *ibid.*

Réflexions de l'auteur.

Salomon fait l'éloge de la médiocrité et de l'économie, quand il dit : « Je vous ai demandé deux choses, ne me les refusez pas avant que je meure. Eloignez de moi la vanité et les paroles de mensonge ; ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses ; donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre, de peur qu'étant rassasié je ne sois tenté de vous renoncer et de dire : Qui est le Seigneur ? Ou qu'étant contraint par la pauvreté, je ne dérobe, et que je ne viole par un parjure le nom de mon Dieu. » *Prov.* xxx, 7, 8, 9. Les paroles suivantes du même Salomon montrent aussi combien est peu de chose la possession des richesses : « Que sert à un insensé d'avoir des richesses, s'il ne peut acheter la sagesse avec elles ? » *Prov.* xvii, 16.

On doit beaucoup craindre cette parole : « Si vous êtes riche, vous ne serez pas exempt de fautes. » *Eccli.* xi, 10. De là cette autre : « Heureux l'homme qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espérance dans l'argent ni dans les trésors. » *Eccli.* xxxi, 8. Trois espèces d'ennemis attaquent le reste des hommes ; mais outre ces trois ennemis, les riches en ont un quatrième, savoir : les richesses, qui, non-seulement, par la facilité qu'il y trouve, entraînent l'homme à des actions illicites, mais promettent encore l'impunité. Voilà pourquoi Sénèque avertit le riche, quand les richesses l'entourent de tous côtés, de se retenir comme s'il marchait sur un terrain glissant. Car il est grand de pouvoir pécher et de ne pas le vouloir. De là cette autre parole : « Il a pu violer le commandement de Dieu, et il ne l'a point violé, il a pu faire le mal et il ne l'a point fait. » *Eccli.* xxxi, 10.

« L'âne sauvage est la proie du lion dans le désert ; ainsi les pauvres sont la proie des riches. » *Eccli.* XIII, 23. Aussi, est-ce contre eux que cette parole a été prononcée : « Un peu de pain est la vie des pauvres; celui qui le leur ôte est un homme de sang. » Id., *ibid.*, XXXIV, XXV.

Le même livre sacré nous montre au long combien il est difficile à ceux qui ont des richesses de conserver l'innocence : « L'or, dit-il, en a fait tomber plusieurs dans le péché, et sa beauté a été leur perte. » XXXI, 6. D'autres ont traduit : « Plusieurs, à cause de l'or, sont tombés dans le péché, et leur perte est arrivée en sa présence. »

De la poussière d'Egypte, frappée par la baguette de Moïse, naquirent d'innombrables moucherons qui, jour et nuit, tourmentaient les Egyptiens. Or la poussière des possessions terrestres a cela qu'elle engendre une foule de soucis et d'inquiétudes. Voilà pourquoi Jésus-Christ, dans l'Evangile, appelle les richesses des épines, parce que, comme le dit saint Grégoire, elles déchirent l'âme des aiguillons de leurs pensées, et par leurs blessures la souillent, pour ainsi dire, de sang, tout en l'entraînant jusqu'à commettre le péché.

LVII.

Prière ; manière de prier.

Quiconque fait tous ses efforts pour intercéder pour les autres, s'aide bien plutôt lui-même par suite de la charité qui le fait agir, et il mérite d'être exaucé d'autant plus promptement pour lui-même, qu'il prie avec plus d'ardeur pour les autres. S. GRÉGOIRE, *Morales*.

La prière la plus agréable aux oreilles du Créateur est celle par laquelle nous cherchons à apaiser sa colère en faveur de nos ennemis. Id., *ibid.*

Ceux qui s'occupent d'affaires temporelles arrangent parfaitement ce qui est du dehors quand ils reviennent avec sollicitude à ce qui concerne leur intérieur. Id.

Plus les saints s'attachent à Dieu avec ardeur, plus ils reçoi-

vent de lui le pouvoir de lui demander ce qu'ils savent être ses volontés. C'est ainsi que du même être ils ont le besoin de la soif et l'eau qui doit l'apaiser. Id.

Souvent Dieu laisse de côté, dans le trouble et la tristesse, la prière de celui qui, dans le calme et la tranquillité, méprise ses préceptes. Il ne donne pas ses saints pour aider dans l'affliction à celui qui dédaigne de les avoir pour compagnons et pour alliés dans sa joie. Id., *ibid.*, V, XL.

Que l'âme, quand elle cesse de prier, se hâte de se montrer telle qu'elle souhaite de paraître pendant la prière. Voilà pourquoi il est dit : « Ne répétez point la parole dans vos prières, » *Eccli.* VII, 15, c'est-à-dire, quand vous pleurez sur des maux qui sont arrivés, ne faites pas de nouveau ce dont vous avez à vous affliger une seconde fois. Id., *ibid.*, X, XVI.

L'âme désespère de pouvoir recevoir ce qu'elle demande dans la prière, quand elle se souvient qu'elle ne veut pas encore accomplir les ordres divins qu'elle a entendus. Il est juste, en effet, qu'on soit étranger aux bienfaits de celui aux ordres duquel on ne veut pas se soumettre. Id., *ibid.*, X, XVII.

Une fois que l'âme s'est élevée vers la prière, elle souffre, quand elle s'en voit frappée de nouveau, des images des choses dont auparavant elle se laissait accabler avec plaisir quand elle ne s'occupait pas de Dieu. Id.

Souvent, près du juge miséricordieux, la tristesse qui pèse sur celui qui prie intercède plus efficacement pour nous. Voilà pourquoi il est dit : « Lorsque vous vous croirez perdu, vous vous lèverez comme l'étoile du matin. » *Job.* XI, 17 ; Id., *ibid.*, X, XV.

« Vous pourrez alors lever votre visage vers le Seigneur. » *Job.* XI, 15. Quand nous sommes accablés sous le poids de nos fautes, nous craignons de lever vers Dieu le visage de notre cœur. Mais quand nos larmes ont lavé nos fautes, et qu'ainsi les fautes commises ont été pleurées pour n'en plus commettre d'autres qu'il nous faudra pleurer, une grande confiance naît alors dans notre âme, et elle se lève pour contempler les joies et les délices des récompenses célestes. Id., *ibid.*, XVI, X.

« Si notre cœur ne nous condamne pas, nous aurons de l'assu-

rance devant Dieu. » I *Joan.* III, 21. Si nous faisons, dit saint Grégoire, ce que Dieu commande, nous obtiendrons ce que nous demandons; car la prière doit s'appuyer sur l'action, et l'action sur la prière. Id., *Morales,* XVIII, III.

Les saints acquièrent d'autant plus de mérite qu'ils tardent plus longtemps à être exaucés dans leurs vœux. Car le délai augmente le désir. Id., *ibid.,* XX, XXV.

Parce que nous nous trouvons au milieu d'embûches, il s'ensuit que nous nous refroidissons dans nos désirs du ciel. C'est pourquoi nous avons besoin d'un secours continuel, pour que, nous réveillant de notre torpeur, nous revenions, quand nous nous en écartons, à notre Dieu, notre véritable et souverain bien. S. AUGUSTIN, *Manuel.*

Ceux qui ont appris de notre Seigneur Jésus-Christ à être doux et humbles de cœur, font plus de progrès en réfléchissant et en priant, qu'en lisant et en écoutant. Id., *Lettres.*

Nous croyons que personne n'arrive au salut que sur l'appel de Dieu; que personne, une fois appelé, ne le fait qu'avec le secours de Dieu; enfin que personne, à moins de prier, ne peut mériter ce secours. Id., *des Dogmes de l'Eglise.*

La prière nous purifie, la lecture nous instruit; l'une et l'autre chose sont bonnes si on peut les faire; mais si on ne le peut pas, il vaut mieux prier que de lire, parce que dans la lecture nous connaissons ce que nous devons faire, tandis que dans la prière nous recevons ce que nous demandons. Id.

L'esprit de grâce fait que nous avons la foi; la foi demande par la prière ce que la loi commande. Id.

Je sais qu'en dehors de vous, Seigneur, ce qu'il y aura en moi, comme ce qui sera en dehors, est pour moi un mal; je sais que toute richesse qui n'est pas mon Dieu est pour moi de la pauvreté. Id.

Allons à vous, Seigneur, et il nous en arrivera bien de vous; car il nous en arrive mal de nous-mêmes. Parce que nous vous avons abandonné, vous nous avez abandonné à nous-mêmes. Id., *Sermons.*

Votre prière est une parole à Dieu. Quand vous lisez, c'est

Dieu qui vous parle ; quand vous priez, c'est avec Dieu que vous parlez. Id., *sur le psaume* LXXV.

Le cœur tout entier crie alors qu'on ne pense à rien d'ailleurs. De telles prières arrivent chez un grand nombre ; mais elles ne sont fréquentes que chez très-peu de gens. Id., *sur le psaume* CXVIII.

On dit que les solitaires en Egypte font de fréquentes prières, il est vrai, mais qu'elles sont très-courtes et pour ainsi dire lancées à la hâte ; c'est pour que cette vigilance attentive, la plus nécessaire à celui qui prie, ne se relâche par suite de séances trop prolongées, et pour que l'on ait toujours une intention. Id., *Lettre à Proba.*

Un homme qui prie Dieu avec foi pour les nécessités de cette vie est exaucé par sa miséricorde, comme aussi, par l'effet de cette même miséricorde, il peut ne pas l'être. Car enfin le médecin connaît mieux que le malade ce qu'il y a de plus utile pour sa faiblesse. Id.

La prière est un secours pour celui qui la fait, un sacrifice à Dieu, et une torture pour les démons. Id., *Sermons.*

Prier beaucoup, c'est, pour ainsi dire, frapper le Dieu que nous prions d'un travail du cœur pieux et continuel. Car la plupart du temps cette affaire de toucher Dieu se fait plus par les gémissements que par les discours, plus par les larmes que par la parole. Id., *Lettre à Dioscore.*

La prière fait sur le Seigneur l'office de l'huile sur le corps, mais les larmes font l'office du fer : l'une l'adoucit, les autres le forcent. Id., *Sermons.*

Grande est la vertu de la vraie prière ; comme un messager fidèle, elle remplit son mandat et elle pénètre là où la chair ne parvient pas. Id., *sur le psaume* LXV.

La prière répare les jeûnes, amollit la dureté du cœur, tempère les austérités, adoucit la rigueur du jeûne. De même en effet qu'il n'y a pas de repas complet sans boisson, de même aussi le jeûne, sans la réparation de la prière, ne peut, comme il faut, nourrir l'âme. Id., *Sermons.*

En différant quelquefois d'accorder ses dons, c'est, de la part de Dieu, en vouloir faire sentir le prix, et non pas les refuser.

On a plus de plaisir à obtenir les choses que l'on a longtemps désirées; tandis que celles qui sont vite accordées, perdent de leur prix. Id., *des Paroles du Seigneur*, c. I.

Celui qui doit mal user de ce qu'il veut recevoir, souvent ne le reçoit pas par suite d'une grâce de Dieu qui a pitié de lui. Par conséquent, si on lui demande une chose dont le don doit faire tort, il y a beaucoup à craindre qu'il ne nous accorde dans sa colère ce qu'il pourrait ne pas nous accorder dans sa miséricorde. Id.

Ce que vous recevez ne vous accroît pas, et ce que Dieu donne ne le diminue pas. En si grande quantité que soit ce que l'on donne à son gosier altéré et à ses entrailles brûlantes, la source reste encore après celui qui y a bu à sa soif. Id.

C'est par le jeûne qu'il faut guérir les souffrances du corps, et par la prière les maladies de l'âme. S. Jérôme, *Comment. sur saint Marc.*

Toutes les fois que nous chantons des psaumes ou que l'on célèbre la messe pour une centaine d'âmes, il y a tout autant d'avantage pour chacune que si l'on ne faisait tout cela que pour une seule. Id., *Lettres.*

Que la prière interrompe fréquemment le jeûne, et que l'agréable alternative de ces deux saintes actions fasse brûler d'ardeur l'âme constamment attachée à Dieu. Id., *Lettre à Démétriade.*

Que la lecture succède à la prière, et la prière à la lecture. Le temps paraîtra court quand on l'emploiera à une si grande variété d'actions. Id., *Lettre à Lœta.*

Saint Jérôme parle ainsi de la persévérance de sa prière. « Je me souviens d'avoir souvent, dans ma prière, joint la nuit avec le jour, et de n'avoir pas cessé de me frapper la poitrine jusqu'à ce que sur l'ordre de Dieu le calme fût rétabli en moi. Je redoutais même ma propre cellule comme étant la complice de mes pensées; et, irrité et courroucé contre moi-même, seul, je pénétrais dans les déserts. Si quelque part je voyais quelque fond de vallée, quelque sommet de montagne ou quelque rocher escarpé, j'en faisais le lieu de ma prière, et j'y déposais la prison de mon misérable corps : puis, comme le Seigneur lui-même m'en est

témoin, après avoir versé beaucoup de larmes, après avoir bien fixé les yeux vers le ciel, quelquefois il me semblait me trouver au milieu des chœurs des anges, et alors, plein de joie et d'allégresse, je chantais : « Nous courrons à votre suite à l'odeur de vos parfums. » *Lettre à Lœta.*

Si vous ne priez que pour vous, vous prierez seul pour vous : mais si vous priez pour tous, tous aussi prieront pour vous. S. Ambroise, *Héxaméron*, liv. I.

Les plus petits, réunis en grand nombre dans une seule pensée, sont grands; et il est impossible que l'on méprise les prières d'un grand nombre. Id., *Livre de la Pénitence.*

Par la prière, on boit le vin spirituel qui réjouit le cœur de l'homme, c'est-à-dire le vin de l'Esprit-Saint qui enivre l'âme et fait oublier les voluptés de la chair; en baignant l'intérieur de la conscience desséchée, il digère la nourriture des bonnes actions, la conduit comme à travers les membres de l'âme, affermissant notre foi, fortifiant notre espérance, faisant croître et réglant la charité, donnant enfin de la consistance aux mœurs. S. Bernard, *Lettres.*

Bien que le regard de Dieu soit sur nous à toute heure et en tout lieu, toutefois c'est principalement dans la prière : car bien que nous soyons toujours vus de lui, c'est alors que nous nous présentons, que nous nous montrons, et parlons comme face à face avec le Seigneur. Id.

Une prière timide ne pénètre pas le ciel, parce qu'une crainte immodérée resserre le cœur, de telle sorte qu'il ne peut en aucune façon, je ne dis pas monter, mais avancer. Quant à la prière tiède, elle languit et faiblit dans sa montée, parce qu'elle n'a pas de force. La prière téméraire monte, il est vrai, mais elle retombe, car Dieu lui résiste ; et bien loin d'obtenir grâce, elle mérite un châtiment. Mais la prière qui aura été fidèle, humble et fervente, pénétrera sans aucun doute dans le ciel, d'où elle ne pourra revenir vide et sans fruit. Id., *Sermons.*

Qui connaît une loi et ne l'accomplit pas, pèche. C'est pourquoi lorsque, sachant que la bonne volonté se donne dans la prière, vous verrez ce qu'il vous faut faire; pour avoir la force de faire

ce que vous aurez vu, montez alors jusqu'à la prière, priez avec instance, priez avec persévérance. Id.

Dieu n'a que du mépris pour les prières légères, défiantes, inutiles, remplies de tous les soins du monde, embarrassées dans les désirs des choses corporelles et stériles en fruits de bonnes œuvres. S. Hilaire.

La prière est une œuvre spirituelle dans un corps terrestre; un regard immobile de l'âme qui voit Dieu dans sa foi; une harmonie entre l'âme raisonnable et Dieu à qui elle se soumet par volonté; un arrêt de l'âme devant Dieu; une parole qui frappe les oreilles de Dieu; un doux cri dans le cœur; une cessation, quand elle se fait, de toutes les œuvres du corps; une modération dans l'action des sens; un oubli de soi-même et de toute créature; un port pour l'esprit qui erre de tous côtés; une présentation de soi-même devant son juge; une sentence sur soi-même contre la mort éternelle; une défiance de ses propres actions; une précaution prise avant l'avènement, c'est-à-dire un jugement avant le jugement; un véritable miroir, et un éclatant flambeau de l'âme; une lumière invisible pour une œuvre invisible; une ombre qui rafraîchit l'âme haletante de chaleur; un *lancement* de soi-même en Dieu, ne voulant rien que ce qui lui sera agréable. Simon Cassien.

Il est très-bon pour la pureté de la prière de nous abstenir en tous temps et en tous lieux d'actions illicites, et de sevrer nos oreilles et notre langue de tous discours inutiles et oiseux. Car il faut que tout ce que nous avons coutume de faire, de dire ou d'entendre le plus souvent, revienne à l'âme comme à son siége ordinaire et qui lui est propre. Et de même que les porcs fréquentent habituellement les bourbiers des marais, tandis que les colombes ne viennent qu'au bord des clairs ruisseaux, de même les pensées immondes troublent l'âme impure, tandis que les pensées spirituelles sanctifient celle qui est sainte et pure. Bède, *du Temple de Salomon*.

Ce n'est pas la multitude des mots dans la prière qui nous concilie la faveur de Dieu, mais c'est la pureté et la sincérité de l'intention du cœur. S. Isidore.

La prière rassérène le cœur, le soustrait aux choses de la terre, le purifie de ses vices, l'élève vers les choses du ciel, nous rend capables et dignes de recevoir les dons célestes. CASSIODORE.

La prière est l'élan vers Dieu d'une âme humble et pieuse, élan appuyé sur la foi, l'espérance et la charité. HUGUES DE SAINT-VICTOR.

« Seigneur, venez à mon aide : Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Que la prière contenue dans ce verset du psaume soit sans cesse et avec plaisir répétée, dans l'adversité pour en sortir, dans la prospérité pour nous garder de nous en enorgueillir ; que la méditation de ces paroles se fasse sans interruption dans notre cœur. Ne cessons jamais de la dire dans quelque action que ce soit, que nous fassions quelque chose ou que nous marchions ; méditons-la pendant notre sommeil, pendant nos repas ; ne l'oublions dans aucune des dernières nécessités de la nature. JEAN CASSIEN.

La prière arrête la colère du Seigneur, nous procure notre pardon, nous fait éviter le châtiment et donner l'abondance des récompenses. Elle parle avec Dieu, elle converse avec le souverain Juge ; elle se rend présent celui qu'elle ne peut voir encore. Par elle, le pécheur est admis à connaître son jugement, et personne n'y est rejeté que celui qui s'y montre tiède et indifférent. JEAN CASSIEN, *Commentaires sur les Psaumes.*

Appliquez-vous à la vertu de la sainte prière, parce que l'âme a confiance qu'elle devra être d'autant plus vite exaucée qu'elle criera davantage du fond de son être le plus intime. Id., *sur le psaume* CI.

« Les oreilles du Seigneur sont attentives à leurs prières. » Quand on dit que les oreilles du Seigneur sont toujours attentives aux prières des justes, on veut montrer par là que ce n'est pas tant une attention de sa part qu'une certaine obéissance, pour ainsi parler. Car il entend toujours, il exauce toujours, et sur-le-champ il accorde ce qu'il a entendu. Que nous serions heureux, si nous-mêmes nous voulions écouter le Seigneur aussi promptement que nous lisons que l'obéissance de Dieu est prompte à notre égard ! SALVIEN, *Livre contre les Gentils.*

Dieu, il est vrai, est présent à toutes choses, mais toutes choses ne lui sont pas présentes. Or nous lui sommes présents, quand nous l'invoquons par de saintes prières, avec une âme purifiée de ses fautes et propre à s'unir avec lui ; aussi est-ce surtout par la prière que nous nous préparons à un commerce plus sublime avec les choses de Dieu. S. Denis.

Celui qui se tient au milieu de ses frères ne peut pas retirer autant de profit du chant des psaumes, que de la prière. Car souvent, à cause de l'alternement et du chant des versets, nous sommes empêchés de pouvoir comprendre la beauté, la force et le sens du psaume. S. Jean Climaque.

N'ayez ni tristesse ni chagrin, si, quand vous priez, l'ennemi se glisse avec adresse, et détourne en secret, comme un voleur, l'attention de l'âme. Mais ayez bon courage, en rappelant sans cesse votre esprit qui glisse sur la pente. Car aux anges seuls a été donné de ne pas être exposés aux attaques de ce voleur.

Dans l'exercice de la prière, soyez tremblant et comme un accusé qui se tient devant sont juge, de manière à vous concilier par vos dispositions intérieures et extérieures la faveur du juste Juge. Car il ne veut pas dédaigner une âme vide de toute affection, qui se tient avec anxiété devant lui. Id., 7e *degré.*

L'exercice *de la prière corporelle* convient à ceux qui ne possèdent pas encore la véritable prière du cœur. Or, j'entends par là l'action d'étendre les mains, de se frapper la poitrine, de pousser des gémissements et des sanglots, de diriger sans cesse et avec amour ses regards vers le ciel, de faire de fréquentes génuflexions; toutes pratiques qui, si nous ne pouvons pas toujours les faire à cause des personnes qui nous entourent, sont très-utiles alors que les démons dirigent leurs attaques contre nous. Id., 15e *degré.*

Celui qui, en priant, croit fermement dans son cœur qu'il est là en présence de Dieu, demeurera immobile devant lui comme une colonne. Id., 18e *degré.*

Le feu éprouve l'or; mais l'attention dans la prière montre le zèle et la charité des religieux pour Dieu. Id.

Un religieux qui aime Dieu, quitte tout et se dit avec joie, aus-

sitôt que le son de la cloche s'est fait entendre pour l'appeler à la prière : « Allons, vite, allons ; » mais celui qui est négligent dit au contraire, hélas ! hélas ! malheur pour moi ! Les soins exagérés apportés au service de la table dénotent ceux qui sont livrés à la gourmandise ; l'exercice fréquent de la prière montre quels sont ceux qui aiment Dieu. En regardant la table surchargée de mets, le religieux négligent tressaille de joie, tandis que l'autre s'en attriste. Un sommeil profond engendre l'oubli, tandis que les veilles purifient la mémoire. Les cultivateurs tirent leurs richesses de l'aire et du pressoir ; les religieux tirent leurs biens et leur science de leurs oraisons du soir et de la nuit et des exercices de leur esprit. Id., 19e *degré.*

Des voleurs qui voient des soldats du roi placés quelque part, n'y montent pas facilement ; de même celui qui a armé son cœur de la prière, pourra difficilement être attaqué par les voleurs qui en veulent aux âmes. Id.

Si l'on considère ce que c'est d'un côté que la prière, on verra que c'est une liaison et une union contre l'homme et Dieu : si d'un autre côté on envisage son action, ce sera l'assurance du monde, la réconciliation de Dieu, la mère des larmes en même temps que leur fille, le pardon des péchés, le pont qui fait passer par-dessus les tentations, la muraille qui s'interpose entre nous et les afflictions, la cessation des guerres, l'œuvre des anges, l'aliment de toutes les vertus spirituelles, la joie future, l'action infinie, la source des vertus, la dispensatrice des grâces, le progrès invisible, la nourriture de l'âme, l'illumination de l'esprit, la mort du désespoir, la démonstration de la foi, la fin de la tristesse, la richesse des moines, le trésor des solitaires, l'affaiblissement de la colère, le miroir du progrès, le jugement des mesures, la révélation de l'avenir, une déclaration de clémence pour ceux qui pleurent. La prière est, à ceux qui prient bien, la cour, le jugement et le tribunal du Seigneur avant son tribunal et son jugement futurs. Levons-nous, et écoutons cette sainte et royale vertu qui, de sa voix sonore, nous crie et nous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés de lourds fardeaux, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et vous trou-

verez le repos pour vos âmes et la guérison pour vos blessures : car mon joug est léger, et il fait disparaître les plus grands péchés. » Id., 38e *degré.*

Si jamais vous avez été mis en état d'accusation et de jugement, vous n'aurez plus besoin d'aucun autre modèle que vous deviez imiter, quand vous vous livrerez à la prière. Si vous n'avez jamais été accusé et si vous n'en avez pas vu d'autres passer en jugement, apprenez alors quelque chose de la manière dont vous devez prier des supplications que les malades font aux médecins quand ils doivent subir quelque douloureuse opération. Id.

Quand vous vous sentez rempli ou pénétré des paroles ou de la douceur de la prière, persistez à prier; c'est qu'alors celui qui nous garde est avec nous. Id.

Quand bien même vous auriez gravi l'échelle tout entière des vertus, priez cependant pour la rémission de vos péchés; car saint Paul ne vous dit-il pas au sujet des pécheurs : « Ces hommes dont je suis tout le premier? » Id.

Le commencement de la prière est de mettre tout d'abord en fuite, par un ordre unique et tacite de notre âme, les flots qui s'apprêtent à déborder sur notre esprit. Le milieu de la prière est lorsque l'âme est tout entière dans ce que l'on dit ou ce que l'on pense. La fin, quand elle est ravie dans le Seigneur. Id.

Si vous vous appliquez sans cesse à ce que votre âme ne s'égare jamais trop loin, elle sera près de vous même à table. Si, au contraire, vous souffrez qu'elle s'égare en toute liberté et licence, jamais elle ne pourra demeurer avec vous. Id.

La prière n'est rien autre chose que la séparation du monde visible et du monde invisible. Car qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? Rien. Et qu'ai-je voulu de vous sur la terre? rien, sinon de m'attacher sans cesse à vous par la prière sans être distrait par quoi que ce soit? Les uns désirent les richesses, les autres la gloire, certains autres l'acquisition de tous les biens de la terre; quant à moi, il m'est bon de m'attacher à Dieu. Id.

Celui qui est sur le point d'être condamné ne craint pas la sentence qui doit prononcer sa peine, comme celui qui veut se livrer

avec plus de soin à l'exercice de la prière tremble et frémit quand il se dispose à la faire et qu'il la fait. Id.

Préparez-vous par une continuelle oraison de l'âme à être présent à vos prières, et vous ferez de rapides progrès. Id.

La guerre montre l'amour du soldat pour son général; mais l'amour du religieux pour Dieu se voit surtout quand il prie. C'est votre prière qui vous révèlera l'état où vous êtes; car c'est très-justement que l'on a dit qu'elle était le miroir du religieux. Celui qui commence un ouvrage quelconque et qui le continue encore, bien que le moment de prier soit arrivé, se laisse tromper par les démons; car ici l'intention de ces voleurs est de nous dérober une heure qui est toute à notre avantage. Id.

Ce que l'on acquiert par beaucoup de prières, de temps et de travail, est solide et durable. Id.

C'est une cruauté d'enlever l'eau à celui qui a soif; mais c'est chose plus cruelle encore qu'une âme priant avec les plus grands sentiments de componction se prive elle-même, avant que sa prière soit terminée entièrement, de cet état si plein de charme et si à désirer. Ne quittez pas la prière, tant que vous ne verrez pas que le feu et l'eau ont cessé par suite de la permission de Dieu; car peut-être dans toute votre vie ne trouverez-vous pas un pareil moment plus propice à la rémission des péchés. Celui qui a pris le goût de la prière, a souvent, par une seule parole lâchée imprudemment, souillé son âme; et alors quand il se met en prière, il ne trouve plus jamais, comme d'ordinaire, celui qu'il désirait. Id.

On l'appelle aussi un feu dévorant et une lumière qui éclaire. Voilà pourquoi quelques-uns, en sortant de prier, sortent comme d'une fournaise de feu, et sentent qu'ils sont dépouillés comme d'une sorte de souillure et de matière. D'autres s'en retirent comme éclairés d'une divine lumière, et revêtus du double vêtement de l'humilité et de l'allégresse. Quant à ceux qui sortent de la prière sans l'un ou l'autre de ces sentiments, ils prient de corps et non pas d'esprit, pour ne pas dire qu'ils prient à la manière des Juifs. Id.

Celui qui s'appuie constamment sur le bâton de la prière ne se

heurtera pas ; si toutefois il lui arrive de se heurter, il ne tombera pas tout-à-fait, car la prière fait une sainte violence à Dieu. Id.

Nous ne pouvons pas savoir quelle est la beauté de la prière par l'enseignement d'un autre. Car elle a en elle-même Dieu pour maître, Dieu qui enseigne la science à l'homme, donne la prière à celui qui prie, et bénit les années des justes. Id.

Vous n'écoutez pas votre prière, et vous voulez que Dieu l'écoute? Je me mets à genoux, dites-vous; oui, vous vous mettez à genoux, mais votre esprit s'en va à l'aventure de tous côtés. Votre corps est dans l'église, mais votre esprit en est bien loin; votre bouche parle, mais votre esprit ne pense qu'à l'usure. S. Jean Chrysostome, *Sermons*.

Un soldat sans armes, et des armes sans soldats ne sont rien; de même la prière sans le jeûne, et le jeûne sans la prière ne sont rien non plus. Id., *Homélies sur saint Matthieu*.

Le feu n'enlève pas si bien la rouille que les veilles passées dans la prière purifient les souillures de nos péchés. Id.

C'est prier devant le Seigneur que de recueillir toutes les forces de son âme, et loin d'avoir quelque chose de commun avec la terre, de se retirer en soi-même et de rejeter loin d'elle toute pensée des hommes. Id.

Là où se trouvent la prière et l'action de grâces vient la grâce du Saint-Esprit ; les démons sont mis en fuite, et toute puissance ennemie se retire et s'enfuit.

La prière nous acquiert le droit de converser avec Dieu ; mais c'est se séparer de Dieu que de ne pas s'unir à lui. Quant à celui qui s'est séparé de Dieu, il faut qu'il se joigne à son ennemi. Id.

La prière est la gardienne contre l'intempérance, le sceau de la virginité, le châtiment de la colère, la répression de l'orgueil, la purification de l'âme qui se souvient des injures, la destruction de l'envie, l'affermissement de la paix. Id.

La nécessité force à prier pour soi, et c'est l'amour pour nos frères qui invite à prier pour les autres. Bien plus agréable est devant le Seigneur la prière que fait non pas la nécessité, mais celle que recommande la charité pour nos frères. Id.

Que celui qui prie ne fasse rien d'extraordinaire qui puisse être

vu des hommes. Qu'il ne crie pas à haute voix, n'étende pas les bras et n'élève pas les yeux pour se faire remarquer. Id.

Saint Jacques se fit si bien remarquer par la sainteté de sa vie qu'il fut le premier évêque de Jérusalem. Ses genoux, dit-on, s'étaient tellement endurcis, et il faisait un si grand mépris de sa chair que, lui tout vivant encore, presque tous ses membres mouraient, et que par l'assiduité de sa prière et ses continuelles prostrations sur le pavé du temple, son front s'était endurci jusqu'au point que la peau ne différait plus de celle des genoux d'un chameau. Samuel, qui pria si longtemps pour Saül, ne fut pas exaucé; il en fut de même de Moïse priant pour sa sœur. Ne voit-on pas aussi dans Ezéchiel, XIV, 18, cet autre exemple : « Si ces trois hommes, Noé, Daniel et Job, s'y trouvent en même temps, je jure par moi-même, dit le Seigneur Dieu, qu'ils ne délivreront ni leurs fils, ni leurs filles, mais qu'eux seuls seront délivrés? » Les prières des saints sont puissantes, mais aussi c'est quand nous y joignons les nôtres avec le repentir. Id., *Homélie* 5 *sur saint Matthieu.*

Réflexions de l'auteur.

Moïse, devant prier sur la montagne, tient dans sa main la verge de Dieu, qui désigne la croix de Jésus-Christ, pour nous faire entendre que toutes nos prières doivent être appuyées et aidées des mérites de Jésus-Christ crucifié. Dans quel but en effet cette verge est-elle employée pour prier, sinon pour nous montrer le mérite de cette verge sortie de la racine de Jessé? Or, c'est ce que fait l'Eglise tous les jours, quand elle ajoute à la fin de ses oraisons: Par notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles.

Dans l'Apocalypse, les prières des saints sont appelées des parfums. Pourquoi? Parce qu'elles exhalent une odeur des plus suaves devant le Seigneur. Pourquoi en est-il ainsi? Parce que Dieu étant la bonté immense et infinie, il est surtout conforme à sa nature de faire du bien aux hommes et de se communiquer à eux. Il est dans la joie de cette occasion qui lui est offerte de faire

le bien. Or il y a pour lui facilité de faire le bien quand la créature se soumet par la prière à son Créateur.

De même qu'un poisson hors de l'eau et un arbre en dehors du sol qui l'a nourri souffrent et meurent parce que ces éléments convenaient à leur nature, de même le cœur de l'homme, accoutumé à la contemplation divine, souffre dès qu'il a détourné ses regards de Dieu, parce qu'il est alors hors de sa place et pour ainsi dire hors de son centre.

Celui qui veut donner à sa prière l'appui de la confiance doit porter ses regards sur les œuvres admirables de la divine Providence dont Dieu se sert pour conserver et nourrir les créatures animées. Qu'il regarde ce que font les abeilles, les fourmis, les araignées, les renards, les loups et les autres animaux, quand la faim les presse, pour se procurer de la nourriture, conserver leur vie et nourrir leurs petits, et il verra que non-seulement ils font ce qu'à peine la raison de l'homme aurait pu imaginer, mais que souvent même ils parviennent à ce qui est supérieur à cette même raison; car ils pressentent les tempêtes imminentes, le beau temps, la pluie, un carnage qui doit arriver, les changements de température et de saisons, et ils se pourvoient en conséquence et fort à propos. Si donc Dieu pourvoit avec tant de soin aux nécessités des animaux sans raison qui ne peuvent lui en témoigner leur reconnaissance, comment refusera-t-il à la plus noble de ses créatures ce qui est nécessaire à sa vie, elle qui peut être reconnaissante de ses bienfaits, et pour laquelle toutes les autres choses ont été créées?

En tant que Dieu, Dieu est un acte pur, et il convient qu'il ne reçoive rien de personne et qu'il donne à tous. En tant que créature, la créature ne mérite pas, est un être contingent, et il convient qu'elle reçoive. C'est pourquoi, de même que le rôle du Créateur est de toujours donner à tous, de même le rôle de la créature devrait être de toujours lui demander. Donc, quand la créature demande, elle remplit alors son rôle, tout comme quand Dieu donne, il s'acquitte du sien. Et cependant, bien que Dieu s'en acquitte sans cesse, et que ce soit là son éternel office, nous autres créatures nous manquons bien souvent au nôtre.

La vie du chrétien est comme un arbre renversé qui, jetant ses racines dans le ciel, y resterait suspendu et pousserait ses rameaux vers la terre. D'où il suit que de même qu'un jardinier met tous ses soins à enfouir et à arroser les racines des plantes, afin que le suc de la terre monte dans les tiges et les nourrisse; de même les justes doivent mettre tous leurs soins à planter dans le ciel les racines de leurs pensées et de leurs affections pour en tirer le suc de la grâce céleste avec lequel ils produiront sur la terre des semences de vertus. C'est là ce que faisait le Roi-Prophète, quand il disait : « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où doit me venir mon secours. » *Ps.* CXX. Et ailleurs : « J'ai élevé mes yeux vers vous qui habitez dans les cieux. » *Ps.* CXXII. Or qu'est-ce autre chose qu'arroser des eaux célestes les racines des vertus? Enfin, de même que ce monde naturel dépend du ciel, de même aussi le monde surnaturel, c'est-à-dire l'Eglise, et aussi l'âme fidèle, puise son esprit et sa force dans le monde surnaturel qui est Dieu. Le principal soin de la prière doit être de nous faire obéir aux commandements de Dieu plutôt que de nous charmer par les douceurs spirituelles. De là ces paroles du Prophète : « Je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, et je la rechercherai uniquement; c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. » *Ps.* XXVI. Pourquoi cela? Sans doute pour voir la volonté de Dieu, c'est-à-dire pour comprendre, en écoutant et en méditant ses lois, sa divine volonté que je suivrai avec beaucoup de zèle.

Quand on veut tirer du feu d'un caillou, on ne se contente pas de le frapper une seule fois; mais on continue de le faire jusqu'à ce qu'enfin une étincelle soit sortie. De même quiconque prie Dieu doit persévérer quand bien même il ne serait pas de suite exaucé selon ses désirs; car s'il continue de frapper, ses vœux seront accomplis.

Une poule qui, sans cesser, couve ses œufs et les réchauffe de sa propre chaleur, les voit en peu de temps se transformer en petits poussins; celle, au contraire, qui les abandonne souvent, en voit à peine éclore quelques-uns. Cet exemple nous apprend de quel secours est la persévérance dans l'acquisition de la vertu

et de la sagesse, et combien c'est chose nuisible que de s'arrêter souvent dans cette étude et ce travail.

Quand le Seigneur veut châtier son peuple, il en enlève ceux qui pourraient le prier, afin que sa colère puisse sévir sans obstacle contre les pécheurs. De là cette parole : « J'ai cherché un homme parmi eux qui se présentât comme une haie, qui s'opposât à moi pour la défense de cette terre, afin que je ne la détruisisse point, et je n'en ai point trouvé ; c'est pourquoi j'ai répandu mon indignation sur eux. » *Ezech.* XXII, 30, 31. Ailleurs, il dit à Jérémie : « Vous donc, n'entreprenez point d'intercéder pour ce peuple, ne me conjurez point et ne me priez point pour eux, parce que je ne les écouterai point au temps où ils crieront vers moi, au temps où ils seront les plus affligés. » *Jerem.* XI, 14. Quand au contraire il emploie des intercesseurs, il fait miséricorde, selon cette parole : « Béni soit le Seigneur qui n'a point rejeté ma prière, ni retiré sa miséricorde de dessus moi. » *Ps.* LXV. Sur quoi saint Augustin dit ceci : Tant que Dieu n'ôtera pas de vous votre prière, il ne retirera pas sa miséricorde de dessus vous.

Il nous faut travailler à élever fréquemment notre esprit vers Dieu par de courtes prières et de pieux sentiments d'amour, quand bien même il nous semblerait n'en retirer aucun fruit ; car souvent l'âme profite, sans savoir qu'elle profite. De même que les plantes croissent tous les jours, sans que cela paraisse, et que la ligne d'ombre, sur un cadran solaire, avance toujours comme le soleil lui-même, sans qu'on la voie avancer ; de même les vertus et les grâces croissent d'une manière invisible en nous sous l'influence de ces actes et de ces mouvements pieux. Et quoique le mérite que l'on a soit petit, cependant, à la manière des hirondelles qui peu à peu se construisent un nid fort grand avec de petites parcelles de boue qu'elles portent une à une, les âmes des justes croissent et deviennent grandes en grâce au moyen de ces développements, si faibles qu'ils soient quand on les prend séparément.

La grandeur de notre faiblesse nous montre combien nous avons besoin du secours de Dieu et d'une continuelle applica-

tion à la prière pour l'implorer. Car tout ce qui est faible a besoin du secours d'un autre pour pouvoir s'y appuyer. Un malade qui peut à peine se tenir sur ses pieds a besoin d'une nourriture continuelle pour soutenir ses membres chancelants. A l'aveugle qui ne marche que difficilement sur un chemin, il faut sans cesse un guide pour le conduire. Un arbre planté dans un sol aride a souvent besoin d'eau pour produire du fruit. Un lieu dégoûtant qui n'exhale par lui-même que des odeurs fétides et nuisibles doit être rempli de bonnes odeurs pour ne pas causer de mal. Il faut sans cesse rafraîchir par des lotions d'eau fraîche une blessure dont le feu dévore les chairs voisines. Tous ces maux nous sont venus à cause du péché ; car nous sommes faibles, aveugles, plantés dans le sol aride de ce monde ; nous portons au dedans de nous un foyer de péché ; nous exhalons les mauvaises odeurs de nos mille passions ; nous sommes enfin défigurés par une plaie des plus hideuses depuis les pieds jusqu'à la tête ; aussi avons-nous très-souvent besoin de remèdes et de médicaments. Or les remèdes les plus immédiats sont les pieuses lectures, la prière, la méditation, les jeûnes, le silence, la fuite des occasions de péché, la vigilance sur les sens, et l'usage fréquent des sacrements. Tout cela en effet aide admirablement notre faiblesse, et sans ce secours notre vie est en danger au milieu des innombrables obstacles de ce monde. Si ceux qui ont souvent recours à ces remèdes ne sont pas tout-à-fait sans péril, dans quels dangers ne se trouveront pas ceux qui s'en éloignent entièrement ?

« Demandez et vous recevrez ; » non-seulement la bonté infinie de Dieu, mais encore la vérité de ces paroles que nous venons de citer nous donnent une grande confiance dans la prière. Quel maître a jamais ordonné à son esclave de lui demander quelque chose qu'il n'obtiendrait pas ? Dans quel but Dieu exigerait-il qu'on lui demandât, s'il ne voulait pas aussi nous accorder ?

« Ce ne sont pas tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père céleste, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux. » *Matth.* VII, 21. Car le rôle principal de la

prière est de demander le secours nécessaire pour pouvoir accomplir la loi et la volonté de Dieu. De là cette parole : « Celui qui observe la loi est comme s'il offrait un grand nombre d'oblations. » *Eccli*. xxxv, 1. Il ne suffit donc pas de prier, si l'on vit mal, puisque la fin de la prière est l'accomplissement de la loi de Dieu. Car à quoi bon des médicaments, s'ils ne guérissent pas? des armes, si on ne triomphe pas? des études, si l'on n'acquiert pas de science? des navigations, si l'on n'aborde pas au port?

Quel est, je vous le demande, pendant que nous prions, le plus grand motif pour nous d'espérer et d'être exaucés? L'un dira peut-être que ce sont ses propres mérites et la sainteté de sa vie; un autre que ce sont les bienfaits de Dieu qui donnaient autrefois aux saints une si grande confiance dans la prière; un troisième allèguera l'infinie miséricorde et la vérité de Dieu qui a promis de venir en aide à ceux qui se réfugieraient avec humilité près de lui. Tout cela est vrai; mais parmi ces soutiens de notre espérance, le plus grand, sans contredit, consiste en ce que le Père céleste nous a donné son Fils bien-aimé comme gage de sa miséricorde et de sa clémence, afin que, par sa grâce et ses mérites, « nous trouvions dans nos besoins le secours de sa miséricorde. » *Hebr*. IV, 16. Si en effet la bonté toute-puissante de Dieu eût voulu nous donner quelque gage de sa miséricorde, quel autre gage plus précieux et plus solide eût-il pu nous donner? Or, c'est ce que l'Apôtre a montré, quand il dit : « Lui qui n'a pas même épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui? » *Rom*. VIII, 32. Car tout ce qu'il peut donner de plus est incomparablement moindre que ce qu'il a donné auparavant.

Ce qui fait ressortir d'une manière admirable la bonté et la libéralité de Dieu, c'est qu'il exige, pour le culte que nous lui devons, que nous le priions et que nous implorions sa miséricorde. De là cette parole : « Je n'ai pas besoin de prendre des veaux de votre maison, ni des boucs de vos troupeaux.....; invoquez-moi au jour de l'affliction. » *Ps*. XLIX. Et cette autre : « Vous avez rompu mes liens; c'est pourquoi je vous sacrifierai une hostie de louange et j'invoquerai le nom du Seigneur. » *Ps*. CXV. Parce

que le Prophète comprenait que le Seigneur aime autant nos intérêts que ses louanges, voilà pourquoi à ses louanges il joint aussi notre prière comme une chose qui lui est des plus agréables. Louer le Seigneur, c'est proclamer sa miséricorde par ses paroles; invoquer son nom, c'est encore le louer non-seulement en paroles, mais encore par les faits; car on ne lui demanderait pas miséricorde, si on ne le croyait pas miséricordieux. Aussi, la prière n'est-elle pas moins une adoration que la louange : les deux actes appartiennent au culte qu'on lui doit.

La manne fondait aux rayons du soleil, et on n'en pouvait trouver ou recueillir que le matin. Voilà pourquoi nous lisons au livre de la Sagesse : « Car cette même manne, qui ne pouvait être consumée par le feu, se fondait aussitôt qu'elle avait été échauffée par le moindre rayon de soleil, afin que tout le monde sût qu'il faut prévenir le lever du soleil pour vous bénir et qu'on doit vous adorer au point du jour. » XVI, 27, 28. Paroles qui montrent bien que le matin est le temps le plus propice pour se livrer à la prière.

« Celui qui observe la loi est comme s'il offrait un grand nombre d'oblations. » *Eccli.* XXXV, 1. Pourquoi? Parce que celui qui a conscience de sa propre fragilité sait bien qu'il ne peut observer la loi sans la grâce; et voilà pourquoi il la demande sans cesse au Seigneur dans ses prières.

La loi destinait le matin et le soir pour les prières et les sacrifices. Or le matin fut tout d'abord choisi pour cela, parce qu'à cette heure nous sommes libres de tout autre soin. De là cette parole du Roi-Prophète : « Dès le matin, je me présenterai devant vous, et je reconnaîtrai que vous n'êtes pas un Dieu qui aime l'iniquité. » *Ps.* V. Saint Jérôme traduit : « Bientôt, je me rangerai devant vous, et je contemplerai la gloire de votre maison. » Un autre : « Le matin, je mettrai devant vous ma prière, et je regarderai. » C'est-à-dire, les yeux levés au ciel, j'attendrai jusqu'à ce que vous m'envoyiez quelque secours dans mon malheur et mon affliction. De là aussi cette parole : « O Dieu, ô mon Dieu, je veille vers vous dès que la lumière commence. » *Ps.* LXII. Et plus loin : « Je serai tout occupé le matin de la méditation de

votre grandeur. » Au lieu de : « Je me suis hâté, et j'ai crié de bonne heure vers vous, parce que j'ai beaucoup espéré en vos promesses; » d'autres traduisent : « J'ai prévenu le grand matin, et j'ai crié vers vous, parce que j'ai beaucoup espéré en vos promesses; mes yeux ont prévenu les veilles, afin que je méditasse sur vos paroles. » *Ps.* CXVIII. Les paroles suivantes se rapportent au même sujet : « Levez-vous, vous qui êtes ma gloire; levez-vous, mon luth et ma harpe; pour moi, je me lèverai de grand matin; » ou suivant d'autres : « Je réveillerai l'aurore. » *Ps.* LVI. C'est-à-dire : je n'attendrai pas qu'elle me réveille; mais moi-même, en veillant dans ma prière, je la réveillerai si elle retarde.

La meilleure compagne de la prière et de la confiance est la pureté ou l'innocence de la vie. C'est à cause de cela en effet que David témoigne que le Seigneur l'a exaucé et arraché aux plus grands dangers, quand il dit : « Parce que j'ai gardé les voies du Seigneur et que je ne me suis point abandonné à l'impiété en m'éloignant de mon Dieu; parce que tous ses jugements sont présents devant mes yeux et que je n'ai point rejeté de devant moi ses ordonnances pleines de justice; » paroles d'où il conclut ce qui suit : « Vous serez saint avec celui qui est saint, et innocent avec l'homme qui est innocent; vous serez pur avec celui qui est pur, et à l'égard de celui dont la conduite n'est pas droite, vous vous conduirez avec détour. » *Ps.* XVII. C'est-à-dire : vous vous conduirez à l'égard des hommes, comme eux-mêmes se conduisent à l'égard de vous. C'est, du reste, ce que les saintes Ecritures répètent très-souvent. De là ces paroles du prophète Azarias, inspiré par l'Esprit du Seigneur, au peuple qui revenait après avoir remporté la victoire : « Le Seigneur vous a assistés, parce que vous vous êtes tenus attachés à lui. Si vous le cherchez, vous le trouverez; mais si vous le quittez, il vous abandonnera. » II *Paralip.* XV, 2. Et ces autres d'Osée : « Et comme vous avez oublié la loi de votre Dieu, moi aussi j'oublierai vos enfants. » *Ose.* IV, 6.

Le Prophète montre par son exemple quelles actions de grâces doit rendre au Seigneur celui dont la prière a été exaucée; c'est

en effet avec d'instantes prières qu'il invite tous les justes à remplir ce devoir : « Venez et écoutez-moi, vous tous qui avez la crainte de Dieu, et je vous raconterai combien il a fait de grâces à mon âme; parce que j'ai ouvert la bouche et crié vers lui, et que je me suis servi de ma langue pour relever sa grandeur. » *Ps.* LXV. Qu'il était loin du danger de la vaine gloire, puisque partout il affichait ainsi sa reconnaissance.

Ces autres paroles du Prophète nous montrent bien que le temps du matin ou de la nuit est on ne peut mieux approprié au devoir de la prière : « Je me levais au milieu de la nuit pour vous louer sur les jugements de votre justice. » *Ps.* CXVIII. De là ces paroles de Jérémie : « Levez-vous, louez le Seigneur dès le commencement des veilles de la nuit, et répandez votre cœur comme de l'eau devant le Seigneur. » *Thren.* II, 19. C'est pour figurer cela que la manne, désignant la douceur spirituelle qui accompagne la prière, commençait à tomber au milieu de la nuit; et voilà la raison de cet ordre aux serviteurs de Dieu : « Elevez vos mains durant les nuits vers le sanctuaire et bénissez le Seigneur. » *Ps.* LXXXIII. C'est à cause de ce goût pour la prière que saint François appelait un religieux dévot une cigale de nuit. Or par nuit on entend ici le temps de la nuit et celui du matin; car c'est ce dernier que le saint roi David témoigne avoir destiné à cette œuvre, quand il dit : « Pour moi, je me suis souvenu de vous sur mon lit, et je me suis occupé le matin de la méditation de votre grandeur. » *Ps.* LXII.

Le Cantique des cantiques nous montre combien sont agréables à Dieu les gémissements et les larmes des justes : « La voix de la tourterelle, dit-il, s'est fait entendre dans notre terre. » II, 12. On sait que le chant de la tourterelle est un gémissement. Voilà pourquoi au lieu de lire : « Ne livrez pas à ces bêtes les âmes de ceux qui sont occupés à vous louer, » d'autres traduisent : « Ne livrez pas à ces bêtes l'âme de votre tourterelle. » *Ps.* LXXIII. De là cette prière du Prophète : « Ouvrez vos oreilles à mes plaintes. » *Ps.* XVI. La prière faite avec amour produit le même effet. De là cette parole : « J'ai crié de tout mon cœur; exaucez-moi, ô mon Dieu. » *Ps.* CXVIII. Il y a là-dessus un mé-

morable exemple et un grand miracle que saint Augustin rapporte dans son ouvrage *de la Cité de Dieu*, liv. XXII, c. VIII. Des gens pieux priaient avec de grands sentiments de confiance et avec larmes pour la santé d'un malade qui se trouvait en danger, et saint Augustin priait avec eux, disant : « Seigneur, quelles prières exaucerez-vous si vous n'exaucez pas celles-là ? Et touché de toutes ces prières, Dieu rendit la santé au malade. Il y en a un autre exemple dans Palladius, à la fin de l'histoire des saints, où il raconte qu'un lecteur, par la force de ses prières et de ses larmes, se lava d'une manière admirable de la fausse accusation d'avoir violé une jeune fille. Qu'est-il besoin de rapporter ici la prière d'Anne, mère de Samuel et de Sara, épouse de Tobie? Il n'est pas rare, en tous lieux, de voir une foule d'exemples semblables.

Au lieu de : « La sainteté et la magnificence éclatent dans son lieu saint, » saint Jérôme traduit : « La force et la joie résident dans son sanctuaire. » *Ps.* XCV. Le sanctuaire est le lieu de la prière ; or les compagnes d'une prière fervente sont les travaux que l'on doit supporter pour Dieu, et la joie dans le Saint-Esprit ; deux choses qui, de leur force invincible, soutiennent tout le poids de la vie spirituelle.

Là où notre version porte : « En quelque jour que je vous invoque, exaucez-moi, » d'autres, se servant du passé, mettent : « Au jour où je vous ai invoqué, vous m'avez exaucé et vous avez augmenté la force de mon âme. » *Ps.* CXXXVII. Ces paroles montrent bien la force et la puissance de la prière qui est à peine exposée devant le Seigneur que déjà, lors même qu'elle n'obtient pas ce qu'elle demande, elle donne à l'âme de la force et un soutien ; car c'est là multiplier dans l'âme la force ou le courage, et Dieu est un être que l'on ne supplie jamais sans espérer sa miséricorde.

Les paroles suivantes doivent être la plus grande consolation de ceux qui prient : « Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité. Il accomplira la volonté de ceux qui le craignent, il exaucera leurs prières et il les sauvera. » *Ps.* CXLIV. Et ces autres : « Il n'y a point en effet

d'autre nation, quelque puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi proches d'elle, comme notre Dieu est proche de nous, et présent à toutes nos prières. » *Deuter*. IV. Et ces autres : « Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, tout ce que vous demanderez, il vous l'accordera. » *Joan*. XV, 7. Que dire des suivantes : « Quiconque demande reçoit, et quiconque cherche, trouve, etc. » *Luc*. XI, 10.

Il faut observer avec soin les dernières paroles et comme le dernier adieu qui terminent le doux épithalame, le chant nuptial du Cantique des cantiques. Car l'Epoux, disant adieu à son Epouse, lui dit : « O vous qui habitez dans les jardins, nos amis sont attentifs à vous écouter. Faites-moi donc entendre votre voix. » *Cant*. VIII, 13. Que de choses sous ce mot *de jardins!* Nous pouvons y comprendre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante, les églises en particulier, les assemblées des justes et les congrégations des religieux, les saintes Ecritures, la doctrine et les exemples des saints. Chaque juste est comme un arbre de ce jardin, puisque c'est de l'un d'eux qu'il est dit : « Car il sera comme un arbre planté proche le courant des eaux. » *Ps*. I. L'âme pieuse se promène donc d'habitude dans ces jardins, et se nourrit de ses fruits. C'est de celle qui habite ces jardins que l'Epoux demande à entendre la voix, cette voix dont il avait dit auparavant : « Que votre voix résonne à mes oreilles. » Or cette voix c'est l'humilité de la confession, de la prière, de la louange et de l'action de grâces; car toutes ces voies sont très-agréables à Dieu. Mais pour que cette voix de l'Epouse se fasse entendre avec plus d'attention et de dévotion, il veut que ce soit non-seulement lui, mais encore ses amis, c'est-à-dire les saints anges, gardiens de notre salut, qui l'entendent aussi : amis ou saints anges qui se tiennent devant ceux qui prient et offrent leurs prières à Dieu comme un encens des plus suaves. L'Epoux ajoute enfin ce dernier avis, afin que l'Epouse se souvienne plus fermement de ce qu'il ordonne lui-même dans l'Evangile, quand il dit : « Il faut toujours prier et ne jamais cesser. » *Luc*. XVIII, 1. Ces paroles nous montrent bien la bonté infinie et la clémence de Dieu qui exige de nous, comme le plus grand devoir que nous puissions lui

rendre, de lui demander sans cesse sa miséricorde et ses dons glorieux. Tel fut donc le dernier avis de l'Epoux quand il se retira.

C'est Enos, est-il dit, qui commença à invoquer le nom du Seigneur quand au commencement du monde naissant on compte tous les inventeurs des différents arts. Enos cependant est indiqué comme l'*inventeur* de la prière, comme si, avant ce temps, la prière eût été peu usitée chez un grand nombre. Voilà pourquoi l'Ecriture lui attribue d'avoir été l'*inventeur* de la prière. Et de même qu'Abraham fut appelé le père des croyants, de même Enos doit, à juste titre, mériter le nom de père de ceux qui prient. Dans la suite, il fut imité par une foule innombrable de moines et d'anachorètes dont toute la vie était de joindre la prière à la pauvreté et à la solitude; ainsi fortifiée de ces deux soutiens, elle s'envolait au ciel.

« Autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, dit le Seigneur, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. » *Isa.* LV, 9. Quel est l'homme qui a jamais regardé comme un mérite et une marque de respect qu'un mendiant vînt lui demander l'aumône et des présents? C'est assez, pour faire l'éloge de la libéralité, qu'elle donne gratuitement ce que l'on demande. Cependant, telles sont la bonté et la miséricorde de notre Dieu qu'il regarde comme une preuve du culte qu'on lui doit de lui demander sa grâce et sa miséricorde. C'est en effet ce que paraissent insinuer ces paroles du Prophète : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits. Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. » *Ps.* CXV. Aussi les théologiens disent-ils que la prière a aussi bien la force de mériter que celle de demander.

Souvent dans la prière il est besoin de grands efforts et de beaucoup de persévérance; et comme Jacob il faut lutter toute la nuit avec Dieu, et ne pas cesser ce pieux combat jusqu'à ce que nous ayons obtenu la grâce de la bénédiction que l'on demande à Dieu. Enfin, on pourra se servir des paroles du même patriarche et dire au Seigneur avec confiance et humilité : « Je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez béni. » *Gen.* XXXII, 26.

Aussi, ne faut-il pas toujours aller au devoir de la prière comme à un festin et à des délices célestes, mais comme à une lutte et à un combat où, par la grandeur de nos cris et de nos désirs, il nous faut combattre avec Dieu, avec l'aridité de notre cœur et avec la foule de nos soucis et de nos pensées.

De même que les frères de Joseph, se sentant coupables, vinrent, après la mort de leur père, demander pardon à leur frère en son nom et lui dirent : « Nous vous conjurons de pardonner cette iniquité aux serviteurs du Dieu de votre père, » *Gen.* L, 17; de même, nous autres hommes que notre conscience accuse, nous devons demander pardon au Père céleste à cause des mérites de Jésus-Christ. Et de même que la prière des frères de Joseph eut tant de puissance auprès de lui qu'elle lui arracha des larmes, de même notre prière, appuyée sur les mérites de Jésus-Christ, sera très-agréable à Dieu notre Père, et ne pourra manquer d'être efficace.

Les poissons qui ont des nageoires et des écailles étaient réputés purs par la loi; car par leurs nageoires, en forme d'ailes, ils s'élèvent dans l'air et volent d'une certaine manière, tandis que de leurs écailles ils protégent leurs corps comme avec une cuirasse. Ceux donc qui s'élèvent en haut sur les nageoires ou les ailes de la prière, et qui recouvrent leur âme d'écailles, comme d'une cuirasse tissue de vertus, sont regardés comme vraiment purs. L'une et l'autre chose est donc exigée pour la parfaite pureté de l'âme, afin d'élever notre esprit vers Dieu et de nous appliquer avec soin à la pratique des vertus. « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, etc. » *Matth.* VII, 21.

Quand le peuple eut fondu le veau d'or, le Seigneur irrité dit à Moïse : « Laissez-moi faire, afin que la fureur de mon indignation s'allume contre eux. » *Exod.* XXXII, 10. Or ces paroles contiennent le plus grand éloge de cet homme juste et la plus pressante recommandation de la véritable prière. Car qu'y a-t-il de plus puissant ou de plus glorieux que de retenir le Tout-Puissant, de lier, pour ainsi dire, et de réprimer par la force de la prière sa colère qui allait châtier ? Dire : « Laissez-moi, » c'est avouer qu'on est retenu par la vertu et la prière d'un homme juste.

Pourquoi Balach, roi des Moabites, devant conduire son armée au combat contre les enfants d'Israël, laisse-t-il là ce soin et envoie-t-il à Balaam, pour se défendre d'eux par ses prières et ses imprécations? Origène répond ainsi à cette question : Comme le roi des Moabites avait appris que ce peuple triomphait par des prières, et combattait contre ses ennemis non pas avec le glaive, mais avec la parole, il voulait aussi lui-même combattre contre lui avec le même genre d'armes. Or afin que vous sachiez que ce roi avait conçu une telle pensée, comprenez par les paroles de l'Ecriture ce que j'ai appris et exposé d'après un maître qui s'était converti de la religion juive. Il est donc écrit : « Et le roi de Moab dit aux anciens de Madian : Ce peuple tondra tous ceux qui sont dans notre voisinage, comme un jeune taureau tond l'herbe des champs [1]. » *Num.* XXII, 4. Pourquoi ce roi se servit-il d'une telle comparaison? Sans doute parce qu'un jeune taureau enlève avec sa bouche l'herbe des champs, et qu'avec sa langue, comme avec une faulx, il coupe tout ce qu'il trouve. De même aussi ce peuple, comme un jeune taureau, combat avec la langue et les lèvres, et trouve des armes dans les mots et les prières. Telles sont les paroles d'Origène.

LVIII.

Méditation. Oubli de Dieu.

Etudiez, je vous prie, et méditez tous les jours les paroles de votre Créateur. Apprenez le cœur de Dieu dans les paroles de Dieu, afin de soupirer après les biens éternels, et que votre âme soit enflammée de plus grands désirs pour les joies du ciel. Car elle jouira d'un repos d'autant plus grand qu'elle se reposera moins dans son amour pour son Créateur. S. GRÉGOIRE, *Morales.*

L'homme soupire et gémit d'autant plus qu'il comprend mieux ses maux ; car la méditation produit la science, la science en-

[1] La traduction que donne Origène de ce verset de l'Ecriture sainte diffère beaucoup de celle de la Vulgate. Nous avons cherché à en rendre les nuances le plus fidèlement possible.

gendre la componction, la componction la dévotion; et la dévotion recommande la prière. S. Augustin, *Méditations.*

Le cœur ne se corrompt point, s'il s'élève à Dieu. Si vous teniez votre blé dans un lieu bas, vous le monteriez dans un lieu plus élevé pour qu'il ne se corrompît pas. Vous cherchez une place pour votre blé, et vous laissez votre cœur se corrompre sur la terre? Si vous montez votre blé dans un lieu plus élevé, levez alors votre cœur vers le ciel. Et comment le puis-je, dites-vous? Quelles cordes, quelles machines, quelle échelle me faut-il pour cela? Ecoutez : le degré pour y parvenir c'est l'amour, le chemin le plus sûr c'est votre volonté : vous montez par l'amour, vous descendez par la négligence. Quoique sur la terre, vous êtes dans le ciel si vous aimez Dieu. Id., *sur le psaume* LXXXV.

Vous craignez les veilles, le jeûne et le travail des mains; mais tout cela n'est rien pour celui qui médite les flammes éternelles de l'enfer. Le souvenir des ténèbres extérieures ne donne pas d'horreur pour la solitude; en pensant au compte qu'il faudra rendre des paroles oiseuses, le silence ne vous déplaira pas si fort. Ces pleurs éternels et ce grincement de dents, mis sans cesse devant vos yeux, vous rendront indifférents la natte et la paillasse. S. Bernard, *Lettres.*

La considération purifie tout d'abord sa source elle-même, c'est-à-dire l'esprit dont elle tire son origine; ensuite elle gouverne les passions, dirige les actes, corrige les excès, ordonne les mœurs, orne et règle la vie; enfin, elle donne également la science des choses divines et humaines. Id., *Livre de la Considération.*

Rentrez dans votre cœur et discutez-vous vous-même avec soin. Considérez d'où vous venez, où vous tendez, comment vous vivez, ce que vous faites, ce que vous commettez, combien vous avancez ou combien vous reculez chaque jour, quelles sont les pensées qui vous viennent le plus, et les passions qui vous émeuvent le plus fréquemment. Hugues de Saint-Victor, *Traité de l'Ame*, liv. III.

Il y a trois genres de méditations : une sur les créatures, une sur les saintes Ecritures et une sur les mœurs. La première vient

de l'admiration, la seconde de la lecture, la troisième de l'examen de soi-même. L'admiration engendre la demande, la demande appelle l'investigation, et l'investigation produit l'invention. La lecture donne la matière pour connaître la vérité, la méditation la coordonne, la prière l'élève, l'action la dispose, et la contemplation y trouve sa joie. Id., *Méditations*.

La pensée vagabonde dans sa marche court toujours çà et là, mais la méditation enchaînée dans son avancement tend toujours au but; quant à la contemplation, elle est un libre discernement de l'âme tenue en suspens avec l'admiration dans le miroir de la sagesse. Le propre de la méditation est d'approfondir ce qui est obscur, celui de la contemplation d'admirer ce qui est clair et manifeste. Id.

De même qu'il n'y a aucun moment où l'homme n'use ou ne jouisse de la bonté et de la miséricorde de Dieu; de même il ne doit y avoir aucun moment où il ne l'ait présent dans sa mémoire. Croyez que vous avez perdu tout le temps où vous n'avez pas pensé à Dieu. Id., *de la Clôture de l'âme*, liv. I.

Tout progrès procède de la lecture et de la méditation; car ce que nous ne savons pas, nous l'apprenons par la lecture et nous le conservons par la méditation. S. Isidore, *du Souverain Bien*.

Certains hommes, pendant qu'ils versent des larmes, se font violence à eux-mêmes dans cet heureux moment pour ne penser à rien autre chose. A dire vrai, c'est un tort : ils ne comprennent pas, en effet, que des larmes répandues sans la pensée et l'intention de l'âme sont propres à la nature des brutes et non à celle d'une créature raisonnable. S. Jean Climaque.

Quand vous êtes couché, prenez la posture d'un homme étendu dans sa tombe, et vous dormirez moins. Que la table elle-même vous rappelle cette triste destinée d'avoir votre corps dévoré par les vers, et vous en rechercherez moins les délices. En prenant votre boisson, n'oubliez pas la soif que donnent les flammes de l'enfer, et ainsi vous ferez violence à la nature. Que le souvenir des feux éternels dorme toutes les nuits avec vous, et s'éveille avec vous; et jamais alors, au moment de psalmodier, la nonchalance et l'apathie ne l'emporteront sur vous. Id.

Que le souvenir de la mort repose sans cesse avec vous et veille en même temps avec vous; et pensez toujours uniquement à la prière de Jésus-Christ. Vous ne trouverez point dans votre sommeil de secours meilleur et plus efficace que ces deux pensées. Id., 16e *degré.*

Il y en a un parmi les esprits qu'on appelle le précurseur, qui s'empare de nous aussitôt que nous nous éveillons, et qui s'efforce de souiller la première de nos pensées. Donnez au Seigneur les prémices du jour; car il appartiendra tout entier à celui qui en aura eu le commencement. Id., 27e *degré.*

Nous voyons que quand les yeux du corps se trouvent dans la fumée ils répandent des larmes; mais si au contraire l'air est pur, s'ils jouissent de la vue de prairies couvertes de fleurs, de jardins verdoyants, de ruisseaux coulant à travers d'agréables bosquets, ils sont plus sains, et brillent d'un éclat beaucoup plus grand. Eh bien, tels sont aussi les yeux de l'âme; s'ils se reposent dans les prairies d'une conversation spirituelle, ils seront tout entiers purs et lucides, et ils verront toutes choses avec beaucoup plus de clarté. Mais s'ils ont pénétré dans la fumée des affaires du siècle, ils pleureront et verseront d'abondantes larmes en face des maux innombrables qu'ils verront. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie 2 sur saint Matthieu.*

« Vous avez envoyé votre colère, et la terre les a dévorés. » *Exod.* XV, 7, 15. Littéralement, ces paroles se rapportent aux Egyptiens submergés dans la mer; mais Origène les applique aussi aux hommes de la terre. Aujourd'hui la terre dévore, il est vrai, les méchants. Ne vous semble-t-il pas que la terre dévore celui qui ne fait que des actions terrestres, qui parle de la terre, dispute sur la terre, désire la terre, et met toutes ses espérances sur la terre? Celui qui ne lève point ses regards vers le ciel ne pense pas à la vie future, ne craint pas les jugements de Dieu, ne désire point les promesses de son bonheur, mais ne pense sans cesse qu'aux biens présents? Quand vous verrez un tel homme, dites de lui que la terre l'a dévoré.

La considération et la contemplation de la nature sont comme l'aliment naturel de nos âmes et de nos esprits; et pour l'homme

savant et érudit, penser c'est vivre. Cicéron, *Questions académiques,* liv. IV.

De même que quand nous marchons au soleil, fût-ce même pour une autre cause que nous y marchions, il arrive cependant que tout naturellement nous sommes colorés et brunis par ses rayons ; de même quand nous lisons avec application les écrits des maîtres, nous sentons que notre discours se colore aussi. Id., *de l'Orateur,* liv. II.

Or ce que fait la lecture, la méditation assidue de ce que nous lisons le fait encore beaucoup plus.

Réflexions de l'auteur.

Ce n'est pas sans admiration que nous voyons tous les petits d'animaux suivre leurs mères partout où elles vont, et ne jamais s'écarter d'elles. On peut le voir chez les agneaux, les chevreaux, les poulains, les poussins, etc. Si donc Dieu est beaucoup plus notre Père, puisque c'est lui seul qui a créé notre âme et formé notre corps dans le sein de notre mère, comment se fait-il que nous ne nous attachions pas sans cesse à lui, et que notre âme et nos pensées soient si longtemps séparées de lui?

La principale étude du serviteur de Dieu doit être de ne jamais, autant que possible, détourner ses regards de la présence de Dieu. C'est ce à quoi le Roi-Prophète s'efforçait de tendre, quand il disait : « Mes yeux vous ont cherché; je chercherai, Seigneur, à voir votre visage. » *Ps.* xxvi. Et : « La méditation de mon cœur sera toujours en votre présence. » *Ps.* xviii. Et : « Je me proposais toujours le Seigneur en ma présence. » *Ps.* xv. De cette manière l'ardeur et la dévotion de la charité se réchauffent aux feux des méditations; et l'homme est toujours prêt et muni contre toutes les attaques du démon.

De même que l'intention de Pharaon était que les enfants d'Israël demeurassent toujours en Egypte ou du moins n'allassent pas loin de son royaume ; de même la volonté de notre Dieu est que nous demeurions toujours en lui par l'amour et le souvenir actuels, ou du moins que nous ne nous éloignions pas beaucoup de ce but, afin de pouvoir revenir facilement au lieu d'où

nous étions parti. C'est ainsi que les animaux de la vision d'Ezéchiel « allaient et revenaient avec rapidité, comme des éclairs qui brillent dans l'air, » *Ezech.* I, 14; c'est-à-dire que de l'application aux bonnes actions ils revenaient avec la plus grande rapidité à l'exercice de la contemplation de Dieu.

De même que la cire jaune longtemps exposée aux rayons du soleil devient blanche, et que plus elle reste au soleil plus elle blanchit; de même notre âme exposée aux rayons du soleil de justice, ce qui se fait par l'élévation de l'âme vers Dieu, devient plus pure de jour en jour. De là cette parole : « Ceux qui craignent le Seigneur prépareront leur cœur et sanctifieront leurs âmes en sa présence. » *Eccli.* II, 20.

La considération des bienfaits et des œuvres du Seigneur contient très-bien les hommes dans le devoir. Car cette méditation fait que pour eux le passé n'est pas passé et que l'avenir n'est pas absent, puisqu'ils se mettent l'un et l'autre comme présents devant les yeux. Aussi, est-ce à cette méditation que se rapporte ce que nous lisons dans Esdras : « Rappelez le jour passé, mesurez le vent et pesez le feu. » Or la méditation fait tout cela : elle rappelle au souvenir les bienfaits passés de Dieu; elle mesure la brièveté de notre vie qui est comme le vent, elle pèse continuellement dans sa pensée les insupportables feux de l'enfer : et la considération de ces choses excite grandement nos âmes à la vertu.

Si quelqu'un faisait avec vous le pacte que tant qu'il vous comblerait de bienfaits vous lui en seriez reconnaissant, n'accepteriez-vous pas cette condition avec joie? Et bien, Dieu vous comble perpétuellement de bienfaits, puisqu'il vous conserve l'existence et vous donne ce qui est nécessaire à la vie. « Car c'est par lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » *Actus apost.* XVII, 28. Pourquoi donc ne l'avez-vous pas toujours dans votre cœur? Que dis-je? Pourquoi oublier sans cesse celui sans qui vous ne seriez pas? Car du moment où il détournerait ses regards de vous, vous retourneriez au néant. De même que l'image d'un homme qui contemple sa figure dans un miroir, s'efface entièrement une fois qu'il s'en retire; de même si le Seigneur, conser-

vateur de toutes choses, cessait de nous regarder, nous retournerions immédiatement au néant d'où nous avons été tirés. C'est pourquoi, de même que Dieu est toujours présent près de vous, de même vous aussi vous devez faire en sorte de lui être toujours présent par votre âme.

De même que pour la vie naturelle la raison seule ne suffit pas, mais qu'il nous faut encore des sentiments qui nous fassent désirer ce qui est bon et éviter ce qui est mauvais; de même pour la vie spirituelle il ne suffit pas d'avoir la lumière de l'intelligence qui procède de la doctrine et de la foi, mais il faut encore la charité et les autres sentiments spirituels dont la force nous appelle d'une certaine manière aux choses spirituelles et divines. Or ces sentiments, ce sont la prière et la méditation des choses divines qui d'ordinaire les excitent; ce sont elles qui, selon la variété de ce que l'esprit a voulu, excitent dans l'âme des mouvements soit d'amour, soit de crainte, soit de joie toute spirituelle.

Le raisonnement suivant peut nous montrer l'utilité de la prière et de la méditation assidue. Entre les impressions de l'esprit et celles de la chair il y a cette différence que celles de la chair sont plus durables et demeurent attachées au plus profond de nos entrailles; tels sont le désir des richesses et des honneurs, un amour déshonnête, une haine invétérée : c'est à grand'peine que beaucoup de gens peuvent s'en débarrasser parfaitement. Les impressions spirituelles, surtout dans les hommes charnels qui souvent sont émus par quelque sainte instruction, sont peu durables : à peine l'instruction est-elle finie, qu'elles s'évanouissent comme de la fumée. Il faut donc les renouveler par une application de tous les jours à la prière et à la méditation, afin de les rendre plus durables et plus persistantes. Car elles aident étonnamment la vie spirituelle, puisque ces impressions sont en nous ce que les ailes sont pour les oiseaux et les pieds pour les autres animaux. De là cette parole de saint Augustin : « Mon poids, c'est mon amour; partout où je suis emporté, c'est l'amour qui m'emporte. » C'est pour figurer ceci qu'il était commandé aux prêtres de mettre chaque jour du bois sur l'autel du Seigneur, afin que le feu en fût perpétuel. Aussi les prédicateurs doivent-ils

souvent exhorter le peuple à cette étude, s'ils veulent que les impressions qu'ils ont excitées soient stables, de peur qu'on ne dise d'eux : « Celui qui avait amassé de l'argent l'a mis dans un sac percé. » *Agg.* I, 6.

La principale étude des gens pieux doit être de méditer les œuvres de Dieu, œuvres continuellement faites par la providence divine pour protéger les bons et punir les méchants. C'est ce que faisait le Prophète, quand il dit : « Et je méditerai sur toutes vos œuvres, et je considérerai les secrets de votre conduite. » *Ps.* LXXVI. Et plus haut : « Je me suis souvenu des œuvres du Seigneur, parce que je me souviendrai de toutes les merveilles que vous avez faites depuis le commencement du monde. » Et ailleurs : « Le juste périt, et personne n'y fait réflexion en lui-même ; les hommes de piété sont retirés, parce qu'il n'y a personne qui ait de l'intelligence. *Isa.* LVII, 1. Que sont les lamentations de Jérémie, sinon des considérations et de sérieuses réflexions que ce prophète faisait sur la ruine de Jérusalem, et où il raisonne d'une manière admirable sur la sévérité de Dieu, sur la malice du péché, l'endurcissement des hommes, la négligence des pasteurs, la haine de Dieu pour l'impie et son impiété? Un chrétien devrait suivre cet exemple pour ne pas s'asseoir comme une pierre sur une pierre, dans ce grand théâtre du monde où tous les jours la providence divine accomplit tant d'œuvres et de merveilles.

Comme la chaleur qui peut se trouver dans l'eau ne vient pas de la nature de celle-ci, mais du soleil ou du feu (d'où il arrive qu'une fois éloignée du feu ou de l'ardeur des rayons du soleil, elle revient sur-le-champ à sa propre nature); de même la dévotion, comme le dit saint Thomas, procède de la méditation et de la contemplation des choses divines : cette méditation et cette contemplation une fois supprimées, la ferveur de la dévotion se refroidit peu à peu. C'est pourquoi celui qui désire la continuité de cette ferveur ne doit pas se retirer de Dieu qui est un feu consumant. S'il se retire de lui, il n'est pas plus étonnant que cette ferveur spirituelle soit changée, que de voir la chaleur quitter l'eau, une fois qu'elle est séparée d'avec le feu.

Il y a dans notre âme deux puissances, l'une cognitive et l'autre affective. La première est comme la porte de l'âme, l'affective en est comme le centre et le fond intérieur. Il arrive de là que la connaissance du bien ou du mal ne rend pas l'homme ou meilleur ou plus mauvais, tandis que l'amour ou l'affection produit les deux effets. Aussi faut-il donner nos soins à ce que dans notre méditation brûle le feu de l'amour et de la dévotion, feu qui remplit le fond de notre âme d'une lumière et d'une chaleur célestes. Car de même que la connaissance spéculative et nue du mal n'est en rien nuisible, de même celle du bien n'est pas d'un grand secours, quoique cependant elle ait aussi son utilité.

Aristote, dans son ouvrage sur les météores, dit que nécessairement ce monde inférieur doit être uni au monde supérieur, afin que les influences célestes et les forces des astres puissent se communiquer à ce monde inférieur. C'est donc de la même manière qu'il nous faut veiller à ce que notre esprit soit uni à l'esprit de Dieu par un continuel amour et par la contemplation, afin que les influences spirituelles et les rayons de la lumière divine puissent l'atteindre; influences et rayons qui, fécondant notre âme, lui feront porter des fruits pour la vie éternelle. En outre, de même que le corps doit être uni à l'âme, les rameaux de l'arbre au tronc, et les rayons solaires au soleil, pour en tirer leur force et leur vertu ; de même doit-il s'efforcer, autant qu'il le peut, de s'unir à Dieu non-seulement par la charité habituelle, mais encore par l'élévation actuelle de son âme vers lui, afin de participer à sa lumière et à sa splendeur par un écoulement continuel de l'Esprit divin. C'est, du reste, ce à quoi le Prophète nous invite, quand il dit : « Approchez-vous de lui et vous serez éclairés. » *Ps.* XXXIII.

Toutes choses se trouvent parfaitement dans leur condition d'être quand elles sont unies aux causes de qui elles ont reçu le commencement de leur existence. Voilà pourquoi un poisson se plaît dans l'eau, une plante demeure immobile dans la terre, les petits des oiseaux ou des animaux se tiennent toujours près de leurs mères et les suivent partout où elles vont. Si donc l'esprit de l'homme vient de Dieu, qu'il soit uni à lui, qu'il s'attache à

lui et s'applique à toujours rester en lui, afin qu'il soit perfectionné dans son être par celui de qui il a reçu l'existence. C'est ce qu'ont fait surtout les saints anachorètes qui, abandonnant le tracas des villes, sont allés dans les solitudes incultes d'un horrible désert pour n'être embarrassés d'aucune affaire terrestre, pour contempler uniquement jour et nuit leur Dieu et tenir sans cesse fixés sur lui seul les yeux de leur esprit.

« Si je n'avais fait ma méditation de votre loi, j'aurais péri, il y a longtemps, dans mon humiliation. » *Ps.* CXVIII. La méditation de la loi de Dieu aide donc à souffrir les peines et les travaux. Voyez sur ce sujet les commentaires de saint Ambroise sur ce psaume.

Le devoir de l'homme juste est de méditer jour et nuit sur la loi du Seigneur. Salomon nous y exhorte vivement dans ces paroles remarquables des Proverbes : « Observez, mon fils, les préceptes de votre père, et n'abandonnez point la loi de votre mère. Tenez-les sans cesse liés à votre cœur, et attachez-les à votre cou. Lorsque vous marchez, qu'ils vous accompagnent; lorsque vous dormez, qu'ils vous gardent, et en vous éveillant entretenez-vous avec eux. Car le commandement est une lampe, la loi est une lumière, et la réprimande qui retient dans la discipline est la voie de la vie. » VI, 20, 21, 22, 23. On peut lire dans le Deutéronome, VI, XI, les mêmes avis et les mêmes recommandations aussi remarquables.

Aussi pensé-je que c'est l'âme pieuse et religieuse qui est appelée si souvent l'Epouse dans le Cantique des cantiques; parce que de même que l'Epouse, encore dans tout l'amour de sa récente union, ne fait rien, ne pense à rien, ne parle de rien que de son Epoux, de sorte que c'est à peine si elle en détache ses regards; de même aussi l'épouse spirituelle de Jésus-Christ doit être disposée à son égard de manière à ce qu'oubliant toutes choses et s'oubliant elle-même, elle passe en lui par une pensée continuelle et un continuel amour. Des fruits que l'on a longtemps fait cuire dans beaucoup de miel ou de sucre conservent à peine quelque chose de leur propre saveur et ne donnent plus guère que le goût du sucre ; de même l'âme devrait être livrée à

l'étude et à la contemplation des choses divines de manière à ce qu'il restât à peine en elle, autant du moins qu'il est possible à la fragilité humaine, quelque chose du vieil homme, et qu'elle reproduisît si bien l'image de Jésus-Christ seul qu'elle pût dire désormais avec l'Apôtre : « Je vis : ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* II. C'est là faire un véritable holocauste et imiter dans ce corps mortel la vie des bienheureux qui ont déjà passé, pour ainsi dire en Dieu, et en qui ce qui était mortel a été absorbé par la vie. Or c'est de cette manière qu'a vécu, à ce qu'il me semble, celui dont il est écrit : « Il marcha avec Dieu, et il fit tout ce que Dieu lui avait ordonné, et il ne parut plus, parce que Dieu l'enleva. *Gen.* V, 24.

Le propre des méchants est d'oublier toutes les choses divines; aussi sont-ils dits habiter dans la terre de l'oubli. De là cette parole de Salomon : « Les méchants ne pensent point à ce qui est juste; mais ceux qui recherchent le Seigneur prennent garde à tout. » *Prov.* XXVI, 5. C'est de cet oubli que naissent tant de vices monstrueux; de là cette autre parole : « Il n'a point Dieu devant les yeux, et ses voies sont souillées en tout temps. » *Ps.* X.

Ces paroles de l'Ecclésiastique montrent que la méditation de la loi de Dieu non-seulement produit la sagesse, mais même qu'elle l'obtient, VI, 37 : « Appliquez toute votre pensée à ce que Dieu vous ordonne, et méditez sans cesse ses commandements; et il vous donnera du cœur, et la sagesse que vous désirez vous sera donnée. » Mais donner du cœur, c'est donner l'intelligence de la loi et des œuvres divines; chose qui manque aux méchants, selon ces paroles, *Ps.* LXXXI : « Ils sont dans l'ignorance, ils ne comprennent point; ils marchent dans les ténèbres. » Et encore, *Ose.* VII, 11 : « Ephraïm est devenu comme une colombe facile à séduire, et n'ayant point de cœur; » c'est-à-dire qu'elle se laisse séduire par la nourriture qu'on lui présente, et qu'elle ne voit pas le lacet placé sous ses yeux.

L'Ecclésiastique indique son goût pour la méditation et pour la sagesse, quand il dit, *Eccli.* XIV, 22, 23 : « Heureux l'homme qui demeure appliqué à la sagesse, qui s'exerce à pratiquer la justice, et qui pense sans cesse à cet œil de Dieu qui voit toutes

choses ; qui repasse ses voies dans son cœur, et pénètre dans l'intelligence de ses secrets ; qui va après la sagesse comme un investigateur qui suit ses traces, et qui marche dans les routes par où elle passe, etc. » Ici le mot investigateur est employé par emphase : il désigne le zèle passionné et inquiet de celui qui, cherchant quelque chose de précieux, ne se reposera pas avant de l'avoir trouvé ; et c'est avec un tel zèle qu'il faut chercher la charité et la sagesse.

L'Ecclésiastique nous recommande par ces paroles l'étude et la méditation des Ecritures et de la loi divine, XXIX, 1, 3 : « Le sage aura soin de rechercher la sagesse de tous les anciens ; et il fera son étude des prophètes. Il tâchera de pénétrer dans le secret des Proverbes, et s'entretiendra de ce qu'il y a de plus caché dans les paraboles. » Par le mot *s'entretenir*, l'auteur sacré a parfaitement décrit les goûts, les pensées et les habitudes de l'homme spirituel qui tourne toute son attention et sa volonté vers la méditation de la loi divine, dont tous les entretiens sont avec les apôtres et les prophètes, et dont tous les discours roulent sur les préceptes du Très-Haut. C'est aussi à cela que se rapporte le verset qui se trouve un peu plus loin, 6 : « Il appliquera son cœur, et il veillera dès le point du jour pour s'attacher au Seigneur qui l'a créé, et il offrira ses prières au Très-Haut. » Le fruit qu'il tirera de son zèle est indiqué aussitôt après par ses paroles, 8, 9 et 10 : « Car s'il plaît au souverain Seigneur, il le remplira de l'esprit d'intelligence ; il répandra, comme une pluie, les paroles de la sagesse, et il bénira le Seigneur dans la prière ; le Seigneur conduira ses conseils et ses instructions ; et lui, il méditera les secrets de Dieu. »

Ces paroles du Prophète nous montrent que le défaut de réflexion est la cause de beaucoup de maux, *Ps.* XXVII : « Car ils n'ont pas compris les ouvrages du Seigneur ; et ils ont voulu détruire les ouvrages de ses mains ; vous les détruirez, ô mon Dieu, et vous ne les rétablirez plus. » Jérémie s'exprime aussi dans le même sens, XII, 2 : « La terre entière est dans une extrême désolation, parce qu'il n'y a personne qui réfléchisse en son cœur. » Et encore, V, 21 : « Ecoutez, peuple insensé, vous qui

n'avez pas de cœur; » sans doute pour contempler les œuvres du Seigneur. Mais pourquoi a-t-il perdu son cœur, c'est-à-dire son entendement? C'est parce que, comme il est écrit dans Osée, IV, 2 : « La fornication, le vin et l'ivresse font perdre le sens. » C'est aussi pour cela que nous lisons ces paroles, *Isa.* V, 12 : « Le luth et la harpe, les flûtes et les tambours, et les vins délicieux se trouvent dans vos festins : et vous n'avez aucun égard à l'œuvre du Seigneur, et vous ne considérez point les ouvrages de ses mains. »

Le Prophète décrit le temps, la matière et le but de la méditation par ces paroles, *Ps.* LXXVI : « Je songeais aux jours anciens, et j'avais les années éternelles dans l'esprit; je méditais durant la nuit au fond de mon cœur; et, m'entretenant en moi-même, j'agitais et je roulais dans mon esprit plusieurs pensées. » Ce que saint Jérôme traduit ainsi : « Je réfléchissais aux jours anciens, aux années des siècles; je songeais à mes psaumes pendant la nuit; je m'entretenais dans mon cœur, et je donnais un but à mon esprit. » Car toutes nos prières et nos méditations doivent tendre à obtenir la pureté et l'innocence du cœur.

Ezéchiel dit des animaux mystiques qu'il vit que, I, 11, « leur face et leurs ailes s'étendaient en haut. » La face qui est la partie principale de notre corps et la plus remarquable, désigne l'intention de nos œuvres, et les ailes l'élévation. Le but principal des saints doit donc être que toutes leurs intentions et toutes leurs pensées étant dégagées des choses inférieures tendent vers les choses célestes, de sorte qu'ils ne cherchent autre chose dans toutes leurs actions que de plaire à Dieu, et que dans leurs pensées ils n'aiment à s'entretenir d'autre chose que de Dieu.

Dans le Deutéronome, Moïse recommande la considération des œuvres de Dieu par ces paroles, IV, 9 : « N'oubliez point les grandes choses que vos yeux ont vues, et qu'elles ne s'effacent point de votre cœur tous les jours de votre vie. Enseignez-les à vos enfants et à vos petits enfants. » Et plus loin, VIII, 2 : « Vous vous souviendrez de tout le chemin par où le Seigneur votre Dieu vous a conduits dans le désert pendant quarante ans. » Par ces paroles, ce saint homme recommande aux Israélites le sou-

venir et la méditation assidue des bienfaits qu'ils ont reçus pendant ce voyage.

Les philosophes appellent les affections et les penchants des stimulants et pour ainsi dire des aiguillons. C'est pourquoi, non-seulement les animaux privés de raison, mais même la plupart des hommes suivent l'élan de leurs affections. Or il y a deux sortes d'affections : les unes qui viennent de notre nature corrompue ou de la concupiscence, les autres qui prennent leur source dans la charité et dans la grâce. Au reste, les premières n'existaient nullement dans l'état primitif de notre nature, tandis que les secondes existaient; mais depuis que notre nature est corrompue, celles-ci ont disparu, et celles-là sont entrées en nous. Afin donc de rappeler en nous ces affections perdues et sans lesquelles nous ne pouvons vivre de la vie spirituelle, nous avons d'abord besoin de la grâce pour guérir notre nature, ensuite de la méditation qui, mettant sous les yeux de notre esprit la dignité des choses divines, stimule nos affections endormies et nous élève vers la divinité.

LIX.

Contemplation, vie active et contemplative.

Jésus-Christ ne reprocha point à Marthe les soucis qu'elle se donnait, mais il loua Marie ; parce que les mérites de la vie active sont grands, mais ceux de la vie contemplative le sont encore plus. C'est pourquoi il est dit que la part de Marie ne lui sera jamais enlevée, car les œuvres de la vie active passent avec le corps, tandis que les joies de la vie contemplative s'augmentent avec la foi. S. Grégoire, *Morales*.

Ceux qui veulent s'emparer de la citadelle de la contemplation doivent d'abord s'éprouver en s'exerçant dans la plaine ; il faut qu'ils examinent avec soin s'ils n'imputent pas de mal à leur prochain, s'ils supportent avec calme les fausses accusations qu'on porte contre eux, si quand il leur arrive des biens temporels leur cœur n'est jamais porté à se réjouir, s'ils ne sont pas blessés par la douleur quand ils éprouvent des pertes; il faut ensuite qu'ils fassent bien attention, quand ils rentrent en eux-

mêmes, si en cherchant à pénétrer les choses spirituelles ils ne conservent pas en eux les images des choses matérielles, ou s'ils les chassent avec une main discrète. Id., *ibid.*, liv. VI.

La méditation nous ensevelit et nous rend pour ainsi dire morts au monde, parce qu'elle éloigne des désirs terrestres ceux qui s'y livrent dans leur intérieur. Id., *ibid.*

Celui qui a la charge de prêcher n'est pas parfait, si, sous prétexte de se livrer à la méditation, il néglige son travail de prédicateur, ou si, se livrant tout entier à son travail, il néglige la méditation. C'est pourquoi le Seigneur passe le jour à faire des miracles et la nuit à prier, avertissant par là les prédicateurs qu'ils doivent regagner dans leur loisir, par la contemplation, ce qu'ils ont dépensé quand ils étaient occupés à travailler pour le prochain. Id., *ibid.*

Quelques personnes sont fortement tentées pendant leur travail, parce qu'elles donnent d'autant plus facilement accès au tumulte dépravé du cœur qu'elles ont plus de temps pour réfléchir. Id., *ibid.*

Saint Grégoire, en parlant de ce verset d'Ezéchiel, I, 8 : « Il y avait comme des mains d'hommes sous leurs ailes aux quatre côtés, » s'exprime ainsi : Que devons-nous entendre par ces ailes, sinon les contemplations des saints, au moyen desquelles ils s'élèvent à des hauteurs sublimes, et laissant de côté les choses terrestres, ils prennent leur vol vers les choses célestes? Que devons-nous entendre par ces mains sinon les œuvres? Parce que quand les bons se dévouent à l'amour de leur prochain, ils leur administrent les biens les meilleurs, même pour le corps; mais leurs mains sont sous leurs ailes, parce que leurs œuvres contemplatives l'emportent sur leurs œuvres matérielles.

Le même Père, sur ces paroles de Job, VII, 15 : « Je choisirais plutôt de mourir d'une manière violente, et il vaudrait mieux que mes os fussent réduits en poudre, » s'exprime ainsi : « Il a préféré mourir de mort violente et que ses os fussent réduits en poudre, parce que, tandis que l'esprit s'élève par la contemplation des choses d'en haut, il détruit en lui la force de la vie extérieure. » Id., *ibid.*, liv. VIII, c. XVIII.

Celui qui cherche de nouveau à s'occuper des choses divines quand son esprit s'en est écarté n'a pas cessé de méditer. Id., *ibid.*, liv. X, c. XIX.

Il y a des saints qui s'occupent de temps en temps des affaires temporelles, mais ils cherchent à se recueillir dans leur intérieur, tout en s'occupant des choses extérieures; leur amour les porte à désirer intérieurement de s'occuper de Dieu seul, mais la crainte leur fait accomplir leur devoir; ils obéissent au Dieu qu'ils aiment, et c'est pour cela qu'ils aiment tout en travaillant; ils se répandent à l'extérieur à cause de leurs occupations, mais à l'intérieur leur amour leur fait trouver le repos le plus paisible. Car de même que la force de l'âme met un frein aux désirs de la chair, l'amour du repos en Dieu leur fait dominer le tumulte de leurs occupations. En effet ils s'occupent avec calme des choses extérieures si le démon ne peut les atteindre; ainsi les saints possèdent quelquefois ce qu'ils fuient, et pratiquent ce qu'ils veulent éviter. Id., *ibid.*, liv. XVIII, c. XXIX.

Quand même les saints sont obligés de s'occuper des choses terrestres, ils ont soin de se recueillir au fond de leur cœur; ils reçoivent, pour ainsi dire, les ordres de Dieu dans leur cœur, puisque, en s'élevant dans la contemplation, ils interrogent la volonté de Dieu. C'est pourquoi nous lisons, *Gen.* XIX, 17 : « Sauvez-vous sur la montagne, de peur que vous ne périssiez aussi vous-même avec les autres. » C'est pourquoi Moïse entrait dans le tabernacle pour consulter Dieu. C'est aussi dans l'oraison que l'on consulte Dieu, et que l'on entend en silence, dans le fond de son cœur, ce que l'on doit faire en public. Id., *ibid.*, liv. II, c. XXIII.

Purifions-nous d'abord par nos larmes des fautes que nous avons commises, ensuite nous contemplerons dans la joie ce que nous cherchons; car le cœur qui est pur est éclairé de la lumière d'en haut, qui le remplit de joie et de sécurité. Là, la rosée céleste se répand dans l'âme, et celle-ci s'aperçoit dans la contemplation qu'elle ne peut supporter le bonheur dans lequel elle est transportée; elle entrevoit la vérité, elle ne la voit pas telle quelle est, mais elle en approche d'autant plus qu'elle s'en croit plus

éloignée, car si elle ne la voyait pas, elle ne pourrait pas sentir qu'elle ne peut la contempler. Id., *ibid.*, liv. XXIV, c. VI.

Nous prenons les moyens de voir Dieu, si nous l'admirons dans les merveilles qu'il a faites, et les choses extérieures nous conduisent à la vue intérieure. S. GRÉGOIRE, *Morales,* liv. XXVI, c. VIII. (Vous trouverez dans ce livre beaucoup de choses sur le sujet que nous traitons.)

L'âme trouve Dieu dans les mêmes choses pour lesquelles elle l'a quitté, elle est ramenée à lui par ce qui l'a fait tomber. Car nous nous relevons là où nous sommes tombés. Id., *ibid.*

Il y a beaucoup de choses qui troublent l'âme volant vers vous; ordonnez, Seigneur, que tout se taise en moi; que mon âme elle-même se taise, qu'elle laisse de côté tous les êtres créés, qu'elle se quitte elle-même, qu'elle aille à vous et qu'elle fixe l'œil de sa foi sur vous, qui avez tout créé; qu'elle soupire après vous seul, qu'elle tende vers vous, qu'elle vous contemple, qu'elle vous place sous ses yeux, qu'elle vous enveloppe dans son cœur, ô vrai et souverain bien, ô joie qui devez durer éternellement. Enfin, il y a beaucoup de méditations dans lesquelles l'âme dévote se repaît d'une manière merveilleuse, mais il n'y en a aucune où mon âme se plaise et se repose comme quand elle vous contemple, quand elle pense à vous seul et que vous êtes le seul objet de ses réflexions. S. AUGUSTIN, *Méditations.*

L'homme spirituel juge tout, parce qu'il est au-dessus de tout quand il est avec Dieu; mais il est avec lui quand il le comprend avec un cœur très-pur et qu'il est tout charité pour ce qu'il comprend. Id., *de la Vraie Religion.*

Bien que dans ces trois genres de vie, la vie de plaisir, la vie active et celle qui est composée des deux précédentes, l'homme puisse faire son salut et obtenir les récompenses éternelles, il lui importe cependant de savoir à quoi il doit tendre pour son amour pour la vérité et quels devoirs de charité il a à remplir. Personne ne doit être oisif au point de ne pas penser dans son oisiveté à l'utilité du prochain; et personne ne doit s'occuper au point de ne pas penser à Dieu dans la méditation. Id., *de la Cité de Dieu.*

L'amour de la vérité recherche un saint loisir; la nécessité de

la charité fait entreprendre un travail réglé, et celui qui ne se livre à aucun travail doit s'occuper à comprendre et à méditer la vérité. Id., *ibid.*

Que notre âme comme l'aigle s'élève en haut, qu'elle vole au-dessus des nuages, qu'elle resplendisse dans de nouveaux vêtements, qu'elle dirige son vol vers le ciel où les piéges ne pourront l'atteindre. S. Ambroise.

Il y a quatre sortes de méditations. La première et la meilleure est la contemplation de la majesté divine; elle demande un cœur pur, afin qu'étant libre et déchargée de tout péché, l'âme puisse plus facilement s'élever vers les choses célestes; mais il faut aussi qu'elle s'arrête quelquefois et qu'elle demeure comme suspendue et dans une extase d'admiration. La seconde, qui est nécessaire à la première, est la considération des jugements de Dieu, qui en frappant d'une vive crainte l'âme qui les contemple attentivement, fait fuir les vices, établit le fondement des vertus, initie à la sagesse et conserve l'humilité : en effet, l'humilité est un fondement stable et excellent; si elle chancelle, les autres vertus s'écroulent. La troisième espèce de méditation s'occupe ou plutôt se distrait par le souvenir des bienfaits reçus, et, afin qu'elle ne devienne pas inutile, elle sollicite les âmes aimantes à chérir davantage leur bienfaiteur. Le Prophète dit à ce sujet, *Ps.* cxliv : « Elles attesteront avec force quelle est l'abondance de votre douceur ineffable : et elles tressailleront de joie en chantant les louanges de votre justice. » La quatrième, oubliant le passé, se repose dans la seule attente des biens qui lui sont promis; quand l'âme médite sur l'éternité, puisque les biens qui nous ont été promis sont éternels, elle tire de la contemplation sa force pour souffrir et pour persévérer. Je pense qu'il est facile maintenant d'appliquer à chacun de ces quatre apôtres un de ces genres de méditation, puisque la méditation des biens que Dieu nous a promis représente la longueur; le souvenir des bienfaits, la largeur; la contemplation de la majesté divine, la hauteur, et la contemplation des jugements, la profondeur. S. Bernard, *de la Considération.*

S'il arrive à l'un de nous dans un certain moment d'être ainsi

enlevé et ravi, de telle sorte que ni le besoin de nourriture, ni le souci qui le presse, ni le remords de ses fautes, ni la pensée des choses matérielles, qui est plus difficile à chasser, ne peuvent le troubler dans sa méditation ni l'en tirer; il sera en droit, quand il reviendra vers nous, de se glorifier et de dire, *Cant.* I, 3 : « Le roi m'a fait entrer dans ses celliers. » Id., *sur le Cantique des cantiques.*

Le cœur n'éprouve pas les mêmes sentiments quand il profite de la parole et quand il jouit de la parole : dans le premier cas, les besoins du prochain le sollicitent, dans le second la douceur de la parole l'attire; en effet la mère est heureuse dans ses enfants, mais l'épouse est encore plus heureuse des embrassements de son époux : les enfants sont des gages bien chers, mais les baisers causent encore plus de plaisir. Id., *ibid.*

Celui qui sert bien son prochain obtient un rang élevé dans la vertu; celui qui s'occupe surtout de Dieu obtient peut-être un rang plus élevé; enfin celui qui est parfait dans ces deux fonctions obtient le rang le plus élevé. Id., *Sermons.*

Marie a choisi pour elle la meilleure part, bien que les humbles fonctions de Marthe n'aient peut-être pas moins de mérite devant Dieu; mais Jésus-Christ loue le choix de Marie, parce que c'est celui que nous devons faire autant qu'il dépend de nous; mais si les premières fonctions se joignent à celles-ci, nous devons les remplir avec constance. Id., *ibid.*

Que celui qui vaque aux œuvres de Dieu se garde d'aspirer à la vie tumultueuse de ses frères qui s'occupent des affaires du monde. Id., *ibid.*

Quand on a bien fait son travail, on s'endort avec plus de sécurité et de facilité dans la contemplation. Id., *ibid.*

La vie active consiste à faire un bon emploi des choses du monde; la vie contemplative, renonçant au monde, se plaît à vivre en Dieu seul. S. Isidore, *du Souverain Bien.*

Ne préférez pas trop les yeux de la contemplation, car les mamelles de la prédication valent mieux. En effet, quoique Rachel fût plus belle, Lia était plus féconde. S. Bernard, *Sermon 9 sur le Cantique des cantiques.*

Cassiodore, sur ce verset du psaume CXVIII : « Traitez votre serviteur selon votre miséricorde; et enseignez-moi la justice de vos ordonnances, » s'exprime ainsi : Il est juste qu'on prie continuellement celui qui s'offense quand on ne lui demande rien.

Celui qui voudra rechercher avec soin ce que les anciens ont supporté par amour de la sagesse, quels mémorables monuments de leur vertu ils ont laissés à la postérité, s'apercevra bientôt que son zèle, quel qu'il soit, est inférieur au leur. Les uns foulaient aux pieds les honneurs, les autres rejetaient les richesses, ceux-ci se réjouissaient d'être injuriés, ceux-là méprisaient les supplices, d'autres, fuyant les habitations des hommes, s'enfonçaient dans la profondeur des cavernes et des solitudes pour se livrer tout entier à l'étude de la sagesse, de sorte que la distance qui les séparait des autres hommes montrait combien ils différaient d'eux par l'esprit et par l'intelligence, et qu'une même habitation ne pouvait contenir ceux qui avaient des pensées et des goûts si différents. Quelqu'un disait à un philosophe : Ne voyez-vous pas comme les hommes se moquent de vous? Oui, répondit-il, mais ce sont des ânes. Voyez s'il estimait beaucoup les louanges de ceux dont il ne craignait pas le blâme? Alors que ne devons-nous donc pas faire pour nous livrer à la contemplation des choses divines? HUGUES DE SAINT-VICTOR, *OEuvres didact.*, liv. III.

Si quelqu'un se sépare chastement de lui-même et des autres, il pourra, après avoir tout quitté et après s'être délivré de tout autre soin, s'élever jusqu'à la contemplation des mystères divins. S. DENIS, *des Myst.*, c. I.

Dans l'Exode, XIX, Moïse reçoit d'abord l'ordre de se purifier, puis de se séparer de ceux qui ne sont pas purs ; ensuite il entend le bruit des trompettes ; alors il se sépare de la foule et parvient ainsi au sommet de la montagne, où il ne voit pas encore Dieu, mais seulement le lieu où il a demeuré. Id., *ibid.*

Celui qui médite, abandonnant tout ce qui est créé, entre dans un nuage mystique d'ignorance, parce qu'il ne connaît que ce qui est au-dessus des sens et de l'intelligence. Id., *ibid.*

Prions Dieu qu'il nous fasse voir la lumière de ses mystères,

où ne rien voir et ne rien savoir est véritablement voir et savoir, et après avoir tout ôté de notre esprit, de célébrer celui qui est au-dessus de tout, de même qu'en enlevant certaines parties du bois ou de la pierre, il en sort une image magnifique. Id., *ibid.*, c. II.

Plus nous tendons vers des objets relevés, plus les termes pour exprimer les choses nous manquent; au contraire, le cercle de nos expressions s'agrandit à mesure que nous descendons vers les objets matériels; mais quand nous sommes arrivés au sommet, la parole nous manque complètement. Id., *ibid.*, c. III.

Saint Grégoire de Nazianze, poussé par l'amour de la vie contemplative, explique ainsi pourquoi il a abandonné sa charge d'évêque, *Apologét.*, I : Comme je brûlais de mener une vie tranquille et de vivre loin de la fréquentation des hommes, j'ai pensé qu'on ne pourrait pas me forcer impérieusement à me lancer encore au milieu du tumulte de la société, et à m'arracher par force de cette vie comme d'un asile tutélaire. En effet, nul ne me paraissait plus heureux que l'homme qui a enfermé et emprisonné ses sens; qui, placé en dehors de la chair et du monde, et retiré en lui-même, ne se mêle nullement des choses humaines, à moins qu'il n'y soit forcé par de graves nécessités; qui s'entretient dans son intérieur avec Dieu; qui coule ses jours dans les régions supérieures et loin de la matière; qui se représente des objets divins, toujours purs, sans mélange de formes terrestres et changeantes; dont le cœur est un miroir, où resplendit l'image très-nette de la divinité et des choses divines; qui ajoute de jour en jour la lumière à la lumière, c'est-à-dire qui éclaire ce qui était encore dans l'obscurité; qui jouit déjà par anticipation des biens du siècle à venir; qui converse avec les anges, et qui, bien que vivant encore sur la terre, l'abandonne et se trouve ravi par l'esprit jusqu'aux cieux. Si quelqu'un parmi vous est touché du même amour que moi, il comprendra ce que je dis, et me pardonnera facilement d'avoir eu de tels sentiments.

Tout ce qui est sur la terre a été créé pour l'usage des autres; ainsi les fruits et les grains que la terre produit ont été créés pour les animaux et les animaux pour l'homme : le cheval pour

le porter, le bœuf pour labourer, le chien pour chasser et pour le garder; mais l'homme a été créé pour contempler le monde et pour imiter son harmonie. Cicéron, liv. II, *des Fins.*

Quand une fois l'esprit fortifié dans la connaissance des vertus se sera dégagé de sa complaisance et de ses attentions pour le corps, qu'il aura renoncé à la volupté comme à une tache qui le défigure, qu'il aura dissipé toute crainte de la mort et de la douleur, que peut-on dire ou imaginer de plus heureux? Le même esprit, quand il portera ses regards au ciel, sur la terre, dans la mer, et examinera toute la nature, qu'il découvrira d'où les choses sont sorties, où elles retourneront, le temps et la manière de leur destruction, ce qu'il y a en elles de mortel et de fragile, ce qu'il y a de divin et d'éternel, qu'il aura presque mis la main sur celui qui préside à tout et qui gouverne tout, et qu'il s'apercevra qu'il n'est point borné par des murailles à un coin marqué de la terre, mais que le monde entier n'est pour lui qu'une ville dont il est le citoyen; frappé de la magnificence d'un spectacle où la nature se déploie tout entière, dieux immortels! quel mépris et quel dédain il aura! comme il comptera pour rien ce que les hommes regardent ordinairement avec tant d'admiration! Id., *des Lois*, liv. I.

Vous pouvez trouver aussi sur ce sujet beaucoup de belles pensées extraites de Sénèque, dans les *Mélanges de philosophie morale,* au chapitre intitulé : Contemplation de la Nature.

Réflexions de l'auteur.

Ceux qui se sont adonnés et pour ainsi dire consacrés à la contemplation des choses divines doivent user des occupations extérieures (à moins que les nécessités de la charité ou de l'obéissance ne les y poussent) comme du sel, dont une petite quantité assaisonne les mets, mais qu'une grande quantité rend insupportables. Car les occupations immodérées accablent l'âme et la font déchoir de son rang. C'est pourquoi le Seigneur dit, *Luc.* x, 41 : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de plusieurs choses. »

Il y a dans les arts des choses relevées et difficiles auxquelles

on ne peut atteindre sans employer beaucoup de soin et d'attention. Dans l'usage des vertus, c'est une chose grande et difficile d'élever l'âme à Dieu, et de la détacher de tous les soins terrestres; il n'y a que la partie la plus subtile de notre intellect qui peut arriver jusque-là, et quand il y a atteint il change de nom et s'appelle plutôt intelligence qu'intellect. Parmi les conditions nombreuses qui sont exigées pour parvenir à cette élévation, il y en a deux principales : le jeûne du corps et celui de l'âme. Le jeûne du corps, afin que toutes les forces de l'âme se portent vers Dieu, et qu'elles n'en soient distraites ni par la gourmandise ni par la bonne chère. Le jeûne de l'âme, c'est-à-dire qu'elle doit être non-seulement détachée des affections terrestres, mais vide de toute image matérielle, et contempler avec un cœur pur Dieu qui est la pureté même. Pour accomplir cela, l'homme doit employer beaucoup de soin et de zèle pour s'élever au-dessus de toutes les choses terrestres au moment de l'oraison, afin que son esprit étant vide il puisse arriver à la contemplation des choses divines.

Les astres inférieurs reçoivent leur lumière et leur vertu de la présence du soleil; de même l'homme reçoit la lumière et la grâce en contemplant la divinité. Mais on dit que le chrétien voit Dieu quand il élève vers lui son intellect et sa volonté et qu'il les déploie pour ainsi dire devant lui; car ce sont les deux forces de notre âme qui peuvent atteindre jusqu'à lui et recevoir de lui la lumière.

Dans le sanctuaire du Seigneur il y avait au milieu un chandelier, à gauche une table avec des pains, et à droite un autel où l'on faisait brûler de l'encens. Nous voyons à juste titre la foi dans le chandelier, aux côtés duquel sont placées deux sortes d'œuvres, les unes qui se rapportent à la vie active, les autres à la vie contemplative; elles sont désignées convenablement les unes par la table, les autres par l'autel d'or. En effet, la table des pains de proposition figure très-bien ceux qui partagent leur pain à l'indigent et qui s'adonnent aux œuvres de la vie active, et l'autel d'or désigne ceux qui se sont livrés tout entiers à l'oraison et à la contemplation des choses célestes. Car de même que

cet autel ne servait à autre chose qu'à la combustion des parfums, ainsi il y a beaucoup de saints qui, étant séparés de tout commerce des choses humaines, vaquent continuellement à la contemplation des choses divines ; tels ont été autrefois les saints anachorètes qui, passant leur temps dans la solitude, menaient sur la terre une vie toute céleste. En conséquence, quiconque s'est ainsi séparé du monde et s'est appliqué aux choses célestes, est l'autel d'or placé sous les yeux du Seigneur.

Je pense qu'on doit appliquer ces paroles de Salomon à l'étude de la sagesse et à la contemplation divine, *Prov.* v, 18 et 19 : « Vivez dans la joie avec la femme que vous avez prise dans votre jeunesse. Qu'elle vous soit comme une biche très-chère, comme un faon très-agréable à sa mère ; » c'est-à-dire réjouissez-vous de la joie du Saint-Esprit qui découle de la sagesse : « Que ses mamelles vous enivrent en tout temps, et que son amour soit toujours votre joie unique. » Les mamelles, ce sont les fruits de l'oraison que la même sagesse nous invite à goûter quand elle dit, *Eccli.* xxiv, 26 : « Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte. » Quant à nommer la sagesse la femme de notre jeunesse, Salomon nous indique assez par ces paroles que nous pouvons le faire, *Prov.* vii, 4 : « Dites à la sagesse, vous êtes ma sœur ; et appelez la prudence, votre amie. » Et encore, *Sap.* viii, 2 : « J'ai aimé la sagesse, je l'ai cherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu amateur de sa beauté. » Et plus loin, xix : « J'ai donc résolu de la prendre avec moi pour la compagne de ma vie, sachant qu'elle me fera part de ses biens, et que dans mes peines et dans mes ennuis elle sera ma consolation ; » c'est-à-dire elle me consolera des souffrances de cette vie malheureuse, et elle chassera de mon âme tous les dégoûts et tous les ennuis.

Tous les hommes pieux doivent avoir pour but principal, autant du moins que le leur permettent les occupations du siècle, de s'adonner tout entiers à louer Dieu et à contempler ses perfections divines ; il doit répéter de tout son cœur ces paroles de David, *Ps.* xxvi : « Je n'ai demandé qu'une seule chose au

Seigneur, et je la rechercherai uniquement : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, afin que je contemple les délices du Seigneur, » ou bien, comme saint Jérôme le traduit de l'hébreu : « Afin que je contemple la beauté du Seigneur, et que je considère la magnificence de son temple. » Mais l'office de la vraie contemplation est de nourrir et de réjouir l'âme par l'image de la beauté divine. C'est le sens que présentent ces paroles, *Ps.* XXXIII : « Je bénirai le Seigneur en tout temps : sa louange sera toujours dans ma bouche. » Et, *Ps.* LXX : « Que ma bouche soit remplie de vos louanges. » Et, *Ps.* XV : « Je regardais le Seigneur, et je l'avais toujours devant mes yeux. » Et, *Ps.* CXVIII : « Combien grand, Seigneur, est l'amour que j'ai pour votre loi ! elle est le sujet de ma méditation durant tout le jour. » C'est pourquoi le devoir du juste est-il de méditer jour et nuit la loi du Seigneur.

L'Epoux nous indique lui-même, dans le Cantique des cantiques, avec quelle soumission et avec quelle pudeur l'âme fidèle doit se conduire avec le Christ son époux, quand celui-ci la traite avec douceur et lui prodigue ses embrassements, *Cant.* IV, 3 : « Vos jours sont comme une moitié de pomme de grenade, sans parler de ce qui est caché au dedans de vous. » Car la douce rougeur des joues est une marque d'innocence et de soumission ; Jésus-Christ recommande à l'Epouse de se soumettre en toute simplicité et en toute innocence. C'est avec raison que l'Eglise se présente devant l'Epoux, humble, respectueuse et pour ainsi dire la rougeur au front, et qu'elle contemple les bienfaits immenses et innombrables qu'elle a reçus, puisqu'elle n'a pas de quoi l'en récompenser et qu'elle n'est pas capable de lui rendre de dignes actions de grâces.

Le visage de Rachel est brillant de beauté, mais Lia a les yeux chassieux ; afin que nous comprenions que la pureté de l'âme est propre et familière à ceux qui mènent une vie contemplative. C'est pourquoi ils sont chéris du vrai Jacob, c'est-à-dire du Christ qui est l'époux des âmes. Quant à Lia, c'est-à-dire ceux qui ont une vie active, ils ont les yeux chassieux, maladie qu'ils contractent dans leur commerce avec les choses terrestres. Car de

même, selon Aristote, que la contemplation des choses les plus élevées ennoblit et aiguise la force de l'intelligence, ainsi la considération des choses inférieures la fait tomber et l'affaiblit. C'est pour cela que les mathématiciens affirment que les taches que l'on remarque dans la lune proviennent de son rapprochement de la terre. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si ceux qui se livrent à la vie active ont les yeux baignés d'humidité, puisque, guidés par l'amour du prochain, ils sont souvent obligés de se mêler aux affaires de la terre et aux hommes du siècle.

Les enfants d'Israël ne purent persuader à leur père qu'à force de prières et de raisons, de laisser partir Benjamin, son fils bien-aimé, afin qu'il se rendit avec eux en Egypte pour y acheter du blé. En effet, que ne fit pas ce pieux vieillard pour qu'on n'arrachât pas à ses embrassements ce fils si cher? Benjamin représente le repos et les délices de la contemplation divine, comme il est écrit de lui, *Deut.* XXXIII, 12 : « Benjamin est le bien-aimé du Seigneur; il demeurera en lui avec confiance; il habitera tout le jour avec lui, comme dans sa chambre nuptiale, et il se reposera entre ses bras. » Ces paroles indiquent les récompenses qui sont attachées à la divine contemplation. Donc, puisque ce père se sépare si à regret de son fils, il nous montre clairement par là que quiconque s'est voué à la contemplation des choses divines doit préférer souffrir quoi que ce soit plutôt que de se laisser arracher à cet exercice, à moins qu'il n'y soit poussé par une nécessité urgente de son prochain ou par l'ordre de ses supérieurs. Pour ne pas parler des autres, c'est ce que saint François nous a enseigné par son exemple, lui qui n'a pas voulu abandonner cet office pour se livrer à la conquête des âmes, avant d'avoir prié longtemps d'avance et avant d'avoir longtemps délibéré, ne voulant pas s'arracher sans de graves raisons aux embrassements de ce cher Benjamin. Palladius nous raconte aussi que, comme le peuple cherchait un saint anachorète pour lui confier la charge de l'épiscopat, celui-ci se coupa une oreille, afin qu'on ne put l'ordonner étant ainsi mutilé. Et comme le peuple, par ordre du consécrateur, le poursuivait malgré cela dans sa

fuite, s'étant tourné vers la foule, il jura qu'il se couperait encore la langue si on insistait davantage.

Il y a certains degrés pour arriver au sommet de la contemplation et pour recevoir les lumières de la grâce divine, de même que, au commencement, pendant l'œuvre des quatre premiers jours, comme le dit Hugues de Saint-Victor, le monde se trouva en quelque sorte dans l'obscurité. En effet, le premier jour est faite la lumière au moyen de laquelle l'homme éclairé par Dieu connaît la voie de la vérité. Le second jour est créé le firmament, qui représente le ferme propos de ne plus offenser Dieu. Le troisième jour les eaux sont rassemblées en un seul lieu; ainsi les mouvements incertains et changeants de notre âme sont ramenés vers un seul point par l'empire de la raison et de la crainte de Dieu. « Car, dit l'Apôtre, *Rom.* VIII, 13, si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez. » Ce troisième jour renferme les œuvres de la mortification. Enfin, le quatrième jour est créé le soleil par lequel l'âme éclairée de la lumière divine contemple les choses invisibles. Mais vouloir arriver à ce jour sans le faire précéder des autres serait la même chose que d'arriver, comme on dit, d'un seul bond aux ordres sacrés.

Ps. XXXIII : « Approchez-vous de lui, dit le Prophète, afin que vous en soyez éclairés. » Ainsi Moïse montant sur la montagne et conversant avec Dieu, apprend de lui comment il doit construire le tabernacle. De même l'âme qui méprise les choses de la terre et qui s'élève vers Dieu, apprend de lui comment elle doit faire pour se préparer en elle-même un tabernacle digne du Seigneur.

LX.

Préparation de l'âme à la prière.

Si l'on empêche l'âme de suivre son penchant qui est d'errer à l'extérieur, on lui ouvre une retraite à l'intérieur; car moins elle peut se répandre en dehors de soi, à cause de la règle qu'on lui prescrit, plus en s'exerçant elle avance dans les choses qui sont

au-dessus de sa portée, car on force à pousser en hauteur l'arbre auquel on coupe les branches pour l'empêcher de s'étendre en largeur. S. Grégoire, *Morales.*

L'esprit, par sa nature inconstante, est toujours porté à s'occuper d'autre chose que de ce qu'on lui prescrit, et si l'on ne le retient pas sur un même objet par une vigilance sévère, il se répandra toujours sur d'autres. Id., *ibid.*

Saint Grégoire, sur ces paroles de Job, xxxiii, 15 : « Dieu parle pendant les songes, dans les visions de la nuit, lorsque les hommes sont accablés de sommeil et qu'ils dorment dans leur lit, » s'exprime ainsi : Nous ne connaîtrons pas les secrets de Dieu, si nous veillons dans les désirs terrestres. C'est pourquoi Moïse ne voit Dieu qu'au milieu du désert, et il faut qu'il gravisse une montagne pour lui parler. Id., *ibid.*, liv. XXIII, c. xxix. (Lisez ce magnifique chapitre.)

Combien l'homme ne trouve-t-il pas d'empêchements quand il veut penser à Dieu d'une manière digne de la divinité? combien d'interruptions causées par sa nature corrompue? combien de choses le ramènent en arrière? combien le détournent de sa sublime intention? combien d'importunités? quelle foule d'images étrangères? quelle multitude de suggestions? Tout cela fourmille dans le cœur de l'homme, comme les vers dans un corps en putréfaction. S. Augustin, *sur le psaume* cxx.

Faites attention et voyez combien de choses remuent dans le cœur de l'homme et comment les prières elles-mêmes sont interrompues par les vaines pensées, de sorte que le cœur a de la peine à se tenir auprès de son Dieu. Il veut rester au même endroit, il se fuit en quelque sorte lui-même, et il ne trouve ni barrières pour se renfermer, ni obstacles pour retenir son vol; ses mouvements sont incertains pour se tenir auprès de son Dieu et se réjouir avec lui. C'est à peine si parmi un grand nombre de prières on en trouve une seule sans distractions. Chacun dirait, cela m'arrive, mais il n'en est pas de même pour les autres; si nous ne trouvions dans l'Ecriture David priant Dieu et disant dans un certain endroit, II *Reg.* vii, 27 : « C'est pourquoi votre serviteur a trouvé son cœur pour vous adresser cette prière. » Il

dit qu'il a trouvé son cœur parce que celui-ci a coutume de le fuir, et qu'il est obligé de le poursuivre sans pouvoir l'atteindre; c'est pourquoi il dit au Seigneur, *Ps.* XXXIX : « Mon cœur m'a abandonné. » Ainsi, mes frères, faites attention à ces paroles du même Prophète, *Ps.* LXXXV : « Vous êtes, Seigneur, plein de douceur et de bonté. » Il me semble qu'il appelle Dieu bon, parce qu'il souffre ces distractions en nous, qu'il attend néanmoins notre prière pour nous rendre plus parfaits, et quand nous la lui avons offerte, il la reçoit avec plaisir et il l'exauce; il ne se souvient pas de celles que nous avons mal faites et il reçoit cette prière parfaite que nous avons eu peine à trouver parmi tant d'autres. Id., *sur les Psaumes.*

Si les anges, en vous adorant et en vous louant, tremblent et palpitent de crainte; pourquoi moi, misérable pécheur, quand je vous sers à l'autel, quand je chante vos louanges, quand j'offre le saint sacrifice, pourquoi mon cœur ne craint-il pas? pourquoi mon visage ne pàlit-il pas? pourquoi mes lèvres ne tremblent-elles pas? pourquoi mon corps tout entier ne frissonne-t-il pas? pourquoi mes larmes ne tombent-elles pas sans cesse devant vous? Je le désire, mais je ne puis le faire, car je ne peux pas faire ce que je désire. C'est pourquoi je m'étonne beaucoup en moi-même, de ce que je vous trouve trop redoutable quand je vous considère des yeux de la foi. Mais à quoi sert tout cela sans le secours de votre grâce? Car notre salut tout entier repose sur votre grande miséricorde. Malheureux que je suis! comment mon âme est-elle devenue insensible, au point de ne pas être saisie d'une grande frayeur, tandis qu'elle se tient devant Dieu et qu'elle chante ses louanges? Malheureux que je suis! pourquoi mon cœur s'est-il endurci, au point que mes yeux ne versent pas sans cesse des torrents de larmes, tandis que votre serviteur prêche devant son Seigneur, que l'homme est avec Dieu, la créature avec son Créateur, celui qui a été formé du limon de la terre avec celui qui a tout fait de rien? Id., *Méditations.*

Le silence continuel et l'éloignement perpétuel de tous les bruits du monde nous forcent à méditer les choses célestes. S. BERNARD, *Lettres.*

Intentions, pensées, volontés, affections, tout ce qui est en moi, venez; montons sur la montagne où le Seigneur nous verra, où, peut-être, nous le verrons. Soins, soucis, chagrins, peines, servitudes, attendez-moi ici avec mon âne, c'est-à-dire ce misérable corps, tandis que j'irai jusque-là avec mon serviteur, c'est-à-dire ma raison et mon intelligence; nous reviendrons vers vous, hélas! nous reviendrons bien trop tôt! Id., *sur l'amour de Dieu.*

Les piéges de la contemplation, sont l'amour des richesses, l'affection des parents, le désir des honneurs et les voluptés charnelles, par lesquelles l'âme est attachée et anéantie, de sorte qu'elle ne peut voler avec les ailes de la contemplation à travers les places de la céleste Sion. Id., *Méditations.*

Réflexions de l'auteur.

« Vous regarderez, dit le Seigneur, le sabbat comme un jour excellent. » *Isa.* LVIII, 13. Ce jour du sabbat a été institué pour vaquer aux œuvres de Dieu et pour méditer ses divins mystères. Mais c'est une chose étonnante combien il est pénible et difficile, même aux hommes pieux, d'élever parfaitement leur esprit des choses terrestres aux choses célestes. Car il faut s'abstenir non-seulement des péchés les plus légers, qui attiédissent la ferveur de la charité, mais encore de beaucoup d'autres choses qui, bien que n'étant pas des péchés, tendent cependant à distraire l'esprit, à le détourner de cet exercice intérieur, à y mettre des obstacles ou à l'en empêcher complètement. C'est pourquoi il n'est pas étonnant si le Seigneur exige de nous un sabbat excellent : c'est-à-dire si nous devons faire d'une manière excellente, non avec lenteur et avec mollesse, mais avec un grand soin et une grande attention, ce qu'il nous commande de faire en ce saint jour.

L'argument suivant pourra faire comprendre en quelque sorte quelle pureté et quel zèle doit apporter celui qui s'est adonné tout entier à la contemplation de la beauté divine. On sait que tout ce qui existe dans le monde peut être partagé pour ainsi dire en deux sphères : l'une qui comprendrait les choses spirituelles, l'autre les choses corporelles. Or parmi les choses corpo-

relles la matière est ce qu'il y a de plus infime, tandis que l'homme est ce qu'il y de plus élevé; mais dans l'ordre des choses spirituelles, l'homme occupe le dernier rang tandis que l'intelligence occupe le premier rang après l'Etre suprême. En effet, l'homme paraît avoir été créé avec une intelligence peu étendue. Au reste, plus cette intelligence supérieure s'élève et plus elle se rapproche de Dieu, plus elle contemple clairement l'image divine; au contraire, plus elle s'éloigne de Dieu, plus elle s'obscurcit. D'où il arrive que l'âme raisonnable, qui est inférieure sous le rapport des choses divines, retenue à la terre par son corps et par le poids du péché, peut difficilement s'élever à une si grande lumière, bien qu'elle soit soutenue par la grâce divine. En effet, le corps qui est corrompu charge l'âme, de même qu'un aigle serait surchargé, si on le forçait à prendre son vol ayant une masse de plomb attachée aux pieds. C'est pourquoi Aristote dit que la sagesse, c'est-à-dire la connaissance des choses divines, est la possession de la divinité; parce que, ajoute-t-il, la nature de l'homme asservie de tant de manières, et sujette à des nécessités et à des soins presque infinis, ne peut se livrer tout entière à l'étude de la sagesse; ce qui serait nécessaire pour l'acquérir.

On voit par là avec quel soin et avec quel zèle doit s'appliquer à purifier son cœur, celui qui désire s'adonner à ce magnifique exercice, afin qu'il puisse suppléer par la vertu, l'activité et la grâce divine, à ce que lui refuse l'infirmité de sa nature.

Moïse devant parler à Dieu, monta seul avec lui sur la montagne; et il ne fut permis à aucun homme ni à aucune bête de s'approcher de ce lieu. Ensuite, pour que la solitude fût plus profonde, l'obscurité d'un nuage s'ajouta à la solitude, afin que tous les objets corporels fussent soustraits à la vue de celui qui priait. Par une semblable raison, quand le prêtre entrait dans le sanctuaire, il lui était ordonné d'obscurcir ce lieu par la fumée de l'encens, afin que, devant parler à Dieu, il ne pensât qu'à lui seul. Ces exemples nous montrent que la solitude spirituelle de celui qui prie doit être si grande, qu'il doit être étranger non-seulement à toute affection, mais même à toute préoccupation extérieure. C'est ce même silence qui se fait dans le ciel,

lorsque l'on contemple les secrets du Dieu saint. Saint Augustin dit aussi dans ses méditations : Que tous les objets extérieurs se taisent dans mon âme, que mon âme elle-même fasse silence. C'est pourquoi l'Epoux bien-aimé désire que personne ne trouble le sommeil de son Epouse, et dit, *Cant.* II, 7 : « Filles de Jérusalem, je vous conjure par les chevreuils et par les cerfs de la campagne, de ne point réveiller celle que j'aime, et de ne la point tirer de son repos jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. » Car, de même que les parents, lorsque leur fils est malade et qu'il prend un sommeil réparateur, veillent avec soin à ce que les domestiques ne fassent aucun bruit de peur d'interrompre son repos; ainsi l'Epoux céleste, quand l'âme repose et dort doucement dans son sein, prend bien garde que ce sommeil salutaire et vital ne soit interrompu. Qu'y a-t-il de plus doux, de plus aimable qu'un tel Epoux? lui qui veille au salut et à la conservation des siens avec un tel zèle, avec de telles supplications!

Pourquoi notre cœur, dans l'oraison, est-il harcelé par tant d'images, par tant de pensées étrangères? Il me semble que de cela il y a trois causes principales. La première est l'instabilité de notre imagination, qui, comme la convoitise, a reçu de graves atteintes du péché; ce qui fait qu'elle se révolte souvent contre son maître, et qu'elle demeure à peine quelques instants où on lui commande de s'arrêter. Quelques-uns sont atteints légèrement de cette maladie, d'autres fortement, de même que pour les maladies corporelles. La seconde cause, c'est que l'on pense sans cesse aux choses de la terre, et qu'on s'en occupe continuellement : car l'homme revient facilement à ses habitudes. Ainsi, quand on conduit les jeunes chiens dans une autre maison que celle où ils ont été nourris, les voit-on revenir aussitôt dans leur première demeure. Il faut remédier à ce mal par la lecture assidue et la méditation des saintes Ecritures, afin que toutes nos pensées roulent sur les préceptes du Très-Haut. La troisième cause est l'imperfection ou le défaut de la charité et de l'onction divine qui est la compagne de la charité. Car on connaît cette maxime du poète : Chacun suit le plaisir qui l'attire; et la nature, dit Aristote, recherche ce qui est agréable et fuit ce qui est triste.

D'où il arrive que ce qui attire notre pensée fait la délectation de notre cœur ; de sorte que la pensée humaine reste immobile sur ce qu'elle aime et sur ce qui lui cause le plus de plaisir.

L'application profonde de l'intelligence aux sciences philosophiques met plus d'obstacle à l'amour de la dévotion que n'importe quel exercice manuel. En effet, si cet exercice n'exige pas un grand travail ou une grande attention, il n'empêche pas que l'homme pieux puisse élever son esprit et son cœur vers Dieu. C'est pourquoi les moines de l'Egypte, au rapport de Cassien, ne cessaient de prier tout en travaillant des mains. Au contraire, l'étude de la philosophie exige toute la puissance de notre intelligence, elle la boit pour ainsi dire. Or l'intelligence étant occupée de la sorte, il ne lui reste rien pour s'élever à Dieu et pour porter vers lui ses affections ; alors l'âme demeure stérile et affamée, tandis que l'intelligence voyage dans ces régions. Et c'est peut-être là la cause pour laquelle on trouve quelquefois des hommes simples et ignorants ainsi que des femmes qui ont plus de dévotion que certains savants, selon l'expression de saint Thomas ; et le même docteur affirme que l'on ne doit pas en attribuer la faute aux lettres, mais aux hommes.

S'il est plus avantageux, il est aussi plus commode de vaquer chaque jour aux œuvres de Dieu et de rentrer en soi-même que de le faire rarement. Une cithare touchée assidûment par la main d'un artiste est bien plus tôt accordée que celle qui s'est tue pendant longtemps ; ainsi celui qui prie assidûment, élève facilement vers Dieu son esprit, dégagé de toute souillure ; mais celui qui a longtemps différé cet exercice, est plein de l'image des choses terrestres auxquelles il est accoutumé, et est éloigné par là de l'exercice intérieur et du silence. Aussi quand il s'efforce d'élever son esprit vers les choses célestes, celui-ci, par sa propre impulsion, est attiré vers la terre par les soucis et les pensées terrestres ; voilà pourquoi l'Epouse étant sortie de sa maison pour chercher son Epoux à travers les places de la ville, est frappée, blessée et dépouillée par les sentinelles de nuit. *Cant.* III et V. L'âme reçoit les mêmes outrages au dedans de soi, lorsque étant sortie de la maison de la solitude intérieure et du silence

pour se mêler aux affaires du siècle, elle s'efforce de voler vers les choses célestes.

Ces paroles du Seigneur nous indiquent que l'esprit doit avoir du loisir et être sans préoccupation pour vaquer à la contemplation des choses divines : « Soyez dans un saint repos, et considérez que c'est moi qui suis véritablement Dieu. » *Ps.* XLV. C'est pourquoi il est écrit : « Le docteur de la loi deviendra sage au temps de son repos; et celui qui s'agite peu acquerra la sagesse. » *Eccli.* XXXVIII, 25.

Au lieu de ce que nous lisons dans la Vulgate : « Le Seigneur a regardé la prière de ceux qui étaient dans l'humiliation, » *Ps.* CI, saint Jérôme traduit : « Le Seigneur a regardé la prière de ceux qui étaient vides, » c'est-à-dire pauvres et dépourvus de tout secours humain. Le Seigneur s'est exprimé ailleurs dans le même sens, lorsqu'il a dit : « O Dieu, délivrez mon âme de l'épée, délivrez de la puissance du chien mon âme unique. » *Ps.* XXI. Le même saint Jérôme traduit ainsi : « Délivrez de la puissance du chien mon âme solitaire, » ce qui a la même signification. Car le sens est qu'étant privé de tous secours, il ne s'appuie que sur l'aide de Dieu. Nous pouvons aussi comprendre sous ce nom de *vacui*, traduit par : *qui sont dans le repos, et vides*, ceux qui offrent à Dieu des prières pures, et dépouillées de la fange des affections, des pensées et des images terrestres. C'est même là la principale préparation à la prière.

Comme Moïse s'avançait pour voir le buisson ardent, le Seigneur qui était dans ce buisson, le retint en lui disant : « Otez les souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte. » *Exod.* III, 5. Vous donc, qui que vous soyez, qui désirez approcher de Dieu, vous devez d'abord mettre de côté tout ce qui est terrestre et mortel. Quiconque s'avance pour prier le Seigneur, doit s'appliquer à lui même ce que ce même Moïse dit : « Que Dieu est présent à toutes nos prières. » *Deut.* IV, 7. Il faut donc apporter une grande pureté d'âme pour s'acquitter de ce devoir et accomplir ce précepte : « Pour vous, lorsque vous aurez à prier, entrez dans votre chambre, et fermant la porte » de votre esprit, de peur que pendant ce temps il n'y entre

quelque chose de terrestre, « priez votre Père secrètement. » *Matth.* VI, 6.

Qu'y a-t-il de commun entre notre esprit et la terre ? Pourquoi ne recherche-t-il pas plutôt les choses spirituelles, pourquoi n'a-t-il pas du goût pour elles ? Il est bien vrai que « le corps qui se corrompt appesantit l'âme ; et cette demeure terrestre abat l'esprit par la multiplicité des soins. » *Sap.* IX, 15. Nous sommes retenus par un grand nombre de nécessités corporelles. Les piéges des mauvais désirs et des plaisirs terrestres s'efforcent de retenir notre esprit quand il aspire aux choses célestes. Saint Bernard indique quatre sortes de liens qui retiennent notre âme : la nécessité, la vanité, la curiosité et la volupté ; et comme chacun d'eux corrompt la pureté de notre cœur, il l'empêche ainsi de monter vers le ciel.

Après que Nadab et Abiu eurent été dévorés par le feu, le Seigneur ordonna dans sa loi que les prêtres ne boiraient point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer, *Levit.* X, toutes les fois qu'ils devraient entrer dans le tabernacle pour remplir leur ministère. Il faut conclure de là que nous devons nous préparer avec grand soin par la sobriété et par la religion, toutes les fois que nous allons prier Dieu et lui rendre « nos actions de grâces qui sont comme les sacrifices de nos lèvres, » *Ose.* XIV, 3 ; c'est-à-dire, pour lui offrir des victimes spirituelles : voilà pourquoi il est dit : « Chantez avec sagesse. » *Ps.* XLVI. C'est beaucoup pour l'homme de pouvoir s'entretenir avec Dieu, c'est plus encore de sentir du goût et de l'affection pour les choses divines, mais ce qui vaut le mieux, c'est d'obtenir de Dieu ce qu'on lui demande : trois choses qui appartiennent à la vertu d'oraison.

LXI.

Dévotion ; ce qui l'entretient, ce qui s'y oppose, etc.

La grâce divine garde et perfectionne d'autant mieux chacun de ses élus qu'elle les frappe et les abandonne davantage. S. GRÉGOIRE, *Morales.*

Dans saint Luc, VIII, 39, Jésus dit à un homme qu'il avait

guéri, et qui voulait le suivre : « Retournez chez vous ; » c'était afin d'augmenter le droit de ce malheureux aux récompenses célestes, en différant de satisfaire les désirs de son amour. Car le Seigneur, cachant la gloire de sa majesté, augmente en nous la force de son amour, en rendant nos désirs plus ardents. Id., *ibid.*, liv. XVI, c. XIII.

Si l'âme a de quoi se réjouir à l'extérieur, elle n'éprouve point de délices à l'intérieur. S. Augustin, *sur saint Jean.*

Lorsque le Christ sentira les hoquets de l'homme qui cuve son vin, il ne daignera pas l'enivrer de son propre vin « qui est plus doux que le miel et le rayon de miel. » *Ps.* XVIII. Quand la variété recherchée des mets, quand les couleurs brillantes d'un riche mobilier charment à la fois les yeux et l'estomac, le pain céleste manque à l'âme affamée. S. Bernard, *Lettres.*

Il y a trois choses qui fixent notre esprit vagabond ; les veilles, la méditation et la prière ; l'assiduité et l'attention continuelle à ces trois exercices confèrent à l'âme une ferme stabilité. Cassien.

Quand l'âme se sera livrée elle-même et aura perdu cette chaleur aimable et bienheureuse, qu'elle recherche avec soin par quelle cause cela a pu lui arriver, et qu'elle emploie tout son zèle et toutes ses forces à la détruire ; car elle ne pourra ramener en elle la dévotion que par la porte d'où elle est sortie. S. Jean Climaque.

Toutes les fois que notre âme est portée aux larmes par la force secrète de la componction, et qu'elle ne se complaît que dans ces gémissements, sans que nous ayons cherché ou que nous ayons travaillé à faire couler ses pleurs, prenons bien garde de l'en empêcher. Car le Seigneur arrive sans que nous l'ayons appelé, et il nous présente dans sa clémence, l'éponge de la douleur et du divin rafraîchissement ainsi que les eaux des pieuses larmes, au moyen desquelles sont effacées les fautes que nous avons écrites de notre propre main. Conservez-les comme la prunelle de votre œil, jusqu'à ce qu'elles se tarissent d'elles-mêmes. Car la force de cette componction est beaucoup plus grande que celle que nous cherchons à exciter en nous par notre zèle et par nos efforts. Id., *de la Douleur*, c. VII.

Un ouvrier, éprouvé dans ce genre de bonnes œuvres, m'a raconté ceci : Comme je livrais souvent, dit-il, des combats acharnés soit à la vaine gloire, soit à la colère, soit à la gourmandise, l'esprit de la douleur s'écriait au dedans de moi : Ne t'enorgueillis pas d'une vaine gloire, car je m'éloignerai de toi. Il me parlait de même dans les autres tentations. Je ne vous désobéirai jamais, lui disais-je, jusqu'à ce que vous m'ayez conduit en présence de notre Seigneur Jésus-Christ. Id., *ibid.*

La mère se dérobe aux yeux de son enfant, et quand elle voit qu'il la cherche avec anxiété, elle est comblée de joie ; ainsi le Seigneur instruit son enfant à s'attacher sans cesse à lui ; il imprime son amour jusqu'au fond de son cœur, et il l'invite à l'aimer avec plus d'ardeur. Id., *ibid.*

Une seule parole peut quelquefois dissiper la douleur ; heureux si une seule parole peut aussi la ramener quand elle s'est envolée. Id., *ibid.*

Réflexions de l'auteur.

L'onguent que l'on met sur les blessures doit y rester longtemps afin qu'il puisse amener la guérison. Or comme l'onguent qui guérit les blessures de nos âmes, et qui consume par son odeur si suave la puanteur de notre chair, est la dévotion, qui vient de l'oraison et de la méditation, nous devons nous exercer longuement à l'oraison et y persévérer afin que nous puissions participer à sa vertu pour notre guérison spirituelle.

« Tout ce qui restera de la maison de Juda, jettera ses racines en bas, et poussera son fruit en haut. » IV *Reg.* XIX, 30. Le Seigneur fait cela spirituellement lorsque quelquefois il nous enlève la ferveur de la charité et que d'autres fois il l'augmente ; tantôt il semble nous délaisser, tantôt il nous visite, ainsi qu'il est écrit : « Vous le visitez le matin et aussitôt vous le mettez à l'épreuve. » *Job.* VII, 18. D'un côté, Dieu nous avertit de nous défier, de l'autre, d'avoir confiance en lui ; d'un côté, nous nous enracinons dans l'humilité, de l'autre, nous croissons en charité, car l'un et l'autre sont très-nécessaires au progrès de la vie spirituelle.

« Mon âme en votre présence est comme une terre sans eau. » *Ps.* CXLII. L'eau est la dévotion qui, répandue sur la terre de notre cœur, arrose toutes les plantes des vertus. En effet, sa fonction est de rendre l'homme habile à remplir tous ses devoirs envers Dieu et à pratiquer toutes les vertus. C'est pourquoi de même que quand on a planté d'arbres un jardin, le premier soin que l'on prend est de creuser un puits afin de pouvoir les arroser, ou bien de faire venir de l'eau d'ailleurs, de peur que tout ce travail ne devienne inutile, de même quiconque désire ardemment cultiver les plantes des vertus doit aussi pratiquer les exercices de la dévotion, afin de pouvoir les nourrir et les faire croître.

Joseph parlait durement à ses frères, bien qu'il les aimât d'un amour fraternel; c'est ainsi que le Seigneur a coutume d'agir avec les hommes pieux. En effet, quelquefois il se présente à eux comme à la Samaritaine, et quand on ne lui demande rien il demande lui-même, il invite et il offre la grâce de sa visite même à ceux qui ne la lui demandent pas. Mais d'autres fois il se conduit avec eux comme avec la Chananéenne, laquelle après avoir beaucoup prié et pleuré obtint enfin ce qu'elle demandait.

Salomon nous avertit de garder notre cœur avec tout le soin possible, *Prov.* IV, 23. Pourquoi? Parce que c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les homicides, etc.... Et de plus, c'est le cœur qui est la source de la vie. En effet, tel est le cœur, telles sont les paroles et les œuvres qui viennent du cœur. C'est pourquoi quiconque veut régler convenablement sa vie doit, non content des vertus extérieures, veiller beaucoup, que dis-je, surtout sur son cœur. Si le foie est brûlé par un fluide chaud il répand sa chaleur sur le visage et sur les mains, mais alors il ne suffira pas de rafraîchir ces membres extérieurs avec de l'eau, il faudra éteindre la source même de la chaleur. Si la terre dans laquelle vous voulez planter de jeunes pousses est pleine de ronces et de buissons, il sera peu utile de couper seulement les branches des épines, si vous laissez dans la terre les racines au moyen desquelles les mauvaises plantes repousseront aussitôt. Or le remède pour notre cœur c'est la dévotion, et on l'appelle onguent parce qu'il guérit ses blessures. En effet, la dévotion

tempère le feu de nos passions, elle affaiblit les forces de notre chair, elle donne à l'âme de la force et du courage, elle excite les saints désirs, elle éclaire l'intelligence, elle augmente la joie spirituelle, au moyen de laquelle le cœur dilaté parcourt avec promptitude la voie des commandements divins. Jérémie dit de ceux qui pratiquent seulement les œuvres extérieures sans avoir la piété intérieure : « Vous êtes près de leur bouche et loin de leurs reins. » *Jerem.* XII, 2. Et encore : « Ils l'aimaient seulement de bouche, et ils lui mentaient en le louant de la langue. Car leur cœur n'était point droit devant lui, et ils ne furent point fidèles dans l'observation de son alliance. » *Ps.* LXXVII.

Celui qui s'applique à la dévotion doit non-seulement la rechercher quand il va prier ou méditer, mais encore en tout temps et dans toutes ses occupations. Or cela arrive quand nous tenons partout notre âme élevée vers Dieu et que nous recherchons avec soin la pureté du cœur. C'est en cela qu'excellait cette sainte femme dont il est écrit : « Elle est comme le vaisseau d'un marchand qui apporte de loin son pain. » *Prov.* XXXI, 14. Car le pain dont l'âme se nourrit dans la vie spirituelle est la dévotion que nous apportons de loin, lorsque nous la recherchons avec soin, non-seulement au temps de l'oraison, mais bien auparavant, c'est-à-dire en tout temps et dans toutes nos actions. Mais la principale cause de l'aridité spirituelle vient habituellement de ce qu'on a négligé cette pratique.

L'Epouse des Cantiques atteste que le Seigneur retire souvent aux hommes pieux ses consolations et ses douceurs en s'éloignant d'eux, et elle décrit longuement ce qu'il faut faire dans ce cas : « J'ai cherché dans mon lit, dit-elle, durant plusieurs nuits celui qu'aime mon âme : je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé. » *Cant.* III, 1. Le lit est le lieu du repos et des délices; c'est là que l'Epouse cherche son Epoux, lorsqu'elle le cherche dans l'intimité de son cœur, dans le repos et le silence, où elle a coutume de jouir de ses faveurs et de ses embrassements. Et elle le cherche pendant la nuit, c'est-à-dire quand les yeux de son esprit sont fermés à tous les soins, à toutes les pensées terrestres : c'est alors qu'elle s'apprête à l'embrasser selon sa coutume de tout son

cœur et de toutes ses forces. Cependant elle ne trouve pas celui qu'autrefois elle avait coutume de trouver dans ce lit. Que doit donc faire alors l'âme fidèle? L'Epouse ajoute aussitôt, comme impatiente d'amour : « Je me lèverai, je ferai le tour de la ville et je chercherai dans les rues et dans les places publiques celui qui est le bien-aimé de mon âme. » *Ibid.*, 2. Elle ne doit pas alors s'endormir dans un stérile repos; mais secouant sa lenteur et sa somnolence, elle s'adonnera avec ardeur à toutes les œuvres de vertu, à ses exercices accoutumés, et elle dira avec le Prophète : « Si je permets à mes yeux de dormir, et à mes paupières de sommeiller, et si je donne aucun repos à mes tempes, jusqu'à ce que je trouve un lieu propre pour le Seigneur, et un tabernacle pour le Dieu de Jacob. » *Ps.* CXXXI. Bien plus, elle poussera de grands cris vers lui, en répétant ces paroles de l'Epouse : « Revenez, revenez, mon bien-aimé, et soyez semblable dans votre course à un chevreuil, à un faon de cerf, qui court sur les montagnes de Béther. » *Cant.* II, 17. La répétition du premier verbe montre la force de son affection et de ses désirs, mais la comparaison qu'elle emploie ensuite l'indique encore mieux, puisqu'elle lui demande de revenir vers elle avec la rapidité d'un faon qui court sur les montagnes de Béther; cependant, non contente de ces cris, elle cherche son Epoux à travers les rues et les places de la ville. Néanmoins il lui dérobe quelquefois pour un temps la grâce de la consolation intérieure et de la joie spirituelle, parce qu'il veut que son Epouse s'occupe de temps en temps des besoins du prochain, et passe du pieux loisir de l'amour aux occupations nécesssaires à son état. Il faut cependant se livrer à ces occupations avec prudence et précaution, de peur que, sous ce prétexte, on n'abandonne complètement les exercices intérieurs de la contemplation. Mais de même que les animaux d'Ezéchiel « allaient et revenaient avec rapidité, comme des éclairs qui brillent dans l'air, » ainsi nous devons faire attention d'aller à chacune de ces occupations, c'est-à-dire aux œuvres intérieures et extérieures et d'en revenir avec promptitude et empressement, ne cherchant pas dans les œuvres extérieures des consolations au travail intérieur, mais mettant

tous nos soins dans les deux cas à obéir uniquement à l'Epoux. Pendant ce temps nous devons aussi consulter et interroger les sentinelles qui gardent la ville, c'est-à-dire les pasteurs et les docteurs de l'Eglise, quand cette aridité et cette stérilité de l'âme dureront longtemps ou paraîtront devoir être nuisibles. Car lorsque cet Epoux céleste nous a quitté, il n'est pas de pierre que nous ne devions remuer pour le faire revenir en nous. Nous voyons en effet les corps inférieurs de ce monde éprouver du dommage quand le soleil s'éclipse, bien que cela ne dure pas longtemps; c'est pourquoi il n'est pas étonnant que l'âme souffre quelque dommage quand le soleil de justice, le Christ, notre Seigneur, nous retire pendant quelque temps les rayons de sa consolation. Mais quand l'âme pieuse, blessée par l'amour divin, a mis tous ces moyens en usage et n'a rien omis de ce qu'elle devait faire, l'Epoux céleste se donne enfin tout entier à elle; alors, quand elle l'a trouvé, elle le serre dans des étreintes d'amour d'autant plus fortes qu'elle a ressenti plus de chagrin de sa perte et qu'elle a employé plus de peine à sa recherche après l'avoir perdu. Aussi dit-elle : « Je le possède et je ne le laisserai point aller, jusqu'à ce que je le fasse entrer dans la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie. » *Cant.* III, 4. Cette maison, c'est la céleste Jérusalem qui est notre mère. Elle dit donc qu'elle aura soin, autant qu'il sera en elle, de ne plus le perdre jamais, jusqu'à ce que le plaisir intérieur qu'elle a goûté se continue dans les demeures éternelles.

Ces paroles nous montrent quelle singulière prévoyance l'Epoux divin emploie pour son jardin, c'est-à-dire pour son Eglise : « Retirez-vous, aquilon; venez, vent du midi; soufflez de toutes parts dans mon jardin; et faites que les parfums en découlent avec abondance. » *Cant.* IV, 16. Par ces paroles il montre qu'il prendra soin que l'aquilon, c'est-à-dire l'auteur du froid et de l'insensibilité, soit chassé du cœur des hommes pieux, et que l'Auster venant du Midi y souffle et que par son influence il embrase le cœur de l'amour divin et qu'il l'amollisse par la douce pluie de la dévotion; de cette manière les parfums des saints désirs, fondus par le feu de la charité, commenceront à

couler ; car la dévotion est la nourrice et la servante des saints désirs.

Après que l'Epouse a ôté le verrou de la porte et qu'elle l'a ouverte à l'Epoux qui l'appelait et qui frappait, elle dit qu'il s'en est allé et qu'elle n'a pu le retrouver qu'en le cherchant avec beaucoup de peine. Pourquoi donc l'Epoux dédaigne-t-il et fuit-il maintenant cette entrée qu'il avait demandée auparavant avec des paroles si flatteuses? C'est sans doute la peine qui est infligée à ceux qui répondent par des paroles d'excuse à la voix de l'Epoux, comme l'Epouse avait répondu peu de temps auparavant : « Je me suis dépouillé de ma robe, comment la revêtirai-je? J'ai lavé mes pieds, comment pourrai-je les salir de nouveau ? » Ainsi pour punir cette lenteur passée que nous avons mise à ouvrir à l'Epoux qui frappait depuis longtemps, il s'est retiré et avec raison quand nous avons voulu lui ouvrir. Car ce retard de l'Epouse ne peut être puni avec plus de justice qu'en étant forcée par l'Epoux à attendre à son tour ; de même que l'Epouse n'a pas consenti aussitôt et n'a pas couru à sa rencontre lorsqu'il voulait entrer ; de même lorsque l'Epouse veut à son tour s'unir à l'Epoux, et qu'elle veut l'introduire dans sa demeure, il n'acquiesce pas tout de suite à son désir. Et de même que celle-ci a traîné inutilement le temps en longueur afin de ne pas recevoir aussitôt l'Epoux, celui-ci, par une juste raison, ne vient pas aussitôt qu'on l'appelle, afin qu'on soit forcé de chercher avec douleur et avec peine celui qui paraissait auparavant s'offrir de lui-même devant la porte. Il semble y avoir une autre raison de cette abstention : c'est que l'Epoux s'avilirait si l'on pouvait l'avoir et le garder si facilement et sans se donner aucune peine pour le chercher.

Le Seigneur retire souvent, pour un temps, la grâce de sa visite et de ses consolations spirituelles, sans que l'âme fidèle l'ait mérité d'aucune manière, afin d'exciter davantage le désir de sa présence, ou de faire plus estimer cette faveur ; car les choses que l'on peut toujours posséder et facilement trouver deviennent souvent viles et méprisables. C'est ce que nous voyons lorsque l'Epouse ayant ôté le verrou de sa porte et l'ayant ou-

verte, elle appela l'Epoux et le chercha avec soin, sans cependant le trouver. Car elle s'exprime ainsi : « Je le cherchai et je ne le trouvai point ; je l'appelai, et il ne me répondit point. » *Cant.* v, 6. Cette considération doit tempérer le chagrin des âmes pieuses lorsqu'elles se voient ainsi abandonnées ; quoiqu'il soit cependant plus sûr pour elles d'avoir toujours une humble idée d'elles-mêmes, et de croire avoir perdu ce don par leur négligence ; toutefois cette croyance ne doit pas les jeter dans une trop grande douleur, puisque cela arrive quelquefois par la dispensation divine et non par la négligence humaine, afin qu'étant suspendues entre la crainte et l'espérance elles soient exemptes et d'un trop grand chagrin et d'une sécurité trompeuse.

Le grand remède à notre aridité et à notre désolation spirituelle se trouve dans la lecture et dans la méditation des saintes Ecritures, selon que l'atteste l'Apôtre qui affirme que les divines Ecritures ont été destinées à notre instruction et à notre consolation. Le saint patriarche Isaac, selon l'expression d'un Père, nous en offre l'image, lui qui, après la mort de sa mère, alla se promener sur le soir dans la campagne pour méditer, et là il trouva Rebecca, qui le consola d'une manière admirable. Toutes les fois, ô bon Jésus, que le jour pour moi descend vers le couchant, toutes les fois qu'après une petite consolation succède une douleur intolérable, semblable aux ombres de la nuit, tout me dégoûte et tout ce que je vois m'est à charge. Si quelqu'un parle, je l'écoute à peine ; je perds le sentiment, et mon cœur s'endurcit comme si c'était une pierre, ma langue reste immobile et mon œil sec. Que faire alors? C'est sûrement le cas de feuilleter le livre sacré pour méditer dans la campagne. Mais tout-à-coup je rencontre Rebecca, c'est-à-dire votre grâce, ô bon Jésus ; sa lumière dissipe mes ténèbres, chasse mon ennui, brise ma dureté ; bientôt les larmes cèdent aux soupirs, et la joie céleste accompagne les larmes. Malheureux sont ceux qui, lorsqu'une tristesse quelconque les trouble, n'entrent pas dans ce champ pour s'y réjouir. Ainsi parle Ailerède.

LXII.

Joie spirituelle.

Il est doux de vivre au milieu des choses humaines, mais pour celui qui n'a encore rien goûté des choses divines ; parce que moins l'homme comprend les choses éternelles, plus il se repose avec délices dans les choses temporelles. S. Grégoire, *sur Ezéchiel.*

Si quelqu'un a déjà goûté avec son cœur, quelle est la douceur des récompenses célestes, ce que sont les chœurs harmonieux des anges, ce qu'est la vision incompréhensible de la Trinité, celui-là trouvera d'autant plus d'amertume dans ce qu'il supportera à l'extérieur qu'il éprouvera plus de douceur à l'intérieur. Id., *ibid.*

Celui qui connaît parfaitement les douceurs de la vie céleste, autant du moins que cela est possible, abandonne volontiers tout ce qu'il a aimé sur la terre. Tout s'avilit devant la comparaison de son bonheur : il quitte ce qu'il a possédé, il disperse ce qu'il a amassé, son âme s'enflamme pour les choses célestes : rien ne lui plaît sur la terre ; tout ce qui lui paraissait beau auparavant lui déplaît maintenant, parce qu'il n'y a que la seule clarté d'une perle précieuse qui brille dans son esprit.

Sur ces paroles de Job, IV, 12 : « Une parole m'a été dite en secret, et j'en ai entendu à peine les faibles sons qui se dérobaient à mon oreille, » saint Grégoire dit : Le souffle divin élève l'esprit de l'homme en le touchant, et, réprimant les pensées temporelles, il l'enflamme du désir des choses éternelles. On dit qu'il est secret parce qu'on ne peut le connaître, ni savoir qui le possède. Car de même que le Saint-Esprit est invisible, il enflamme tous ceux qu'il remplit du désir des choses invisibles. Mais autant les esprits mondains élargissent leur cœur aux désirs extérieurs, autant ils le retrécissent pour recevoir le Saint-Esprit. Id., *Morales*, liv. V, c. XIX. (Lisez ce chapitre.)

Sur ce verset de Job, IV, 15 : « Un esprit vint se présenter devant moi ; et mes cheveux se dressèrent sur ma tête, » saint

Grégoire dit : Lorsque notre âme goûte les douceurs intérieures, elle est embrasée d'amour ; elle s'aperçoit qu'elle ne peut voir ce qu'elle désire avec tant d'ardeur ; cependant elle n'aimerait pas si ardemment si elle ne voyait pas quelque chose. Le Saint-Esprit ne demeure donc pas au même endroit, mais il passe ; en effet, la contemplation ouvre à nos cœurs béants la lumière divine, mais notre infirmité nous la fait bientôt perdre de vue. Id., *ibid.*, XXIII.

Celui qui goûte les douceurs célestes, supporte les misères terrestres ; parce qu'il voit pleinement à l'intérieur le cas qu'il doit faire des choses extérieures. Id., *ibid.*, c. XXVI.

Tout ce qui s'élève à l'extérieur parait invisible aux yeux du juste parce qu'il le méprise ; car il fixe son âme vers les choses supérieures, et comme il s'efforce de s'élever en esprit au-dessus de la chair, il ne s'aperçoit presque pas de ce qu'il souffre. En effet, placé pour ainsi dire sur le sommet d'une montagne, il voit intérieurement, comme d'en bas, les choses qui s'élèvent à l'extérieurp our glorifier la chair. Id., *ibid.*, c. XXII.

Afin que l'homme possède les dons de la grâce, et qu'il connaisse son infirmité, vous le visitez au point du jour, mais vous l'éprouverez aussitôt après. Ainsi Élie ouvre le ciel et Jésabel s'enfuit ; ainsi Paul est ravi au ciel, et sa chair le tourmente. Id., *ibid.*, c. XX.

L'âme trouve accablantes les souffrances qu'elle endure parce qu'elle ne veut pas considérer les récompenses qui l'attendent ; mais si elle parvient à goûter les joies intérieures, elle trouvera légères toutes les peines qu'elle souffre à l'extérieur. Id., *ibid.*, liv. X, c. XIX.

Quelquefois l'âme du juste est admise à goûter intérieurement une douceur inusitée ; le souffle ardent qui la touche la renouvelle ; et elle désire d'autant plus savourer ces douceurs qu'elle en a goûté davantage. Id., *ibid.*, liv. XXIII, c. XXI. (Lisez ce chapitre.)

Saint Grégoire sur ce verset du psaume LXXXVIII : « Heureux le peuple qui sait vous louer, » s'exprime ainsi : Il ne dit pas qui vous loue par des paroles, mais qui sait vous louer. Car on peut

savoir quelque chose et ne pouvoir l'exprimer; en effet, dans ce cas nous sentons ce qui est au-dessus de nos sens. Id., *ibid.*, liv. XXIV, c. VI.

L'âme qui passe avec le temps d'une chose à l'autre, embrasse dans son amour des choses passagères, mais lorsqu'elle a touché les rayons de la lumière suprême, l'admiration des choses éternelles lui fait mépriser celles qui sont passagères, et il n'y a plus que celles-là qui lui plaisent. Id., *ibid.*, liv. XXVII, c. XII.

La douce nourriture qui descend du ciel s'appelle manne; c'est-à-dire, *qu'est-ce ceci?* En effet, quand l'âme cesse de penser aux choses terrestres, et qu'elle aperçoit les choses célestes, elle est étonnée de cet aspect inaccoutumé, et alors elle désire ce qu'elle a méprisé et méprise ce qu'elle a désiré. Id., *ibid.*, liv. XXVII, c. XVII.

L'âme des élus a déjà foulé aux pieds les désirs terrestres, déjà elle a passé par dessus tout ce qu'elle voit, déjà elle s'est privée des plaisirs extérieurs; déjà elle recherche les biens invisibles, et en agissant ainsi elle est souvent transportée au milieu des délices de la contemplation divine; elle s'efforce par d'ardents désirs de prendre part aux fonctions spirituelles des anges, elle se repaît de la lumière qui l'entoure, et, transportée hors de soi, elle dédaigne de rentrer en elle-même. Id., *ibid.*, liv. VIII.

Les larmes qu'on verse dans l'oraison sont plus douces, que la joie qu'on goûte dans les théâtres. S. AUGUSTIN, *sur le psaume* CXXVII.

Quoique les choses de ce monde aient leurs joies et leurs voluptés, elles ne nous charment cependant pas autant que vous, ô notre Dieu. Car en vous le juste trouve ses délices, parce que votre amour est doux et procure le repos; vous remplissez les cœurs que vous possédez de douceur, de suavité et de quiétude. Au contraire, l'amour du siècle et de la chair est inquiet et troublé, et il ne souffre pas que les âmes qu'il habite jouissent du repos, car elles sont toujours agitées de soupçons, de passions et de diverses craintes. C'est pourquoi vous faites le bonheur des bons et à juste titre; car le repos que l'on goûte en vous est profond et imperturbable. Celui qui établit sa demeure en vous,

ô Dieu bon, entre dans la joie de son Seigneur, et il se trouvera très-bien dans le souverain bien. Id., *Méditations.*

Voici que je vois la lumière du ciel ; un rayon de la lumière éternelle brille aux yeux de mon âme et réjouit tous mes os. Oh ! s'il m'éclairait entièrement ! Auteur de la lumière, augmentez, je vous en prie, ce rayon qui brille en moi. Qu'il s'élargisse, je vous en supplie, qu'il s'élargisse en moi. Que sens-je ? Quel est ce feu qui échauffe mon cœur ? Quelle est cette lumière qui resplendit en lui ? O feu, qui brûlez toujours et qui ne vous éteignez jamais, embrasez-moi. O lumière, qui brillez toujours et qui ne vous obscurcissez jamais, éclairez-moi. O plût à Dieu que je sois brûlé par vous ! Feu divin, que vos flammes sont douces, que votre lumière est secrète, que vos feux sont désirables ! Id., *ibid.*

Il est une joie qui n'est pas donnée aux impies, mais à ceux qui vous honorent avec désintéressement, Seigneur, car vous êtes leur joie ; et c'est une vie bien heureuse que de se réjouir en vous, de vous et pour vous ; c'est la seule vie, il n'y en a pas d'autre. Id., *Confessions.*

Toute chair qui vit dans le vice ne se réjouit pas en Dieu. Id., *ibid.*

« Vos élus seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison, et vous les ferez boire dans le torrent de vos délices. » *Ps.* XXXV. Quel est donc ce vin dont il est louable de s'enivrer ? Quel est donc ce vin qui ne trouble pas l'esprit mais qui le dirige ? Quel est donc ce vin qui nous donne toujours du sens, qui ne nous rend pas insensés quand il nous enivre ? Ils seront enivrés. Comment ? de l'abondance qui est dans votre maison. Et vous les ferez boire dans le torrent de vos délices. Comment ? parce que c'est en vous qu'est la source de la vie. La source de la vie marchait elle-même sur la terre, et elle disait : « Que celui qui a soif vienne à moi. »

Seigneur, *demeurant dans la maison de la solitude comme un âne sauvage solitaire, habitant une terre brûlée par le soleil, et tout haletant d'amour*, je crie, je soupire vers vous, et quelquefois, Seigneur, les yeux fermés, aspirant à vous, vous mettez dans mon cœur quelque chose qu'il ne m'est pas permis de con-

naitre; j'en sens la saveur, elle est si douce et si fortifiante, que si elle demeurait toujours en moi, je ne demanderais rien autre chose. S. Bernard, *de l'Amour de Dieu.*

Celui qui a goûté les choses spirituelles méprise nécessairement la chair; celui qui recherche les biens célestes n'a plus de goût pour les choses terrestres; celui qui aspire aux choses éternelles trouve ennuyeux ce qui passe. Id., *Lettres.*

Les plaisirs divins fuient celui qui est préoccupé des désirs du siècle, et l'on ne peut unir la vanité à la vérité, l'éternité à ce qui passe, l'esprit à la chair, le sommet au bas : ainsi vous ne pouvez goûter en même temps les délices du ciel et les voluptés de la terre. Id., *Sermon* 77.

Celui qui commence à trouver doux le Christ doit nécessairement trouver le monde amer. Id., *Sermons.*

On ne possède pas la vraie joie si l'on ne possède la paix et la justice. Car la justice comme la racine doit exister la première; ensuite doit venir la paix, puis la joie. De la justice naît la paix, et la paix engendre la joie. S. Césaire.

D'abord l'âme est guérie, puis elle est introduite et ensuite elle est fortifiée. L'auteur de *l'Esprit et de l'Ame.*

La douceur des beautés célestes est si grande que plus on la cherche plus on la désire. Elles inspirent le désir par la jouissance et non le dégoût qui naît de la satiété. S. Eusèbe d'Emèse, *Homélie sur le bienheureux Maxime, évêque.*

Celui qui a goûté aux douceurs célestes méprisera facilement les choses terrestres, mais celui qui n'a pas de goût pour elles se réjouit de posséder les biens de la terre. S. Jean Climaque, 16e *degré.*

Si nous nous hâtons de recourir à la grâce suprême, nous ferons en sorte de goûter la gloire suprême, et celui qui l'aura goûtée méprisera aussitôt tout ce qui est sur la terre. Et je m'étonne que sans cela on puisse mépriser la gloire terrestre. Id., 21e *degré.*

On ne peut pas appeler fardeau ce que nous portons avec joie et avec bonheur. Cicéron, *contre Verrès.*

Il faut que l'âme se sente débarrassée de ses vices et unie à

l'esprit de Dieu pour qu'elle puisse s'enivrer de cette joie dont on ne peut se rassasier. Id., *Tusculanes*, liv. V.

Réflexions de l'auteur.

Quiconque désire jouir des consolations divines et des dons célestes, repousse loin de lui les consolations terrestres, afin que, comme l'âme ne peut se passer de plaisirs, elle recherche ceux de l'esprit, quand elle sera privée de ceux de la chair. Car la nécessité nous pousse quelquefois plus fortement à faire ou à entreprendre quelque chose que l'utilité ou la passion prises séparément. Cortèz, qui découvrit la nouvelle Espagne et qui la soumit au pouvoir des Espagnols, coula à fond, en faisant percer secrètement leur carène, les seize vaisseaux avec lesquels il avait abordé ce rivage, afin que ses soldats, ayant perdu tout espoir de fuir, s'ouvrissent un chemin avec le fer, et s'emparassent par les armes d'un endroit pour y demeurer. S'il n'eût agi ainsi, il n'aurait pas si facilement soumis cette province. Ainsi l'adversité nous force souvent à aller à Dieu. C'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'un grand nombre de veuves de distinction, après avoir été privées de toute consolation terrestre par la mort prématurée de leur mari, et poussées par la nécessité, ne se soient livrées tout entières à l'amour des choses spirituelles, afin de trouver la vraie source de la félicité et les délices spirituelles à la place du bonheur terrestre qu'elles avaient perdu; et que, nourries par ces délices, elles aient mené une vie paisible et tranquille.

« Je me suis reposée sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré, et j'ai goûté de son fruit qui a été doux à ma bouche. » *Cant.* II, 3. Ces paroles nous indiquent deux priviléges remarquables et très-estimables, dont Dieu a coutume d'orner et de récompenser les hommes pieux. L'un est la providence et le soin paternels avec lesquels il les protége à l'ombre de ses ailes, et les cache dans le secret de sa face, afin qu'ils soient à couverts de tout trouble de la part des hommes et de toute attaque des langues; l'autre est la douceur admirable de la nourriture qu'il leur fournit, et les attraits pleins d'amour et de bonté au moyen desquels

il les unit à lui. C'est en effet ce que dit l'âme fidèle : « Son fruit a été doux à ma bouche. » Cette douceur l'unit à Dieu de telle sorte qu'elle doit se faire violence pour s'éloigner de sa présence. Ainsi tandis que les hommes charnels élèvent à grand'peine leur âme vers Dieu, les hommes pieux sont arrivés à ce point qu'ils ne peuvent plus séparer leur âme de lui. C'est ce que Herpius raconte de la B. Claire. Mais qu'y a-t-il d'étonnant que l'on trouve dans l'amour de Dieu ce que l'on remarque de temps en temps dans l'amour charnel? En effet, la grâce de sa nature n'est pas moins puissante que nos passions et notre nature corrompue; et la nature du bien n'est pas moins efficace que celle du mal.

« Mon cœur et ma chair brûlent d'une ardeur pleine de joie pour le Dieu vivant. » *Ps.* LXXXIII. Comment la chair peut-elle brûler d'une ardeur pleine de joie pour Dieu? C'est sans doute parce que cette lumière céleste qui illumine souvent les âmes pieuses d'une nouvelle splendeur, descend aussitôt de l'intelligence dans la volonté, et l'embrase de l'amour divin; la volonté à son tour remplit de joie la partie concupiscible de l'âme qui est unie à elle; et comme cette partie est jointe à la chair, elle réjouit aussi la chair d'une manière admirable. Car, de même que le premier globe céleste fait mouvoir le second, celui-ci le troisième et ainsi des autres; ainsi dans ce cas la faculté compréhensive fait mouvoir la volonté, la volonté l'appétit, et l'appétit la chair, à cause de la grande affinité qui règne entre ces deux forces. Car autrement comment cette parole de Salomon seraitelle vraie : « La joie de l'esprit rend le corps plein de vigueur : la tristesse du cœur dessèche les os. » *Prov.* XVII, 22.

Ces paroles nous indiquent combien est grande la joie et la félicité spirituelle : « En entrant dans ma maison, je trouverai mon repos avec elle; car sa conversation n'a rien de désagréable, et sa compagnie rien d'ennuyeux; mais on n'y trouve que de la satisfaction et de la joie. » *Sap.* VIII, 16. C'est pourquoi le Prophète s'écrie : « Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur, que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent. » *Ps.* XXX. Et encore : « Tous mes os vous rendront gloire, mon Dieu, en disant : Seigneur, qui est sem-

blable à vous? » *Ps*. XXXIV. Et encore : « Le vin et la musique réjouissent le cœur, mais l'amour de la sagesse passe l'un et l'autre. » *Eccli*. XL, 20. C'est pourquoi dans le Cantique des cantiques, les délices spirituelles sont si souvent préférées au vin, c'est-à-dire à toutes les voluptés du monde.

Au lieu de ce que nous lisons dans le psaume XXXV : « Comme vous avez multiplié votre miséricorde, ô Dieu, » saint Jérôme traduit ainsi de l'hébreu : « Que votre miséricorde est magnifique, ô Dieu : et les fils d'Adam espéreront à l'ombre de vos ailes : ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison, et vous les ferez boire dans le torrent de vos délices. » Ces paroles nous montrent surtout la grandeur des douceurs divines.

La joie spirituelle est octroyée principalement à ceux qui sont affligés de chagrins et de malheurs. De là ces paroles : « Donnez à ceux qui sont affligés une liqueur capable de les enivrer; donnez du vin à ceux qui sont dans l'amertume du cœur. » *Prov*. XXXI, 6. De même : « Réjouissez-vous, vous qui avez été dans la tristesse. » C'est pourquoi le Prophète a en quelque sorte le droit de dire : « Nous nous sommes réjouis à proportion des jours où vous nous avez humiliés, et des années où nous avons éprouvé les maux que vous nous avez envoyés. » *Ps*. LXXXIX. Et l'Apôtre : « A mesure, dit-il, que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent en nous, les consolations s'augmentent aussi par Jésus-Christ. » II *Cor*. I, 5.

Si quelqu'un cherche le véritable salut et la vraie joie, il les cherchera vainement ailleurs que dans la justice. Car nous lisons : « Les cris d'allégresse et de salut se font entendre dans les tentes des justes. » *Ps*. CXVII. En effet, dans les tentes des Egyptiens, il n'y a aucune famille où il n'y ait des pleurs, car « l'affliction et le malheur sont dans leurs voies. » *Ps*. XIII.

Tant que l'homme est privé des douceurs divines, il est chancelant et peu sûr dans l'observation des lois divines, mais dès qu'il les a goûtées, il s'écrie avec le Prophète : « J'ai acquis les témoignages de votre loi, pour être éternellement mon héritage, parce qu'ils sont toute la joie de mon cœur. » *Ps*. CXVIII. Aussi n'est-il pas étonnant si ailleurs le Prophète demande cette joie

comme un soutien dans la vertu et dans la religion; il dit en effet : « Que mon cœur se réjouisse en vous, afin qu'il craigne votre nom. » *Ps.* LXXXV. Car il a été dit avec justesse : Le plaisir rend l'œuvre parfaite. C'est pourquoi l'auteur de la nature a mis un certain plaisir dans toutes les fonctions qu'il a imposées aux animaux; car le plaisir suit toute fonction naturelle.

Il n'y a rien de plus grand, de plus précieux, de plus désirable que d'être aimé de Dieu. En effet, que peut-il manquer pour son salut à celui qui est aimé du Dieu tout-puissant? Puisqu'il en est ainsi, il n'y a rien de plus désirable pour une âme aimante, que d'éprouver des témoignages de l'amour divin; c'est pourquoi il n'y a rien d'étonnant si parmi tous les vœux et les désirs de l'Epouse, le premier est celui-ci : « Qu'il me donne un baiser de sa bouche, » *Cant.* I, 1 ; en effet un baiser est une marque certaine d'amour. Mais comme il y a un grand nombre de ces marques d'amour, ce n'est pas en dernier lieu qu'on est « prévenu par Dieu de bénédictions, de douceurs, » *Ps.* XX, et de joie spirituelle; car on dit que la joie est la compagne de l'amour. C'est pourquoi quiconque se réjouit en Dieu et avec Dieu, a par-devers lui une grande preuve de l'amour divin. Le texte grec porte : « Qu'il me couvre de baisers, ou qu'il me couvre des baisers de sa bouche. » Elle ne demande pas seulement un baiser, mais elle veut qu'ils soient fréquents et quotidiens; afin qu'elle brûle de plus en plus d'amour pour son époux. Car il y a cette différence entre les plaisirs spirituels et les plaisirs charnels, c'est que quand on multiplie les derniers, on s'en dégoûte, tandis que les autres enfantent la faim et la soif des plaisirs. D'où ces paroles : « Ceux qui me mangent, auront encore faim; et ceux qui me boivent, auront encore soif. » *Eccli.* XXIV, 29.

« Entraînez-moi avec mes compagnes, et nous courrons après l'odeur de vos parfums, » *Cant.* I, 3 : les parfums odoriférants de l'Epoux sont ses innombrables bienfaits, les entrailles de sa miséricorde, et les mamelles très-douces de ses consolations. Au moyen de ces dons célestes, le Sauveur nous entraîne après lui par un vif élan d'amour, et si fort qu'il nous fait courir. Le Prophète royal nous a indiqué clairement cela en disant : « J'ai couru

dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez élargi mon cœur. » *Ps.* CXVIII. Il n'y a rien là d'étonnant puisque saint Bernard dit que la largeur de Dieu c'est son amour. Ce passage réfute en peu de mots deux hérésies célèbres. En effet, l'Epouse en disant « entraînez-moi, » avoue la nécessité de la grâce contre les Pélagiens; et en disant « nous courrons » elle indique le libre arbitre contre les Luthériens. En effet, Dieu opère et nous coopérons, il nous entraîne et nous courons sous l'influence de son entraînement et de l'élan qu'il nous donne. C'est pourquoi que personne ne se confie tellement en lui-même qu'il espère pouvoir accomplir ce qu'il doit par ses propres efforts et par sa propre vertu; d'un autre côté, que personne ne rejette tout le fardeau sur la grâce de Dieu, au point d'oublier ce qu'il lui appartient de faire lui-même.

Quand l'Epouse des Cantiques rapporte que « le Roi l'a fait entrer dans ses celliers » ou dans le cellier où il met son vin, elle nous déclare que Dieu accorde à ses élus, dans ce pèlerinage de la vie, un avant-goût et comme des *arrhes* de la félicité future, afin qu'en ayant déjà senti l'odeur ils se portent avec plus d'avidité vers ces biens suprêmes. Car les mots *faire entrer* et *celliers* indiquent quelque chose au-dessus de la portée ordinaire des hommes, elle le désigne encore bien mieux quand elle dit que la cave regorge de quelque chose qui est au-dessus de tous les vins, c'est-à-dire au-dessus de toutes les voluptés et de toutes les délices. Ceux qui en sont arrivés à recevoir les prémices de l'Esprit, gémissent continuellement et désirent être mis en possession de cette demeure céleste; ce sont ceux qui désirent la mort et qui prennent la vie en patience. On peut conclure de là combien grand est ce plaisir qui contient comme un avant-goût du bonheur céleste, lorsque tous les plaisirs du monde comparés à celui-là ne sont que la plus âpre amertume. C'est pourquoi nous lisons aussitôt après : « Nous nous réjouirons en vous et nous serons ravis de joie, en nous souvenant que vos mamelles sont meilleures que le vin le plus exquis, » *Cant.* I, 3, c'est-à-dire au-dessus de tout ce qui peut être le plus agréable dans le monde. En effet l'abondance des consolations divines l'emporte beaucoup sur tout le reste.

Moïse bénissant Benjamin, lui dit : « Le bien-aimé du Seigneur demeurera en lui avec confiance ; il habitera tout le jour autour de son temple, comme dans sa chambre nuptiale ; et il se reposera entre ses bras. » *Deut.* XXXIII, 12. Richard s'exprime ainsi sur ce verset : Par Benjamin, qui signifie *fils de la droite,* Dieu indique la douceur de la contemplation. Que pensez-vous de ce qu'il demeure tout le jour dans la chambre nuptiale, qu'il s'y repose continuellement, de sorte qu'il ne veut pas même s'en absenter une heure ? Nous savons que l'Epoux et l'Epouse ont coutume de demeurer ensemble dans la chambre nuptiale, occupés à se rendre mutuellement les devoirs de l'amour et à se caresser par de mutuels baisers. Quelle que soit celle que Benjamin aime, elle est donc privilégiée d'une bien grande beauté puisqu'il ne se lasse jamais de demeurer avec elle, et qu'il ne peut pas même se passer une heure de ses embrassements. « J'ai dit à la sagesse, vous êtes ma sœur, et j'ai appelé la prudence mon amie. » *Prov.* VII, 4. Salomon appelle la sagesse sa sœur et son amie, parce que son amour est chaste et en même temps très-ardent. « Entrant dans ma maison, dit-il, je trouverai mon repos avec elle ; car sa conversation n'a rien de désagréable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux ; mais on n'y trouve que de la satisfaction et de la joie et un saint plaisir dans son amitié. » *Sap.* VIII, 16 et 18. Je ne sais donc qu'une chose, c'est que quiconque désire ardemment une telle amie, l'aime d'autant plus qu'il la connait plus intimement, et plus il jouit souvent de ses embrassements, plus il brûle du désir de l'embrasser encore.

De même que quelqu'un, ayant appelé un enfant, a coutume, s'il ne veut pas venir à lui, de l'attirer par l'appât de quelque fruit ou de quelqu'autre chose dont l'éclat et la beauté charment ses yeux ; de même le Seigneur convertit à lui ceux qui se sont montrés rebelles à la voix de son Eglise et même aux inspirations intérieures, en leur montrant et en leur découvrant les attraits de sa douceur ; car le poète a dit avec justesse : Chacun suit le plaisir qui l'attire. Ce sont ceux que Dieu prévient de bénédictions et de douceurs.

Le soleil est utile et salutaire à ce monde visible, non-seulement

quand il se rapproche de nous, mais même pendant l'hiver lorsqu'il s'éloigne de nous. Car ce dernier temps convient pour jeter les semences dans la terre, et l'autre est très-convenable pour faire mûrir les fruits et les récoltes. De même le vrai soleil de justice, Jésus-Christ, est toujours utile aux hommes, qu'il soit pour ainsi dire présent par la grâce de sa visite et de ses consolations spirituelles, ou qu'il se retire en quelque sorte en nous les enlevant, car dans le premier cas, il entretient la charité des fidèles, dans le second leur humilité.

LXIII.

Force générale.

Les réprouvés recherchent le bien dans leurs résolutions, mais ils retournent toujours à leurs mauvaises habitudes. Ils veulent être humbles mais sans être méprisés ; pauvres, sans être dans le besoin; chastes, sans macérer leur corps; patients, sans supporter d'offenses. Comme ils veulent acquérir les vertus sans supporter les peines qu'exige la vertu, ne ressemblent-ils pas à ceux qui, sans savoir combattre sur le champ de bataille, aspireraient à entrer dans les villes en vainqueurs et en triomphateurs? S. Grégoire, *Morales*.

Chacun montre d'autant mieux qu'il a fait des progrès dans la force, qu'il supporte avec plus de fermeté les scandales des autres; car celui que l'iniquité des autres fait tomber n'est pas encore bien affermi dans la vertu. Id., *ibid.*, liv. V.

La force des justes consiste à vaincre la chair, à aller contre ce qui leur plaît, à éteindre les joies de la vie présente, à aimer les amertumes de ce monde, en vue des récompenses éternelles; à mépriser les caresses de la prospérité, à dompter dans leur cœur la crainte de l'adversité. Id., *ibid.*, liv. VIII.

La force des réprouvés est d'aimer sans cesse ce qui passe, de s'endurcir insensiblement contre les châtiments de leur Créateur, de ne pas cesser d'aimer les choses temporelles même dans l'adversité, d'arriver à la vaine gloire même aux dépens de leur vie, de chercher à augmenter leur malice, d'attaquer la vie des gens

de bien non-seulement par leurs paroles et par leur conduite mais même avec le fer, de placer leur espérance en eux-mêmes, de commettre l'iniquité chaque jour sans que leurs désirs se portent sur un autre objet. Id., *ibid.*

L'homme est aussi changeant à l'intérieur, et quand il travaille à sa perfection, il est comme s'il remontait le courant d'un fleuve. C'est pourquoi il est dit : « Efforcez-vous d'entrer, » car si l'âme ne fait tous ses efforts, elle ne pourra vaincre les flots du monde. Id., *ibid.*, liv. XI, c. XXVII.

Personne ne peut être pur par lui-même, car du moment que quelqu'un existe, il procède de l'impureté. C'est pourquoi quiconque s'efforce d'être pur, cherche à vaincre ce qui est. Id., *ibid.*

Plaise à Dieu que toute la foule des infidèles me persécute et me tourmente pour le nom de mon Dieu et sa justice ; plaise à Dieu que ce monde matériel se lève pour me couvrir d'opprobres, et que je mérite seulement par là d'être loué de Jésus-Christ et d'espérer la récompense de ses promesses. S. Jérôme, *Lettres.*

Je rends grâces à Dieu d'avoir été jugé digne d'être haï du monde. Id., *ibid.*

Quel est le saint qui a été couronné sans combat? Salomon seul a été dans les délices, et c'est peut-être pour cela qu'il est tombé. Id., *Lettre à Eustoch.*

La force et la constance sont la voie royale : celui qui est téméraire et obstiné, s'en écarte à droite ; celui qui est craintif et peureux, s'en écarte à gauche. Id., *sur Isaïe.*

Je méprise tout ce que le monde a d'effrayant, je ris de tout ce qu'il a de délectable. Je ne désire pas les richesses, je ne redoute pas la pauvreté, je ne crains pas la mort. S. Jean Chrysostome, *Sermons.*

O chrétien, vous êtes un soldat efféminé, si vous pensez pouvoir vaincre sans combat et triompher sans livrer bataille. Combattez courageusement, soutenez le choc avec fermeté, considérez l'engagement que vous avez pris, faites attention à vos conditions, sachez à quelle milice vous appartenez, l'engagement que vous avez pris avec serment, les conditions que vous avez accep-

tées, la milice à laquelle vous avez attaché votre nom. Id., *Homélies.*

L'homme prudent fait attention à ce qu'il ne lui arrive pas de mal, l'homme courageux le supporte s'il s'en présente. PICTACUS.

Quand une affaire commence il faut agir avec prudence; quand elle chancelle il faut de l'audace. TITE-LIVE.

L'audace n'est pas sûre contre les audacieux. OVIDE.

On n'obtient pas des choses magnifiques sans s'être donné beaucoup de peine. ADILON.

Il faut casser le noyau pour avoir l'amande. Id.

Comme le courage nous rend prêts à entreprendre des choses difficiles, il doit plutôt avoir en vue l'utilité publique que son propre avantage. Car de même que la science sans la justice doit plutôt être appelée finesse que sagesse; de même le courage toujours prêt à affronter le danger, s'appelle plutôt témérité que courage; s'il a pour mobile la cupidité plutôt que l'utilité commune. CICÉRON, *Rhétorique.*

L'âme du sage est entourée comme d'un mur par la grandeur de ses desseins, par la patience avec laquelle elle supporte les choses humaines, par son mépris de la fortune et par toutes ses vertus, de sorte qu'elle est invincible et inexpugnable. Id., *Paradoxes*, liv. IV.

Réflexions de l'auteur.

La force et la patience dans les épreuves sont très-nécessaires pour acquérir la justice. C'est pourquoi saint Jean vit dans l'Apocalypse, XIX, 14, les saints « revêtus de fin lin fort blanc, » et il dit que « le fin lin ce sont les bonnes œuvres des saints. » Pourquoi cela? Sans doute parce que le lin a cette particularité qu'ayant été une herbe vile et fragile, il est devenu l'étoffe précieuse de lin après avoir été broyé et travaillé avec beaucoup de peine. Que celui qui ambitionne d'être vertueux reconnaisse par cet exemple les travaux qu'exige un tel état. En effet, s'il faut tant de peine pour changer l'herbe en lin, que sera-ce pour que l'homme charnel s'élève à la spiritualité, puisqu'il y a une si grande distance entre la chair et l'esprit? Ce lin tordu dont on

ordonne de faire le voile du temple nous enseigne encore la même chose, mais aux autres travaux il faut encore ajouter la torsion. Il en est encore de même de la robe du Christ que saint Jean, dans le même chapitre, dit avoir vue teinte de sang et où il peint la beauté admirable du Christ. Au reste, celui qui dit demeurer en Jésus-Christ, doit marcher dans le même chemin que lui. L'ambitieux Aman nous montre combien il est beau et honorable de porter ce vêtement de Jésus-Christ, lui qui regardait comme le plus grand honneur de parcourir la ville revêtu des habits royaux. (Lisez cette histoire) *Esther*. VI.

Tous les philosophes s'accordent à dire qu'il est difficile de vivre vertueux. En effet, la vertu a été imaginée et établie afin que par son secours nous puissions tendre aux choses vers lesquelles la nature ne nous porte pas. Car pour manger, pour boire et pour perpétuer notre espèce, la nature nous suffit, puisqu'elle nous y pousse et qu'elle nous y invite par l'attrait d'un certain plaisir; mais quant aux fonctions auxquelles la nature ne nous invite pas ou même dont elle nous détourne, il faut les travaux et la pratique de la vertu. D'où il est évident que les exercices de la vertu sont difficiles, car non-seulement ils ne plaisent pas à notre nature corrompue, mais elle y met des entraves et nous en éloigne. De même que le forgeron ne dépose jamais le marteau de ses mains pour pouvoir dompter la dureté du fer et le façonner comme il veut, ainsi celui qui désire pratiquer la vertu doit toujours être armé et pourvu d'un courage viril, afin de pouvoir supporter et accomplir le travail de la vertu. Voilà pourquoi le Seigneur dit de ses élus « qu'ils produisent du fruit par la patience, » *Luc*. VIII, 15; car la patience fait partie de la force.

Pharaon, qui est la figure du démon, nous a montré clairement combien les hommes courageux sont odieux au démon et combien il aime les hommes mous et voluptueux, lorsqu'il ordonna de tuer les enfants mâles d'Israël et de réserver ceux de l'autre sexe. Car, comme Origène le dit élégamment, il désire détruire la partie virile de l'homme, c'est-à-dire la raison et toutes ses œuvres, et il épargne la chair et ses œuvres. Lors donc

que vous voyez les hommes passer leur vie dans les voluptés et dans les délices, nager dans le luxe, s'adonner aux festins, au vin, à la bonne chair, aux plaisirs du lit et à l'impureté, sachez qu'en eux le roi d'Egypte tue l'homme et ne laisse vivre que la femme. Si au contraire vous en voyez quelquefois un entre mille se convertir au Seigneur, lever les yeux en haut, rechercher, contempler les choses éternelles, non ce qui est visible, mais ce qui est invisible, haïr les délices, aimer la continence, fuir la luxure, pratiquer la vertu, celui-là, Pharaon désire le tuer comme étant un enfant mâle, il le poursuit, il le harcèle, il lui tend mille embûches. Il hait de tels hommes, il ne veut pas qu'ils habitent l'Egypte. C'est pour cela que les serviteurs de Dieu sont dédaignés et méprisés en ce monde, qu'ils sont exposés aux injures, et que contre eux s'élèvent les haines et les persécutions. Car Pharaon hait de tels hommes, et non-seulement Pharaon, mais aussi les Egyptiens, qui détestent les enfants d'Israël et leur font passer leur vie dans l'amertume.

LXIV.

Grandeur d'âme.

La gloire parfaite de la grandeur d'âme est de supporter avec courage les adversités extérieures et avec douceur les adversités intérieures. S. Grégoire, *Morales*, liv. XXII, c. xii.

On considère la force d'âme sous deux aspects différents. D'abord quand l'homme fait peu de cas des avantages extérieurs du corps, qu'il les regarde comme superflus et qu'il les dédaigne plutôt que de les rechercher; ensuite quand il poursuit jusqu'à ce qu'il les ait atteintes les choses élevées dans lesquelles brille la vertu. S. Ambroise, *des Devoirs*.

Votre vertu est très-louable, si vous épargnez celui auquel vous auriez pu nuire. S. Isidore.

Celui qui n'a rien omis de ce qu'il pouvait faire est grand, mais celui qui par humilité a entrepris de faire quelque chose au-dessus de ses forces est plus grand encore. S. Jean Climaque.

Il y a beaucoup de preuves de la clémence des lions : ils épar-

gnent ceux qui sont à terre, ils se jettent plutôt sur les hommes que sur les femmes et ils ne tuent les enfants que quand ils sont bien affamés. Solin, *des Merveilles du monde.*

Un esprit grand et élevé méprise les petites injures. Adilon.

Un grand cœur dédaigne l'argent. Id.

Il est d'une âme magnanime de supporter les choses fâcheuses sans changer son état habituel et sans déroger de la dignité d'un sage. Cicéron, *des Devoirs.*

Le sage ne voit rien de grand dans les choses humaines, lui qui connaît l'éternité et la grandeur de tout l'univers. Le sage en effet peut-il voir quelque chose de grand dans les affections humaines ou dans la grande brièveté de la vie? Il ne peut rien arriver d'imprévu, rien d'inattendu, rien de tout-à-fait nouveau à celui qui est toujours dans de telles dispositions. Id. *Lettre fam. à Lucil.*, liv. V.

C'est pour un homme une très-grande marque d'élection et la preuve d'une vertu véritable, si, pressé de toutes parts de diverses calamités, il conserve toujours le même calme dans son âme et sur son visage, et s'il ne se départit pas de ses habitudes de vertu et de constance; ainsi l'or qui, jeté au feu, conserve toujours le même éclat est pur et parfait. Le diamant est vrai et de bonne qualité quand, frappé avec un marteau, il reste intact et sans dommage. Une épée est aussi estimée quand, après avoir joint la pointe à la garde, elle se redresse parfaitement une fois lâchée. On juge aussi qu'un vase de terre est excellent quand, ayant été mis au feu, il ne se fend pas, et reste dans le même état. De même on dit qu'un homme est parfait quand, semblable aux rochers qui sont au milieu de la mer, il demeure toujours immobile, quels que soient les flots qui se brisent contre lui. De là ces paroles : « L'homme saint demeure stable dans la sagesse, comme le soleil dans sa lumière, mais l'insensé est changeant comme la lune, » *Eccli.* xvii, 12, car ce dernier change de sentiment selon les circonstances. Et encore : « Quoi qu'il arrive au juste, il ne s'attristera point. » *Prov.* xii, 21.

« Le bien et la force du corps élèvent le cœur ; mais la crainte du Seigneur surpasse l'un et l'autre. » *Eccli.* xl, 26. C'est là le

fondement de la grandeur d'âme véritable et chrétienne; telle fut celle du roi Ezéchias, dont il est écrit : qu'il se révolta contre le roi des Assyriens parce que son cœur était devenu audacieux à cause des voies du Seigneur. Et il fit cela en s'appuyant non sur le secours des hommes mais sur celui de Dieu.

LXV.

Persévérance.

C'est en vain qu'on fait le bien si on l'abandonne avant la fin de la vie, de même que c'est en vain que court avec agilité celui qui s'arrête avant d'arriver au but. S. Grégoire, *Morales*, liv. I.

On ne recherche pas dans les chrétiens le commencement, mais la fin : Paul a mal commencé, mais il a bien fini; on loue les commencements de Judas, mais sa fin est condamnée à cause de sa trahison. S. Jérôme *à Furia*.

C'est peu, dit saint Cyprien, d'avoir pu acquérir quelque chose, il vaut mieux pouvoir conserver ce que l'on a acquis : ainsi la foi et la naissance spirituelle que nous n'avons pas acquises, mais conservées, nous vivifient; car ce n'est pas l'obtention, mais la consommation qui conserve l'homme à Dieu. Id., *Lettre* 5.

La persévérance est la force des forces, la consommation des vertus, l'aliment pour les mérites, la médiatrice pour les récompenses, la sœur de la patience, la fille de la constance, l'amie de la paix, le nœud des amitiés, le lien de l'humanité, le boulevard de la sainteté. S. Bebnard, *Lettres*.

Je regarde comme une vie excellente de supporter le mal, de faire le bien, et de persévérer ainsi jusqu'à la mort. Id., *Sermon sur saint Pierre et saint Paul*.

Il faut toujours, dans la vie de l'homme, considérer la fin; car Dieu ne regarde pas ce que nous avons été auparavant, mais ce que nous sommes à la fin de notre vie. S. Isidore.

. Toutes nos espérances sont dans la consommation et dans la fin. Que me fait à moi si mes récoltes, ayant une belle apparence

de verdure, m'offrent l'espoir d'une riche moisson, et si, sous la faulx du temps, une intempérie subite de l'air, ou une inondation causée par les pluies vient à me tromper? Que m'importe à moi si la vigne en fleur m'offre la plus grande espérance, et que le ravage des bêtes fauves, ou le fléau de la grêle vienne détruire à la fin tout mon espoir. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie* 5 *à des moines.*

De même que les animaux que l'on appelle écrevisses se laissent facilement prendre parce qu'elles marchent tantôt en avant, tantôt en arrière, ainsi l'âme qui tantôt rit, tantôt pleure, tantôt afflue de délices, ne peut jamais faire de progrès. S. JEAN CLIMAQUE.

La femme de Loth, oubliant la défense, regarde en arrière et est changée en statue de sel. Penserons-nous qu'il y avait là un crime assez grand pour que cette femme, s'étant retournée, méritât la mort qu'elle paraissait avoir évitée par un bienfait de Dieu? Quel crime, en effet, y a-t-il eu pour cette femme qui, ayant l'esprit troublé et étant effrayée par le trop grand pétillement des flammes, tourne les yeux en arrière pour les regarder? Cependant Dieu l'a permis pour jeter l'effroi dans le cœur de ceux qui abandonnent de bons commencements. C'est pourquoi le Seigneur dit lui-même : « Nul homme qui met la main à la charrue et regarde derrière lui n'est propre pour le royaume de Dieu. » *Luc.* IX, 62. Souvenez-vous de la femme de Loth. C'est donc avec raison que l'Ecclésiastique nous donne cet avertissement, V, 11 et 12 : « Ne tournez point à tout vent, et n'allez point par toutes sortes de routes; mais soyez ferme dans la voie du Seigneur, dans la vérité de vos sentiments. C'est aussi à cela que se rapporte ce passage : « Que rien ne vous empêche de prier toujours, et ne cessez point de vous avancer dans la justice jusqu'à la mort, parce que la récompense de Dieu demeure éternellement. » *Eccli.* XVIII, 22.

« L'homme patient attendra la fin de ses maux jusqu'au temps destiné de Dieu pour les faire cesser; et après cela la joie lui sera rendue. » *Eccli.* I, 29. Cette sentence célèbre parmi les poètes a été rendue ainsi par Virgile : Fils de Vénus, suivons le cours des

destins; on surmonte la mauvaise fortune, quelle qu'elle soit, en la supportant.

Il y en a beaucoup qui, ayant commencé à pratiquer la vertu, manquent de persévérance; cette parole de l'Apôtre leur convient : « Ils apprennent sans cesse, sans parvenir jamais à la connaissance de la vérité. » II *Tim.* III, 7. Sénèque dit aussi : Ceux qui commencent toujours à vivre, vivent mal. Ils paraissent ressembler à certaines vignes qui produisent sept fois par an des raisins, et qui cependant n'en amènent jamais un à maturité.

David, pour renverser Goliath, s'arme d'une fronde qui nous représente la vertu de persévérance ; elle seule peut vaincre complètement le démon. Mais ceux qui commencent chaque jour, et qui chaque jour laissent là leur ouvrage, ne parviennent jamais à porter de bon fruit.

LXVI.

Patience.

Je crois que la vertu de patience vaut mieux que le pouvoir de faire des prodiges et des miracles. S. Grégoire, *Dialogues*, I.

La société des méchants sert à purifier les bons. Id., *Collection de ses lettres.*

Nous pouvons être martyrs sans fer ni feu, si nous conservons véritablement la vertu de patience. Id., *Dialogues*, I.

Plus un homme est patient, moins il se montre savant. Id.

Tandis que les justes sont agités par les tribulations, ils s'inquiètent plus du bien du prochain que de leurs propres souffrances. C'est pourquoi saint Paul dit : « Que personne ne soit ébranlé dans les persécutions présentes, car vous savez que c'est à quoi nous sommes destinés. » I *Thess.* III, 3. Il méprise ce qu'il souffre et ne cherche qu'à dissiper les chagrins de ses disciples. Ainsi Job non-seulement ne rejetait pas sa femme, mais même il l'instruisait. S. Grégoire, *Morales*, liv. III, c. XVI.

L'âme se possède dans la patience, car par elle l'homme dompte tout et se dompte lui-même ; plus il brise sa volonté dans un but louable, plus il devient invincible par son courage : car quand il

triomphe de lui-même, il se rend indomptable à l'adversité. Id., *ibid.*, liv. V, c. XIV.

L'ouvrier a soin de ne passer aucun jour sans travailler, de peur d'être sans salaire ; ainsi le juste craint de perdre les instants de sa vie, et se réjouit de l'adversité ; les chagrins le raniment, les souffrances le charment. Id., *ibid.*, liv. VIII, c. VII.

Souvent les fléaux extérieurs nous accablent et les tentations intérieures nous affligent, mais la grâce de Dieu ne nous abandonne pas : plus nous sommes frappés rudement, mieux nous sommes gardés. Id., *ibid.*, liv. X, c. VI.

Les justes ont d'autant plus de certitude d'obtenir des récompenses qu'ils sont éprouvés plus durement ; car on ne peut recueillir la joie dans le ciel si l'on n'a pas d'abord semé ici-bas dans de pieuses tribulations. C'est pourquoi après que le Seigneur a dit, *Job.* XI, 17 et 18 : « Lorsque vous vous croirez perdu, vous vous lèverez brillant comme l'étoile du matin ; » il ajoute aussitôt : « L'espérance qui vous sera proposée vous remplira de confiance, et vous dormirez dans une entière assurance, étant environné de fossés profonds. » Id., *ibid.*, c. XXII.

Sur ces paroles de Job : « Quand Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui : ainsi j'exposerai hardiment mes voies en sa présence, » XIII, 15, saint Grégoire s'exprime ainsi : On distingue l'âme juste de l'âme impie en ce que la première loue Dieu dans l'adversité, et ne se laisse pas accabler par le malheur ; mais on la reconnaît surtout quand elle est encore plus forte dans la prospérité que dans l'adversité. Id., *ibid.*, liv. XI, c. XIX.

Quand le juste souffre, il ne s'abandonne pas à la colère, mais à la prière ; de sorte que ce qui paraissait funeste, devient un bonheur pour lui. Id., *ibid.*, liv XIV, c. XXI.

« Je suis sorti nu du sein de ma mère ; et je retournerai nu dans la terre. Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur soit béni. » *Job.* I, 21. Il avait tout perdu pour ne conserver que la patience ; il se souvint du temps où il n'avait rien de tout cela ; de sorte qu'en considérant qu'il n'avait rien autrefois, il ne

regrettait pas beaucoup ce qu'il avait perdu. C'est pourquoi il se souvient encore qu'il perdra ses biens quand même : « Je retournerai nu dans la terre. Id., *ibid.*, liv. II, c. XVII.

Rien n'est plus fort que ceux qui sont prêts à tout souffrir. Id., *ibid.*, liv. II, c. XVIII.

On perd sans chagrin ce que l'on possède sans amour ; mais ce que nous aimions beaucoup quand nous l'avions, nous poussons bien des soupirs quand nous l'avons perdu. Id., *ibid.*, c. XXXI.

L'âme, en considérant les biens qu'elle a reçus, ne se plaint pas des maux qu'elle endure. Id., *ibid.*, liv. XXVI, c. XVII. (Lisez ce chapitre.)

Notre, âme dure comme le fer, ne s'aiguisera pas jusqu'à pénétrer les choses de Dieu, si comme une lime la méchanceté des autres ne la polit. Id., *ibid.*

Supportez une douleur salutaire en songeant qu'elle vous rendra la santé. Voyez, mes frères, combien les hommes supportent de tourments pour guérir leurs maladies corporelles, afin de pouvoir vivre quelques jours de plus et mourir ensuite ; et encore ces quelques jours sont-ils incertains. Car un grand nombre après avoir souffert des douleurs atroces par les opérations des médecins, sont morts entre leurs mains, ou bien s'étant guéris, ont été tout-à-coup emportés par une autre maladie. Les hommes consentent à ce qu'on les attache, à ce qu'on taille dans leurs membres, dans l'espoir d'une guérison incertaine, mais certains de souffrir beaucoup et de payer fort cher. Dieu qui vous a créés, vous guérit d'une manière certaine et gratis. Souffrez donc sa main, ô âme qui le bénissez, et n'oubliez pas ses nombreux bienfaits ; car il guérit toutes vos maladies, celui qui a racheté votre vie de la corruption. S. AUGUSTIN, *sur le psaume* CII.

Quoi qu'il arrive à quelqu'un, qu'il dise : Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, cela est arrivé d'après la volonté du Seigneur, que son nom soit béni. Job n'a pas dit : le Seigneur me l'a donné, le diable me l'a ôté. Prenez donc garde dans votre charité de dire : C'est le diable qui m'a fait cela. Quant au malheur que vous éprouvez, c'est Dieu que cela regarde ;

car le diable ne peut rien vous faire, à moins que celui qui est au-dessus de lui ne lui en donne la permisssion, soit pour l'amendement, soit pour le châtiment; pour le châtiment des impies, pour l'amendement des hommes pieux ; car il châtie tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants. » *Hebr.* XII, 6. N'espérez pas de n'être pas châtié, à moins que vous ne pensiez être déshérité. « Il châtie tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants. » N'y a-t-il pas tous? Où voulez-vous vous cacher? Il les châtie tous; il n'y a point d'exception, il n'y en a point qui ne seront pas châtiés. Que veut dire ce mot tous? Voulez-vous le savoir? il y en a eu un seul sans péché, cependant il n'y en a point eu sans châtiment. Id., *sur le psaume* XXXI.

Vous aurez donc le cœur droit et la louange vous appartiendra, car « c'est à ceux qui ont le cœur droit qu'il appartient de donner des louanges. » *Ps.* XXXII. Mais si vous n'avez pas le cœur droit, vous louez Dieu quand il vous arrive du bien et vous le blasphémez quand il vous arrive du mal. Et vous serez un enfant insensé dans la maison de votre père; vous l'aimerez s'il vous flatte, et vous le haïrez quand il vous châtiera, comme si les flatteries et les châtiments ne procuraient pas l'héritage. Id., *sur le psaume* XXXII.

Tout homme méchant jouit de l'existence, soit pour se corriger, soit pour éprouver l'homme de bien. Id., *ibid.*

On n'éprouve point d'ennui dans la pauvreté, si l'on n'est pas avare quand on est riche. Id., *Confessions.*

Pourquoi pleurez-vous? Vos souffrances sont un remède; le châtiment n'est pas la peine ni la damnation. Ne refusez pas le châtiment, si vous ne voulez pas qu'on vous refuse l'héritage. Id., *sur le psaume* XCIX.

Dans les tribulations, Paula répétait souvent ces paroles d'Isaïe: « Vous qui avez été sevrés et séparés de la mamelle de vos mères, attendez-vous à essuyer tribulations sur tribulations, pour recevoir ensuite espoir sur espoir; mais il faut attendre encore quelque temps, à cause de la malice des lèvres, et de la méchante langue. » Et voici comment elle expliquait ce passage : Par ceux qui ont été séparés de la mamelle, le Prophète désigne ceux qui

sont parvenus à l'âge adulte et qui doivent éprouver tribulations sur tribulations, afin de mériter d'obtenir plus tard espoir sur espoir; car nous savons que « l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, l'espérance qui ne trompe point, » *Rom.* v, 3-5; car, disait-elle avec l'Apôtre : « Encore que dans nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour, car le moment si court des légères tribulations que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une incomparable gloire; ainsi nous ne considérons point les choses visibles mais les invisibles, parce que les choses visibles sont temporelles et les invisibles sont éternelles. » II *Cor.* IV, 16, 17. Dans les langueurs et les maladies, elle s'écriait : « C'est quand je souffre que je sens toute ma force. » II *Cor.* XII, 10. « C'est dans un corps fragile que nous portons le trésor précieux de notre âme, jusqu'au moment où ce corps corruptible sera revêtu de l'immortalité. » II *Cor.* IV, 7. Quand elle avait du chagrin elle chantait : « Pourquoi, mon âme, êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous? Espérez en Dieu parce que je dois encore le louer, comme celui qui est la lumière de mon visage et mon Dieu. » *Ps.* XLI. Quand elle était assaillie par quelque danger, elle disait : « Si quelqu'un veut venir après moi qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Celui qui veut sauver son âme la perdra. » *Matth.* XVI, 24 et 25. Quand on lui annonçait quelque perte dans ses biens : « Que sert à l'homme, disait-elle, de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme. » *Matth.* XVI, 26. Et encore : « Je suis sortie nue du sein de ma mère, je rentrerai nue dans la terre. Il ne m'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur; que son saint nom soit béni. » *Job.* I, 21. J'ai appris qu'un jour un de ces hommes oisifs, grands faiseurs de nouvelles et vraie peste de la société, vint lui rapporter avec un air de bienveillance que l'excès de sa ferveur et de ses vertus la faisait passer aux yeux du plus grand nombre pour une femme dont la tête était faible et qui n'était pas dans son bon sens; elle lui répondit : « Ne sommes-nous pas en spectacle aux anges et aux hommes? » I *Cor.* IV, 9. « Nous passons pour des insensés parce que nous servons Jésus-

Christ, mais celui qui est insensé pour le nom de Dieu est plus sage que tous les autres hommes. » *Ibid.* x. C'est pourquoi le Sauveur lui-même a dit à son Père : « Tout le monde traite mes actions de folie. » *Ps.* LXVIII. « J'ai été un sujet d'étonnement pour plusieurs, mais vous êtes mon protecteur tout-puissant. » *Ps.* LXX. « J'ai été devant vous comme une bête de somme. » *Ps.* LXXII. Jésus-Christ, dans l'Evangile, n'a-t-il pas été traité de Samaritain, de démoniaque; ne disait-on pas qu'il chassait les démons au nom de Béelzébuth? *Matth.* XII. Mais dit l'Apôtre : « Notre gloire est dans le témoignage de notre conscience. » II *Cor.* I, 12. S. JÉRÔME, *Eloge funèbre de Paula.*

Celui qui se sent innocent ne doit pas s'émouvoir des fausses accusations, et il ne doit pas faire plus de cas des clameurs d'autrui que du témoignage de sa conscience. S. AMBROISE, *des Devoirs.*

Ne pensez pas que les gens de bien puissent se séparer de l'Eglise. Le vent n'enlève pas le blé, la tempête ne renverse pas l'arbre dont les racines sont bien enfoncées en terre; mais les pailles légères sont emportées par le vent et les arbres peu solides sont emportés par les tourbillons. S. CYPRIEN, *de la Simplicité des sup. ecclés.*

Nous devons espérer de grandes récompenses, non-seulement quand nous faisons quelque chose de bien, mais même quand nous souffrons quelque mal. Job nous en fournit un exemple, lui qui fut plus célèbre par ses malheurs et ses adversités que par le bien qu'il fit. S. JEAN CHRYSOSTOME.

Considérez les souffrances de ceux à qui il est arrivé des malheurs, et en pensant à la misère des autres vous supporterez la vôtre avec plus de patience; car les exemples des autres soulagent la douleur, et l'homme se console plus facilement en voyant les peines d'autrui. S. ISIDORE, *Synode.*

J'ai vu trois frères frappés du même malheur : l'un s'en irrita, l'autre n'en éprouva aucun chagrin, le troisième en conçut une grande joie. S. JEAN CLIMAQUE, 26e *degré.*

Si vous recherchez le bâton de la sagesse, les chiens cesseront bientôt de vous insulter. Id., 27e *degré.*

L'homme patient est mort avant qu'on le conduise au tombeau; il a fait de sa cellule un tombeau. L'espérance et les pleurs engendrent la patience; celui qui est sans ces deux vertus devient l'esclave du découragement. Id., *ibid.*

Un mal inattendu nous désespère entièrement quand il fond sur nous; mais celui qui est prévu, trouvant l'âme disposée et préparée pour le danger, rend le malheur moins cruel. S. Nil.

Si nous espérons quelque chose d'heureux, et que nous soyons trompés par un événement contraire, nous ressentons un tel chagrin que c'est à peine si l'on peut nous consoler. Id.

Quand il vous arrive des fléaux, tenez-vous ferme comme une enclume. C'est le propre d'un athlète généreux d'être frappé et de vaincre : mais surtout nous devons tout supporter pour Dieu, afin qu'il nous supporte lui-même. S. Ignace.

Vous ne trouverez aucun malheureux qui ne puisse se consoler par la vue d'un plus malheureux que lui. Adilon.

Il faut rechercher dans nos calamités le secours de la raison ou celui d'un bon médecin. Isocrate.

Celui qui se rappellera ce que c'est que l'homme, supportera avec calme tous les événements. Id.

Réflexions de l'auteur.

Notre vie est un voyage; quiconque veut faire une longue route doit porter avec soi ce qui est nécessaire pour vivre. Mais pour faire un voyage, il y a trois choses nécessaires : du pain, du vin et des armes, afin que l'homme puisse se garantir des attaques de l'ennemi. Dans le chemin de la vie, nous avons aussi besoin de trois choses : de l'Eucharistie, qui nous sert de pain; de l'oraison, qui nous sert de vin et qui réjouit le cœur de l'homme; de la patience qui nous tient lieu d'armes; ces trois choses nous protégent contre les dangers qui nous menacent, et notre vie ne peut s'en passer. C'est pourquoi le Seigneur dans la prière qu'il nous a enseignée a mis ces paroles : « Comme nous remettons les dettes à ceux qui nous doivent. » *Matth.* vi, 12. Car l'un nous fait du tort, l'autre nous vole, celui-ci nous dit des injures, celui-là nous intente d'injustes procès; l'un s'oppose à nos desseins, l'autre

nous tourmente, l'autre nous accuse faussement, etc... Que fera le voyageur dans toutes ces circonstances s'il manque de patience? Il se fâchera, il éclatera, et il perdra la paix et l'innocence. En effet la patience est la servante et la compagne de toutes les autres vertus. Quel est celui qui peut conserver la paix intérieure et la paix extérieure sans la patience? C'est pourquoi l'Apôtre voulait que nous fussions riches en cette vertu quand il disait : « Mais en toutes choses nous nous rendons recommandables, comme des ministres de Dieu, par une grande patience dans les maux, dans les nécessités, dans les angoisses, etc. » II *Cor.* VII, 4. De même que les rois de Perse voulaient que l'on ne mesurât pas le sel pour l'usage du temple, ainsi nous avons besoin, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'une immense quantité de patience, afin de pouvoir être en sûreté au milieu de toutes les injustices du monde.

Celui qui souffre patiemment les fléaux de Dieu, ressemble au bon larron, qui, supportant avec patience son supplice, passa du gibet au trône; mais celui qui ne les supporte pas avec modération, augmente ses souffrances par son impatience, et il ressemble au mauvais larron, qui, frémissant et blasphémant, passa d'un supplice horrible au supplice éternel de l'enfer.

Qui est prudent? Celui qui est patient. Qui est plus prudent? Celui qui est plus patient. Qui est très-prudent? Celui qui est très-patient. Car il est écrit : « Celui qui est patient se gouverne avec une grande prudence : mais l'impatient signale sa folie. » *Prov.* XIV, 29. Et encore : « La science d'un homme se connaît par sa patience. » *Prov.* XIX, 11. Dans tous les arts il y a des instruments pour examiner et éprouver l'ouvrage, pour voir s'il est fait convenablement. Les amateurs de la vertu ont aussi des instruments pour éprouver leur vertu : c'est la tribulation et les injures reçues; ce sont ces deux choses qui indiquent tout particulièrement une vertu consommée. Saint Jacques l'atteste quand il dit : « La patience produit une œuvre parfaite. » *Jacob.* I, 4. De même l'Apôtre : « La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance; or, l'espérance ne trompe point. » *Rom.* V, 3-5.

Ces paroles de Salomon nous montrent quel danger il y a de se décourager quand on est dans une situation critique et pénible : « Si vous vous abattez au jour de l'affliction, en perdant la confiance, votre force en sera affaiblie. » *Prov.* XXIV, 10. Comment ne seriez-vous pas affaibli quand vous êtes assiégé par deux ennemis? d'un côté la tribulation qui vous presse, et de l'autre vous-même qui conjurez votre perte en vous décourageant?

Moïse dans le désert voyant que le buisson brûlait sans se consumer appela cela une merveille. En effet, c'est véritablement une merveille d'être tourmenté par le feu de la tribulation, de la tentation ou du martyre et de ne pas brûler, mais de dire avec le Sage : « Je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu, » *Eccli.* LI, 6; ou avec le Prophète : « Vous m'avez éprouvé par le feu, et l'iniquité ne s'est point trouvée en moi. » Il n'est pas moins étonnant de voir que les trois enfants exposés dans la fournaise de Babylone demeurèrent sains et saufs, protégés par le secours divin. *Dan.* III.

Lorsque Nadab et Abiu eurent été consumés par le feu qui était sorti de devant le Seigneur, Moïse commanda à Aaron et à ses fils de ne pas quitter le sanctuaire, de peur qu'ils ne périssent aussi. *Levit.* X. Ce précepte nous avertit de supporter avec calme les calamités que le Seigneur nous envoie, de peur que, si nous poussons des cris vers le ciel, il ne fasse tomber sur nous des châtiments encore plus rudes. Car il arrive habituellement que, quand le maître châtie son esclave à cause des fautes qu'il a commises, si celui-ci supporte patiemment la correction, la colère du maître s'apaise bientôt; mais si l'esclave s'oppose à ses coups, s'il se révolte, il excite davantage la colère de son maître contre lui et il s'attire des coups bien plus nombreux et bien plus rudes, parce que la fureur du maître est à son comble. Cet exemple nous montre que nous devons supporter patiemment la vengeance du Seigneur, de peur que, si nous regimbons contre l'aiguillon ou si nous disons quelque chose qui blesse sa justice, nous ne devenions coupables d'un double crime envers lui. Il y avait autrefois une noble dame mère de plusieurs enfants; celui qu'elle aimait le plus fut enlevé par une mort subite; la mère en ressentit

une si vive douleur qu'elle dit au Seigneur dans son ressentiment : Seigneur, puisque vous m'avez enlevé l'enfant que j'aimais le plus, prenez aussi les autres. L'année était à peine écoulée, que le même jour qu'elle avait perdu son fils, c'est-à-dire aux kalendes d'août, elle vit encore mourir le fils qu'elle avait eu le premier après son mariage. S'étant aperçue de cette coïncidence, elle reconnut la vengeance divine, et, effaçant par la pénitence la faute qu'elle avait commise précédemment, elle supporta avec beaucoup de résignation ce nouveau deuil. Il y avait une autre noble dame qui, voyant une de ses trois filles enlevée par une mort prématurée, supporta ce malheur avec beaucoup plus d'aigreur qu'il ne fallait; Dieu la punit de son impatience en lui enlevant subitement les deux autres. En effet, l'une mourut dix-huit jours après et l'autre au bout d'un an révolu. Cette malheureuse femme se désespérant de plus en plus éprouva encore de nouveaux désastres qui la tourmentèrent cruellement, au point de la faire mourir. Ceux dont la bouche impie accuse l'équité et la justice souveraine de témérité et d'injustice, et qui s'indignent comme si elle réclamait aux hommes ce qui ne lui appartient pas, sont dignes d'un tel châtiment. En effet, il n'est rien qui ne soit à Dieu, et cependant, par notre amour immodéré, nous faisons nôtres certaines choses, comme si elles n'appartenaient pas toutes à Dieu.

L'homme pieux s'efforce d'accepter la tribulation, de quelque côté qu'elle arrive, comme venant de Dieu et comme émanant de sa propre main, afin de pouvoir supporter avec plus de résignation ce qui est envoyé par le plus sage des médecins. Ainsi David, dans sa fuite douloureuse, ayant essuyé une sanglante injure de la part de Séméi : « C'est le Seigneur, s'écria-t-il, qui a ordonné à Séméi de me maudire. » II *Reg.* XVI, 10. De là ces paroles : « C'est vous qui l'avez fait : détournez vos plaies de dessus moi, » *Ps.* XXXVIII; et : « Délivrez mon âme de l'impie qui est votre glaive, » selon la traduction que saint Jérôme donne de l'hébreu. Le saint homme Job confesse que ce que le démon lui a enlevé c'est Dieu qui le lui a enlevé, car il dit : « Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a enlevé, etc... » David nous montre le fruit que

l'on peut retirer de la tribulation ; car, supportant avec calme l'injure dont nous avons parlé plus haut, il dit : « Laissez-le me maudire selon l'ordre qu'il en a reçu du Seigneur : peut-être que le Seigneur regardera mon affliction et qu'il me fera quelque bien pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui. » II *Reg.* XVI, 11 et 12. Ce qui fait que non-seulement l'homme pieux supporte avec patience les maux qui lui sont envoyés, mais même il les désire, afin de recueillir les fruits de sa patience ; car la grâce divine accorde beaucoup plus de choses à notre patience que la tribulation ne nous en enlève. Le Sauveur ayant voulu que sa Mère bien-aimée, celle des créatures qu'il aimait le plus tendrement (sans parler de Dieu), assistât au supplice de la croix, nous fait voir par là combien les peines et les souffrances supportées patiemment sont agréables à Dieu. Un homme d'origine illustre, gouverneur de sa province, avait un ulcère qui, d'après l'avis des médecins, ne pouvait se guérir qu'en y enfonçant sept fois un fer rouge. Cet homme recommanda bien que son épouse qu'il aimait tendrement ignorât l'opération qu'on devait lui faire, à plus forte raison qu'elle y assistât ; ses vœux furent accomplis. Au contraire, le Seigneur fait supporter même à sa Mère et à ceux qu'il aime le plus les peines les plus cuisantes, afin qu'ils en obtiennent une grande récompense. Car celui qui se soustrait à quelques peines fait comme celui qui économise non pas du grain, mais de la semence. C'est pourquoi saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, commence ainsi son livre de l'Apocalypse : « Moi, Jean, qui suis votre frère et qui partage avec vous la tribulation, le royaume et la patience en Jésus-Christ. » *Apoc.* I, 9. Les autres apôtres étaient aussi très-chers à Jésus-Christ. Que celui donc qui désire être aimé de Dieu et partager son règne sache qu'il doit aussi partager ses tribulations. On ne peut pas séparer les unes de l'autre ; c'est pourquoi personne ne doit chercher à obtenir celui-là sans celles-ci ; de sorte qu'il faut qu'il les embrasse tous les deux ou qu'il les rejette tous les deux. (Voyez les chapitres intitulés : Force, Travail, et le suivant.)

LXVII.

Tribulation; adversité; utilité des tribulations.

L'adversité qui s'oppose aux vœux des bons éprouve la vertu, mais elle n'est pas une marque de réprobation. S. Grégoire, *Recueil de ses Lettres.*

On peut avoir une ferme confiance en Dieu lorsqu'on reçoit en ce monde des adversités pour les bonnes actions qu'on a faites; car c'est une preuve qu'il nous réserve la récompense entière pour l'éternité. Id., *ibid.*

De même que les aromates ne répandent leur odeur que quand on les brûle; ainsi les saints ne répandent toute l'odeur de leurs vertus que dans les tribulations. Id., *Morales.*

La vertu que l'on acquiert dans la tranquillité se manifeste dans l'adversité. Id., *ibid.*

La plupart du temps, quand nous ne pouvons pas obtenir dans le monde ce que nous voulons, après nous être fatigués par des désirs impossibles à satisfaire, nous ramenons notre âme à Dieu. Alors commence à nous plaire ce qui nous déplaisait, et les préceptes qui nous paraissaient difficiles nous deviennent tout-à-coup faciles à observer. L'âme pécheresse qui n'a pu accomplir l'adultère qu'elle méditait prend la résolution d'être une épouse fidèle. Ceux qui, brisés par les adversités de ce monde, reviennent à l'amour de Dieu, mettent fin aux désirs de la vie présente : qui sont-ils donc, mes très-chers frères, sinon ceux qui sont forcés d'entrer? Id., *Homélie sur la parabole :* Un homme prépara un grand festin...

Personne ne connaît les progrès qu'il a faits dans la vertu si ce n'est dans l'adversité; car chacun reçoit les grâces de l'Esprit-Saint dans la tranquillité et le repos, mais il montre ce qu'il a reçu dans les troubles de l'adversité. Id.

Les désirs des élus s'accroissent quand ils sont comprimés par l'adversité, de même que le feu pour qu'il augmente est comprimé par le vent; ce qui paraît l'éteindre ne fait que le fortifier. Id.

« L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler. » *Job.* v, 7. Les travaux sont aux justes ce que les ailes sont aux oiseaux, ils les élèvent vers les choses supérieures. Id., *Morales,* liv. VI, c. IV.

Comme le cœur des réprouvés aime beaucoup les choses présentes, il est la plupart du temps aussi étranger aux châtiments qu'il le sera plus tard aux récompenses éternelles, Id., *ibid.* liv. VII, c. XI.

La chair se nourrit de douceurs et l'âme d'amertumes : les choses agréables entretiennent l'une, et les choses pénibles l'autre; et de même que ce qui est rude blesse la chair, de même ce qui est doux tue l'âme; ce qui fait que l'âme trouve la mort éternelle là où la chair peut vivre avec délices pour un temps. Id., *ibid.,* liv. X, c. XXIV.

La miséricorde du Créateur est la seule consolation de ceux qui souffrent d'extrêmes tribulations. Id., *Recueil de ses Lettres.*

Si le châtiment présent convertit celui qui est dans l'affliction, c'est la rémission de la faute présente; mais s'il ne le ramène pas à la crainte du Seigneur, c'est l'indice du châtiment qui doit suivre. Id., *ibid.*

On supporte plus facilement les peines que l'on prévoit : mais ne les évitons pas, parce que nous les prévoyons; elles nous éprouvent, elles ne nous réprouvent pas. Id., *Morales,* liv. XXIV, c. XIII.

Pharaon opprime les Israélites, et Moïse les invite de toutes les manières à sortir de l'Egypte : c'est pour nous faire voir que l'amour nous excite, tandis que le châtiment nous pousse. Id., *ibid.*, liv. XXVI, c. IX.

Dieu supporte longtemps les méchants, parce qu'il a l'éternité pour les punir; il opprime les élus afin de les préparer aux récompenses éternelles. Id., *ibid.,* c. XVIII.

« Dieu le châtie par la douleur dans son lit, et il fait sécher tous ses os. » *Job.* XXXIII, 19. Il est dans les conseils de Dieu, de troubler la vie des élus pendant le temps de leur pèlerinage ici-bas; car la vie présente est une route par laquelle nous allons à la céleste patrie. C'est pourquoi, par un jugement secret, nous

sommes souvent accablés de troubles, afin que nous n'aimions pas la route au lieu de la patrie. Car, lorsque certains voyageurs rencontrent des prairies agréables, ils ont coutume de ralentir leur marche et de s'écarter du droit chemin; la beauté de la route, en les charmant, retarde leurs pas. Le Seigneur rend donc rude le chemin de ce monde aux élus qui se dirigent vers lui, de peur que chacun, se repaissant de la vie présente comme des agréments de la route, n'aime mieux marcher longtemps que d'arriver de bonne heure, et que, tandis qu'il s'amuse sur le chemin, il n'oublie ce qu'il désirait dans la patrie. En conséquence, comme dans cette vie, tout le repos que nous pouvons par hasard nous procurer est troublé, on peut dire avec justesse : « Il le châtie par la douleur dans son lit; » c'est-à-dire dans le repos de la vie présente, soit par l'aiguillon de la tentation, soit par les fléaux de l'affliction. Id., *ibid.*, liv. I, c. XXIII.

« Invoquez-moi au jour de l'affliction : je vous en délivrerai et vous m'honorerez. » *Ps.* XLIX. Vous ne devez pas présumer de vos forces : tous vos secours sont mensongers. « Invoquez-moi au jour de l'affliction : je vous en délivrerai et vous m'honorerez. » J'ai permis que le jour de l'affliction arrivât pour vous, parce que si vous n'aviez pas été dans la tribulation vous ne m'auriez peut-être pas invoqué. Il y avait un homme qui s'était endormi, et dont la ferveur d'oraison s'était refroidie, alors il s'écria : « J'ai trouvé l'affliction et la douleur, et j'ai invoqué le nom du Seigneur. » *Ps.* CXIV. S. AUGUSTIN.

Car vous étiez toujours présent, me châtiant dans votre miséricorde, répandant les incommodités les plus douloureuses sur tous mes plaisirs défendus, pour me faire chercher des plaisirs permis; et je ne trouvais aucun moyen d'y parvenir. Id., *Confessions*, liv. II.

Que l'homme comprenne que Dieu est un médecin, et que la tribulation est un remède pour le salut, et non un châtiment pour la damnation. Quand vous êtes entre les mains du médecin, il brûle, il coupe, vous criez, mais il ne fait pas attention à vos cris, il ne voit que votre guérison. Id., *sur le psaume* XXI.

Dans la fournaise, la paille brûle, mais l'or se purifie : celle-là

se réduit en cendres, celui-ci se dépouille de ses scories. La fournaise, c'est le monde, l'or, ce sont les justes; le feu, c'est la tribulation, et l'ouvrier c'est Dieu. Donc ce que veut l'ouvrier, je le fais; où il me place, j'y demeure : il m'ordonne de souffrir, il saura me purifier. Id., *sur le psaume* LX.

Aucun serviteur du Christ n'est sans tribulation : si vous pensez ne pas souffrir de persécutions, vous n'avez pas encore commencé à être chrétien. Id., *Sermons.*

Si vous connaissez bien les promesses du Père, vous ne craindrez pas d'être châtié, mais d'être déshérité. Id., *sur les Psaumes.*

De même que sous la même herse les pailles sont brisées et le blé dépouillé; de même qu'en leur donnant le même mouvement la boue répand une mauvaise odeur, tandis que le baume nous donne ses suaves parfums; ainsi la tribulation fondant sur nous, éprouve les bons, les purifie et en fait des élus, tandis qu'elle réprouve les méchants, les extermine et les anéantit. Id., *ibid.*

Quand on n'a pas à souffrir de châtiments, on ne peut compter au nombre des enfants du père de famille. Id., *Pastoral.*

Qui d'entre les saints a été couronné sans qu'il ait combattu? Le juste Abel a été mis à mort, Abraham a couru le danger de perdre son épouse; et pour ne pas m'étendre davantage jusqu'à former un énorme volume, cherchez et vous verrez que tous les saints ont souffert l'adversité. Salomon seul fut toujours dans les délices, et c'est peut-être pour cela qu'il tomba. Car le Seigneur châtie celui qu'il aime. S. Jérôme, *Lettre à la vierge Eustochie.*

A mon avis, il n'y a point pour les plaies de ma conscience de remède plus approprié que les affronts et les outrages; il n'y a donc point là de quoi émouvoir l'homme chétif qui, en somme, mérite tous les opprobres et tous les mépris. S. Bernard, *Lettres.*

De même que les étoiles brillent la nuit et se cachent le jour, de même la véritable vertu, qui n'apparaît pas toujours dans la prospérité, se montre dans le malheur. Id., *Commentaire sur le Cantique.*

Seigneur, c'est un bien pour moi d'être éprouvé, pourvu que vous soyez avec moi; je l'aime mieux que de régner sans vous,

de participer à un festin sans vous, d'être couvert de gloire sans vous. J'aime mieux vous embrasser, vous avoir avec moi dans une fournaise, que d'être sans vous-même au ciel. « Car qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et qu'ai-je voulu de vous sur la terre? » Id., *Commentaire sur le psaume* Qui habitat.

La foi et la justice des trois enfants ne sentirent point les feux de la fournaise; elles trouvèrent au contraire, au milieu de ses flammes, un miraculeux rafraîchissement. Leur nature céda aux mérites des vertus de ces trois enfants, et elles protégèrent de leur ardeur, devenue miraculeusement comme une rosée, les victimes qui leur avaient été livrées, tandis qu'au contraire elles dévorèrent les serviteurs du roi impie qui se tenaient autour ainsi que ceux-mêmes qui en étaient éloignés. Quelle félicité et quelle allégresse obtiennent à l'occasion les mérites de la piété et les priviléges de la sainteté! Voici je ne sais quoi d'horrible : des globes de feu bouillonnants, s'élançant de quarante coudées, qui, à l'extérieur, brûlent et dévorent, et à l'intérieur ne font rien; en dehors de la fournaise, le feu qui semble avoir de l'intelligence exerce sa fureur, et, dans la fournaise, c'est comme un ami. Devenu juge, le feu reconnaît le respect que l'on doit aux corps saints, et formant comme une voûte, il lèche, pour ainsi dire, la pâture qui lui est donnée; il ne s'étonne pas de n'avoir aucun pouvoir sur des corps consacrés par la crainte de Dieu et les saints jeûnes; et loin, dans son action cachée, de violer le dépôt qui lui a été confié, il le protége. S. Eusèbe, *Homélie* 3 *sur l'Epiphanie.*

Remarquez à votre égard l'indulgence toute particulière du Seigneur votre Dieu. Ce n'est pas cruellement que vous avez été abandonné, mais avantageusement que vous avez été humilié sous de si grands maux. Ne vaut-il pas mieux ne pas avoir ignoré le danger au milieu des combats, que de ne pas l'avoir vu? La puissance de Dieu ne paraît-elle pas plus grande, si quelqu'un, enfermé dans une maison qui s'écroule, n'est pas écrasé sous ces ruines, que s'il demeure sain et sauf dans une autre qui reste inébranlable sur ses fondements? Ne faut-il pas un plus grand miracle pour qu'un homme ne coure aucun danger au mi-

lieu d'une tempête sur un navire privé de gouvernail et déjà naufragé, que pour qu'il se repose tranquille et à l'abri dans un port aux eaux immobiles? Ne faut-il pas un plus grand bienfait du ciel pour que quelqu'un, se trouvant au milieu d'une fournaise ardente, n'éprouve rien de l'ardeur des flammes, que pour un autre qui ne serait pas entré dans cette fournaise enflammée? N'est-ce pas un plus grand prodige de la miséricorde de Dieu de voir un homme livré aux bêtes et celles-ci restant calmes et sans oser lui faire aucune morsure, que d'en voir un autre, revêtu d'une cuirasse, se trouver en sûreté là où il n'y a aucune occasion et aucune cause de danger? La grâce de Dieu à l'égard du prophète ne fut-elle pas plus généreuse, en le faisant protéger et respecter par les lions de la fosse où le roi l'avait fait jeter, que s'il n'y avait pas été jeté du tout? Remarquez que notre Dieu éprouve les siens dans les afflictions, mais ne les abandonne pas. Ce bienheureux prophète était l'esclave de ses ennemis, mais il commandait aux bêtes féroces. Ne fut-il pas plus glorieux pour les trois enfants placés au milieu de la fournaise, que le feu respectât non-seulement leurs membres, mais même leurs vêtements et leurs cheveux, que s'ils n'avaient eu à subir aucune tentation et aucun affront? Que personne ne se croie donc abandonné de Dieu quand il est livré à la tentation. Que personne ne soit regardé comme malheureux, dès là qu'il n'est pas blessé dans sa foi ou dans la force de son âme. Celui qui, au contraire, s'abandonne aux vices en toute sécurité, est prisonnier dans sa liberté. Id., *Homélie pour les litanies.*

La fable raconte qu'il existe une plante qui, étant coupée, pousse, et qui, dit-on, combat avec le fer; une plante, s'il est permis de parler comme les poètes, qui vit de sa mort, naît de son incision, et croît de sa destruction. Tels me paraissent être le sage et le philosophe qui acquièrent de l'éclat et de la gloire dans les malheurs, à qui les peines sont un sujet de vertu que l'adversité rend plus belle encore.

C'est un jugement de Dieu qui a donné aux impies pouvoir sur vous. Tous ceux qui s'opposent à vous, le font par la volonté de Dieu. S. Isidore.

Peut-être Dieu vous punit-il dans le temps, pour que cette peine temporelle vous rachète des feux de la mort éternelle. Quand, en effet, on construisait le temple, toutes les pierres étaient frappées à coups de marteau, pour que l'on n'entendît pas, en les posant, le bruit du marteau. On ne met point de grain dans le grenier du Seigneur avant qu'il n'ait été battu avec le fléau ou foulé aux pieds des batteurs ; de même les pierres vives qui doivent être placées dans la céleste Jérusalem, « qui s'élève comme une ville, » sont taillées et polies par l'outil de l'infortune et de l'adversité, avant d'être mises dans l'édifice de la demeure céleste. S. PIERRE CHRYSOLOGUE, *Lettres*.

La faim ramène l'enfant prodigue qu'avait exilé la satiété. La faim donna de comprendre son père à celui à qui l'abondance avait ôté le sentiment de l'auteur de ses jours. Id., *Sermon sur l'enfant prodigue*.

Que personne ne se trouble dans l'affliction, car nous savons nous-mêmes que nous avons été placés dans cette alternative. Qu'y a-t-il d'étonnant que nous éprouvions continuellement des calamités dans ce monde, puisque nous combattons pour supporter toute espèce de choses ? Et d'ailleurs, on cesse, pour ainsi dire d'être chrétien, quand, placé dans cette condition pour souffrir, on ne souffre rien. SALVIEN, *Livre contre les nations*.

L'Eglise sait bien qu'elle est étrangère ici-bas : il est donc facile de trouver des ennemis au milieu des étrangers. Mais aussi elle sait qu'elle possède dans le ciel son origine, sa demeure, son espérance, sa grâce et son bonheur. TERTULLIEN.

Réflexions de l'auteur.

La tribulation est comme un vent violent qui, tout en éteignant une lampe, allume un grand feu. Ainsi c'est donc par la tribulation que les bons deviennent meilleurs, et que les méchants deviennent pires encore. Elle enflamme les premiers pour l'amour de Dieu, et elle éteint les seconds.

Dieu, comme un bon père envoie souvent des afflictions à ses élus, afin qu'ayant éprouvé l'amertume du siècle par ses déboires, ils fuient ce siècle et se réfugient vers celui en qui seul se trouve

le véritable repos de l'âme. C'est ainsi que fait une prudente et bonne mère qui, sur le point de sevrer son enfant, frotte d'absinthe les mamelles dont elle l'allaite, afin que, rebuté par cette amertume, il laisse là le lait et prenne une nourriture plus solide.

Le jour du sabbat désigne l'éternel repos, et la semaine le temps de cette vie. De même donc que le temps du sabbat est destiné au repos, de même celui de la semaine est assigné au travail. Ici, c'est le temps d'embrasser et de jouir ; là, celui de se tenir bien loin des embrassements ; ici, le temps d'amasser, là celui de disperser et de semer. C'est de ce temps que le Prophète dit : « Ceux qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joie. » *Ps.* cxxv. Pourquoi donc s'étonner d'être de toutes parts accablé de travaux, puisque ce temps-ci n'est pas destiné aux embrassements et au repos, mais aux fatigues et au travail?

Le fiel d'un poisson ouvrit les yeux fermés de Tobie. Or c'est là ce que dit le prophète : « L'affliction seule vous donnera l'intelligence de ce qu'on vous dit. » *Isa.* xxviii, 19. C'est pour cela que le Seigneur envoie des afflictions, comme lui-même le dit par le prophète : « Je vais lui fermer le chemin avec une haie d'épines ; je le fermerai avec des monceaux de pierres, et elle ne pourra trouver de sentier par où elle puisse passer. » *Ose.* ii, 6. Quelques-uns cependant paraissent ressembler à l'hydre d'Hercule dont une tête coupée en produisait sept autres. Tels étaient ceux qui disaient : « Les maisons de briques sont tombées, mais nous en bâtirons de pierres de taille : ils ont coupé des sycomores, mais nous remettrons des cèdres en leur place. » *Isa.* ix, 10. Mais toutefois cela arrive par leur propre faute et non par celle de l'affliction qui apporte de grands avantages à l'homme. L'eau qui coule de rochers en rochers est meilleure que celle qui demeure stagnante. Le fer dont on se sert très-souvent, finit par briller, tandis que si on le laisse dans un long repos, il noircit, se rouille et se consume rapidement. De là cette parole du Seigneur : « Je reprends et châtie ceux que j'aime. » *Apoc.* iii, 19.

Presque toutes les choses qui concernent les usages de la vie de l'homme sont disposées à cela après de longues préparations et de longs travaux. Un champ, pour produire une moisson, est

labouré dans tous les sens. Le blé, pour devenir du pain, est écrasé au moulin, pétri et cuit au four. Les raisins et les olives sont foulés au pressoir, avant de nous servir. Et le lin? que de préparations il subit avant d'être de la toile. Il y a aussi des animaux qui, frappés de verges, laissent échapper la plus suave odeur. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si la verge et le malheur enseignent et perfectionnent l'homme? N'est-ce pas dans la faiblesse, au témoignage de l'Apôtre, que la vertu devient parfaite? Voilà pourquoi il dit : « Je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses pour Jésus-Christ, car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. » II *Cor.* XII, 10.

Il est nécessaire et de haïr le monde et d'aimer Dieu : mais comme pour l'amour de Dieu, il est d'une très-grande utilité de goûter combien le Seigneur est doux, de même, pour la haine du monde, il est très-bon aussi d'avoir goûté combien le monde est amer. Or c'est ce que fait l'affliction, et c'est pour cela qu'on doit, à juste titre, en faire l'éloge. Un enfant court bien plus vite se réfugier dans le sein de sa mère, quand un autre le frappe, et que sa mère, au contraire, le reçoit avec douceur. C'est donc de la même manière que l'homme se réfugie près de Dieu, quand le monde le froisse et que Dieu, au contraire, l'appelle à lui pour le caresser et lui dire : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés de fardeaux, et je vous soulagerai. » *Matth.* XI, 28.

Les paroles suivantes de Job montrent bien que souvent les bons sont accablés de grandes afflictions, sans qu'il y ait eu aucune faute de leur part : « J'ai souffert tout cela sans que ma main fût souillée par l'iniquité, lorsque j'offrais à Dieu des prières pures et sincères. » *Job.* XVI, 18. Il en est de même du psaume XLIII tout entier, où, entre autres choses, il y a ce verset : « Tous ces maux sont venus fondre sur nous, et cependant nous ne vous avons point oublié, et nous n'avons point commis d'iniquité contre votre alliance. »

De même qu'un œuf n'enfonce point dans de l'eau salée, tandis que c'est le contraire dans de l'eau douce; de même le sel des tribulations élève les hommes de bas en haut, tandis que la dou-

ceur et la suavité des délices les précipite souvent en bas. C'est ce que nous pouvons établir par l'exemple de David et de Salomon dont l'un fut amolli par les délices, et dont l'autre, instruit par l'affliction, nous dit ces paroles : « Il est bon pour moi que vous m'ayez humilié. » *Ps.* CXVIII.

« La sagesse de celui qui est de basse condition l'élèvera en honneur, et le fera siéger au milieu des grands. » *Eccli.* XI, 1. C'est que véritablement la vertu gagne beaucoup à être attaquée. Un homme qui a passé par diverses tribulations supporte beaucoup de choses et en connaît beaucoup par expérience : toutes choses dont sont bien loin ceux qui ont vécu dans les délices et qui ont toujours joui d'une fortune prospère. Que l'homme sage sache donc que les tribulations, qui sont comme les maîtresses de la vie lui font faire beaucoup de progrès. Voilà pourquoi saint Paul dit aux Romains, que c'est d'abord en Dieu, et ensuite dans ses tribulations qu'il se glorifie : et il en ajoute la cause, « parce que la tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. » *Rom.* V, 3, 4.

« L'homme sage sera toujours dans la crainte, et pendant les jours du péché il se gardera de la paresse, » *Eccli.* XVIII, 27; c'est-à-dire quand viendront les temps dangereux, il se conduira avec plus de prudence et de soin.

Au lieu de : « Mon âme brûle de soif pour vous, et en combien de manières ma chair se sent-elle pressée de cette ardeur, » saint Jérôme traduit : « Mon âme brûle de soif pour vous, et ma chair soupire vers vous avec ardeur sur cette terre sans chemins et sans eau. » *Ps.* LXII. Ces paroles nous montrent un excellent fruit de la tribulation ; car lorsque les hommes se voient abandonnés du secours et des consolations de leurs semblables, et qu'ils ne trouvent plus rien autre chose que l'absinthe dans les mamelles du monde, alors avertis par leurs malheurs, comprenant la vanité et la tromperie du monde, ils recourent à Dieu qui est la source du vrai salut et du véritable bonheur; et non-seulement leur esprit, mais aussi leur chair elle-même, instruite par ces maux, commence à soupirer vers Dieu et avoir soif de lui. Car c'est là ce que dit le Prophète : « Mon âme brûle de soif pour vous et ma

chair soupire vers vous. » Et non-seulement elle soupire vers Dieu, mais même elle s'y réjouit, selon cette parole : « Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie pour le Dieu vivant, » *Ps.* LXXXIII ; et cette autre : « Tous les os de mon corps diront : Seigneur, qui est semblable à vous? » *Ps.* XXXIV.

Les paroles suivantes du psaume CXVIII montrent encore un fruit de la tribulation : « Il m'est bon que vous m'ayez humilié ou que vous m'ayez affligé, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice; » et ces autres : « J'ai péché avant d'être humilié; mais c'est pour cela même que j'ai gardé votre parole. » De là ce qui suit : « J'ai reconnu, Seigneur, que l'équité est la règle de vos jugements et que vous m'avez humilié selon votre vérité. » Car ce fruit de l'affliction montre l'équité de celui qui l'envoie.

Pour expier les péchés du peuple, le grand-prêtre « recevra de toute la multitude des enfants d'Israël deux boucs pour le péché du peuple et un bélier pour être offert en holocauste : et jetant le sort sur les deux boucs pour voir lequel des deux sera immolé au Seigneur et lequel sera le bouc émissaire, il offrira pour le péché du peuple le bouc que le sort aura destiné au Seigneur, et pour celui que le sort aura destiné à être le bouc émissaire, il le présentera vivant devant le Seigneur, afin de faire sur lui les prières et de l'envoyer dans le désert. » *Levit.* XVI, 5-10. Or, cette loi se trouve interprétée par ces paroles de Jésus-Christ : « Vous serez affligés et vous pleurerez; quant au monde, il se réjouira : vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. » *Joan.* XVI, 20. Car le bouc qui tombait au sort était immolé au Seigneur, tandis que l'autre, vivant et libre, était envoyé dans le désert.

Le poids de la tentation dont Dieu a éprouvé Abraham montre bien de quelle manière il éprouve la foi et l'amour des justes dans des circonstances difficiles et pénibles. C'est ce que du reste Origène a commenté d'une manière admirable. J'ai voulu en rapporter ici les paroles, afin que le prédicateur apprenne par cet exemple tout particulier la manière de tirer des développements de toute espèce de circonstances. « Après cela Dieu tenta

Abraham et lui dit : Abraham, Abraham. Abraham lui répondit : Me voici. » *Gen.* XXII. Observez chacune des circonstances, dit Origène ; car dans chacune d'elle, si l'on sait creuser profond, on trouvera un trésor. Et d'abord pourquoi Dieu lui a-t-il donné un nom et l'a-t-il appelé Abraham, c'est ce que le Seigneur nous explique lui-même quand il dit : « Car je vous ai établi le père d'un grand nombre de nations. » Cette promesse devait s'accomplir dans Isaac. Il avait donc enflammé le cœur d'Abraham d'amour pour son fils, et cela non-seulement en vue de la postérité, mais encore par l'espoir des promesses. Mais voilà que ce père reçoit l'ordre d'offrir en holocauste ce fils en qui étaient placées toutes ces grandes et magnifiques promesses, ce fils pour lequel son nom avait été changé en celui d'Abraham. Car il lui dit : « Prenez Isaac, votre fils unique qui vous est si cher. » Il ne suffisait pas de lui dire son fils ; mais Dieu ajouta « ce fils unique : » soit pour cela ; mais pourquoi ajouter encore « et qui vous est si cher ? » Voyez ici le poids et la grandeur de la tentation. Par ces appellations si douces et si tendres répétées tant de fois, l'affection paternelle est excitée, afin que le souvenir de sa tendresse se réveillant en son cœur, la main du père hésitât dans le sacrifice de son fils, et qu'ainsi toutes les forces de la chair se révoltassent contre la foi de son âme. « Prenez donc, dit Dieu, Isaac, votre fils unique que vous aimez tant. » Je veux bien, Seigneur, que vous parliez à un père de son fils et que vous ajoutiez que ce fils que vous lui ordonnez d'immoler est son fils unique. Cela suffit-il au supplice d'un père ? non ; vous ajoutez encore, « ce fils que vous aimez tant. » Mais sa douleur sera triplée : qu'est-il besoin que vous lui rappeliez encore que c'est Isaac ? Abraham ne savait-il pas que son fils unique, celui qu'il aimait tant, s'appelait Isaac ? Pourquoi donc ajouter ce nom dans ce moment ? pour que Abraham se souvînt que vous lui aviez dit qu'il aurait toute une postérité dans Isaac. Le Seigneur lui rappelle aussi ce nom afin qu'il désespère des promesses qui lui avaient été faites en ce nom. Tout cela était donc parce que Dieu tentait Abraham. Qu'y a-t-il après cela ? « Allez, dit Dieu, dans la terre de vision, dans une terre élevée. » Pourquoi conduire ainsi tout d'abord Abraham

sur une terre élevée et lui dire que là il aurait à sacrifier son fils? Dans quel but cette autre circonstance? afin que pendant sa marche et pendant toute la route son esprit fût tourmenté de mille pensées; afin qu'une fois arrivé là il fût torturé par l'ordre qui le pressera d'un côté, et l'amour pour son fils unique qui résistera de l'autre. C'est pourquoi il lui est ordonné de marcher, de gravir même une montagne, afin que pendant tout cela il ait le temps de lutter entre sa tendresse et sa foi, l'amour de Dieu et l'amour de son fils, les biens présents et l'attente des biens futurs. Et vous, Abraham, que faites-vous à tout cela? quelles pensées peuvent rouler dans votre cœur? La voix de Dieu s'est fait entendre pour examiner et éprouver votre foi. Que dites-vous à cela? que pensez-vous? que repassez-vous dans votre mémoire? Pensez-vous, réfléchissez-vous dans votre cœur que si cette promesse vous a été donnée dans Isaac et que si vous l'immolez, il n'y a plus de place pour les promesses divines? Non; il ne dit rien de tout cela, il ne discute pas, mais avec une obéissance simple et prompte il obéit. « Car il se leva avant le jour, prépara son âne, coupa le bois et prit avec lui son fils Isaac. » Il ne délibère pas, il n'hésite pas, il ne demande conseil à personne, mais sur-le-champ il se met en route. « Et le troisième jour il parvint au lieu qui lui était désigné. » Je passe maintenant sous silence quelle signification mystique a ce troisième jour, pour ne considérer que la sagesse et le dessein qu'il y a dans cette tentation. Le voyage est donc prolongé pendant trois jours, afin que pendant ces trois jours les entrailles paternelles soient torturées par mille soucis, afin que pendant tout cet espace de temps si long le père ait la vue de son fils, prenne sa nourriture avec lui, afin que pendant tant de nuits le fils reste suspendu au cou de son père, pressé sur son cœur, couché sur son sein. Voyez quelles proportions prend cette épreuve. C'est donc par de semblables moyens que Dieu éprouve la foi et l'amour de ses élus. Mais aussi une fois qu'on a été éprouvé de la sorte on mérite d'entendre ce que Abraham entendit après avoir souffert son épreuve : « Je sais maintenant que vous craignez le Seigneur, etc. » Car c'est une véritable épreuve de crainte et d'amour, si l'on met l'amour et la

charité pour Dieu au-dessus de tout ce qui nous paraît le plus cher.

Qu'a voulu dire le Maître, quand il dit à son serviteur : « Forcez-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. » On désigne ici deux espèces de prédestinés : les uns qui, de leur propre mouvement, acceptent la mortification et les souffrances de la croix ; les autres qui supportent avec douceur et patience les afflictions que Dieu leur envoie, et qu'ils voudraient cependant ne pas avoir si cela leur était possible. De même, en effet, que parfois des pères lient leurs enfants et les enchaînent pour qu'ils supportent le fer et le feu nécessaires à la guérison de leurs plaies, de même aussi le Père céleste excite par des afflictions ses enfants endormis à la salutaire souffrance des peines, afin de leur accorder la vie par ce moyen.

Qu'est-ce que cette parole du Sauveur : « Toute branche qui porte du fruit, il la nettoiera, afin qu'elle en porte davantage. » *Joan.* xv, 2. Elle signifie la providence toute particulière de Dieu et le soin qu'il a de nous ; et s'il prend le nom de cultivateur, c'est qu'il ne cesse jamais de cultiver et d'alimenter les semences spirituelles des vertus. C'est pour cela, en effet, qu'il est dit ailleurs : « Mon Père agit continuellement et moi aussi. » *Joan.* v, 17. Mais la culture se fait principalement par le nettoyage, lorsqu'on retranche comme des branches stériles tout ce qui est superflu et qui arrête les fruits du salut, afin que notre amour tout entier, s'arrachant aux créatures, ne se reporte plus que sur Dieu seul.

Joab appelé par Absalon, ayant refusé de venir, celui-ci fit incendier ses moissons, afin que, affligé de cette perte, il vînt le trouver. C'est ainsi que quand nous refusons de venir à Dieu qui nous appelle à lui avec amour, nous nous voyons parfois, par une disposition de sa providence, accablés de diverses tribulations, afin que, forcés ainsi par cette nécessité, nous implorions enfin le secours de Celui qui est le refuge et la consolation de tous ceux qui viennent à lui.

De même qu'une bonne mère n'accourt jamais mieux consoler et caresser son petit enfant que quand elle le voit pleurer amère-

ment, de même Dieu n'est nulle part plus près de ses serviteurs que dans la tribulation, quoique, de temps en temps, cela nous apparaisse moins.

« Quoi qu'il arrive au juste, il ne s'attristera point, mais les méchants auront le cœur pénétré d'affliction. » *Prov.* XII, 21. Nous concluons de là que les afflictions sont salutaires pour les justes, mais que par leur faute elles sont pernicieuses aux impies. Il y eut un temps où les hommes étaient exposés à toutes les attaques des bêtes féroces ; mais le progrès du temps et l'art ont fait que non-seulement il n'en est pas blessé, mais que même elles lui servent à beaucoup d'usages. Telle est la tribulation, qui, pour l'homme sage, est une occasion de vertu, et pour l'insensé, une occasion de ruine. Il nous faut donc bien prendre garde que par notre faute et notre négligence nous ne trouvions de quoi nous nuire dans ce qui aurait pu nous aider avec de la raison et de la prudence. L'ardeur du soleil fond la cire et durcit la boue ; de même le feu de la tribulation adoucit les âmes des justes, tandis qu'au contraire il endurcit et rend pires encore celles des méchants.

L'Ecclésiastique nous apprend ce qu'il faut faire au temps de la tribulation : « Acceptez de bon cœur tout ce qui vous arrivera ; demeurez en paix dans votre douleur, et au temps de votre humiliation, conservez la patience, car l'or et l'argent s'épurent par le feu ; mais les hommes que Dieu veut recevoir, s'éprouvent dans le fourneau de l'humiliation. » II, 4, 5. De même un peu plus bas : « Ceux qui craignent le Seigneur, garderont ses commandements, et ils auront patience jusqu'à ce qu'il jette les yeux sur eux, en disant : si nous faisons pénitence, c'est dans les mains du Seigneur que nous tomberons, et non dans les mains des hommes. » 21, 22. Il est vrai qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

LXVIII.

Travail.

Toute la vie du chrétien qui vit selon l'Evangile, est une croix et un martyre. S. AUGUSTIN, *Sermons.*

« Le royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui l'emportent. » *Matth.* XI, 12. Ne vous semble-t-il pas que c'est de la violence, quand la chair désire être ce qu'est Dieu et monte, pour juger les anges, là d'où les anges se sont précipités. S. JÉRÔME, *Lettre à la vierge Eustochie.*

« Je châtie mon corps, dit l'Apôtre, et je le réduis en servitude. » I *Cor.* IX, 27. Saint Paul, devenu déjà la demeure de Jésus-Christ, un vase d'élection, comprend que la grâce seule ne lui suffit pas, s'il n'y joint le soin de veiller sur cette grâce et l'activité du travail. EUSÈBE D'EMÈSE, *Sermon pour le commencement du carême.*

Notre volonté veut bien ne pas avoir les passions charnelles, mais de manière à ne jamais vouloir supporter les douleurs nécessaires sans lesquelles on ne peut posséder entièrement les vertus. Elle désire obtenir la chasteté du corps sans le châtier, acquérir la pureté du cœur sans la fatigue des veilles, abonder en vertus spirituelles avec sa chair en repos, posséder la grâce de la patience sans avoir à souffrir aucun outrage, pratiquer l'humilité de Jésus-Christ sans perdre les honneurs et les dignités de ce monde, embrasser la simplicité de la religion tout en ayant l'ambition du siècle, servir Jésus-Christ avec la louange et la faveur des hommes, être prudents dans la vérité sans jamais offenser qui que ce soit. Enfin elle désire les biens futurs, sans vouloir perdre les biens présents. CASSIEN, *Sur la concupiscence de la chair et de l'esprit,* IV, XII.

Si quelqu'un a cette force d'âme et cette disposition heureuse à la vertu et à la continence qui lui fassent dédaigner toutes les voluptés et vivre toujours dans les fatigues du corps et les efforts de l'âme, sans qu'il puisse trouver du plaisir dans le repos, le délassement, la culture de l'amitié, les jeux et les festins ; s'il

pense qu'on ne doit désirer dans la vie que ce en quoi se trouvent gloire, honneur et probité, cet homme-là, à mon avis, est un homme en qui Dieu a répandu quelques-uns de ses biens et de ses dons. CICÉRON, *Discours pour Cœlius.*

Pour dire la vérité, Dieu a montré aux hommes que le travail était le principe de tout bien et de toute vertu. Otez le travail, il ne peut plus se faire rien de bon dans le genre humain. PHILON.

Exercez-vous aux fatigues volontaires, pour pouvoir aussi supporter celles qui ne le sont pas. ISOCRATE.

Xénophon ayant vu un jeune homme actif et ami du travail, lui dit : « C'est une provision bien agréable que vous vous préparez pour la vieillesse. » XÉNOPHON.

Le crocodile est terrible pour ceux qui le fuient, mais faible contre ceux qui le poursuivent. Il en est de même de certains hommes; si vous leur cédez et si vous les craignez, ils deviennent féroces; si vous les méprisez et leur résistez bravement, ils se retirent aussitôt. PLINE.

De même que l'ennemi est plus acharné contre les fuyards, de même, il y a pour vous de plus grands désavantages, si vous cédez et tournez le dos.

Le luxe du corps émousse la vivacité de l'esprit; un luxe immodéré éteint le génie.

Dès que l'Epouse eut dit : « Je suis noire, mais je suis belle, etc., » *Cant.* I, 4, paroles par lesquelles elle montrait les fatigues et les persécutions qu'elle avait supportées pour son Epoux, elle en ajouta sur le champ le motif : « Ne vous étonnez pas, si je suis brune, car c'est le soleil qui m'a ôté ma couleur; » c'est-à-dire le soleil de justice, l'Epoux dont toute la vie fut remplie de fatigues; dont toute la doctrine n'est guère autre chose que l'enseignement de la patience dans les travaux; dont la charité à notre égard et les bienfaits sont si grands que je ne pourrai en aucune manière me retenir, pour sa gloire, de m'exposer à toutes les souffrances, à toutes les peines. « Car la charité de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, nous presse, » pour que nous nous appliquions, autant que c'est possible, à l'imiter et à ne servir que lui seul. C'est là la doctrine de tous les saints : « Tous les

jours, nous sommes livrés à la mort à cause de vous, et nous sommes regardés comme des brebis destinées à la boucherie. » *Ps.* XLIII. Notre amour pour vous, Seigneur, est la cause de cette affliction. Un des pères du désert, nommé Bisarion, ayant vu un mort dépouillé de tout vêtement, se dévêtit de son manteau, l'en couvrit, et l'enterra. Plus loin, apercevant encore un mendiant tout nu, il lui donna le reste de son vêtement, et demeura lui-même tout nu, pour pouvoir couvrir dans son pauvre la nudité de Jésus-Christ. Comme ensuite Bisarion se trouvait ainsi dans un coin, un des principaux de la ville qui le connaissait lui demanda qui l'avait mis dans cet état; Bisarion, lui montrant le livre des Evangiles qu'il avait gardé, lui répondit : « Voilà celui qui m'a dépouillé. » Or, c'est comme s'il lui avait dit : C'est le soleil qui m'a ôté ma couleur. Lisez PALLADIUS, *Vie du moine Bisarion.*

« Toute oblation qui s'offre au Seigneur, se fera sans levain, et vous ne brûlerez sur l'autel ni levain, ni miel, dans le sacrifice qu'on offre au Seigneur. Vous offrirez le sel dans toutes vos oblations. » *Levit.* II, 11, 13. Par cette loi, le Seigneur rejette non-seulement de son sacrifice tout levain de malice et d'iniquité, mais encore il exige toujours le sel dans tout ce qui accuse la douceur et le plaisir de la chair; parce que, comme le dit saint Jérôme, rien ne lui plaît que ce en quoi il y a de l'amertume et du mordant.

Plus quelque chose est difficile et pénible, plus c'est agréable à Dieu, pourvu toutefois que tout le reste soit en harmonie. Car il est évident qu'une grande somme de mérites s'ajoute aux bonnes œuvres, quand, de leur nature, elles sont pénibles. Voilà pourquoi David, étant sur le point d'offrir un sacrifice au Seigneur dans l'aire d'Areuna Jébuséen, ne voulut jamais recevoir les animaux et les chars qu'il lui offrait gratuitement; mais il dit à celui qui les lui offrait : « Je ne puis recevoir ce que vous m'offrez, mais je l'achèterai de vous, et je n'offrirai point en holocauste au Seigneur mon Dieu ce qui ne m'appartient pas. David acheta donc l'aire et donna pour les bœufs cinquante sicles d'argent. » II *Reg.* XXIV, 24.

LXIX.

Prospérité ; adversité.

Souvent ce qu'on regarde comme un effet de la colère de Dieu est un don de la grâce, comme aussi souvent ce qu'on regarde comme une grâce est un effet de sa colère. S. Grégoire.

Le bonheur dans la vie présente nous est quelquefois donné pour nous porter à une vie meilleure ; quelquefois aussi pour mieux nous condamner pour l'éternité.

L'abondance des biens, d'ordinaire, détourne d'autant plus l'âme de la crainte de Dieu, que par là même elle demande plus qu'on ne pense à une foule de choses. Id., *Homélies*.

Quiconque ne s'applique qu'à désirer l'éternité ne se laisse ni emporter par la pauvreté, ni ébranler par l'adversité. N'ayant rien à désirer dans le monde, il n'a rien à craindre de lui. Id.

Les justes craignent l'adversité dans la prospérité, et songent à la prospérité dans l'adversité. Quant aux méchants, ils portent toujours intérieurement par la pensée le poids des affaires qu'ils multiplient si bien au dehors. Id., *Morales*, VIII, xxxviii.

Les méchants font d'autant plus de progrès dans le mal, qu'ils ont moins de châtiments à souffrir. Id., *ibid.*, XV, xviii.

Les médecins accordent aux malades dont ils désespèrent tout ce qu'ils demandent. C'est ainsi que Dieu donne les biens temporels aux méchants. Id., *ibid.*, XV, ii.

Aucune adversité ne met à terre celui que nulle prospérité ne corrompt ; et celui qui s'attache à la vérité, ne succombe pas à la folie de la vanité. Id., *ibid.*, XX, xix.

C'est une marque de perte manifeste quand un bon résultat couronne les œuvres d'iniquité auxquelles on a visé, et qu'aucune contrariété ne vient se mettre à la traverse de ce qu'a conçu une âme perverse. Id., *ibid.*, XXVI, xvi.

« Pourquoi la lumière est-elle donnée à un misérable, et pourquoi la vie est-elle accordée à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? *Job.* iii, 20. Quand les saints voient que le bonheur du monde leur sourit, ils sont dans le trouble et dans la crainte.

Car ils craignent de recevoir ainsi le fruit de leurs travaux; ils craignent que la justice divine ne voie la blessure cachée en eux, et que les comblant de dons extérieurs, elle ne les repousse de ceux qui appartiennent à l'âme. Mais comme au dedans d'eux-mêmes ils pensent ne faire le bien que pour plaire à Dieu seul, et qu'ils n'ont point de joie dans l'abondance de leur prospérité, ils craignent moins au sujet de cette prospérité les jugements cachés portés contre eux : toutefois, ils supportent avec peine cette même prospérité, parce qu'elle embarrasse leur contemplation intérieure, et c'est avec peine aussi qu'ils tolèrent les agréments de cette vie, par la raison qu'ils savent très-bien que ces agréments les retardent de tous côtés dans leurs désirs intérieurs. Dans ce monde, en effet, l'honneur tient plus de place que le mépris, et la grandeur de la prospérité pèse plus que le malheur de la nécessité. Car quelquefois, quand l'homme se trouve extérieurement accablé sous le poids de cette dernière, il est beaucoup plus libre pour désirer les biens intérieurs, tandis qu'étant forcée de se soumettre à une foule de choses par suite de la première, l'âme est retenue et retardée dans la course de ses désirs. D'où il arrive que les saints craignent beaucoup plus dans ce monde la prospérité que l'adversité. Car ils savent que quand d'agréables distractions s'emparent de l'âme, elle se laisse aller quelquefois avec plaisir et en toute liberté à désirer les biens extérieurs. Id., *ibid.*, V, I.

Les flatteries du monde sont plus dangereuses que ses déceptions ; et il faut s'en garder beaucoup plus quand il tâche par toute sorte de moyens de se faire aimer que quand il nous invite et nous force même à le mépriser. S. AUGUSTIN, *Lettre à Dioscore.*

Qui ne se laisse pas prendre au charme du bonheur ne se laisse point abattre par les embarras de l'adversité. Id., *des Paroles du Seigneur,* liv. II.

C'est le propre d'une grande vertu de lutter avec la prospérité, pour qu'elle ne nous tende point de piéges, ne nous corrompe point et ne nous fasse point tomber : c'est le propre d'une grande vertu, dis-je, de lutter avec la prospérité; et c'est le propre d'un grand bonheur, de n'être point vaincu par lui. Id., *ibid.*

Celui-là est grand et digne d'estime, qui du moins, au milieu du bonheur, n'a pas pris un rire plus inconvenant, ou une parole plus insolente, ou un soin plus immodéré de ses vêtements ou de son corps. S. BERNARD, *Livre de la considération*, II.

La prospérité est la marâtre de la vertu; elle favorise pour nuire; elle poursuit de ses succès malheureux ceux qu'elle protége pour mieux causer leur perte au bout : elle verse au commencement de douces boissons à ses convives; et quand ils se sont ainsi enivrés, elle y mêle alors un poison qui donne la mort. S. JEAN CHRYSOSTOME.

Pleurez sur le pécheur heureux ici-bas; car au-dessus de lui est suspendu le glaive du jugement. S. NIL.

Tout malheur est léger à l'homme fort. EVAGRIUS.

On a peine à percer quand la pauvreté domestique est un obstacle aux vertus. JUVÉNAL.

D'ordinaire, la prospérité qui vient tout-à-coup, est insolente. CHARICLÈS.

C'est le temps où l'on fuit pendant le combat qui dénote l'homme vraiment courageux : l'infortune, au contraire, montre l'homme sage. DÉMONAX.

Selon Démétrius, celui qui ne peut supporter la mauvaise fortune ne peut non plus supporter la bonne. DÉMÉTRIUS.

Dans la prospérité soyez modéré, et dans le malheur soyez sage et prudent. CYPSÉLUS.

L'insensé qui jouit de la prospérité, en est comme ivre, et devient encore plus insensé. ISOCRATE.

Etre sage dans la prospérité est la même chose que de courir sur un chemin glissant. DENIS.

Tant que vous serez heureux, prenez garde à l'adversité : car la fin ne répond pas toujours au commencement. CATON.

Si la fortune vous sourit, prenez garde de vous enorgueillir; si elle vous menace, prenez garde d'être englouti.

Il ne faut nullement se fier à la prospérité de personne, si grande qu'elle soit. TITE-LIVE.

Ce sont les richesses, la puissance et la faveur qui éprouvent le plus sûrement les caractères. QUINTILIEN.

L'homme n'est pas en sûreté au milieu des complaisances de la fortune. QUINTE-CURCE.

L'égalité d'âme est le meilleur assaisonnement de la fortune. PLAUTE.

Si la fortune le veut, de rhéteur vous deviendrez consul, comme aussi, selon sa volonté, de consul vous deviendrez rhéteur. JUVÉNAL.

La bonté de l'âme, dans le malheur, diminue le mal de moitié.

L'humble fortune ne se trouve point exposée à de très-grands maux.

Rien de plus insupportable qu'un insensé dans la prospérité.

Une petite fortune est ce qu'il y a de plus sûr.

Le bonheur arrive rarement tout entier sans quelque infortune.

Tous les jours ne peuvent pas être bons : l'un est bon, l'autre est mauvais.

Tantôt il pleut et tantôt le soleil se lève dans un ciel serein.

Ce ne sont pas toujours les mêmes vents qui soufflent : tantôt ce sont les uns, tantôt les autres.

La fortune est favorable à tous ceux qui sont vraiment sages.

Dans quelque adversité du sort que ce soit, le genre d'infortune le plus triste est d'avoir été un jour heureux. BOÈCE, *de la Consolation*, liv. II.

Que la justice règle ce qu'a donné la fortune et que la modération dirige ce qu'aura trouvé la justice. Car augmenter sa confiance en soi-même c'est diminuer sa gloire. SOCRATE.

La fortune, comme un médecin ignorant, en a aveuglé beaucoup. CICÉRON, *de l'Amitié*.

C'est se tromper que de se croire dans la prospérité à l'abri de toutes les attaques du sort : et c'est penser sagement que de craindre le malheur au milieu des faveurs de la fortune. Id., *Rhétorique*, liv. II.

Non-seulement la fortune est aveugle, mais encore la plupart du temps elle aveugle ceux à qui elle s'est attachée. Car ils se laissent aller à l'arrogance et presque à l'orgueil méprisant, et l'on ne peut trouver rien de plus insupportable qu'un insensé dans la prospérité. Id., *ibid.*

Réflexions de l'auteur.

Il y a cette parole du prophète contre ceux qui ont toujours joui d'une fortune prospère : « Moab a été dans l'abondance dès sa jeunesse; il s'est reposé sur sa lie; on ne l'a point fait passer d'un vase dans un autre. » *Jerem.* XLVIII, 11. C'est-à-dire il n'a pas été éprouvé par la tribulation et le malheur. Car le malheur donne l'intelligence. Tels furent aussi ceux dont il a été écrit : « Ils ne participent point aux travaux des hommes, et ils n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés. » *Ps.* LXXII. Tout ce psaume, du reste, montre combien est vain et misérable le bonheur de ce monde.

« Ne vous glorifiez point de vos vêtements et ne vous élevez point au jour où vous serez en honneur; car il n'y a que le Très-Haut dont les ouvrages soient admirables et dignes de gloire, et ils sont cachés et inconnus aux hommes. » *Eccli.* XI, 4. Cette maxime a pour but de nous faire comprendre que sous les yeux de Dieu toute cette gloire se change en ignominie. C'est ce que du reste déclare l'Ecclésiastique, quand il ajoute : « Beaucoup de puissants princes ont été entièrement ruinés, et ceux qui étaient dans la gloire ont été livrés entre les mains des autres. » XI, 6. On connaît l'histoire de Crésus, si célèbre par ses immenses richesses, et qui, dans sa sécurité au sujet de son bonheur, fut inutilement averti par le philosophe Solon de la fragilité des choses humaines. Vaincu ensuite par Cyrus et sur le point d'être livré au bûcher, il se rappela les conseils de celui qui l'avait averti et se mit à crier : « Solon! Solon! » Cyrus lui ayant demandé ce que voulait dire ce cri, et Crésus le lui ayant dit, Cyrus le délivra et le combla dans la suite de grands honneurs à cause de cet avis salutaire qu'il lui avait donné. Ainsi, ce repentir tardif profita à Crésus : mais en quoi profitera-t-il à ceux qui, avertis en vain pendant leur vie par de salutaires conseils, ne reconnaissent leur folie qu'au moment même où la mort les frappe : et encore y a-t-il lieu de douter si leur repentir est vrai ou faux, amené par la nécessité ou volontaire de leur part.

« Souvenez-vous de la pauvreté pendant l'abondance et des besoins de l'indigence au jour des richesses. » *Eccli.* XVIII, 22. Et cet autre texte : « Au jour des biens, n'oubliez pas les maux. » XI, 27. C'est par cette considération que l'on doit réprimer l'insolence de la prospérité : celui qui tout à l'heure était riche peut demain être pauvre. Car il est écrit : « Du matin au soir le temps se change, et tout cela se fait en un moment aux yeux de Dieu. » *Eccli.* XVIII, 26.

Que l'orgueil et la fierté accompagnent d'ordinaire la prospérité et la fortune, c'est ce que témoignent les paroles du Prophète : « Mes ennemis ont environné mon âme ; ils sont remplis de graisse, leur bouche a parlé avec orgueil. » *Ps.* XVI. Ou bien, selon une autre traduction : « De leur graisse ils ont fermé leur bouche : leur bouche a parlé avec orgueil. » Ces paroles désignent la satiété et les délices des méchants, satiété et délices que d'ordinaire accompagnent l'insolence et la fierté. On en a un exemple dans Nabal du Carmel, I *Reg.* XXV, qui, ayant préparé un festin royal dans sa maison, répondit cependant avec orgueil et insolence aux envoyés de David. C'est aussi pour cela que sont condamnés les habitants de Sodome, à qui le Seigneur fait ces reproches par la voix d'Ezéchiel : « Voici quelle a été l'iniquité de Sodome, votre sœur : ç'a été l'orgueil, l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses et l'oisiveté où elle était, elle et ses filles ; elle ne tendait point la main au pauvre et à l'indigent. » *Ezech.* XVI, 49. Texte auquel s'adapte celui-ci : « Ce peuple si aimé de Dieu, s'étant engraissé de ses dons, s'est révolté contre lui, etc. » *Deut.* XXXII, 15.

Combien d'âmes que la prospérité trompeuse et perfide a enorgueillies ! Elle a poussé le saint roi David à faire le dénombrement de son peuple, qu'une peste horrible devait ensuite frapper. Elle a rempli d'orgueil l'âme d'Ezéchias à l'arrivée des envoyés de Babylone, et celle du roi Amasias après la défaite des Iduméens dans la vallée des Salines ; victoire qui lui fit lever une armée contre Joas, roi d'Israël. Ce dernier comprenant son orgueil lui envoya des députés pour le prier et l'avertir de la sorte : « Parce que vous avez eu de l'avantage sur les Iduméens et que

vous les avez battus, votre cœur s'est enflé d'orgueil : soyez content de votre gloire et demeurez en repos dans votre maison. Pourquoi cherchez-vous votre malheur pour périr vous-même et faire périr Juda avec vous? » IV *Reg*. XIV, 10. Mais Amasias négligeant cet avis apprit par son malheur que le succès ne doit enfler personne. Enfin, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, quand Agar, servante de Sara, vit qu'elle avait conçu, elle méprisa sa maîtresse, et la méprisa si bien que plus tard, frappée par elle, elle fut forcée de fuir. Mais un ange du Seigneur, s'étant présenté à elle, réprima son orgueil en lui donnant le conseil de regagner la demeure d'Abraham et de se remettre humblement entre les mains de sa maîtresse.

Fort est celui que le malheur n'abat point; plus fort celui que la prospérité ne charme point; mais très-fort est celui que ne troublent aucunement les vicissitudes des choses et les changements de fortune. Car ces changements rendent l'épreuve plus grande et plus amère, puisque la prospérité ne nous charme que davantage quand elle vient après le malheur, et que celui-ci ne nous blesse pas moins en survenant subitement avec envie au milieu de notre bonne fortune.

LXX.

Epreuve de la vertu.

« Qui est celui qui considère ma patience? » *Job*. XVII, 15. Parce que Dieu n'exauce pas sur-le-champ, il paraît ne pas faire attention; car ici, ce sont des désirs et des vœux ardents que Job expose devant le Seigneur. C'est qu'en effet un moment qui est court pour celui qui donne, est bien long pour celui qui désire. S. Grégoire, *Morales,* liv. XIII, XXII.

L'assistance de Dieu paraît moins nécessaire dès là qu'on l'a toujours : Dieu la retire donc de temps en temps, afin que l'homme voie qu'il n'est rien sans elle. Id., *ibid.*, XXIII, XXVIII.

Quand donc, abandonnés de cette assistance, nous commençons à tomber et que cependant, aidés par elle, nous sommes retenus au bord de l'abîme, il faut croire alors que c'est nous qui

commençons à tomber, mais que c'est la protection de Dieu qui nous retient. Id., *ibid.*

« Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé. » *Cant.* III, 1. Souvent le visage de celui que l'on cherche ne s'offre pas à nous, pour que les désirs de notre cœur en soient augmentés, pour que, plus on désire longtemps l'époux, plus on se saisisse avidement de lui, une fois qu'on l'a trouvé. Id., *ibid.*, XXVII, I.

Réflexions de l'auteur.

Jacob aimait Joseph plus que ses autres frères parce qu'il l'avait engendré dans sa vieillesse. C'est de cette manière qu'on doit aussi estimer les bonnes œuvres que l'on fait dans sa vieillesse spirituelle; vieillesse dont parle le Psalmiste, quand il dit : « Ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse, » *Ps.* LXX; c'est-à-dire quand l'ardeur de la charité ou de la dévotion m'abandonne et tombe comme sous le poids de la faiblesse d'un vieillard. Parmi les forts de David, il en est un dont on fait l'éloge surtout parce qu'il tua un lion, au temps où la terre était couverte de neige. II *Reg.* XXIII, 20. Or ce fait paraît devoir nous donner la même signification. Car le temps où la terre est couverte de neige, c'est lorsque l'ardeur de la charité nous abandonne. C'est dans ce temps qu'une âme élevée et ferme doit combattre le démon qui, comme un lion, rugit autour de nous; et c'est, du reste, ce que faisait David, puisqu'il dit : « L'affliction et l'angoisse (dont l'un pesait sur le corps, et l'autre sur l'âme), sont venues fondre sur moi, et cependant je n'ai pas oublié vos commandements. » *Ps.* CXVIII. « Mon âme est tombée en défaillance dans l'attente de votre secours salutaire : et j'ai conservé une espérance très-ferme dans vos paroles. Mes yeux sont tout languissants, à force d'attendre votre promesse : je suis devenu comme un vase de peau exposé à la gelée; mais cependant je n'ai point oublié vos ordonnances pleines de justice. » *Ibid.* Paroles dont voici le sens : mon âme est désormais tout-à-fait tombée en défaillance, dans l'attente inquiète de votre secours sur qui s'appuie tout mon salut : mes yeux mêmes sont tout languissants, à force de regarder jour et nuit au ciel si par hasard ils

verraient venir le salut que vous avez promis à votre serviteur. Mais bien que je sois tellement accablé par la multitude de mes malheurs et la continuité de mes peines que ma peau peut être comparée à une outre exposée à la gelée ou suspendue près du feu, cependant, je n'ai jamais oublié vos lois, jamais ces orages ne m'ont éloigné de la voie droite et sainte.

Si le Seigneur assiste toujours les justes, s'il leur est toujours favorable, il paraît cependant quelquefois s'éloigner d'eux quand il permet aux méchants ou aux démons de les tourmenter violemment. Job et David s'en sont plaint bien des fois. De là ces paroles : « Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous enfin? Jusques à quand détournerez-vous votre visage de dessus moi? » *Ps.* XII. « Levez-vous, pourquoi vous endormez-vous, Seigneur? Levez-vous, et ne nous rejetez pas toujours? *Ps.* XLIII. « Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de moi? pourquoi dédaignez-vous de me regarder dans le temps de mon besoin et de mon affliction? » *Ps.* IX. Un autre traduit : « Pourquoi, Seigneur, vous tenez-vous éloigné? pourquoi vous cachez-vous au temps de l'affliction? » Cependant David avait dit de lui ailleurs : « Vous êtes mon protecteur dans le temps de mon besoin et de mon affliction. » C'est ainsi que le grand saint Antoine, après bien des coups reçus du démon, dit au Seigneur qui venait le visiter ensuite : « Où étiez-vous, ô mon bon Jésus? où étiez-vous? Pourquoi n'étiez-vous pas là dès le commencement pour m'aider et guérir mes blessures? » Et le Seigneur répondit : « Antoine, j'étais là : mais j'attendais pour voir ta lutte. Or maintenant que tu as combattu avec courage, je ferai que ton nom sera répandu sur toute la terre. » On lit à peu près la même chose de sainte Catherine de Sienne.

Heureuse l'âme qui peut vraiment dire : « Seigneur, vous avez mis mon cœur à l'épreuve, et vous l'avez visité durant la nuit; vous m'avez éprouvé par le feu, et l'iniquité ne s'est point trouvée en moi. » *Ps.* XVI. Nous lisons : « La fournaise éprouve les vases du potier, et l'affliction éprouve les hommes justes. » *Eccli.* XXVII, 6. « Le Seigneur a éprouvé les justes comme dans une fournaise. » *Sap.* III, 6. De plus, l'Apôtre se glorifie d'abord en

Dieu et ensuite dans les tribulations : parce que, dit-il, « la tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. » *Rom.* v, 3-4. Que personne ne regarde donc sa vertu éprouvée, soit par les jeûnes, soit par la prière, ou même par l'aumône. Car c'est la tribulation qui, entre toutes choses, éprouve surtout la justice des bons. Que personne ne se rende donc de témoignage avant elle sur sa propre justice, bien que même après elle on ne doive pas encore déposer toute crainte.

Il arrive très-souvent que les saints sont délaissés par Dieu pour un peu de temps, et que c'est par là qu'ils sont éprouvés et non réprouvés. Aussi, quand le Sauveur eut dit, par la bouche du Prophète : « O Dieu, ô mon Dieu, jetez sur moi vos regards; pourquoi m'avez-vous abandonné... Mon Dieu, je crierai pendant le jour, et vous ne m'exaucerez pas pendant la nuit, et je ne demeure point dans le silence; » il ajoute cependant un peu plus bas : « Qu'il soit craint par toute la postérité d'Israël, parce qu'il n'a point méprisé, ni dédaigné l'humble supplication du pauvre et qu'il n'a point détourné de moi son visage, mais qu'il m'a exaucé, lorsque je criais vers lui. » *Ps.* XXI.

Quand le juste se trouve abandonné de Dieu pour un temps, il y a pour lui un remède tout particulier dans l'espérance, la prière et la méditation. C'est ce que le Prophète nous montre assez manifestement par son exemple, puisque dans ses Psaumes il se sert de ce triple remède. Car après avoir dit : « Pourquoi, mon âme êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous? » il se réfugie dans l'espérance et dit : « Espérez au Seigneur, parce que je le louerai encore. » *Ps.* XLI. Paroles qu'il répète deux fois dans ce psaume et une autre fois dans le suivant qui commence par ces mots : « *Judica me, Deus.* » Ensuite, il aborde la prière et dit : « Voici la prière que j'offrirai au dedans de moi à Dieu, l'auteur de ma vie. Je dirai à Dieu : vous qui êtes mon rocher, pourquoi m'avez-vous oublié, et pourquoi faut-il que je marche tout accablé de tristesse, tandis que je suis affligé par mon ennemi? » *Ps.* XLI. Enfin il refait et soutient son âme chancelante par la méditation et le souvenir des bienfaits de Dieu, quand il dit : « Mon âme a été toute troublée en moi-même : c'est

pourquoi je me souviendrai de vous dans la terre du Jourdain, près d'Hermon et de la petite montagne qui me sert de retraite. » *Ps*. XLI.

Il témoigne aussi ailleurs que ce souvenir l'a raffermi dans l'humiliation, quand il dit : « Si je n'avais fait ma méditation de votre loi, j'aurais péri, il y a longtemps, dans mon humiliation, » c'est-à-dire dans mon affliction. *Ps*. CXVIII.

La grandeur de la tempête dont parfois Dieu éprouve ses élus, est bien montrée par ces paroles du Psalmiste : « Un abîme invoque un autre abîme au bruit des orages que vous excitez sur les eaux; toutes vos eaux élevées comme des montagnes m'ont submergé, et tous les flots de votre colère sont venus fondre sur moi, » *Ps*. XLI : paroles dont voici le sens; un malheur appelle un autre malheur, et il n'y a aucun terme pour les adversités. C'est une allégorie élégante qui nous montre Dieu, excitant son tonnerre, soulevant une tempête immense, et accablant David comme sous un déluge d'eaux. Or il n'est personne qui ne sache que dans la Bible les eaux désignent les calamités de ce monde. Il est bon de remarquer le titre du psaume qui est un psaume de morale, titre qu'on lui a donné parce qu'il montre que, quand bien même rien ne paraît laissé à l'espoir, il faut cependant espérer et avoir confiance dans la miséricorde du Seigneur. C'est la même chose pour le psaume LIX qui commence par ces mots : *Deus, repulisti nos*, etc., où il est dit : « Vous avez fait voir des choses dures à votre peuple : vous nous avez fait boire du vin de componction et de douleur. » Même chose aussi pour le psaume XLIII. Car après avoir parlé de l'antique protection de Dieu pour les justes et de sa providence toute paternelle, il montre ensuite à combien de malheurs et de calamités il permet qu'ils soient en butte. Car il ajoute : « Mais maintenant, vous nous avez repoussés, et couverts de confusion; et vous ne voulez plus, ô Dieu, marcher à la tête de nos armées, etc., » maux qu'il assure être arrivés aux justes, quand il dit : « Tous ces maux sont venus fondre sur nous, et cependant, nous ne vous avons point oublié, et nous n'avons point commis d'iniquité contre votre alliance, etc.; néanmoins, à cause de vous, nous

sommes tous les jours livrés à la mort, et nous sommes regardés comme des brebis destinées à la boucherie. » *Ps.* XLIII.

Au reste, il y a un remède commun à ce malheur, et c'est le même qu'indique ailleurs le Prophète, quand il dit : « Les justes sont exposés à beaucoup d'afflictions, et le Seigneur les délivrera de toutes ces peines. Le Seigneur garde tous leur os : un seul de ces os ne pourra être brisé. » *Ps.* XXXIII. Il y a encore une autre consolation qui nous est indiquée par ces paroles de l'Ecclésiastique : « Ne perdez pas le souvenir du mal au jour heureux, etc. » XI, 27. La brièveté du temps est aussi une consolation dans la peine : car le Seigneur ne nous rejetera pas éternellement; de là cette parole: « Sa colère est d'un moment, et la vie est dans son pardon. »

Quand l'homme juste se verra privé pour un temps de la douceur et de la force spirituelle, qu'il ne perde pas courage. Car il doit se souvenir qu'il a été écrit : « J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé, oubliant que c'était par un pur effet de votre bonté que vous m'aviez affermi dans l'état si florissant où j'étais. Vous avez détourné votre visage de moi, et aussitôt, j'ai été tout rempli de trouble. » *Ps.* XXIX. A ce texte se rapporte cet autre : « Vous le visitez dès le matin, et aussitôt vous le mettez à l'épreuve. » *Job.* VII, 18. Or, l'un et l'autre est salutaire et nécessaire à l'homme. Car par cette visite s'acquiert la charité, et par cette épreuve l'humilité; la première nous fait connaître la bonté de Dieu, la seconde la faiblesse de l'homme.

Les paroles suivantes du psaume LXV montrent que Dieu éprouve ses élus par la tribulation : « Vous nous avez éprouvés, ô mon Dieu; vous nous avez éprouvés par le feu des tribulations, comme on éprouve l'argent. Vous nous avez fait tomber dans le piége; vous avez chargé nos épaules d'afflictions; vous avez mis sur nos têtes des hommes qui nous ont accablés de maux. Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez conduits dans un lieu de rafraîchissement. » Or si Dieu a éprouvé Abraham, Job, Tobie et tous les saints martyrs, que personne, pendant la tribulation, ne se croie abandonné du Seigneur; c'est au contraire une épreuve. Le saint Prophète nous apprend donc par

son exemple ce que les hommes qui aiment Dieu doivent penser de leurs adversités; elles leur arrivent par un dessein et un effet de la volonté de Dieu, afin que comme le feu purifie l'or et l'argent, de même leurs âmes deviennent plus pures par le malheur; car c'est par lui qu'est détruit l'amour de nous-mêmes et des choses fragiles et périssables de ce monde, et que le goût de la piété et de l'innocence s'enflamme en nous. Mais bien différente est la conduite de ceux que Dieu a résolu de punir d'une mort éternelle. Car le malheur, loin de purifier leurs souillures et leurs vices, ne fait que les augmenter et les mettre au comble; et plus il croît, plus aussi croît l'impiété de leurs cœurs, de même que nous voyons un seul et même feu durcir la boue et fondre la cire.

Bien que souvent Dieu envoie aux justes différentes calamités pour les éprouver, cependant ils ne doivent jamais cesser pour cela d'espérer et de prier. David le montre bien par son exemple, quand il dit : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; j'ai été dans la dernière affliction; et j'ai dit dans ma fuite ou dans le trouble où j'étais : Tout homme est menteur. *Ps.* CXV. C'est comme s'il disait : « Je crois, et j'ai une foi très-assurée dans les promesses de Dieu; c'est pourquoi je parle avec une grande confiance. Bien plus quand je me trouvais au milieu des plus grandes difficultés, et que je fuyais précipitamment les ennemis qui me menaçaient, je disais cependant : Tous les hommes, à la vérité, sont menteurs, mais Dieu du moins ne peut mentir. C'est pourquoi il me conservera sain et sauf, me fera triompher de mes ennemis, et m'élèvera sur le trône. Quelle grâce rendrai-je donc au Seigneur qui m'a donné le salut et m'a comblé, moi et ma maison, de tant de bienfaits. Le même prophète expose ailleurs en ces termes la grandeur de son affliction : « Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux des tribulations sont entrées jusque dans mon âme. Je suis enfoncé dans une boue profonde, où il n'y a point de fond. Je suis tombé dans la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé. Je me suis lassé à force de crier, et ma gorge en a été desséchée; mes yeux se sont épuisés à force d'espérer en mon Dieu. » *Ps.* LXVIII. C'est comme s'il disait : Mes yeux se sont

épuisés de lassitude, à force de regarder continuellement le ciel, en attendant que mon Dieu veuille me porter secours. Nous avons donc ici sous les yeux un bel exemple de la vraie piété qui ne rejette pas tout espoir, et ne s'écarte pas de son application à la prière, bien que les oreilles de Dieu paraissent ne pas entendre ses prières. Enfin il montre à la fin du psaume que ce n'est pas en vain qu'il a prié ou attendu si longtemps, quand il dit : « Pour moi, je suis pauvre et dans la douleur ; mais votre puissance, ô mon Dieu, m'a sauvé. Le Seigneur a exaucé les pauvres et il n'a point méprisé ses serviteurs qui étaient dans les liens. Que les cieux et la terre le louent, aussi bien que la mer, et tous les animaux qu'ils contiennent. » Aussi, est-ce avec vérité qu'il a été dit : « Que c'est lui qui blesse et qui répare ; lui qui frappe et sa main qui guérit. » *Job.* v, 18. C'est aussi ce que Tobie confesse quand il dit après avoir recouvré la vue et avoir été comblé de biens par l'ange Raphaël : Je vous bénis, Seigneur Dieu d'Israël, parce que vous m'aviez châtié et que vous m'avez guéri. » *Tob.* xi, 17. Cette parole est donc celle de tous les justes : « Combien m'avez-vous fait éprouver d'afflictions différentes et pénibles ! Mais lorsque vous vous êtes tourné de nouveau vers moi, vous m'avez redonné la vie et retiré des abîmes de la terre. » *Ps.* LXX. Connaissons par là notre fragilité et la bonté de Dieu ; apprenons à nous défier de nous, et à nous confier en Dieu.

De même que Joseph parlait durement à ses frères, comme à des étrangers, bien qu'il les aimât beaucoup ; de même le Seigneur en agit souvent ainsi avec les justes, en leur enlevant, comme à des étrangers, toute grâce de consolation spirituelle ; cependant il les aime d'un ardent amour.

Le psaume LXXXVI nous montre de la manière la plus évidente que Dieu, quelquefois, permet que ses amis se trouvent dans de grandes angoisses et de grandes difficultés, et que malgré cette espèce d'abandon ceux-ci ne doivent pas désespérer ni cesser jour et nuit, de le prier et de le supplier. Ce psaume commence ainsi : « Seigneur, qui êtes le Dieu de mon salut, j'ai crié devant vous le jour et la nuit ; » et au lieu de ce que nous y lisons : « Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse, » un autre a

traduit : « J'ai été affligé ; et semblable à un homme qui est haletant ; j'ai souffert dès ma jeunesse le poids de vos terreurs, et j'ai tremblé de crainte ; » ou comme le dit saint Jérôme : « J'ai porté le poids de votre terreur, et j'ai été dans le trouble. »

C'est pour cela que David compare à un feu d'épines les contrariétés et les persécutions que souffrent les justes : « Les nations m'ont environné comme des abeilles, et elles se sont embrasées contre moi comme un feu qui a pris à des épines. » *Ps.* CXVII. Car les épines prennent facilement feu ; ce feu fait un grand fracas et semble devoir dévorer tout ce qui l'entoure ; mais bientôt, il s'éteint de lui-même. Telles sont les tribulations des justes ; voilà pourquoi un homme juste doit élever son âme dans l'assurance certaine d'une très-prochaine délivrance, et supporter avec joie les afflictions de la vie présente.

LXXI.

Tempérance, modératrice des plaisirs et des voluptés.

Quand, plus qu'il ne faut, nous nous faisons les esclaves des nécessités de la vie, nous négligeons le soin de notre âme, et par suite de cette malheureuse négligence, nous ajoutons une faute à notre faiblesse. Ces nécessités ont en effet quelque chose de très-dangereux qui fait que souvent on n'y voit pas du tout ce qui tient à l'utile, ou ce qui tient au plaisir. Souvent en accordant à la nécessité ce qu'elle demande, nous faisons le compte du plaisir, et nous nous excusons sous le prétexte de notre faiblesse. S. GRÉGOIRE, *Morales,* X, XII.

Les saints, comme de bons juges, distinguent parfaitement ce qui est nécessaire et ce qui est pour le plaisir ; aussi soulagent-ils l'une en pourvoyant à ses besoins, et répriment-ils l'autre en lui mettant un frein. Les méchants, au contraire, font servir leurs besoins à leurs plaisirs. Id., *ibid.*, XX, XII.

« Pourra-t-il trouver sa joie dans le Tout-Puissant et invoquer Dieu en tout temps ? » *Job.* XXVII, 10. L'âme ne peut être sans joie, ou bien elle mettra sa joie dans les choses les plus basses ou dans les plus hautes. Or, plus elle s'appliquera à la mettre dans

les premières, plus elle aura de dégoût et de mépris pour les dernières. De là ces paroles : « Celui qui aime le monde n'a pas la charité de mon Père en lui. » I *Joan.* II, 15. Id., *ibid.*, XVIII, VI.

« La sagesse ne se trouve point en la terre de ceux qui vivent dans les délices. » *Job.* XXVIII, 13. Celui qui se repaît des voluptés de ce monde se sépare de l'intelligence de la sagesse éternelle; car s'il était sage il pleurerait sur l'aveuglement et l'obscurité de son exil. Voilà pourquoi il est dit : « Plus on a de science et plus on a de peine. » *Eccle.* I, 18. Id., *ibid.*, XVIII, XXVI.

Plus les plaisirs charnels vous retiennent longtemps, plus ils vous serrent étroitement. Id., *ibid.*, XXIV, XII.

L'esprit manque de force là où la chair repose. Car si la chair aime la mollesse, l'âme aime ce qui est dur et pénible. S. AUGUSTIN, *Comment. sur saint Jean*

Si quelque bonheur venait me sourire, je n'éprouvais que du dégoût à m'y attacher, parce qu'avant même que je ne l'eusse tenu il s'envolait. Id., *Confessions.*

Quel plaisir y aurait-il à boire et à manger, si l'on n'avait auparavant senti l'angoisse de la soif et de la faim? Les gens adonnés au vin mangent certains mets fortement assaisonnés pour exciter en eux une ardeur importune, dont la boisson qui l'apaise fait un plaisir. La coutume veut aussi que l'on diffère de livrer une fiancée, de peur que l'époux ne dédaigne, une fois donnée, celle après laquelle il n'aurait pas assez soupiré comme prétendant. Ainsi donc, et dans les voluptés infâmes et abominables, et dans les plaisirs honnêtes et légitimes, et dans les épanchements de l'amitié la plus pure, et dans le retour de l'enfant qui était mort et qui est ressuscité, qui était perdu et qui est retrouvé, partout et toujours une grande joie est précédée d'une amertume plus grande. Pourquoi, Seigneur mon Dieu, quand vous êtes pour vous-même le sujet d'une joie éternelle et que quelques êtres autour de vous se réjouissent éternellement de vous, pourquoi l'homme qui est aussi une portion de vos œuvres souffre-t-il une continuelle alternative de défaillance et d'accroissement, de guerre et de paix? Est-ce la condition de son être? Vous aurait-il plu de lui imposer de telles lois, quand, depuis les hauteurs des

cieux jusqu'aux profondeurs de la terre, vous avez disposé toute sorte de biens chacun en son lieu, et réglé toutes vos œuvres parfaites chacune en son temps. Id., *ibid.,* VIII, III.

Celui qui donne pour un pauvre plaisir ce pour quoi Jésus-Christ s'est livré lui-même à la mort, regarde Jésus-Christ comme un marchand insensé. Id., *Sermons.*

Votre corps, accoutumé à une tunique fine et légère, ne pliera-t-il pas sous une cuirasse? Un casque pesant meurtrira vos tempes, que vous entourez de lin, et la poignée de fer d'une épée déchirera votre main délicate. Mais c'est la fatigue et le danger qui rendent le soldat plus courageux. S. Jérôme, *Lettre à Héliodore.*

Bien que souvent Dieu protége la vie de ses élus au milieu des plaisirs de la chair, toutefois il est assez rare que tous ceux qui se trouvent parmi les voluptés du siècle restent sans atteinte : car bien qu'ils n'y soient pas vite plongés, cependant ils y sont quelquefois attirés. On ne peut, en effet, être en sûreté le jour, quand on est tout proche du danger. S. Isidore, *du Souverain Bien,* liv. III.

Quand la peau du corps se trouve infectée de pus et d'humeurs, la corruption y produit des plaies et des démangeaisons se font sentir : de même, par le moyen du plaisir que procure le mal, la faute s'accroît de la négligence qu'on met à le combattre; la luxure augmente l'attrait et celui qui y cherche sa perte n'y trouve que plus de plaisir. Car une volupté qui est passée, loin de satisfaire, ne fait qu'exciter davantage, au lieu d'y mettre fin, la cupidité et la passion du vice; et sans jamais se consumer elle consume celui qui la recherche. Eusèbe d'Emèse, *Homélie sur l'Epiphanie.*

Selon la parole divine de l'Evangile, le mauvais riche, après avoir passé sa vie dans les délices, est livré aux flammes éternelles; et Lazare, après avoir eu faim et avoir souffert, est porté par les anges dans le sein du bonheur. Et c'est pour cela que la parole divine s'adresse à tous les deux : « Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie et que Lazare n'y a eu que des maux : c'est pourquoi il est maintenant dans la con-

solation et vous dans les tourments. » *Luc.* XVI, 25. Id., *Homélie pour le commencement du Carême.*

L'humilité est la mort de tous les vices : ceux qui la possèdent triomphent de tout. La volupté jointe à la malice est la mère de tous les maux. Celui qui en est possédé ne verra point Dieu. S. JEAN CLIMAQUE, 26e *degré.*

Toutes les attaques des démons contre nous proviennent surtout de trois causes : ou bien du goût pour les plaisirs, ou bien de l'orgueil, ou bien de l'envie qu'on en a. Id., *ibid.*

Il n'y a rien de si infect qu'une âme qui se livre à ses passions. La volupté est semblable au chien : si vous la poursuivez, elle fuit; si vous la nourrissez, elle demeure. Fuyez la volupté à cause de l'affliction qui l'accompagne, de peur que le démon ne se serve de vos membres comme de traits contre vous. S. JEAN CHRYSOSTOME.

Le plaisir et la douceur ne plaisent point à Dieu; ce qu'il demande, c'est ce en quoi il y a de l'amertume et de la rigueur. Voilà pourquoi l'agneau pascal se mangeait avec des laitues amères. *Commentaires sur le Lévitique.*

L'aliment des maux est la volupté qui prend les hommes, comme un hameçon prend les poissons. CICÉRON, *de la Vieillesse.*

Les voluptés sont de très-flatteuses maîtresses; souvent elles détournent de la vertu la plus grande partie de l'âme. Id., *des Devoirs,* liv. II.

Les plus grandes vertus tombent nécessairement, quand la volupté règne en maîtresse sur nous. Id., *Lettres à Atticus,* liv. V.

Plus la volupté est grande, plus elle détourne l'âme de son centre et de sa condition. Id., *Paradoxes,* I.

Que ceux qui se laissent conduire par les voluptés et qui s'abandonnent aux attraits du vice et aux séductions des passions refusent les dignités et ne touchent pas aux affaires de l'Etat : qu'ils laissent les hommes forts jouir de leurs travaux et de leurs fatigues, et se contentent de leur propre oisiveté. Id., *Discours pour Sextius.*

En toutes choses, le dégoût est voisin des plus grands plaisirs. Id., *de l'Orateur,* II.

On n'est pas digne du nom d'homme quand on veut passer un jour entier dans le plaisir et la volupté. Id., *des Fins,* II.

Il n'est point dans la nature, disait Archytas, de plus terrible fléau que la volupté, dont l'aiguillon irrite et provoque les passions sans règle et sans mesure. De là les trahisons contre la patrie, le renversement des Etats, les correspondances clandestines avec l'ennemi. Point de crime, point de forfait où l'amour du plaisir ne nous entraîne ; l'inceste, l'adultère et les infamies de même espèce n'ont d'autre principe que les amorces de la volupté. Autant la raison est un don auguste et le plus noble que l'homme ait reçu de la nature ou de quelque dieu, autant la volupté en est l'ennemie et le poison. Plus de frein, quand la passion domine ; nulle vertu dans l'empire de la volupté. D'où il concluait qu'il n'est rien de si détestable, de si mortel que la volupté, dont l'excès dans l'action et dans la durée éteint toute lumière de l'esprit. Et pour se rendre cette vérité plus sensible, il voulait qu'on imaginât un homme dans l'accès du plaisir le plus vif que les sens puissent goûter. Il est hors de doute, disait-il, que ce transport suspendra toutes les facultés de son âme, raison, pensée, intelligence. Id., *de la Vieillesse,* c. XII.

Une fois que la nature a trouvé les délices, c'est à grand'peine qu'elle veut retourner au travail. CHORICIUS.

Nous faisons le mal pour le plaisir, et par tristesse nous nous retirons du bien. ARISTOTE.

La nature désire surtout ce qui est agréable et fuit ce qui est triste et pénible. Id.

Les joies des princes font souvent nos peines. OVIDE.

Les maux ne sont jamais plus dangereux que quand ils plaisent.

Réflexions de l'auteur.

Ceux qui s'adonnent aux voluptés de la chair me paraissent ressembler à ceux qui, ne pouvant uriner, ne s'abstiennent pas cependant de boire. Car plus ils se livrent au plaisir de la boisson, plus ils augmentent leur mal. C'est la même chose pour la démangeaison que produit une plaie : bien que de la gratter

procure quelque plaisir, toutefois cela ne fait que l'envenimer et l'agrandir, et alors le plaisir d'un moment se trouve suivi d'une douleur longue et plus vive. Or, c'est là ce que souffrent ceux qui s'adonnent aux plaisirs; puisque le plaisir pris, loin de calmer notre ardeur, n'enflamme que davantage celle de la passion.

Salomon nous déclare en ces termes que l'on doit plus faire attention à la queue qu'à la tête d'un scorpion; (la queue représente ici l'amer résultat des voluptés) : « Les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile; mais la fin en est amère comme l'absinthe, et perçante comme une épée à deux tranchants. » *Prov.* v, 3. Car, pour ne pas parler des résultats si tristes des plaisirs, et des malheurs affreux que nous voyons tous les jours, qui pourrait dire quels tourments et quelles angoisses souffrent à l'heure de la mort ceux qui ont souillé leur vie de pareilles voluptés? Alors en effet rien ne les tourmente plus que ce qui les a charmé plus fortement pendant leur vie.

Comme dans tout plaisir il y a un stimulant et un poison caché, on ne doit jamais considérer l'un sans l'autre : il faut faire attention aux avantages et aux désavantages, au commencement et à la fin, il faut l'examiner sous toutes les faces, afin que l'âpreté de l'amertume détourne ceux qu'attire la séduction de la volupté. De là cette parole de Salomon : « Ne regardez point le vin, lorsqu'il paraît clair, lorsque sa couleur brille dans le verre. Il entre agréablement, mais il mord à la fin comme un serpent, et il répand son venin comme un basilic, » *Prov.* XXIII, 31 ; qu'y a-t-il, en effet, qui déchire plus fortement l'âme d'un mourant que le souvenir de ses voluptés passées?

« Le cœur des sages est là où se trouve la tristesse, et le cœur des insensés est là où se trouve la joie. Il vaut mieux être repris par un homme sage que d'être séduit par les flatteries des insensés. Car les rires de l'insensé sont comme le bruit que font les épines lorsqu'elles brûlent sous un pot. » *Eccle.* VII, 5, 6, 7. C'est-à-dire que le plaisir des méchants est court et ne dure qu'un moment; tel est le bruit produit par des épines enflammées; il

paraît très-grand, mais il s'apaise et cesse en un moment. De là cette autre parole : « La gloire des impies est bientôt passée, et la joie de l'hypocrite n'est que d'un moment. » *Job.* xx, 5.

Les mœurs des hommes en sont venues à ce point que, tout en condamnant en paroles les sectes d'Epicure et de Mahomet, ils les approuvent par leurs actes, puisque la plus grande partie d'entre eux ne cherchent rien tant que les voluptés du corps. Aussi est-ce à cela que paraissent se rapporter ces paroles de la Sagesse : « Les méchants ont dit dans l'égarement de leurs pensées : Le temps de notre vie est court et fâcheux. L'homme, après la mort, n'a plus de bien à attendre, et on ne sait personne qui soit revenu des enfers, etc. » *Sap.* II, 1.

Au lieu de : « Leur cœur (celui des orgueilleux), s'est épaissi comme le lait, » *Ps.* CXVIII ; d'autres traduisent : « Leur cœur s'est épaissi comme la graisse. » C'est-à-dire, ces superbes ont un cœur lourd et stupide, car ils le nourrissent des voluptés du corps et des pensées du monde : aussi ne s'attachent-ils point à la science des choses divines, et n'y trouvent-ils point de charme. Ces hommes donc, quoique savants pour faire le mal, ne savent cependant point faire le bien.

Les voluptés du siècle sont si loin de rassasier de leur douceur les désirs de l'homme, qu'elles lui donnent plutôt de l'ennui que du bonheur. Aussi les hommes charnels ont-ils imaginé tant d'espèces de plaisirs et de voluptés, que l'ennui que leur procure tel ou tel plaisir se trouve ôté par tel ou tel autre, et ainsi de suite. Il s'en faut donc de beaucoup que ces infortunés y trouvent la tranquillité et le repos de l'âme : c'est plutôt le dégoût et l'ennui qui les accablent. Aussi, comme un malade ne trouve aucun repos sur sa couche, bien qu'il se tourne tantôt à droite et tantôt à gauche, parce qu'il porte en lui le principe de son agitation ; de même, c'est en vain que ces hommes veulent secouer l'ennui qui leur vient de tant de voluptés ; ils le portent dans leur cœur malade. C'est donc le cœur qu'il faut guérir, et non pas le lieu qu'il faut changer. C'est de cette volupté que Boèce a dit, en prenant le mot satiété pour dégoût : « Que dirai-je des voluptés dont le désir est plein de satiété, et la satiété pleine de châ-

timents? « Sara vit Ismaël jouer avec son fils Isaac, et elle dit à Abraham : Chassez cette servante et son fils; car le fils de cette servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac. » *Gen.* XXI, 9, 10. Pourquoi, dit Origène, chasser de la maison le fils de son mari? Est-ce parce qu'il jouait avec Isaac? quel mal lui faisait-il en jouant avec lui? Je m'étonne aussi des paroles de l'Apôtre qui appelle ce jeu une persécution : « Comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, etc. » *Galat.* IV, 29. Mais, faites-y attention : si Ismaël caresse Isaac et joue avec lui, c'est-à-dire si la chair flatte l'esprit, use avec lui de discussions séductrices, l'attire par le plaisir, l'amollit par la volupté, cette sorte de jeu déplaît à Sara, et saint Paul regarde cela comme une violente persécution. D'où il suit que les plus grandes persécutions ne sont pas celles où les bourreaux vous tourmentent ouvertement, mais bien plutôt celles où l'ennemi vous séduit par ses caresses et ses flatteries.

« Tous les fleuves entrent dans la mer. » *Eccle.* I, 7. L'eau des fleuves est douce, celle de la mer est amère et salée. Qu'est-ce donc à dire que tous les fleuves finissent par entrer dans la mer, sinon que toutes le douceurs et tous les plaisirs de la chair se terminent par l'amertume, et que le deuil et la tristesse sont à la limite de la joie? Car quel est le plaisir qui n'engendre un jour ou la tristesse, ou le dégoût, ou le repentir, ou les soucis? « Et la mer n'en regorge point. » Une autre misère de la volupté, c'est que, comme la mer ne regorge point de tous les fleuves qui y entrent tous les jours, de même l'immense abîme de nos passions n'est rempli par aucune volupté, par aucun bien. « Car l'œil ne se rassasie point de voir, et l'oreille ne se lasse point d'écouter. » *Eccle.* I, 8.

LXXII.

Abstinence; jeûne.

On doit avertir ceux qui pratiquent l'abstinence, qu'elle n'est véritablement agréable à Dieu que quand ils donnent aux pauvres ce qu'ils retranchent à leurs aliments. S. GRÉGOIRE.

Quand le corps s'amollit dans les plaisirs de la table, le cœur alors se relâche dans de frivoles et vaines joies. Id.

Quels sont les hommes désignés par Simon le Cyrénéen, sinon ceux qui, pratiquant l'abstinence, affligent extérieurement leur chair, et intérieurement n'en retirent aucun profit? Le Cyrénéen porta donc la croix du Sauveur, forcé qu'il fut par la requête qu'on lui en fit; et parce qu'il fut amené à faire une bonne action sans bonne volonté de sa part, il fit une bonne action sans en retirer de profit. Simon porte donc la croix, mais il ne meurt pas sur la croix, tout-à-fait comme certains hommes affligent leurs corps extérieurement par l'abstinence, mais qui intérieurement vivent pour le monde par leurs désirs. Id.

Seul il ne se laisse pas aller aux choses défendues celui qui quelquefois s'abstient prudemment de ce qui est permis. Id., *Morales*, V.

L'abstinence consiste à ne pas prévenir l'heure du repas, comme le fit Jonathas qui mangea un rayon de miel avant le moment prescrit; à ne pas chercher à manger des mets trop délicats, comme les Israélites le firent dans le désert : à ne pas les préparer avec trop de soin, comme les fils d'Héli à Sylo; à n'y pas mettre de superfluité, comme les habitants de Sodome; à ne pas convoiter toute espèce de mets grossiers, comme le plat de lentilles pour lequel Esaü vendit son droit d'aînesse. Id., *ibid.*

Il faut beaucoup de prudence à un collecteur d'impôts pour accorder une chose et en refuser une autre : il n'en faut pas moins pour réprimer la gourmandise en ne lui donnant pas, et pour nourrir la nature en lui donnant. Id., *Morales*, XXX.

Il faut bien se mettre dans l'esprit que celui qui se souvient d'avoir fait quelques actions illicites, doit s'appliquer à s'abstenir de quelques autres mêmes licites, afin par là de satisfaire à son créateur : de sorte que celui qui a fait des actions qui lui étaient défendues doit se retrancher celles-mêmes qui lui sont permises et se châtier dans les plus petites choses quand il se souvient d'avoir manqué dans les plus grandes. Id., *Homélie* 35 *sur l'Evangile.*

Bien souvent le plaisir se cache sous le prétexte de la nécessité,

de telle manière que c'est à peine si tous les hommes parfaits peuvent le distinguer. En effet, quand la nécessité demande que l'on paie ses dettes, le plaisir suggère l'idée de satisfaire un désir. Et la gourmandise se précipite avec d'autant plus de sécurité dans l'abîme qu'elle se cache sous le prétexte honnête de satisfaire à une nécessité. Id., *Morales*, XXX.

Il est une autre misère que chaque jour nous amène, et plût à Dieu que ce fût la seule ! Nous réparons par le boire et le manger les ruines journalières du corps. Maintenant cette nécessité m'est douce, et c'est contre cette douceur que je combats pour ne pas m'y laisser prendre. Vous m'avez appris, Seigneur, à ne prendre les aliments que comme des remèdes. Mais quand je passe de l'angoisse de la faim au repos qui en suit la satisfaction, alors, en ce passage, m'attendent les piéges de la concupiscence. Car ce passage lui-même est un plaisir, et il n'est pas d'autre voie que nous puissions suivre dans la nécessité qui nous presse. L'entretien de la vie étant la raison du boire et du manger, une jouissance pleine de périls s'est attachée à cette nécessité, comme une compagne inséparable : mais bien souvent elle s'efforce de prendre les devants pour me forcer à faire pour elle-même ce que je ne dois et ne veux faire que pour ma conservation. Or, les limites de l'une ne sont pas les limites de l'autre; car ce qui suffit à la nécessité ne suffit pas au plaisir. Souvent même je ne puis savoir si c'est encore le besoin du corps qui demande un secours, ou si c'est une perfide sollicitation de la convoitise qui veut profiter d'une occasion. La misère de mon âme sourit à cette incertitude, elle y cherche une excuse et se réjouit de ne pouvoir, au juste, déterminer ce qui suffit aux besoins du corps, pour couvrir du prétexte de la conservation de celui-ci ses coupables complaisances. Chaque jour je m'efforce de résister à ces tentations; j'appelle à mon secours votre main puissante, et je vous soumets les troubles de mon esprit; car, sur ce point, mon jugement n'est pas encore assis. Pour les excès du vin, j'en suis bien éloigné : votre miséricorde ne permettra jamais à ce vice de m'approcher. Mais l'intempérance s'insinue quelquefois chez votre serviteur : que votre miséricorde la tienne toujours éloignée de

moi : car personne ne peut être sobre si vous ne lui en donnez la grâce. Ce n'est point l'impureté des aliments que je crains, mais celle de mon intempérance. Aussi, le peuple, dans le désert, mérita-t-il d'être réprouvé, non pour avoir désiré de se nourrir de chair, mais parce que ce désir le fit murmurer contre le Seigneur. Placé moi-même au milieu de ces tentations, je lutte chaque jour contre la concupiscence du boire et du manger. Car ici, ce n'est pas chose que je puisse déraciner une fois et me retrancher pour jamais, comme j'ai pu le faire pour l'amour illégitime. Il me faut donc tenir à ma bouche comme un frein qui se relâche et se resserre à propos. Mais quel est, Seigneur, celui qui ne se laisse point emporter quelquefois au delà des bornes de la nécessité? S'il en est un, il est grand, et il doit en glorifier votre nom. Pour moi, je ne suis pas cet homme, car je suis un malheureux pécheur. Toutefois, je n'en glorifie pas moins votre nom, sachant que celui qui a vaincu le monde et qui me compte entre les membres infirmes de son corps, intercède auprès de vous pour mes péchés, parce que vos yeux ont vu ceux de ces membres qui sont encore imparfaits, et que tous sont inscrits au livre de vie. S. Augustin, *Confessions*, X, xxxi.

Il peut arriver que sans se rendre coupable d'intempérance ou de gourmandise le sage se serve des aliments les plus exquis, tandis qu'un insensé brûle des feux les plus honteux de la gourmandise pour des aliments de la dernière grossièreté. Id., *de la Doctrine chrétienne.*

Tout homme doit prendre sa nourriture comme un malade prend une médecine; c'est-à-dire qu'il ne doit point y chercher son plaisir, mais seulement pourvoir à la nécessité. Id., *ibid.*

Le jeûne purifie l'âme, élève l'intelligence, soumet la chair à l'esprit, rend le cœur contrit et humilié, disperse les nuages de la concupiscence, éteint les ardeurs des passions, allume le flambeau de la chasteté. Id., *Sermon sur le jeûne.*

Sachez qu'il ne faut donner aux jeunes chrétiens que des légumes pour nourriture, et que l'on doit modérer par des mets plus froids l'ardeur du corps. S. Jérôme, *Lettres.*

Quelques hommes qui désirent mener une vie chaste, tombent

au milieu du chemin, en n'observant que l'abstinence de viande et en se chargeant l'estomac de légumes. Id., *ibid.*

Avant l'âge du développement des forces, une trop grande abstinence est dangereuse pour les enfants. Id., *Lettre à Læta.*

A quoi sert d'affaiblir son corps par l'abstinence, si l'âme est bouffie d'orgueil? Quelle force y a-t-il à ne pas boire de vin et à s'enivrer de colère et de haine. Id., *Lettre à Gérontia.*

On dit très-bien chez les Grecs : « Un estomac trop plein rend la tête lourde ; » que vos jeûnes soient simples, modérés et sans excès. Pourquoi vous abstenir d'huile, ne prendre que des mets qui vous répugnent, comme des pois, des haricots, des noix, etc., et fatiguer vos jardins de toute espèce de culture? Nouveau genre de subtilités! Nous cherchons, au milieu des raffinements de la sensualité, à passer pour des gens sobres! Id., *Lettre à Népotien.*

Les Brachmanes dans les Indes et les Gymnosophistes en Egypte ne prenaient pour toute nourriture que du maïs, du riz et des fruits, pour porter leur âme à la sagesse. Si donc le verre commun a paru si brillant, quel ne doit pas être l'éclat de la pierre fine? Id., *Lettre à Læta.*

Que les repas d'une jeune fille se composent de légumes, auxquels elle pourra de temps en temps mêler quelques petits poissons. Qu'elle se lève toujours de table avec appétit, afin qu'immédiatement après ses repas elle puisse vaquer à la lecture, à la prière, à la récitation des psaumes. Je ne puis approuver de trop longues abstinences dans de jeunes personnes. Car je sais que l'animal fatigué, au lieu de continuer sa route avec ardeur, cherche de tous côtés un lieu où il puisse réparer ses forces. Id., *ibid.*

De légers repas, l'appétit sans cesse entretenu, sont préférables à des jeûnes de trois jours, et il vaut mieux manger peu et chaque jour, que beaucoup de loin en loin. La pluie la plus féconde est celle qui arrose insensiblement la terre; celle qui tombe subitement et à flots pressés ravage les champs. Quand donc vous prenez vos repas, n'oubliez pas que l'instant d'après il vous faut prier et vous mettre à lire. Id., *Lettre à Furia.*

Bien qu'elle se nourrît d'un jeûne perpétuel pendant toute l'année, Asella restait ainsi pendant deux ou trois jours. Alors, au carême, elle tendait les voiles de son navire, joignant ensemble d'un visage joyeux presque toutes les semaines. Et ce qui peut-être est impossible à croire aux hommes, mais possible à Dieu, elle parvint ainsi jusqu'à sa cinquantième année, sans avoir de douleurs d'estomac, de maux d'entrailles, sans que la terre nue sur laquelle elle couchait endolorît ses membres, que sa peau rendue rugueuse par le sac et le cilice fût malpropre et exhalât une mauvaise odeur; mais saine de corps, plus saine encore d'esprit, elle faisait ses délices de la solitude, et dans une ville si agitée elle trouvait un désert d'anachorète. Ses fréquentes prières lui avaient rendu la peau de ses genoux dure comme celle des chameaux. Sa marche n'était ni lente ni précipitée; sa parole était silencieuse, et son silence éloquent. Id., *Eloge funèbre d'Asella.*

Si vous voulez écouter ma voix, si vous voulez croire à mon expérience, une épouse du Seigneur doit fuir le vin comme un poison. Le feu de la volupté s'allume à cette double étincelle : le vin et la jeunesse. Pourquoi répandre de l'huile sur la flamme? Pourquoi fournir des aliments au feu qui dévore déjà votre faible corps? Saint Paul permet le vin à Timothée, mais en petite quantité; car il se souvenait d'avoir dit que dans le vin se trouvait la luxure, et qu'il était bon à l'homme de ne pas boire de vin et de ne pas manger de viande. Noé but du vin et perdit un moment la raison. Et pour que vous compreniez qu'il y a un sens caché dans toutes les paroles de l'Ecriture sainte (car la parole de Dieu est une perle, et on peut la percer de tous côtés), c'est après l'ivresse qu'arrivent les postures indécentes et que les mauvais désirs se joignent à la luxure. Cela commenee d'abord par le ventre, et c'est ainsi que les autres membres se trouvent excités. Loth, cet ami de Dieu, en sûreté sur la montagne et seul trouvé juste parmi tant de milliers d'hommes, est enivré par ses deux filles qui, croyant que le genre humain allait périr, pensèrent qu'il n'y avait point de mal à ce que cet homme juste commît son action, pourvu qu'il fût ivre. De là naquirent les Moabites et les

Ammonites, qui, jusqu'à la quatorzième génération, n'entrèrent point dans l'Eglise de Dieu. Le Seigneur n'offrit que du pain et de l'eau, et non pas de la viande et du vin au prophète Elie fatigué et couché sur la route. Habacuc porte à manger à Daniel, mais, à mon avis, ce fut un repas grossier ; et voilà pourquoi Daniel est appelé l'homme des désirs, car il ne se nourrit pas du pain des passions et ne s'abreuva pas du vin de la concupiscence. Id., *Lettre à Eustochium, sur la virginité.*

Excepté les jours de fête, c'est à peine si Paula consentait à assaisonner ses mets avec un peu d'huile. Qu'on juge par là de sa modération dans l'usage du vin, des légumes, des poissons, des œufs et de toutes les autres choses. Paula ne pensait pas, comme quelques-uns, qu'on pût se gorger de mets savoureux sans porter atteinte non-seulement à la tempérance, mais encore à la chasteté. Id., *Eloge funèbre de Paula.*

Rappellerai-je ici les soins assidus et compâtissants dont Paula entourait les malades? son admirable complaisance et les services pénibles qu'elle leur rendait? Mais pendant qu'elle ne refusait rien aux autres lorsqu'elles étaient malades, et qu'elle allait jusqu'à leur permettre l'usage de la viande, quand elle souffrait elle-même elle ne s'accordait aucune douceur ; elle n'établissait ainsi entre elle et ses inférieures qu'une différence : c'est que sa bonté pour les autres se changeait en dureté pour elle-même. Au mois de juillet, dans le plus fort de la chaleur, elle fut atteinte d'une fièvre brûlante, et après avoir désespéré de ses jours, elle se remit un peu par la miséricorde divine. Comme les médecins lui conseillaient, pour sa santé, de boire un peu de vin léger, l'assurant que si elle buvait de l'eau son mal se tournerait en hydropisie, j'allai secrètement chercher le bienheureux évêque Epiphane pour qu'il lui conseillât et la contraignît au besoin à boire du vin. Paula, qui était prévoyante et d'un esprit pénétrant, s'aperçut sur-le-champ de la ruse, et elle dit en souriant que ce que l'évêque venait de lui ordonner ne pouvait venir que de moi. Lorsque le bienheureux pontife, après l'avoir longtemps exhortée, eût pris congé d'elle, je lui demandai comment la chose s'était passée. Mes remontrances ont si bien profité, répondit-il,

qu'il s'en est peu fallu qu'elle ne m'ait persuadé, à moi qui suis déjà vieux, de ne plus boire de vin. Si je rapporte cela, ce n'est pas que je l'approuve, puisque l'Ecriture dit : « Tu ne te chargeras pas d'un fardeau trop pesant pour toi, » mais c'est pour montrer combien était grande l'ardeur de son esprit. Id., *ibid.*

Galien, ou un savant interprète de Galien, dit que ceux dont la vie et toute la science consistent dans la bonne chère, ne peuvent vivre longtemps et être en bonne santé; que leurs âmes enveloppées de tant de sang et de graisse comme dans de la boue n'ont rien de subtil et de céleste, n'exhalent que des vapeurs charnelles, et ne pensent qu'à assouvir la gloutonnerie du ventre. Id., *Lettres.*

Ce que l'on emploie pour le talon ne guérit pas les yeux. C'est par le jeûne qu'il faut guérir les souffrances du corps, et par la prière les maladies de l'âme. Id., *Commentaires sur saint Marc.*

Il faut dans ses repas faire attention à la manière dont on les prend, au temps où on les prend, et à la qualité comme aussi à la quantité de ce que l'on prend. On doit de même éviter les assaisonnements superflus et étrangers. Il faut faire attention à la manière dont on les prend, afin que celui qui mange ne répande pas son âme sur toutes les nourritures; au temps où on les prend, pour que ce ne soit pas avant l'heure; à la qualité, pour ne se servir, excepté dans le cas de faiblesse évidente, que de ce dont se sert la communauté. S. Bernard, *Lettres.*

Si c'est le ventre seul qui a péché, que seul alors il jeûne, et cela suffit; mais si les autres membres ont péché, pourquoi ne jeûneraient-ils pas aussi? Que l'œil qui a perdu une âme jeûne donc; qu'il en soit ainsi de l'oreille, de la langue, de la main, et de l'âme elle-même; que cette dernière jeûne de sa propre volonté. Id., *Sermons.*

Une pareille charité détruit la charité, une pareille prudence détruit la prudence. Une telle miséricorde est pleine de cruauté, quand on immole son âme pour servir son corps. Car enfin quelle charité y a-t-il à aimer sa chair et à négliger son esprit? quelle prudence y a-t-il à tout donner à son corps et rien à l'âme? quelle miséricorde y a-t-il à réparer les forces de la servante et à

tuer la maîtresse? Qu'on n'espère donc pas, avec une pareille miséricorde, obtenir soi-même miséricorde. Id., *ibid.*

S'il est vrai qu'il faille traiter durement le corps pour qu'il ne se révolte pas et ne devienne pas insolent, toutefois il faut qu'il puisse suffire à ses devoirs de serviteur, car il nous a été donné pour servir l'esprit. Il ne doit pas être traité comme si nous vivions pour lui, mais comme quelque chose sans quoi nous ne pourrions pas vivre. Id., *Lettres.*

Levez-vous, ceignez-vous les reins, secouez cette oisiveté, montrez vos forces, remuez les bras, ouvrez les mains, exercez-vous à quelque travail, et bientôt vous sentirez que vous ne désirez que ce qui apaise la faim et non pas ce qui flatte le palais. Car l'exercice rendra aux mets la saveur que la paresse leur a ôtée. Beaucoup de mets que vous refusez quand vous vous livrez à la paresse, vous paraîtront bons, désirables même après le travail. Id., *ibid.*

Je m'abstiendrai de vin, parce que dans le vin se trouve la luxure : ou si je suis malade, je n'en prendrai qu'en petite quantité, selon le conseil de l'Apôtre. Je m'abstiendrai aussi de viande, de peur qu'en nourrissant trop la chair, je ne nourrisse aussi les vices de la chair. Je m'appliquerai même à ne prendre du pain qu'avec mesure, dans la crainte qu'ayant l'estomac trop chargé, je n'aie que de l'ennui dans la prière. Id., *Sermons sur le Cantique.*

La prière obtient la vertu de jeûner et le jeûne mérite la grâce de prier. Le jeûne fortifie la prière et la prière sanctifie le jeûne. Id., *Sermons.*

A quoi nous servira le jeûne si on le laisse à terre? qu'il soit donc élevé vers le ciel comme sur les ailes de la prière. Id., *ibid.*

Le jeûne joint aux bonnes œuvres est agréable à Dieu. Ceux qui s'abstiennent de nourriture et font de mauvaises actions ressemblent aux démons qui ne mangent point et en qui réside toujours l'iniquité. S. Isidore, *du Souverain Bien.*

Il y a jeûne parfait et raisonnable quand en nous l'homme extérieur jeûne et l'homme intérieur prie : car c'est par le jeûne que la prière pénètre plus facilement au ciel. Id., *ibid.*

Ce n'est pas jeûner que de se remplir de nourriture sur le soir : ce n'est pas un jeûne que de compenser son abstinence en se livrant le soir aux délices de la table. Car préparer un repas délicieux pour assouvir le soir sa gourmandise, c'est ruminer un festin tout le jour dans sa pensée. Id., *ibid.*

Une trop grande faiblesse du corps abat les forces de l'âme et dessèche l'intelligence. Aussi, ne peuvent-elles plus, par suite de faiblesse, faire quoi que ce soit de bon. Id., *ibid.*

Beaucoup de bois produit une grande flamme : l'abondance de la nourriture nourrit les mauvais désirs. *Vies des Pères.*

« Il sera grand devant le Seigneur et ne boira ni bière ni vin. » *Luc.* I, 15. L'Evangéliste a eu soin ici d'indiquer aux hommes les mérites de l'abstinence et les difficultés du chemin de la milice spirituelle. Il savait que la grâce de celui qui appelle ne suffit pas, mais qu'il fallait encore les soins et le travail de celui qui est appelé. Jean-Baptiste fut sanctifié et cependant il ne se fia pas encore sur cet appel de Dieu ; mais il s'efforça par les combats des jeûnes et les fatigues de l'abstinence de conserver en lui ce que Dieu désirait de lui. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie sur saint Jean-Baptiste.*

Les sensations que procurent les assaisonnements se terminent au palais ; ensuite, ce que l'on a pris devient sans saveur et indifférent pour nous : et enfin, par suite de l'altération qu'y produit la nature, tout arrive également à sentir mauvais. S. JEAN CHRYSOSTOME.

Le jeûne est la mort des vices et la vie des vertus. Le jeûne est la paix du corps, l'honneur des membres et l'ornement de la vie. Le jeûne est la force des esprits et la vigueur des âmes. Le jeûne est le mur de la chasteté, la défense de la pudeur, la cité de la sainteté. Le jeûne est l'école des mérites, le viatique du salut dans le chemin de l'Eglise. Le jeûne est la puissance invincible de la milice chrétienne. Mais dans toutes ces vertus le jeûne n'a de vigueur, ne remporte de victoire et ne triomphe que quand il combat sous la conduite de la miséricorde. La miséricorde et la piété sont les ailes du jeûne : c'est par elles qu'on est élevé et porté au ciel ; sans elles on ne fait que rester et se rouler sur la terre. Le jeûne sans la miséricorde est le simulacre de la faim et non pas

l'image de la sainteté. Le jeûne sans la piété est une occasion d'avarice; ce n'est pas une résolution, un plan d'économie; car cette économie fait gonfler le coffre-fort autant qu'elle dessèche le corps. Celui qui ne jeûne pas pour le pauvre ment à Dieu; celui qui, jeûnant, ne donne pas, mais garde son repas, est convaincu de ne jeûner que pour sa cupidité et non pas pour Jésus-Christ. Quand donc nous jeûnons, mes frères, mettons notre repas dans la main du pauvre. S. PIERRE CHRYSOLOGUE, *Sermon sur le jeûne et sur l'aumône.*

On a coutume de construire des temples à Dieu, de lui élever des autels, d'ordonner des ministres pour son service, de lui immoler des victimes et de brûler des parfums en sa présence. Mais si notre Dieu est notre ventre, le temple est alors la cuisine, l'autel la table, les ministres sont les cuisiniers, les victimes immolées sont les viandes cuites et la fumée de l'encens est remplacée par la vapeur et l'odeur des plats. HUGUES DE SAINT-VICTOR.

Le principe de la vie de l'homme est l'eau et le pain; mais les gourmands n'ont pas assez des fruits des arbres, des différentes espèces de légumes, des racines, des poissons de la mer, des bêtes de la terre et des oiseaux du ciel; mais ils cherchent encore des condiments, préparent des parfums, engraissent des animaux et tout cela est cuit par l'art des cuisiniers, disposé avec soin par les officiers de bouche. L'un broie et verse goutte à goutte, l'autre mélange et confectionne les mets. On convertit la substance en accidents, on change la nature en art, afin que le rassasiement devienne de la faim. INNOCENT, *de la Bassesse de la condition humaine.*

Quelqu'un demandait à l'abbé Macaire pourquoi dès la troisième heure il se sentait tourmenté de la faim dans le désert, quand souvent oubliant de manger des semaines entières dans son monastère il ne sentait pas la faim. Macaire lui répondit avec esprit : « Parce qu'au désert il n'y avait aucun témoin de votre jeûne pour vous nourrir ou vous soutenir de ses louanges : tandis qu'au monastère le doigt des hommes et le repas de la vaine gloire vous nourrissait. JEAN CASSIEN, *Discours sur le moine Sérapion*, c. XII.

Si nous y faisions souvent attention, nous verrions quelle chose ridicule les démons machinent contre nous. En effet, ils nous troublent alors que nous sommes rassasiés, c'est-à-dire ils nous excitent aux larmes (ceux qui jeûnent s'endurcissent), afin que, trompés par ces larmes fausses, nous nous livrions à la volupté, mère des troubles et des inquiétudes. Ne leur obéissez pas, mais faites bien plutôt le contraire. S. Jean Climaque.

Dans le monde, les mauvaises paroles et les injustices ont causé souvent bien des discordes : de même dans les congrégations religieuses l'attrait de la gourmandise n'amène que ruine, négligence et mépris. Si vous voulez soumettre ce maître furieux, vous pourrez en tous lieux avoir le repos le plus tranquille; mais s'il prend de l'empire sur vous, partout vous serez en danger. Id.

L'âme de celui qui jeûne avec modération prie : celle de celui qui jeûne sans modération est remplie d'images immondes. Tout homme qui veut triompher de l'esprit de fornication, tout en obéissant à son ventre, est semblable en cela à celui qui veut éteindre un incendie avec de l'huile. Si le ventre est exténué de jeûnes, le cœur sera humble; mais si l'on prend trop de soin du premier, le second s'enfle alors d'orgueil. Mortifiez votre ventre et vous dompterez entièrement votre langue, car c'est la multitude des mets qui lui donne du nerf et de la force. Id.

Quand vous vous asseyez à une table chargée de mets, souvenez-vous alors de la mort et du jugement. Car autrement, à peine pourrez-vous résister, si peu que ce soit, à la concupiscence. Quand vous buvez, souvenez-vous aussi du fiel et du vinaigre dont Jésus-Christ fut abreuvé; et alors, ou vous vous contiendrez, ou du moins vous aurez des sentiments plus humbles. Sachez-le bien, jamais vous ne serez délivré de Pharaon et jamais vous ne célébrerez la pâque céleste, si vous ne mangez des laitues amères. Or, ces laitues amères sont la rigueur et l'affliction du jeûne. Le pain azyme représente la parfaite humilité de nos pensées. Id.

Le jeûne est une violence à la nature, la circoncision de toute douceur, le retranchement de toutes les sources de passions, l'extinction des mauvaises pensées, la délivrance des visions nocturnes, la pureté de la prière, la lumière éclatante de l'âme, la

garde de l'esprit, la guérison de l'aveuglement, la porte de la componction, un soupir d'humilité, une contrition remplie de joie, un frein pour la langue, une occasion de repos, le gardien de l'obéissance, un soulagement dans le sommeil, la santé du corps, l'auteur de la tranquillité, la rémission des péchés, la porte et les délices du paradis. Id.

Etant venu un jour dans une petite ville, et m'étant assis à table, jeune encore, je me sentis attaqué par deux vices à la fois : la concupiscence de la gourmandise et la vaine gloire. Craignant beaucoup plus les suites de la gourmandise, je me suis livré à la vaine gloire et laissé vaincre par elle. Id., 26e *degré.*

Chez ceux qui sont dans le monde, la racine de tous les maux est l'avarice : mais chez les moines, c'est la concupiscence de la gourmandise. Id.

De même qu'une masse de fumier produit une multitude de vers, de même une masse de mets engendre une multitude de chutes, de mauvaises pensées et de songes. Id., *Récapitulation abrégée de son Echelle sainte.*

De même que celui qui combat contre un lion, périt bientôt, s'il vient à distraire ses regards de son ennemi; de même en est-il de celui qui combat contre sa chair, s'il l'entretient trop dans le repos. Id., *ibid.*

Voyons ce que c'est que l'intempérance de la bouche ou la voracité du ventre. Quand le ventre a été rassasié, il crie qu'il a besoin, et quand il est rempli et tendu au point d'éclater, il crie plus fort encore qu'il a faim. C'est l'avidité du ventre qui produit cette immense variété de saveurs et de sucs et qui est la source d'une foule de douceurs. L'avidité du ventre séduit et trompe les yeux ; elle semble ne prendre que peu de choses, et elle conseille d'absorber tout à la fois. La réplétion des viandes est la mère de la fornication, comme la mortification du jeûne est la mère de la chasteté. Celui qui flatte un lion le rend souvent doux et apprivoisé; mais celui qui flatte le corps le rend plus cruel et plus farouche. Aussitôt qu'un hôte est arrivé, tout entier dans sa charité, on se laisse ébranler par la concupiscence de la gourmandise, et on regarde comme un désavantage pour soi ce qui fait le

soulagement de son frère. En arrive-t-il plusieurs? on prend la résolution de boire du vin, et alors pendant que l'on croit cacher la vertu d'abstinence, on devient l'esclave de ce vice. Souvent la vaine gloire a de la haine contre l'avidité du ventre, et elles se disputent tour à tour un malheureux moine comme un esclave à vendre. Id., 14e *degré*.

Les outres lâches et amollies contiennent plus; mais si on les néglige, elles contiendront moins. Celui qui remplit son ventre, élargit ses intestins; tandis que celui qui lutte contre lui et ne lui donne que juste ce qu'il faut, les contracte et les resserre. Or, une fois resserrés, ils n'ont plus besoin de tant de nourriture, et alors tout naturellement nous jeûnons. Id., *ibid*.

Sachez que bien souvent le démon établit son siége dans notre estomac, et fait en sorte que l'homme n'est jamais rassasié, quand bien même il mangerait tous les blés de l'Egypte et boirait toutes les eaux du Nil. Après le repas, le mauvais esprit de la gourmandise se retire, et nous envoie celui de la fornication, en lui marquant ce qu'il a à faire : « Saisissez-vous, dit-il, de cet homme, emparez-vous de lui et jetez le trouble en lui. Avec le ventre tendu comme il l'a, vous n'aurez pas de peine à l'abattre. » L'esprit vient et sourit : et quand nos mains et nos pieds sont entraînés par le sommeil, il fait tout ce qu'il veut : il souille notre âme et notre corps de visions nocturnes et de pollutions. Et véritablement, c'est un spectacle étonnant de voir une âme incorporelle souillée et ternie par les ordures immondes du corps, quand d'un autre côté c'est par la boue de cette chair qu'elle est purifiée et qu'elle retourne à la substance éthérée de sa nature. Id., *ibid*.

Lucifer est le prince des démons, et la concupiscence de la gourmandise est le premier des vices. Quand vous vous asseyez à une table chargée de mets, souvenez-vous alors de la mort et du jugement. Car autrement, à peine pourrez-vous résister, si peu que ce soit, à la concupiscence. Quand vous buvez, souvenez-vous aussi du fiel et du vinaigre dont Jésus-Christ fut abreuvé; et alors, ou vous vous contiendrez, ou du moins vous aurez des sentiments plus humbles. Sachez-le bien, jamais vous ne serez

délivré de Pharaon et jamais vous ne célébrerez la pâque céleste, si vous ne mangez des laitues amères. Or, ces laitues amères sont la rigueur et l'affliction du jeûne : et le pain azyme représente la parfaite humilité de nos pensées. Id., *ibid.*

L'avidité du ventre ou l'intempérance de la bouche est la maîtresse de nos ennemis, la porte des vices, la ruine d'Adam, la perte d'Esaü, la mort des Israélites, la cause de la honte de Noé, le traître qui a trahi les habitants de Gomorrhe, la cause du crime de Loth et celle de l'extermination des enfants d'Héli : elle est le chef de toutes les souillures d'où elle est née. Maintenant quels sont ses enfants? Quelle est-elle elle-même? Par qui est-elle écrasée? Par qui est-elle anéantie jusqu'au dernier vestige? Dites-nous, souveraine terrible de tous les mortels, qui les avez tous achetés avec l'or de l'insatiabilité, comment vous ménagez-vous une entrée en nous? Qu'avez-vous habitude de faire une fois que vous y êtes entrée? Comment sortez-vous de nous? De quelle manière sommes-nous délivrés de vous? Et, excitée par nos injures, cette passion nous répondra d'un ton tyrannique et violent : Pourquoi m'accabler de malédictions, vous qui m'êtes soumis? Ou comment cherchez-vous à vous séparer de moi qui suis attachée à votre nature? Pourquoi cherchez-vous à savoir les noms de mes rejetons? Je vous les énumérerai, et ils seront plus nombreux que le sable de la mer. Ecoutez cependant comment s'appellent ceux de mes premiers-nés qui me sont le plus chers. Mon fils premier-né est l'instigateur de la fornication. Le second est l'auteur de l'endurcissement. Le troisième est le sommeil. La mer des mauvaises pensées, les flots des souillures, l'abîme des impuretés secrètes et inconnues viennent de moi. Quant à mes filles, ce sont la paresse, l'effusion en vains discours, la liberté des paroles en railleries et en bouffonneries, la contradiction, l'opiniâtreté, l'indocilité, l'insensibilité, la captivité de l'esprit, l'ostentation, la présomption, l'amour du monde. Viennent ensuite les prières impures et les flots des pensées, quelquefois aussi des malheurs qui, arrivant contre toute attente, produisent le désespoir, la plus mauvaise et la plus cruelle chose de toutes. Le remords des fautes lutte, il est vrai, contre moi, mais

n'en triomphe pas : la pensée continue de la mort soulève aussi bien des haines contre moi, mais il n'y a rien dans l'homme qui me détruise complètement. Que celui qui possède le Saint-Esprit intercède près de lui contre moi ; alors, si vous le priez, il ne me laissera pas faire le mal : mais pour ceux qui n'ont aucun goût pour lui, ceux-là je les prends par les attraits de ma douceur et de mes charmes. Id., *ibid.*

Le propre de la sobriété est de donner la force et la santé ; l'intempérance, au contraire, amène la faiblesse et la maladie, voisine de la mort. PHILON.

Souvenez-vous que, dans les festins, vous avez deux hôtes à nourrir, le corps et l'âme, et que tout ce que vous donnerez au corps sera bientôt perdu, tandis que vous conserverez toujours ce que vous aurez accordé à votre âme. EPICTÈTE.

La première coupe que l'on verse, dit Anacharsis, est pour la soif, la seconde pour le plaisir, la troisième pour l'ivresse, la quatrième pour la folie.

Personne ne doit exciter moins de crainte que celui qui ne pense qu'à ses repas. SUÉTONE.

De même que la bonne santé est plus agréable à ceux qui sortent d'une grave maladie, qu'à ceux qui n'ont jamais été malades; de même tout ce que l'on a désiré longtemps fait plus de plaisir que ce que l'on a toujours reçu sans peine. CICÉRON.

Réflexions de l'auteur.

Quelques-uns alléguant ces paroles de saint Paul : « Exercez-vous à la piété ; car les exercices corporels servent à peu de chose, » I *Tim.* IV, 8, font peu de cas de la vertu d'abstinence. Qu'ils écoutent alors ce qu'en dit saint Jérôme dans sa lettre à la vierge Eustochie : Je vous rapporterai, dit-il, l'histoire de mon malheur. M'étant sevré il y a beaucoup d'années de la maison paternelle, de mes parents, de ma sœur, de mes amis, et ce qui est plus difficile encore, de l'habitude d'une nourriture recherchée, et cela pour le royaume des cieux, je vins à Jérusalem dans le but de combattre pour le Seigneur. Saint Jérôme dit donc ici qu'il est beaucoup plus difficile de mortifier sa chair

par le jeûne que de renoncer aux choses qu'il nous énumère lui-même. Et cependant c'est là le sujet de l'éloge que l'Apôtre fait du patriarche Abraham : « Au commandement du Seigneur, il sortit de son pays, abandonnant sa famille et la maison de son père. » Jésus dit aussi dans l'Evangile : « Tout homme qui aura abandonné sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, etc., recevra le centuple, et possédera la vie éternelle. » *Matth.* XIX, 29. Puis donc que saint Jérôme dit qu'il est plus difficile d'être privé de mets recherchés que de renoncer à tout cela, on ne peut nier que ce qui est plus grand ou du moins plus difficile que ce renoncement ne soit d'un grand prix, surtout quand la difficulté de l'œuvre met le comble au mérite de la vertu. On renonce en effet à tout le reste une fois en sa vie, tandis qu'il faut subir cette privation pendant toute la vie, et que tous les jours, à table, malgré même les réclamations de la nature, il faut offrir ce sacrifice de l'abstinence au Seigneur.

Le poisson tiré du fleuve par Tobie, commença à palpiter une fois mis à sec sur le rivage, tandis qu'auparavant il avait été, dans son élément, sur le point de le dévorer. La même chose arrive à notre chair, selon qu'elle jouit des délices ou qu'elle est exténuée de jeûnes : car, dans le premier cas, elle est impétueuse et attaque l'esprit, tandis que dans le second elle reste vaincue et comme étendue à terre.

Dans presque toutes les choses qui charment l'esprit, tant que les choses durent, la cause du plaisir dure aussi. Vous avez planté un verger, construit une maison, arrangé un magnifique vêtement : or, tout cela plaît non-seulement au moment où on le fait, mais encore quand c'est fait. Les plaisirs du toucher et du goût, au contraire, ne durent qu'autant de temps que l'objet demeure sous le sens : l'objet parti, le plaisir s'en va aussitôt. Tel est le plaisir du boire et du manger : tels sont les autres qui lui ressemblent ; de sorte que nous adoptons très-bien l'avis de ceux qui disent que ces plaisirs ressemblent à ceux des hommes qui font des songes, ou à ceux-mêmes qu'on prend sur la scène d'un théâtre, quand on joue le rôle d'un roi ou d'un évêque ; rien ne peut être plus court. Quelle folie c'est donc,

pour des plaisirs si courts et si fugitifs, de souiller son âme, de dissiper son patrimoine, de ternir sa renommée, de briser et d'enivrer la force même de son corps?

« Le vin est une source d'intempérance, et l'ivrognerie est pleine de désordres; quiconque y met son plaisir ne deviendra pas sage. » *Prov.* XX, 1. « Celui qui aime les festins, sera dans l'indigence; celui qui aime le vin et la bonne chère, ne s'enrichira point. » XXI, 17. Or ici ce sont plutôt le goût et les dispositions qui sont marqués que la chose elle-même, puisqu'il est dit : « Celui qui aime les festins; celui qui aime le vin et la bonne chère; quiconque y met son plaisir. » Aussi, mettre en cela son plaisir, l'aimer d'une manière immodérée, s'est s'éloigner, pour l'amour de la chair, du goût de la vertu et de la sagesse.

Le livre des Nombres où nous voyons le peuple hébreu brûlant d'ardeur pour les viandes frappées deux fois par le Seigneur, nous montre parfaitement combien la gourmandise est désagréable à Dieu. Dès qu'en effet ils eurent commencé à murmurer à cause de cela contre le Seigneur, un feu envoyé par lui dévora l'extrémité du camp. *Num.* XI, 1. Quand ensuite ils eurent commencé à se remplir avec une avidité insatiable des viandes que le Seigneur leur avait envoyées, la fureur de celui-ci s'alluma de nouveau, et une grande plaie les frappa. Nous apprenons par là que l'intempérance des désirs en ce qui concerne même les choses permises est souvent la cause de bien des maux. Car ce sont ces désirs qui ont poussé le peuple à se révolter contre le Seigneur, à mépriser le bienfait de la délivrance de l'Egypte et les vivres que le ciel leur envoyait chaque jour, et à se refuser avec une faiblesse de femme aux fatigues de la route. Nous apprenons aussi par là, ce que saint Augustin dit, que souvent le Seigneur accorde dans sa colère ce qu'il aurait refusé dans sa clémence. Car il accorda de la viande à leurs désirs; mais « ils avaient encore la chair entre les dents, et ils n'avaient pas achevé de manger cette viande, que la fureur du Seigneur s'alluma contre le peuple et le frappa d'une très-grande plaie. » *Num.* XI, 33. Or, comme c'était ce désir qui avait été la cause de tous ces maux, on donna à ce lieu un nom qui lui convenait : « Il fut appelé les Sépulchres de concupiscence;

parce que c'est là qu'ils ensevelirent le peuple qui avait désiré de la chair. » XI, 34.

On dit que le démon dort dans les endroits humides, c'est-à-dire dans les cœurs de ceux qui sont livrés à leurs voluptés et au culte de leur ventre. Quelles pensées spirituelles ou divines peuvent avoir en effet ceux qui, ne s'attachant qu'à la terre, ont fait un Dieu de leur ventre et lui ont consacré tous les soins de leur vie?

L'Ecclésiastique nous avertit en ces termes de la sobriété et de la modestie qu'il faut garder à table : « Ne soyez jamais avide dans un festin et ne vous jetez point sur toutes les viandes : car l'excès des viandes cause des maladies et le trop manger donne la colique. L'intempérance en a tué plusieurs; mais l'homme sobre prolonge ses jours. » XXXVII, 32, 33, 34. « Usez comme un homme tempérant de ce qui est servi, de peur que vous ne vous rendiez odieux en mangeant beaucoup. Cessez le premier de manger, par modestie, et n'y excédez point, de peur de tomber en faute. » XXXI, 19, 20. « L'insomnie, la colique et les tranchées sont le partage de l'homme intempérant. Celui, au contraire, qui mange peu aura un sommeil de santé; il dormira jusqu'au matin et son âme se réjouira en lui-même. » XXXI, 23, 24. Dans toutes ces maximes, l'Ecclésiastique nous fait l'éloge de la tempérance et nous prescrit la limite qu'il faut garder dans le boire et le manger.

Souvent les autres vices nous accordent comme une espèce de trêve. C'est ainsi que les ardeurs de l'avarice et de la luxure s'apaisent souvent : mais il nous faut tous les jours combattre l'avidité dans le manger, puisque tous les jours il nous faut prendre de la nourriture avec sobriété et modération. Car, comme le dit Cassien, toujours la passion de la nourriture et des viandes, naturelle et née avec nous, est vivante en nous, bien que nous nous empressions de couper court à ses appétits et à ses désirs, selon cette parole : « Ne cherchez point à contenter la chair en satisfaisant à ses désirs. » *Rom.* XIII, 14. C'est là en effet ce qu'a si bien exprimé un de nos Pères en se servant de cette figure : « Mon père, dit-il, m'a laissé en butte à une foule de créanciers. En payant aux autres jusqu'au dernier sou, j'ai été délivré de toutes

les importunités que me causaient leurs conventions ; mais il y en a un auquel je ne peux satisfaire tout en le payant chaque jour. »

Si on lit attentivement les vies des anachorètes et des moines, écrites par Théodoret, Palladius, saint Jérôme, Cassien et les autres Pères, on ne pourra assez s'étonner de l'incroyable mortification de la chair qu'on remarque en eux. Car ils tourmentaient leur corps non-seulement par le jeûne, mais encore par des poids de fer, des chaînes et la vie la plus austère. Et cette manière d'agir fut familière et constante pour tous ceux qui voulurent vivre dans la piété. Nous lisons de la sainte veuve Judith qu'elle se servait d'un cilice et jeûnait tous les jours de sa vie, excepté les jours du sabbat, des néoménies et des fêtes de la maison d'Israël. Il en fut de même des fils des prophètes. Les fils des prophètes, que nous appellerons les moines de l'ancien Testament, dit saint Jérôme, se construisaient de petites cellules le long du Jourdain, et, abandonnant le tourbillon des villes, ils vivaient de bouillie et d'herbes sauvages. Quant à ces saints qui demeuraient en Egypte, le même saint Jérôme en parle ainsi dans une lettre adressée à la vierge Eustochie : Je passe sous silence, dit-il, leur nourriture et leur boisson, puisque même les solitaires faibles et malades ne se servaient que d'eau fraîche et regardaient comme un plaisir défendu de manger quelque chose de cuit. A quoi bon rappeler ici la veuve Anne qui, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, s'adonnait jour et nuit aux jeûnes et aux prières? Citerai-je l'exemple de celui qui, étant encore dans le sein de sa mère, mérita d'être rempli du Saint-Esprit? N'a-t-il pas mortifié sa chair innocente dans ses vêtements et dans sa nourriture, au point que le peuple disait de lui qu'il ne mangeait ni ne buvait? Enfin, pour en venir à des exemples de tous les jours, nous voyons ceux qui s'attachent à mener une meilleure vie et qui sont prévenus par le Seigneur de douces bénédictions, aussitôt qu'ils ont commencé à goûter combien le Seigneur est doux et à être enflammés de son amour, se ceindre aussitôt pour mortifier leur chair, l'affliger non-seulement par des jeûnes et des veilles, mais encore par le cilice, les coups de discipline, la dureté du coucher et autres semblables mortifications, et cela avec tant d'avidité et d'ardeur que

c'est à peine si on peut les faire dévier de leur résolution. Les choses étant ainsi, ce sera sans doute un grand avantage d'en chercher les causes, puisque leur connaissance nous excitera plus fortement à pratiquer cette vertu de l'abstinence et du jeûne.

Il faut donc tout d'abord ramener toute cette affaire à la force et à la nature de la charité. Or, elle donne naissance surtout à deux sentiments : l'un qui est d'obéir et de déférer à toutes les volontés de celui qu'elle aime, et l'autre de détester et de haïr tout ce qu'il hait et déteste; car ces deux sentiments ont pour même source la charité. Mais parce que, entre tous les devoirs que nous pouvons rendre à Dieu, la patience dans nos peines et nos douleurs tient la première place, les saints, s'il ne se présente pas d'autre occasion de souffrir, s'arment eux-mêmes contre leur chair corrompue pour la mortifier, afin de souffrir au moins par ce moyen quelque chose pour celui qu'ils aiment par-dessus tout; ils lui offrent donc leurs corps comme une hostie sainte, vivante et agréable à Dieu.

De l'autre sentiment par lequel nous détestons tout ce que Dieu déteste, naît une sainte haine pour notre chair infectée du poison commun du péché : c'est cette haine que le divin Maître nous recommande dans l'Evangile. Car la chair étant l'origine et la cause de presque tous les péchés, la haine dont l'âme des justes est animée contre le péché est à peu près la même que celle qu'ils ont contre la racine du péché, c'est-à-dire contre leur chair. C'est ainsi que les médecins, pour guérir une maladie, tâchent d'en éteindre les causes, qui sont les mauvaises humeurs. Or, la chair nous sollicite au péché quand elle désire ce qui lui est agréable, c'est-à-dire le plaisir, la mollesse et la volupté, avec une telle avidité et une telle ardeur, qu'elle nous fait transgresser les lois divines pour jouir de ces biens. C'est donc de cette manière qu'elle est la cause d'une foule presque innombrable de maux. Aussi, comprenant parfaitement cela, les saints ne prenaient pas seulement soin de ne pas satisfaire à ces désirs, mais allant plus loin encore, ils s'efforçaient d'affliger et de mortifier leur chair d'une foule de manières pour être disposés le moins possible à la choyer et à se faire ses esclaves. Ceux qui combattent avec un ennemi ne

se contentent pas de se conduire dans le combat de manière seulement à ne pas être renversés par lui à terre, mais ils font tous leurs efforts pour le terrasser lui-même et l'abattre, afin le plus possible d'éloigner d'eux le danger : de même ceux qui combattent avec leur chair, c'est-à-dire avec un ennemi domestique et familier, ne se contentent pas de l'avoir mortifiée au point de n'avoir plus à craindre d'être terrassés par elle, mais ils déploient encore toutes leurs forces pour la macérer par une prodigieuse austérité, afin d'être plus en sûreté contre ses attaques et ses victoires. Saint Jérôme et beaucoup d'autres auteurs racontent que telle fut la conduite d'un philosophe. Ce philosophe, qui avait hérité d'une grande somme d'argent, comprenant que c'était là pour lui une cause de soucis et de maux, jeta toute cette masse d'argent dans la mer, en disant : Allez-vous-en dans l'abîme, source de mauvaises passions ; je veux vous submerger pour ne pas être submergé par vous. Les saints, ce semble, se sont donc conduits de la même manière à l'égard de leur corps. Par conséquent, les deux sentiments de charité dont nous parlions paraissent s'être ligués avec des dispositions hostiles, mais bonnes cependant, contre la chair rebelle pour la réduire sous la servitude de l'esprit.

Il y a un autre sentiment de la charité qui combat pareillement contre la chair : c'est, au sujet des péchés du corps commis contre le Seigneur et dont il est la cause, de vouloir toujours souffrir. Or ils le désiraient avec d'autant plus de force qu'ils aimaient Dieu avec plus d'ardeur. De là tant de moyens imaginés pour pouvoir faire souffrir à leurs corps non-seulement la faim, mais encore les chaînes, les poids de fer, les ardeurs du soleil et les rigueurs du froid, ces saints se jugeant eux-mêmes sévèrement dans ce monde pour ne pas être jugés dans l'autre par le Seigneur. C'est animé de ce sentiment et dans ce dessein qu'un de ces saints anachorètes mortifiait son corps par tant de fatigues et de jeûnes. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il tuait ainsi presque son corps avec tant de cruauté, il répondit : « C'est avec justice que je le fais, puisque lui-même m'a tué tout le premier. »

Ajoutez à cela une autre raison, c'est que ceux qui se sont offerts tout entiers à Dieu comme un holocauste vivant et se sont consacrés à l'étude des choses divines, s'attachent non-seulement à s'abstenir de tous les péchés, mais encore à renoncer à tous les soucis et à toutes les affaires de ce monde. Car la multitude de ces soucis et de ces affaires distrait l'âme, la rejette à terre quand elle veut s'élever en haut et la détournent de la contemplation de la beauté divine. C'est pourquoi ceux qui aiment Dieu s'appliquent à retrancher les occasions de ces soucis et de ces affaires, pendant que, contents de peu et de choses qui se présentent toujours les mêmes, ils répudient toutes les autres comme contraires à leurs desseins et à leur but.

Il arrive aussi de là qu'ils coupent court par ce moyen à l'avarice qui est aussi la source de tous les maux. Car « tout le travail de l'homme étant pour sa bouche, » *Eccle.* VI, 7, celui qui met à cette bouche le frein de l'abstinence, n'a pas de raison pour aimer d'un amour immodéré les richesses qui ne sont recherchées par les gens du monde qu'en vue des besoins et des plaisirs du corps. On sait ce qu'un philosophe cynique répondit à Aristippe. Celui-ci ayant dit au philosophe qui lavait des légumes pour son repas : « Si vous vouliez flatter Denys, vous ne mangeriez pas un tel mets, » le cynique répliqua : « Bien plus, si vous vouliez vous nourrir de la sorte, vous ne voudriez pas flatter Denys. » Cet exemple nous montre que ceux qui se contentent de peu n'ont pas de raison pour vouloir flatter les grands ou pour désirer d'amasser des richesses.

LXXIII.

Ivrognerie ; tempérance.

L'ivrognerie est la mère de tous les désordres, l'occasion de toutes les fautes, la racine des crimes, l'origine des vices, la perturbation de la tête, la subversion des sens, la tempête de la langue, l'orage du corps, le naufrage de la chasteté, la perte du temps, une folie volontaire, une langueur pleine d'ignominie, la

honte des mœurs, le déshonneur de la vie, l'opprobre de la vertu, la corruption de l'âme. S. AUGUSTIN.

Le vin bu avec modération est un médicament ; pris outre mesure, c'est un poison. Le vin a été créé pour l'agrément et non pas pour l'ivresse. Id.

L'ivresse est un agréable démon, un doux poison, un aimable péché ; celui que l'ivresse possède, ne se possède pas ; celui qui s'enivre, ne fait pas le péché, mais lui-même est tout entier péché. Id., *Sermons.*

Pour les excès du vin, j'en suis bien éloigné ; votre miséricorde ne permettra jamais à ce vice de m'approcher. Mais l'intempérance s'insinue quelquefois chez votre serviteur. Que votre miséricorde la tienne toujours éloignée de moi. Personne ne peut être sobre, si vous ne lui donnez la grâce. Mais quel est, Seigneur, celui qui ne se laisse point emporter quelquefois au delà des bornes de la nécessité ? S'il en est un, il est grand, et il doit en glorifier votre nom. Pour moi, je ne suis pas cet homme, car je suis un malheureux pécheur. Id., *Confessions,* liv. X, XXXI.

Les feux de l'Etna, la terre de Vulcain, le Vésuve de l'Olympe ne brûlent pas de tant de feux que la moelle des jeunes gens pleins de vin et enflammés par les viandes. S. JÉRÔME, *Lettre à Furia.*

Les filles de Loth commirent un inceste avec leur père par artifice, c'est-à-dire après l'avoir enivré. Ecoutez, dit Origène, ce que fait l'ivresse, écoutez de quel crime elle est la cause. L'ivresse fit tomber celui que n'avaient pu faire tomber les désordres de Sodome ; les feux de deux femmes brûlent celui que n'avaient pu consumer les flammes sulfureuses des villes coupables. ORIGÈNE.

L'usage du vin fut inconnu aux femmes romaines, sans doute pour qu'elles ne tombassent pas dans quelque déshonneur. Car le degré d'intempérance le plus proche de l'ivresse, d'ordinaire, est le plus proche aussi de l'impureté. VALÈRE MAXIME, liv. III.

Réflexions de l'auteur.

Les paroles suivantes de Salomon nous montrent combien l'ivresse et l'intempérance sont nuisibles à la vertu, à la bonne

renommée, à toutes choses, en un mot : « Ne vous trouvez point dans les festins de ceux qui aiment à boire, ni dans les débauches de ceux qui apportent des viandes pour manger ensemble ; car, passant le temps à boire et à se traiter de la sorte, ils se ruineront, et la paresse toujours endormie, sera vêtue de haillons. » *Prov.* XXIII, 20, 21. Et plus bas : « A qui dira-t-on : malheur? au père de qui dira-t-on : malheur? pour qui seront les querelles? pour qui les précipices? pour qui les blessures sans sujet? pour qui la rougeur et l'obscurcissement des yeux? sinon pour ceux qui passent le temps à boire du vin, et qui mettent leur plaisir à vider les coupes. » 29, 30.

Vous trouverez dans l'ivresse des paroles semblables à celles-ci dans l'Ecclésiastique : « Le vin a été créé dès le commencement pour être la joie de l'homme, et non pour l'enivrer, etc. » XXXI, 35. D'où l'on peut conclure que si toutes choses ont été créées bonnes par le Créateur qui est bon, la méchanceté des hommes les a dépravées.

LXXIV.

Chasteté.

Rien ne peut si bien dompter l'appétit des désirs de la chair que de penser voir mort ce qu'il aime vivant. S. GRÉGOIRE, *Morales.*

Nulle est la chasteté de la chair que ne recommande pas la douceur de l'âme. Id., *ibid.*

On lit que saint Augustin ne voulut pas même habiter avec sa sœur ; il en donnait pour raison que celles qui seraient avec sa sœur ne seraient pas ses sœurs. La prudence de ce saint docteur doit donc être pour nous une grande instruction. Car c'est le propre d'une imprudente présomption de ne pas craindre, quoique l'on soit moins fort, ce qui fait la terreur des hommes forts. Id., *Collection de ses lettres.*

Du moment où la luxure s'est une fois emparée de l'âme de quelqu'un, c'est à peine si elle lui permet de penser au bien. Ce sont en effet des désirs, pour ainsi dire, enduits de glu ; de la

suggestion naît la pensée, de la pensée l'affection, de l'affection la délectation, de la délectation le consentement, du consentement l'action, de l'action l'habitude, de l'habitude le désespoir, du désespoir la défense de son péché, de la défense de son péché la gloire de le commettre, et de la gloire de le commettre la damnation. Id., *Morales.*

La chasteté orgueilleuse et l'humilité souillée d'impuretés n'ont aucun pouvoir auprès de Dieu. Id., *Morales,* XXI, II.

Je trouvais qu'Ambroise était un homme heureux selon le monde, à le voir honoré des plus hautes puissances de la terre; seulement, son célibat me paraissait pénible; mais tout ce qu'il nourrissait d'espérance, tout ce qu'il avait à soutenir de combats contre les séductions de sa propre grandeur, tout ce qu'il trouvait de consolations dans l'adversité, les charmes de la voix secrète qui lui parlait au fond du cœur, les joies qu'il goûtait en savourant le pain de votre parole, tout cela je ne pouvais le soupçonner, ne l'ayant jamais éprouvé moi-même. S. AUGUSTIN, *Confessions,* liv. VI, III.

Soupirant après la vie heureuse, je la redoutais dans son séjour, et tout en la fuyant je la cherchais. Il me semblait que pour moi ce serait le comble de la misère que d'être privé des embrassements d'une femme, et faute d'en avoir fait l'épreuve, je ne songeais point au remède que votre miséricorde nous a donné pour guérir cette faiblesse. Je croyais aussi que la continence était le fruit de nos propres forces, et je ne me sentais pas le courage de la supporter. Insensé que j'étais! j'ignorais même qu'il est écrit : « Nul ne peut être chaste, si vous ne lui en donnez la force. » Id., *ibid.,* c. XI.

Mais malheureusement, jeune homme que j'étais, bien malheureux, hélas! au seuil même de l'adolescence, je vous avais demandé la chasteté et je vous avais dit : Accordez-moi le don de chasteté et de continence, mais que ce ne soit pas tout à l'heure. Je craignais en effet d'être trop exaucé, trop tôt guéri de ce mal de concupiscence que j'aimais mieux assouvir qu'éteindre. Id., *ibid.,* VIII, VII.

Du côté où j'avais porté mes regards et où je balançais encore

à passer, se dévoilait la chaste majesté de la continence ; sereine et joyeuse, mais non de la joie d'une courtisane, elle m'invitait, par d'honnêtes caresses, à m'approcher sans crainte; elle étendait, pour me recevoir et m'embrasser, ses pieuses mains toutes pleines de bons exemples. Autour d'elle, des enfants et des jeunes filles, une jeunesse nombreuse, tous les âges, de vénérables veuves et des vierges chargées d'années ; et dans toutes ces âmes la continence n'était pas stérile : mais fécondée par vous, Seigneur, qui êtes son époux céleste, elle avait enfanté des générations de joies. Puis, dans une douce et encourageante ironie, elle semblait me dire : « Quoi? ne pourras-tu point ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? Est-ce donc en eux-mêmes et non dans le Seigneur, leur Dieu, que cela leur est possible? c'est le Seigneur leur Dieu qui m'a donnée à eux. Pourquoi t'appuyer sur toi-même et chanceler? Jette-toi dans le sein de Dieu, ne crains rien, il ne se retirera pas pour te laisser tomber. Jette-toi hardiment, il te recevra et te guérira. » Id., *ibid.*, VIII, II.

Si bien que vous vouliez me faire le portrait d'une femme, si bien que vous vouliez lui donner tous les dons, j'ai résolu que je n'avais rien de plus à fuir que sa trop proche présence. Car je sens qu'il n'y a rien qui précipite une âme virile du haut de la vertu où elle s'est retranchée que les attraits d'une femme, et ce contact du corps sans lequel on ne peut passer pour un véritable époux. Id., *Soliloques.*

J'ose le dire, il est bon pour les hommes chastes et orgueilleux qu'ils tombent, pour qu'ils soient humiliés en cela même dont ils s'enorgueillissent. Car quel profit y a-t-il pour celui qui est chaste s'il est dominé par l'orgueil? Id., *Comment. sur saint Matthieu.*

Entre toutes les luttes que les chrétiens ont à subir, les plus pénibles sont celles de la chasteté : car c'est un combat continuel où l'on remporte assez rarement la victoire. Id., *Sermons.*

Combien d'évêques et de prêtres qui, après tant de combats, de confessions et de victoires, après tant de prodiges si grands, si admirables, manifestés de toutes parts, sont connus pour avoir fait naufrage avec tous ceux-ci, en voulant s'embarquer sur un

frêle esquif! Quels lions ont été domptés par cette seule faiblesse voluptueuse, c'est-à-dire par la luxure qui, bien que vile et misérable, fait sa proie des grandes âmes!

La rouille se nourrit du fer, l'aspic souffle des maladies et la femme répand la contagion de la concupiscence. Tantôt elle éclate en joyeux rires, tantôt elle emploie les caresses et les flatteries, et ce qui est encore un poison plus subtil, elle prend plaisir à jouer de la harpe ou à chanter; prenez-y garde, il vaudrait mieux entendre le sifflement d'un basilic que le chant d'une femme.

La chasteté a un grand ennemi auquel il faut non-seulement résister, mais qu'il faut fuir au plus vite et au plus loin. On ne doit pas fuir d'autant moins les femmes, parce qu'elles paraissent religieuses; car elles attirent d'autant plus vite qu'elles sont plus religieuses. Sous ce voile de piété, se cache la glu de la passion. Croyez-en mon expérience, je parle d'après elle, et je ne ments pas devant Dieu; je sais que les cèdres du Liban, et les chefs des nations sont tombés sous le souffle de ce fléau. Cependant, je ne supposais pas plus de chute chez eux que je ne suppose de turpitudes dans un Ambroise ou un Jérôme.

Le démon cache ce feu assoupi, sans donner aucune flamme, jusqu'à ce que, joignant ensemble deux torches, il les enflamme en même temps; et il cesse d'ajouter des traits à sa cruauté, jusqu'à ce que, comme un habile chasseur, il enlace dans les mailles de son filet ce à quoi il se dispose de donner la mort.

Voyez votre mère, mais de manière que vous ne soyez pas forcé de voir d'autres femmes dont l'image pourrait se fixer dans l'esprit et y faire naître une blessure secrète. Méfiez-vous aussi des piéges que vous tendront les servantes à ses ordres; elles succombent d'autant plus facilement que leur condition est plus abjecte. S. Jérôme, *Lettre au moine Rusticus.*

Ne connaissez aucune jeune fille et aucune des vierges du Seigneur, ou aimez-les toutes également. Ne demeurez pas avec elles sous le même toit, vous fiant aux épreuves qu'a déjà surmontées votre vertu. Vous n'êtes pas plus saint que David, plus fort que Samson et plus sage que Salomon. N'oubliez pas que l'hôte du paradis terrestre en fut chassé par sa femme. Ne vous

asseyez jamais seul à l'écart, sans témoin ou sans un tiers, avec une femme seule, quand bien même vous auriez des secrets à lui confier. Evitez de faire naître le soupçon, et ne donnez jamais matière à interpréter à votre désavantage ce que l'on peut supposer avec quelque fondement. Une amitié sainte ne permet pas de recevoir des présents, des mouchoirs, des rubans, des lettres galantes, et de manger des mets qu'une femme aura goûtés. Id., *Lettre à Népotien.*

Il y avait dans un monastère un jeune Grec qui ne pouvait éteindre les feux de la chair ni par l'abstinence, ni par les travaux les plus pénibles. Voici comment le supérieur le sauva du péril. Il ordonne à un homme respectable d'assaillir ce Grec d'injures et d'invectives, et de venir se plaindre le premier, après l'avoir insulté. Les témoins appelés parlaient pour celui qui avait commis l'outrage, et l'autre, au contraire, pleurait en entendant leur mensonge, et personne ne voulait croire la vérité. L'abbé seul prenait adroitement sa défense, pour ne pas pousser trop loin sa douleur. Que dirai-je de plus? Une année se passa ainsi. A son expiration, le supérieur demanda au jeune homme s'il était encore tourmenté de ses anciennes pensées : Mon père, répondit-il, je n'ai pas le loisir de vivre, comment aurais-je celui de songer au crime? Or s'il eût été seul, comment aurait-il pu se conserver? Id., *Lettre au moine Rusticus.*

La nation des Teutons, partie des extrémités des Gaules, de l'Océan et de la Germanie, inonda toute la Gaule, et après avoir souvent battu les armées romaines, fut enfin vaincue par Marius. C'est alors que trois cents femmes ayant appris qu'elles devaient être avec bien d'autres livrées en esclavage aux soldats romains, prièrent d'abord le consul de les affecter au service des temples de Cérès et de Vénus. Cette demande leur ayant été refusée, elles tuèrent d'abord leurs petits enfants, et le matin elles furent trouvées étranglées et se tenant embrassées. Une noble dame fera-t-elle donc ce que la captivité n'a pu arracher à la chasteté de femmes barbares? Et celle qui a perdu un premier mari mauvais ou qui avait eu le bonheur d'en obtenir un bon, voudra-t-elle s'unir au sort d'un autre? Id., *Lettre à Gérontia.*

Combien de fois dans ce désert, dans cette vaste et affreuse solitude qui, brûlée des ardeurs du soleil, ne donne aux moines qu'une horrible demeure, je m'imaginais être au milieu des délices de Rome ! Je m'asseyais, solitaire, car j'étais rempli d'amertume. Mes membres déformés frissonnaient sous le cilice, et ma peau, sale et malpropre, avait contracté la mauvaise odeur de celle d'un Ethiopien. Tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements ; et si parfois un sommeil auquel je ne pouvais résister venait, malgré moi, m'accabler de son poids, c'est avec peine que mes membres frissonnants de froid s'étendaient sur la terre nue. Pour ce qui est de la nourriture et de la boisson, je n'en parle pas, puisque même les solitaires faibles et malades ne se servaient que d'eau fraîche, et regardaient comme une volupté de manger quelque chose de cuit. Moi donc qui, par crainte de l'enfer, m'étais condamné à une telle prison, moi qui n'avais pour compagnons que des scorpions et des bêtes féroces, souvent je me trouvais au milieu de chœurs de jeunes filles. Ma figure était pâle de jeûnes, et mon cœur brûlait de désirs. Dans un corps glacé, et dans un homme dont la chair était déjà morte, pour ainsi dire, bouillonnaient les feux des passions. Aussi, privé de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus, je les arrosais de larmes, je les essuyais avec mes cheveux, et je domptais par des jeûnes de semaines entières les révoltes de ma chair. Je me souviens d'avoir souvent, dans mes cris et rugissements, joint la nuit au jour, et de n'avoir point cessé de me frapper la poitrine, jusqu'à ce que, sur l'ordre du Seigneur, la tranquillité revînt dans mon âme. Or si telles sont les souffrances de ceux qui, dans un corps épuisé, n'ont à combattre que leurs seules pensées, que doit souffrir une jeune fille qui nage dans les délices? C'est sans doute cette parole de l'Apôtre : « Car, pour celle qui vit dans les délices, bien qu'elle paraisse vivante, elle est morte. » I *Tim.* v, 6. Id., *Lettre à la vierge Eustochie.*

Toute habitation des femmes avec les clercs est formellement défendue. Car la femme est la porte par où entre le démon, le chemin de l'iniquité, le dard d'un scorpion, une chose nuisible, puisqu'elle rapproche, excite, allume le feu et frappe de ses flammes

dévorantes la conscience de celui qui habite avec elle, et embrase les fondements des montagnes. S. AMBROISE, *des Devoirs.*

Quoi de plus beau que la chasteté qui d'un être sorti d'une source impure en fait un être pur, d'un ennemi fait un ami de la maison, et de l'homme un ange? L'homme chaste et l'ange diffèrent, il est vrai, entre eux; mais c'est par le bonheur et non par la vertu; car bien que la chasteté de l'ange soit plus heureuse, celle de l'homme est la plus courageuse. S. BERNARD, *Lettres.*

Il n'y a que la chasteté seule qui, dans ce monde et dans ce temps mortels, nous figure un certain état de la gloire immortelle, Id., *ibid.*

Etre constamment avec une femme et ne pas connaître de femme, n'est-ce pas plus grand que de ressusciter un mort? Vous ne pouvez pas ce qui est moins, et vous voulez que je vous croie en ce qui est plus? Tous les jours vous avez une jeune femme à vos côtés à table; tous les jours votre lit est à côté du sien dans la chambre à coucher; tous les jours votre œil est fixé sur les siens dans la conversation; tous les jours, vos mains touchent ses mains dans le travail, et vous voulez passer pour chaste? Vous l'êtes, soit; mais je ne puis pas ne pas avoir de soupçons. Id., *sur le Cantique.*

La chasteté sans la charité est une lampe sans huile : ôtez l'huile, la lampe ne luira pas; enlevez la charité, la chasteté ne plaira pas. Id., *Lettres.*

De même que la clarté de la lune ne vient, dit-on, que du soleil, de même, sans la charité ou la justice, il n'y a aucun mérite pour la continence. Id., *sur le Cantique.*

Un serviteur de Dieu doit sans cesse lire, prier et travailler, de peur que par hasard l'esprit de fornication ne se glisse dans l'âme livrée au repos; car si la volupté cède au travail, elle s'empare vite de l'âme qui ne fait rien. S. ISIDORE, *du Souverain Bien.*

On ne doit jamais appeler chastes dans leur vieillesse, ceux qui, pendant leur jeunesse, ont vécu dans la luxure. De tels hommes n'ont pas de récompense, parce qu'ils n'ont pas souffert la lutte

du travail et de la peine. Mais la gloire attend ceux en qui il y eut des luttes, des combats et des labeurs. Id., *ibid.*

J'en ai vu beaucoup dans le siècle qui, par suite des soucis, des soins, des occupations et des veilles du monde, ont su éviter les mouvements désordonnés de leur corps; mais, une fois que délivrés de tous ces soucis, ils avaient embrassé la vie monastique, ces mouvements déréglés venaient les assaillir d'une manière honteuse et misérable. Concluez de là combien l'occupation du corps et de l'âme est utile pour garder la chasteté. Id., *ibid.*

La chasteté est une participation de la nature angélique, une demeure uniquement agréable à Jésus-Christ, le bouclier du cœur, un ciel terrestre, un renoncement que l'on fait à la nature par un mouvement surnaturel, un merveilleux combat d'émulation entre notre corps mortel et corruptible et les esprits célestes qui n'ont point de corps. Celui-là est chaste qui a exclu l'amour par l'amour, et a éteint le feu de la chair par le feu de l'esprit. S. Jean Climaque, 15e *degré.*

Au moment d'une tentation de la chair, nous trouverons un grand secours dans le cilice et la cendre, dans les veilles et la prière pendant toute la nuit, dans la faim et la soif qu'on n'apaise que modérément, dans l'habitation des tombeaux, et avant tout, dans l'humilité du cœur. Puis, si c'est possible, que notre père spirituel ou qu'un frère qui veille sur nous et qui a déjà de l'âge et de l'expérience, vienne à notre aide. Car je m'étonnerai fort qu'un homme seul puisse entièrement sauver son navire de cette mer de dangers. Id., *ibid.*

Il arrive quelquefois qu'un seul attouchement souille le corps; car rien de plus fort, rien de plus dangereux que le sens du toucher. Prenez conseil de celui qui voulait que la main de sa mère fut couverte d'un voile, et éloignez votre main du contact de votre propre corps ou du corps d'un autre. Id., *ibid.*

Que celui qui a mis un frein à ses passions ne les néglige pas, quoiqu'il les ait domptées une fois. Car cet ennemi nous fait une guerre perpétuelle tant que nous vivons. S. Jean Chrysostome.

Une longue chasteté, après un péché commis, est presque de la virginité. S. Césaire.

Une parole érotique et lascive est un foyer de concupiscence. Epictète.

Rarement, la beauté et la pudeur vont ensemble. Juvénal.

LXXV.

Virginité.

La virginité est une fleur ainsi que le martyre, et une bonne action. La virginité est une fleur dans un jardin, le martyre dans le champ du combat, la bonne action dans le lit de l'Epoux. S. Grégoire, *Homélie sur Ezéchiel.*

« Sauvez-vous sur la montagne. » *Gen.* xix, 17. La virginité est une montagne élevée sur laquelle l'ange vous exhorte à monter; quant à celui qui croit ne pouvoir la gravir, qu'il demeure à Ségor, c'est-à-dire dans un légitime mariage; car il vaut mieux jouir d'un bien médiocre que d'être précipité du haut des rochers de la volupté. S. Grégoire.

Tandis que le Seigneur considère la corruption du cœur des vierges folles, il condamne aussi la pureté de leur chair. Id., *Morales,* liv. VIII, c. xxxviii.

Que celui qui a été attaché à la croix soit aussi fixé au fond de votre cœur, et que lui seul tienne dans votre esprit la place de ce que vous auriez voulu trouver dans le mariage. S. Augustin, *de la Virginité.*

Plus j'admire la beauté de la virginité, plus je crains que l'orgueil, comme un voleur, ne vienne m'enlever ce bien précieux. Id., *ibid.*

Considérez les blessures de Jésus suspendu à la croix, les cicatrices qu'il porte après sa résurrection, le sang qu'il a répandu en mourant, la récompense qu'il accorde aux croyants, le doux commerce qu'il entretient avec ceux qu'il a rachetés; pesez le prix de tout cela dans la balance de la charité, et prodiguez à cet aimable Sauveur tout l'amour que vous auriez dépensé dans votre mariage. Id., *ibid.*

Que sert un corps chaste avec un cœur corrompu? Mieux vaut

un humble mariage qu'une virginité orgueilleuse. Id., *sur le psaume* XXVI.

La virginité se définit : Une âme sainte dans un corps saint; car il ne sert à rien d'avoir un corps vierge, si l'on est marié par le cœur. S. Jérôme, *Lettres*.

La chasteté de la femme est chose fragile, c'est une fleur magnifique qui se fane au moindre vent, qui se corrompt par un léger souffle, surtout quand l'âge l'entraîne à la volupté, et qu'il lui manque l'autorité d'un mari qui est pour son épouse une ombre tutélaire. Que fera donc une veuve au milieu d'une nombreuse maison, au milieu de la multitude des serviteurs qui l'entourent? Je ne voudrais pas qu'elle les méprisât comme étant des domestiques, mais qu'elle se conduisit chastement avec eux, parce qu'ils sont des hommes. Id., *à Salviana*.

Nous sommes tous formés de la même boue, nous avons tous la même origine; les même désirs se trouvent sous la soie et sous les haillons; ils ne craignent pas la pourpre des rois, ils ne dédaignent pas la crasse du mendiant. Et les secours de la pénitence, qui sont le remède des malheureux, nous prodiguent tard leurs caresses : il faut craindre une blessure qui se guérit par la douleur. Autre chose est d'entrer au port du salut avec son vaisseau intact et ses marchandises en bon état, autre chose est de s'attacher nu sur une planche, et d'être brisé par les flots en fureur contre un aride rocher. Id., *ibid*.

Mère chrétienne, vous vous indignez de ce que votre fille n'a pas voulu être l'épouse d'un soldat, mais d'un roi! Elle vous a procuré un grand bienfait, car vous êtes devenue la belle-mère de Dieu : en effet, l'enfant sage est la gloire de sa mère. Id., *à Eustochie*.

Vierge, considérez vos voies, de peur que vous ne péchiez par la langue; car c'est souvent une faute pour une vierge de dire même de bonnes choses. S. Ambroise, *de la Viduité*.

Il n'y a guère moins de vertu à s'abstenir du mariage, quand on en a goûté les plaisirs pendant quelque temps, que d'ignorer ce que c'est. Id., *de la Virginité*.

Combien est grande la grâce de la virginité, elle qui a mérité

d'être choisie par Jésus-Christ pour être le temple de son corps, qui a été habitée corporellement par la plénitude divine! C'est une vierge qui a conçu le salut du monde, c'est une vierge qui a enfanté la vie universelle. Id., *des Devoirs*.

La virginité surpasse la condition de la nature humaine : par elle les hommes deviennent semblables aux anges; mais la victoire des vierges est plus grande que celle des anges; en effet, les anges vivent sans être unis à des corps, tandis que les vierges triomphent dans leur chair. Id., *des Veuves*.

La vérité ne trompe pas, la justice n'en impose pas, la vertu ne nous abuse pas. Si vous ne croyez pas à la révélation, du moins ajoutez foi à cet exemple. Il a quelques années, une jeune fille, d'une famille illustre dans le monde, mais encore plus illustre maintenant en Dieu, étant pressée par ses parents et par ses proches de se marier, se réfugia auprès des saints autels. Où trouverait-on, en effet, un meilleur refuge pour une vierge que le lieu où l'on offre le sacrifice de la virginité, et où l'on consacre chaque jour Jésus-Christ, le chef de tous les chrétiens? La victime de la pudeur, l'hostie de la chasteté se tenait donc au pied de l'autel de Dieu, plaçant sur sa tête la main droite du prêtre et réclamant ses prières. Alors elle dit à ses parents : Que faites-vous, mes chers parents? Pourquoi vous tourmenter encore de mon mariage? Vous ne pourriez rencontrer nulle part un époux meilleur que celui que j'ai trouvé. Louez ses richesses considérables, glorifiez sa noblesse, exaltez sa puissance : j'en ai trouvé un auquel nul autre ne peut être comparé; ses richesses, c'est le monde; son royaume, c'est l'univers; sa noblesse, c'est le ciel. Si vous avez un époux semblable à me présenter, je ne refuse pas de l'accepter, mais si vous ne pouvez en trouver un pareil, je ne dirai plus que vous cherchez à me pourvoir, mais je croirai que vous me portez envie. Id., *de la Virginité*, liv. II.

Les vierges qui sont véritablement vierges, ont coutume de redouter tout entretien avec les hommes et de ne se trouver jamais en sûreté; de même qu'elles redoutent ce qui est à craindre, elles ont peur même dans la sécurité; car elles savent qu'elles portent un trésor précieux dans des vases fragiles, qu'il

est très-dur de demeurer comme un ange parmi les hommes, et de vivre sur la terre comme vivent les habitants du ciel. S. Bernard.

Celui qui veut vaincre la concupiscence en se rassasiant de mets et de voluptés, ressemble à celui qui jette de l'huile sur un incendie pour l'éteindre. Mais celui qui s'efforce d'apaiser ou de vaincre la concupiscence par la continence seule, est semblable à celui qui veut se sauver du naufrage en nageant avec une seule main. Que l'humilité soit donc jointe à la continence; car, sans celle-là, celle-ci est reconnue inutile. S. Jean Climaque, 14e *degré.*

Réflexions de l'auteur.

« Chacun a son don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu; qui d'une manière, qui d'une autre. » I *Cor.* vii, 7. « Tous ne comprennent pas cela, il n'y a que ceux à qui il a été donné. » *Matth.* xix, 11. Cela a été dit du don de la virginité. On pourra comprendre en quelque sorte le prix de ce don par ces considérations : Dans le mariage, comme en toute autre chose, il y a des avantages et des inconvénients. En effet, il est d'un côté le remède à la fornication, mais de l'autre, il y a des peines et des soucis qui inquiètent les deux époux; ce qui fait dire à l'Apôtre : « Ces personnes souffriront des tribulations dans leur chair. » I *Cor.* vii, 28. Mais celui qui a le don de la virginité n'a pas besoin de ce remède puisque le don et la grâce de Dieu y suppléent amplement; il est exempt de tous les ennuis que donnent le soin d'une maison, des enfants, d'une épouse, et de plus il sera couronné par Dieu dans la céleste patrie du diadème de la chasteté. Vous pouvez comprendre par là combien seront heureux ceux à qui ce don a été accordé.

Vous trouverez dans le livre de la Sagesse l'éloge de la chasteté : « Heureuse est celle qui est stérile, qui n'a rien qui la souille, et qui a conservé sa couche pure et sans tache; elle recevra la récompence lorsque Dieu regardera les âmes saintes. » *Sap.* iii, 13. Voyez la suite. Et encore : « Combien est belle la race chaste; lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu, sa mémoire

est immortelle, elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes. On l'imite, lorsqu'elle est présente; et on la regrette, lorsqu'elle s'est retirée; elle triomphe après la mort, et elle est couronné pour jamais comme victorieuse, après avoir remportée le prix dans les combats pour la chasteté. » *Sap.* IV, 1 et 2. Quant au sort brillant qui sera fait dans le temple de Dieu à ceux qui sont restés vierges, il faut entendre par là l'auréole céleste qui sera donnée à ceux qui auront vécu dans la chasteté.

Nous voyons clairement par la chute du roi Salomon quel danger il y a de vivre avec les femmes et de se laisser séduire par leurs caresses et par leurs charmes. En effet, ce prince, après avoir appris la sagesse de Dieu même, après avoir écrit sous l'inspiration de la divinité des livres qui renferment une foule de mystères, après avoir reçu de Dieu le bienfait inestimable de deux apparitions dans lesquelles le Seigneur lui donnait de bienveillantes instructions; ce prince, dis-je, dans sa vieillesse, c'est-à-dire dans l'âge où les passions sont presque éteintes à cause de l'affaiblissement du corps, et dans le temps où sa sagesse était plus consommée à cause de l'usage journalier qu'il en faisait, se laissa tellement corrompre par les femmes, qu'il en vint jusqu'à abandonner Dieu et à se prosterner devant les idoles qu'il avait tant détestées autrefois. Que peut-on imaginer de plus horrible? Quel est donc l'homme qui pourrait se promettre une entière sécurité, et ne pas éviter ce danger avec le plus grand soin?

Platon, dans le Timée, dit que le foie est le siége des désirs voluptueux, et que ces désirs ont été relégués, comme vils et abjects, dans la partie infime de l'âme. Il dit encore que la force irascible, comme la plus noble, a été placée dans le cœur : et qu'alors, quand le désir des voluptés charnelles bouillonne en nous, la force irascible, émue de cette bassesse, s'efforce de réprimer une telle passion; que c'est ce qui a coutume d'arriver continuellement à ceux qui, dans leur pensée regardent ce défaut comme une indignité. Que si la force irascible n'a pas assez d'influence, elle doit réclamer le secours de la raison, que Platon croyait avoir son siége dans la tête; car les philosophes ne connaissaient rien de plus élevé ni de plus puissant auquel ils pussent

avoir recours. Mais comme « la grâce qui nous est donnée par Jésus-Christ nous délivre de ce corps de mort, » c'est à elle que la raison doit demander du secours, afin de pouvoir être délivrée du péril qui la menace. C'est pourquoi elle doit s'écrier avec le Prophète : « Etendez du haut du ciel votre main et délivrez-moi; sauvez-moi de l'inondation des eaux et de la main des enfants étrangers. » *Ps*. CXLIII. C'est pourquoi tous les saints ont recours à la prière dans toutes leurs tribulations et leurs tentations.

Ces paroles de la Sagesse montrent d'une manière évidente que la chasteté et la virginité sont un don de Dieu : « Je savais que je ne pouvais avoir la continence, si Dieu ne me la donnait, et c'était déjà un effet de sa sagesse qui était en moi, de savoir de qui je devais recevoir ce don. » *Sap*. VIII, 21.

Nous voyons combien Dieu aime la chasteté, puisque la nature a mis dans le cœur de toutes les femmes et surtout des enfants beaucoup de penchant pour cette vertu, penchant qui, comme un mur est le gardien de leur virginité. Ces vers l'attestent :

« Que la terre m'ensevelisse dans son sein, que le Dieu tout-puissant, lançant sur moi sa foudre, m'envoie dans la nuit profonde de l'enfer, au milieu des pâles ombres, plutôt que de te violer, ô pudeur, ou d'abandonner tes lois. »

Clytemnestre dit aussi à Hippolyte :

« Trois fois j'essayai de parler, trois fois à mon palais s'attacha ma langue inutile, trois fois le premier son expira sur mes lèvres. » SÉNÈQUE LE TRAGIQUE.

Ces paroles du Cantique nous montrent combien la pudeur est agréable au céleste Epoux : « Vos joues, dit-il à l'Epouse, ont la beauté de la tourterelle. » C'est, en effet, sur les joues que se remarque surtout la pudeur, et quand celle-ci est offensée, elles se couvrent aussitôt d'une honnête rougeur. C'est pourquoi l'Epoux compare la pudeur à la chasteté des tourterelles, qui ne reconnaissent qu'un seul mâle, lui sont fidèles, et ne s'accouplent pas avec un autre quand il est mort. L'âme fidèle doit garder envers Jésus-Christ la même fidélité et la même chasteté; elle ne doit connaître que lui, ne penser qu'à lui, n'aimer que lui, rapporter tout à lui, et abandonner tout le reste pour se livrer entièrement

à son service. Car c'est là ce que l'Epoux exige d'elle quand il dit : « Ecoutez, ma fille, ouvrez vos yeux et ayez l'oreille attentive : oubliez votre peuple et la maison de votre père et alors le roi concevra de l'amour pour votre beauté. » *Ps.* XLIV. Voyez les versets suivants.

On assiége la chasteté de différentes manières; en effet, de même que dans une bataille on combat d'abord de loin avec le javelot, puis de plus près avec la lance, et qu'enfin on arrive à la lutte corps à corps et avec l'épée, ainsi on assiége d'abord la chasteté par des signes, par des lettres, par des messages, puis peu à peu on en vient aux entretiens et à la fin on ne recule pas même devant la violence dont Dina fut la victime. La femme de Putiphar employa toutes ces ruses à l'égard de Joseph. Elle commença d'abord à le regarder avec un œil de concupiscence, puis elle lui dit : Dormez avec moi; enfin, le saisissant par son manteau, elle voulait lui faire violence.

Parmi les animaux sauvages, le rhinocéros est tellement farouche et cruel, que l'homme ne peut jamais le priver ni l'adoucir, quels que soient les soins qu'il lui prodigue. Il en est tout-à-fait de même de la passion de l'impureté; l'eût-on réprimée pendant un grand nombre d'années et jusqu'à la vieillesse, elle se révolte encore même à cet âge, elle assiége notre imagination de mauvaises pensées et chatouille encore nos sens. Pour les autres vertus, le fréquent usage engendre l'habitude, ce qui fait que nous les pratiquons facilement et avec plaisir, et c'est à peine si nous sommes inquiétés par les défauts contraires; ainsi lorsqu'un homme s'est appliqué pendant deux ou trois ans à pratiquer la vertu de patience ou d'abstinence, ou s'est adonné avec soin aux veilles ou à la prière, c'est à peine s'il éprouve quelque tentation d'abandonner l'exercice de ces vertus; au contraire, l'habitude de la chasteté n'est presque jamais assez bien enracinée pour n'être pas attaquée souvent par des pensées impures.

LXXVI.

Luxure.

L'estomac échauffé par le vin nous porte bientôt à la luxure, car voisins sont l'estomac et les parties sexuelles, et l'un fournit l'aliment aux autres. Du voisinage des membres suit l'alliance des vices. S. Jérôme, *Lettres.*

O luxure, feu infernal, dont l'aliment est la bouche, dont la flamme est l'orgueil, dont les étincelles sont les mauvais entretiens, dont la fumée est le déshonneur, dont la cendre est l'impureté, dont la fin est l'enfer. Id., *ibid.*

Dans le livre de Job, il est écrit du dragon : « Sa force est dans ses reins, sa vigueur est particulièrement dans le nombril de son ventre. » *Job.* xl, 11. Notre adversaire se sert de l'ardeur de l'âge contre les jeunes gens et les jeunes filles; il enflamme la roue de notre naissance, et il accomplit cette parole d'Osée : « Ils sont tous des adultères, et semblables à un four où l'on a déjà mis le feu. » *Ose.* vii, 4. Ce sont là les traits enflammés du démon qui blessent et enflamment en même temps. Id., *à Démétriade.*

Le plus cruel aiguillon du crime c'est la volupté ; elle ne laisse jamais notre cœur tranquille : il bout pendant la nuit, il est tout haletant pendant le jour. S. Ambroise, *Sur le livre de Caïn et d'Abel.*

Le char de la luxure roule sur quatre vices qui en sont comme les quatre roues, savoir : la gourmandise, le désir effréné du coït, le luxe dans les vêtements, l'excès du repos et du sommeil. Il est traîné par quatre chevaux dont les deux derniers sont : la prospérité de la vie et l'abondance des biens ; les deux qui marchent devant, sont : la lâcheté languissante, et une sécurité dangereuse. S. Bernard, *Sur le Cantique des cantiques.*

Qui pourrait énumérer les ravages multipliés qu'a faits la luxure ? C'est elle qui a réduit en cendres la Pentapole et le pays qui l'entourait ; c'est elle qui a dévasté Sichem et tué ses habitants ; c'est elle qui a fait mourir les fils de Juda ; c'est elle qui a percé du même glaive le Juif et la Madianite ; c'est elle qui a dé-

truit la tribu de Benjamin à cause de la femme d'un lévite; c'est elle qui a fait succomber dans la bataille les fils du grand prêtre Héli; c'est elle qui a tué Urie et Amon; c'est elle qui a fait lapider un grand nombre de personnes; c'est elle qui a fait maudire Ruben, c'est elle qui a séduit Samson, c'est elle enfin qui a perverti Salomon. Ce n'est donc pas sans raison qu'on lit : « Plusieurs se sont perdus par la beauté de la femme. » *Eccli.* IX, 9. HUGUES DE SAINT-VICTOR.

Celui qui combat cet adversaire (la luxure) par les sueurs et le travail ressemble à quelqu'un qui a lié son ennemi avec de l'écorce; celui qui le combat par la continence et les veilles, est semblable à l'homme qui a enchaîné son ennemi; mais celui qui l'attaque avec une humilité profonde, par la patience, par la privation de vin, peut être comparé au gladiateur qui a renversé son ennemi dans l'arène et qui l'a tué; l'arène, c'est l'humilité. Car si le Seigneur ne détruit cette maison de chair et n'édifie votre maison spirituelle, c'est en vain que vous vous efforcerez de la détruire seulement avec le jeûne et les veilles. Mettez devant les yeux du Seigneur l'infirmité naturelle de votre chair, en reconnaissant humblement votre impuissance, et alors vous recevrez dans votre cœur le don de la chasteté. Comme Dieu est incorruptible et immatériel, il aime surtout la chasteté et l'inviolabilité de notre corps. Il y en a qui disent que rien ne réjouit plus les démons que la fétidité de la luxure; c'est pourquoi il n'y a aucun vice qui leur plaise plus que la souillure de notre corps par l'impureté. S. JEAN CLIMAQUE, 15e *degré*.

Un homme très-instruit me demanda un jour la solution d'un terrible problème. Quel est, dit-il, à part le déicide et l'apostasie, le péché le plus grave de tous? Comme je lui répondis que c'était l'hérésie, pourquoi donc, reprit-il, l'Eglise catholique reçoit-elle dans son sein les hérétiques qui ont repoussé de tout leur cœur et maudit leur première hérésie, pourquoi les juge-t-elle dignes d'assister à la célébration des saints mystères et de communier, tandis que celui qui a commis le crime de fornication, quand même il a confessé son péché et qu'il a rompu avec toutes les fréquentations dangereuses, après sa réception en grâce, est

éloigné, pendant quelques années, de l'assistance à ces vénérables et saints mystères, et cela d'après une tradition apostolique? Frappé de cette anomalie, je me suis tu, et la question est demeurée sans réponse.

Un vieillard amoureux est le comble du malheur. ADILON.

L'amour n'est pas agréable à ceux qui ont faim. Id.

La luxure est un doux mal qu'il est quelquefois plus facile d'avouer que d'éviter; celle-ci ayant enivré de ses charmes Annibal, que l'on n'avait pu vaincre par les armes, elle le livra aux soldats romains qui le battirent. Par l'abondance des mets et du vin, par l'odeur des parfums, par l'usage énervant de la volupté, elle endormit dans les délices ce chef si vigilant, cette armée si aguerrie. Qu'y a-t-il donc de plus honteux que les vices? qu'y a-t-il de plus nuisible? eux qui terrassent le courage, qui font languir la victoire, qui endorment la gloire et qui la changent en déshonneur; ils attaquent en même temps la force de l'âme et celle du corps, de sorte que l'on ne sait pas bien s'il ne vaudrait pas mieux être pris par l'ennemi que de tomber en leur pouvoir. VALÈRE-MAXIME, liv. VI.

Comme on demandait à Sophocle déjà vieux, s'il avait encore quelque commerce avec les femmes : Les dieux, dit-il, en éloignent de moi la pensée; je m'y suis soustrait de bon cœur, comme au joug d'un maître farouche et cruel. CICÉRON, *Traité de la Vieillesse.*

Réflexions de l'auteur.

Le démon a un talent admirable pour inspirer aux hommes et aux femmes l'art de se tromper mutuellement. En effet, celles-ci emploient tous leurs soins, toutes leurs pensées, tout leur temps, toute leur habileté à se coiffer, à se parer, à se rendre aussi belles qu'elles le peuvent, afin d'attirer sur elles les regards des hommes qui se trouvent sur leur passage; elles se font une arme de chacun de leurs ornements, elles composent leur démarche et leur manière d'être; il n'y a pas une partie de leur corps qui ne soit ornée, qui ne soit compassée; et de cette manière elles mettent tout en œuvre pour enflammer davantage la passion de la vo-

lupté à laquelle notre nature corrompue ne nous porte déjà que trop. De leur côté les hommes non-seulement se parent, mais surtout élèvent les femmes jusqu'aux nues, par des louanges débitées avec art, par des lettres, par des vers, pleins d'expressions choisies et de saillies spirituelles; ils exaltent au delà de toute mesure et de toute bonne foi leur beauté, leur dignité, leur vertu et leur prudence; ils leur donnent presque des noms divins, et s'ils ne les adorent pas tout-à-fait, ils assurent du moins qu'ils languissent et meurent d'amour pour elles. Les pauvres créatures ajoutant foi à ces éloges, et se croyant telles qu'on le leur dit faussement, succombent enfin, vaincues par les ruses et par les supplications, et leur vertu, qu'elles ne pourront recouvrer, fait un triste naufrage. Qu'en résulte-t-il? Le déshonneur, les gémissements, les pleurs, puis des haines éternelles, la fureur, la rage et bien souvent des meurtres. Pendant ce temps le diable rit; c'est un jour de joie pour lui, il se félicite des embûches qu'il a tendues, et au moyen desquelles il a amené la ruine des deux parties, qui ont voulu se tromper mutuellement et qui en ont été victimes toutes les deux.

Contre le crime horrible de l'adultère vous avez cet argument foudroyant : « C'est un feu qui dévore jusqu'à une perte entière, et qui extermine jusqu'aux moindres rejetons. » *Job.* XXXI, 12. Vous avez l'exemple de David qui, pour avoir commis le crime d'adultère, fut affligé de tant de fléaux et de tant de revers, vit presque toutes ses femmes déshonorées et la mort de plusieurs de ses fils.

C'est un si grand malheur d'être souillé par la fange de l'impureté et d'être garrotté par les chaînes de sa tyrannie, que le Sage regarde comme la plus grande récompense de la vertu et de la religion d'être délivré de cette peste. En effet, Salomon après avoir recommandé fortement le zèle de la loi divine, montre aussitôt le fruit qu'on en retirera, en disant : « Afin que le Seigneur vous défende de la femme corrompue, et de la langue flatteuse de l'étrangère. » *Prov.* VI, 24. Il répète encore un peu plus haut la même sentence : « Afin que vous soyez délivré de la femme étrangère, de l'étrangère dont le langage est doux et flat-

teur. » *Prov.* II, 12. En effet, à la beauté du visage qui captive les yeux, elle ajoute le doux langage qui charme les oreilles, afin de pouvoir faire entrer par toutes les portes son agréable venin, et blesser notre pauvre âme. Salomon nous invite encore à aimer la sagesse pour les mêmes motifs : « Afin qu'elle vous défende de la femme étrangère, de l'étrangère qui se sert d'un doux langage,... etc. » *Prov.* VII, 5.

Salomon nous montre en plusieurs endroits combien est malheureuse la condition de ceux qui sont enflammés d'un amour impudique, et comment le démon les tient captifs sous son empire dont ils ne peuvent être délivrés que par un secours du ciel. Il dit en effet : « La femme prostituée est une fosse profonde ; et l'étrangère est un puits étroit. Elle dresse des embûches sur le chemin comme un voleur ; et elle tue ceux qu'elle voit n'être pas bien sur leurs gardes. » *Prov.* XXIII, 27 et 28. « La bouche de l'étrangère est une fosse profonde : celui contre qui le Seigneur est en colère, y tombera. » *Prov.* XXII, 14. « Mon esprit a porté sa lumière sur toutes choses, pour savoir, pour considérer, pour chercher la sagesse ; et j'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort ; qu'elle est comme le filet des chasseurs, que son cœur est un rets, et que ses mains sont des chaînes. Celui qui est agréable à Dieu, se sauvera d'elle, mais le pécheur s'y trouvera pris. » *Eccle.* VII, 26 et 27. De même, au chapitre VII, 24-27, des Proverbes, il nous engage en ces termes à fuir la société de la femme impudique : « Ecoutez-moi donc maintenant, mon fils ; rendez-vous attentif aux paroles de ma bouche. Que votre esprit ne se laisse point entraîner dans les voies de cette femme, et ne vous égarez point dans ses sentiers ; car elle en a blessé et renversé plusieurs, et elle a fait perdre la vie aux plus forts. Sa maison est le chemin de l'enfer, qui pénètre jusque dans la profondeur de la mort. » Salomon qui a écrit ces lignes prouve par son propre exemple que cette femme peut faire tomber les plus forts, lui qui, après avoir si bien connu ce qu'il en était et après avoir prémuni les autres contre le danger, tomba enfin misérablement dans ces piéges.

La tyrannie des vices charnels et leur durée sont indiquées par

ces paroles de l'Ecclésiastique : « Tout pain est doux à un fornicateur ; il ne cessera point de pécher jusqu'à la fin. » *Eccli.* XXIII, 24. C'est encore à cela que se rapportent ces paroles de Job : « Les déréglements de sa jeunesse pénétreront jusque dans ses os et se reposeront avec lui dans la poussière du tombeau. » *Job.* XX, 11.

Les anges frappèrent les Sodomites de cécité, châtiment bien digne d'un tel crime. En effet, parmi tous les vices il n'en est point comme l'impureté pour émousser et pour aveugler l'esprit; car elle enfonce tellement dans la boue des voluptés les sens et les pensées de l'homme qu'il ne peut plus s'élever aux choses spirituelles et divines.

Les paroles d'Abimélech, se plaignant à Abraham parce que celui-ci avait dit que sa femme Sara était sa sœur, nous montrent toute la gravité de l'adultère : « Quel mal vous avions-nous fait, dit-il, pour avoir voulu nous engager, moi et mon royaume, dans un si grand péché? Vous avez fait à notre égard ce que vous n'auriez pas dû faire. » Et continuant encore ses plaintes, il ajouta : « Qu'avez-vous envisagé en agissant ainsi avec moi? » *Gen.* XX, 9 et 10. Ainsi voilà un païen qui croit tout son royaume perdu à cause d'un adultère, tandis qu'aujourd'hui les hommes commettent sans cesse des crimes et des adultères, et cependant ils ne redoutent aucun malheur ni pour eux ni pour leurs concitoyens.

Le Seigneur déteste tellement l'inceste que l'on commet avec sa belle-mère qu'il dit : « Celui qui, après avoir épousé la fille, épouse encore la mère, commet un crime énorme; il sera brûlé tout vif avec elle : et une action si détestable ne demeurera pas impunie au milieu de vous. » *Levit.* XX, 15. C'est à peine si l'on trouve un châtiment et des paroles plus sévères dans toute la loi.

L'Ecclésiastique nous explique en peu de mots le danger qu'il y a de fréquenter les femmes, quand il dit : « Le vin et les femmes font tomber les sages eux-mêmes. » *Eccli.* XIX, 2. Par la réunion de ces deux choses il a voulu détourner non-seulement de l'impureté, mais du vin les hommes sages. Qu'arrivera-t-il donc aux insensés?

LXXVII.

Ornements du corps; toilette

La preuve que l'on recherche les vêtements précieux pour la vaine gloire, c'est que nul ne voudrait mettre des habits magnifiques dans un endroit où il saurait ne devoir être vu de personne. S. Grégoire, *Homélies*.

Il y a certaines personnes qui pensent que ce n'est pas un péché d'aimer les habits fins et précieux; cependant si ce n'était pas un péché, Dieu n'aurait pas dit si clairement que le riche qui souffrait en enfer était revêtu de fin lin et de pourpre. Id., *ibid.*

Quelle folie de vouloir changer la nature en se fardant! Le crime d'adultère serait pour ainsi dire plus supportable; car dans le premier cas c'est la pudeur que l'on trompe, mais dans le second c'est la nature. S. Augustin, *Sermons*.

Quelle confiance aurez-vous en élevant vers le ciel un visage que votre Créateur ne pourra pas reconnaître? S. Jérôme, *Lettres*.

Evitez également les habits noirs et les habits blancs; il faut fuir également le luxe et la négligence, car celle-ci sent les délices et l'autre la vaine gloire. Id., *à Népotien*.

Si un homme ou une femme se parent pour attirer les regards et s'il n'en résulte aucun dommage, ils seront jugés néanmoins : car ils ont apporté le poison, bien qu'il ne se soit trouvé personne pour le boire. Id., *ibid.*

Que la modestie de vos vêtements soit l'indice de la pureté de votre cœur. Que votre tunique toute simple montre votre mépris pour le monde, de manière toutefois que votre cœur n'en tire point de vanité et que votre extérieur et vos discours soient en parfaite harmonie. Id., *Lettre au moine Rustique*.

Pourquoi sur le visage d'une chrétienne du rouge et du blanc factices? L'un anime l'incarnat de ses joues et de ses lèvres, l'autre pâlit ses traits et son cou pour enflammer la jeunesse, pour exciter les passions; c'est l'impudicité elle-même. Com-

ment peut-elle pleurer ses péchés celle qui parfume son corps d'essences, qui farde son visage? Ce ne sont pas là les ornements de Dieu, mais les parures de l'antechrist. Id., *à Furia.*

La femme parée est la demeure de tous les démons de l'enfer. S. Ambroise, *de la Virginité,* liv. I.

Une beauté négligée plaît davantage, et ce que nous n'ornons pas nous sert lui-même d'ornement. Id., *ibid.*

Saint Cyprien cite ce passage de saint Paul contre le luxe immodéré des femmes : « Que les femmes, lorsqu'elles se parent, le fassent avec honnêteté et modestie, sans frisure, sans or, sans perles et sans étoffes de prix, selon qu'il convient à des femmes qui veulent donner des marques de piété par de bonnes œuvres. » I *Tim.* II, 9 et 10. Et ces paroles de saint Pierre : « Que votre parure ne soit point au dehors dans l'arrangement de vos cheveux, dans vos ornements d'or ou dans vos habits mêmes. » I *Petr.* III, 3. Et encore ce texte d'Isaïe : « Parce que les filles de Sion se sont élevées d'orgueil, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches : le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion; il arrachera tous leurs cheveux, etc. » *Isa.* III, 16, 17. Puis il ajoute : Qui n'exécrerait et ne fuirait ce qui a été la perte des autres? Qui rechercherait et prendrait ce qui, comme un trait et comme un glaive, a causé la mort des autres? Si quelqu'un après avoir bu quelque chose mourait, vous sauriez que c'est du poison qu'il a avalé. Si quelqu'un après avoir mangé quelque chose succombait, vous sauriez que ce qu'il a pris peut faire mourir, et vous ne boiriez ni ne mangeriez de ce qui a fait mourir un autre. Mais alors quelle ignorance de la vérité de vouloir ce qui a toujours nui et ce qui nuit encore, et de penser que vous ne périrez pas de ce qui a fait périr les autres? Dieu n'a pas fait des brebis pourpres ou écarlates; il n'a pas fait des colliers à plusieurs rangs et ornés de perles de distance en distance pour cacher le cou qu'il a créé, pour couvrir ce qu'il a voulu qui fût vu dans l'homme et pour qu'on aperçût au-dessus ce que le diable a inventé. Est-ce d'après la volonté de Dieu que vous vous faites des blessures aux oreilles,

que vous mettez à la torture un pauvre enfant innocent qui ne connaît pas encore les maux du siècle, et qu'après lui avoir déchiré et troué les oreilles vous y suspendez des grains précieux. S. Cyprien, *de la Condition des vierges.*

En croyant vous orner, vous parer, vous attaquez par là l'œuvre de Dieu, vous trahissez la vérité. Vous ne craignez donc pas, en vous transformant ainsi, que votre Créateur ne vous reconnaisse plus quand viendra le jour de la résurrection? Vous n'avez donc pas peur qu'il dise : Cette œuvre n'est pas la mienne, ce n'est pas là la figure que j'ai créée? Vous avez souillé votre peau de fard, vous avez donné une autre couleur à vos cheveux, vous avez changé votre face, vous avez altéré votre figure, vous vous êtes fait un autre visage; vous ne pourrez pas voir Dieu, puisque vous n'avez plus les yeux qu'il vous a faits, mais ceux que le diable a défaits. Vous avez suivi ses conseils, vous avez rendu vos yeux étincelants comme ceux du serpent; votre ennemi vous a parée, vous brûlerez avec lui. Je vous le demande, les serviteurs de Dieu ne doivent-ils pas penser à cela, ne doivent-ils pas y réfléchir jour et nuit? Les femmes mariées verront si elles doivent se louer de ce désir de plaire sous prétexte de satisfaire leurs maris; en se servant d'eux comme d'excuse elles les associent à leurs actes criminels. Id., *ibid.*

On élève une figure artificielle sur une figure naturelle, comme si l'art de l'homme surpassait celui du Créateur. Innocent, *de la Bassesse de la condition humaine.*

Aristote voyant un jeune homme qui se parait, lui dit : Ne rougissez-vous pas de vous rendre semblable à une femme, tandis que la nature vous a fait homme?

Un jeune homme, beau de figure, mais de mœurs dépravées, parmi les reproches qu'il faisait au même Aristote, lui disait : Si j'étais aussi odieux que vous à mes concitoyens, je me pendrais. Et moi, je me pendrais aussi, répliqua Aristote, s'ils m'aimaient de la même manière qu'ils t'aiment.

Le même Aristote voyant un jeune homme qui s'enorgueillissait d'avoir une belle chlamyde : Ne cesseras-tu pas, mon ami, lui dit-il, de te glorifier de la peau d'une brebis.

Si vous avez un beau corps et une âme méchante, vous possédez un bon navire, mais un mauvais pilote. Isocrate.

Comme la beauté est une chose passagère et fugitive, et qu'elle se fane plus vite que les fleurs du printemps, si nous avions, dit Aristote, des yeux de lynx et qu'ils pussent pénétrer à travers les obstacles, ne verrions-nous pas sous cette enveloppe si belle d'Alcibiade l'intérieur le plus hideux. Boèce, *Consol. de la Phil.*, liv. III.

Réflexions de l'auteur.

Tous les théologiens affirment que la concupiscence, qui est une suite du péché, sévit surtout contre la partie de notre âme qui préside à la génération. C'est là en effet la plus grande plaie du péché et celle qui enfante le plus de ruines. Et cependant, comme si nous regrettions de n'être pas assez malheureux, nous augmentons cette concupiscence qui est en nous, en parant notre corps, en ornant notre visage; ce qui est surtout l'affaire des femmes. C'est comme si, échauffés par la fièvre, mourant de soif et sachant que l'eau froide nous est très-nuisible, nous mettions beaucoup de sel dans nos aliments, afin de trouver encore l'eau plus agréable. Qu'y a-t-il de plus insensé?

Isaïe dit que dans les ruines de Babylone, « les hiboux hurleront à l'envi l'un de l'autre. » xiii, 22. Le hibou est un oiseau immonde, il paraît beau quand on le voit de loin, mais il est sâle et dégoûtant quand on le touche avec la main. Ces deux particularités s'appliquent parfaitement aux hommes charnels et riches selon le siècle. Ils paraissent heureux aux yeux du vulgaire, mais en les considérant de près on voit qu'ils sont hideux, souillés d'une multitude de crimes, et rongés par les soucis; ils paraissent autres qu'ils ne sont à l'intérieur. Ils se répondent l'un à l'autre, car, se disputant à l'envi les plaisirs charnels, ils cherchent à imiter ou à surpasser les pompes, le luxe et la volupté des autres. C'est pourquoi à peine quelqu'un a-t-il inventé un habit nouveau et élégant, que les autres, quittant aussitôt celui qu'ils portent, se hâtent d'en acheter un semblable; et de cette manière il ne se passe presque pas d'année que l'on ne voie une mode nouvelle.

LXXVIII.

Douceur; colère.

La puissance doit être soumise à la raison, et quand le cœur est ému par la colère, il ne faut rien faire avant qu'il ait repris sa tranquillité; car, pendant l'émotion, la colère trouve juste tout ce que l'homme fait. S. Grégoire, *Recueil de ses Lettres.*

Souvent la cruauté poussée par la colère, sous prétexte d'exercer la justice, corrompt notre cœur; et tandis que la colère croit sévir par zèle pour la justice, elle ne fait qu'assouvir sa fureur. Id., *Morales.*

La colère ne doit pas dominer notre esprit, quand même elle poursuit les fautes des coupables : mais elle doit toujours s'appuyer sur la raison et la suivre comme sa servante. Id., *Recueil.*

Souvent quand, en se taisant, on refoule la colère au fond de son cœur, elle y bouillonne avec plus de force, elle vomit intérieurement des imprécations; elle cherche des motifs pour s'exaspérer, et se posant comme juge et témoin de sa cause, elle répond, furieuse, aux objections. Id., *Morales,* liv. V.

Quand la colère frappe l'esprit de ténèbres et de confusion, Dieu lui cache la lumière de sa connaissance. Id., *ibid.*

Par la colère s'éteint la lumière de l'Esprit-Saint, lui qui, dit-on, se repose sur l'âme humble et pacifique; car, comme la colère détruit le repos, elle enlève à l'Esprit-Saint son habitation; et quand il est parti, l'âme vide reste ouverte à toutes les folles passions, et notre pensée est troublée depuis le fond jusqu'à la surface. Id., *ibid.*

Toutes les fois que la colère s'empare de votre esprit, ne le laissez pas sous sa puissance; domptez-vous vous-même, et ne faites pas éclater votre ressentiment. Et quand vous aurez l'esprit calme, faites ce que vous voudrez. Id., *ibid.*

Quand la colère s'empare de nous, le cœur palpite, le corps tremble, la langue s'embarrasse, la figure s'enflamme, les yeux étincellent et deviennent méconnaissables; la bouche profère des sons, mais à l'intérieur l'homme ne sait ce qu'il dit. Il est donc

bien loin de pouvoir reprendre quelqu'un, celui qui ne sait pas même ce qu'il dit. Id., *ibid.*

« Les jeunes gens en me voyant, dit Job, se retiraient par respect; et je remplissais de consolation le cœur de la veuve, » *Job.* XXIX, 8, 13; ainsi la rigueur de la discipline doit être tempérée par la douceur, et celle-ci doit servir d'ornement à l'autre, afin que la rigueur ne dégénère pas en inflexibilité, et la douceur en faiblesse. Id., *ibid.*, liv. XX, c. XVI.

Celui qui se souvient avec componction qu'il a peut-être encore besoin de faire pénitence des fautes qu'il a commises, supporte avec patience les injures qu'on lui fait. Id., *ibid.*

La patience véritable est celle qui aime celui qu'elle supporte. Car, supporter et haïr, n'est pas la vertu de patience et de mansuétude, mais le voile de la fureur. Id., *sur Ezéchiel.*

Il est plus glorieux d'éviter une injure en se taisant que de la vaincre en répondant. Id.

De même que le vinaigre gâte un vase, s'il y séjourne longtemps, de même le cœur se corrompt s'il conserve de la rancune contre quelqu'un. S. AUGUSTIN, *Lettres.*

Les médecins eux-mêmes affirment que le fiel augmente à mesure que l'on se met en colère : et quand le fiel est trop considérable, nous nous fâchons facilement et presque sans motif. Id., *Lettre à Neb.*

Si la colère contre votre frère devient invétérée, c'est de la haine. La colère trouble la charité, la haine l'éteint; la colère est une paille, la haine est une poutre. Id., *sur le psaume* LIV.

On loue avec raison cette parole d'Architas de Tarente à son fermier : Je t'aurais déjà battu, dit-il, si je n'étais en colère. S. JÉRÔME, *sur le prophète Joël.*

Chez les chrétiens ce n'est pas celui qui endure les outrages qui est malheureux, mais celui qui les fait. Id., *Lettres.*

Heureux celui qui possède la sévérité et la douceur, afin que par l'une il fasse respecter l'obéissance, et que par l'autre il n'opprime pas l'innocence. S. AMBROISE.

L'homme patient est comme la source d'un ruisseau qui fournit à tous une boisson délicieuse. Id.

C'est un péché de ne pas se fâcher et de ne pas vouloir réprimander quand cela est nécessaire. Mais quand on se fâche plus qu'il ne faut on ajoute péché sur péché. S. Bernard, *Lettres*.

On dit que l'âme est clémente quand elle est tendre pour la compassion, facile pour le pardon et prompte pour donner du secours. Hugues de Saint-Victor.

Rien n'arrête mieux les coups que de les supporter sans se plaindre, et ceux qui supportent une injure avec patience et avec calme, couvrent de honte ceux qui la font. Josèphe.

Celui qui recherche Dieu et une parfaite tranquillité d'âme, trouve qu'il a perdu beaucoup le jour où on ne lui a pas dit d'injures. Ainsi les arbres qui sont agités par le vent poussent toujours des racines plus profondes; ainsi ceux qui vivent dans l'obéissance possèdent une âme forte et inébranlable. S. Jean Climaque.

La douceur est un état immuable de l'âme qui fait qu'elle souffre avec le même calme le blâme et la louange. Le commencement de la victoire de la douceur sur la colère est le silence de la langue au milieu des troubles du cœur; son progrès est le silence de nos pensées dans ces mêmes troubles que le cœur ressent encore, quoique avec fort peu d'intensité; la perfection de cette victoire est une stable et constante sérénité de l'âme au milieu des tentations que les démons, comme des vents impétueux, y excitent continuellement. Id., 8e *degré*.

De même que les ténèbres fuient quand le soleil apparaît, ainsi, lorsque l'odeur très-suave de l'humilité commence à pénétrer dans notre âme, elle en chasse toute amertume et toute colère. Id., *ibid*.

Le premier degré de la bienheureuse mansuétude est de souffrir humblement les ignominies, quoiqu'on en ressente quelque douleur dans l'âme; le second est de n'en avoir point de ressentiment; ce serait être parfait que de les estimer comme un grand honneur. J'ai remarqué dans certaines personnes portées à la colère une chose déplorable, procédant en eux d'une secrète vanité : c'est de se mettre en colère de s'être mis en colère; je m'étonnais en les voyant ajouter une défaite à une autre défaite,

et j'avais pitié d'eux en considérant qu'ils se punissaient d'une faute par une seconde; effrayé de l'astuce des démons, j'étais sur le point de désespérer de mon salut. Id., *ibid.*

J'ai vu une fois trois solitaires qui avaient reçu ensemble une même injure. Le premier fut piqué et troublé, mais cependant il se retint dans le silence parce qu'il craignait la justice de Dieu; le second s'en réjouit parce qu'il espérait que Dieu l'en récompenserait, mais il était inquiet pour celui qui lui avait fait cet outrage; le troisième, ne considérant que le dommage de son prochain, versait des larmes abondantes. C'était un doux spectacle de voir ces trois cœurs agités l'un par la crainte de Dieu, l'autre par l'espoir des récompenses et le troisième par la charité. Id., *ibid.*

Enchaînons ce tyran (la colère) avec les liens de la douceur, et, après l'avoir fouetté avec les verges de la longanimité, entraînons-le par la charité au tribunal de la raison, et, comme il est convenable, examinons-le et jugeons-le. Dis-nous, ô passion folle et honteuse, le nom de celui qui t'a engendrée et de celle qui t'a mise au monde; celui de tes fils et de tes perfides filles; dis-nous ensuite les noms de ceux qui te domptent et de ceux qui doivent t'exterminer. Alors il répondra sans doute : J'ai plus d'une mère et plus d'un père. Celles qui m'ont donné le jour sont la vaine gloire, la cupidité, la gourmandise et quelquefois la fornication. Mon père s'appelle le faste. Mes enfants sont le souvenir des injures, l'inimitié, les contestations et la haine. Mes adversaires qui me tiennent maintenant enchaîné sont le calme et la douceur. Mais ce qui me tue c'est l'humilité. Id., *ibid.*

Le souvenir des injures est le gardien des péchés, la haine de la justice, la perte des vertus, le poison de l'âme, le ver qui ronge sans cesse le cœur, le trouble dans l'oraison, la ruine de la prière, l'éloignement de la charité, un dard qui nous perce sans cesse, un sentiment désagréable que l'on aime néanmoins et dont on trouve douce l'amertume, un péché continuel, une iniquité qui ne dort jamais, une méchanceté qui se renouvelle à toute heure. Id., 9e *degré.*

Celui qui a chassé la colère de son cœur en a aussi expulsé de

sa mémoire tous les résultats ; en effet, tant que le père vit il ne cesse d'engendrer des enfants. Celui qui possède la charité a éloigné de lui la colère. Mais celui qui entretient l'inimitié se prépare beaucoup de peines. Id., *ibid.*

L'aurore précède toujours le soleil ; ainsi la mansuétude précède toute humilité. Nous apercevons pour arriver à l'humilité la même gradation que pour arriver au plein jour. « Apprenez de moi, dit le Sauveur, que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.* xi, 29. La douceur est un état immuable de l'âme, qui fait qu'elle demeure toujours la même dans les honneurs comme dans les humiliations ; elle consiste à souffrir avec une sainte insensibilité les injures, les injustices, à aimer ceux qui en sont les auteurs et à prier pour eux. La douceur rompt les agitations de la colère, comme le rocher au milieu de l'eau rompt les flots qui le heurtent ; elle ne se laisse pas entraîner, elle n'incline ni d'un côté ni de l'autre. Id., 14e *degré.*

Si la colère n'existait pas, la science humaine et les juges ne serviraient à rien. S. JEAN CHRYSOSTOME.

Ne menacez personne ; cela indique de la faiblesse. CLÉOBULE.

Ne rappelez pas les injures que vous avez dites dans une dispute. CATON.

Garder encore de la colère après une inimitié, c'est se souvenir de ses maux. CLAUDIEN.

Celui qui est touché par la raison et non par la colère, se rapproche le plus de la divinité. TITE-LIVE.

Rome a plus augmenté sa puissance par la clémence que par la victoire. PLINE.

La douceur est d'autant plus louable qu'on a plus de raisons pour se fâcher. ARISTOTE.

L'insensé se fâche quand il ne le faut pas, et il ne se fâche pas quand il le faut.

Les eaux tranquilles sont profondes.

Il ne faut pas se fâcher pour apaiser la colère de quelqu'un.

La colère est la cause de beaucoup de maux. (Divers.)

S'il est beau de vaincre un ennemi, il n'est pas moins louable de savoir compatir au malheur, car de même que les vertus pro-

curent une gloire infinie, la clémence fait qu'on nous aime beaucoup. VALÈRE-MAXIME.

La gloire nous attire l'amour de la multitude, ainsi que la réputation de libéralité, de bienfaisance, de bonne foi, de justice, et de toutes les vertus qui se rapportent à la douceur et à la mansuétude. CICÉRON.

Réflexions de l'auteur.

Il y a un danger qui résulte de la douceur : c'est que, tandis que nous cherchons à obéir et à nous soumettre à tout le monde, nous soyons portés par un trop grand désir d'obéir à nous détourner du droit chemin. C'est pourquoi nous devons avoir soin de placer devant nos yeux l'exemple du Seigneur. Le Seigneur est doux, mais en même temps il est juste. Le Prophète affirme même qu'il y a de la modération dans les vertus de Jésus-Christ, quand il dit : « Etablissez votre règne par la vérité, par la douceur et la justice, et votre droite vous fera faire des progrès merveilleux. » XLIV. Il faut donc faire attention de joindre la justice à la mansuétude et la droiture à la douceur, de peur que la droiture n'ait de la rudesse et la douceur de la faiblesse.

L'Ecclésiastique nous montre par ces paroles combien la douceur est agréable non-seulement à Dieu, mais aux hommes : « Mon fils, accomplissez vos œuvres avec douceur, et vous vous attirerez non-seulement l'estime, mais aussi l'amour des hommes. » *Eccli.* III, 19. En effet, la douceur est comme un bouclier avec lequel l'homme se garantit, en cédant, de toutes les injures. De là ces paroles de l'Ecclésiastique, X. 31 : « Mon fils, conservez votre âme dans la douceur et rendez-lui honneur selon qu'elle le mérite, » c'est-à-dire ne la rabaissez pas au rang des brutes par votre férocité et votre colère.

Le Prophète nous montre le fruit spécial qu'on retire de la douceur quand il dit : « Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles ; il enseignera ses voies à ceux qui sont doux. » *Ps.* XXIV. En effet, la douceur et la mansuétude sont si agréables à Dieu, qu'il se fait volontiers le guide, le directeur, le maître de ceux qui sont doux. Le même Prophète nous indique encore un autre

fruit de la douceur : « La terre, dit-il, tombera en héritage à ceux qui sont doux, et ils se verront comblés de joie dans l'abondance d'une paix constante et invariable. » Car la paix intérieure est la compagne de la douceur qui, elle-même, a horreur de tout emportement, de toute insulte et de tout désir de vengeance. C'est pourquoi il ajoute aussitôt : « Et ils se verront comblés de joie dans l'abondance d'une paix constante et invariable, » qui est le fruit et la compagne de la douceur.

C'est le propre d'un cœur grand et généreux de ne pas rendre le mal pour le mal, mais de pardonner facilement. Le patriarche Joseph nous l'a enseigné par son propre exemple; car comme ses frères lui demandaient pardon du crime énorme qu'ils avaient commis envers lui, non-seulement il leur accorda le pardon qu'ils demandaient, mais même il versa des larmes abondantes; il eut pitié de leur sort, il excusa leur crime et il leur promit de grands bienfaits.

Le chien n'attaque pas les gens de la maison, mais les étrangers; et quand on lui ordonne de se taire, il se tait et il obéit. C'est ainsi que nous devons modérer notre colère, afin qu'elle ne s'enflamme que contre les vices, et qu'elle obéisse quand nous lui commanderons, quand nous lui dirons : « Tu viendras jusque-là, tu ne passeras pas plus loin, et tu briseras ici l'orgueil de tes flots. » *Job.* XXXVIII, 11. Mais quel est celui qui pourra dompter ainsi cet énorme monstre? De là ces paroles : « La pierre est lourde et le sable est pesant; mais la colère de l'insensé pèse encore plus que l'un et l'autre. Car la colère et la fureur qui éclate dans un insensé est sans miséricorde; mais qui pourra soutenir la violence d'un homme emporté? » *Prov.* XXVII, 3 et 4. Ajoutez-y encore ces paroles : « L'homme colère excite des querelles; et celui qui se fâche aisément sera plus prompt à pécher. » *Prov.* XXIX, 22. De plus, il sera odieux aux hommes; nous lisons, en effet : « Qui pourra soutenir la violence d'un homme emporté? » « Ne soyez point prompt à vous mettre en colère, parce que la colère repose dans le sein de l'insensé. » *Eccle.* VII, 10. « L'insensé découvre d'abord sa colère; mais celui qui est habile dissimule l'injure. » *Prov.* XII, 16.

Nous voyons par l'exemple de David, combien la colère est prompte, cruelle et imprudente, lui qui, malgré sa piété et sa religion, avait résolu, dans le feu de sa colère, de tout passer au fil de l'épée dans la maison de Nabal, jusqu'aux bêtes elles-mêmes. I *Reg.* XXV.

Vous trouverez beaucoup de choses sur ce sujet dans mon sermon du sixième dimanche après la Pentecôte qui a pour texte : « Si votre vertu n'est bien au-dessus de celle des Pharisiens, etc..... »

LXXIX.

Modestie.

Soyez doux et agéable dans toutes vos actions ; que la discrétion soit dans vos actes et la douceur dans votre bouche. S. Grégoire, *Recueil.*

Il y a dans notre cœur une vigilance intérieure qui établit une modestie extérieure dans notre corps tout entier. En conséquence celui dont l'esprit a perdu son équilibre, est inconstant à l'extérieur, et il montre cette inconstance, parce qu'il n'a rien de fixe à l'intérieur. Id., *Pastoral.*

De même que nous ne devons pas nous montrer obstinés envers les humbles, nous devons être inflexibles envers les orgueilleux. Id., *Recueil.*

Modestie vient de *modus;* de même tempérance vient de *temperies;* or, où il y a de la mesure et de la modération il ne manque rien, il n'y a rien de trop. S. Augustin, *de la Vie heureuse.*

La gravité convient à votre caractère. Lucilius rapporte que Caton le Censeur et Crassus n'on ri qu'une fois dans leur vie. S. Jérôme.

La modestie donne à l'âme une très-grande tranquillité, du goût pour la douceur, la grâce de la modération ; elle aspire à tout ce qui est beau et à tout ce qui est honnête et elle le recherche. S. Ambroise, *des Devoirs.*

Evitez tout entêtement dans vos discours familiers ; discutez

sans colère; que votre douceur soit sans amertume; avertissez sans dureté, exhortez sans offenser. Id., *ibid.*

Prenons garde qu'en voulant récréer notre esprit, nous détruisions tout l'accord et toute l'harmonie de nos bonnes actions; car le fréquent usage fait bientôt dévier la nature. Id., *ibid.*

Combien l'éducation donne de modestie et de retenue aux jeunes filles : elle fait baisser la tête, elle comprime l'orgueil, elle compose le visage, elle lie les yeux, elle réprime les éclats de rire, elle modère la langue, elle met un frein à la gourmandise, elle apaise la colère, elle règle la démarche; ce sont là les perles qui conviennent aux vêtements des vierges. S. Bernard, *Lettres.*

Soyez grave dans vos gestes, simple dans vos mouvements, honnête dans votre démarche; qu'elle n'ait rien d'inconvenant, rien d'efféminé, rien de pétulant, rien d'arrogant, rien de capricieux : car on découvre l'âme derrière les mouvements du corps, et notre extérieur est le miroir et le signe de l'honnêteté intérieure. S. Isidore, *Soliloques,* liv. II.

L'ornement de tous les gens de bien est une bonté sincère; elle n'est jamais seule, car on reconnaît qu'elle est engendrée par les autres vertus. Cassien, *Lettres.*

C'est quelque chose de nouveau d'être aimée d'un prince et de conserver sa modestie; cette vertu est aussi belle qu'elle est rare; en effet la joie trouble toujours nos esprits, et il est rare d'être modéré dans les choses qui nous causent du plaisir. Id., *ibid.*

Soyez austère dans votre conduite et indulgent pour celle des autres; que les hommes vous voient donner peu de commandements et agir beaucoup. S. Jean Chrysostome, *sur saint Matthieu.*

Ne soyez pas sérieux quand on plaisante; ne vous rendez pas ridicule en plaisantant quand il faut être sérieux; car tout ce qui se fait à contre temps déplaît. Isocrate.

La prudence est souvent la meilleure vertu. Caton.

Ne discutez pas avec un inconnu. Id.

Une dispute à propos de rien prend quelquefois de grandes proportions. Id.

Ne parlons de nous ni en bien ni en mal. Cicéron.

Nous pouvons user des plaisirs, mais il faut en jouir comme on use du sommeil et des autres délassements, qu'on ne doit se permettre qu'après avoir satisfait à ses occupations sérieuses. D'ailleurs il faut les régler de telle sorte, qu'ils ne deviennent jamais ni licence, ni folie; au contraire, nous devons faire en sorte qu'il y ait du goût, et même de la dignité. On ne permet aux enfants que les jeux qui n'ont rien de contraire à l'honnêteté; ce n'est pas assez pour les nôtres, il faut les faire briller d'un rayon de génie. Id., *des Devoirs.*

Comme la beauté du corps attire les regards et les fixe par le plaisir qu'elle fait, en nous montrant une conformation régulière de tous les membres et une élégante proportion de toutes les parties, de même ce décorum qui brille dans notre conduite charme tous ceux avec qui nous vivons, parce qu'il leur fait voir de la sagesse, de l'ordre, de l'uniformité et une suite de principes dans nos actions et dans nos discours. Id., *ibid.*

L'affabilité est très-efficace pour se concilier l'amitié. ADILON.

La modestie est la première vertu d'un étranger. Id.

Réflexions de l'auteur.

« Vous ne vous revêtirez point, dit le Seigneur, d'une robe tissue de fils différents. *Levit.* XIX, 19. Que faut-il en conclure pour la religion? C'est d'abord qu'il nous est défendu par là d'avoir un cœur double, ensuite qu'il ne faut pas mêler des intentions terrestres à nos bonnes œuvres. On condamne encore de cette manière le vice de l'hypocrisie, qui fait qu'on est à l'intérieur tout autre qu'on le paraît à l'extérieur. Enfin l'on désapprouve l'inégalité dans la vie et les mœurs de certaines personnes qui tantôt sont tristes, se lamentent, versent des larmes, tantôt se laissent aller aux éclats de rire et à une joie folle, tantôt sont muettes comme un bœuf, tantôt sont plus babillardes que des perroquets.

L'homme devient participant de la nature divine par la grâce de l'adoption, et par elle il retrace dans ses mœurs l'image de la bonté divine. C'est ce que saint Jean exprime quand il dit : « Ceux qui n'ont tiré leur naissance ni du sang, ni des désirs de

la chair, ni de la volonté humaine, mais de Dieu, » *Joan.* I, 13; et qui respirent quelque chose de divin dans leur démarche, dans leur air, dans leur manière d'être et dans toutes leurs actions. Quand on approche l'eau du feu, on la voit s'élever en l'air, ce qui est le propre du feu ; on voit de même les vapeurs de la terre échauffées par le soleil, monter en haut; enfin le fer jeté dans le feu en prend la couleur et l'éclat. Qu'y a-t-il alors d'étonnant que l'homme, étant rempli de l'Esprit de Dieu, mène une vie spirituelle et divine?

« Celui qui élève sa maison bien haut en cherche la ruine. » *Prov.* XVII, 16. « Ne vous fatiguez point à vous enrichir : mais mettez des bornes à votre prudence. Ne levez point les yeux vers les richesses que vous ne pouvez avoir ; parce qu'elles prendront des ailes comme l'aigle, et s'envoleront au ciel. » *Prov.* XXIII, 4 et 5. De là ces paroles de l'Apôtre : « N'ayez pas de vous-mêmes des sentiments plus avantageux qu'il ne faut, mais ayez-en de modestes, et selon la mesure de la foi dont Dieu a fait part à chacun. » *Rom.* XII, 3. Et celles-ci de David : « Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, mes yeux ne se sont point élevés : je n'ai point marché d'une manière pompeuse et élevée au-dessus de moi. » *Ps.* CXXX. Dans tous ces passages, on recommande à l'homme d'être modeste, de ne pas s'élever au-dessus de sa condition, mais de demeurer dans sa sphère, d'être content de son sort et de ne pas être immodéré dans ses désirs.

« L'insensé, en riant, élève sa voix ; mais l'homme sage rira à peine tout bas. » *Eccli.* XXI, 23. « On connaît une personne à la vue, et on discerne à l'air du visage l'homme de bon sens. Le vêtement du corps, le ris des dents et la démarche de l'homme font connaître quel il est. » *Eccli.* XIX, 26 et 27.

Pour la gloire de la modestie, il faut éviter ce que l'Ecclésiastique condamne : « L'insensé met aisément le pied dans la maison de son voisin. L'insensé regardera par la fenêtre dans une maison ; mais l'homme discret se tiendra dehors. Le fou montrera sa folie en écoutant par une porte ; mais cette bassesse sera insupportable à l'homme prudent. » *Eccli.* XXI, 25-27. C'est encore à cela que se rapportent ces paroles : « Si un grand vous appelle, reti-

rez-vous; car, il en sera plus porté à vous appeler. » *Eccli.* XIII, 12.

« Que tout se fasse parmi vous, dit l'Apôtre, avec bienséance et dans l'ordre, » I *Cor.* XIV, 40; « car tout ce qui existe a été ordonné par Dieu. » *Rom.* XIII, 1. C'est pourquoi dans le Cantique des cantiques la beauté de l'Epouse est comparée à une grenade, dont les grains, par leur couleur pourpre, indiquent l'ardeur de la charité, et par l'ordre admirable dans lequel ils sont placés, marquent l'ordre parfait qui doit régner en tout; ces deux choses sont le principal ornement de l'âme fidèle.

LXXX.

Discrétion dans les paroles.

Réflexions de l'auteur.

On peut voir par la seule raison que nous allons donner combien il est difficile de diriger et de modérer sa langue, et combien ce soin lui-même est nécessaire au salut de notre âme. Cette raison c'est la fréquence avec laquelle l'Esprit-Saint revient sur cette pensée dans l'Ecriture. Nous en citerons quelques passages en faveur de ceux qui veulent éviter avec soin l'écueil de l'intempérance de la langue.

Salomon, au chapitre XIII, 3, des Proverbes, s'exprime ainsi : « Celui qui garde sa bouche, garde son âme : mais celui qui est inconsidéré dans ses paroles, tombera dans beaucoup de maux. » Au chapitre XXI, 23, il répète encore la même pensée en ces termes : « Celui qui garde sa bouche et sa langue, garde son âme des plus pressantes afflictions. La discrétion dans les paroles est donc utile à deux choses : à nous garantir du danger qu'on court de parler inconsidérément, et à nous faire éviter les ennuis et les inconvénients qui en résultent. Le Prophète royal, parmi les préceptes qu'il donne pour arriver à la vie éternelle, met en première ligne la modération dans le langage : « Qui est l'homme, dit-il, qui souhaite une vie heureuse? et qui désire voir ses jours comblés de biens? Gardez votre langue de tout mal, et que vos lèvres ne profèrent aucune parole de tromperie. » *Ps.* XXXIII. De

là ces sentences très-remarquables : Je crois que la première des vertus est de savoir modérer sa langue ; celui qui sait se taire à propos se rapproche le plus de la divinité. La vie et la mort sont au pouvoir de la langue. C'est pourquoi nous devons toujours dire à Dieu : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et à mes lèvres une porte, qui les ferme exactement. » *Ps.* CXL.

« La langue pacifique est un arbre de vie : mais celle qui est immodérée brise l'esprit. La langue des sages orne la science ; mais la bouche des insensés fait jaillir la folie. » *Prov.* XIV, 4, 2. Le mot *faire jaillir* est ici bien employé. En effet, de même que l'eau d'une fontaine est entretenue par de continuels jaillissements, ainsi de la bouche des fous jaillissent sans cesse des paroles insensées. Bien plus, le Prophète royal ajoute, ce qui est plus grave, que « leur gosier est comme un sépulchre ouvert. » *Ps.* V. Ces paroles de Salomon nous indiquent combien il est difficile de modérer sa langue : « C'est à l'homme à préparer dans son âme ce qu'il veut dire, et au Seigneur à gouverner sa langue. » *Prov.* XVI, 1. Voici quelque chose contre ceux qui se pressent trop de parler : « Celui qui répond avant d'écouter, fait voir qu'il est insensé et digne de confusion. » *Prov.* XVIII, 13. « Celui qui, en parlant, ne peut retenir son esprit, est comme une ville toute ouverte, qui n'est point environnée de murailles. » *Prov.* XXV, 23. « L'insensé se presse d'enfanter une parole qu'il a entendue, comme une femme qui est en travail. La parole entendue est dans le cœur de l'insensé comme une flèche qui perce la cuisse. » *Eccli.* XIX, 11, 12. Ces paroles blâment fortement certains hommes futiles de leur loquacité et de leur intempérance de langage.

Salomon nous montre par ces paroles quelle sobriété et quelle modestie il faut apporter dans ses discours : « Avez-vous vu un homme prompt à parler? Attendez de lui des folies plutôt qu'il se corrige. » *Prov.* XXIX, 20. « L'insensé répand tout d'un coup ce qu'il a dans l'esprit ; le sage ne se hâte pas, et se réserve pour l'avenir. » *Ibid.* 11. Car la principale différence qu'il y a entre un sage et un insensé, c'est que « le sage a sa bouche dans son cœur ; » tandis que « le cœur des insensés est dans leur bouche. » *Eccli.* XXI, 29. En effet l'insensé ne sait rien taire, rien dissi-

muler, il ne sait pas retenir sa langue à propos, mais dès qu'il est touché de quelque sentiment, il l'exhale aussitôt au dehors par des paroles; ce qui fait qu'il se rend souvent odieux et méprisable.

Ceux qui abondent en paroles, sont presque toujours stériles en œuvres; ils ressemblent à ces arbres qui portent d'autant plus de feuilles qu'ils ont moins de fruits. De là cette parole si pleine de sagesse : « Où l'on parle beaucoup, l'indigence se trouve souvent. » *Prov.* XIV, 23. C'est pourquoi l'Ecclésiastique, IV, 34, nous dit : « Ne soyez point prompt à parler, et en même temps lâche et négligent dans vos œuvres. »

L'Ecclésiastique nous recommande en ces termes la modestie dans nos paroles : « Si vous avez de l'intelligence, » c'est-à-dire si vous êtes en état de décider, répondez à votre prochain, lorsqu'il vous consulte; sinon, que votre main soit sur votre bouche, de peur que vous ne soyez surpris dans une parole indiscrète, et que vous ne tombiez dans la confusion. Car l'honneur et la gloire accompagnent le discours de l'homme sensé; mais la langue de l'imprudent est la ruine de son âme. » *Eccli.* V, 14, 15. « La parole douce multiplie les amis et adoucit les ennemis : le langage gracieux et doux se rencontre souvent dans les hommes vertueux. » *Eccli.* VI, 5. « La parole douce rompt et apaise la colère; la parole dure excite la fureur. » *Prov.* XV, 1.

« Ne vous répandez point en de grands discours dans l'assemblée des anciens, et ne répétez point la parole dans vos prières. » *Eccli.* VII, 15. C'est pourquoi le pléonasme, la redondance, la prolixité sont des défauts non-seulement pour l'orateur, mais les hommes pieux eux-mêmes doivent les éviter, parce qu'ils ennuient les auditeurs et qu'ils sont une preuve que celui qui parle est un bavard.

« Tel pèche de la langue qui ne pèche point du cœur. Car qui est celui qui ne pèche point de la langue? *Eccli.* XIX, 16, 17. On connaît parfaitement l'âme par le langage. C'est pourquoi l'on rapporte que Socrate, voulant connaître le caractère d'un jeune homme de condition, le pria de parler sur quel sujet il voudrait. En effet, de même que l'eau qui jaillit d'une source, indique la nature du terrain qu'elle traverse, de même les paroles trahissent

l'âme de celui dont elles sortent. De là ces paroles : « Comme le soin qu'on prend de l'arbre se fait connaître par son fruit, ainsi le cœur de l'homme se fait connaître par sa pensée et par sa parole. » *Eccli.* xxvii, 7. Ce qu'un autre traduit ainsi : « De même que le fruit de l'arbre indique la manière dont il a été cultivé, ainsi le langage trahit le cœur de l'homme. »

« Bouchez-vous les oreilles avec des épines, et n'écoutez point la méchante langue ; mettez à votre bouche une porte et des serrures. Fondez votre or et votre argent, faites-en une balance pour peser vos paroles, et un frein convenable pour retenir votre bouche ; « enfin, prenez bien garde de ne point faire de fautes par la langue. » *Eccli.* xxviii, 28-30. Retranchez toutes ces métaphores, car il y a de l'emphase en tout, et vous pourrez encore comprendre avec quel soin et avec quel zèle, nous devons modérer notre langue.

Ces paroles de l'Ecclésiastique, xxxii, 9-13, nous enseignent la modération et le silence : « Ecoutez en silence, et votre retenue vous acquerra beaucoup de grâces. Jeune homme, ne parlez qu'avec peine, même dans ce qui vous regarde. Quand vous aurez été interrogé deux fois, répondez en peu de mots. Conduisez-vous en beaucoup de choses comme si vous les ignoriez ; écoutez en silence et faites des demandes pour vous instruire. »

Le Prophète déclare en ces termes que l'arrogance dans le langage est un défaut particulier aux méchants. « Ils ont dit : Nous acquérons de la gloire et de l'éclat par notre langue ; nos lèvres dépendent de nous, et qui est notre maître, pour nous imposer silence ? » *Ps.* xi. Pharaon disait aussi : « Qui est le Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa voix, et de laisser sortir Israël ? Je ne connais point ce Seigneur, et je ne laisserai point sortir Israël. » *Exod.* v, 2. Ainsi parlait encore le roi des Assyriens : « Quel est le Dieu, disait-il, qui puisse vous arracher d'entre mes mains. » *Dan.* iii, 15. Tel était aussi le langage de l'impie Nicanor qui demandait, en se moquant des préceptes de Dieu, « s'il y avait dans le ciel un Dieu puissant qui eût commandé de célébrer le jour du sabbat, » II *Mach.* xv, 3 ; mais sa mort suivit bientôt ces blasphèmes.

Il faut beaucoup de vertu et de modération pour réprimer les mouvements subits de l'âme, et pour arrêter l'intempérance de sa langue quand des sentiments vifs font irruption dans notre cœur. C'est ce que n'avait pu faire Eliu, un des amis de Job, lui qui proféra ces paroles : « Mon cœur est comme un vin nouveau qui n'a point d'air, qui rompt les vaisseaux neufs, » *Job.* xxxii, 19, pour se répandre au dehors. Mais il savait garder sa langue, celui qui disait : « J'ai mis une garde à ma bouche dans le temps où le pécheur s'élevait contre moi. Je me suis tû et je me suis humilié ; j'ai gardé le silence pour ne pas dire même de bonnes choses, et ma douleur s'est renouvelée. Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi : et tandis que je méditais, un feu s'y est embrasé. » *Ps.* xxxviii. C'est-à-dire, pendant que mon cœur brûlait, j'ai cependant retenu ma langue, et j'ai comprimé les paroles qui étaient prêtes à sortir de ma bouche, afin de ne pas dire des choses arrogantes ou imprudentes. Au lieu de ce que nous lisons dans le psaume xvi : « Afin que ma bouche ne parle point selon les œuvres des hommes ; » d'autres ont traduit de l'hébreu : « Ma bouche n'a pas trahi ma pensée. » Or personne n'accomplit cela s'il ne possède son cœur et sa langue, bien mieux, s'il ne se possède lui-même.

Au lieu de ce que nous lisons : « Ils parleront dans leur bouche, ils ont une épée sur leurs lèvres, *car qui nous a écoutés?* » *Ps.* lviii, saint Jérôme a traduit de l'hébreu : *Comme si personne ne les écoutait*; car il y a un grand nombre de personnes qui agissent de telle sorte, non-seulement pour blâmer, mais même pour calomnier, qu'elles paraissent ne pas craindre d'avoir un témoin dans le ciel; et cependant le Seigneur dit par l'organe de son prophète : « Je suis juge et témoin. » *Jerem.* xxix, 23.

Où nous lisons : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et à mes lèvres une porte qui les ferme exactement, » *Ps.* cxl, d'autres ont traduit : « Gardez la porte de mes lèvres, etc. » Que l'homme qui veut vivre dans la sainteté comprenne donc combien il est difficile de contenir sa langue, de ne pas détruire la réputation de ceux qui sont innocents, de ne pas dire des injures quand on est en colère, de ne pas acquiescer à la volonté des au-

tres en disant beaucoup de choses que l'on ne pense pas, de ne pas débiter témérairement une foule de paroles inutiles, légères et vaines ; tout autant de choses dont les hommes auront à rendre compte, ainsi que Jésus-Christ en fait la menace dans l'Evangile de saint Matthieu. C'est pourquoi il faut toujours prier Dieu de modérer notre langue, afin que nous ne disions rien qui ne contribue à sa gloire et qui ne rapporte quelque avantage à notre prochain.

L'Epoux loue la charité et la douceur du langage de son Epouse quand il lui dit : « Vos lèvres sont vermeilles comme une bandelette d'écarlate ; votre parler est doux ; » *Cant.* IV, 3 ; vous devez comprendre par là que le langage des hommes pieux doit respirer la douceur et la charité. Salomon nous recommande la même chose quand il dit : « Celui qui a la sagesse dans le cœur sera appelé prudent ; mais celui qui est doux dans ses paroles recevra de plus grandes louanges, *Prov.* XVI, 21 ; c'est-à-dire que celui qui joindra la douceur du langage à la prudence du cœur obtiendra dans l'Eglise des succès beaucoup plus grands.

« Ne découvrez point votre cœur à toutes sortes de personnes, de peur que celui à qui vous vous fiez ne soit un faux ami et qu'il ne médise ensuite de vous. » *Eccli.* VIII, 22. Voici qui est encore dans le même sens : « Ne dites vos pensées ni à votre ami, ni à votre ennemi ; et si vous avez commis un péché ne le découvrez point sans nécessité, car celui à qui vous le direz vous écoutera et vous observera ensuite, et, faisant semblant d'excuser votre faute, il vous haïra et il sera toujours prêt à vous nuire. Avez-vous entendu une parole contre votre prochain ? faites-la mourir en vous, et assurez-vous qu'elle ne vous fera point crever. » *Eccli.* XIX, 8-11.

Ces paroles nous montrent la différence qu'il y a entre la langue des sages et celle des fous : « Il y en a qui se taisent et qui sont reconnus pour sages, et il y en a qui se rendent odieux par leur intempérance dans les paroles. Il y en a qui se taisent parce qu'ils n'ont pas assez de sens pour parler, et il y en a d'autres qui se taisent parce qu'ils discernent quand il est temps de parler. L'homme sage se tiendra jusqu'à un certain temps dans

le silence; mais l'homme léger et imprudent n'observera point les temps. Celui qui se répand en paroles blessera son âme. » *Eccli.* xx, 5-9. Et plus bas : « Le sage se rend aimable dans ses paroles; mais ce qu'il y a d'agréable dans les discours des insensés s'écoulera comme de l'eau. » *Ibid.*, 13. Et : « Une parole sage sera mal reçue de la bouche de l'insensé, parce qu'il la dit à contre-temps. » *Ibid.*, 22. « L'entretien de l'insensé est comme un fardeau qui pèse dans le chemin; la grâce se trouvera sur les lèvres de l'homme sensé. » *Eccli.* xxi, 19. « Les lèvres des imprudents diront des sottises; mais les paroles des hommes prudents seront pesées à la balance. » *Ibid.*, 28.

LXXXI.

Honneur; louange.

Les saints, il est vrai, se réjouissent de leurs progrès; mais quand ils sont utiles à leur prochain et voient qu'on les en loue, ils tremblent, de peur d'échanger l'espoir des récompenses éternelles contre la récompense d'une faveur passagère. S. Grégoire, *Morales*, liv. XXII, c. ix.

La louange souille l'homme injuste et purifie l'homme juste; car celui-ci tremble de ne pas se faire voir à Dieu tel que les hommes le trouvent. Id., *ibid.*

« Les vingt-quatre vieillards jetaient leur couronne devant le trône en disant : Vous méritez, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance. » *Apoc.* iv, 10 et 11. Les élus ne s'attribuent pas les couronnes qu'ils ont gagnées dans les combats, mais ils en font hommage à leur Créateur; ils reportent la gloire de la louange sur celui dont ils savent qu'ils ont reçu les forces pour vaincre; car il est prouvé que l'auteur de la grâce la refuse à celui qui s'attribue ses bonnes œuvres. Id., *ibid.*, c. x.

Si quelqu'un a assez de force d'âme, de vertu et d'empire sur soi-même pour mépriser tous les plaisirs et pour consacrer toute sa vie au travail du corps et à l'exercice de son intelligence; s'il ne se plaît ni dans le repos, ni dans les amusements, ni dans la fréquentation de ses égaux, ni dans les jeux, ni dans les festins;

s'il pense qu'on ne doit rien rechercher dans la vie sinon ce qui procure de la gloire, de l'honneur et des dignités, à mon avis cet homme a reçu en partage et comme ornement certaines faveurs de la divinité. CICÉRON, *Pour M. Célius.*

La gloire demande la solidité jointe à l'éclat, sans quoi ce n'en est que l'ombre. Elle consiste dans les louanges que les gens de bien et les gens sensés donnent à une vertu non commune, et qu'ils lui donnent hautement, unanimement, sans intérêt. Elle est, pour ainsi dire, l'écho de la vertu; et comme elle accompagne d'ordinaire les bonnes actions, il ne faut point que les honnêtes gens la rejettent. Mais cette autre espèce de gloire, qui contrefait la véritable (j'entends cette approbation téméraire et inconsidérée du peuple qui applaudit le plus souvent au vice), cette fausse gloire, dis-je, défigure l'honneur en affectant de lui ressembler. Méprisez donc tout ce qui n'a qu'une vaine apparence de gloire, comme ayant peu de durée, comme fugitif et périssable. Id., *Tusculanes*, liv. III.

La vraie gloire jette des racines, grandit et s'étend ; tout ce qui est mensonger, au contraire, se flétrit rapidement comme les fleurs, et rien de faux ne peut avoir de durée. Id., *des Devoirs*, liv. II.

La louange est très-agréable quand elle vient de ceux qui ont vécu dans l'estime de leurs concitoyens. Id., *Lettres fam.*, liv. XV.

La louange encourage les arts ; l'espoir d'acquérir de la gloire nous engage tous à travailler, et les arts qui sont mal vus de tous ne font aucun progrès. Id., *Tusculanes*, liv. I.

Nous sommes tous attirés par l'amour de la louange, et les hommes les plus vertueux sont ceux qui sont le plus sensibles à la gloire. Les philosophes eux-mêmes mettent leur nom en tête des livres qu'ils écrivent sur le mépris de la gloire; ils veulent qu'on les loue et qu'on les nomme dans les écrits où ils professent du mépris pour la renommée et pour la noblesse. Id., *pour le poète Archias.*

Il n'y a pas d'écueil plus funeste pour l'amitié que les rivalités d'honneur et de gloire, et l'on a vu sortir de là des inimitiés très-profondes entre des amis intimes. Id., *de la Vieillesse.*

Plus un homme a le cœur haut et plus il aime la gloire, plus facilement il est porté à l'injustice. Id., *des Devoirs*, liv. I.

Qui est-ce qui a jamais recherché l'honneur, la gloire, la louange et tout ce qui est honnête au point d'éviter toute ignominie, toute infamie, tout blâme, tout ce qui est déshonnête. Id., *des Partitions oratoires*.

Il n'est personne d'assez grossier pour ne pas être beaucoup ému, sinon par l'honneur, du moins par le blâme et par le déshonneur. Id., *ibid.*

L'Africain avait toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon, disciple de Socrate, et il louait surtout ce passage où l'auteur disait que les travaux n'étaient pas aussi durs pour le général que pour le soldat, car l'honneur que le général en retirait lui rendait le travail léger. Id., *Tusculanes*, liv. II.

De même que quelques personnes ne sentent pas le goût de la nourriture parce qu'elles sont malades, ou que leur goût est émoussé, ainsi les voluptueux, les avares, les hommes chargés de crimes, ne comprennent pas les douceurs de la louange. Id., *Philon.*, liv. II.

Réflexions de l'auteur.

La plus grande partie des maux provient de ce que tous les hommes, ignorant le véritable honneur, placent l'honneur et la gloire dans des choses qui en sont indignes, comme, par exemple, dans leur descendance, dans leur suite, dans l'élégance de leurs vêtements, dans leurs richesses, dans leur puissance, lorsque cependant l'honneur n'est dû qu'à la vertu d'abord, puis aux lettres et aux sciences. Mais parmi les vertus, la magnanimité, la libéralité, la clémence, le courage et la prudence ont toujours été en honneur dans tous les pays bien gouvernés; et comme ces vertus sont très-utiles, c'est pour cela qu'on les honore. Les autres honneurs qu'on accorde sont communs aux bons et aux méchants, et ils tombent souvent sur des hommes très-méprisables. Mais la vertu est la seule chose dont on ne puisse faire un mauvais usage et qui procure un véritable honneur à son possesseur.

Tout homme sensé devra toujours joindre le soin de sa réputation à celui de son innocence, de telle sorte que l'un ne nuise jamais à l'autre. L'abbé Guéric a parfaitement montré cela dans son sermon sur saint Benoît, où il dit : Un prélat ne doit pas nuire à sa conscience pour conserver sa réputation, ni nuire à sa réputation pour sauver sa conscience.

« Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ. » *Galat.* I, 10. On peut conclure de ces paroles que ce n'est pas un léger indice de vertu de déplaire au monde. On peut encore s'en apercevoir par ces paroles du Seigneur s'adressant à son Père : « Je leur ai communiqué votre parole et le monde les a haïs. » *Joan.* XVII, 14. C'est pourquoi comme preuve de la doctrine donnée par lui aux apôtres et acceptée par eux, il dit que le monde les a haïs. Dans un autre endroit le Seigneur assigne encore la même cause à la haine du monde contre les apôtres : « Si vous eussiez été du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. » *Joan.* XV, 19. Car ce qui se ressemble, s'unit, mais les choses contraires se font à bon droit une guerre perpétuelle. C'est pourquoi les éléments que l'on appelle *symboles,* c'est-à-dire unions, vivent en paix, tandis que ceux qui ne sont pas symboles, cherchent aussitôt à se détruire mutuellement. Le monde entier étant sous la puissance du malin, comment pourra-t-il approuver les inclinations des gens de bien qui sont contraires aux siennes ? En conséquence, qui que vous soyez qui déplaisez aux méchants, ne vous découragez pas pour cela, car c'est souvent la marque d'un homme vertueux et intègre. Le monde n'est pas tel que nous ayons à craindre son jugement. La ville d'Athènes, qui fut autrefois très-renommée par sa sagesse, condamna néanmoins Aristide à l'exil ; cependant il vivait dans une telle équité qu'il fut nommé l'amour des Grecs, et que son siècle fut surnommé l'âge d'or ; or le motif de sa condamnation, c'est, comme cette ville l'avoua elle-même, qu'elle ne pouvait supporter qu'on publiât partout les vertus d'un seul homme. Elle condamna à mort Socrate,

philosophe d'une grande vertu, à peu près pour le même sujet. Mais le supplice de ce grand homme fut suivi d'un tel regret, qu'après qu'on eut puni sévèrement ses accusateurs, on lui décréta une statue dans l'assemblée publique : tellement la multitude *de temps en temps est légère* dans ses haines et dans ses amours. Cependant malgré cela il faut, autant que possible, ne pas négliger sa réputation. Nous lisons dans l'Ecclésiastique, XLI, 15-16 : « Ayez soin de votre réputation ; car ce vous sera un lieu plus stable que mille trésors grands et précieux. La bonne vie n'a qu'un certain nombre de jours ; mais la bonne réputation demeure éternellement. »

« Dieu a ordonné à chacun d'avoir soin de son prochain. » *Eccli.* XVII, 12. De là ces paroles : « L'Esprit et l'Epouse disent : Venez. Que celui qui les entend dise aussi : Venez. » *Apoc.* XXII, 17. C'est pourquoi tout fidèle, bien qu'il n'exerce pas la fonction de prédicateur, devra cependant prendre soin d'édifier ceux qui sont présents par l'exemple d'une vie honnête, et ceux qui sont absents par l'odeur d'une bonne réputation. C'est ce que fit Simplicien qui attira à lui saint Augustin par l'odeur de sa bonne réputation ; et ce grand docteur étant allé le trouver, il conféra avec lui sur les choses qui l'inquiétaient et en reçut de salutaires avis. Aussi, dans le Cantique des cantiques, appelle-t-on l'Epouse un lis, car elle réjouit ceux qui la regardent par la blancheur de sa pureté et ceux qui sont éloignés par la bonne odeur qu'elle répand. Au reste le Seigneur a recommandé l'un et l'autre lorsqu'il a dit : « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. » *Matth.* V, 16. Mais cependant la blancheur du lis, tout en étant le symbole général de la pureté qui résulte de la pratique des vertus, s'applique spécialement à la chasteté, qui touche surtout le cœur des hommes par l'éclat de sa pureté, tandis qu'au contraire la luxure les offense et les éloigne par sa honteuse laideur.

Dans la loi ancienne, Dieu promettait des biens temporels aux hommes charnels, s'ils pratiquaient la piété et la justice ; car comme ils étaient charnels ils n'appréciaient et ne désiraient

que ce qui avait rapport à la chair, et il n'y avait que ce moyen de les porter à la vertu; mais cependant quand une fois ils l'avaient embrassée ils la pratiquaient ensuite par charité; ainsi il a mis dans nos cœurs l'amour de la gloire et le goût de l'honnêteté afin que par l'une nous soyons attirés vers la vertu, à laquelle seule on doit de l'honneur, et que par l'autre nous soyons éloignés des vices qui seuls doivent nous faire honte. Car bien que ce ne soit pas une véritable vertu, quand on recherche la vertu par ce motif, c'est cependant déjà un accès et une disposition à la vertu; et celui qui la pratique pour ces motifs eu est moins éloigné que celui qui y est tout-à-fait étranger. En effet, c'est pour le même motif que nous recommandons la crainte servile, et que nous affirmons que c'est un don du Saint-Esprit; car de même qu'une soie sert à introduire le fil, ainsi la crainte servile sert à nous amener à la crainte filiale.

« Comme l'argent s'éprouve dans le creuset, et l'or dans le fourneau, ainsi l'homme est éprouvé par la bouche de celui qui le loue, » *Prov.* XXVII, 21; car il n'y a presque personne qui n'applaudisse aux louanges qu'on lui donne. Quoiqu'on ne recherche pas la louange, néanmoins elle fait plaisir quand elle se présente, à moins qu'elle ne tombe dans une âme qui soit déjà un abîme d'humilité.

LXXXII.

Orgueil.

Tous ceux qui ont l'esprit gonflé d'orgueil, élèvent la voix en parlant, et sont tristes quand ils rentrent en eux-mêmes; ils sont fous dans la gaieté et furieux dans la tristesse; déshonnêtes dans leurs actions et honnêtes dans leur imagination; ils ont de la fierté dans leur démarche et de la morgue dans leurs réponses. Leur esprit est toujours fort pour faire des injures et faible pour les supporter; ils sont paresseux pour obéir et prompts à fatiguer les autres de leurs commandements; ils sont lâches pour faire ce qu'ils doivent et ce qu'ils peuvent, et actifs pour faire ce qu'il ne peuvent et ne doivent pas faire. S. GRÉGOIRE, *Morales*.

Quand l'orgueil s'est enraciné dans une âme, il est difficile qu'elle découvre son état; car plus nous souffrons de ce vice, moins nous nous en apercevons. Id., *ibid.*

Dans la prospérité, quand la volupté cherche à nous faire tomber, nous devons opposer à l'aiguillon de la tentation cette prospérité elle-même, de sorte que nous devrons rougir d'autant plus de commettre des choses honteuses que Dieu a été plus libéral envers nous. Id., *sur Ezéchiel.*

On ne peut compter les fautes que l'amour de la puissance fait commettre. Id., *Morales.*

Celui qui, après s'être enorgueilli de la gloire terrestre, se glorifie ensuite de sa sainteté, n'a pas chassé l'orgueil de son cœur; seulement en y entrant comme d'habitude, il a changé de vêtements afin qu'on ne le reconnût pas. Id., *ibid.*

Dieu punit quelquefois l'orgueil caché de notre âme, en nous laissant tomber dans le péché de la chair qui est connu de tout le monde. Id., *ibid.*

Qu'est-ce que la vertu, sinon un médicament? et qu'est-ce que le vice sinon une blessure? ainsi parce que nous faisons une blessure du médicament, Dieu fait un médicament de la blessure, afin que nous qui sommes blessés par la vertu, nous soyons guéris par le vice. Id., *ibid.*

Souvent la vertu blesse plus cruellement ceux qui en ont, que si elle était entièrement absente; car en enflant leur esprit de vanité, elle les perce du glaive de l'orgueil. Id., *ibid.*, liv. VII, c. XI.

Celui qui se glorifie des dons qu'il a reçus, les perd. Id., *ibid.*, liv. IX, c. I.

Celui qui s'enorgueillit de sa perfection montre qu'il n'a pas encore commencé à bien vivre; car quand nous sommes orgueilleux, nous faisons voir que nous ne sommes pas encore entrés dans la voie de la perfection. Id., *ibid.*

Quand Dieu s'aperçoit que l'homme s'enorgueillit, il l'abandonne en le découvrant à lui-même; alors l'âme qui se réjouissait dans une trompeuse sécurité, voit alors ce qu'elle est quand Dieu l'a abandonnée. Id., *ibid.*, liv. X, c. XIII.

« L'homme vain s'élève en des sentiments d'orgueil. » *Job.* XI, 12. L'âme qui ne gémit pas d'avoir perdu son innocence, perd aussi, par un juste jugement de Dieu, son humilité. Id., *ibid.*, c. XV.

Le vase qui renferme l'impiété est élevé entre le ciel et la terre : car les orgueilleux méprisent le prochain, et ne craignent pas le ciel. Id., *ibid.*, liv. XIV, c. XXVIII.

Le prophète qui, trompé par un autre, mangea contre l'ordre de Dieu, s'était peut-être déjà enorgueilli avant de s'opposer au roi. Id., *ibid.*, liv. XXIII, c. XXVIII.

Souvent les orgueilleux tombent dans les péchés qu'ils paraissaient devoir le mieux éviter ; et ceux qui pèchent tombent par une permission de Dieu dans le vice de la chair. Id., *ibid.*, liv. XXVI, c. XII et XIII. (Voyez ces chapitres.)

Parce que vous m'avez humilié en me blessant dans mon orgueil ; c'était ma fierté qui me séparait de vous et mon visage trop enflé me bouchait les yeux. S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. VII.

Souvenez-vous que vous êtes poussière, que vous êtes cendre, que vous êtes pourriture, que vous êtes ver : si vous êtes orgueilleux et si vous ne vous abaissez pas autant que vous vous êtes élevés, vous perdrez tout-à-fait ce que vous êtes? Etes-vous plus grand que le premier ange? Etes-vous plus brillant sur la terre que Lucifer l'était dans le ciel? S'il est tombé d'une si grande élévation à cause de son orgueil, comment ferez-vous pour monter de si bas, vous qui vous élevez par votre orgueil à une si grande hauteur? Id.

J'ose dire qu'il est utile aux orgueilleux de tomber dans quelque péché visible et manifeste, afin que celui qui était tombé pour s'être trop complu en lui-même se déplaise à soi-même. Il a été plus salutaire à saint Pierre de se déplaire à lui-même et de pleurer, que de se complaire en lui-même et de présumer de ses forces. Id., *de la Cité de Dieu*.

Qui a plus besoin de miséricorde que le misérable? et qui est plus indigne de miséricorde que le misérable qui est orgueilleux? Id., *du Libre Arbitre*.

Les autres vices ne s'attachent qu'aux mauvaises actions, mais il faut craindre l'orgueil même quand on fait de bonnes actions. Id., *de la Nature et de la Grâce.*

Si l'on a déjà de la peine à supporter un riche orgueilleux, qui souffrira l'orgueil dans un pauvre. Id., *Sermon* 29.

Le ver qui ronge les riches c'est l'orgueil. Il est difficile que celui qui est riche ne soit pas orgueilleux. Enlevez l'orgueil et les richesses ne nuiront pas. Id., *Sermon* 31.

Que sert-il de dissiper son argent, de le donner aux pauvres et de devenir pauvre soi-même, si notre pauvre âme devient plus orgueilleuse en méprisant les richesses qu'elle ne l'avait été en les possédant? Id., *Règle des clercs.*

L'humilité rend les hommes semblables aux saints anges et l'orgueil fait des démons des anges; et, pour rendre la chose plus évidente, je dirai que l'orgueil est le commencement, la fin et la cause de tous les péchés, car non-seulement l'orgueil est un péché par lui-même, mais il n'y a pu, il ne peut et il ne pourra jamais y avoir de péché sans orgueil. Id., *à un de ses amis.*

Chose étonnante, il arrive que l'âme de l'homme s'enfle plus par la fausse humilité que si elle se montrait ouvertement orgueilleuse. Id., *Lettres.*

L'orgueil est le commencement de tout péché; cet hôte habite le cœur des grands et se cache sous la cendre et le cilice. S. Jérôme, *Epître.*

Depuis mon enfance, il n'est rien que j'aie tant cherché à éviter que l'enflure du cœur et la tête haute qui provoquent la haine de Dieu. Car j'ai appris que mon Maître et mon Seigneur a dit dans l'humilité de la chair : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Id., *ibid.*

De même que l'orgueil est l'origine de tous les crimes, il est aussi la ruine de toutes les vertus; car il est le premier dans le péché et le dernier à se retirer du combat. S. Isidore, *du Souverain Bien.*

De même que l'orgueil du cœur nous conduit à prostituer notre corps aux voluptés les plus infâmes : de même l'humilité du cœur sauvera la chasteté de notre chair. Id.

Le démon domine principalement le genre humain par ces deux vices : l'orgueil de l'âme et la luxure de la chair. Id.

La plupart du temps, il est utile aux orgueilleux que Dieu les abandonne, afin qu'en connaissant leur infirmité ils reviennent à l'humilité et qu'ils soient humbles après leur chute. Id., *ibid.*, liv. III.

Le moine présomptueux s'assied le premier dans les assemblées, il répond le premier dans le conseil, il s'approche sans qu'on l'appelle, il s'introduit sans qu'on le lui ordonne, il arrange de nouveau ce qui est déjà rangé, il refait ce qui est fait. Tout ce qu'il n'a pas fait, tout ce qu'il n'a pas arrangé lui-même, n'est, à son avis, ni bien fait, ni bien arrangé; il juge les juges eux-mêmes et il rend la sentence d'avance. Quand le temps sera venu, si on ne le nomme pas prieur, il regardera son abbé comme un envieux ou comme un trompeur. S. Bernard, *des Douze Degrés.*

Si quelqu'un a de la dévotion et de la sollicitude pour son salut, s'il a de la ferveur, qu'il prenne garde de ne pas se confier dans ses mérites, ni de s'appuyer sur ses bonnes œuvres; la grâce n'entrera pas dans une âme qui est dans de telles dispositions; car comme elle est déjà pleine, la grâce ne trouverait pas de place pour y habiter. Id., *sur le Cantique des cantiques.*

L'orgueil est le plus grand des péchés parce qu'il regarde les dons de Dieu comme quelque chose qui lui est propre et qu'il s'attribue la gloire des bienfaits qu'il a reçus. Id., *de l'Amour de Dieu.*

Les autres vices attaquent seulement les vertus qui leur sont opposées; par exemple, la luxure attaque la chasteté, la colère la patience; mais l'orgueil lui seul s'élève contre toutes les vertus de l'âme et les corrompt toutes comme une maladie générale et pestilentielle. Hugues de Saint-Victor, *de l'Ame,* liv. II.

L'orgueil a renversé la tour de Babel, il a confondu le langage de ceux qui la bâtissaient, il a tué Goliath, il a fait pendre Aman, il a fait mourir Nicanor et Antiochus, il a noyé Pharaon, il a détruit Sennacherib. Car « Dieu a renversé les trônes des princes superbes; il a fait sécher les racines des nations orgueilleuses. »

Eccli. x, 17 et 18. Innocent, *de la Bassesse de la condition humaine.*

Presque tous les gens vicieux aiment ceux qui leur ressemblent; il n'y a que l'orgueilleux qui hait le superbe. C'est pourquoi il y a toujours des querelles entre les orgueilleux.

L'orgueil est un renoncement à Dieu, une invention du démon, un mépris des hommes, l'auteur des jugements téméraires, le funeste effet des louanges qu'on nous donne, la marque de la stérilité de l'âme, la privation du secours de Dieu, l'avant-coureur de l'endurcissement du cœur, la cause des plus grandes chutes, la matière de l'épilepsie spirituelle, la source de la colère, la porte de l'hypocrisie, le plus fort appui du démon, le fidèle gardien de nos offenses, le cruel auteur de toutes les inhumanités, l'oubli de toute compassion et de toute miséricorde, un exacteur impitoyable, un juge cruel, l'adversaire de Dieu, la source du blasphème. S. Jean Climaque, 22e *degré.*

Le moine orgueilleux n'a pas besoin du démon, il est à lui-même son propre démon, son adversaire, son ennemi. Les ténèbres sont étrangères à la lumière; ainsi, l'orgueilleux est étranger à toute espèce de vertu. Id., *ibid.*

Un maintien triste et humble guérira l'orgueil extérieur; mais l'orgueil intérieur ne peut être guéri que par Celui qui est avant tous les siècles. Id., *Récapitulation.*

Il convient à celui qui aime la patience, la prudence et la justice, de terrasser l'orgueil et la présomption; car, c'est une grande preuve que l'on pratique la vertu si l'on a beaucoup d'ennemis et que l'on n'ait point d'arrogance. Philon.

Réflexions de l'auteur.

Les orgueilleux disent véritablement ce qu'Ezéchiel reprochait autrefois au prince de Tyr : « O prince, vous avez dit : Je suis Dieu. » *Ezech.* xxviii, 2. Mais comment le disent-ils? De la même manière que l'explique le prophète aussitôt après : « Parce que votre cœur s'est élevé comme si c'était le cœur d'un Dieu. » *Ibid.* C'est tout-à-fait ce que font les orgueilleux qui, s'élevant au-

dessus de la nature humaine exigent pour ainsi dire des hommes les honneurs divins : ils veulent commander à tout le monde et n'obéir à personne, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Pourquoi appelle-t-on ordinairement les présomptueux des fous, lorsque cependant on ne donne pas le même nom aux avares, ni aux médisants, ni aux gourmands, ni à ceux qui sont souillés de quelqu'autre vice? Les saintes Ecritures les appellent aussi de ce nom; en effet, lorsque David, enflé d'orgueil, eut ordonné de faire le dénombrement de son peuple, après avoir reconnu son erreur, il avoua qu'il avait agi *follement.* Voilà quelle paraît en être la cause; c'est que, bien que tout homme qui pèche soit un ignorant, et que tous ceux qui commettent le mal soient dans l'erreur, il paraît cependant qu'on ne commet pas autant d'erreurs quand on est atteint des autres vices. Car les orgueilleux se trompent : 1° en se glorifiant du bien d'autrui, puisque tous les biens, soit de la nature, soit de la grâce, soit même de la fortune, viennent de Dieu. En effet : « Qu'avez-vous, dit l'Apôtre, que vous n'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu? » I *Cor.* IV, 7. 2° Ils se trompent, en se glorifiant souvent de choses qui n'en valent pas la peine, comme d'un habit précieux, de souliers ou de bottines qui s'appliquent bien sur le pied, d'une chevelure blonde, de plumes d'oiseau qu'ils portent sur leurs chapeaux, d'une couleur blanche ou rouge que l'on se met sur le visage, par conséquent qu'on tire d'ailleurs, et d'autres bagatelles semblables. Qu'y a-t-il en effet de plus vain et de plus fou qu'une pareille gloire? 3° En ne faisant aucun cas de leurs semblables, en les méprisant et en les regardant à peine comme des hommes. 4° En s'embarrassant dans une foule de soucis pour pouvoir entretenir splendidement le faste et les pompes du siècle. 5° En arrangeant et en composant tout dans un esprit de vaine ostentation, leurs habits, leur démarche, leurs paroles, leurs gestes et toutes leurs actions. Enfin la damnation finale est la suite de toutes ces erreurs.

« L'orgueil est haï de Dieu et des hommes. » « Et le commencement de l'orgueil de l'homme est de commettre une apostasie à

l'égard de Dieu, parce que son cœur se retire de celui qui l'a créé. » *Eccli.* x, 7, 14, 15. D'autres traduisent ainsi ce dernier passage : Le commencement de l'orgueil est l'abandon de Dieu par l'homme, l'abandon du Créateur par l'âme. Mais aussitôt que l'homme éloigne son âme de Dieu, elle commence aussitôt à se fier à elle-même et à chercher sa propre gloire par elle-même. C'est pourquoi nous lisons ensuite : « Le principe de tout péché est l'orgueil : celui qui y demeure attaché, sera rempli de malédiction, et il y trouvera enfin sa ruine. » *Eccli.* x, 15. Nous voyons ensuite quels maux résultent de l'orgueil par les paroles suivantes : « C'est pour cela que le Seigneur a couvert d'opprobre les assemblées des méchants, et qu'il les a détruites pour jamais, Dieu a renversé les trônes des princes superbes, et il y a fait asseoir en leur place ceux qui étaient humbles. Dieu a fait sécher les racines des nations superbes, etc... » *Eccli.* x, 16, 17, 18 et seq.

L'orgueil est un très-grand péché : c'est ce que déclare ce verset du psaume xviii : « Purifiez-moi de ceux qui me sont cachés, » verset que saint Jérôme a traduit ainsi de l'hébreu : « Délivrez aussi votre serviteur des orgueilleux... et je serai purifié d'un très-grand péché ; » parole qui fait voir que David met l'orgueil au nombre des plus grands crimes. C'est, en effet, le commencement de tout péché. Aussi est-ce à double titre qu'il est très-grand, soit par la fécondité de sa malice, soit par sa gravité.

L'orgueil est appelé le commencement de tout péché, parce qu'il pousse violemment les hommes à tous les crimes. Les autres vices, en effet, ne tendent à cela que par quelques routes fixes, ils ne répandent pas beaucoup ce qui fait l'objet de leurs désirs ; l'orgueil, au contraire, qui est un amour déréglé de la gloire ou de sa propre excellence, tend à ce but par une foule de chemins divers. Qu'y a-t-il, en effet, de grand dans les choses humaines qui, au moins par quelque moyen, ne mène à cette gloire ? C'est vers cela que tendent la science, la noblesse, l'argent, la grandeur des palais et la multitude des serviteurs, la parenté, la faveur des princes, l'amitié des puissants, l'habileté dans l'art de la guerre, la splendeur de la table, les vêtements précieux, la

richesse des tentures et autres ornements de maison; que sais-je, une foule d'autres choses presque incalculables. Or, l'orgueilleux aime tout cela du même amour dont il convoite la gloire avec tant d'ardeur; il l'aime comme des instruments et des aides au moyen desquels il peut parvenir à ce qu'il désire. Aussi, y est-il ouvert un large champ à sa cupidité, cette racine de tous les maux, puisque par tous les moyens, permis ou défendus, il s'efforce d'obtenir ce qu'il convoite. Si maintenant quelqu'un veut se mettre devant lui dans sa course, que de tourments et d'angoisses! Car tantôt la colère l'étourdit, tantôt le chagrin l'étouffe, tantôt l'envie le dessèche, tantôt la haine l'aveugle, enfin il mêle tout, met tout sens dessus dessous. Voilà pourquoi l'orgueil est appelé la racine de tous les péchés. Et je ne dis pas encore qu'en attendant c'est l'orgueil qui met le plus obstacle à la grâce de Dieu : or, sans elle, que de maux s'ensuivent!

LXXXIII.

Ambition.

Suis-je délivré ou pourrai-je l'être jamais dans cette vie de cette troisième espèce de tentation? Vouloir inspirer aux hommes de la crainte ou de l'amour, sans autre but que d'y trouver je ne sais quel plaisir qui n'en est point un véritable, est une misère de la vie et une honteuse vanité. C'est de là que notre amour pour vous n'est pas assez vif, ni notre crainte assez pure. Pour nous, comme certains devoirs de la société nous mettent dans la nécessité de nous faire aimer et redouter des hommes, l'ennemi de notre véritable félicité nous presse, et de toutes parts, semant des piéges sous nos pas, il nous crie : Courage! courage! il veut que saisissant avidement ces perfides amorces, nous soyons victimes de notre imprudence; que, cessant de mettre notre joie dans votre vérité, nous la placions dans les mensonges des hommes; que nous prenions plaisir à nous faire aimer et craindre, non pour vous, mais au lieu de vous. Quant à nous, Seigneur, nous qui sommes votre petit troupeau, soyez notre seul pasteur. Etendez vos ailes sur nous, et qu'elles soient notre refuge. Soyez seul

notre gloire; que nous ne soyons aimés qu'à cause de vous, et que ce soit votre parole seule que l'on craigne en nous. Car celui qui veut être loué des hommes, malgré votre blâme, ne sera point défendu par les hommes lorsque vous le jugerez, ni délivré par eux lorsque vous le condamnerez. S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. X, c. XXXVI.

De même que, dans nos désirs, nous devons fuir toute domination, de même s'il manque quelqu'un pour se mettre à la tête des affaires, nous devons recevoir volontiers le fardeau du pouvoir. S. GRÉGOIRE, *Collection de ses lettres*.

Plusieurs désirent plaire dans ce en quoi ils dédaignent de plaire; et pendant que d'une manière admirable l'on fuit la louange, on la désire. S. JÉRÔME, *Lettres*.

Souvent l'ambition rend criminels ceux qui ne prennent plaisir dans aucun vice, ceux que n'a pu ébranler la volupté et renverser l'avarice. L'ambition, comme crime domestique, a le pardon du dehors; et pour dominer les autres, elle se fait d'abord esclave. S. AMBROISE.

Toutes les fois que je désire commander aux hommes, je tends à aller avant mon Dieu; alors je ne sens vraiment plus les choses de Dieu. S. BERNARD, *Sermon sur le texte* Missus est.

L'ambition est une racine d'iniquité, un mal subtil, un poison secret, une peste cachée, un artisan de ruses, la mère de l'hypocrisie, la parente de l'envie, l'origine des vices, un foyer de crimes, la rouille de la vertu, le ver qui ronge la sainteté; elle aveugle les cœurs et change les remèdes en maladies. Id., *sur le psaume* Qui habitat.

L'ambition est, pour ainsi dire, le singe de la charité : car la charité souffre pour les biens éternels, et l'ambition pour les biens terrestres et périssables; la charité est pleine de bonté pour les pauvres et l'ambition pour les riches. La charité supporte tout pour la vérité, et l'ambition pour la vanité. L'une et l'autre croient tout, espèrent tout, mais d'une manière bien différente. PIERRE DE RAVENNE, *Sermons*.

L'ambition est toujours craintive, toujours attentive à ne pas dire quelque chose qui déplaît. Elle simule l'humilité, feint la

vertu, montre de l'affabilité, déploie de la bonté : elle se règle sur les autres et défère à leurs volontés; elle honore tout le monde, s'incline devant tous, fréquente les cours, visite les grands, se lève et embrasse, applaudit et donne des baisers. Elle connaît ce mot d'un poëte : quand bien même il n'y a aucun grain de poussière, cependant secouez-la. INNOCENT, *de la Bassesse de la condition humaine.*

L'ambitieux soutient au dedans de lui un grand combat, et une lutte difficile. Pendant que l'iniquité excite et pousse l'âme, l'ambition lui retient le bras, et ce que l'une suggère, l'autre ne permet pas de le faire. La mère et la fille, l'iniquité et l'ambition, se combattent l'une et l'autre; l'une demande pour elle la publicité et l'autre le secret. Id.

Aussitôt que l'ambitieux est élevé aux honneurs qu'il désirait, il devient orgueilleux et arrogant : peu lui importe d'être utile, mais il se glorifie d'être au-dessus des autres; il se croit meilleur, parce qu'il se voit supérieur aux autres ; il dédaigne ses premiers amis, ne connaît plus ceux qu'il connaissait, menace ceux qui lui sont étrangers. Il méprise ce qui est vieux, détourne son visage, lève la tête, montre son faste, dit de grands mots, et cherche à imiter ce qui est grand et élevé. Id., *ibid.*

Réflexions de l'auteur.

Grande fut la cruauté de Pharaon en forçant le peuple libre de Dieu à faire des briques et du mortier; cependant elle fut plus grande encore en leur supprimant la paille et en leur ordonnant de fournir la même quantité de matériaux. Aussi, ne pouvant la supporter, ils allèrent trouver le tyran, et lui dirent : « On ne donne plus de paille, et on nous commande de rendre le même nombre de briques qu'auparavant : nous sommes battus de verges, nous qui sommes vos serviteurs, et on tourmente injustement votre peuple. » *Exod.* v, 16. Qu'y a-t-il de plus violent que cette tyrannie? Eh bien, le démon, prince de ce monde, en exerce une semblable contre les ambitieux et les orgueilleux; quoique pauvres et manquant de tout comme les Israélites de paille, il les invite, il les pousse à vouloir vivre avec autant

d'apparat et de magnificence que s'ils regorgeaient de richesses. Car une fois leurs richesses enlevées comme les pailles au peuple hébreu, la passion, l'orgueil qu'on avait dans l'abondance restent les mêmes, et aucune des incommodités de la mauvaise fortune ne les affaiblit et ne les rompt. Or, je le demande, peut-il y avoir quelque chose de plus malheureux et de plus insensé?

L'appétit en arrive quelquefois à une telle dépravation de goût que certains malades et surtout les femmes enceintes mangent de la terre avec avidité et aiment cette nourriture : de même en est-il pour le jugement. Un homme se plaît tellement à avoir une grande suite de domestiques, de magnifiques tentures dans ses appartements et autres choses semblables que, pour acquérir et conserver tout cela, il n'hésite pas à violer tout droit divin et humain. Quand vous voyez vos égaux élevés aux honneurs, et qu'on vous laisse dans une condition humble et obscure, vous avez pour vous consoler ces paroles de l'Ecclésiastique : « Mettez votre confiance en Dieu, et demeurez ferme dans votre place. Car il est aisé à Dieu d'enrichir tout d'un coup celui qui est pauvre; Dieu bénit le juste et se hâte de le récompenser; il le fait croître, et lui fait porter du fruit en peu de temps. » XI, 22, 23, 24.

Tout homme qui lira avec soin cette malheureuse histoire de Coré, de Dathan et d'Abiron, que l'Ecriture nous raconte au chapitre XVI des Nombres, verra facilement quelle peste c'est que le poison de l'ambition et de l'envie, et que de crimes et de maux elle engendre sur la terre. Car c'est d'elle qu'est venue cette conjuration, d'elle qu'est sortie cette rébellion obstinée contre les envoyés du Seigneur, rébellion que Moïse a qualifiée de blasphème contre Dieu, puisque Coré avec ses compagnons avaient ambitionné de s'arroger le sacerdoce, comme dit Moïse. C'est encore la même ambition qui a causé cette affreuse fissure de la terre et ce genre de mort inouï qu'ils y subirent. Quelle est donc cette racine, puisqu'il en sort des fruits si âpres et si mortels! Ils sont donc animés du même esprit tous ceux qui, conduits par une semblable ambition, aspirent aux grandes dignités du sacerdoce.

« Avez-vous trouvé du miel? mangez-en ce qui vous suffit; de peur qu'en ayant pris avec excès, vous ne le rejettiez. » *Prov.*

xxv, 16. Saint Bernard rapporte cette maxime aux applaudissements et aux faveurs du monde, deux choses qu'il faut, à la vérité, prendre avec réserve à cause du salut du prochain. Car celui qui veut s'en rassasier, est forcé de tout rejeter, parce qu'il ne sera utile ni aux autres, ni à lui-même. Un esprit enflé d'orgueil en est amené en effet au point de regarder la gloire des autres comme étant sa propre ignominie.

LXXXIV.

Arrogance ; présomption.

La tendre providence de notre Créateur s'arrange de manière à ce qu'une âme trop confiante en elle-même soit éprouvée par une foule de tentations, afin qu'elle voie quelle est sa faiblesse et laisse là l'orgueil de sa propre présomption. S. Grégoire, *Morales.*

S'attribuer à soi-même les dons qu'on a reçus, c'est combattre contre Dieu avec ses propres bienfaits. Id., *ibid.*, IX, i.

En feignant d'avoir une foule de biens qu'il n'a pas, l'orgueilleux perd même ceux qu'il possède. Id., *ibid.*, IX, v.

O homme ! tu n'as pas triomphé par cela seul que tu as présumé de toi. Celui qui présume de ses forces avant de combattre, est bientôt renversé. S. Augustin, *Sermons.*

Puisque notre être n'est pas de nous, comment ce que nous avons peut-il l'être? C'est une espèce de folie de s'attribuer l'ornement des vertus, quand on doit à un autre le bienfait de la vie.

Il faut, pour celui qui ne se compare à personne, qu'il s'accorde beaucoup. Quintilien.

Celui qui se plaît trop à lui-même doit nécessairement déplaire à beaucoup.

Réflexions de l'auteur.

« Ne vous élevez point comme un taureau dans les pensées de votre cœur, de peur que votre folie ne brise votre force, qu'elle ne consume vos feuilles et ne perde vos fruits, et que vous ne deveniez comme un arbre desséché dans le désert. » *Eccli.* vi, 2, 3.

L'Ecclésiastique s'élève, en ces termes, contre le vice de l'arro-

gance et de la présomption. « O présomption détestable! d'où as-tu pris ton origine, pour venir couvrir la terre de ta malice et de ta perfidie? » Ou, selon une autre traduction : d'où es-tu sortie pour couvrir la terre, etc.? » *Eccli.* XXXVII, 3. Paroles qui montrent bien jusqu'où s'étend ce mal.

LXXXV.

Vaine gloire.

Celui qui a appris à soupirer après la gloire quand elle lui manquait, ne sait pas la fuir, quand elle se présente. S. GRÉGOIRE, *Pastoral.*

Souvent, quand la gloire humaine va au-devant d'une bonne œuvre, elle change l'âme de celui qui la fait; et bien qu'elle n'ait pas été recherchée, cependant elle plaît et charme quand elle se présente. Puis une fois que ce plaisir éprouvé a relâché l'âme de celui qui fait le bien, celle-ci se trouve dès lors bien loin de tout effort de vigueur intérieure. Id., *ibid.*

« Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre, » *Job.* XXXVIII, 4, comme si la vérité disait au pécheur justifié : Ne t'attribue pas les vertus que tu as reçues de moi. Ne t'enorgueillis pas contre moi de mes bienfaits. Rappelle-toi où je t'ai trouvé quand je t'ai établi sur ma crainte. Afin donc que je ne détruise pas en toi ce que j'ai bâti en toi, ne cesse pas toi-même de considérer ce que j'ai trouvé en toi. Id., *Morales.*

Celui qui s'enorgueillit de la faute dont il triomphe meurt sous l'ennemi qu'il a renversé. Id., *ibid.*, XX.

Souvent notre ennemi mêle de l'esprit à nos plus graves pensées, afin de nous faire perdre la simplicité de la pureté pendant qu'on cherche à capter des louanges sur cet esprit. Id., *ibid.*, II, XXXIII.

Souvent, nous nous enorgueillissons d'une action, et souvent c'est de celle sur laquelle nous dédaignions de le faire; nous sommes en cela comme celui qui regarde fixément le soleil; nous ne voyons plus rien là où nous voulions voir davantage. Id., *ibid.*, VIII, XVII.

Plus un arbre s'élève haut dans les airs, et plus fort il sent la violence des vents; de même, plus on s'élève pour les bonnes actions que l'on a faites, plus on est fatigué des éloges de ceux qui nous louent. Id., *ibid.*, XXII.

Quiconque s'élève par orgueil au-dessus de celui à qui il fait quelque bien, commet intérieurement une plus grande faute par son orgueil, qu'il n'acquiert extérieurement une bonne récompense par son bienfait; il devient nu de biens intérieurs, en méprisant le pauvre à qui il donne des habits; et il arrive qu'il devient plus mauvais par cela seul qu'il se croit meilleur que son prochain indigent. Id., *ibid.*, XXI, XIV.

C'est à grand'peine si le bien qui vient à la connaissance des hommes peut être sans danger. Id., *ibid.*, XXIII, IV.

Souvent, en cherchant en eux-mêmes leur propre gloire, ceux qui ont l'esprit pénétrant tombent dans les mêmes piéges que ceux qu'ils avaient dressés contre leurs ennemis. Id., *ibid.*, XXIII, VI.

La louange personnelle tourmente les justes et réjouit les méchants. Consultez sur ce sujet le chapitre XVII des Proverbes, et le chapitre XXX du livre XXVI des *Morales*, où l'on voit ce que pense le juste quand il se voit loué.

Je vois bien en vous, ô vérité éternelle, que les louanges dont je suis l'objet doivent me toucher, non pour moi, mais pour le seul avantage du prochain. Or, est-ce bien là ce que j'éprouve? je l'ignore : et sur ce point encore, je me connais moins que je ne vous connais moi-même. Je vous en supplie, Seigneur, montrez-moi à moi-même tel que je suis, afin que je puisse découvrir à mes frères qui doivent prier pour moi les plaies que j'aurai découvertes en moi-même. S. AUGUSTIN, *Confessions*, X, XXXVII.

Celui qui de vos bienfaits recherche la gloire pour lui et non pas pour vous, est un brigand et un voleur, et il ressemble au démon qui a voulu vous dérober votre gloire. Celui, en effet, qui veut être loué de vos bienfaits et qui n'y cherche pas votre gloire, mais la sienne, celui-là, bien que loué par les hommes à cause des dons qu'il a reçus de vous, encourt cependant votre blâme et vos reproches, parce qu'il a cherché sa gloire et non

pas la vôtre dans vos bienfaits. Or celui qui veut être loué des hommes malgré votre blâme ne sera point défendu par les hommes quand vous le jugerez, ni délivré par eux lorsque vous le condamnerez. Id., *Méditations*.

Quiconque a commencé de mauvais à devenir meilleur, prenne garde de s'enorgueillir des vertus qu'il a reçues, de peur de faire, par la vaine gloire, une chute plus lourde que celle dont il se relevait, entraîné qu'il avait été par les vices. S. Isidore, *du Souverain Bien*.

Voulez-vous augmenter vos vertus? ne les dévoilez pas au grand jour. Id., *ibid*.

Au milieu de tout cela, le bienheureux Maxime voulant croître en vertus, ne voulait pas être connu; car telle est la nature de la sainteté que plus on désire la cacher avec soin, plus elle se fait connaître clairement; pour elle, se cacher c'est se produire. Pourquoi fuyez-vous la gloire? elle augmente d'autant plus qu'on la redoute. Pourquoi repoussez-vous les honneurs comme si vous en étiez indigne? C'est que refuser les honneurs est un témoignage de mérite. Eusèbe d'Emése, *Homélie sur saint Maxime*.

J'ai vu de nombreux et divers germes de vertus plantés par ceux qui vivent dans le monde, arrosés de vaine gloire comme avec un égout et de la boue, labourés avec de l'ostentation, et fumés avec les louanges des hommes. Transplantés ensuite dans une terre déserte, inaccessible aux hommes du siècle et dépourvue de toute boue de vaine gloire, ils se sont sur-le-champ desséchés. S. Jean Climaque, 21e *degré : de la vaine gloire*.

La vaine gloire est la perte du fruit de nos peines et de nos sueurs, une ennemie domestique qui nous ravit nos vertus, l'avant-coureur de l'orgueil, un naufrage dans le port, une fourmi dans l'aire où se bat le blé, qui, bien que petite, en veut à tous nos travaux et à tous nos fruits. La fourmi attend jusqu'à ce que le blé soit mûr; la vaine gloire, jusqu'à ce qu'on ait amassé des richesses. L'une s'en réjouit pour le dérober, l'autre pour les dissiper. L'esprit de désespoir est content quand il voit les vices se multiplier, celui de vaine gloire quand ce sont les

vertus. Une multitude de blessures est la perte du premier; les richesses sont celle de la seconde. Examinez attentivement, et vous verrez jusque dans la mort et le tombeau ce détestable fléau se parer tous les jours de vêtements, de parfums, d'oripeaux, d'aromates, etc. Le soleil luit largement pour tout le monde, la vaine gloire trouve son compte dans toutes les volontés. Exemple : Si je jeûne, je me glorifie; si, pour échapper à cela, je romps mon jeûne, de nouveau je me glorifie comme étant un homme prudent et sage. Si je m'habille magnifiquement, je suis vaincu par ce fléau; si je me vêts d'une manière plus commune, je me glorifie encore. Si je parle, la vaine gloire triomphe de moi; si je me tais, c'est la même chose encore; n'importe où vous jetiez cette plante épineuse, elle dresse toujours ses épines. Un pareil glorieux est un fidèle adorateur des idoles; il paraît, il est vrai, honorer et adorer Dieu, mais c'est aux hommes et non pas à Dieu qu'il s'attache à plaire. Id., *ibid.*

La vaine gloire devance l'arrivée des hommes du dehors et conseille aux moines les moins sérieux d'aller au-devant de ceux qui arrivent et de se jeter à leurs pieds. Ainsi, celle qui est toute remplie d'orgueil feint d'être humble, modère et compose son caractère, ses dispositions et sa démarche; elle parle à voix basse, regarde aux mains de ceux qui arrivent pour en recevoir quelque chose, les appelle seigneurs, pères et princes. Id., *ibid.*

Celui qui s'enorgueillit des dons naturels, c'est-à-dire de son esprit, de son habileté, de sa lecture, de sa prononciation, de son génie et de toutes les autres prérogatives qui nous arrivent sans qu'il y ait eu travail de notre part, ne jouira jamais des biens surnaturels. Car celui qui est infidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes. Id., *ibid.*

Un de ceux qui avaient le don de voir plus distinctement les choses fit quelques remarques et me raconta ce qu'il avait vu : « M'étant assis, dit-il, dans une réunion, les démons de la vaine gloire et de l'orgueil venant vers moi s'assirent tout près, l'un à droite et l'autre à gauche. Et l'un d'eux, de son doigt tout rempli de vanité, me toucha le côté droit et m'invita à dire quelque chose de ce qui concernait la contemplation, ou à raconter

quelque action que j'avais faite dans le désert. L'ayant repoussé loin de moi, en disant : « Qu'ils retournent en arrière et rougissent de honte ceux qui me soufflent de mauvaises pensées; » aussitôt, celui qui était à ma gauche me dit à l'oreille : Courage, tu as bien fait, et tu es devenu grand, car tu as triomphé de mon insolente mère. Me tournant alors de son côté, je lui dis, en achevant le verset : « Qu'ils se détournent aussitôt en rougissant ceux qui me disent : tu as bien fait. » Id., *ibid.*

Quand quelquefois, me tenant dans ma cellule, je languissais d'ennui et pensais presque à l'abandonner, s'il arrivait quelqu'un qui, dans ses louanges, élevait aux nues le pauvre solitaire et vantait son bonheur, je remarquais que l'esprit de paresse et d'ennui mis en fuite par la vaine gloire, se retirait plus vite; et je m'étonnais comment cette plante épineuse de la vaine gloire est ennemie de tous les autres sentiments. Id., 27e *degré.*

Ceux qui ont méprisé toutes les richesses, et qui, loin de se mêler aux illusions de ce monde, n'en ont que plus dompté les désirs tyranniques du corps, ceux-là ont tout perdu autant de fois qu'ils se sont laissé prendre par la vaine gloire. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Commentaire sur saint Jean.*

Il vaut mieux bâtir des édifices qui seront vus des hommes non-seulement dans ce temps, mais encore dans l'autre. Insensé que vous êtes! à quoi vous sert ce monument, si vous êtes tourmenté où vous êtes et loué où vous n'êtes pas? Id., *sur saint Matthieu.*

Réflexions de l'auteur.

Celui qui parle de Dieu et des choses spirituelles et divines dans le but de passer pour un homme saint et religieux me paraît faire quelque chose de semblable à ce que ferait quelqu'un qui prendrait les ornements et les vases sacrés d'une église pour en abuser dans des noces ou dans des fêtes profanes.

« Je suis le Seigneur qui aime la justice et qui hais les holocaustes venant de rapines. » *Isa.* LXI, 3. Or c'est offrir un holocauste provenant de rapines, que de chercher la gloire du monde dans des aumônes ou d'autres bonnes œuvres, et d'en enlever

ainsi la gloire à Dieu. C'est aussi offrir un holocauste provenant de rapines que de mortifier indiscrètement sa chair par l'abstinence; car priver de ses droits le corps qui est consacré et dû à Dieu, c'est enlever le bien d'autrui.

La mort subite et affreuse d'Hérode montre bien quel est le péché de l'orgueil, et surtout celui de l'arrogance insolente et de la vaine gloire. N'ayant point rendu à Dieu les louanges que le peuple lui donnait, il fut frappé sur-le-champ par un ange, et il mourut dévoré par les vers, châtiment qu'il ne subit pas cependant quand il mit saint Jacques à mort et jeta les mains sur saint Pierre, prince des apôtres.

La vaine gloire est le vice des esprits étroits et vils à qui les petites choses même plaisent et paraissent grandes. Sénèque l'a bien dit : Pour beaucoup de choses, leur grandeur ne vient pas de leur importance, mais de notre petitesse. C'est ainsi que nous voyons de jeunes garçons et de jeunes filles tirer vanité d'habits neufs, chose bien étrangère aux grands et aux hommes graves. Ce vice a toutefois ses attraits auxquels se laissent prendre de temps en temps des grands hommes. De là ce sage avis de saint Basile : Gardez-vous, mes frères, de la vaine gloire, ce doux ravisseur de nos âmes.

La plupart des hommes s'élèvent souvent tantôt par un vain espoir de meilleure fortune, tantôt sur des choses de rien, et conçoivent d'eux-mêmes une trop grande opinion. C'est ce que l'Ecclésiastique a voulu dire assez manifestement dans ce peu de mots : « L'homme insensé se repaît de vaines espérances et de mensonges, et les imprudents bâtissent sur les songes. » XXXIV, 1. Car il y en a qui sont vraiment si légers qu'ils se glorifient et conçoivent de l'orgueil des plus minces faveurs du monde, et se promettent de grandes choses d'eux-mêmes. Or qui pourrait développer la multitude des choses dont les hommes légers se glorifient et se réjouissent en vain.

Le Seigneur dit à Gédéon : « Vous avez avec vous un grand peuple. Madian ne sera pas livré entre les mains de gens, de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi et ne dise : C'est par mes propres forces que j'ai été délivré. » *Jud.* VII, 2. Ce passage nous

montre que ce dont Dieu a le plus de souci dans ses œuvres, c'est d'être reconnu lui-même l'auteur de nos biens, pour que personne ne lui ravisse la gloire et la louange qui lui sont dues, et ne prenne pas matière à orgueil là où il ne devrait voir qu'une occasion d'obéir, d'aimer et de louer. C'est pour cela que souvent il ne donne son secours que dans les cas désespérés, afin que nous le reconnaissions comme le défenseur et le vengeur de notre salut et de notre liberté. Il ne délivra Béthulie du siége d'Holopherne, que quand le peuple parlait déjà de se rendre. Il voulut qu'Isaac, saint Jean-Baptiste et la bienheureuse Vierge ne vinssent au monde que quand leurs parents étaient déjà dans un âge avancé, afin qu'il parût clairement que ces enfants étaient venus au monde non selon les lois communes de la nature, mais par un bienfait particulier de la grâce divine.

Quiconque attribue à lui-même et non pas au dispensateur de tous biens les dons de la nature ou de la grâce, et se glorifie en soi-même et non pas en Dieu, fait quelque chose de semblable à ce que firent ceux qui, délivrés par le Seigneur de la servitude d'Egypte, attribuèrent au veau d'or qu'ils avaient fabriqué le bienfait de leur délivrance, en disant : « Ce sont là vos dieux, Israël, qui vous ont tiré de l'Egypte. » *Exod.* XXXII, 8.

Le Seigneur ordonna dans la loi, sous peine de mort, de ne point se servir pour ses propres usages de l'encens qui avait été fait selon les rites de la loi : il voulait qu'on le lui offrît à lui seul. Or, qu'est-ce autre chose sinon que l'honneur et la gloire sont dûs au roi des siècles et au dispensateur de tous les biens? Quiconque se les attribue, agit contre la loi de Dieu, en détournant cet encens à son propre usage.

Quiconque est tourmenté du désir de la gloire humaine doit se dire à lui-même ce que Joseph répondit à sa maîtresse qui le sollicitait au mal : « Vous voyez que mon maître m'a confié toutes choses, qu'il ne sait pas même ce qu'il a dans sa maison, qu'il n'y a rien qui ne soit en mon pouvoir, et que, m'ayant mis tout entre les mains il ne s'est réservé que vous seule qui êtes sa femme. Comment donc pourrai-je commettre un si grand crime et pécher contre mon Dieu. » *Gen.* XXXIX, 8, 9. Il en est de même de Dieu;

en nous faisant participer à tous ses biens il ne s'est réservé pour lui que la gloire, comme une légitime épouse. Qu'y a-t-il donc de plus indigne que de vouloir lui enlever cette gloire et d'associer à la créature la gloire du Créateur? C'est pourquoi, comme le dit saint Bernard, la vertu qui fuit la gloire est une vertu des plus belles; mais aussi c'est une grande et rare vertu de ne pas se savoir grand, bien que l'on fasse de grandes choses, de rendre sa sainteté manifeste à tout le monde et de se la cacher à soi-même, de se montrer digne d'admiration et cependant de se regarder comme digne de mépris. Pour moi, je regarde cela comme plus admirable que les vertus elles-mêmes.

Ainsi, nous avons l'ordre de marcher dans la voie des commandements du Seigneur, de manière à ne décliner ni à droite, ni à gauche. Cela veut dire que quand nous entrons dans la voie du bien nous ne devons jamais nous flatter de nos vertus, ni nous élever de nos bons succès, ni nous détourner de nouveau sur la gauche, en nous glorifiant vainement de ce mépris même de la gloire. Car, comme le dit Cassien, celui à qui le démon n'a pu inspirer l'esprit de vaine gloire sous des vêtements brillants et splendides, s'efforce de le faire sous des vêtements sordides et vils, et il triomphe par l'humilité des goûts et de la condition de celui qu'il n'a pu renverser par les honneurs. Celui qu'il ne peut tromper en lui faisant tirer vanité de sa science et de son éloquence, il le gonfle d'orgueil pour la gravité de son silence, etc. Aussi, les anciens avaient-ils bien comparé la nature de ce vice à la constitution d'un ognon qui, dépouillé d'une enveloppe en présente une seconde, et se montre autant de fois recouvert qu'on l'en dépouille.

Les filles de Loth ayant enivré leur père sur la montagne, dormirent toutes deux avec lui : de là naquirent les Ammonites et les Moabites qui n'entrèrent jamais dans l'Eglise du Seigneur. Sur quoi Origène fait ce commentaire : Vous devez faire attention à ce que, après avoir échappé, comme Loth, aux flammes du monde et être parvenu aux hauteurs de la science comme au sommet de la montagne, vous ne soyez exposé aux embûches de vos deux filles qui ne vous quittent point et vous suivent même

lorsque vous montez sur la montagne, savoir la vaine gloire et sa sœur aînée, la superbe ou l'orgueil. Or, toutes deux sont appelées nos filles, parce qu'elles ne nous viennent point du dehors, mais naissent des œuvres mêmes de la perfection. Prenez donc garde d'en engendrer des fils, parce que ceux qui naîtraient d'elles n'entreraient point dans l'Eglise.

LXXXVI.

Hypocrisie.

Le Simon qui porte la croix ne meurt jamais; car si tout hypocrite mortifie son corps par l'abstinence, cependant il vit pour le monde par amour de la gloire. S. Grégoire, *Morales,* liv. I.

Qu'est-ce que la vie d'un hypocrite, sinon une vision fantastique qui montre ici en image ce qu'elle n'a pas en réalité. Id., *ibid.*

L'hypocrite veut connaître les paroles divines, mais non les pratiquer; il veut parler sagement, mais non pas y vivre. Id., *ibid.,* liv. XV.

Que pourrons-nous dire, nous qui enseignons le mal par nos œuvres et qui ne mettons en avant ce qui est juste que par nos paroles? Notre corps est brisé de jeûnes et notre âme est bouffie d'orgueil; notre corps est vêtu d'habillements méprisables et l'orgueil de notre cœur est plus grand que la pourpre dont nous pourrions nous couvrir. Enseignant l'humilité et chefs d'orgueil, nous cachons des dents de loups sous une figure de brebis. Id., *Collection de ses Lettres.*

En voulant luire pour les autres, les hypocrites deviennent obscurs pour eux-mêmes : ils imitent la lumière des saints et non leur ardeur. Id., *Morales,* IV, xv.

L'hypocrite ravit le bien d'autrui, puisqu'il prend la gloire des justes. Id., *ibid.,* V, xiv.

En s'élevant dans leur propre esprit au moyen des biens qu'ils ont reçus, les hypocrites combattent le souverain dispensateur avec ses propres dons; ils s'enorgueillissent donc contre Dieu de ce qui devrait au contraire les rendre plus humbles.

Mais, plus tard, ses jugements les frappent d'autant plus sévèrement qu'ils reçoivent maintenant ses dons avec plus d'ingratitude, et pour eux la grandeur du bienfait devient un surcroît de condamnation. Voilà pourquoi on compare les hypocrites à un jonc qui, extérieurement, pousse et est verdoyant, et qui est vide à l'intérieur. Id., *ibid.*, VIII, XXVII.

L'hypocrite ne veut pas être juste, mais seulement le paraître; tandis que le juste, au contraire, évite de paraître ce qu'il a mérité d'être. De là ces paroles de saint Paul : « Lors même que je voudrais me glorifier, je ne serais point imprudent, car je dirais la vérité; mais je m'en abstiens cependant, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi ou de ce qu'il entend dire de moi, » II *Cor.* XII, 6 : paroles où, tout en disant certaines choses de lui, l'Apôtre en cache certaines autres, et où, tout en formant la vie de ses auditeurs par ses paroles, il garde la sienne par son silence. Id., *ibid.*, XVIII, V.

L'hypocrite sait habilement cacher ce qui est et montrer ce qui n'est pas : il cache ses véritables maux et montre ses faux biens; et, pour acquérir une gloire plus grande, il feint de décliner la gloire : car se voyant dans l'impossibilité de l'obtenir en la poursuivant, il prend soin de l'acquérir en la fuyant. Id., *ibid.*, XXVI, XXVIII.

Les hypocrites observent dans leur vie extérieure ce qu'ils attaquent dans leur vie intérieure : en faisant ostentation de sainteté aux yeux des hommes, ils se témoignent à eux-mêmes qu'ils n'ignorent pas la manière de bien vivre. Id., *ibid.*

Celui qui, au dehors, accepte volontiers de faux éloges, ne se demande pas ce qu'il est au dedans; et, ayant oublié ce qu'il est, il désire paraître ce qu'il n'est pas. Id., *ibid.*

Quand les hypocrites veulent tromper les autres, il arrive, par un secret jugement de Dieu, que ce sont eux-mêmes qui se trompent intérieurement, et que, en visant au témoignage d'une fausse louange, ils perdent le remède d'une véritable connaissance d'eux-mêmes et d'une véritable confession. Id., *ibid.*, XXVI, XXIX.

La justice feinte n'est pas de la justice, mais une double ini-

quité : car il y a là l'iniquité d'abord et la dissimulation ensuite. S. AUGUSTIN, *sur le psaume* LXIII.

L'hypocrite est un avare : car en désirant, malgré ses mauvaises actions, être honoré pour sa sainteté, il ravit la louange que l'on donnerait à la vie des autres. Id., *Commentaires sur ce verset de Job,* XXVII, 8 : Car quelle est l'espérance de l'hypocrite?

Les hypocrites veulent être humbles sans qu'on les méprise, pauvres sans avoir à souffrir la nécessité, bien vêtus sans avoir le souci de se procurer ce qu'il faut, bien nourris sans travail; ils veulent flatter ici, calomnier par là : mordants comme des chiens, rusés comme des renards, orgueilleux comme des lions, au fond, ce ne sont que des loups ravissants : ils cherchent, comme le font les ours, la douceur du miel, c'est-à-dire de la vaine gloire et d'une intempérance cachée. S. BERNARD.

L'hypocrisie est un mal subtil, un virus secret, un poison caché, le déguisement de la vertu et la vermine de la sainteté. L'hypocrisie feint la sécurité, trompe la prospérité, et, avec une cruelle habileté, elle tue les vertus avec l'épée des vertus. Elle détruit le jeûne par le jeûne, rend la prière inutile par la prière, ruine la miséricorde par la piété. L'hypocrisie, parente de la fièvre, apaise ses ardeurs avec des boissons froides. S. PIERRE CHRYSOLOGUE, *Sermons*.

En désirant captiver les yeux, l'hypocrisie devient elle-même captive des yeux des autres. Hypocrite, vous avez souffert du jeûne, pour que cette fatigue du jeûne ne vous profitât pas. Hypocrite, vous êtes entré dans les flots de l'abstinence, vous avez monté les vagues de la continence, vous avez nagé dans la mer du jeûne, et vous avez fait naufrage dans son port; car, loin d'obtenir quelque profit, vous avez acheté de la vanité en faisant une affaire humaine de ce qui est dû à Dieu. Aussi, devrez-vous rendre compte à Dieu, puisque vous avez reçu des hommes l'intérêt d'une misérable tromperie. Mes frères, l'hypocrisie est un mal qu'il faut fuir, une peste dont il faut bien se garder, puisque des remèdes elle en fait des maladies, change la sainteté en crime, une action propre à apaiser Dieu en un acte d'accusation, et la miséricorde en colère. Celui qui ne cache pas son trésor, le ré-

vèle : des vertus révélées et produites à la lumière, ne demeureront pas. De même que les vertus abandonnent ceux qui les trahissent, de même elles travaillent sans relâche à protéger ceux qui les gardent. Id., *ibid.*

S'il est bon d'être bon, pourquoi, hypocrite, voulez-vous paraître ce que vous ne voulez pas être? S'il est mauvais d'être mauvais, pourquoi voulez-vous être ce que vous ne voulez pas paraître? S'il est bon de paraître bon, il est meilleur encore d'être bon. S'il est mauvais de paraître mauvais, il est encore pire d'être mauvais. Donc, ou paraissez ce que vous êtes, ou soyez ce que vous paraissez. S. Jean Chrysostome.

Nous détestons beaucoup plus le mensonge qui ressemble à la vérité. Quintilien.

Aucun imposteur ne peut rester longtemps caché.

Il n'y a pas de fléau plus grand pour la justice et la vertu que ceux qui, tout en trompant le plus, le font pour paraître des hommes de bien. Cicéron, *des Devoirs,* I.

Réflexions de l'auteur.

Quand on découvre des hypocrites et des loups cachés sous la peau d'une brebis, ceux qui sont véritablement brebis craignent de porter la figure de brebis, dans la crainte de passer pour ressembler à des hypocrites. C'est là, en vérité, un mal qui n'est pas rare à notre époque, bien qu'il soit l'indice d'un esprit faible. Saint Augustin nous dit cependant : quoique le loup se cache sous la peau de la brebis, que la brebis ne laisse cependant pas là sa peau.

Les anciens Pères ont écrit beaucoup de choses contre le vice de l'hypocrisie. Il suit de là que leur époque fut non pas pire, mais peut-être plus heureuse que la nôtre. Car, bien que ce vice soit abominable, il montre cependant que la vertu fut estimée des hommes, puisqu'ils honoraient tellement son apparence seule qu'il n'en manquait pas qui recherchaient par ce moyen les faveurs du peuple. Jamais, en effet, on ne se couvrirait du masque de la vertu, si on n'avait la vertu en honneur. Mais, comme à notre époque, on n'accorde souvent pas même cet honneur à la

véritable vertu, il n'y a pas de raison pour que les ambitieux se couvrent du masque de la fausse vertu, puisqu'ils ne voient pas que l'on honore beaucoup celle qui est vraie. Si en effet l'or n'était d'aucun ou presque d'aucun prix dans un pays, quelle utilité y aurait-il à importer de l'or faux là où le véritable même n'aurait pas de prix? Aussi, n'y a-t-il point de raison pour que les prédicateurs doivent s'emporter maintenant si fort contre les hypocrites, vu surtout que la masse du peuple, à ce seul nom, entend non pas les vrais hypocrites, mais les hommes véritablement pieux. Il arrive de là qu'à cette sorte d'enseignement les gens vraiment pieux se trouvent avoir l'âme attristée et resserrée, tandis que les méchants lèvent la tête, triomphent et pensent, ainsi le démon les trompe, que c'est, pour ainsi dire, leur cause qu'on plaide de la sorte.

Le Seigneur ordonna à Noé d'enduire l'arche de bitume en dedans et en dehors. Par là, dit Origène, il nous commande de ne pas être du nombre de ceux qu'il a comparés à des sépulcres blanchis qui, brillants au dehors, sont à l'intérieur remplis d'ossements de morts. Il veut donc que nous soyons saints d'âme et de corps.

LXXXVII.

Humilité.

Pour ne pas être rabaissés malgré eux à la mort, les saints s'abaissent d'eux-mêmes dans l'humilité. S. Grégoire, *Morales*.

Je suis prêt à être repris et corrigé par tout le monde; et je regarde comme mon seul ami celui par la langue duquel je purifie les taches de mon âme avant l'avènement du souverain Juge. Id., *Collection de ses Lettres*.

Dans tout ce que vous faites, observez l'humilité qui est la racine de toutes les bonnes œuvres. Regardez non pas ceux au-dessus de qui vous êtes, mais bien ceux au-dessous de qui vous êtes encore, afin qu'en vous proposant de meilleurs exemples, vous puissiez toujours par l'humilité monter à de plus grandes choses. Id., *Homélies*.

Il est autant nécessaire que chacun de nous s'abaisse dans l'humilité qu'il ignore s'il est un élu. Id., *ibid.*

Celui qui se confesse humble à ses yeux, se méprise en toutes choses. Id., *ibid*

Que chacun de nous s'applique à être grand, mais cependant que d'une certaine manière il ne sache pas qu'il l'est, de peur de perdre cette grandeur en se l'attribuant d'une façon orgueilleuse. Id., *ibid.*

L'humilité faisant des progrès par le moyen de l'épreuve, c'est un bonheur que l'adversité qui défend l'âme contre l'orgueil. Id., *Morales,* XXVI.

La louange de soi-même fait le tourment du juste et la joie de l'impie : mais en faisant le tourment de l'un, elle le purifie, tandis qu'en faisant la joie de l'autre, elle le montre réprouvé. Id., *ibid.*

Comparez vos propres actions avec les dons de Dieu; et vous ne vous jugerez pas digne de ce dont vous jouissez, si vous comprenez ce que vous méritez. Id., *Homélie* 7.

Plus les saints s'élèvent vers Dieu par leurs vertus, plus ils s'estiment indignes de ses dons, par la raison qu'en s'approchant de la lumière, ils trouvent tout ce qu'il y avait de caché en eux. Id., *Morales.*

Il arrive, par la permission de Dieu, que celui qui triomphe des forts, se laisse vaincre par les faibles, afin qu'il reconnaisse par là que sa victoire lui vient de Dieu, et que son âme soit ainsi raffermie par sa propre faiblesse. Voilà pourquoi, le peuple Chananéen a pu être écrasé, mais non exterminé : il devint toutefois tributaire, parce que cela aussi sert à l'humilité. Voilà pourquoi il est dit au livre des Juges : « Voici les noms des peuples que le Seigneur laissa vivre pour servir d'exercice et d'instruction aux Israélites, » III, 1; car toujours il y aura à craindre d'être vaincus par eux. Israël apprend donc par ces restes si peu nombreux des peuples que ce n'est pas de lui-même qu'il s'en est soumis ou s'en soumettra de plus grands. Id., *ibid.,* IV.

« Il élève ceux qui étaient abaissés, il console et guérit ceux qui étaient dans les larmes. » *Job.* V, 11. Si Job dit cela, c'est que

les humbles deviennent plus en sûreté contre toutes choses dès là qu'ils se méprisent en tout : et comme par là ils se sont placés dans un lieu élevé, c'est étonnant comme les traits des méchants se dirigent contre eux sans pouvoir les atteindre. Id., *ibid.*, VI, vi.

Il faut ignorer ses bonnes œuvres tout en les connaissant, parce qu'il est nécessaire de les juger bonnes et cependant de très-peu d'importance : bonnes, pour que nous les gardions, de peu d'importance pour que nous n'en concevions pas d'orgueil. Id., *ibid.*, IX, xvii.

Le Seigneur avait dit de Job qu'il ne lui était pas semblable : « Mais si ma cause était jugée, je sais que je serais reconnu innocent. » *Job.* xiii, 18. Il ne dit pas *plus innocent,* car il évite la comparaison. Id., *ibid.*, XI, xx.

Le Dieu tout-puissant pose une limite même dans les progrès spirituels, afin que par suite de ce que l'homme s'efforce d'atteindre sans le pouvoir, il ne s'élève pas dans les choses où il peut parvenir. Voilà pourquoi saint Paul pénètre jusqu'au troisième ciel et se trouve ensuite tenté. Id., *ibid.*, XII, ii.

« Lorsque vous étiez petit à vos yeux, n'êtes-vous pas devenu le chef de toutes les tribus d'Israël ? » I *Reg.* xv, 17. Vous avez été grand devant moi, parce que vous avez été vil devant vous ; mais maintenant que vous êtes grand devant vous, vous êtes vil devant moi. On devient donc d'autant plus vil devant Dieu qu'on est plus grand devant soi. Id., *ibid.*, XVIII, xxii.

L'intelligence d'un homme parfait n'est pas diminuée, quand il est entrainé vers ce qui est au-dessous de lui ; car il pénètre d'autant mieux dans les choses supérieures qu'il descend plus humblement aux choses qui sont au-dessous de lui. Id., *ibid.*, XX, xx.

L'humilité fait souvent découvrir à l'intelligence ce qui même paraissait impossible à découvrir à cette faculté. Id. *ibid.*, XX, xx.

« Si j'ai dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur, etc. » *Job.* xxxi, 13. Job avait dit plus haut : « Les jeunes gens en me voyant, se retiraient par respect, et les vieillards se levant, cessaient de parler. » xxix, 8. Il y avait dans Job une

telle autorité qu'elle réduisait les grands et les vieillards au silence; une si grande humilité, que les servantes venaient également le juger. Il était plus puissant en pouvoir que les grands, et égal à ses serviteurs dans le combat : au milieu des grands, il se souvenait de son pouvoir, et de sa condition au milieu de sa maison. Id., *ibid.*, XXI, x.

David danse pour affermir par l'humilité les actes de force qu'il avait faits auparavant. Pour moi, je l'admire plus en le voyant danser qu'en le voyant combattre. Car, c'est en combattant qu'il triompha de ses ennemis, et en dansant qu'il se vainquit lui-même. Id., *ibid.*, XXVII.

Le premier acte insensé des anges fut l'orgueil; voilà pourquoi le premier acte de sagesse de l'homme est l'humilité dans le jugement qu'il porte sur lui-même. Par conséquent, bien que les anges aient eu là de grandes pensées, ce furent des pensées insensées, parce qu'ils ne se connurent pas eux-mêmes. Id., *ibid.*, XXVIII, VII.

A mesure que croît l'enflure de l'orgueil, se ferme l'esprit de la contemplation. Id., *ibid.*

« La fournaise éprouve les vases du potier, et l'affliction éprouve les hommes justes. » *Eccli.* XXVII, 6. Le potier n'est pas tranquille, quand ses vases entrent dans la fournaise, mais bien quand ils en sont sortis. Mais le Seigneur est tranquille, parce qu'il connaît ceux qui sont à lui, et sait ceux qui n'éclatent pas dans la fournaise. Or, ceux-là n'éclatent pas qui n'ont pas le vent de l'orgueil. C'est donc l'humilité qui garde dans toutes les tentations. S. AUGUSTIN, *sur le psaume* CXX.

Heureux est l'homme à qui le Seigneur montre sa miséricorde. Car, en la lui montrant, il lui persuade que tout ce que l'homme a de bon, il ne l'a que de lui; car lui-même est tout notre bien. Or, une fois que l'homme a vu cela, il voit que tout ce que l'on loue en lui vient de la miséricorde de Dieu et non pas de ses mérites. Et en le voyant, il ne conçoit point d'orgueil; en ne concevant point d'orgueil, il ne s'élève pas; en ne s'élevant point, il ne tombe point; en ne tombant point, il demeure debout; en demeurant debout, il reste attaché; et en restant attaché, il jouit

du Seigneur son Dien et trouve sa joie en lui. Celui qui l'a créé sera pour lui ses délices; et il n'y aura personne pour les lui corrompre, les lui troubler ou les lui ôter. Quel homme puissant le menacera de les lui enlever? quel voisin méchant, quel voleur, quel traître pourra vous ôter Dieu? On peut, il est vrai, vous enlever tout ce que vous possédez dans votre corps, mais non pas celui que vous possédez dans votre cœur. Id., *sur le psaume* LXXXIV.

Que vous êtes grand, Seigneur! mais les humbles de cœur sont votre demeure. Id., *Lettres.*

Peindre l'humilité, est un orgueil plus grand encore. Id., *de la Virginité.*

C'est une grande vertu pour celui qui en possède, de mépriser la gloire. Id., *Cité de Dieu.*

Regardez comme supérieurs à vous en secret certains hommes en comparaison desquels vous êtes manifestement meilleurs. Id., *de la Virginité.*

Si vous aimez, venez avec humilité auprès de l'homme humble, et ne vous éloignez pas de lui, de peur de tomber. Car, craindre de s'éloigner de lui, c'est prier et dire : « Loin de moi les pas de l'orgueil. » Id., *ibid.*

La conscience d'un serviteur de Dieu doit être dans des sentiments d'humilité et de tristesse, afin que par le moyen de l'humilité, il ne s'enorgueillisse pas, et que par celui d'une salutaire tristesse, son cœur ne se laisse pas aller à trop de gaieté. Id., *Cité de Dieu.*

Vous qui m'aimez beaucoup, si vous assurez que je suis un homme à ne m'être jamais trompé dans mes écrits, vous prenez bien de la peine en vain, et c'est une mauvaise cause que vous avez embrassée : aussi, à mon avis, y êtes-vous facilement vaincus, car il ne m'est pas agréable d'être jugé par mes plus chers amis tels que je ne suis pas. Certainement, ce n'est pas moi, mais c'est un autre à ma place qu'ils aiment sous mon nom, s'ils aiment non pas ce que je suis, mais ce que je ne suis pas. Id., *Lettre à Marcella.*

Pensez-vous à élever un grand édifice de sainteté? pensez

d'abord à l'établir sur les fondements de l'humilité. Id., *des Paroles du Seigneur*.

Vous ne trouverez pas d'autre voie pour comprendre et acquérir la vérité que celle que nous a montrée celui qui, comme Dieu, voit la faiblesse de nos pas. C'est là la première humilité. Et si vous poussez plus loin vos questions, je dirais que c'est là la seconde, et puis la troisième; et autant de fois que vous m'interrogerez, je répondrai toujours la même chose. Id., *Lettre à Dioscore*.

La patrie est élevée, et le chemin qui y mène, petit et humble : pourquoi donc refuser le chemin, quand on cherche la patrie? Id., *Commentaires sur saint Jean*.

Fuyez la fausse humilité, et cherchez la véritable, celle que Jésus-Christ a enseignée, et en qui il n'y a point d'orgueil renfermé. Beaucoup, en effet, suivent l'ombre de cette vertu, et peu la vérité. Il est très-facile d'avoir un habit de peu de valeur, de saluer bas, d'embrasser le genoux et de baiser les mains, de promettre humilité et douceur en inclinant la tête jusqu'à terre et en baissant les yeux, de parler à voix lente et faible, de soupirer souvent et de se proclamer à chaque mot un pécheur et un misérable : mais si l'on se trouve choqué par la plus légère parole, sur-le-champ on voit les sourcils se froncer, la tête se lever, et le ton du discours si paisible il n'y a qu'un moment, se changer soudain en cris de fureur. S. Jérôme, *Lettres*.

Pour ne pas concevoir d'orgueil de la grandeur des révélations qui lui sont faites, saint Paul se trouve souffleté, et il a près de lui un moniteur de la faiblesse de l'homme, tout comme pour les triomphateurs à Rome qui, derrière eux, sur leur char, avaient un compagnon qui leur disait, au milieu des acclamations des citoyens : « Souvenez-vous que vous êtes homme. » Id., *à Paula*.

Celui qui est content de la pauvreté, peut ne pas être content d'une injure; et quiconque peut supporter la peine du fouet, est mis hors de lui par une parole injurieuse, comme aussi celui qui peut mépriser le soin des affaires, éprouve de la peine à voir quelqu'un élevé au-dessus de lui. C'est chose grande parmi les hommes de savoir tenir la véritable mesure de l'humilité. S. Ambroise, *Commentaires sur saint Luc*, VII.

Un homme ferme, pur et innocent loue tout le monde, s'accuse sans cesse, et pour plaire à tous, il se déplaît à lui seul. Cassiodore, *de l'Ame.*

On ne doit craindre aucune humiliation que cesoit dans notre âme; mais on doit avoir crainte et horreur de toute téméraire élévation, si petite qu'elle soit. C'est pourquoi, ô homme, n'allez pas vous comparer à de plus grands, à de plus petits, à quelques-uns, à un seul. S. Bernard, *Sermons sur le Cantique.*

Rerchercher la gloire dans l'humilité, ce n'est pas la vertu d'humilité, mais c'en est le renversement. L'homme véritablement humble veut être regardé comme vil et méprisable et non pas être prôné comme un homme humble. Il se réjouit du mépris de lui-même; et il n'est orgueilleux que de cela seul qu'il méprise les louanges. Id., *ibid.*

L'humilité mérite le don de la chasteté ou de la grâce, car Dieu donne sa grâce aux humbles. Elle conserve ces deux vertus, une fois qu'on les a reçues, parce que l'esprit ne se repose que sur l'homme tranquille et humble. Elle les perfectionne quand on les a gardées; car la vertu se perfectionne dans la faiblesse, c'est-à-dire dans l'humilité, et elle combat l'orgueil qui est l'ennemi de la grâce et le commencement de tous les péchés. Id., *Lettres.*

L'humilité est une vertu par laquelle l'homme, par suite d'une véritable connaissance de lui-même s'estime de peu de valeur. Id., *des Douze Degrés de l'humilité.*

Le premier degré de l'humilité est de toujours montrer de l'humilité dans son cœur et dans son corps, en tenant ses regards fixés vers la terre. Le second est de ne parler que très-peu, raisonnablement, et non pas d'une voix retentissante. Le troisième, de ne pas être trop enclin ou trop prompt à rire. Le quatrième, de se taire jusqu'à ce qu'on soit interrogé. Le cinquième, d'observer ce que prescrit la règle commune du monastère. Le sixième, de se croire et de se proclamer plus méprisable que tout autre. Le septième, de se confesser et de se croire indigne et inutile pour toute espèce de choses. Le huitième est la confession de ses péchés. Le neuvième, de s'attacher par obéissance à

la patience dans ce qui arrive de pénible et de fâcheux. Le dixième, de se soumettre en toute obéissance à son supérieur. Le onzième, de ne pas trouver de plaisir à accomplir sa propre volonté. Le douzième, enfin, de craindre Dieu et de se souvenir de tout ce qu'il a ordonné. Id., *ibid.*

L'humiliation est un chemin vers l'humilité, comme la patience vers la paix et la lecture vers la science. Si donc vous désirez la vertu d'humilité, ne fuyez pas le chemin de l'humiliation. Celui qui est vraiment humble, seul sauve son âme; et dans la crainte d'être estimé ce qu'il n'est pas, toujours, autant qu'il est en lui, il veut qu'on ignore ce qu'il est. Id., *Lettres.*

Le premier degré de l'humilité est de connaître qu'on est digne de mépris. Et comme il y en a qui se reconnaissent dignes de mépris, sans en concevoir aucune douleur, le second degré est la douleur d'être ainsi digne de mépris. Puis, comme il en est d'autres qui ont cette douleur, mais qui ne veulent pas l'avouer, le troisième degré est d'avouer qu'on est digne de mépris. Puis encore, comme il en est qui s'avouent dignes de mépris, mais ne veulent pas qu'on les croie, le quatrième degré est de le persuader. Puis encore, comme il en est qui veulent bien qu'on les croie ainsi, mais qui ne se soucient pas qu'on le leur dise, le cinquième degré est de souffrir patiemment qu'on vous dise que vous êtes dignes de mépris. Puis encore, comme il en est qui souffrent qu'on les appelle dignes de mépris, mais ne veulent cependant pas souffrir qu'on les traite de cette sorte, le sixième degré est de souffrir qu'on les traite ainsi. Enfin, comme il en est qui ne peuvent pas souffrir cette dernière chose, le septième degré est d'aimer à être traité avec mépris. Une fois monté là, on est dans la pure lumière, c'est-à-dire dans la parfaite connaissance de soi-même. S. Anselme.

Quiconque s'attache à monter au sommet de l'humilité doit faire attention aux vertus et non pas aux vices des autres, à ses vices et non pas à ses vertus. Id.

La grande vertu du moine est l'humilité, son grand vice l'orgueil. S. Isidore.

Humilions-nous d'autant plus que nous avançons, parce que

nous avancerons d'autant plus que nous nous serons humiliés. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie* 3 *aux moines*.

Bienheureux celui dont la vie est élevée et dont l'esprit est humble. S. NIL.

Un moine, nommé Isidore, qui, sur l'ordre de son abbé, coucha sept ans aux portes de son monastère, a parfaitement exprimé les sentiments et les pensées d'une âme vraiment humble et pénitente. Saint Jean Climaque lui ayant demandé quel exercice son esprit avait fait, quand il demeurait ainsi à la porte, il répondit : Au commencement, je pensais que j'avais été vendu pour mes péchés. Aussi, je me jetais aux pieds de tous avec une grande amertume de cœur. J'avais à peine passé une année que je le faisais sans chagrin et sans tristesse, attendant de Dieu la récompense de ma patience. Une seconde année s'étant écoulée tout entière, je commençai à me croire dans mon cœur indigne d'habiter le monastère, indigne de la vue et de la compagnie des Pères, indigne de participer aux divins sacrements, indigne même de regarder le visage d'un autre. C'est pourquoi, les yeux fixés à terre, et l'esprit, pour ainsi dire, de même, je suppliais ceux qui entraient et ceux qui sortaient de prier pour moi.

Celui qui exige des récompenses pour ses travaux jette des fondements dangereux ; mais celui qui se croit débiteur recevra tout-à-coup des richesses inespérées de grâces. Gardez-vous de jamais obéir à l'ennemi quand il vous suggère l'idée de parler de vos vertus pour l'utilité de ceux qui vous écoutent. Car que servira-t-il à un homme d'être utile à tout l'univers s'il se fait tort à lui-même? S. JEAN CLIMAQUE, 21e *degré*.

Saint Jean Climaque nous raconte en ces termes les différentes définitions que des solitaires faisaient de l'humilité. L'un disait que c'est l'oubli très-attentif de nos bonnes actions ; un autre, que c'est se regarder comme le dernier de tous et comme beaucoup plus sujet au péché que les autres ; un autre, que c'est une connaissance de l'âme par laquelle on connaît sa propre faiblesse et sa propre infirmité ; un autre, que c'est une connaissance parfaite de la grâce et de la miséricorde de Dieu ; un autre, que c'est le sentiment d'une âme contrite et l'abnégation de la volonté

propre. Pour moi, ayant tout entendu, je me mis à examiner aussi en moi-même, mais je ne pus apprendre de cette manière la définition de cette bienheureuse vertu. C'est pourquoi, le dernier de tous et comme un chien ramassant les miettes qui tombaient de la table de ces saints solitaires, je donnai aussi ma définition, et je dis : L'humilité est une grâce de l'âme qui n'a pas de nom et qui n'est connue que de ceux qui en ont une véritable expérience. Id., 25e *degré.*

Les démons ayant voulu suggérer des pensées de vanité à un valeureux athlète de Jésus-Christ qui se hâtait de courir à cette belle vertu, celui-ci, mû d'une inspiration divine, s'efforça de triompher de la méchanceté des esprits malins par un moyen des plus saints et des plus religieux. Il écrivit donc sur la muraille les noms des plus éminentes vertus : la charité parfaite, l'humilité angélique, l'oraison pure, la chasteté incorruptible et autres semblables. Puis, quand ces pensées venaient à s'élever en lui-même, il disait : « Allons à la preuve ; » et venant à sa muraille, il lisait tous ces noms et se disait à lui-même : « Quand tu posséderas toutes ces vertus, tu connaîtras alors combien tu es encore éloigné de Dieu. Car quand tu les posséderas, tu seras un serviteur inutile, n'ayant fait que ce que tu auras dû faire. » Quelle est la force et la matière du soleil, c'est ce que nous ne pouvons dire; toutefois nous concluons, par ses effets et ses propriétés, ce qu'est sa substance. L'humilité est un voile divin qui couvre nos bonnes actions et les dérobe à nos yeux. L'humilité est un abîme où nous nous perdons dans la vue de notre néant, et cet abîme est impénétrable à tous les larrons spirituels de nos âmes. L'humilité est une tour très-forte en face de l'ennemi; l'ennemi ne gagnera rien à l'attaquer, et le méchant ne pourra lui nuire. La plupart d'entre nous nous nous disons pécheurs, et peut-être pensons-nous qu'il en est ainsi, mais c'est l'affront qui éprouve le cœur. Quelques-uns, il est vrai, conservent comme aliment à leur humilité le souvenir de leurs péchés passés, puis le pardon qu'ils en ont obtenu, frappant par là de verges leur orgueil insensé ; d'autres pensent à ce que Jésus-Christ a souffert pour eux, et se considèrent comme lui étant infiniment rede-

vables; d'autres s'humilient dans la vue de leurs imperfections habituelles et se regardent comme des hommes très-méprisables; d'autres se sont fait des tentations qui leur arrivent des maladies et des chutes dans lesquelles ils tombent, comme une mère de grâces qu'ils connaissent parfaitement; d'autres, enfin, s'humilient d'autant plus que, recevant plus de faveurs de Dieu, ils s'en jugent tout-à-fait indignes, et les regardent comme de nouvelles dettes dont ils ne sauraient jamais s'acquitter; toutes les fois que vous verrez ou que vous entendrez dire que quelqu'un a obtenu en peu d'années la plus grande tranquillité, n'allez pas croire que cet homme a parcouru à pied une autre route que cette belle et rapide route de l'humilité. La charité et l'humilité sont deux fidèles et saintes compagnes. L'une nous élève vers le ciel, l'autre nous empêche de tomber quand nous sommes élevés. Id., 25e *degré*.

C'est une chose vraiment grande et digne d'admiration que de voir celui qui est véritablement grand ne penser ou ne dire rien de grand sur son compte, mais s'estimer le dernier de tous et n'espérer son salut que de la miséricorde de Dieu. S. JEAN CHRYSOSTOME.

De l'or et des vêtements précieux que nous exposons en public excitent beaucoup d'hommes à la tentation, tandis que si nous les cachons, nous les conservons en sûreté; il en est de même des richesses des vertus : si nous les ramenons sans cesse à notre souvenir, comme si nous les avions achetées à prix d'argent, nous donnons des armes à l'ennemi, nous l'irritons, etc. Quand nous avons fait quelques bonnes actions, c'est Dieu que nous avons pour débiteur; mais quand nous pensons n'avoir rien fait, nous méritons même plus pour un tel sentiment que pour les œuvres mêmes que nous avons faites. C'est ainsi que le bien de l'humilité l'emporte sur les mérites de toutes les vertus : car enfin, nous aussi n'aimons-nous pas mieux ces serviteurs qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, pensent cependant n'avoir encore rien fait? Id., *Homélie* 3 *sur saint Matthieu.*

Un triomphe que l'on refuse est plus glorieux que tout triomphe qu'on accepte. TITE-LIVE.

Réflexions de l'auteur.

L'Apôtre a dit, I *Cor.* II, 12 : « Pour nous, ce n'est point l'esprit de ce monde que nous avons reçu, mais l'Esprit de Dieu, afin de connaître les dons que Dieu a faits. » Cela est vrai; toutefois, souvent Dieu veut que ses élus cachent ses dons pour garder l'humilité, dans la crainte qu'ils ne se glorifient de leur grandeur. C'est ainsi que Moïse ignorait que son visage fût resplendissant de clarté.

Le feu se conserve longtemps sous la cendre et la charité dans l'humilité, qui en est la gardienne comme des autres vertus. De plus, de même que le vent disperse la cendre dont la dispersion fait aussitôt éteindre le feu; de même si le vent de l'orgueil chasse l'humilité, le feu de la charité s'éteindra facilement.

Plus vous êtes grand en humilité en toutes choses, et plus vous trouverez grâce devant Dieu et devant les hommes, parce que la grande puissance de Dieu seul est aussi honorée par les humbles. Toutefois, il faut veiller à mettre des limites et de la prudence dans cette humilité, dans la crainte qu'une trop grande humilité et une trop grande défiance de nous-mêmes ne nous fasse aisément détourner du vrai sens, en croyant trop aux paroles des premiers venus. C'est pourquoi il a été écrit : « Ne vous humiliez pas dans votre sagesse, de peur qu'étant humilié vous ne vous laissiez séduire pour commettre une folie. » *Eccli.* XIII, 11. Le même livre montre en ces termes qu'il y a une vraie et fausse humilité : « Tel s'humilie malicieusement, dont le fond du cœur est plein de tromperie, tel se soumet jusqu'à l'excès avec une profonde humiliation. » XIX, 23, 24.

La prodigieuse puissance de l'humilité triomphe du Très-Haut, tout en s'abaissant jusqu'à terre. C'est ainsi que le roi Achab, s'étant humilié, apaisa la colère de Dieu soulevée contre lui. C'est de lui que le Seigneur dit à Elie de Thesbé : « N'avez-vous pas vu Achab humilié devant moi? » III *Reg.* XXI, 27. Il n'ignorait pas cette céleste philosophie, celui qui a dit : « Le Seigneur garde les petits; j'ai été humilié et il m'a délivré. » *Ps.* CXIV. Car c'est

surtout à l'âme généreuse qu'il appartient d'épargner ceux qui se soumettent et se prosternent dans la poussière. Dieu est comme la foudre qui pulvérise ce qui est dur et ce qui lui résiste, et ne touche pas à ce qui est doux et cède aisément. Il en est de même du lion; c'est un animal généreux qui ne fait aucun mal à ceux qui sont renversés par terre, aux femmes et surtout aux enfants, à moins cependant qu'il n'ait faim.

Saint Bernard dit que l'échelle de Jacob désignait l'humilité. Car cette échelle, tout en touchant la terre par un de ses bouts, portait à l'autre Dieu lui-même appuyé sur elle. Il en est de même de l'humilité; elle s'élève d'autant plus haut qu'elle s'abaisse plus profondément.

L'Epouse nous montre dans le Cantique combien l'humilité est agréable à Dieu : « Pendant que le roi se reposait, le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur. » I, 11. Or, par ce nard, presque tous entendent la vertu d'humilité. Le nard, en effet, est un petit arbrisseau, assez laid de forme, si l'on considère ses rameaux ou ses racines. On tire toutefois de ses feuilles et de ses gousses deux parfums, dont le dernier est le plus précieux, et c'est celui-là que Marie répandit sur la tête du Seigneur. Le nard explique donc la nature de l'humilité qui, vile extérieurement et paraissant demeurer dans les lieux les plus infimes, charme et apaise de son doux et admirable parfum le Roi des cieux assis dans son repos sur les chérubins et les séraphins, et fait descendre vers nous, qui sommes si bas, Celui dont le trône est au haut des cieux. De là cette parole de saint Augustin : Que vous êtes grand, Seigneur, mais les humbles de cœur sont votre trône! Et cette autre d'Isaïe : « Voici ce que dit le Très-Haut, le Dieu sublime qui habite dans l'éternité, dont le nom est saint : J'habite dans le lieu très-haut, dans le lieu saint, et avec l'esprit humble et le cœur brisé, pour donner la vie à ceux qui ont l'esprit humble, pour la donner à ceux qui ont le cœur brisé. » *Isa.* LVII, 15. Et cette autre du même prophète : « Le ciel est mon trône et la terre mon marchepied, etc. » LXVI, 1.

Mais pourquoi cette vertu est-elle si agréable à Dieu et se trouve-t-elle si bien recommandée dans les saintes Ecritures? Il y en a

beaucoup de raisons; mais la principale est qu'elle rend l'homme maniable et propre surtout à toute sorte de vertus. Car de même qu'un pauvre serviteur qui a conscience de sa bassesse n'ose se refuser à aucun ordre de son maître, mais est toujours prêt à tout, de même en est-il de tout homme véritablement humble. Par conséquent, si le premier soin de celui qui veut façonner différentes figures avec de la cire ou du fer, est de faire fondre ces deux matières, le premier soin de quiconque veut régler ses mœurs selon la vie de l'Evangile, doit être d'amollir son âme par la vertu de l'humilité, pour pouvoir ainsi aisément se soumettre à Dieu et à ses supérieurs, et être façonné à toutes les habitudes de la vertu.

Le céleste Epoux s'appelle lui-même dans le Cantique le lis des vallées et non pas des montagnes ou des collines, parce-que, repoussant loin de lui les esprits superbes, il naît dans le cœur des humbles comme au fond d'une vallée. Il s'appelle *lis* parce qu'il remplit leurs cœurs de la blancheur et du parfum de sa pureté.

Quand vous aurez fait ce qui vous est ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles; nous n'avons fait que ce que nous devions faire. L'Epouse montre dans le Cantique que cette servitude doit s'unir non pas avec la jactance et la vanité des Pharisiens, mais avec l'humilité du cœur, quand elle dit qu'elle « est descendue dans le jardin des noyers pour voir les fruits des vallées. » VI, 10. Or, sous le nom de fruits, tout le monde sait que l'on désigne les bonnes œuvres, et sous celui des vallées l'humilité. Il n'est donc pas douteux que les œuvres de piété venues dans la vallée de l'humilité ne soient très-agréables à Dieu. Si grande était l'humilité du saint martyr Cyprien, qu'attendant la couronne du martyre, il redoutait cependant le jour du jugement et disait : « A quelle montagne, Seigneur, devrai-je dire ce jour-là de tomber sur moi? » C'est ainsi qu'un saint réprimait les mouvements d'orgueil qui pouvaient naître en lui d'une si grande gloire. « Et du soir au matin, dit Moïse, se fit le premier jour. » *Gen.* I. Les œuvres de Dieu se distinguent par ces jours de la création qui, commençant le soir, se terminait le matin. Or, le

soir signifie la fin et le matin veut dire le commencement. Donc, le jour des serviteurs de Dieu commence au soir et se termine au matin, parce que quand l'homme l'a achevé il croit non pas avoir fini, mais seulement commencer alors. « Nous tous donc qui tendons à la perfection, dit l'Apôtre, *Philip.* III, 15, soyons dans ce sentiment. » Que ce soit une chose difficile, c'est ce que Richard nous déclare en ces termes : Il est très-rare, dit-il, et il n'appartient qu'à un très-petit nombre d'hommes de faire de grandes choses et de ne pas s'estimer grand ; de surpasser beaucoup de gens et de ne mépriser personne. D'où il arrive que les vases de miséricorde qui commencent à concevoir de l'orgueil de leurs mérites, tombent par suite d'une permission divine pour qu'ils apprennent à être sages avec humilité et à comprendre la vérité sur leur propre faiblesse. C'est ce que, du reste, nous insinuent ces paroles de Job : « C'est lui (Dieu) qui a donné du poids aux vents et c'est lui qui a pesé et mesuré l'eau. » XXVIII, 25. Or, donner du poids aux vents c'est donner aux hommes célestes et grands des motifs intérieurs d'humilité ; témoin saint Paul à qui Dieu donna l'aiguillon de sa chair.

LXXXVIII.

Connaissance de soi-même.

Le travail des justes dans cette vie consiste à se trouver eux-mêmes, et, après s'être trouvés, de tendre à une meilleure vie par les pleurs et l'amendement de soi-même. S. GRÉGOIRE, *Morales*, X, XXII.

On attend le Seigneur avec d'autant plus de sûreté que tous les jours on examine sa vie avec plus de soin. Id., *ibid.*

Les élus énumèrent dans le fond de leur cœur tout ce qui fait opposition et combat contre eux. Là, ils mettent en monceau devant leurs yeux ce qu'ils doivent pleurer ; là, ils examinent tout ce qui peut être discerné par la colère du redoutable Juge ; là, ils ne souffrent tant de tourments que parce qu'ils craignent d'en souffrir. Dans ce jugement entrepris par l'âme se trouvent toutes les fonctions qui doivent, d'une manière plus complète, punir les

coupables. Car la conscience accuse, la raison juge, la crainte enchaîne et la douleur se charge du supplice. Id., *ibid.*

Ceux qui tendent à la vertu, en apprenant les fautes d'autrui, ramènent bientôt leur cœur à les leurs propres, et les jugent d'autant mieux qu'ils déplorent avec plus de vérité celles des autres. Un homme vraiment humble voit sur-le-champ ses propres fautes. Id., *ibid.*, III, XXIV.

Chaque fidèle qui sait que ses pensées seront scrupuleusement examinées au jour du jugement, s'examine lui-même avec soin avant ce jour, afin que le souverain Juge vienne à lui avec d'autant plus de clémence qu'il trouvera que déjà le coupable s'est châtié. Car il juge plus sévèrement celui qu'il voit s'épargner avec mollesse. Id., *ibid.*, IV, VII.

On se place avec vérité devant soi quand, dans ses actes, on s'examine comme si l'on examinait un autre. Id., *ibid.*, V, I.

« Ceux qui habitent dans des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de terre ne seront-ils pas beaucoup plus tôt consumés, comme s'ils étaient rongés de vers? » *Job.* IV, 19. Les vers font du tort sans faire du bruit. De même les méchants qui négligent de faire attention à leurs pertes, perdent leur intégrité pour ainsi dire sans s'en apercevoir. Id., *ibid.*, V, XVIII.

Quelques-uns se croient innocents non pas par leurs actes, mais par les crimes des autres. Id., *ibid.*, VIII, XXVII.

Ceux qui font beaucoup de mal en secret en détournent leurs yeux à cause du bien dont on les loue ouvertement : et ils se croient tels qu'ils s'entendent appeler au dehors et non pas tels qu'ils se connaissent au dedans. Voilà pourquoi, au jour du jugement, ils énumèrent leurs bonnes actions. Id., *ibid.*, VIII, XXXII.

Souvent ce que l'on regarde comme une grâce de Dieu est un don de sa colère. Voyez, du reste, saint Grégoire sur ce passage de Job, IX, 11 : « S'il vient à moi, je ne le verrai point; et s'il s'en va, je ne m'en apercevrai point. » Id., *ibid.*, IX, X.

Plus on supporte avec patience le fer du médecin, plus on voit que ce qu'il coupe était des chairs corrompues. Id., *ibid.*, X, VIII.

Les hommes ne savent pas ce qu'ils sont, parce qu'ils n'exa-

minent pas le but auquel ils tendent. Quelquefois les justes se jugent eux-mêmes devant les autres pour les exciter à faire de même, et quelquefois aussi, ils leur montrent leurs bonnes actions pour les faire rougir. Id., *ibid.*, X, XIX.

Celui qui désire connaître pleinement ce qu'il est, doit se regarder tel qu'il n'est pas, afin que, sur le modèle du bien, il apprécie lui-même combien il est dépourvu de beauté une fois que le bien l'a quitté. Quand, en effet, on veut juger des ténèbres, on doit regarder la lumière. C'est l'humilité qui ouvre l'œil de l'intelligence, et l'orgueil qui le cache. Id., *ibid.*

Les saints s'observent d'autant plus rigoureusement que Dieu les considère avec plus de soin et de sévérité, de sorte qu'ils deviennent devant lui d'autant plus irrépréhensibles qu'ils s'adressent sans cesse plus de reproches à eux-mêmes. Qu'ils ne se croient pas toutefois en sûreté, et qu'ils considèrent qu'ils sont vus de celui qui voit aussi en eux des choses qu'eux-mêmes ne peuvent pas y voir, Id., *ibid.*, XXI, v.

Le propre de la faiblesse humaine est d'aimer mieux à voir ce qui lui plaît en elle-même que ce qui lui déplaît. Id., *ibid.*, XXII, VI.

Quant aux plaisirs que font naître les odeurs, je ne m'en mets pas en peine. Quand elles me manquent, je ne les recherche pas; quand elles viennent à moi, je ne les repousse pas, disposé même à m'en passer pour toujours. Du moins, me semble-t-il ainsi. Mais peut-être me trompé-je : car, un de nos aveuglements les plus déplorables est d'ignorer même ce dont nous sommes capables; et si notre esprit s'interroge lui-même sur ces propres forces, il sent qu'il doit facilement s'en défier, parce que le plus souvent, nous ignorons ce qui est en nous, à moins que l'expérience ne nous l'ait fait connaître. Aussi, personne ne doit-il être en sécurité dans cette vie qu'on peut appeler une tentation continuelle, puisque celui qui, de méchant a pu devenir bon, ne sait point si de bon il ne redeviendra pas méchant. Il n'est qu'un espoir, qu'une confiance, qu'une promesse sûre, c'est votre miséricorde, ô mon Dieu. S. AUGUSTIN, *Confessions,* X, XXXII.

Il n'y a rien à quoi chacun doive plus penser qu'à tourner ses

regards sur lui-même, à s'apprendre, à se discuter, à s'observer, se chercher et se trouver, à détruire ce qui lui déplaît, à désirer et à faire croître ce qui lui plaît. Id., *des Paroles du Seigneur*.

Vous devez bien plus penser à ce qui vous manque qu'à ce que vous avez. Prenez garde de perdre ce que vous avez, priez pour avoir ce que vous n'avez pas. Vous avez à considérer en combien de choses vous êtes moindre que d'autres, et non pas en combien vous êtes plus grand. Si, en effet, vous pensez combien vous avez surpassé tel autre, craignez l'orgueil; mais si vous pensez combien il vous manque de choses, gémissez, humiliez-vous : avec l'humilité, vous marcherez plus en sûreté, vous irez sans vous précipiter et sans chanceler. Id., *Sermon* 59 *sur saint Matthieu*.

L'esprit qui connaît sa propre infirmité est plus digne de louanges que celui qui, sans faire attention à elle, cherche à connaître les limites du monde, la route des astres, les fondements de la terre et la hauteur des cieux. Id., *Traité de la Trinité,* avant-propos.

Toute la conscience de l'homme consiste à savoir pourquoi il n'est rien par lui-même, et pourquoi, puisqu'il est quelque chose, il est de Dieu et à cause de Dieu. Id., *sur le psaume* LXX.

Pour vous, Seigneur, pendant que Pontitien parlait, vous me rameniez vers moi-même, me forçant à me retourner en dépit des efforts que je faisais pour ne pas me voir; vous me placiez en quelque sorte sous mes propres yeux, pour que je visse enfin combien j'étais hideux et difforme, combien j'avais de taches, de souillures et d'ulcères. Id., *Confessions,* VIII, VII.

Un saint disait dans sa prière : « Seigneur, faites que je me connaisse et que je vous connaisse ! » Courte prière, mais pleine de foi. Car, c'est là la vraie philosophie, et les deux connaissances sont tout-à-fait nécessaires au salut, puisque la première fait concevoir de la crainte et de l'humilité, et que la seconde produit l'espérance et la charité. S. BERNARD, *Sermons*.

Si vous voulez sans cesse vous regarder vous-même, détournez vos regards de tout. Id., *Lettres*.

Les péchés de Babylone sont manifestes, devancent le juge-

ment et n'ont besoin ni d'être examinés ni d'être punis : pour moi qui parais moine et habitant de Jérusalem, mes péchés sont certainement cachés, couverts comme ils sont sous le nom et l'habit du moine. Voilà pourquoi il sera nécessaire de les rechercher et de les discuter minutieusement. Id., *ibid.*

Interrogez-vous sur vous-même. Un autre a dit : Ne vous cherchez pas au dehors. Id., *ibid.*

Si nous y faisons bien attention, trois sortes de misères sont communes au genre humain. Nous sommes, en effet, faciles à séduire, faibles pour agir, et mous pour résister. Si nous voulons distinguer entre le bien et le mal, nous nous trompons; si nous essayons de faire le bien, nous faiblissons, et si nous faisons des efforts pour résister au mal, nous sommes vaincus. Id., *Sermon* 8.

« L'homme né de la femme ne vit que peu de temps, etc. » *Job.* XIV, 1. Nous sommes conçus dans la souillure, formés et nourris dans les ténèbres, enfantés dans la douleur. Avant de naître, nous sommes un poids pour nos malheureuses mères; en naissant, nous les déchirons, comme font les vipères, encore heureux si nous ne sommes pas nous-mêmes mis en pièces. Notre premier cri est un gémissement, et c'est à juste titre, puisque nous entrons dans une vallée de larmes; de telle sorte qu'on peut très-bien nous appliquer dans tous ses points ce verset de Job : « L'homme né de la femme ne vit que peu de temps, il est rempli de beaucoup de misères ; » de beaucoup de misères, dis-je, misères du corps, misères du cœur, misères pendant son sommeil, misères pendant ses veilles, misères de quelque côté qu'il se tourne. Id., *Sermons.*

Si vous considérez ce que vous êtes, vous vous trouverez un homme nu, pauvre, malheureux et misérable; un homme qui se plaint d'être homme, rougit d'être nu, pleure d'être né, murmure d'être un homme né pour le travail et non pour l'amour, un homme né de la femme, un homme né coupable, ne vivant que peu de temps. Aussi est-ce avec crainte qu'il est rempli de beaucoup de misères, et voilà pourquoi il pleure : de beaucoup de misères, je le répète encore, parce qu'il y a les misères du corps et celles de l'âme. Id., *ibid.*

« Pourquoi suis-je sorti du ventre de ma mère? Pour voir le travail et la douleur, pour que mes jours se consument dans la honte et la confusion. » Si celui que Dieu a sanctifié dans le ventre de sa mère a ainsi parlé de lui, que dirai-je de moi que ma mère a enfanté dans le péché? INNOCENT, *de la Bassesse de la condition humaine.*

L'homme a été formé de poussière, de boue, de cendre, et, ce qui est plus vil encore, il a été conçu d'une impure semence dans la chaleur de la chair, l'ardeur de la passion, l'infection de la luxure : et, ce qui est pire encore, dans la tache du péché. Il est né pour le travail, pour la crainte, pour la douleur, et, chose plus malheureuse encore, pour la mort. Il fait des actions honteuses avec lesquelles il souille sa réputation, sa personne, sa conscience. Il fait des actions vaines au moyen desquelles il néglige celles qui sont sérieuses, utiles, nécessaires. Il devient l'aliment d'un feu qui brûle toujours et le consume sans pouvoir s'éteindre, la nourriture d'un ver qui le ronge sans cesse et le dévore sans jamais le faire mourir, une masse de pourriture qui toujours exhale de la puanteur et fait frissonner d'horreur. Id., *ibid.*

Pour nous, châtions-nous nous-mêmes tous les jours, et faisons avec nous un compte de notre conduite journalière. Que chaque âme se parle dans le secret de son cœur et se dise : Voyons si j'ai passé ce jour sans péché, sans envie, sans calomnie, sans murmure; voyons si, aujourd'hui, j'ai fait quelque chose pour mon progrès et qui puisse concourir à l'édification des autres : mais je crois qu'aujourd'hui j'ai menti, qu'aujourd'hui, je me suis parjuré, qu'aujourd'hui je me suis laissé vaincre par la colère ou la concupiscence, que je n'ai fait bien à personne, que je n'ai pas gémi dans la crainte de la mort éternelle. Ah! qui me rendra ce jour que j'ai perdu dans de vaines choses, que j'ai passé dans les pensées les plus nuisibles et les plus mauvaises. EUSÈBE D'ÉMÈSE, *Homélie 1 sur l'Epiphanie.*

La chair avec qui nous avons une si grande union n'est rien autre chose qu'une chair formée d'écume et revêtue d'une fragile beauté. Un jour elle sera un cadavre misérable, infect et la nourriture des vers. Si vous considérez avec soin ce qui entre

par la bouche, le nez, et les autres ouvertures du corps, jamais vous n'avez vu un pareil fumier. Si vous voulez compter chacune de ses misères, vous trouverez quel fardeau de péchés il a, combien il est enveloppé de vices, dévoré de concupiscences, envahi par les passions, souillé d'illusions, toujours porté au mal, enclin à tous les vices, rempli de désordre et d'ignominie. HUGUES DE SAINT-VICTOR.

C'est en vain que celui qui n'est pas encore apte à se voir soi-même élève, pour voir Dieu, l'œil de son cœur. Il faut en effet que vous connaissiez les replis invisibles de votre esprit, avant de pouvoir être apte à connaître ceux de Dieu : et si vous ne pouvez vous connaître, ne comptez pas comprendre ce qui est au-dessus de vous. Le principal miroir pour voir Dieu est une âme raisonnable qui se contemple elle-même. Id., *de l'Ame,* III.

Vous êtes meilleur si vous vous connaissez vous-même, que si, négligeant ce soin de vous, vous connaissiez le cours des astres, les propriétés des plantes, les tempéraments des hommes, les natures des animaux, toutes les créatures du ciel et de la terre. Beaucoup, en effet, savent beaucoup de choses et s'ignorent eux-mêmes, bien que cependant toute la philosophie se trouve dans la connaissance de soi-même. Id., *ibid.,* I.

Nous entraînons quelque être animé que ce soit à ce à quoi il est naturellement apte; nous invitons l'homme qui est une plante du ciel et qui est né pour le contempler, à connaître Dieu, et c'est là son but propre, particulier et le plus grand de tous. Cultivez la terre, si vous êtes cultivateur, mais connaissez Dieu; naviguez, si vous voulez, mais prenez pour pilote le Dieu du ciel. S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Exhortation aux Gentils.*

Saint Jean Climaque racontant ce qu'il avait vu dans un monastère, dit ceci : Il y avait un frère chargé de préparer le repas des religieux. Ayant aperçu un petit cahier attaché à sa ceinture et pendu à son côté, j'appris, sur l'information que j'en fis, qu'il y marquait ses pensées tous les jours et qu'il avait coutume de les dire toutes à son supérieur. J'appris aussi que non-seulement lui, mais encore les autres, tous, tant qu'ils étaient, faisaient de même, et que c'était là un ordre de leur saint supérieur. S. JEAN CLIMAQUE.

Un bon banquier est celui qui, tous les jours, le soir, suppute ses gains et ses pertes, chose qu'il ne peut savoir évidemment qu'en notant tout à chaque moment sur ses registres. En effet, des comptes étant établis à chaque heure, on n'en reconnaît que mieux ensuite l'ensemble de toute la journée. Id.

Quand vous êtes couché dans votre lit et que vous ne craignez plus d'importun, tirez alors, avant que le sommeil ne vienne, votre cahier, c'est-à-dire votre conscience, et rappelez-vous vos péchés, si par hasard vous avez péché en paroles, en actions ou en pensées. S. Jean Chrysostome, *Sermons*.

Héraclite, encore jeune, fut le plus sage de tous, parce qu'il n'était rien. Socrate pensait qu'il ne savait rien, excepté une seule chose, c'est qu'il ne savait rien, tandis que le reste des hommes ne savait même pas cela.

Ceux qui ont une forte fièvre perdent l'appétit et les forces : ceux qui habitent à la cour des princes perdent d'ordinaire leur âme et leurs bonnes mœurs, à moins de se rappeler souvent à l'esprit cette parole : Connaîs-toi toi-même. Socrate.

On demandait à Diogène quelle était la chose la plus difficile de toutes : « Se connaître soi-même, » dit-il. Car, à cause de l'amour qu'on a pour soi, chacun s'attribue une foule de qualités.

Quand quelqu'un vous loue, souvenez-vous d'être votre juge et croyez moins à autrui parlant de vous qu'à vous-même. Caton.

Chacun trouve son œuvre belle et je n'ai connu aucun poète qui ne se parut le meilleur de tous. Ainsi vont les choses : vos œuvres vous plaisent et à moi les miennes. Cicéron, *Tusculanes,* II.

Personne, soit poète, soit orateur, qui ait jugé un autre meilleur que lui. Id., *Lettres*.

Une fois la cause de la maladie trouvée, les médecins pensent avoir trouvé le remède; de même, si nous trouvons la cause de notre langueur et de notre ennui, nous trouverons aussi le moyen de les guérir. Id., *Tusculanes,* II.

Réflexions de l'auteur.

Que la connaissance de soi-même soit le fondement de toute la philosophie chrétienne et de toute vertu, c'est une chose trop connue, pour que nous devions le prouver longuement. C'est pourquoi le chrétien doit s'appliquer tout particulièrement à se connaître lui-même intérieurement et à fond. Un roi ne doit pas tant se réjouir d'avoir découvert de nouvelles îles et un nouveau continent, qu'un homme pieux doit le faire quand il trouve dans son caractère et dans ses mœurs quelque chose qu'il ne connaissait pas encore, soit du bien, pour s'en montrer reconnaissant envers Dieu, soit du mal pour ne pas le laisser se glisser plus avant, en y employant à propos les remèdes nécessaires. Il faut surtout prendre garde à ne pas se juger d'après les jugements et l'opinion d'autrui, jugements et opinion le plus souvent aveugles. De là ces deux sentences : « Ne te cherche pas au dehors ; » et, « croyez moins à autrui parlant de vous qu'à vous-même. » L'Apôtre nous défend de nous glorifier en nous-mêmes, de nous apprécier en nous comparant aux autres, et nous recommande de ne nous comparer qu'à nous-mêmes. Il faut prendre garde aussi de se juger tel qu'on se surprend, un jour qu'une occasion rare et inusitée s'est offerte ou que l'on a peut-être été aidé de quelque inspiration divine. D'ordinaire, nous ne jugeons pas la grandeur des fleuves par les eaux qu'ils roulent dans un moment d'inondation : car cet état ne dure pas toujours et se trouve assez rarement. Un grand nombre de gens ne faisant point attention à cela et se jugeant d'après ces occasions, croient avoir beaucoup plus qu'ils n'ont en réalité. Il est donc de la dernière folie de vouloir se mesurer d'après sa noblesse ou ses richesses, ses amis ou les clients à qui l'on a rendu service, la faveur des princes, sa connaissance des belles-lettres ou l'honneur de sa position. Car l'élévation de la position ne rend pas l'homme meilleur, mais demande seulement qu'il le soit. Or, il importe beaucoup à cette connaissance qu'on ait parfaitement étudié la nature et la force de ses passions : car ce sont elles qui règlent la vie de l'homme.

Il y a des hommes qui en ont de très-violentes, d'autres qui en ont de modérées et de médiocres, d'autres enfin qui n'en n'ont que de très-faibles. Il importe au malade, tourmenté de la soif, de savoir si cette soif est véritable ou fausse, c'est-à-dire si elle provient d'une humeur nuisible ou du défaut d'humidité et de fraîcheur : car dans le premier cas il est bon de boire, et dans le second c'est chose mauvaise. De même il importe, quand nous sommes pressés par quelque violent désir, de savoir si cette force de la passion vient de notre esprit et d'une maladie qui est en nous ou d'un véritable besoin.

L'Ecriture nous montre clairement combien il est difficile de se bien connaître quand, parlant de Dieu même, elle nous dit : « Le Seigneur sonde l'abîme et le cœur des hommes. » *Eccli.* XLII, 18. Or, par ce mot d'*abîme,* ouvert aux seuls regards de Dieu, elle a voulu dire la difficulté de cette connaissance. Car de même que le même livre dit ailleurs que « le vin et les femmes font apostasier les sages, » il a désigné le danger du commerce habituel des femmes qui, comme le vin, ôte l'esprit aux sages mêmes et les rendent insensés; de même aussi quand il compare le cœur de l'homme à un abîme, pénétrable aux seuls regards de Dieu, il montre combien la connaissance de soi-même est difficile. Le Seigneur a expliqué aussi la même chose quand il dit dans Jérémie : « Le cœur de tous les hommes est corrompu, il est impénétrable, qui pourra le connaître. C'est moi qui suis le Seigneur, qui sonde les cœurs et qui éprouve les reins. » XVII, 9, 10. Or, cette corruption du cœur humain qui provient du péché, je ne vois à quoi je pourrai mieux la comparer qu'en disant qu'elle est comme le chaos qui, selon les poètes, tenait renfermé en lui seul les germes amassés et confus de toutes les créatures. Bien que cela soit faux, cependant c'est pour nous un exemple pour nous faire comprendre qu'après le péché notre cœur est comme un chaos où se trouvent non pas les germes de toutes les créatures, mais ceux de toutes les perturbations et de tous les vices, germes qui pullulent çà et là et nous poussent à tous les maux. De là cette parole de la Genèse : « L'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portés au mal

dès sa jeunesse. » VIII, 21. Et cette autre de l'Apôtre : « Je sais que le bien n'habite point en moi, c'est-à-dire en ma chair, parce que je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir. » *Rom.* VII, 18. Or l'amour immodéré avec lequel chacun s'aime ne doit pas être moins suspect dans ce jugement qu'un juge ami du parti opposé au vôtre. Car c'est lui qui bien souvent nous trompe dans la connaissance de nous-mêmes.

« C'est le Seigneur qui dirige les pas de l'homme : qui est l'homme qui puisse comprendre la voie par laquelle il marche? » *Prov.* XX, 24. De là cette sentence plusieurs fois répétée dans les Proverbes : « Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort. » XIV, 12. Et cette autre : « Toutes les voies de l'homme lui paraissent droites ; mais le Seigneur pèse les cœurs, » XXI, 2. Parmi les quatre espèces d'hommes que Salomon déteste, il y a celle-ci : « Il y a une race qui se croit pure, et qui néanmoins n'a pas été lavée de ses taches. » *Prov.* XXX, 12. Tel était celui à qui le Seigneur dit dans l'Apocalypse : « Vous dites que je suis riche et que rien ne me manque ; et vous ne savez pas que vous êtes misérable, que vous faites pitié, que vous êtes pauvre, aveugle et tout nu. » III, 17. Tel était aussi ce Pharisien qui disait dans sa prière : » Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, etc. » *Luc.* XVIII, 11. On voit donc combien il est difficile de se connaître soi-même, quand tant de gens se trouvent trompés sur ce point.

L'examen de sa vie et de ses mœurs et l'étude des progrès dans les voies de la spiritualité sont ainsi recommandés : « Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté, » *Prov.* XXXI, 27 : c'est-à-dire, elle n'a pas reçu en vain la grâce de Dieu, le secours et la consolation du divin esprit ; mais elle s'en est servi diligemment pour son salut, convaincu qu'il était indigne d'envelopper le talent confié par le Seigneur et de l'enfouir dans la terre.

Au lieu de : « Faites ainsi éclater la puissance de votre droite, et instruisez notre cœur de la sagesse, » *Ps.* LXXXIX, saint Jérôme

traduit de l'hébreu : « Enseignez-nous combien nos années sont faciles à compter, afin que nous acquérions la sagesse du cœur. » Un autre traduit : « Enseignez-nous ainsi à compter nos jours, et nous vous offrirons un cœur plein de sagesse. » Après nous avoir ainsi parlé dans ce psaume des misères, de la brièveté et de la vanité de notre vie, le Prophète rappelle ensuite le fruit de cette connaissance qui est d'accomplir ce que les anciens disaient avoir été révélé par l'oracle, savoir : Connaissez-vous vous-même. Mais parce que cela est difficile à l'homme, il demande à Dieu de se connaître de cette manière et de compter ainsi ses jours, d'où il arrivera qu'il obtiendra la véritable sagesse. Car cette véritable et salutaire sagesse consiste dans la connaissance de soi-même; or on parvient facilement de cette connaissance à celle de Dieu, puisque tout effet mène à la connaissance de sa cause.

Au lieu de : « Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi, » *Ps.* xxv, d'autres ont traduit : « Scrutez-moi, mon Dieu, et connaissez mon cœur; explorez-moi, et connaissez mes sentiers. » Un peu auparavant peut-être il eût affirmé qu'il était très-zélé pour la piété; cependant considérant quelles ténèbres il y a dans nos âmes, le Prophète craint que quelque vanité et quelque fraude ne se trouvent dans son esprit. Voilà pourquoi il dit : « Suscitez, je vous prie, Seigneur, un danger à mon innocence, et de même que l'on éprouve l'or et l'argent par le feu, de même sondez avec soin mes sentiments intimes et les pensées de mon âme, et voyez si je dévie imprudemment du droit chemin de la vie. » Ces paroles nous montrent quelle est l'utilité des tentations et des tribulations; car, ce n'est pas dans la paix que l'on connaît ses forces. On voit aussi combien est difficile la connaissance de soi-même, puisqu'un saint, qui ne se reproche cependant aucun mal, veut cependant que sa conscience à qui il ne se fie pas assez soit examinée et sondée par Dieu même.

Or cette connaissance de soi-même a principalement pour but d'engager l'homme à connaître les germes des vices qui se cachent dans son cœur, afin que par cette connaissance il pratique la vertu d'humilité, se garde de lui-même, et de celle qui dort dans son sein, c'est-à-dire de sa chair. Une très-juste compa-

raison de l'Ecclésiastique nous montre sa malice : « Ne vous fiez jamais à votre ennemi; car sa malice est comme la rouille qui revient toujours au cuivre. » XII, 10. Or, par le mot d'*ennemi*, l'Ecriture veut dire ici notre chair qui, entre les trois ennemis de notre âme est d'autant plus terrible, qu'elle nous est plus familière et plus proche : aussi, ne faut-il se fier aucunement à ses désirs et à ses suggestions. Il décrit sa malice quand il la compare à la rouille qui s'attache au cuivre. Car, de même que le cuivre et le fer dont on ne se sert point, produisent naturellement de la rouille qui les ronge, de même notre chair, infectée du péché originel, produit la rouille d'une foule de mauvais désirs et de péchés. Il arrive de là qu'à défaut même d'un tentateur et d'un ennemi extérieur elle se tient lieu à elle-même de tentateur pour notre propre perte. Qu'y a-t-il donc de plus à déplorer, de plus à craindre que de porter un tel ennemi au dedans de nous? C'est de lui que Salomon a dit : « Quand l'ennemi vous parlerait d'un ton humble, ne vous fiez point à lui, parce qu'il y a sept replis de malice au fond de son cœur. » *Prov.* XXVI, 25.

Les paroles suivantes de l'Epoux à l'Epouse nous montrent combien l'ignorance de lui-même est nuisible à l'homme : « Si vous ne vous connaissez pas, ô vous qui êtes la plus belle de toutes les femmes, sortez et suivez les traces de mes troupeaux, et menez paître vos chevreaux auprès des tentes des pasteurs. » *Cant.* I, 7. L'Epoux nous menace donc dans ses paroles de la perte des dons célestes et des délices spirituelles, d'où il arrivera que l'Epouse, destituée de ces biens, mènera paître ses chevreaux c'est-à-dire ses passions charnelles et ses mauvais désirs là où les hommes charnels ont coutume de faire paître les leurs, c'est-à-dire dans les biens terrestres et périssables. Car il n'est pas non plus digne des dons du ciel celui qui, demeurant ingrat, ne reconnaît pas de donateur à ses dons, ou qui, prenant motif de s'en élever, en abuse pour son orgueil. De là cette parole : « Ne vous élevez point comme un taureau dans les pensées de votre cœur, de peur que votre folie ne brise votre force. » *Eccli.* VI, 2.

Il est de la vertu et de toute habitude acquise par un long usage d'agir promptement et avec plaisir. Voilà pourquoi il est

dit de l'homme juste : « C'est une joie pour le juste de suivre la justice. » *Prov.* xxi, 15. C'est ainsi que David dit : « Je me suis autant réjoui dans la voie de vos préceptes, que dans la possession de toutes les richesses. » *Ps.* cxviii. Quant à celui qui, malgré les luttes de la chair, accomplit des œuvres de vertu, celui-là, dit-on, a acquis non pas la vertu, mais la continence, placée au-dessous de la véritable vertu dont le propre est, on l'a vu plus haut, d'agir promptement et avec plaisir. Que chacun se mesure donc à cette mesure, et il comprendra qu'il est aussi loin de la véritable vertu qu'il est loin de la promptitude et du plaisir à agir. D'où l'on peut conclure combien la vertu est rare sur la terre, et combien il y en a peu qui soient parvenus à cette gloire de la véritable vertu.

« Faites le bien, et vous habiterez la terre, et vous serez nourris de ses richesses. » *Ps.* xxxvi. Quelle terre, dit là-dessus Origène, nous commande-t-il d'habiter si nous faisons le bien? Certes, si le Prophète parlait de cette terre que nous habitons, ceux qui font le bien et ceux qui ne le font pas l'habitent de même. Mais voyons si par hasard il ne veut pas parler de cette terre dont il est écrit : « Une autre partie de la semence tomba dans de la bonne terre, et elle rapporta cent pour un. » Nous avons donc l'ordre d'habiter cette terre, c'est-à-dire de ne pas nous éloigner trop loin, de ne pas courir çà et là, mais d'habiter et de nous tenir dans les limites de notre âme, de l'observer avec soin, de nous en faire comme les cultivateurs, de cultiver la terre qui est en nous, de remplacer les jachères de notre âme, et de ne pas semer sur des épines, etc. Et alors, il adviendra ce qui suit : « Et vous serez nourris de ses richesses. » Or nos richesses et notre gloire se trouvent dans le témoignage de notre conscience.

Mais l'amour de soi est un grand empêchement à la véritable connaissance de soi-même; voilà pourquoi le prophète Nathan reprocha à David le crime qu'il avait commis, sous le nom d'un autre, afin que le roi condamnât aisément dans un autre ce que, aveuglé par cet amour, il aurait peut-être moins condamné en lui. La femme de Thécua se servit aussi d'une semblable figure pour porter l'âme de David à pardonner à Absalon, afin, sans

doute, qu'il portât dans sa propre cause où il se trouvait empêché par son affection, la même sentence qu'il aurait portée dans une autre où il était exempt d'une semblable affection. L'homme sage comprend facilement par ces exemples combien difficile est la parfaite connaissance de soi-même à cause de l'amour-propre qui met obstacle et qui aveugle l'esprit. C'est ce que Salomon a déclaré dans sa prière, quand il dit : « Vous seul, Seigneur, vous connaissez le cœur de tous les enfants des hommes. » III *Reg.* VIII, 39. De là ces paroles de saint Paul : « Quoique ma conscience ne me reproche rien, je ne me suis point justifié pour cela; mais c'est le Seigneur qui est mon juge. » I *Cor.* IV, 4. Avec ces paroles concordent ces autres : « Dieu pèse les esprits. » *Prov.* XVI, 2. « Dieu sonde les reins et les cœurs. » *Ps.* VII. » Il a sondé l'abîme et le cœur de l'homme, » *Eccli.* XLII, 18 : joignant ainsi l'abîme au cœur de l'homme, pour désigner la profondeur de l'un et de l'autre. « Le cœur de l'homme est corrompu, il est impénétrable : qui pourra le connaître? C'est moi qui suis le Seigneur, qui sonde les cœurs et qui éprouve les reins. » *Jerem.* XVII, 9. Il n'était pas besoin que quelqu'un lui rendit témoignage de l'homme; car lui-même savait ce qu'il y avait en lui. Que personne ne s'attribue donc ce qui n'appartient qu'à Dieu, à moins d'avoir été, par un don de sa grâce, instruit pour cela.

LXXXIX.

Amour de soi.

On ne peut aimer des choses variables et rester soi-même invariable. S. Grégoire, *Morales,* VIII, XXVIII.

Qu'y a-t-il de plus pénible que d'être dévoré des désirs terrestres? qu'y a-t-il de plus tranquille que de ne rien convoiter? Voilà pourquoi il est dit : « Et vous trouverez le repos. » Id., *ibid.,* XVIII, XXVI.

Les deux amours forment deux cités; l'amour de Dieu bâtit la cité de Jérusalem, et l'amour du monde celle de Babylone. Que chacun s'interroge donc sur ce qu'il aime, et il verra à quelle cité il appartient : et s'il se trouve citoyen de Babylone, qu'il arrache

la cupidité et plante la charité à la place. Si, au contraire, il se trouve citoyen de Jérusalem, qu'il supporte sa captivité et qu'il espère la liberté. S. AUGUSTIN, *sur le psaume* LXIV.

J'avais soif d'honneurs, de gain et de mariage, et vous, vous vous moquiez de moi; je souffrais dans ces désirs les plus amères difficultés, et vous, vous m'étiez d'autant plus propice que vous me permettiez moins de trouver doux et agréable ce qui n'était pas vous. Id., *Confessions.*

Il y a deux amours, l'un bon et l'autre mauvais, l'un doux et l'autre amer; et tous deux ne se trouvent pas à la fois dans un seul homme pécheur. Voilà pourquoi si quelqu'un aime autre chose que vous, votre amour, Seigneur, n'est pas en lui, cette charité, amour de douceur et douceur d'amour, amour qui ne torture pas, mais amour qui donne de la joie. Id., *Méditations.*

Nous voulons qu'il n'y ait en nous aucune concupiscence, mais nous ne le pouvons pas. Bon gré mal gré, nous l'avons; bon gré mal gré, elle nous chatouille, nous caresse, nous excite, nous pousse : elle veut se lever, elle nous presse et ne s'éteint pas tant que la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. Id., *des Paroles du Seigneur, sermon* 49.

Le Seigneur aime une règle commune, une vie commune, des goûts communs. Jusques à quand, malheureux, prendrez-vous des routes détournées, chercherez-vous avec tant de peine les consolations de votre propre volonté, mendierez-vous avec tant de honte? Et que ferai-je, dites-vous. « Chassez cette esclave et son fils. » S. BERNARD, *Sermons.*

Un moine ardent pour tout ce qui le regarde et paresseux pour ce qui regarde tout le monde, veille dans son lit, dort au chœur. S. JEAN CLIMAQUE, 12e *degré.*

En haïssant le monde et soi-même, l'âme croît en amour pour Dieu et le prochain; et en méprisant les biens temporels et de la terre, elle croît en désirs pour ceux du ciel et de l'éternité.

La chair est une amie fourbe et ingrate; si on la nourrit et si on la soigne, elle blesse davantage. S. JEAN CLIMAQUE, 9e *degré.*

L'amour de son corps est un amour qui n'a pas de raison; de

lui naissent la gourmandise et le désir de la vaine gloire : et de là viennent ensuite tous les maux S. MAXIME.

Réflexions de l'auteur.

Le premier acte de la charité est d'aimer Dieu ; le second, de haïr le péché : car on hait la mort avec le même degré d'intensité que l'on aime la vie. Après la haine du péché, vient évidemment une sainte haine pour notre chair et notre concupiscence, sources de tous nos péchés. Celui qui, en effet, hait le péché, doit aussi, à juste titre, en haïr les causes. C'est ce qu'a dit sainte Catherine de Sienne, sur le point de mourir ; c'est ce que tous les saints ont enseigné par leur exemple, eux qui ont toujours et de toutes manières persécuté leur chair comme un ennemi domestique des plus dangereux.

Les paroles suivantes de Salomon sont contre ceux qui ont pour eux-mêmes un amour immodéré : « Celui qui nourrit délicatement son serviteur dès son enfance, le verra ensuite se révolter contre lui. » *Prov.* XXIX, 21. Car une longue habitude qui a commencé dès l'enfance et a grandi avec l'âge même, est difficilement enlevée. Voilà pourquoi les apôtres ne purent chasser ce démon qui obsédait le corps d'un enfant depuis son enfance.

Un soldat qui a des rapports clandestins avec les plus grands ennemis de son roi et lie amitié avec eux, se fait fortement soupçonner, tandis qu'un autre entièrement hostile et ennemi irréconciliable de ces mêmes ennemis, passe aux yeux du même roi comme un homme très-fidèle. Or, notre chair et notre volonté propre étant les ennemis les plus acharnés contre Dieu et combattant sans cesse contre ses volontés et ses préceptes, un fidèle serviteur de Dieu doit avoir avec elles des haines éternelles, ne jamais leur céder que pour la nécessité seule et toujours s'opposer à elle en presque tout. C'est ce que le Seigneur nous commande allégoriquement quand il dit : « Faites sentir aux Madianites que vous êtes leurs ennemis, et faites-les passer au fil de l'épée, parce qu'ils vous ont aussi traités vous-mêmes en ennemis et vous ont séduits artificieusement, » *Num.* XXV, 17, 18,

puisque, après vous avoir séduits par les attraits de la chair, ils vous ont appelés à leurs sacrifices. Pensons que la même chose a été dite pour la chair et la volonté propre qui, après nous avoir tant de fois séduits par leurs désirs, nous ont précipité dans une foule de crimes.

Une femme, abandonnant son mari, a suivi un amant et est demeurée longtemps avec lui; si, touchée de repentir, elle retourne à lui et s'en trouve reçue avec clémence et bonté, que doit-elle faire alors pour satisfaire pleinement son époux? Sans doute concevoir une grande haine pour le séducteur, afin de satisfaire par là à son mari pour la faute qu'elle a commise et le rendre plus confiant pour la suite. Car plus grande sera sa haine contre lui, plus elle sera loin de commettre de nouveau une pareille faute née d'un amour deshonnête : agir autrement, lui accorder encore quelque faveur, lui montrer quelque marque d'amour, ce serait faire suspecter de nouveau sa fidélité. De même notre chair a bien des fois divorcé avec Dieu : or, une fois reçus en grâce auprès de lui, qu'avons-nous autre chose à faire qu'à combattre sans cesse contre cette chair et à concevoir de la haine pour elle? Mais comme nous avons l'ordre de la nourrir et de la soutenir, nourrissons-la seulement de ce que nous ne pouvons lui refuser, en pensant que condescendre à ses volontés, à ses désirs, lui procurer des plaisirs est comme une trahison et un adultère spirituel. Il ne convient pas en effet de traiter avec mollesse et amour celle qui tant de fois nous a poussés à divorcer avec Dieu.

« Le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même. » *Prov.* XVI, 4. Il n'y a donc rien, dit saint Bernard, qui ne soit pour Dieu. Par conséquent celui qui veut être à lui et non pas à Dieu commence à n'être rien entre toutes les créatures.

Chaque chose, dans la nature, a au dedans d'elle-même une forme qui lui donne d'être et qui est comme un principe de tout ce qui accompagne cet être. La forme, en effet, dans chaque objet de la nature, est ce qu'est la racine dans les arbres. Par conséquent, de même que les racines, selon leur différence, produisent aussi des arbres différents de grandeur, de feuilles, de fruits, de

couleur et de saveur; de même les différentes formes des choses produisent en elles des accidents très-divers. Puisque maintenant nous ne voyons autre chose dans le monde que souffrances et péchés, c'est-à-dire des fautes et des châtiments vengeurs de ces fautes, il faut chercher d'où provient une si grande quantité de maux. Or c'est chose facile de découvrir l'un et l'autre mal, puisque l'amour de soi-même est le principe de tous les péchés, et la volonté propre celui des peines et des douleurs. Car tout homme qui pèche le fait pour obtenir un avantage ou éviter un inconvénient : or c'est là le propre de l'amour de soi-même. D'un autre côté, quiconque est atteint de tristesse ne l'est ainsi que parce qu'il n'obtient pas ce qu'il veut. Car de même que tout plaisir vient de la réussite d'une chose vivement désirée, de même toute tristesse n'existe que quand il ne nous est pas donné de jouir de ce que nous désirons ardemment. Les choses étant ainsi, il suit que quiconque veut éviter le péché doit mettre la hache à la racine de cet arbre de mort; car la racine de l'amour-propre une fois coupée, autant que cela peut se faire dans cette chair fragile, les rameaux des péchés se dessécheront ensuite. Pareillement, celui qui veut mener une vie tranquille et exempte de tout ennui du siècle doit s'appliquer, autant que possible, à abdiquer sa propre volonté; une fois cela fait, il jouira du repos le plus agréable, celui qui ne désire rien du siècle, n'y ayant rien de quoi devoir s'attrister. Si le bonheur de la céleste patrie est de jouir de tous les biens, l'espèce de bonheur de la vie est de ne rien désirer du monde. L'essence des deux bonheurs consiste presque donc à tout posséder et à ne rien désirer. Or le dernier est impossible, tandis que le premier, Dieu aidant, est à notre disposition. De là ce mot de Sénèque : « Pourquoi, dit-il, demandé-je à la fortune qu'elle me donne, plutôt que de la voir me donner ce que je ne lui demande pas? » Et cet autre du même auteur : « Il n'importe en rien que vous ayez ou que vous ne désiriez pas, comme c'est la même chose que vous mangiez et que vous soyez rassasié ou que vous n'ayez pas faim. » Au reste, comme, en réalité, la volonté propre et l'amour de soi-même, bien qu'ayant des noms différents, sont à peu près la même chose, il

s'ensuit que l'amour de soi-même est la cause de toutes les douleurs, aussi bien que celle de tous les péchés. En effet, par une disposition de la sagesse de Dieu, la racine et l'origine de toutes les fautes et de toutes les peines est la même, afin que, la peine ayant été décernée à cause de la faute, ce qui produit la faute engendre aussi par là même le châtiment.

Les choses ainsi établies, il est facile de comprendre ce qu'a dit le Sauveur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos dans vos âmes. » *Matth.* XI, 29. Car, puisque toute la doctrine de Jésus-Christ est renfermée dans la résignation et l'abdication de sa propre volonté, une fois celle-ci réprimée (et nous avons dit qu'elle était la source de toutes les peines), que reste-t-il que de mener une vie tranquille et exempte de peines et de douleurs?

Il faut pour celui qui s'applique à mortifier ses passions qu'il s'arme contre lui d'une sainte haine. Car c'est difficilement qu'il mettra un frein à ses passions et crucifiera sa chair celui qui a pour elles un amour trop tendre. Nous avons de cela un remarquable exemple dans David qui, à cause de son grand amour pour son fils Amon, ne voulut pas lui reprocher son horrible inceste, pour ne pas contrister par ses reproches celui qu'il aimait le plus. Voyez alors ce que produit un amour immodéré.

XC.

Amour des biens de la terre.

Que celui qui évite de tomber s'écarte de ce qui tombe, pour ne pas être forcé d'arriver par ce qu'il aime dans ce qu'il évite. Car on est entraîné là où on tend et à quoi on s'attache. S. Grégoire, *Morales,* XXII, II.

Un esprit au-dessus des choses inconstantes est en dehors du monde dans le monde. En ne désirant que l'éternité, un saint a en dessous de lui tout ce qui passe. Id., *ibid.,* XXII, XIV.

Celui qui ne désire aucune prospérité ne craint aucun revers. Id., *ibid.,* XVI.

« Une parole m'a été dite en secret et j'en ai entendu à peine

les faibles sons qui se dérobaient à mon oreille. » *Job.* IV, 12. L'oreille du cœur n'entend qu'à peine les faibles sons de la parole divine, parce que l'âme inspirée de Dieu n'entend son subtil langage que comme en passant et en secret, et se trouve incapable de pénétrer dans les choses intérieures, si elle ne se cache et ne se sépare des désirs extérieurs. Or elle se cache pour entendre et elle entend pour se cacher, parce que s'étant séparée des choses visibles elle contemple les invisibles; et, lorsqu'elle est pleine des invisibles, elle méprise entièrement toutes les visibles. Id., *ibid.*, V, xx.

« Si la grande multitude m'a épouvanté, si j'ai été effrayé par le mépris de mes proches, etc. » *Job.* XXXI, 34. Le cœur jouit d'une merveilleuse assurance quand il est dépouillé de toute cupidité pour les choses de la terre; mais quand il aspire à les posséder il ne peut jamais être tranquille. Car ou il souhaite ce qu'il n'a pas, ou il craint de perdre ce qu'il a déjà; de sorte qu'en espérant le bonheur, lorsqu'on est dans l'adversité, et craignant l'adversité, lorsqu'on est dans le bonheur, l'âme est ballottée çà et là, comme par les flots d'une mer agitée, et se trouve exposée à mille changements selon la variété des objets qui font successivement impression sur elle. Mais quand elle s'est une fois inébranlablement affermie dans le désir des biens du ciel, elle est bien moins sujette à être troublée par les agitations des choses terrestres. Elle fuit toutes ces commotions extérieures pour se retirer dans le fond de sa pensée, comme dans un lieu secret et caché, où, s'établissant une demeure fixe et immuable, et se mettant au-dessus de tout ce qui est changeant et passager, elle se trouve en ce monde comme hors du monde par le calme et le repos dont elle jouit. Elle passe au delà de toutes les choses inférieures par la légèreté de ses désirs qui la portent vers celles du ciel; elle se considère, par un certain sentiment de liberté, comme au-dessus de tout ce qu'elle ne désire point; et, ne ressentant plus en soi les tempêtes des biens temporels, elle les regarde avec une paisible tranquillité gronder au dehors : parce que tous les biens de la terre qui étaient capables de nous opprimer sous leur tyrannie, pendant que nous les recherchions avec ardeur, sont comme

sous nos pieds quand nous venons à les mépriser. C'est pourquoi un prophète dit fort bien : « Elevez des signes, » *Jerem.* xxxi, 21, afin que quiconque contemple les choses célestes s'élève au-dessus des inférieures. C'est encore pour cela que le prophète Habacuc dit : « Je demeurerai ferme sur mes gardes, » ii, 1; car celui-là se tient sur ses gardes qui, se maintenant par une soigneuse discipline contre les désirs des biens de la terre, ne s'y assujettit pas, mais s'y rend supérieur; et qui, aspirant sans cesse à l'éternité, regarde toutes les choses qui passent comme infiniment au-dessous de lui. Id., *ibid.*, XXII, xiv.

« Est-ce à votre commandement que l'aigle s'élève en haut et qu'il place son nid dans les lieux les plus élevés? » *Job.* xxxix, 27. Or, dans ce passage, l'aigle signifie la vie intelligente des saints et leur sublime contemplation; car la vue de l'aigle est plus perçante que celle de tous les autres animaux, en sorte qu'il regarde fixément les rayons du soleil, sans que ses yeux soient éblouis du brillant éclat de sa lumière. C'est donc par le commandement de Dieu que l'aigle s'élève lorsque les fidèles mènent une vie céleste pour obéir aux divins préceptes. L'Ecriture dit que l'aigle va poser son nid dans les lieux les plus élevés, parce que l'âme juste s'élevant au-dessus des désirs terrestres se repaît déjà en espérance des désirs célestes. Elle pose son nid dans les lieux les plus élevés, parce qu'elle n'établit point son habitation dans une vie basse et méprisable. Voyons l'Apôtre qui, comme un aigle spirituel faisait son nid dans un lieu très-élevé, lorsqu'il disait : « Notre vie est dans le ciel. » *Philip.* iii, 20. Et ailleurs : « Il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir dans le ciel. » *Ephes.* ii, 6. Il a son nid dans les lieux élevés, parce qu'il élève tous ses désirs vers les choses célestes, ne veut pas rabaisser son âme aux biens de la terre et dédaigne d'habiter dans la bassesse d'une vie abjecte. Peut-être saint Paul était-il enfermé dans une prison quand il se disait assis dans le ciel avec Jésus-Christ; car il était véritablement au lieu où il était attaché par les ardents désirs de son âme, et il n'était pas proprement au lieu où le poids de sa chair le retenait par nécessité. Car c'est le propre des élus de marcher de telle sorte dans le chemin de la

vie présente, qu'ils n'oublient jamais qu'ils sont déjà parvenus à une vie plus sublime par la certitude de leur espérance; considérant comme au-dessous d'eux toutes les choses passagères et foulant aux pieds de l'amour de l'éternité tout ce qu'il y a en ce monde de plus éminent. C'est pour cela que le Seigneur dit par la bouche d'un prophète à une âme qui le suivait : « Je vous éleverai au-dessus des hauteurs de la terre. » *Isa.* LVIII, 14. Car les pertes, les opprobres, la pauvreté, l'abjection sont comme les choses basses de la terre, que les amateurs du siècle qui marchent par les voies larges et unies s'offorcent sans cesse de fouler aux pieds en les évitant. Les hauteurs de la terre, au contraire, sont les avantages temporels, les flatteries et les louanges de ceux qui nous sont soumis, l'abondance des richesses, les honneurs, les dignités; et quiconque s'abandonne encore aux désirs des choses basses et abjectes, considère celles-ci comme d'autant plus élevées qu'il les estime plus grandes. Mais si le cœur s'est une fois attaché à celles du ciel, il voit aussitôt combien vils et méprisables sont ces biens qui paraissent si élevés. Celui qui monte une montagne regarde, à mesure qu'il avance vers le sommet, les choses au-dessus desquelles il s'élève comme inférieures à lui; de même celui qui aspire aux biens du ciel, reconnaissant que toute la gloire du monde n'est rien, est comme élevé au-dessus des plus sublimes hauteurs de la terre : de sorte qu'à mesure qu'il s'élève dans la vertu, il reconnaît par son progrès que ce qu'il croyait au-dessus de lui, quand il n'avait que des désirs bas et indignes, est infiniment au-dessous. Id., *ibid.*, XXXI, XXII.

Toute la vie d'un bon chrétien est un saint désir; et ce saint désir sera d'autant plus grand en nous que nous y aurons retranché les désirs de l'amour du siècle. Videz d'abord ce qui doit être rempli; et puisque c'est le bien qui doit être versé en vous, répandez d'abord le mal; supposez que Dieu veuille vous remplir de miel, où le mettrez-vous si vous êtes plein de vinaigre? S. AUGUSTIN.

J'étais malheureux; et toute âme est malheureuse quand elle se laisse enchaîner par l'amour des biens mortels. Elle se sent déchirer quand elle les perd; et vous sentez le malheur qui vous

accable, avant même que vous ne les perdiez. Id., *Confessions*, liv. VI.

Quand mon cœur ne s'occupe pas des joies célestes, il s'embarrasse dans l'amour des joies de la terre; alors, quand il en est enveloppé, les vanités le trompent, la curiosité le mène à sa suite, la volupté le pénètre et le corrompt, la cupidité le blesse, la luxure le souille, la colère le trouble; et ainsi malheureux, il se trouve ballotté de ci et de là; il cherche, sans le trouver, un lieu où il puisse se reposer. S. Bernard, *Sermons*.

Réflexions de l'auteur.

L'amour désordonné des biens terrestres ou des créatures donne occasion à presque toutes les tentations et tous les piéges du démon. C'est pourquoi tout homme mort à cet amour est parfaitement préparé pour cette milice du ciel, tandis que celui qui en est envahi, se trouve, par cela seul, exposé comme une proie faible et sans armes aux traits de tous ses ennemis. Il arrive de là que cet espion habile et rusé sonde avec soin tous les replis de notre cœur; et s'il voit quelques-uns de nous pleins d'amour pour un objet quelconque, il est dans la joie, car il a trouvé un accès auprès de nous. C'est un effet naturel que quand nous aimons ardemment une chose nous avons soif de son bonheur; son malheur nous tourmente, les dangers qu'elle court font notre crainte; nous nous courrouçons contre celui qui lui porte dommage, et nous combattons pour son honneur et son salut; déployant pour elle tout notre zèle et tous nos soins, et ne pensant qu'à elle, nous ne nous occupons plus des choses célestes, parce que là où est le trésor de notre amour, là aussi est toute la pensée et le souci de notre cœur. Puis, selon la parole bien vraie des philosophes, comme celui qui aime véritablement ne peut aimer qu'un seul objet, quiconque aime ardemment un objet terrestre est complètement hors d'état d'avoir du zèle pour l'amour de Dieu et pour les choses du ciel. C'est pourquoi celui qui a résolu de s'enrôler dans cette milice spirituelle doit-il mettre un frein à son cœur et ne pas souffrir qu'à son gré il s'attache ardemment

à une créature; autrement il saura qu'il s'expose aux attaques journalières de son ennemi. Ecoutez cela, parents, vous qui aimant vos enfants d'un amour immodéré, mettez tous vos soins à leur préparer une dot immense ou un héritage au-dessus même de vos ressources. Ecoutez aussi cela, vous, tantes, qui souvent vous prenez d'une telle affection pour vos neveux et cherchez à leur amasser une semblable fortune. A combien de dangers, en effet, ne s'exposent-ils pas ainsi, puisque la cupidité est la racine de tous les maux! Que quiconque s'est consacré à Jésus-Christ regarde donc comme son devoir principal, comme la chose à laquelle il doit s'appliquer, de se ceindre pour crucifier cet amour déréglé et y renoncer absolument. Que si cela vous paraît difficile, considérez que ce n'est pas un grand sacrifice, puisque, à ce prix, vous gagnez le salut de votre âme et le royaume des cieux. Car enfin, si on ne peut quelquefois obtenir la santé du corps que par la diète et d'amères potions, qu'y a-t-il d'étonnant que le salut de l'âme, infiniment préférable, ne puisse s'obtenir que par les peines et les souffrances?

Au lieu de : « Lorsque les pécheurs se seront produits au dehors comme l'herbe, et que tous ceux qui commettent l'iniquité auront paru, qu'ils périssent ensuite pour tous les siècles, » *Ps.* xci, saint Jérôme traduit de l'hébreu : « Les méchants germent et poussent comme l'herbe, et tous ceux qui commettent l'iniquité fleurissent pour être ensuite exterminés à jamais. » Ces paroles nous montrent la brièveté du bonheur du monde, qui se fane comme l'herbe, comme du reste on le lit dans Isaïe, xl. De là ces paroles de Job : « La gloire des impies est bientôt passée, et la joie de l'hypocrite n'est que d'un moment. Quand son orgueil s'élèverait jusqu'au ciel, et que sa tête toucherait les nues, il périra à la fin comme un fumier; et ceux qui l'avaient vu diront : Où est-il? » *Job.* xx, 5, 6, 7. Certes c'est un bonheur bien misérable que celui où le plaisir ne dure qu'un moment, tandis que le tourment est éternel. Il est dit, au contraire, du juste : « Le juste fleurira comme le palmier, et il se multipliera comme le cèdre du Liban. » *Ps.* xci. Belle comparaison que celle du juste avec le cèdre, arbre dont l'odeur est agréable, qui ne pourrit jamais, et

donne beaucoup d'ombre; trois qualités qui s'appliquent parfaitement au juste.

Sur le point de remplir ses vases d'huile, la veuve de Sarepta « ferme la porte sur elle et sur ses enfants. » IV *Reg.* IV, 5. Heureuse l'âme qui ferme si bien toutes les portes de ses sens et de ses désirs, qu'elle n'aime, ne craint ou ne désire rien que son époux. Mais plus heureuse encore celle sur qui le Seigneur a fermé la porte du dehors, afin que quand viendra l'inondation des grandes eaux elles ne s'approchent pas d'elle, et que quand les autres périront par le déluge elle en soit préservée. Heureuse celle qui méprise le siècle, mais plus heureuse celle que le siècle méprise, pour qui le monde est crucifié, et qui est crucifiée au monde. Tous les vases d'une pareille âme sont remplis d'huile, parce que son esprit, avec toutes ses forces, est rempli de l'onction de la grâce divine, vide du monde et plein de Dieu.

Mézence, dans sa cruauté et son mépris pour les lois de Dieu, liait des corps vivants à des cadavres, afin que les morts donnassent, par un genre horrible de supplice, la mort aux vivants. Le démon semble faire de même quand, par un amour immodéré, il s'efforce d'unir les hommes à de sales voluptés, jusqu'à ce que, corrompus par elles, ils deviennent tels que sont les choses auxquelles ils se sont enchaînés. De là cette parole : « Ils sont dedevenus abominables, comme les choses qu'ils ont aimées. *Ose.* IX, 10.

XCI.

Monde; mépris du monde.

Celui qui s'attache aux choses qui passent est entraîné par là même où vont les choses auxquelles il s'est attaché. S. Grégoire, *Morales.*

L'objet de notre orgueil passe, son châtiment reste; et celui qui est honoré pendant la route sera condamné au moment de l'arrivée; et comme quelqu'un qui se dirige vers une prison à travers d'agréables prairies, il marche vers la mort à travers les bonheurs de la vie présente. Id., *ibid.*

Il nous faudrait mépriser ce monde, quand bien même il nous

flatterait et offrirait le bonheur à notre âme. Mais quand il opprime par tant de maux, fatigue par de si grands malheurs, et redouble à notre égard tant de douleurs et de souffrances, que nous dit-il autre chose que de ne pas l'aimer? Id., *Dialogues.*

Il en est que le cœur entraîne vers le monde, mais le monde les repousse. Ce sont ceux qui n'obtiennent pas les biens qu'ils ont désirés. Id., *Morales,* V, XXIX.

Un enfant égyptien n'ayant pu suivre son maître amalécite, devint le guide de David; car, souvent, celui qui n'a pu suivre le monde et qui languit sur la route, privé de forces, est trouvé par Dieu qui le nourrit et en fait même son évangéliste. Id., *ibid.,* V, XXIX.

En souffrant pour le monde, les méchants pensent que c'est chose légère; c'est qu'ils sont ivres d'absinthe. Id., *ibid.,* VII, IX.

Un malade qui rit souvent est une peine pour ceux qui sont en bonne santé. S. AUGUSTIN, *Sermons.*

Le monde passe ainsi que ses concupiscences. Que voulez-vous? aimer les biens temporels et passer avec le temps, ou aimer Jésus-Christ et vivre éternellement? Id., *sur les Epîtres de saint Jean.*

Le monde est plein de troubles, et on l'aime; que serait-ce s'il était tranquille? Comment vous attacheriez-vous à lui, s'il était beau, vous qui l'embrassez quand il est si horrible? De quelle manière cueilleriez-vous ses fleurs, vous qui ne retirez pas votre main de ses épines? Id., *sur les Psaumes.*

La fortune de ce monde ne donne qu'une âpreté véritable, une jouissance amère, une douleur certaine, un plaisir incertain, une dure fatigue, un repos plein de craintes, un bien rempli de misères, un vain espoir de bonheur. Id., *Lettres.*

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, que l'on jouisse des biens présents et des biens futurs, de remplir ici le ventre et là l'esprit, de passer des délices aux délices, d'être le premier dans les deux mondes, et d'apparaître plein de gloire au ciel et sur la terre. S. JÉRÔME, *Lettres.*

Aucun bien des mortels n'est de longue durée, et tout le bonheur du siècle se perd pendant qu'on le tient. Car, lorsque le

temps de la tribulation sera venu, tout ce qui est passé n'aide en rien celui qui a à la supporter. Id., *sur Isaïe,* liv. VII.

Saint Cyprien exhorte les chrétiens au mépris du monde, en nous montrant la multitude des crimes qui s'y commettent. Voyez sur ce sujet la belle et presque divine lettre qu'il écrivit à Donat. Voici comme il la termine. Il n'y a donc qu'une seule tranquillité paisible et assurée : une seule sécurité solide, ferme et constante. Si quelqu'un, tiré des tourbillons de ce siècle agité par la tempête, établi solidement dans le port du salut, lève de la terre ses yeux vers le ciel, et déjà proche de Dieu par son âme, se glorifie de voir couché au fond de sa conscience tout ce qui, chez les autres hommes, leur paraît sublime dans les biens de la terre, désormais il ne peut plus rien désirer, rien regretter de ce siècle, puisqu'il est plus grand que lui. Qu'il est grand le bonheur d'être délivré des filets du monde qui vous enveloppaient, d'être purifié des souillures de la terre pour la lumière de l'immortalité, de voir quelle ruine, à nous préparée par notre ennemi, nous menaçait tout d'abord. Nous sommes plus portés à aimer ce que nous devons être, puisqu'il nous est donné de connaître et de condamner ce que nous étions. Puis, pour acquérir ce suprême bonheur, il n'est pas besoin de grands travaux; c'est un don gratuit de Dieu que l'âme pieuse comprend très-bien et qui est facile. C'est spontanément que le soleil brille, que le jour éclaire, qu'une source coule et que la pluie arrose, de même l'Esprit-Saint se répand en nous. Quand l'âme, en regardant le ciel, a connu ainsi son auteur, plus élevée que le soleil et supérieure à toutes les puissances de la terre, elle commence à être ce qu'elle se croit être. Quant à vous, mon frère, embrassez un genre de vie sage et rempli de vertus. Priez ou lisez assidûment. Parlez tantôt avec Dieu, et que tantôt Dieu parle avec vous. Qu'il vous instruise, qu'il vous règle de ses commandements : car, celui qu'il aura enrichi, ne pourra être appauvri par personne. Les lambris dorés, les demeures revêtues de plaques de marbre précieux n'auront plus pour vous aucun prix, quand vous saurez que c'est vous qu'il vous faudra cultiver et que vous avez une demeure préférable à toute autre, une demeure où le Seigneur

trône comme dans un temple et où le Saint-Esprit a commencé d'habiter. S. CYPRIEN, *Lettre à Donat.*

Point de misère plus vraie qu'une fausse joie. S. BERNARD, *du Libre Arbitre.*

La noblesse du sang, la grandeur du corps, la beauté, l'éclat de la jeunesse, les domaines, les palais, les mobiliers immenses, les charges et les dignités, la sagesse du monde, tout cela est du monde, et le monde aime ce qui lui appartient. Mais jusques à quand? car, non-seulement tout cela ne dure pas toujours, mais encore cela ne dure pas longtemps, puisque le monde ne pourra longtemps l'avoir en vous et que vous-mêmes vous êtes sujet à en être dépossédé en peu de temps. Id., *Lettres.*

Les délices sont un danger pour la chasteté, les richesses pour l'humilité, les affaires pour la piété, les grandes conversations pour la vérité, ce siècle d'iniquité pour la charité. Fuyez du milieu de Babylone, fuyez et sauvez vos âmes. Id.

Le monde crie, je vous abandonnerai; la chair crie, je vous attaquerai; le démon crie, je vous tromperai; mais Jésus-Christ vous dit, je vous soulagerai. Et cependant mon esprit superbe veut plutôt suivre ceux qui abandonnent que celui qui soulage[1]. » Id.

A quoi leur ont servi l'orgueil, la vanité des richesses, la puissance du monde, les vains plaisirs, les joies si courtes, une suite si nombreuse, les mauvais désirs qui suivent la concupiscence? où sont leurs divertissements, leurs rires, leur jactance et leur arrogance? Hélas! d'une si grande joie, qu'il en est résulté une grande amertume! Id., *de la Considération,* liv. II.

Vous vous vantez de vos richesses et de la noblesse de vos ancêtres; vous vous glorifiez de votre patrie, de votre beauté et des honneurs qui vous sont rendus par tout le monde. Regardez-vous vous-même, car vous êtes mortel; et parce que vous êtes terre et que vous retournerez dans la terre, regardez autour de vous ceux qui avant vous ont brillé de tant d'éclat. Où sont ceux

[1] Il y a dans ce passage de saint Bernard un jeu de mots intraduisible, roulant sur les quatre verbes latins : *deficere, inficere, decipere* et *reficere.*

que recherchaient les honneurs du peuple? où sont ces orateurs invincibles? où sont ceux qui réglaient les fêtes avec tant de luxe? où sont ces hommes qui nourrissaient si splendidement de magnifiques coursiers? où sont les généraux d'armées? où sont les satrapes et les tyrans? Tout cela n'est-il pas devenu poussière et cendre? Le souvenir de leur vie ne se trouve-t-il pas renfermé dans quelques petits vers? Considérez ces tombes et voyez qui a été esclave ou maître, riche ou pauvre. Distinguez, si c'est possible, le prisonnier d'un roi, l'homme fort d'un homme faible, l'homme bien fait d'un homme difforme. Souvenez-vous donc de vous, pour ne jamais vous enorgueillir : et vous vous en souviendrez, si vous jetez un regard sur vous-même. S. Prosper, *Sentences et Maximes.*

Les méchants tressaillent de joie dans les choses les plus mauvaises, et se réjouissent de leur perte, semblables à ceux qui, prenant par hasard le suc mortel de certaines herbes, périssent, dit-on, à force de rire. Eusèbe d'Emèse, *Homélies.*

Méprisez les richesses et vous serez riche; méprisez la gloire et vous serez rempli de gloire; méprisez les supplices de vos ennemis, et vous en triompherez; méprisez la mollesse et le repos, et alors vous les trouverez. S. Jean Chrysostome, *Sermon* 25 *sur l'épître aux Hébreux.*

Réflexions de l'auteur.

Tant que les petits enfants sont sous la tutelle de leurs nourrices, ils les aiment beaucoup plus, parce qu'elles leur donnent leur nourriture, que leurs mères qui les ont mis au monde; mais quand ils sont devenus grands et qu'ils savent la différence qu'il y a entre leurs mères et leurs nourrices, ils aiment beaucoup plus leurs mères à qui ils comprennent qu'ils doivent tout, que leurs nourrices qui les ont seulement nourris. Il en est de même des hommes qui, par le sens et le jugement, sont de petits enfants; ils aiment plus le monde qui les nourrit que Dieu qui les a créés; ceux au contraire qui, par le sens et la raison, sont déjà devenus des hommes spirituels, aiment plus Dieu que le monde, Dieu à qui ils reconnaissent de devoir l'être et tout ce qu'ils ont reçu du

monde. La même comparaison peut s'appliquer à l'amour de Dieu et à l'amour des parents. Les parents, en effet, si on les compare avec Dieu, doivent bien plutôt être appelés nos nourriciers que nos parents : car il n'y a qu'un seul père, qui réside dans le ciel. Or ne pas reconnaître cette vérité, c'est être véritablement plus stupide que les bêtes. On sait que quand les petits de perdrix couvés et éclos par les soins d'une autre, entendent le cri de leur véritable mère, ils abandonnent leur mère adoptive et volent vers l'autre. C'est ce qu'affirme, du reste, saint Jérôme commentant ce passage de Jérémie : « Comme la perdrix couve des œufs qui ne sont point à elle, ainsi l'injuste s'enrichit par son injustice : mais comme la perdrix abandonne les petits étrangers qu'elle a couvés, ainsi l'injuste quittera ses richesses au milieu de ses jours, et sa fin sera la conviction de sa folie. » XVII, 11.

Le bonheur et la gloire des gens du monde est semblable aux tapisseries tissues de soie, de laine et d'or, dont l'aspect et la beauté extérieurs sont bien différents de l'intérieur. En effet l'intérieur est peu de chose, tandis que l'extérieur est magnifique. Tel est donc le bonheur des grands de ce siècle : au dehors, il brille et resplendit, au dedans, ce ne sont que soucis et angoisses, que sent seulement celui qui les souffre : et cependant, il y en a qui sont tellement malheureux et qui ignorent si bien le véritable bonheur, qu'ils regardent comme délices d'être sous de pareilles épines.

Saint Bonaventure s'étonne de nous voir poursuivre avec tant d'ardeur les biens du monde, malgré leur courte durée, leur fragilité et leur éternel éloignement de nous, tandis que nous fuyons, nous détestons les biens spirituels, ces biens si grands, ces biens éternels qui s'offrent d'eux-mêmes à nous. Quelle autre preuve plus évidente faut-il pour reconnaître ici le mal de la nature humaine?

Epicure fait cette question, dans un des ouvrages de Cicéron : Si Dieu a fait toutes choses pour nous, pourquoi a-t-il créé les vipères? Pour moi j'ajoute : pourquoi a-t-il voulu l'existence des mouches, des cousins, des puces et de tant d'autres petits insectes qui, non-seulement nous tourmentent pendant le jour, mais nous

empêchent même de reposer la nuit? On peut répondre à cela que si, malgré les inconvénients dont la vie qu'on mène dans ce monde est pleine, nous l'aimons cependant autant, que serait-ce s'il ne s'y trouvait ni affliction, ni fiel? Qui voudrait alors l'estimer peu de chose à cause de Jésus-Christ? Dieu a donc voulu avilir ainsi notre vie, afin qu'il nous fût possible de la mépriser pour lui-même, comme aussi il a voulu que les enfants d'Israël fussent accablés en Egypte de tribulations et de charges sans nombre pour la leur faire quitter avec joie et porter volontiers leurs pas vers la terre promise.

« Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » *Luc.* x, 3. Cette seule parole peut vous faire connaître la perversité et la folie du monde. En effet, les apôtres, que dis-je, le Maître des apôtres aussi faisaient tous leurs efforts pour rendre les hommes heureux et donner au monde le plus grand des bienfaits. Cependant, si grand fut l'aveuglement et si grande la cruauté des hommes, que pour tant de bonté ils livrèrent ces apôtres aux derniers supplices, les mirent à mort, et que comme des loups poussés par la rage de la faim ils exercèrent leur fureur contre ces agneaux.

Salomon témoigne que les méchants s'éloignent de leur devoir pour les causes les plus futiles, quand il dit : « L'égarement des enfants les tuera, et la prospérité des insensés les perdra. » *Prov.* I, 32. C'est-à-dire que la crainte des accidents les plus légers, qui sont comme des épouvantails d'enfants, et l'amour des choses les plus futiles, tels que sont des ornements de femme, de beaux vêtements et autres semblables choses, détournent les impies des devoirs de la piété et de la vertu, sans lequel notre vie et notre bonheur ne peuvent subsister; c'est-à-dire que pour des choses puériles, ces hommes, comme de détestables appréciateurs, négligent la vie du ciel. C'est pourquoi Salomon dit ailleurs : « Jusques à quand, enfants, aimerez-vous l'enfance? » *Prov.* I, 22. Car tout ce que les méchants craignent ou désirent n'est véritablement que choses puériles et frivoles. De là cette autre parole : « Quittez l'enfance, et vivez et marchez par les voies de la prudence. » *Prov.* IX, 6. Sénèque a dit : Qu'y a-t-il de si néces-

saire que de donner du prix aux choses? Car les hommes, s'aveuglant sur ce point, préfèrent bien souvent les choses les plus viles aux plus précieuses. Aussi le même philosophe a-t-il très-bien défini la sagesse en disant qu'elle consistait à savoir mépriser et être méprisé. Or, je le demande, que peut-on dire de plus élevé et de plus sage que cette parole?

Les paroles suivantes du Prophète montrent combien la gloire de ce monde est de courte durée : « J'ai vu l'impie élevé et égalant en hauteur les cèdres du Liban, et j'ai passé, il n'était plus. » *Ps.* XXXVI. Et ces autres : « Comment sont-ils tombés dans la dernière désolation? ils ont manqué tout d'un coup, et ils ont péri à cause de leur iniquité. Seigneur, vous réduirez dans votre cité leur image au néant, comme le songe de ceux qui s'éveillent. » *Ps.* LXXII. Or Isaïe explique en ces termes cette comparaison du songe : « Et comme un homme qui a faim songe qu'il mange pendant la nuit, mais lorsqu'il est éveillé, il se trouve aussi vide qu'auparavant; et comme celui qui a soif songe qu'il boit, et après que son sommeil est passé il se lève encore fatigué, altéré, aussi vide qu' auparavant; ainsi se trouvera toute la multitude des nations qui auront combattu contre la montagne de Sion, » c'est-à-dire contre l'Eglise. *Isa.* XXIX, 8.

Si on y fait attention, on verra que le Prophète, par cette belle comparaison du sommeil, a parfaitement décrit la brièveté et la vanité du bonheur et de la puissance de l'homme. Nous voyons la même doctrine dans le livre des Machabées : « Ne craignez point les paroles de l'homme pécheur, parce que toute sa gloire n'est que de l'ordure et des vers. Il s'élève aujourd'hui, et disparaîtra demain; parce qu'il sera retourné dans la terre d'où il est venu, et que toutes ses pensées se seront évanouies. » I *Mach.* II, 62, 63.

XCII.

Renoncement à soi-même.

C'est une grande sécurité pour le cœur de n'avoir aucun désir du monde. Car si le cœur soupire après les désirs du siècle, il ne peut être ni tranquille ni en sûreté, parce que, ou bien il désire

ce qu'il n'a pas pour le posséder, ou bien il craint de perdre ce qu'il possède. S. Grégoire, *Morales*.

On ne s'approche de celui qui est au-dessous de nous qu'à la condition de se retirer de soi-même, et on ne peut saisir ce qui est au-dessus de son être sans savoir mortifier et immoler ce que l'on est. Id., *Homélies*.

Quiconque boite d'un pied s'appuie sur celui-là seul qui est bon; de même celui pour qui les désirs de la terre se sont déjà épuisés s'appuie de toute sa force sur le seul pied de l'amour de Dieu, et se tient sur lui seul parce que désormais il porte suspendu le pied de l'amour du siècle qu'il avait coutume de poser sur la terre. Id., *Homélies sur Ezéchiel*.

« Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, etc. » *Matth.* xvi, 24. Notre Seigneur ordonne à ceux qui viennent à lui de renoncer à eux, parce que ceux qui viennent au combat de la foi engagent une lutte contre les esprits malins. Or les esprits malins n'ont rien en propre dans ce monde; nous devons donc lutter nus contre un ennemi nu aussi. Quand, en effet, un homme vêtu lutte avec un homme tout nu, il est bientôt jeté à terre, parce qu'il donne ainsi prise à son adversaire. Or que sont tous les biens de la terre sinon des vêtements du corps? Celui qui va pour combattre le démon doit donc se dépouiller de ses vêtements pour ne pas succomber. Id., *Homélie* 32.

Si nous retranchons à la chair ce qui lui est permis, bientôt nous trouvons dans l'esprit ce qui plaît et charme; et si l'on ferme à la volonté de l'âme le droit d'errer au dehors, on lui ouvre un accès au dedans; car moins elle peut se répandre extérieurement, plus elle peut se replier sur elle-même. C'est comme un arbre que l'on force à croître en hauteur en l'empêchant d'étendre trop ses branches, ou comme une fontaine dont on fait remonter les eaux vers la source en barrant ses canaux. Id., *Morales*, XXX.

Dieu remplit des dons célestes ceux qu'il désabuse des pensées de la terre; et il arrose des eaux de la grâce ceux en qui il épuise les soins de ce monde méprisable. Id., *ibid.*, XVIII, xxii.

« La sagesse est cachée aux yeux de tous ceux qui vivent. »

Job. XXVIII, 21. Car celui qui voit Dieu, dit saint Grégoire, meurt entièrement à la vie pour ne pas se laisser prendre par son amour. Personne ne voit la sagesse, quand il vit encore selon la chair, parce que personne ne peut à la fois suivre Dieu et le monde; car celui qui voit Dieu meurt par là même qu'il se sépare par la volonté de son cœur, ou par l'effet de ses actions, des plaisirs et des charmes de cette vie. C'est pourquoi saint Paul, qui a vu Dieu, dit-il « que le monde est crucifié pour lui, et que lui-même est crucifié pour le monde. » *Galat.* VI, 14; Id., *ibid*, XVIII, XXVIII.

Plus on commence à vivre de la vie d'en haut, plus on commence à mourir à la vie de la terre. De là ces paroles de saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Id., *ibid.*, XXIV, XXVI.

Il nous faut soigneusement éteindre toutes les flammes sulfureuses qui s'élancent comme des globes de feu de l'ardente fournaise de notre chair, de peur qu'une seule étincelle, si petite qu'elle soit, ne cause un plus grand embrasement. S. CYPRIEN.

Domptez la nature par le zèle et la diligence, et chassez le sommeil du corps. Nous ne pouvons, il est vrai, nous former la nature, mais nous pouvons au moins acquérir la diligence et le zèle. S. AMBROISE.

Dieu a-t-il en haine et punit-il autre chose que la volonté propre? que la volonté propre cesse, et il n'y aura plus d'enfer. Sur quoi, en effet, ce feu exercera-t-il ses fureurs, sinon sur la volonté propre? S. BERNARD, *Sermons.*

Quelque grands progrès que vous ayez faits en restant dans ce corps, vous vous trompez si vous pensez que vos vices soient morts. Bon gré, mal gré, le Jébuséen habite dans vos terres; vous pouvez le subjuguer, mais non l'exterminer. Id., *Sur le Cantique des cantiques.*

Il n'y a point de chemin pour conduire au royaume, sans que ce royaume ne réserve des récompenses; et celui à qui il n'est pas donné de régner sur ses propres membres ne peut espérer le royaume céleste. Id.

Nos passions, s'il y en a eu en nous, nous élèveront, et de nos

vices même nous nous ferons une échelle si nous les foulons aux pieds. Eusèbe d'Emèse, *Homélie 1 sur l'ascension du Seigneur.*

Quand un cultivateur prépare son champ pour recevoir la semence, il croit qu'il ne lui suffit pas de l'avoir labouré avec la charrue, d'en avoir écrasé les mottes de terre et de l'avoir travaillé en y traçant une multitude de sillons, mais de plus il s'applique à purger ce même champ des semences inutiles qui peuvent s'y rencontrer, à en enlever les gravois qui lui seraient nuisibles, et à en arracher toutes les racines et les rejetons d'épines ou de mauvaises herbes, sachant qu'une terre, sans toutes ces précautions, ne peut porter de fruits, et se regardant comme dit à lui-même ce qui fut dit aux habitants de Jérusalem et de Juda : « Préparez-vous avec soin une terre nouvelle, et ne semez pas sur des épines. » *Jerem.* iv, 3. Il en est de même de nous qui avons été créés les laboureurs de Dieu, qui confions l'espoir de notre récolte non pas à la terre, mais qui l'avons dans le ciel; ne croyons pas qu'il nous suffise de dompter la terre de notre corps par les exercices des veilles ou de la travailler par les jeûnes; mais surtout efforçons-nous de purifier notre âme en en extirpant les vices, de réduire notre caractère, de détruire nos passions, de déraciner notre orgueil et de planter l'humilité, de déterrer la colère et d'établir la patience, de couper l'envie et de greffer la bienveillance; en un mot, de féconder le champ de notre cœur de ces sortes de vertus comme semences de bon rapport. Id., *Homélie aux moines.*

L'espèce de domination la plus difficile est certainement celle d'exercer, jeune encore, le pouvoir sur ses sens. C'est un bien tout-à-fait rare de triompher en maître de son propre caractère et d'acquérir à la fleur de l'âge ce à quoi la modestie des vieillards croit parvenir à peine. Cassiodore.

Le Verbe, issu du Père, est le seul médecin des infirmités humaines; il guérit par un saint enchantement les maladies de l'âme, car il endort toutes nos passions. S. Clément d'Alexandrie, *le Pédagogue,* I, ii.

Soyez comme un roi dans votre cœur, élevé et cependant humble; commandez au rire de s'en aller, et qu'il s'en aille; au

don des larmes de venir, et qu'il vienne; à votre corps esclave et tyran de faire cela, et qu'il le fasse. S. Jean Climaque, 7e *dégré*.

Celui qui a vaincu son corps a triomphé aussi de la nature; celui qui a triomphé de la nature s'est mis certainement au-dessus d'elle. Or, celui à qui ce bonheur est arrivé, qu'a-t-il de moins que les anges? Vraiment, j'ose dire qu'il n'a rien. Id., 15e *degré*.

De même qu'au moyen de l'art et de l'habileté nous adoucissons et apprivoisons les bêtes féroces elles-mêmes, de même adoucissons aussi nos passions plus cruelles que toutes les bêtes. Si, en effet, nous rendons un lion doux et traitable, pourquoi, je le demande, négligeons-nous d'endormir notre colère et notre fureur qui, toutes deux, sont plus féroces que n'importe quel lion? Quelle excuse, quel honnête prétexte trouverez-vous quand après avoir fait, pour ainsi dire, un homme d'un lion, vous négligez de faire un lion d'un homme? Car enfin vous donnez à ce lion de se mettre en quelque sorte au-dessus de sa nature, et vous ne vous conservez pas même les facultés qui vous sont naturelles! Quelle honte de changer la férocité naturelle aux bêtes féroces en une douceur au-dessus de leur nature, quand, contrairement à votre nature, vous changez votre douceur en fureur et en cruauté? Détruisons-donc ces vices. Car il ne nous est pas possible de vivre véritablement si ces vices ne meurent tout d'abord en nous : nécessairement ils nous tueront plus tard pour la vie future, si nous souffrons qu'ils vivent ici-bas. Bien plus, avant même cette mort, ils nous condamnent à d'affreux supplices en nous tourmentant de leurs cruelles exigences. Aussi leurs dents sont-elles des dents de lion, que dis-je? Des dents plus cruelles encore. Car un lion, dès qu'il est rassasié, laisse là le cadavre à demi dévoré : ces vices, au contraire, ne se rassasient jamais, ne quittent jamais notre âme et livrent sans cesse au démon l'homme dont ils se sont emparés. Si grande est leur puissance qu'ils exigent plutôt pour un de leurs captifs la servitude que saint Paul consacrait à Jésus-Christ. Ceux en effet qui sont dans les chaînes de ces passions, méprisent le ciel et l'enfer, pourvu qu'ils cèdent aux exigences de leurs vices. N'hésitons

donc jamais d'ajouter foi à saint Paul racontant de lui tant de merveilles, lui qui brûla d'un si grand amour, puisqu'on trouve des riches qui, brûlant aussi d'amour, mais pour les richesses, font pour elles les mêmes sacrifices que ce grand saint faisait pour Jésus-Christ. S. Jean Chrysostome, *Homélie 4 sur saint Matthieu.*

Saint Jean Climaque peint ainsi avec d'admirables couleurs la nature et le caractère de notre chair, à qui nous devons renoncer et faire sans cesse la guerre :

De quelle manière pourrai-je enchaîner et juger cet ami qui est le mien (c'est-à-dire le corps), je n'en sais rien : car avant que je ne l'aie enchaîné, il est déjà délivré, et avant que je ne le juge, je rentre en grâce avec lui, et avant que je ne le châtie, je suis désarmé. Comment le dompter, lui que j'ai reçu de la nature pour l'aimer? Comment me délivrer de lui, à qui je suis lié pour toujours? Comment le détruire quand il se lève même avec moi? Comment rendre incorruptible celui qui a reçu une nature sujette à la corruption? Que lui dirai-je de raisonnable pour le persuader, à lui qui, par nature, s'appuie sur mille raisons et mille moyens de persuasion? Car si je l'enchaîne par le jeûne, alors je me livre jugeant le prochain ; si m'abstenant de juger, je triomphe de lui, concevant alors de l'orgueil dans mon cœur, je me précipite de nouveau ; il est à la fois notre coopérateur et notre ennemi, notre partisan et notre adversaire ; il nous aide et nous tend des embûches. Si on le caresse, il combat contre vous ; si on le mortifie, il s'affaiblit ; le repos le fait se livrer à la licence, et il ne supporte ni les coups ni les châtiments. Si je le contriste, je suis en danger ; si je le frappe, je n'ai plus d'aide pour acquérir des vertus. Quel accord, quelle harmonie peut-il y avoir autour de moi et en moi? Comment puis-je être ami et ennemi de moi-même? Qui y verra, y comprendra quelque chose? Dis-le moi, ô ma nature, comment demeurerai-je invulnérable contre toi? Comment pourrai-je échapper à ce danger naturel, puisque j'ai déjà promis à Jésus-Christ de faire la guerre contre toi? Comment triompher de ta tyrannie, depuis que j'ai pris le parti de te donner la mort? Et elle, répondant,

pour ainsi parler, contre elle, semblera vous dire : Je ne te parlerai pas de ce que tu ne connais pas toi-même, mais de ce que nous connaissons tous deux ensemble. Et plus bas : Si tu connaissais à fond ma grande faiblesse et la tienne, tu me lierais les mains ; si tu brisais ma concupiscence, tu m'enchaînerais les pieds, pour qu'ils ne puissent plus aller en avant ; si tu te soumettais à l'obéissance, tu te séparerais de moi ; si tu avais de l'humilité, tu me trancherais la tête. S. JEAN CLIMAQUE, 15e *degré*.

Les meilleures richesses sont de ne pas avoir de désirs. S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Il est plus courageux de se vaincre soi-même que de triompher des plus forts remparts ; et le courage ne peut aller plus loin. OVIDE.

On ne se purifie point de ses vices sans avoir de la cruauté dans l'âme. PHILON.

Réflexions de l'auteur.

Le Prophète prescrit de louer le Seigneur avec le tambour et le psaltérion. *Ps.* CL.

La peau dont se fait un tambour doit tout d'abord être sèche de toute humidité, et les cordes du psaltérion doivent non-seulement être sèches, mais encore être tordues, pour pouvoir produire un son. Il en est de même de nos cœurs et de nos corps : ce n'est que quand ils sont secs de toute humeur nuisible et des passions de la chair, autant du moins qu'il est possible, qu'alors enfin ils deviennent un tambour du Seigneur et un psaltérion à cordes harmonieuses, et qu'ils imitent la pureté de cet ornement sacré tissu de fin lin tordu. Isaac ne naît que quand ce qui arrive aux femmes a cessé dans Sara ; de même la joie spirituelle ne se produit en nous que quand les passions de notre chair commencent à s'affaiblir.

Dieu nous a donné deux bienfaits, mais en retour il exige de nous deux devoirs (car il y en a quelques-uns qu'il nous a donnés sans aucun travail ni souffrance de sa part, tandis qu'il en est d'autres où il eut à souffrir les plus grands tourments et les plus grandes peines) : voilà pourquoi, afin de lui rendre, pour ainsi

parler, la pareille, nous lui devons ces deux devoirs. Or quelques-uns sont, il est vrai, bien doux, comme sont certaines œuvres de piété et de dévotion ; mais quelques autres sont rudes et difficiles, comme la patience et le renoncement à soi-même.

Si l'on ne coupait fréquemment les branches naturelles d'un arbre greffé, les rameaux de la greffe ne grandiraient point, parce que la nature est une mère pour les premières, tandis qu'elle n'est qu'une marâtre pour les seconds. C'est pourquoi quiconque veut faire pousser dans son âme les rejetons des affections spirituelles, doit s'appliquer de tout son pouvoir à mortifier ses passions charnelles.

« L'homme patient vaut mieux que le courageux ; et celui qui est maître de son cœur vaut mieux que celui qui force les villes.» *Prov.* xvi, 32. Car véritablement celui qui se dompte soi-même triomphe de plus que s'il triomphait d'un empire. On dit que c'est remporter deux victoires que de se vaincre soi-même dans une victoire. Or la cause de cette victoire, c'est l'amour de Dieu. C'est ainsi que saint Jérôme écrit de Paula qu'elle triompha par un plus grand amour pour Dieu de son amour pour ses enfants qu'elle abandonnait lors de son départ pour Bethléem. Car l'amour de soi, si fort et si naturel, ne peut être véritablement vaincu que par l'amour de Dieu : lui seul est le plus fort, et tous les autres sont sous lui ; c'est donc inutilement que l'homme s'efforce de vaincre sans l'amour de Dieu cet amour de soi-même.

«Ne vous laissez point aller à vos mauvais désirs, et détournez-vous de votre propre volonté. Si vous contentez votre âme dans ses désirs déréglés, elle vous rendra la joie de vos ennemis. » *Eccli.* xviii, 30, 31. Du reste le même auteur prie, en ces termes, contre la cupidité et les affections déréglées de l'âme : « Ne me donnez point des yeux altiers, et détournez de moi toute cupidité. Eloignez de moi l'intempérance de la bouche ; que la passion de l'impureté ne s'empare point de moi ; et ne m'abandonnez pas aux excès d'une âme qui n'a plus de honte ni de retenue. » *Eccli.* xxiii, 5, 6. C'est à bon droit qu'il est dit : « Ne m'abandonnez pas » à cette espèce de bourreau et de tyran qui abuse de moi, selon ses caprices, comme d'un esclave qui lui a été livré. C'est

comme ceux dont parle l'Apôtre : « Dieu les a abandonnés à des passions ignominieuses. » *Rom.* I, 26.

« Heureux celui qui demeure avec une femme de bon sens, celui qui n'est point tombé par sa langue, et celui qui n'a point été asservi à des personnes indignes de lui. » *Eccli.* XXV, 11. Or on est asservi à des personnes indignes de soi, quand on est esclave de ses passions indignes d'une créature raisonnable, puisqu'elles sont le propre des bêtes.

Il appartient à la mortification de retrancher d'un seul coup la racine et le principe de tous les maux. Car la racine de tous les maux est d'obéir aux passions et aux mauvais désirs de notre chair, et de vivre d'après leur impulsion, ce qui appartient proprement aux bêtes. Or c'est de cette manière que vivent ceux dont il est dit : « Ils se sont abandonnés à toutes les passions de leur cœur, » *Ps.* LXII ; ainsi que ceux qui, dans Jérémie, sont montrés être incirconcis de cœur ; ainsi que ceux qui, dans le même prophète sont dits courir après la corruption de leur cœur. C'est à eux que s'adresse cette parole : « Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré ; j'ai permis à mon cœur de jouir de toute sorte de plaisirs. » *Eccle.* II, 10. Pour eux aussi cette ironie de Salomon : « Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse ; que votre cœur soit dans l'allégresse pendant votre premier âge ; marchez selon les voies de votre cœur et selon les regards de vos yeux. » *Eccle.* XI, 9, Le Prophète demande d'être délivré d'un homme de cette sorte, quand, au lieu de : « Ne portez point d'envie à celui qui est heureux dans sa mauvaise voie, à l'homme qui fait des injustices, » *Ps.* XXXVI, saint Jérôme traduit : « Ne portez point d'envie à l'homme qui fait ce qu'il pense. » On ne peut expliquer plus brièvement la corruption absolue d'un homme et sa méchanceté. Car celui qui fait tout ce qu'il pense et tout ce que lui suggère la passion, ne recule devant aucun crime. Job montre qu'il est bien loin de ce mal, quand il dit : « Si mon cœur a suivi l'attrait de mes yeux et si quelque souillure s'est attachée à mes mains. » *Job.* XXXI, 7. C'est donc à bon droit qu'il faut louer la mortification ou le renoncement à soi-même à qui il appartient de résister à ce mal et

d'accomplir ce qui est dit : « Ne vous laissez point aller à vos mauvais désirs et détournez-vous de votre propre volonté. » *Eccli.* XVIII, 30. Et cet autre précepte : « Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés. » *Galat.* V, 24. « Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez. » *Rom.* VIII, 13.

« Ecoutez, ma fille, et voyez ; inclinez votre oreille et oubliez votre peuple. » *Ps.* XLIV. Par ces paroles, l'Epoux avertit l'Epouse que si elle veut qu'il brûle d'amour pour elle, il faut qu'elle-même, à son tour, reporte tout son amour sur lui et oublie tout ce qu'elle chérissait le plus auparavant. C'est là cette magnifique disposition de l'âme, propre surtout au chrétien que nos pères ont coutume d'appeler renoncement à soi-même et mortification de la chair. L'Epoux lui-même, ainsi que ses disciples, nous ont laissé là-dessus des préceptes admirables et vraiment divins.

Quiconque s'attache à mortifier ses passions, qui sont les grands ennemis de notre âme, doit souvent, avec un grand désir du cœur, crier vers Dieu : « Quel est le nombre des jours de votre serviteur? quand exercerez-vous votre jugement contre ceux qui me persécutent? » *Ps.* CXVIII. « Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous pour toujours? » *Ps.* XII. « Jusques à quand mon ennemi sera-t-il élevé au-dessus de moi? regardez-moi et exaucez-moi, Seigneur, mon Dieu! » *Ibid.* « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, parce que l'homme m'a foulé aux pieds; il n'a point cessé de m'attaquer tout le jour et de m'accabler d'afflictions. Mes ennemis m'ont foulé aux pieds tout le jour, parce que le nombre de ceux qui me font la guerre est très-grand. » *Ps.* LV. Le nombre est très-grand, dit le Prophète, parce que notre ennemi le plus acharné est le vieil homme, dont les satellites sont en grand nombre; ce sont les diverses passions et les mauvais désirs de notre âme. Mais quand il aura remporté la victoire sur ces ennemis, qu'il se souvienne qu'il doit en remercier Dieu et dire avec le Prophète : « Je me réjouirai en vous, et vous serez le sujet de mon ravissement; je chanterai votre nom, vous qui êtes le Très-Haut; parce que vous avez mis mon ennemi en

fuite; qu'il est tombé et a péri devant votre face. » *Ps.* IX. Le psaume XVII, « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force, » est un chant triomphal pour célébrer la victoire que Dieu lui avait donnée sur ses ennemis, victoire qu'il y décrit longuement. De là ces paroles : « Car, c'est par vous que je serai délivré de la tentation; et ce sera par le secours de mon Dieu que je passerai le mur où je suis comme enfermé. » « C'est le Dieu qui m'a revêtu de force et qui a fait que ma vie a été pure. » « C'est lui qui instruit mes mains au combat, et qui a fait de mes bras comme un arc d'airain. » A ce psaume ressemble enfin celui qui commence par ce verset : « Que le Seigneur mon Dieu soit béni, lui qui apprend à mes mains à combattre, et à mes doigts à faire la guerre. » *Ps.* CXLIII.

La consécration d'un Nazaréen consistait principalement dans trois choses : 1° à s'abstenir de vin et de toute boisson pouvant enivrer; 2° à ne pas contracter de souillures en pleurant sur la mort de son père et de sa mère; 3° à laisser croître sa chevelure et à ne jamais souffrir que le fer passât sur la tête. Or les premières lois semblent désigner la mortification et l'apaisement des passions. Mais parmi toutes les passions vives et violentes, il y a l'amour pour les parents et le regret de leur mort. Ces deux sentiments, qui sont les plus grands, étant interdits, tous les autres sont censés aussi être interdits, quand ils passent les bornes. La même chose semble de même être entendue par la défense d'user du vin; car les passions immodérées, comme le vin, ôtent la raison et enivrent. Toutefois le vin désigne plus particulièrement les passions voluptueuses, et le deuil les passions turbulentes dont doit être exempt l'homme, pour ainsi dire d'une autre nature et d'un autre ordre, qui, exempt d'un certaine façon des choses humaines et consacré à Dieu, a passé à la participation de la nature divine. Par la chevelure où les cheveux qui viennent de la partie la plus haute et la plus excellente du corps, saint Jérôme entend les saintes pensées qui viennent de la partie la plus élevé de notre homme intérieur, c'est-à-dire de l'âme. Ce qui nous montre que le principal et le continuel devoir d'un homme consacré à Dieu est de nourrir son âme de la contem-

plation des choses divines. Les deux devoirs d'un homme parfait, savoir la mortification et la prière, sont donc marqués par ces prescriptions des Nazaréens : et c'est en elles que se trouve presque tout l'abrégé de la vie spirituelle.

Les paroles suivantes de l'Epouse montrent que toute la vie du chrétien est une croix, si on la conforme à la règle de la perfection évangélique : « Mes mains étaient toutes dégoûtantes de myrrhe, et mes doigts étaient pleins de la myrrhe la plus précieuse. » *Cant.* v, 5. Car, par ces paroles, elle a voulu indiquer que la vie d'un homme évangélique était toute pleine de myrrhe, c'est-à-dire de mortification et de macération de la chair. Quant au mot de *mains,* il est clair qu'il signifie nos actions. « Or ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec tous ses vices et ses convoitises. » *Galat.* v, 24. Aussi, comme dans la chair il y a beaucoup de fenêtres pour les sens et beaucoup de membres qui ont servi à l'iniquité pour faire l'iniquité, et que dans l'âme il y a beaucoup de mauvais désirs et de passions qui s'opposent aux lois de Dieu, un homme pieux doit se faire avec tout cela tout autant de croix, afin que mort de cette manière à la chair, il marche en esprit et vive pour Dieu. C'est pourquoi il est nécessaire qu'il ait ses mains et ses doigts pleins de myrrhe, pour pouvoir mortifier tant de membres qui sont sur la terre.

A cela se rapportent aussi ces autres paroles de l'Epouse : « Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe; il demeurera sur mon sein. » *Cant.* I, 12. Je ne crois pas que l'on ait pu désigner d'une manière plus convenable la vie et la doctrine de notre Sauveur. Si, en effet, on parcourt sa vie depuis le commencement jusqu'à la fin et son corps très-pur depuis la tête jusqu'à la plante des pieds, que trouvera-t-on autre chose que la myrrhe, c'est-à-dire des amertumes, des travaux et des souffrances ? De sorte que c'est à bon droit qu'il a été dit de lui : « Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse; et après avoir été élevé j'ai été humilié et rempli de trouble. Car, les flots de votre colère ont passé sur moi, et les terreurs dont vous m'avez frappé m'ont tout troublé. » *Ps.* LXXXVII. Au reste, il n'est pas

étonnant que celui qui porte tous les péchés du monde dans son corps ait souffert tant de maux. Si l'on considère maintenant avec plus de soin sa doctrine, qu'y trouvera-t-on autre chose que de la myrrhe, c'est-à-dire, la mortification, l'abnégation de soi-même, la croix, la douleur, la faim, la soif, l'humilité, la patience, la pauvreté, la nudité, le mépris de tous les biens? Voilà pourquoi l'Epouse, décrivant parties par parties son admirable beauté, dit ces paroles : « Ses lèvres sont comme des lis qui distillent la myrrhe la plus pure, » *Cant.* v, 13; paroles par lesquelles elle indique la pureté et la beauté de sa doctrine qui, tout entière, consiste dans la mortification de la chair et des passions. Que l'âme fidèle donne donc tous ses soins à déposer sur son sein ce bouquet de myrrhe. Or, ce sein signifie l'intelligence et le sentiment, afin que dans une pieuse et ardente affection elle contemple les douleurs de l'Epoux. Il arrivera ainsi qu'enflammée de son amour, elle s'efforcera de l'imiter, de se rendre semblable à lui, et pourra dire avec l'Apôtre : « Je suis attaché à la croix pour Jésus-Christ. » *Galat.* II, 19. Ou encore : « Je porte imprimés sur mon corps les stigmates de mon Seigneur Jésus. » *Galat.* VI, 17. C'est pour cela que dans tout le livre du Cantique on trouve si souvent, d'une manière particulière, le nom de la myrrhe, tandis qu'on ne fait mention que d'une manière générale des autres vertus sous la désignation commune d'aromates et de poudres de senteur : c'est pour cela que l'Epouse ayant invité l'Epoux à visiter son jardin, en lui disant : « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, etc., » celui-ci, après avoir rempli ce désir, ajoute : « Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse : j'ai recueilli ma myrrhe avec mes parfums. » *Cant.* v, 1. *Je suis venu,* au temps passé, et non pas à l'impératif présent, comme le montrent facilement les textes grec et hébreu. Vous voyez donc ici qu'il est fait tout particulièrement mention de la myrrhe, pour laquelle le céleste Epoux est pris surtout d'affection, par la raison que c'est en elle que se montre principalement l'image de toute la vie de l'Evangile, c'est-à-dire de la vie surnaturelle.

La nécessité de la mortification, nommée circoncision du cœur

dans les saintes Ecritures, circoncision par laquelle nous réprimons l'intempérance de nos passions, est parfaitement enseignée dans ces paroles de Jésus-Christ : « Il émondera toutes les branches qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage, *Joan.* xv. 2; texte qu'il faut rapporter non-seulement aux tribulations au moyen desquelles Dieu purifie le cœur des justes, mais encore à la grâce de la mortification par laquelle il s'attache à retrancher les mauvaises affections de l'âme. Que ce soit là une œuvre toute particulière de la grâce divine, c'est ce que montrent ces paroles du Cantique : « Le temps de tailler la vigne est venu. » II, 12. Car, comme dans ce même endroit, sous l'allégorie du printemps, l'Epouse décrivait le temps et les vertus de la grâce de l'Evangile, elle compte cette vertu de la mortification au nombre de celles qui surtout regardent la perfection de la vie évangélique.

Il est souvent fait mention, dans le livre des Cantiques, de myrrhe et d'encens. Aussi l'Eglise elle-même, en ce qui concerne une assemblée de justes, est-elle appelée une montagne de myrrhe et une colline d'encens. « J'irai, dit l'Epoux, à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens. » *Cant.* IV, 6. Or on sait très-bien que la myrrhe désigne la mortification et l'encens la prière; et si, entre toutes les autres vertus, il est fait principalement mention de ces deux-là, c'est que le but de la vie spirituelle étant, d'après la meilleure partie de nous-mêmes, c'est-à-dire de l'esprit, de vivre comme les anges et de méditer sans cesse sur les biens célestes, il n'y a que la prière ou l'élévation de l'âme qui puisse remplir ce devoir. Puis, comme nos passions, la molle éducation et l'indulgence de notre chair nous retardent beaucoup dans cette étude spirituelle et nous empêchent de monter, la mortification se joint à la prière pour écarter et retrancher tous ces obstacles, en crucifiant la chair elle-même avec ses vices et ses concupiscences. Car de même que la nature a donné la colère comme compagne à la concupiscence pour aplanir le chemin à cette dernière et éloigner bien loin les obstacles qui s'opposent aux hommes cupides; de même la mortification a été donnée comme sœur et comme compagne à la prière

pour lui aplanir et lui faciliter le chemin vers le ciel. Dès que ceux qui ne l'ont pas veulent prier et monter en esprit vers le ciel, empêchés dans leurs efforts par une foule de soins et de soucis, ils sont rejetés en bas souvent malgré eux et malgré leurs résistances, par la raison qu'ils ont voulu monter sans échelons ou sans secours. Or l'échelle qui fait monter en haut est la mortification de la chair et le mépris des choses terrestres.

Entre autres louanges de l'Epouse, il y a aussi celle-ci que ses « lèvres sont vermeilles comme une bandelette d'écarlate. » *Cant.* IV, 3. Or ici la couleur de sang paraît vouloir signifier aussi bien la vertu de patience que l'ardeur de la charité, afin que nous comprenions par là que tous les discours des justes ou des prédicateurs doivent rouler sur la charité chrétienne ou sur le support des peines et des souffrances.

Rien n'aide autant au zèle de la mortification qu'une méditation dévote et attentive de la doctrine et de la vie de notre divin Sauveur. C'est ce que l'Epouse insinue, quand elle dit : « Les mandragores ont répandu leur agréable odeur à nos portes [1]. » *Cant.* VII, 13. Quelques-uns ont cru que les mandragores étaient une plante qui rendait les femmes fécondes, et c'est à ce titre que nous lisons que Rachel les désirait avec tant d'ardeur. Toutefois saint Augustin réfute ce sentiment dans son *Livre contre Faustus*, XXII, LVI, et dit que les mandragores sont des pommes; il en a vu d'assez belles et d'une odeur agréable, mais du reste ayant peu de goût. Or ces pommes, dit-on, signifient la doctrine et la vie de notre Sauveur dont l'agréable odeur s'est répandue dans le monde entier par la prédication des apôtres : doctrine belle et douce quand elle est prêchée, mais toutefois âpre et insipide quand on la mange, c'est-à-dire quand on la met à exécution. Pline, dans son *Histoire naturelle*, liv. XXV, c. XIII, dit que l'odeur des mandragores est très-soporifique, et que leur suc amène une si grande torpeur que ceux qui en ont bu en trop grande quantité ne sentent point les coups qu'on leur donne et

[1] L. de Grenade joint les mots *in portis nostris* à ce membre de phrase. La Vulgate, au contraire, dans l'édition de dom Calmet, les joint à la phrase suivante, *in portis nostris omnia poma.*

les blessures qu'on leur fait, et qu'ils finissent par mourir. Or c'est spirituellement dans l'âme une méditation pieuse et attentive de la doctrine et de la vie de notre Seigneur : elle a comme une certaine force soporifique qui la fait dormir et reposer doucement dans le Seigneur, dormir de ce sommeil dont il est défendu de réveiller l'Epouse du Cantique, dormir de ce sommeil qui lui fait dire avec le Prophète : « Je dormirai en lui et je me reposerai dans la paix. » *Ps.* IV. Mais si l'on boit en trop grande quantité le suc de ces fruits, c'est-à-dire si l'on se livre de toute son âme à cette sainte méditation, on ne sent plus ni les coups ni les blessures, on n'est plus troublé ni réveillé de son sommeil par aucune des adversités de ce monde, on devient presque insensible à tous ses traits. L'Apôtre nous atteste qu'il est dans cet état, quand il dit : « Le monde est crucifié pour moi et je le suis pour le monde. » *Galat.* VII, 14. C'est dans cet état qu'étaient aussi ceux dont il dit : « Vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés, sachant que vous avez des biens meilleurs et qui ne périront jamais. » *Hebr.* X, 34. Ceux aussi dont il dit : « Il faut maintenant, mes frères, que je vous fasse connaître la grâce que Dieu a faite aux églises de Macédoine : c'est que leur joie s'est augmentée à propos des rudes épreuves qu'ils ont supportées, et que leur extrême pauvreté a répandu avec abondance les richesses de leur charité sincère. » II *Cor.* VIII, 1, 2. C'est de même aussi que les apôtres s'en allaient pleins de joie à l'assemblée du conseil. C'est à cause de cela que saint Laurent, étendu sur un gril où il rôtissait, dit au cruel tyran : « Ces charbons me sont un rafraîchissement. » Les martyrs n'avaient aussi qu'une parole : « Brûlez, coupez, frappez, déchirez, rôtissez, tournez et retournez. » Car le suc abondant de ces fruits, endormant tous les sens du corps, changeait, pour ainsi dire, l'homme en Dieu. Il est dit aussi de saint Bernard, qu'au commencement de sa conversion, il était tellement absorbé en esprit que c'est à peine s'il se servait, comme homme, de ses sens. Aussi lit-on sur ce sujet d'admirables choses dans sa vie.

« Sara conçut Isaac quand ce qui arrive d'ordinaire aux femmes eut cessé chez elle, » *Gen.* XVIII, 2; pour nous faire com-

prendre que la joie spirituelle et l'allégresse du cœur, dont Isaac est la figure (Isaac signifie *rire*) naissent surtout dans l'âme quand les passions et les goûts de la chair ont cessé en nous. En effet, tant que les passions de la chair et l'amour des biens terrestres vivent en nous, l'esprit peut beaucoup moins s'élever vers les biens célestes. C'est ainsi que Benjamin vient au monde quand sa mère Rachel meurt; car c'est de lui dont il est écrit : « Le bien-aimé du Seigneur demeurera en lui avec confiance; le Très-Haut le couvrira de son ombre tout le jour et reposera entre ses épaules. » *Deut.* XXXIII, 12.

On n'arrive pas tout d'un coup au sommet; et voilà pourquoi personne n'est tourmenté cruellement, quand il ne peut encore arracher les mauvaises racines de ses maux, pourvu toutefois qu'il n'y succombe pas. Souvent cet état tourmente si bien les hommes pieux qu'ils se voient forcés de crier avec l'Apôtre : « Malheureux que je suis! qui donc me délivrera de ce corps de mort? » *Rom.* VII, 24. C'est pourquoi le Saint-Esprit, selon l'interprétation de l'un des saints Pères, nous console d'une certaine manière en portant, dans l'ancienne loi, le précepte de ne pas immoler le même jour la mère avec les petits. *Levit.* XXII. Or cette loi faite, il est vrai, pour habituer les hommes à la pitié et à la commisération, veut dire aussi que par suite de la loi commune des choses il ne peut se faire que l'on immole en même temps et à la fois la cupidité qui est la mère de tous les crimes, et tous les crimes qui en découlent. C'est pour cela que les lépreux, déjà guéris, ont l'ordre de raser et non pas d'arracher entièrement leurs poils, par la raison que l'on peut retrancher les rejetons des maux, mais non pas de même leurs racines. Aussi, est-ce à bon droit que l'on blâme ceux qui se blessent vivement de quelque offense faite par des hommes pieux ou de l'intempérance de quelqu'une de leurs passions, puisqu'il n'est pas possible que tous les mauvais désirs soient entièrement et du coup arrachés avec toutes leurs conséquences. Ce n'est pas dans une seule année, mais peu à peu dans les années suivantes, que le Seigneur ôta les mauvais rejetons des Cananéens de la terre promise aux enfants d'Israël, « de peur que les bêtes de la terre

ne se multipliassent et ne s'élevassent contre eux. » *Deut*. VII, 22. Car il y aurait multiplication des maux de l'orgueil et des rejetons de la vaine gloire, si l'homme n'avait à subir en lui aucun ennemi pour l'avertir tous les jours de sa faiblesse.

On ne doit point se décourager ou se livrer à un chagrin immoderé quand on sent s'élever en soi les mouvements déréglés des passions, pourvu cependant qu'aidé du secours du Seigneur on n'y donne point son consentement, et qu'on ne s'écarte pas de sa voie à cause d'eux. Les vaches qui transportaient l'arche du Seigneur du pays des Philistins dans la terre des Hébreux, marchaient droit devant elles et ne s'écartaient point du chemin, bien que, malades de ne pas avoir leurs petits avec elles, elles remplissent l'air de leurs mugissements. De même pour nous, terminons notre course avec force et courage, malgré les murmures et les frémissements de la chair. Car quiconque marche de la sorte a pour guide Dieu lui-même au dedans de lui.

Il n'y a point de différence entre l'amour de soi-même et la propre volonté; si ce n'est peut-être que la propre volonté comprend plus manifestement certaines choses qui ne sont pas autant désignées sous le nom d'amour-propre. Ce dernier, en effet, convoite surtout les richesses, les honneurs et les plaisirs; l'autre désire aussi tout cela; mais de plus, elle brûle d'un amour immodéré par la curiosité et les sciences du monde, comme aussi d'un grand désir pour toutes autres choses semblables; amour immodéré et désir qui détournent du goût des choses divines. Voyez maintenant quels sont les degrés par lesquels passe la malice de la propre volonté. D'abord, elle se soustrait elle-même à la domination de son Créateur en voulant se poser contre son empire. En second lieu, la volonté propre, autant qu'il est en elle, supprime Dieu. Car elle voudrait que Dieu ne pût ou ne voulût, ou ne sût tirer vengeance des péchés qu'elle commet. Or, qu'est-ce que cela, sinon vouloir que Dieu n'existe pas? C'est donc une malice cruelle et exécrable que celle qui veut renverser la puissance, la justice et la sagesse de Dieu. Elle est en cela une bête cruelle, une bête des plus féroces, une louve des plus rapaces, une lionne des plus terribles.

Un grand nombre de gens, quand on les invite à faire des bonnes œuvres, ont coutume de répondre : Je suis pauvre et n'ai point de quoi pouvoir faire du bien aux autres. Je leur réponds à mon tour que la plus grande partie de la vie chrétienne consiste autant à ne pas faire qu'à faire. En effet, réprimer toutes ses passions et ses mauvais désirs et les mettre sous le joug, c'est-à-dire ne pas leur céder et ne pas faire ce qu'ils nous demandent avec tant d'importunité, réprimer aussi la trop grande licence de la langue, la curiosité ou le manque de modestie des yeux, pour ne pas désirer tout ce que nous voyons, c'est là la plus grande partie de la philosophie du chrétien. C'est par ces degrés qu'on arrive au sommet de la charité en quoi consiste toute la vie chrétienne. Or, par elle-même, la charité n'est pas tellement difficile qu'elle ne soit remplie de toutes les joies et de toutes les douceurs : toutefois y monter, c'est-à-dire chasser de son âme l'amour immodéré de soi-même, voilà ce qui est vraiment difficile, parce que ce sentiment est tellement enraciné en nous que, selon la parole d'un homme rempli de l'esprit de Dieu, s'il était possible qu'un homme tout entier mis sous un pressoir voulût chasser cet amour de lui-même, il ne sortirait de tous ses nerfs, de ses veines, de ses os et de sa moelle presque rien autre chose que cet amour de soi-même : cependant on sait bien que quand il est immodéré il est le principe de tous les maux. Il arrive de là que, comme il est beau surtout de vaincre les mouvements déréglés de son âme, la plus belle de toutes les victoires est de triompher de cet amour qui est le plus puissant de tous les mouvements de l'âme, puisque c'est de lui que naissent tous les autres.

Les barbiers commencent par adoucir la barbe avec de l'eau chaude, ensuite ils la coupent facilement avec le rasoir. Pareillement, un homme pieux doit d'abord adoucir son âme par la chaleur de la dévotion : une fois adoucie, il en retranchera facilement avec le rasoir de la mortification les affections nuisibles et les mauvais désirs.

Ceux qui, s'appliquant avec soin à la prière, se refusent aux peines de la mortification à laquelle se rapportent les exercices spirituels, ressemblent à ces théologiens qui, après avoir appris

tous les arts libéraux pour se rendre propres à étudier les saintes lettres, restent cependant en route et, oubliant le but où ils tendaient, atteignent à peine à la connaissance de celles-ci.

La force et la puissance admirables de la grâce divine sont on ne peut mieux figurées dans le sacrifice d'Elie. « Car le feu du Seigneur tomba du ciel et dévora l'holocauste, le bois et les pierres, la poussière même et l'eau qui était dans la rigole autour de l'autel. » III *Reg.* XVIII, 38. Or ceci nous désigne la mortification de notre chair et de nos passions. Et que cela soit la plus grande marque de notre foi, c'est ce que montre ce qui se lit ensuite : « Le peuple l'ayant vu, il se prosterna le visage contre terre et dit : C'est le Seigneur qui est le vrai Dieu; c'est le Seigneur qui est le vrai Dieu. » *Ibid.*, 39. Tout homme donc qui a consumé ses passions par ce feu de l'esprit divin a au dedans de lui une grande marque de sa foi.

« Rachel nomma son fils Bénoni, c'est-à-dire le fils de ma douleur; mais son père le nomma Benjamin, c'est-à-dire le fils de la droite. » *Gen.* XXXV, 18. Celui donc que la chair appelle *le fils de la douleur,* l'esprit le nomme *le fils de la droite.* Car ce qu'il y a de plus pénible et ce qui fait surtout l'éloge de l'esprit, c'est ce que la chair enfante avec douleur.

Jésus-Christ nous a faits rois et prêtres, car il nous a donné la grâce pour prier et la force pour régler et modérer nos passions par son esprit; deux choses en quoi consiste presque toute la philosophie du chrétien. C'est pour cela que les saints Pères nous recommandent autant le zèle pour la prière et la mortification. L'une concerne les devoirs du prêtre et l'autre ceux du roi : et toutes deux nous sont désignées par l'encens et la myrrhe dont il est si souvent fait mention dans le Cantique des cantiques.

XCIII.

Liberté; servitude.

L'esprit ignore la grâce de la liberté qu'enchaîne la servitude de la crainte. S. GRÉGOIRE, *Pastoral.*

En accueillant volontiers les mauvaises suggestions de l'an-

tique ennemi, l'homme vaincu se livre ensuite violemment à ses tentations. Voilà pourquoi le démon parle tout d'abord avec douceur à la femme dans le paradis; mais ensuite il l'entraîne même malgré ses résistances et lui donne presque la mort, une fois qu'il l'a vaincue par le plaisir. Id., *Morales*, XV, VIII.

« La pierre, c'est-à-dire Jésus-Christ, répandait des ruisseaux d'huile. » *Job.* XXIX, 6. « Le joug sera comme réduit en poudre et anéanti par l'abondance de l'huile. » *Isa.* X, 27. C'est-à-dire que tant que nous sommes oints de la grâce du Saint-Esprit, nous sommes délivrés du joug de notre captivité. Id., *ibid.*, XX, XIII.

Tout étant prisonnier, Joseph luttait contre l'iniquité qui dominait, et, tout en étant esclave, il était libre. Id., *ibid.*, XXVII.

« Qui a laissé aller libre l'âne sauvage et qui lui a rompu ses liens? Je lui ai donné une demeure dans la solitude et des lieux de retraite dans une terre pleine de salines. » *Job.* XXXIX, 5, 6. Il faut sous-entendre ici, *sinon moi*. L'âne sauvage qui habite dans les déserts signifie la vie de ceux qui se tiennent éloignés du commerce des hommes du siècle. L'Ecriture dit qu'il est mis en liberté, parce que c'est une grande servitude que d'être occupé des affaires séculières qui nous accablent l'esprit, bien que ce soit volontairement qu'on s'en occupe. Or pour être parfaitement libre de cet état de servitude, il n'y a qu'à ne rien désirer en ce monde. Car on porte le joug d'un dur esclavage quand on souhaite la prospérité et que l'on craint le malheur. Mais si une fois on vient à secouer le joug pesant de tous les désirs temporels, alors on commence à jouir dès cette vie d'une certaine liberté qui consiste à ne plus être pressé du désir d'une félicité terrestre, ni de la crainte de quelque malheur temporel. C'est du joug de cette dure servitude dont le Sauveur voyait les hommes du monde accablés, quand il leur dit dans son Evangile : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau est léger. » *Matth.* XI, 28, 29, 30. Et, en effet, c'est un joug très-rude et très-dur

d'être assujetti aux choses temporelles, d'ambitionner les avantages de la terre, de vouloir retenir des biens passagers, de ne s'appuyer que sur ce qui est fragile, d'avoir une ardente passion pour les choses périssables et de vouloir bien en même temps passer avec ce qui passe et s'écoule sans cesse. Car tout s'éloignant de nous contre notre gré, il arrive souvent que ce qui nous avait coûté beaucoup de peines par l'ardent désir que nous avions de l'obtenir, nous tourmente ensuite par la crainte de le perdre. Il est donc vrai de dire que celui-là est en liberté qui, ayant foulé aux pieds tous les désirs de la terre et s'étant déchargé du fardeau de la concupiscence des choses du monde, a mis son âme dans un état d'assurance et de repos. A ces paroles : « Qui a brisé ses liens? » il faut ajouter, *si ce n'est moi*. Or nos liens sont véritablement brisés quand les secrètes attaches de nos désirs charnels sont rompues par le secours divin de la grâce. Ainsi, Dieu rompt les liens de l'âne sauvage quand il brise dans l'esprit de quelques-uns des élus les nœuds des pensées basses et terrestres qui s'y sont formés; et que par la miséricorde de sa grâce, il dégage leur âme de tous les attachements qui pouvaient l'arracher aux choses du monde. « Je lui ai donné une demeure dans la solitude et une tente dans une terre pleine de salines. » Par cette solitude corporelle il faut entendre ici la solitude du cœur. L'Ecriture attribue donc premièrement à ceux qui veulent bien vivre la solitude de l'âme, afin qu'ils fassent cesser au dedans tous les bruits des désirs terrestres; que par la grâce de l'amour divin, ils effacent tous ces soucis qui s'élèvent du fond de leur nature corrompue; qu'ils chassent de devant les yeux de leur cœur, comme avec la main d'une sage circonspection, tous les mouvements des pensées volages et légères qui voltigent, comme des mouches importunes, autour de leur âme; et qu'ils se fassent au dedans d'eux-mêmes comme une demeure éloignée de tous les bruits du dehors, pour s'y retirer avec le Seigneur et s'y entretenir avec lui seul dans le silence par la voix secrète de leurs désirs. C'est de cette demeure secrète du cœur qu'il est dit dans l'Ecriture : « Il se fit un silence dans le ciel, comme durant une demi-heure. » *Apoc.* VIII, 1. L'Eglise des élus est un ciel qui,

élevé vers les choses sublimes et éternelles par la contemplation, réprime les pensées tumultueuses qui se forment dans le fond corrompu de notre cœur, et établit au dedans un admirable silence pour Dieu. Mais parce que cet heureux silence de la contemplation ne peut être parfait pendant cette vie, l'Ecriture dit qu'il ne dura environ qu'une demi-heure. Car quand les bruits importuns des pensées du monde s'insinuent dans l'âme malgré elle et lors même qu'elle se porte avec plus d'ardeur aux choses du ciel, ils détournent et rabaissent violemment ses yeux spirituels vers les choses basses et terrestres. C'est pourquoi il est écrit : « Le corps qui se corrompt appesantit l'âme; et cette habitation terrestre rabaisse l'esprit malgré la vivacité de ses pensées. » *Sap.* IX, 15. « Et une tente dans une terre pleine de salines. » Le sel excite ordinairement la soif, de sorte que, comme les saints sont continuellement embrasés pendant cette vie de désirs ardents pour la céleste patrie, il est dit ici qu'ils habitent dans une terre pleine de salines. Ils sont sans cesse embrasés, afin qu'ils aient soif; et ils ont soif, afin d'être désaltérés, selon ces paroles : « Bienheureux ceux qui auront faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » *Matth.* V, 6. Id., *ibid.*, XXX, XII.

La libre servitude est auprès du Seigneur; ce n'est pas la nécessité, mais la charité qui se fait esclave : « Car, dit l'Apôtre, vous êtes appelés, mes frères, à la liberté. Prenez garde seulement que cette liberté ne vous soit une occasion de vivre selon la chair; mais assujettissez-vous les uns aux autres par une charité spirituelle. » *Galat.* V, 13. S. AUGUSTIN, *Commentaire sur le psaume* XCIX, 1.

Celui qui prend plaisir à la véritable liberté doit désirer d'être libre de l'amour des choses périssables; et celui qui veut régner doit s'attacher de toutes ses forces à Dieu, le seul maître et souverain de toutes choses. Id., *Traité de la vraie religion.*

Le juste, même étant esclave, est libre; le méchant, même étant roi, est esclave; il est esclave non pas d'un seul homme, mais, chose plus dure encore, d'autant de maîtres qu'il a de vices. Id., *Cité de Dieu*, liv. IV.

Voulez-vous que votre chair soit l'esclave de votre âme? que votre âme serve Dieu? vous devez être gouverné pour pouvoir gouverner vous-même. Id., *Commentaire sur saint Jean.*

Servir, pour le sage, est une liberté; d'où il suit que commander, pour l'insensé, est une servitude; et, chose pire encore, moins il a d'hommes sous sa domination, plus il a de maîtres et des plus fâcheux à servir. Car il est l'esclave de ses propres passions et de ses mauvais désirs à la domination desquels il ne peut échapper ni jour ni nuit, parce que c'est au dedans de lui qu'il a ses maîtres, au dedans de lui qu'il souffre la servitude la plus intolérable. S. Jérôme, *Lettre à Simplicien.*

Ce n'est pas la nature, mais la folie qui fait l'esclave, comme ce n'est pas non plus l'affranchissement, mais la science qui fait l'homme libre. S. Ambroise, *Lettres.*

Celui-là est libre dans quelque condition que ce soit d'esclavage, qui ne se laisse pas prendre par l'amour, attacher par les chaînes de l'avarice, lier par la crainte du crime; celui qui attend le présent en toute assurance et qui ne s'effraie pas de l'avenir. Id.

Est esclave tout homme que la crainte abat, que le plaisir enlace dans ses filets, que les passions mènent, que la colère exaspère et que la tristesse décourage; car toutes les passions sont serviles. Id.

On est l'esclave de celui par qui l'on est vaincu, comme le témoigne l'Apôtre lui-même. L'un obéit à l'injustice, l'autre à la colère; celui-ci à l'orgueil, celui-là à la cruauté; un autre à la malice, un autre encore au ressentiment. Je ne sais comment on ose se dire libre quand on a tant de maîtres qui vous tiraillent de tous côtés. A quoi sert d'être libre dans le monde et d'être esclave dans sa conscience? Au dehors, nous nous voyons élevés par la noblesse de notre origine, et au dedans esclaves par la faiblesse de notre âme; maîtres de ceux qui ne font point de crimes et esclaves des crimes eux-mêmes. Eusèbe d'Emèse, *Homélie* 8 *sur la pâque.*

« Rendez-moi comme un de vos mercenaires. » *Luc.* xv, 19. L'enfant prodigue fait cette demande, parce que ayant compris qu'à l'étranger la liberté est une servitude il croit que chez son

père la servitude sera pour lui une liberté. S. PIERRE CHRYSOLOGUE, *Sermon sur l'enfant prodigue.*

Si vous voulez échapper à la condition d'esclave, retirez-vous à vous-même la servitude ; vous deviendrez libre, si vous vous affranchissez de vos passions. EPICTÈTE.

C'est la trop grande liberté qui nous rend pires que nous-mêmes. TÉRENCE.

Il est beau de vivre de manière à n'être point l'esclave, non-seulement d'un homme, mais même d'une passion; il est beau de mépriser toutes les passions, de n'avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de quoi que ce soit, de consulter plutôt l'intérêt public que sa propre volonté, de ne se fier à personne, de résister au grand nombre. CICÉRON, *Discours pour Sylla.*

La liberté est le pouvoir de vivre comme l'on veut. Or celui-là vit comme il veut qui fait le bien, trouve sa joie dans le devoir, a pesé et prévu sa manière de vivre, qui n'obéit pas même aux lois par crainte, mais les suit librement et les respecte. Id., *Paradoxe*, V.

(Voyez, du reste, dans Cicéron, quels sont ceux qui sont véritablement libres.)

Réflexions de l'auteur.

« Pour moi, je suis charnel, vendu pour être assujetti au péché. » *Rom.* VII, 14. C'est-à-dire je suis sous la tyrannie de la chair et des appétits sensuels, d'où je comprends qu'il y a dans mes membres une autre loi qui me captive. Ceci est dit à cause de la grande force de nos passions qui nous poussent vivement au péché. Aussi Salomon n'a-t-il pas passé cette misère sous silence, quand, parlant de la courtisane, il dit : « Elle prend ainsi le jeune homme au filet par de longs discours, et elle l'entraîne par les caresses de ses paroles. Et lui la suit aussitôt avec joie, comme un bœuf que l'on mène pour servir de victime et comme un agneau qui va à la mort en bondissant. » *Prov.* VII, 21, 22. Voyez avec quelle joie, avec quels transports les impies courent au péché ! « et cependant il ignore (le jeune homme) qu'on l'entraîne pour le lier, comme un oiseau qui courrait à grande hâte

dans le filet. » *Ibid.*, 22, 23. Vous voyez donc ici les chaînes, la captivité et les filets ; que si vous y tenez encore, efforcez-vous de rompre ce filet de l'amour, et alors vous éprouverez les forces de ce tyran.

Le Lévitique nous déclare que la véritable liberté de l'homme, au moyen de laquelle l'homme, délivré des chaînes des passions terrestres, s'élance libre vers les choses du ciel, que cette liberté, dis-je, est un très-grand bienfait de Dieu, quand il dit : « Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tirés de la terre des Egyptiens afin que vous ne fussiez point leurs esclaves, et qui ai brisé les chaînes qui vous faisaient baisser le cou pour vous faire marcher la tête levée. » XXVI, 13. Or ce n'est pas ainsi que marchait cette femme qui, possédée du démon depuis dix-huit ans, marchait tellement courbée, qu'elle ne pouvait voir le ciel. Jésus-Christ parle au long de cette liberté dans l'Evangile, quand il dit : « Si vous demeurez attachés à ma parole, vous serez effectivement mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » *Joan.* VIII, 29, 30.

« Là où est l'Esprit de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, là est la vérité. » II *Cor.* III, 17. Comment, dit Origène, pourrons-nous trouver cette liberté spirituelle, la chose la plus précieuse de toutes et possédée par le plus petit nombre des mortels, nous qui sommes les esclaves du siècle, de l'argent et des désirs de la chair ? Pour moi, je me reprends, je me juge moi-même, je me reproche mes fautes. Que ceux qui m'écoutent voient ce qu'ils penseront d'eux-mêmes ; pour moi, je dis en attendant que tant que je fus l'esclave de quelqu'un je ne me suis point tourné vers le Seigneur, et que je n'ai obtenu aucune liberté tant que de semblables affaires et sollicitudes m'ont pris dans leur étreinte. Oui, je suis l'esclave des affaires et des soucis qui m'étreignent ; car je sais qu'il est écrit que chacun est l'esclave de celui par qui il est vaincu. Quand même l'amour de l'argent ne triompherait pas de moi, cependant je suis avide de louanges, je poursuis la gloire humaine, et je dépends si bien des physionomies et des discours des hommes, que je m'inquiète de savoir ce que celui-ci pense de moi, comment celui-là me traite, pour ne pas déplaire

à l'un si je plais à l'autre. Or tant que je recherche tout cela j'en suis l'esclave. Mais qui donc me donnera cet affranchissement? qui me délivrera de cette servitude si honteuse? sinon celui qui a dit : « Si c'est le Fils qui vous a délivrés, alors vous serez vraiment libres. » *Joan.* VIII, 36.

TROISIÈME CLASSE.

DES BÉATITUDES, DES DONS, DES SACREMENTS, DES FINS DERNIÈRES ET DE QUELQUES AUTRES SUJETS.

I.

Bienheureux les pauvres d'esprit.

La pauvreté consiste dans le manque d'attachement de l'esprit, et non pas dans l'absence d'une quantité plus ou moins grande de possessions. Car celui-là est riche qui sait s'accommoder de la pauvreté. S. Grégoire, *Homélie* 6 *sur Ezéchiel.*

Les saints regardent les richesses de la vie présente comme de la pauvreté. Car rien de ce qui est hors de Dieu ne satisfait le cœur de celui qui le cherche sincèrement. D'ordinaire, l'abondance devient une charge à ceux qui la recherchent ; car tout en se hâtant d'arriver à la patrie, ils sont forcés de porter de lourds fardeaux. Id., *Morales*, XXII, iii.

Ceux-là sont pauvres d'esprit qui rendent grâces à Dieu quand ils font une bonne action et s'accusent eux-mêmes quand ils en commettent une mauvaise. S. Augustin, *de la Parole du Seigneur.*

Je vais vous rapporter un fait arrivé il y a quelques jours à Nitria : Un frère, plus économe qu'avare, laisse en mourant cent sols qu'il avait amassés en tissant du lin. Les moines assemblés délibérèrent (car, en ce lieu, les religieux, au nombre d'un millier environ, habitaient séparément dans des cellules) pour savoir quel châtiment il fallait imposer à une faute aussi grave. Quand chacun eut donné son avis, et que les Pères les plus haut placés eurent pris une résolution, ils décrétèrent, le Saint-Esprit parlant en eux, que l'argent serait enterré avec le moine prévaricateur. Cet événement répandit une telle terreur dans toute l'Egypte, qu'on regarda depuis comme un crime de laisser, en

mourant, même une seule pièce d'argent. S. Jérôme, *Lettre à Eustochie.*

Ce n'est pas la pauvreté, mais l'amour de la pauvreté que l'on regarde comme une vertu. S. Bernard.

Bienheureux celui qui ne court pas après ces biens dont la possession est une charge, l'amour une souillure et la perte un tourment. Ne vaut-il pas mieux que vous mettiez votre honneur à mépriser ces biens dont la perte vous serait une douleur? Id., *Lettres.*

Quel martyre plus grand que de souffrir la faim au milieu d'un festin, le froid dans de nombreux vêtements d'étoffes précieuses, la pauvreté au milieu des richesses que le monde nous offre, que le démon nous montre et que notre convoitise désire. Aussi, le royaume des cieux est-il promis également aux martyrs et aux pauvres, parce qu'on l'achète par la pauvreté et qu'on le gagne sans retard en souffrant pour Jésus-Christ. S. Bernard, *Sermons.*

Supporter la pauvreté avec égalité d'âme, c'est avoir la vertu de patience ; la rechercher de soi-même, c'est avoir la vertu de sagesse. Il y en a qui veulent être pauvres, mais à la condition que rien ne leur manquera; et ainsi, ils aiment la pauvreté sans vouloir souffrir aucun besoin. Il en est d'autres qui sont doux, mais aussi longtemps seulement qu'on ne dit ou qu'on ne fait rien contre leur volonté. Ah! comme on voit clairement qu'ils sont loin d'avoir la patience dès qu'il surgit la plus légère occasion de la leur faire perdre! Id.

Il y a trois espèces de pauvreté. Il y en a, en effet, qui sont pauvres des biens temporels, mais qui le sont malgré eux ; et cette pauvreté, d'ordinaire, se nomme indigence. Ils manquent de biens, et ils manquent de la bonne volonté auprès de laquelle il ne peut y avoir rien de plus riche. Il en est d'autres qui ont beaucoup de biens, mais qui sont en même temps pauvres d'esprit; c'est là la pauvreté par excellence, parce que, bien « qu'ils aient des richesses en abondance, ils se gardent d'y attacher leur cœur. » *Ps.* LXI. La troisième espèce de pauvreté est la médiocrité, que les philosophes appellent *frugalité.* Cette der-

nière est volontaire. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *de la Clôture de l'âme*, liv. I, c. IX.

Il ne nous servira de rien de ne point posséder de richesses, si nous avons en nous la volonté d'en posséder. C'est un malheur d'avoir à endurer les rigueurs de la nudité et de la pauvreté, et d'un autre côté de ne pouvoir en recueillir les fruits par suite de nos mauvais désirs. CASSIEN, *de l'Inst. des moines*, liv. VII.

Il n'est personne qui ne possède ce à quoi il renonce. Or on a renoncé à toutes les richesses du monde, quand on a coupé jusqu'à la racine le désir de les posséder. Id., *ibid.*, XXVII.

« Ne soyez pas inquiets, etc. » Jésus-Christ nous prépare à nous tenir disposés, libres et prêts à la ville éternelle, en nous enseignant que chacun de nous étant comme *le magasin de soi-même*, il nous suffit de nous procurer des vivres pour le jour qui s'écoule. S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Pédagogue*, liv. I, c. XII.

N'avoir aucune richesse, c'est mettre de côté tous soucis, avoir la sécurité de la vie, voyager sans aucun obstacle, éloigner tout chagrin, accomplir les commandements. Un moine qui n'a rien est le maître du monde entier. Car il a confié à Dieu le soin de sa personne, et, par suite de cet acte, tous lui sont soumis. Il ne dira point aux hommes les besoins qu'il éprouve; mais il recevra, comme de la main de Dieu, tout ce qu'on lui apportera. S. JEAN CLIMAQUE, 16e *degré*.

Un homme qui n'a rien, fait, quand il prie, une prière très-pure; mais celui qui est avide des biens matériels ne fait que rouler une foule d'images et de pensées pendant sa prière. Id., *ibid.*

Celui qui a du goût pour la vertu manque de peu de choses, placé, comme il est, sur la limite de la nature mortelle et de la nature immortelle ; d'un côté il est pauvre, à cause de son corps mortel; mais de l'autre il ne manque pas de beaucoup de choses, à cause de son âme qui est avide de l'immortalité. PHILON.

Il nous faut être éprouvés pour manquer de peu de choses; car l'épreuve nous rapproche de Dieu, et le contraire nous en éloigne beaucoup. Id.

Un riche reprochait à Aristide le Juste sa pauvreté : « La pauvreté, lui répondit-il, ne me causera aucun mal; mais à

vous, les richesses seront une cause de beaucoup d'ennuis. » Aristide.

Nous devons nous accoutumer à vivre de paix, dans la crainte d'apprendre à faire, pour l'argent, quelque chose de honteux.

On demandait à Socrate quel homme lui paraissait le plus riche. Il répondit : « C'est celui qui se contente de très-peu. Car c'est dans la frugalité qui lui suffit que consistent les richesses de la nature. »

Je rends grâces à la bonne nature qui a rendu d'une acquisition si facile les choses nécessaires, et si difficiles à obtenir celles qui ne le sont pas. Epicure.

Evitez le trop, et n'oubliez pas de vous réjouir du peu. Caton.

Beaucoup plus en sûreté est la barque que n'emporte qu'un faible courant.

Qui est riche? Celui qui ne désire rien. Qui est pauvre? L'avare. Bias.

C'est assez de richesses de ne vouloir rien davantage. Quintilien.

La faim est un maître cruel; elle enseigne beaucoup de choses. Souvent la misère entraîne l'âme à de mauvaises résolutions.

L'indigence rend vils aux yeux de tous ceux-mêmes qui sont de noble race.

La pauvreté ènlève les amis.

La pauvreté fait naître les métiers.

Les bâtiments et les festins amènent la pauvreté.

La pauvreté n'a pas même pour amis ceux qu'a unis la nature.

Les avis de ceux qui n'ont rien ont peu de valeur.

La pauvreté est ingénieuse.

Le roi des Perses ayant envoyé à Socrate une grande somme d'argent pour essayer de l'amener à la trahison, Socrate fit venir devant lui les députés. Et comme il mangeait des légumes, il leur dit : « Ecoutez : un tel repas produit-il un traître? » Valère-Maxime. liv. VII.

Des envoyés d'Alexandre ayant apporté cinquante talents à Xénocrate, celui-ci les mena souper à l'Académie, et leur servit, sans aucun luxe, juste ce qui suffisait. Comme le lendemain ces

envoyés lui demandaient à qui il voulait qu'on comptât l'argent : « Eh quoi! dit-il, n'avez-vous pas compris par le souper d'hier que je n'ai pas besoin d'argent? » Les voyant attristés, il accepta cependant trente mines pour ne pas paraître mépriser les libéralités du roi. CICÉRON, *Tusculanes*, liv. V.

II.

Bienheureux ceux qui pleurent.

S'il y a quelque joie dans le temps présent, il faut en user de manière que jamais ne sorte de notre mémoire l'amertume du jugement qui doit suivre. S. GRÉGOIRE, *Homélies*.

L'âme d'un homme juste peut être touchée d'une vive componction de quatre manières différentes : 1° lorsqu'il se souvient de ses maux, en considérant où il a été; 2° lorsque, craignant les jugements de Dieu et s'interrogeant lui-même, il considère où il sera; 3° lorsque, faisant attention aux maux de la vie actuelle, il considère où il est; 4° enfin, lorsqu'il contemple les biens de la céleste patrie qui, parce qu'il ne les possède pas encore, le font pleurer en considérant le lieu où il n'est pas. Id., *Morales*, XXIII, XXI.

L'âme se nourrit de ses larmes, quand par ses pleurs elle s'élève jusqu'au ciel. Elle s'en nourrit, parce que c'est par les larmes que découle la force de l'amour. Id., *ibid.*, V, XIV.

C'est en pleurant les fautes des autres que souvent nous nous aidons davantage; car c'est purifier parfaitement ses propres fautes auprès de Dieu que de pleurer saintement celles des autres. Id., *ibid.*, XX, XXVIII.

Les parfaits savent d'autant plus gémir sur les malheurs des autres qu'ils ont été appris à ne plus gémir sur les leurs propres. Id., *ibid.*, XXII, XXIII.

Les malheurs qui affligent sont un tourment; les gémissements rendent le courage tout ena ffligeant. Les premiers, en nous affligeant, nous causent de la douleur; les seconds, en nous causant de la douleur, nous apportent la joie. Id., *ibid.*, XXIII, XXI.

Le Seigneur parle à ses serviteurs, quelquefois en les élevant

intérieurement par la componction, quelquefois aussi en les abaissant pour qu'ils ne s'élèvent pas. Ici il persuade à l'âme d'avancer, là il arrête celle qui est avancée ; ici elle apprend ce qu'elle doit désirer, là ce qu'elle doit craindre. Id., *ibid.*, XXVIII, II.

Saint Grégoire commente ainsi ce passage d'Ezéchiel : « Et je m'en allai plein d'amertume, et mon esprit était rempli d'indignation ; mais la main du Seigneur était avec moi qui me fortifiait. » *Ezech.* III, 14. L'âme que le Saint-Esprit remplit de dégoût pour les choses temporelles est émue de joie et de bonheur pour les biens éternels. Il est doux, en effet, de vivre au milieu des richesses de ce monde, mais pour celui seulement qui n'a pas encore goûté les joies célestes ; car il comprend d'autant moins les choses éternelles qu'il se repose avec plus de plaisir dans les choses temporelles. Mais si quelqu'un a déjà goûté dans son cœur quelle est la douceur des récompenses célestes, quels sont ces chœurs des anges chantant des hymnes, combien est incompréhensible la vision de la sainte Trinité ; à celui-là, tout ce qu'il a à supporter au dehors est d'autant plus amer que ce qu'il voit intérieurement lui est doux. Il se querelle avec lui-même au sujet de ce qu'il se rappelle avoir mal fait, et il est mécontent de lui dès lors qu'il a commencé à être agréable à celui qui a créé toutes choses. Il condamne ses pensées, il attaque ses paroles, et, versant d'abondantes larmes, il se châtie de ses actions. Il soupire ardemment après les choses célestes, et déjà il foule aux pieds avec mépris tout ce qu'il y a de terrestre. Et tant qu'il désire ce qu'il n'a pas encore en réalité, c'est pour lui une douceur de pleurer et de s'affliger dans de continuelles lamentations. Puis, parce qu'il ne se voit pas encore dans la patrie pour laquelle il a été créé, rien ne lui plaît plus dans l'exil de cette vie que sa douleur. Il dédaigne aussi de s'assujettir aux choses temporelles, et il soupire ardemment vers les choses éternelles. C'est pourquoi Salomon dit avec raison : « Parce qu'une grande sagesse est accompagnée d'une grande indignation, et que plus on a de science plus on a de peine. » *Eccle.* I, 18. S. Grégoire, *Homélie 10 sur Ezéchiel.*

Vous, le seul refuge et l'espoir unique des malheureux, vous

dont on n'implore jamais sans espoir la divine miséricorde, accordez-moi cette grâce à cause de vous et à cause de votre saint nom ; que toutes les fois que je pense à vous, que je parle de vous, que j'écris sur vous, que je fais une lecture sur vous, que je confère de vous ; que toutes les fois que je me souviens de vous, que je me tiens près de vous et que je vous offre mes louanges, mes prières et mes sacrifices ; autant de fois les larmes s'échappent de mes yeux, douces et abondantes ; autant de fois je pleure en votre présence ; de telle sorte que mes larmes soient pour moi mon pain jour et nuit. Je vous en prie, ô bon Jésus, par ces larmes si précieuses que vous avez répandues, par tous ces actes de pitié et de compassion au moyen desquels vous avez daigné avec tant de bonté nous secourir dans notre perdition, donnez-moi le don des larmes que mon âme désire et convoite avec tant d'ardeur ; car sans vous je ne puis l'avoir, et ce n'est que par votre Esprit-Saint qui adoucit les cœurs endurcis des pécheurs et les excite à pleurer et à se repentir. S. AUGUSTIN, *Méditations.*

S'il y a quelque joie dans le temps présent, il faut en user de manière que jamais ne sorte de notre mémoire l'amertume du jugement qui doit suivre. S. GRÉGOIRE, *Homélies.*

Il est fait mention des larmes de saint Pierre, mais non pas de la réparation de sa faute. Mais ce qui ne peut être défendu et excusé peut être effacé. Les larmes lavaient la faute que la honte empêchait de dire ou de confesser à haute voix. Les larmes ne requièrent pas le pardon, elles le méritent. S. AMBROISE, *Commentaires sur saint Luc*, liv. IX.

La conscience d'un serviteur de Dieu doit toujours être dans la tristesse et l'humilité, afin que par le moyen de l'humilité elle ne se laisse pas aller à l'orgueil, et que par celui d'une humble tristesse le cœur ne s'abandonne pas à une gaieté excessive. S. ISIDORE, *du Souverain Bien.*

C'est une rosée d'en haut que reçoit l'âme quand, par le désir du royaume des cieux, elle se livre elle-même aux larmes. Id., *ibid.*

Une source de larmes est après le baptême (si toutefois cela

n'est pas trop hardi à dire) plus grande et plus puissante que le baptême lui-même. Le baptême, en effet, a effacé nos fautes précédentes, mais les larmes effacent celles que nous avons commises après l'avoir reçu. Tous, à la vérité, nous avons souillé ce baptême que nous avons reçu dès l'enfance; mais par les larmes, nous le purifions de nouveau; c'est un don tel que si la bonté divine ne l'avait accordé aux hommes, on ne pourrait en trouver que très-peu qui fussent sauvés. La tristesse et les gémissements crient vers le Seigneur; mais les larmes de la crainte sont comme une ambassade vers lui. Or ces larmes que répand la sainte charité, nous indiquent que nos prières ont été agréées et exaucées. De même que rien ne convient également à l'humilité comme les pleurs, de même aussi rien ne lui est plus opposé que le rire et la joie. S. JEAN CLIMAQUE, *de la Tristesse*, VII.

Celui qui tantôt est dans les pleurs et qui tantôt se livre aux plaisirs et aux rires, ressemble à celui qui, par plaisir, lapide un chien avec du pain; il paraît par là le poursuivre à outrance, mais, en réalité, il l'invite à venir prendre place auprès de lui. Id., *ibid.*

Dans les larmes, comme en toute autre chose, notre bon et équitable Juge juge absolument les forces de la nature. J'ai vu quelques larmes tomber avec effort comme du sang; j'en ai vu des fontaines couler avec abondance et sans aucun effort. Enfin j'ai toujours plus estimé la douleur et les gémissements des affligés que leurs larmes, et je pense que Dieu en juge de même aussi. Id., *ibid.*

La componction, à proprement parler, est une douleur de l'âme sans aucun transport, qui ne s'accorde absolument aucune consolation, qui ne médite à chaque heure qu'une seule résolution, et qui attend comme une eau froide la consolation dont Dieu visite les moines qui sont humbles. Id., *ibid.*

Toutes les fois que vous surprendrez de l'orgueil ou la colère dans ceux qui paraissent pleurer selon Dieu, sachez que leurs larmes ne sont pas de celles qu'excite une salutaire componction. Quelle union peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres? La fausse componction produit d'ordinaire l'orgueil; mais celle qui

est vraie et digne d'éloge produit les consolations. De même que le feu brûle et consume la paille, de même aussi les larmes saintes et pures font disparaître les souillures tant visibles qu'invisibles. Id., *ibid.*

Ne vous fiez point à l'abondance de vos larmes avant d'être parfaitement purifié ; car le vin aussi qui ne fait que sortir du pressoir n'a pas encore toute sa force. Id., *ibid.*

Celui qui, à cause de ses larmes, s'enorgueillit dans son cœur, et condamne ceux qui ne pleurent pas, ressemble à celui qui, recevant des armes de son général pour combattre ses ennemis, se tue avec ses armes mêmes. Id., *ibid.*

Nous trouverons quelquefois, si nous y prêtons une sérieuse attention, quel ridicule les démons provoquent en nous. Quand, en effet, nous nous sommes remplis à satiété, ils nous pressent ; puis, quand nous avons jeûné, ils nous endurcissent, afin que séduits par les larmes nous nous abandonnions nous-mêmes à la gourmandise qui est la mère des vices et aux délices de la table. Id., *ibid.*

Vraiment, en considérant les effets de la componction, je m'étonne comment cette chose que l'on appelle pleurs et chagrin, possède, intérieurement réunis, le plaisir et la joie, de même que le miel et le rayon sont unis ensemble. Que nous est-il montré par là ? Que la componction doit être regardée sans aucun doute et proprement comme un don de Dieu. C'est alors dans l'âme une joie bien grande et bien agréable quand Dieu, d'une manière cachée, nous console dans notre tristesse et notre affliction de cœur. Mais pour qu'un exemple de pleurs bien efficaces et d'une douleur bien utile ne vous manque pas, je veux vous rapporter un trait touchant pour l'édification de votre âme. (Voir au chapitre VII du livre de saint Jean Climaque ce trait que je n'ai point voulu reproduire ici à cause de sa longueur ; il mérite cependant d'être lu.)

Personne qui, s'étant quelquefois approché de Dieu en pleurant, n'ait reçu ce qu'il demandait ; personne qui, lui ayant demandé une grâce avec larmes, ne l'ait pas obtenue. Car c'est Dieu lui-même qui console ceux qui pleurent, prend soin de ceux qui sont

dans la peine, et reçoit ceux qui se repentent. S. Jean Chrysostome, *Sermons.*

De même qu'après une abondante pluie l'air devient pur et serein ; de même aussi après une pluie de larmes viennent la sérénité et la tranquillité de l'âme. Id., *Commentaires sur saint Matthieu.*

Au lieu de ce que nous lisons : « Vous avez mis mes larmes en votre présence, » *Ps.* lv, il en est qui traduisent ; « placez mes larmes dans votre sein [1], » afin que l'on comprenne que les larmes ont leur asile dans le cœur de Dieu, et que c'est là que sont renfermées et conservées les larmes des hommes vraiment repentants et malheureux. D'où cette parole du Prophète : « Seigneur, tout mon désir est exposé à vos yeux, et mes gémissements ne vous sont point cachés. » *Ps.* xxxvii.

III.

Bienheureux ceux qui ont faim, etc.

Les réprouvés, il est vrai, désirent dans leurs résolutions, rentrer dans la voie droite : mais ils reviennent sans cesse dans celle du mal qu'ils ont l'habitude de suivre. Ils désirent, il est vrai, faire le bien, mais ils ne renoncent jamais au mal. Ils veulent, il est vrai, pratiquer l'humilité, mais ils ne veulent pas être exposés au mépris ; se contenter de ce qui leur appartient, mais n'être pas soumis à la nécessité ; être pauvres, mais ne jamais manquer de rien ; être chastes, mais sans avoir à se mortifier la chair ; être patients, mais ne pas recevoir d'injures. Ils cherchent aussi à acquérir des vertus, mais ils en évitent les peines et les fatigues ; ils ne savent rien autre chose que de combattre dans le cirque, et leurs désirs sont d'obtenir les triomphes de la guerre dans les villes. S. Grégoire, *Morales.*

Ce ne sont pas nos paroles, mais nos désirs qui rendent les voix plus puissantes aux oreilles très-saintes de notre Dieu. Id., *ibid.*

D'ordinaire, le Dieu tout-puissant diffère d'exaucer les désirs

[1] L'hébreu dit même : *in utre tuo.*

de ceux qui le prient, afin de les rendre plus violents ; ils sont alors d'autant plus exaucés selon le mérite, qu'ils l'ont été moins vite selon le vœu de celui qui demande. Id., *ibid.*

Différer d'exaucer de saints désirs les rend plus violents : si les délais les font tomber, ce n'était pas alors des désirs. Id., *Homélies*.

Les délices spirituelles augmentent le désir dans l'âme tout en la rassasiant : car plus leur saveur est perçue par l'âme, plus elle est connue ; et plus elle est connue, plus avidement est-elle aimée. Id., *ibid.*

Bien petit est notre amour pour Dieu quand il n'est pas accompagné du renoncement à soi-même. Le psaume CXVIII le dit : « Mon âme a désiré avec ardeur et est tombée en défaillance, etc. » Car il faut que celui en qui s'est refroidi l'amour du siècle, en devienne d'autant plus ardent pour l'amour de Dieu ; et s'il le désire parfaitement, il abandonne complètement le monde : et il est d'autant plus mort au monde qu'il s'élève plus haut vers la vie céleste. « Mon âme s'est comme fondue, au son de la voix de mon bien-aimé, » *Cant.* v, 6 ; car elle se fond dans le désir même qui l'absorbe. Voilà pourquoi Jacob, à la vue de l'ange, devient boiteux d'une jambe, parce que, en se saisissant de Dieu, il ne marchait que sur un pied. Id., *Morales*.

Quelquefois nous n'obtenons pas ce que nous demandons pour que nos désirs soient plus étendus : satisfaits, ils pourraient être diminués ; repoussés, ils augmentent. Ils ne sont donc différés que pour qu'ils croissent. Voilà pourquoi l'Epouse ne trouve pas son Epoux. Id., *ibid.*, V, III.

« Seigneur, pourquoi me cachez-vous votre visage ? » *Job.* XIII, 23. Ne l'avez-vous donc pas fui, quand vous étiez dans le paradis ? Certainement. Car l'homme, après sa faute, craignait de voir celui qu'il s'était accoutumé à aimer. Mais ce visage qu'il a craint de voir pendant sa faute, il cherche à le voir pendant son châtiment. Car le châtiment succède à la faute, la crainte au châtiment ; viennent ensuite le regret et le désir. Id., *ibid.*, XI, XIII.

L'âme qui s'applique à toujours commencer par le désir, ne saurait vieillir dans la torpeur. Id., *ibid.*, XXII, III.

Ce désir n'est éprouvé que quand quelque adversité lui a fait résistance. Id., *ibid.*, XXVI, x.

Souvent nos désirs sont exaucés, parce qu'ils se forment sans trop de précipitation : et ce dont nous désirons la prompte satisfaction, réussit mieux par la lenteur elle-même. Id., *ibid.*, XXVI, xvi. Voyez l'endroit.

En ne se rendant pas de suite aux vœux de ses élus, Dieu les afflige ; en les affligeant, il les purifie, afin qu'ils aient, par suite de ces retards, plus de force pour recevoir ce qu'ils désirent. Id., *ibid.*, VIII.

Désirer le secours de la grâce, c'est en avoir le commencement. S. Augustin, *de la Correction et de la Grâce.*

Qu'on déploie de la vigilance et qu'on donne tous les soins possibles aux corps de tous ces confesseurs qui, s'ils n'ont pas été tourmentés, n'en meurent pas moins en prison d'un glorieux trépas. Car leurs vertus et leur gloire n'en sont pas moins grandes, pour n'être pas comptés au nombre des bienheureux martyrs. Il y eut cela en eux, c'est qu'ils ont supporté tout ce qu'ils étaient disposés à supporter et à souffrir. Ce ne sont pas eux en effet qui manquèrent aux tourments, mais ce sont les tourments qui leur ont manqué. En un mot, prenez note des jours où ils sont morts, afin que nous puissions honorer leur souvenir parmi les mémoires des martyrs. D'après ces paroles de saint Cyprien, il est clair que Dieu tient compte du désir comme de l'action même. S. Cyprien, *Lettres.*

Quand on ne sait pas désirer, on ne peut garder un bienfait. En grand danger est le don de celui qui donne, quand on ne trouve pas l'affection de celui qui reçoit. Eusèbe d'Emèse, *Homélie 21 sur la fête de Pâques.*

« Demandez, dit le Seigneur, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert » *Matth.* vii, 7 ; c'est-à-dire, demandons par la prière, cherchons par le travail, frappons par le désir, frappons par nos progrès, frappons par notre persévérance ; et soyons animés d'un si grand zèle et enflammés d'un si grand amour pour l'espérance des personnes célestes, que la grandeur de nos désirs concorde avec la gran-

deur et la beauté des récompenses. Notre Dieu ne veut pas que ses biens deviennent sans prix par suite de trop grande facilité à les obtenir. Une récompense précieuse et digne de nos convoitises demande un amateur passionné et un spéculateur avide. Le Dieu qui promet de si grands bienfaits ne veut pas qu'on soit tiède, languissant dans son œuvre ; il méprise le superbe, refuse celui qui n'agit que par contrainte, et rejette celui qui ne lui est pas soumis. Rechercher avec mollesse et sans gratitude la grâce des dons de Dieu, c'est la plus grande injure qu'on puisse faire au divin rémunérateur. Id., *Homélie* 3 *aux moines.*

L'habitude de prendre, l'habitude d'avancer toujours nous excitera elle-même à de plus grandes choses. Dès que Dieu verra la dévotion du cœur, il y fera entrer un amour plus ardent : autant nous aurons ajouté, autant de son côté il apportera pour nous aider, autant nous aurons apporté à son amour, autant, de son côté, il ajoutera à notre gloire. « Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance. » *Matth.*, XIII, 12. Et ailleurs le Seigneur parle ainsi : « J'ai mis le secours dans l'homme qui est puissant. » *Ps.* LXXXVIII. La grâce naît donc de la grâce, les progrès servent les progrès, les gains augmentent les gains, et les mérites décuplent les mérites : de sorte que plus on aura commencé à acquérir, plus on fera d'efforts, et plus on aimera à chercher encore; car le gain que l'on a obtenu, entretient le désir d'acquérir. Et plus on puise avec avidité aux biens de la sagesse, plus on désire y puiser; c'est du reste ce que la sagesse dit elle-même en parlant d'elle : « Celui qui me mange, aura encore faim. » *Eccli.* XXIV, 29; id., *ibid.*

« Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus. » *Joan.* XVI, 16. Seigneur, vous dites, encore un peu de temps, et nous ne verrons plus. Sauf le respect dû à la parole de mon Seigneur, ce peu de temps est long et même très-long. Toutefois, l'un et l'autre est vrai : il est court pour les mérites, et il est long pour les désirs. S. BERNARD, *sur le Cantique.*

De même que la foi conduit à une entière connaissance, de même aussi le désir conduit à l'amour parfait. Et de même qu'il est dit : « Si vous n'avez une ferme foi, vous ne comprendrez

pas, » *Isa.*, VII, 9, de même aussi on peut dire avec raison : Si vous ne désirez pas, vous n'aimerez pas parfaitement. Id., *Lettres.*

Personne, Seigneur, ne peut vous chercher avant de vous avoir trouvé. Vous voulez donc être trouvé pour être cherché, et être cherché pour être trouvé. On peut chercher et trouver Dieu, mais non pas le prévenir. Id., *de l'Amour de Dieu.*

Si nous ne voulons pas chercher en vain le Seigneur, cherchons-le sincèrement, cherchons-le souvent, cherchons-le avec persévérance, pour ne pas chercher autre chose au lieu de lui, ni autre chose avec lui, et pour ne pas non plus nous détourner de lui et nous tourner vers autre chose. Car, il est plus facile que la terre et le ciel passent que de voir celui qui cherche ainsi ne pas trouver, celui qui demande de la sorte ne pas recevoir, et celui qui frappe de la sorte ne pas avoir la porte ouverte. Id., *Sermon* 24.

Si vous ne vendez pas tout, vous n'achèterez pas ; et si vous n'avez pas occupé votre âme à chercher avec soin, vous ne trouverez pas. Car deux choses sont nécessaires ; être loin des affaires de cette vie, et être vigilant. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Commentaire sur saint Matthieu,* XIII.

Il faut chercher la sagesse de tout son cœur. Si vous la cherchez, dit-elle, comme l'on cherche de l'argent et des trésors, vous la déterrerez. Voyez avec quel zèle, avec quelle ardeur Saül cherchait David pour le mettre à mort. « J'irai le chercher, disait-il, dans toutes les familles de Juda, » I *Reg.* XXIII, 23 ; et il le cherchait sur les rochers les plus escarpés, qui ne sont accessibles qu'aux chamois. Que l'ardeur avec laquelle, dans sa haine, Saül cherchait David, soit la même pour vous dans votre amour pour chercher Dieu : vous le trouverez certainement. C'est ainsi que cherchait l'Epouse qui demandait à tous : « N'avez-vous point vu celui qu'aime mon âme ? » *Cant.* III, 3.

Il a été, dans les saintes Ecritures, beaucoup plus accordé aux saints désirs : car c'est là l'heureux commencement de la vertu et de la véritable sagesse. Voilà pourquoi nous lisons : « Ayez donc un désir ardent pour mes paroles ; aimez-les, et vous y trouverez votre instruction. Elle est pleine de lumière, et sa beauté

ne se flétrit point : ceux qui l'aiment, la découvrent aisément, et ceux qui la cherchent, la trouvent. Elle prévient même ceux qui la désirent, et elle se montre à eux la première. Celui qui veille dès le matin pour la posséder, n'aura pas de peine à la rencontrer, parce qu'il la trouvera assise à sa porte. » *Sap.* vi, 12, 13, 14, 15. Et plus bas : « Le commencement donc de la sagesse est le désir sincère de l'instruction. » vi, 18. Quand le Livre saint parle de ce désir sincère, il désigne manifestement la fausseté du désir tel que celui dont il est dit : « Les désirs tuent le paresseux ; car ses mains n'ont voulu rien faire, » *Prov.* xxi, 25 : désirs qui ne sont pas sincères, et qui ne révèlent que langueur et lâcheté. Enfin le texte sacré conclut ainsi des paroles qu'il avait dites : « C'est ainsi que le désir de la sagesse conduit au royaume éternel. » *Sap.* vi, 21.

Au lieu de ce que nous lisons : « Mon âme a désiré en tout temps et avec une grande ardeur, vos ordonnances pleines de justice, » *Ps.* cxviii, saint Jérôme traduit ainsi de l'hébreu : « Mon âme a désiré de désirer. » Ce qui paraît être et ce qui est en effet commandé à l'âme pénitente qui n'a pas assez de douleur : elle doit s'affliger de ne pas s'affliger ; de même si quelqu'un désire Dieu avec moins d'ardeur qu'il ne le devrait, qu'il désire au moins de désirer. D'autres traduisent : « Mon âme a été en tout temps abattue sous le désir de vos lois. » L'auteur désigne par ces paroles la violence du désir qui consume la chair elle-même. Or c'est de semblables désirs que vient ce que dit l'Ecclésiastique : « La veille, pour amasser du bien, dessèche la chair, et l'application qu'on lui donne ôte le sommeil. » *Eccli.* xxxi, 1. De là aussi cette âme qui demande avec des gémissements inénarrables ; car un ardent désir répand des prières devant Dieu. De là ces paroles de saint Augustin : « Votre désir, c'est votre prière, et un désir continuel est une prière continuelle. De là le psaume x : « Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres. »

IV.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur.

Réflexions de l'auteur.

Qu'il faille déployer les soins les plus vigilants pour conserver la pureté de sa conscience, c'est ce que montrent ces paroles de l'Apôtre : « Ayant donc reçu ces promesses, mes très-chers frères, tenons-nous purs de toute souillure d'esprit et de corps, achevant l'œuvre de notre sanctification dans la crainte de Dieu. » II *Cor.* VII, 1. » Or c'est ce qu'il avait dit ailleurs : « Rejetant loin de nous les passions honteuses qui se cachent, etc. » *Ibid.* IV, 2. Et ceci encore : « Car Dieu que je sers par le culte intérieur de mon esprit dans l'Evangile de son fils, m'est témoin que je me souviens sans cesse de vous. » *Rom.* I, 9. Et ailleurs, d'après une autre version : « Glorifiez et portez Dieu dans votre cœur, » I *Cor.* VI, 20; et dans votre âme ce qui est à Dieu, « afin que tout en vous, l'esprit, l'âme et le corps se conservent sans tache. » I *Thess.* V, 23.

« Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur parce qu'il est la source de la vie. » *Prov.* IV, 23. L'auteur de la nature, le Seigneur, a enfermé le cœur d'où découle la vie dans le milieu du corps, et l'a entouré et comme fortifié par les autres membres qui lui servent comme de sentinelles et par la charpente osseuse de la poitrine ; quant au cerveau, d'où dérivent dans tous les membres les mouvements et les sensations des êtres animés, il l'a entouré d'un crâne très-solide qui lui sert comme de casque, pour me servir des paroles de Galien. Il est donc juste que la grâce imite la nature, et qu'elle soit extrêmement attentive à la pureté du cœur, puisque c'est de lui que procède la vie spirituelle de l'âme, et par conséquent le salut éternel.

« Le cœur de l'insensé est comme la roue d'un chariot, et sa pensée est comme un essieu qui tourne. » *Eccli.* XXXIII, 5. Car il pense mille fois la même chose, et il revient toujours là même où ses affections l'arrêtent, de manière qu'il ne sait se débarrasser, se commander à lui-même, et établir quelque chose de

ferme et de certain. Or cette volubilité du cœur est d'ordinaire accompagnée d'une égale volubilité de la langue.

Ce qui est dit de l'Epouse dans les Cantiques, « que c'est un jardin fermé et une fontaine scellée, » doit se rapporter au soin et à la vigilance de soi-même : de cette vigilance avec laquelle tous les hommes religieux veillent adroitement à la garde de leur cœur, enfermant avec soin le passage de leurs sens et de leur langue, et en écartant d'une main pleine de discernement et de sollicitude toutes les pensées oiseuses ; de sorte que le jardin de leur âme où l'Epoux céleste vient se nourrir, et la fontaine où il vient boire, n'étant troublés par aucun limon de pensées terrestres, sont toujours limpides et purs. Le contraire a lieu chez ceux qui tiennent toujours ouvertes les portes de leur cœur et de leurs sens ; chez ceux qui portent en eux une âme qui n'est pas comme un jardin fermé ou une fontaine scellée, mais comme une sentine des plus infectes, où coulent toutes les immondices de pensées et de connaissances impures.

Saint Grégoire nous fait connaître de la manière suivante dans une belle comparaison avec quel soin et quelle sollicitude un homme doit toujours veiller à la pureté de son cœur. Si la raison, dit-il, quitte même pour un moment la demeure de l'esprit, les clameurs des pensées, comme quand la maîtresse est absente, se multiplient à la manière d'une foule d'esclaves à la langue bien effilée. Mais dès que la raison est revenue à l'esprit, bientôt ce trouble tumultueux s'apaise ; et comme les esclaves qui se taisent et s'empressent vers le travail qu'on leur a enjoint de faire, les pensées se réunissent aussitôt et se soumettent à l'intérêt général. S. Grégoire, *Pastoral*, c. LIII.

Maintenant, pour ce qui concerne la douceur et la miséricorde que l'on compte au nombre des béatitudes, nous en avons parlé en leur lieu.

V.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.

La vie des gens de bien est toujours à charge aux mauvaises mœurs. S. Grégoire, *Dialogues*.

Quiconque ne supporte pas les méchants, se prouve à lui-même par son intolérance qu'il n'est pas homme de bien. « J'ai été le frère des dragons, dit Job. » xxx, 29. On n'est point parfait, quand on ne souffre pas les maux de ceux qui vivent près de nous. Celui, en effet, qui ne supporte pas avec égalité d'âme les maux des autres, se montre à lui-même, par suite de cette impatience, qu'il est bien loin de toute perfection. C'est refuser d'être un Abel que de ne pas vouloir éprouver la méchanceté d'un Caïn. Comme c'est en broyant la paille qu'on fait sortir le grain, de même les fleurs s'élèvent au milieu des épines, et la rose, qui exhale son parfum, croît avec l'épine qui blesse. Id., *Homélies.*

« On se moque de la simplicité du juste. » *Job.* XII, 4. Ainsi cette simplicité qu'abhorrent les impies, les justes l'offrent à Dieu. C'est comme autrefois les enfants d'Israël qui offraient au Seigneur les abominations des Egyptiens. Id., *Morales*, X, XXVII.

« Mes amis se répandent en paroles, mais mon œil fond en larmes devant Dieu. » *Job.* XVI, 21. L'âme s'élève d'autant plus vers les choses intérieures qu'elle est forcée de rentrer au dedans par le moyen des opprobres qui lui viennent d'ailleurs; autrement elle s'évanouirait au dehors, Id., *ibid.*, XIII, XIV.

Le Seigneur éprouve par les afflictions les saints qu'il affermit par ses dons : la tentation sonde l'âme que sa grâce appelle; et il permet que les ennemis augmentent, afin que par le moyen de la fureur des méchants la vie des bons soit purifiée. La vie des méchants sert donc à l'avantage des bons. De là cette parole de Salomon : « L'insensé sera assujetti au sage. » *Prov.* XI, 24. S. GRÉGOIRE, *Morales*, XX, XXI.

Il arrive par la permission de Dieu que quand la voix de la louange nous élève, la voix de la calomnie nous abaisse; semblable à un arbre qui est courbé par un vent, et qu'un vent contraire redresse. De là cette parole de saint Paul : « Dans l'honneur et l'ignominie, etc. » II *Cor.* VI, 8. Id., *ibid.*, XXII, IX.

Selon Périclès, ce ne sont ni les tableaux, ni l'or, ni les pierres précieuses qui font le partage et l'honneur des soldats, mais un bouclier fondu, une cuirasse brisée, un glaive émoussé, et un visage blessé. PIERRE DE BLOIS, *Lettre* 94.

Un fils ayant chassé son père du trône, le Seigneur vengea bientôt ce dernier : et non-seulement il le vengea, mais sa vengeance fut plus grande que ne l'avait voulu le père outragé. Il voulait montrer par là qu'une injure faite injustement lui est encore plus pénible qu'à ceux qui la souffrent. Car, tirer une vengeance plus grande que ne le veut celui que l'on venge, qu'est-ce vouloir faire entendre sinon qu'on se venge soi-même en celui dont on a pris la vengeance? SALVIEN, *Contre les nations.*

Réflexions de l'auteur.

Il est étonnant avec quelle facilité on s'éloigne de la fréquentation des sacrements et des exercices de piété, quand quelques personnes en renom tombent dans quelque faute grave ou honteuse. Il en arrive que l'on a moins bonne opinion des hommes vraiment pieux et religieux, et qu'on a moins de confiance en eux, les jugeant aussi tels qu'ont été ceux qui sont tombés. Or quoi de plus insensé qu'un pareil jugement! N'y eût-il pas de faux apôtres au temps des apôtres; et des faux prophètes au temps des prophètes? Etait-ce donc une raison, parce qu'il y avait ces séducteurs, d'avoir moins de confiance envers les vrais apôtres et les vrais prophètes? La honte des uns devait-elle obscurcir la sincérité des autres?

Maintenant, de ce que des femmes mariées ont été tuées par leurs maris ou sont mortes en couches, s'ensuit-il qu'aucun père, effrayé, ne voudra plus donner sa fille en mariage? Bien grand est le nombre de ceux qui, poussés par la soif de l'or, font voile vers les Indes et périssent, les uns dans un naufrage, les autres dans la guerre de la main des barbares, ou décimés par l'inclémence d'un climat étranger. Or quel est celui qui, en ayant trouvé l'occasion favorable, s'est abstenu, par suite de ces craintes, de s'embarquer? La cause en est que dans ces choses qui concernent le corps, nous jetons les yeux non pas sur ceux qui ont mal réussi, bien qu'ils soient nombreux, mais sur ceux seulement qui ont réussi, bien qu'ils soient en petit nombre. Quant aux choses qui touchent à l'âme, c'est le contraire; au lieu de regarder ceux qui persévèrent, quoiqu'ils soient en grand nombre,

nous regardons d'ordinaire ceux qui tombent, pour nous écarter du devoir de la vertu que nous aimons moins. Malheureux et infortuné que vous êtes! Qu'y a-t-il, je vous le demande, de plus nécessaire pour vous, que de vous approcher de Dieu? Parmi ceux qui fréquentent les sacrements et qui s'adonnent aux exercices de piété, vous en trouverez un bien plus grand nombre à qui cela a bien réussi, que d'autres à qui pareille chose a mal tourné. Pourquoi donc les exemples d'un petit nombre de méchants doivent-ils plutôt vous pousser à la mort, que les exemples d'un grand nombre de bons à la vie? Si vous en regardez un qui tombe et recule en arrière, pourquoi ne pas considérer ceux qui demeurent debout et qui persévèrent? Vous ne détournez pas vos yeux de celui-ci ou de celui-là à qui, par sa faute, cette fréquentation des sacrements n'a pas réussi, et vous ne regardez pas le grand nombre de ceux qui ont obtenu la vie par ce moyen.

La grâce étant une forme surnaturelle, la première chose pour connaître qui est dans la grâce est de savoir si l'on a des sentiments surnaturels. Au nombre de ces sentiments se trouve le désir des peines et des injures en vue de Jésus-Christ. La nature, en effet, recherche ce qui apporte honneur, plaisir ou avantage, tandis que désirer ce qui est contraire à tout cela est au-dessus de la nature.

La haine de Caïn contre Abel (haine qui venait de ce que ses œuvres étaient mauvaises, tandis que celles de son frère étaient bonnes) désigne la haine que les méchants portent aux gens de bien. Car si, à cause de cette haine, le frère n'a pas épargné son frère, et si la violence de cette inimitié a brisé le lien et l'alliance de la nature, qu'en sera-t-il donc là où il n'y a aucun lien de ce genre? En outre, si la chair et l'esprit, qui par un pacte de la nature se réunissent pour former la même personne, sont tellement opposés entre eux, qu'arrivera-t-il quand ces deux choses sont séparées entre elles, quand un homme sera tout entier charnel, et qu'un autre sera tout entier spirituel? De là cette parole de l'Ecclésiastique : « Le bien est contraire au mal et la vie à la mort; ainsi le pécheur est contraire à l'homme juste. » XXXIII, 15. « Les justes ont en abomination les méchants, et les

méchants ont en abomination ceux qui marchent par la voie droite. » *Prov.* xxix, 27. Puis : « Celui qui marche par un chemin droit et qui craint Dieu est méprisé par celui qui marche dans une voie infâme. » *Prov.* xiv, 2. Puis ces paroles du Psalmiste : « Le pécheur considère le juste, et il cherche à lui donner la mort. » *Ps.* xxxvi. Les pécheurs ont tiré l'épée du fourreau et ils ont tendu leur arc pour renverser celui qui est pauvre et dans l'indigence, pour égorger ceux qui ont le cœur droit. » *Ibid.*

Que les méchants poursuivent les bons de leur haine ; c'est ce que nous apprend l'Ecclésiastique dans ses paroles : « La sagesse est en exécration aux pécheurs. » i, 26. « Le pécheur aura en exécration le culte de Dieu. » i, 31. Voyez, je vous prie, jusqu'où la nature humaine a dégénéré par le péché, au point d'avoir en exécration et en abomination ce pourquoi elle a été tout particulièrement créée et ce dont elle porte en elle-même, donnés par la nature, les stimulants et les germes.

« Ceux qui se réjouissent de la chute des justes seront pris au filet, et la douleur les consumera avant qu'ils meurent. » *Eccli.* xxvii, 32. Vous comprenez par là que ce crime est tel que non-seulement il sera puni dans l'autre vie, mais qu'il l'est même dans celle-ci. C'est ainsi, rapporte-t-on, que saint Brice fut sévèrement puni en cette vie pour avoir persécuté de ses reproches, pendant qu'il vivait, le bienheureux évêque Martin. Nous lisons la même chose de ceux qui persécutèrent saint Thomas de Cantorbéry. Accablés de diverses calamités, tous subirent les plus terribles châtiments pour leur injuste persécution.

Salomon s'élève contre ceux qui éclatent en reproches contre les bons pour certaines fautes légères que l'on ne peut ne pas commettre pendant le cours de cette vie : « Ne dressez point d'embûches au juste, dit-il ; ne cherchez point l'impiété dans sa maison et ne troublez point son repos, car le juste tombera sept fois par jour et se relèvera, tandis que les méchants seront précipités dans le mal. » *Prov.* xxiv, 15 et 16.

Le Seigneur châtie d'ordinaire les méchants par ce supplice qu'ils sont pris dans les piéges qu'ils tendent aux innocents. C'est ce que nous montre manifestement l'exemple des frères de

Joseph qui, par le moyen dont ils s'étaient servis pour le soumettre à l'esclavage, devinrent eux-mêmes ses esclaves. De là ces paroles : « La douleur retournera sur lui ; et son injustice descendra sur sa tête. » *Ps.* VII. Et : « Il a ouvert une fosse, il l'a creusée, et il est tombé dans la fosse qu'il avait faite. » *Ibid.* Les pécheurs ont tiré l'épée du fourreau, et ils ont tendu leur arc pour renverser celui qui est pauvre et dans l'indigence, pour égorger ceux qui ont le cœur droit. » *Ps.* XXXVI. Leur épée leur percera le cœur et leur arc sera brisé. » *Ibid.* Les oiseleurs font de la glu avec des sécrétions de grive, et c'est avec cette glu que d'ordinaire ils attrappent et prennent les grives elles-mêmes. De même le Seigneur se sert des armes et des desseins des méchants pour leur perte. Car c'est avec l'épée de Goliath qu'on tue le géant. Ainsi donc les projets des hommes contre Dieu réussissent si peu qu'ils sont même retournés contre ceux qui les ont formés.

Au sujet des persécutions et de la haine des méchants contre les bons, il y a ces paroles du Psalmiste : « Voilà les pécheurs qui ont tendu leur arc ; ils ont préparé leurs flèches dans leur carquois, afin d'en tirer dans l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit. » *Ps.* X. Ici revient cet autre texte : « Tous ces hommes qui commettent l'iniquité ne connaîtront-ils donc point ceux qui dévorent mon peuple ainsi qu'un morceau de pain. » *Ps.* XIII. Cette vieille haine a commencé dès la première origine du monde par les deux frères Caïn et Abel. De là cette parole de l'Apôtre : « Comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, il en est de même aujourd'hui. » *Galat.* IV, 29. De là peut-être aussi est venue cette lutte perpétuelle des Pharisiens contre Jésus-Christ.

L'Epoux montre dans le Cantique quelle abomination c'est de poursuivre les bons de malédictions ou d'injures, et que c'est une pierre d'achoppement : « Filles de Jérusalem, dit-il, je vous en conjure par les chevreuils et par les cerfs de la campagne, ne réveillez point celle que j'aime, et ne la tirez point de son repos jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. » II, 7. Or par les chevreuils et les cerfs, animaux qui habitent sur les rochers élevés, qui se meuvent avec rapidité et qui ont la vue très-perçante, on

désigne les vertus angéliques à qui tout cela convient parfaitement. On conjure donc tout le monde, au nom de ces vertus célestes, de ne pas troubler le repos et la tranquillité des bons s'ils ne veulent encourir cette malédiction de l'Apôtre : « Plût à Dieu que ceux qui vous troublent fussent retranchés de l'Eglise! » *Galat.* v, 12. Et : « Quant à celui qui vous trouble il en portera la peine, quel qu'il soit. » *Ibid.*, 10. Cette autre malédiction lui est semblable : « Malheur au monde à cause de ses scandales... Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! » *Matth.* XVIII, 7. Bien que par cette menace toute offense envers les bons soit défendue, il semble pourtant que la défense porte surtout sur celle qui les détourne de la paix de la sainte contemplation, paix dans laquelle ils s'endorment et reposent doucement dans le Seigneur. Sous ce nom de *bien-aimée*, le Seigneur désigne ses amours et ses délices qu'il défend surtout d'offenser, et auxquels il ne veut pas que l'on intente aucune affaire; car il dit, en en parlant : « Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil. » *Zach.* II, 8.

Au nombre des bénédictions que Balaam donna au peuple de Dieu, il y a celle-ci : « Celui qui te bénira, ô Jacob, sera béni lui-même; et celui qui te maudira sera regardé comme maudit. » *Num.* XXIV, 9. Ecoutez ces paroles, vous qui poursuivez les bons de vos malédictions et qui avez coutume de les trahir de mille manières.

Elisée fut insulté par des enfants, quand il allait vers le Seigneur à Béthel; de même les méchants ont coutume de souvent se moquer de ceux qui, méprisant les choses du monde, retournent à Dieu. Mais si des ours ont dévoré ces enfants, ces hommes se trouvent mis à mort par les démons qui sont ici très-bien désignés sous le nom d'ours. L'ours, il est vrai, est faible dans la partie de son cou et de sa tête; mais il est plus fort dans sa partie postérieure, c'est-à-dire dans ses reins; d'où vient que c'est moins avec la gueule qu'avec les pattes qu'il vous attaque. Il en est de même du démon : au commencement du péché il est faible, il est vrai; mais à la fin il est très-fort. Les persécutions et les haines des méchants contre les bons sont marquées par

ces paroles de Pharaon à Moïse et à Aaron : « Pourquoi, Moïse et Aaron, détournez-vous le peuple de son ouvrage? Allez vous-mêmes à votre travail. » *Exod*. v, 4. Tant que, dit ici Origène, tant que le peuple est avec eux, qu'il travaille l'argile et la brique, tant qu'il est occupé, Pharaon ne pense pas que le peuple soit perverti. Mais s'il vient à dire : Je veux faire une route de trois jours et servir le Seigneur, le peuple alors est perverti. Il en est de même aujourd'hui : lorsque la parole de Dieu invite un homme à le servir, vous entendrez sur-le-champ dire à ceux qui sont les amis de Pharaon : Voyez comme on séduit les hommes ; comme les jeunes gens, pour ne pas travailler, pour ne pas combattre, laissent là le nécessaire et l'utile et ne recherchent que la fainéantise et le repos. Ils ne veulent point travailler, et ils ne cherchent que les occasions de ne rien faire et de se livrer au repos.

Quant à l'utilité des persécutions et à la manière dont les justes doivent s'y comporter, les Nombres nous en donnent un bel exemple quand la multitude, emportée par une aveugle fureur et se révoltant, après la mort de Dathan et d'Abiron, voulut lapider Moïse et Aaron. « Et les enfants d'Israël murmurèrent contre Moïse et Aaron, en disant : Vous avez tué le peuple du Seigneur. Et comme une sédition se formait et que le tumulte augmentait, Moïse et Aaron s'enfuirent au tabernacle de l'alliance. Lorsqu'ils y furent entrés, la nuée les couvrit, et la gloire du Seigneur apparut devant tous. » *Num*. xvi, 41, 42, 43. Nous ne lisons pas, dit ici Origène, que la nuée ait couvert le tabernacle avant que le peuple se soit révolté contre Moïse et Aaron et ait voulu les lapider. Apprenons par là quelle est l'utilité des persécutions. Car quoique Moïse et Aaron fussent, à juste titre, d'une vie sainte, quoiqu'ils fussent grands par les vertus de leur âme, toutefois la gloire de Dieu n'aurait pu leur apparaître s'ils ne s'étaient pas trouvés dans la persécution, dans la tribulation, dans les dangers, à la veille même de mourir. Mais pendant que les enfants d'Israël les poursuivent, voyons ce que font ces deux frères qui sont saints et parfaits, qui sont plutôt disciples de l'Evangile que de la loi. Ils se prosternent la face contre terre, et Moïse dit à

Aaron : « Prenez votre encensoir; mettez-y du feu de l'autel et des parfums dessus, et allez vite vers le peuple afin de prier pour lui; car la colère est déjà sortie du trône du Seigneur, et la plaie commence d'éclater contre le peuple. » *Num.* XVI, 46.

VI.

Des dons du Saint-Esprit en général.

Il faut prier pour que la sagesse ne nous élève pas, que l'intelligence, en courant dans les subtilités, ne nous fasse pas errer; pour que le conseil, en se multipliant, ne nous confonde pas; pour que la force, en nous donnant confiance, ne nous précipite pas; pour que la science, en nous faisant savoir et non aimer, ne nous enfle pas; pour que la piété, en déclinant de la voie droite, ne nous détourne pas; pour que la crainte, en nous faisant craindre plus qu'il ne faut, ne nous plonge pas dans l'abîme du désespoir. S. GRÉGOIRE, *Morales.*

Ces paroles nous font comprendre que le naufrage peut arriver dans le port même, puisque ces dons de Dieu pourraient, à ceux qui n'y feraient pas attention, être une occasion de chute, s'ils ne s'affermissaient par la prière et la vertu d'humilité et de discrétion.

VII.

Sagesse.

Un livre de Cicéron contient une exhortation à la philosophie, et se nomme l'*Hortensius*. Ce livre changea mes sentiments, donna un autre cours à mes désirs et à mes vœux, et me porta, ô mon Dieu, à n'adresser qu'à vous mes prières. Soudain je n'éprouvai plus que du dédain pour les vaines espérances du monde, je convoitai l'immortelle sagesse avec un incroyable élan de cœur, et je commençai à me lever pour revenir à vous. Car je ne rapportais plus à la vanité du langage la lecture de ce livre; il m'avait convaincu, non pas de sa belle élocution, mais de ce qu'il renfermait. Comme je brûlais, ô mon Dieu, comme je brûlais de revoler de la terre à vous; et je ne savais pas ce que vous vou-

liez de moi. Car en vous est la sagesse. Une chose seule ralentissait un peu mes transports : le nom du Christ n'était pas là. Et en effet ce nom, suivant le dessein de votre miséricorde, ce nom de mon Sauveur, de votre Fils, avait avec le lait même de ma mère pénétré mon tendre cœur, et y était demeuré au fond. Et tout livre en qui je ne trouvais point ce nom, fût-il rempli de doctrine, d'élégance et de vérité, ne pouvait me captiver tout entier. S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. III, c. IV.

Je considérais avec douleur que tant d'années de ma vie s'étaient écoulées, peut-être plus de douze années, depuis qu'à l'âge de dix-neuf ans, lisant l'*Hortensius* de Cicéron, je m'étais senti touché de l'amour de la sagesse; et que, jusqu'à ce moment, j'avais toujours différé de quitter sans retour des biens purement terrestres pour ne penser qu'à acquérir un bien si précieux, un bien dont non-seulement la possession, mais la simple recherche est préférable à tous les trésors, à toutes les couronnes, à toutes les voluptés de la terre. Id., *ibid.*, VIII, VII.

Faites-moi, Seigneur, faites-moi, je vous prie, goûter par l'amour ce que je goûte par la connaissance; que je sente par l'affection ce que je sens par l'intelligence. Je vous dois plus que moi-même tout entier; mais je n'ai pas plus, mais je ne puis pas rendre cela par moi-même tout entier. Entraînez, Seigneur, entraînez à votre amour cela même ce que je suis. Id., *Méditations.*

Personne n'est heureux sans la sagesse; personne n'est heureux que dans le souverain bien que l'on voit et que l'on possède dans cette vérité que nous appelons la sagesse. Id., *du Libre Arbitre.*

« Si vous cherchez la sagesse, cherchez-la comme de l'argent, et creusez pour la trouver comme font ceux qui déterrent des trésors. » *Prov.* II, 4. Celui qui déterre des trésors jette la terre loin de lui, il creuse une fosse profonde et travaille assidûment jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait. De même celui qui désire trouver les trésors de la sagesse doit rejeter loin de lui tout poids terrestre, faire en lui une fosse d'humilité, et ne point se reposer jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. *Commentaire de saint Jérôme.*

« L'insensé change comme la lune. » *Eccli.* xxvii, 12. Mais le sage ne se laisse point ébranler par la crainte, changer par la puissance, enorgueillir par la prospérité, abattre par la tristesse. Car là où est la sagesse, là est la vertu, là sont la constance et la force. Le sage est donc toujours le même : en lui point de diminution, point d'augmentation par suite des vicissitudes des choses, de telle sorte qu'il ne s'ébranle pas comme un petit enfant, et ne se laisse point emporter à tout vent de doctrine. Il demeure parfait en Jésus-Christ, fondé sur la charité, enraciné sur la foi. S. Ambroise, *Lettre à Simplicianus.*

Rien d'étranger au sage que ce qui est contraire à la vertu : partout où il va, il porte tout avec lui ; le monde tout entier est sa possession, parce qu'il se sert tout entier de lui comme de son bien propre. Id., *Lettre* 36e *à Constantin.*

Personne ne reçoit pleinement la sagesse de Dieu que celui qui s'efforce de se soustraire au soin de toutes les affaires. S. Isidore, *du Souverain Bien.*

Le premier degré de la sagesse est de comprendre ce qui est faux ; le second, de connaître ce qui est vrai. Lactance.

Le savant diffère autant de l'ignorant que Dieu de l'homme.

A ne rien savoir, la vie est agréable ; à savoir beaucoup de choses, il y a aussi beaucoup d'angoisses.

Il n'y a point d'insensé qui soit heureux, point de sage qui soit malheureux.

La mère de tous les beaux-arts est la sagesse, de l'amour de laquelle les Grecs ont formé le nom de philosophie. Car elle est, sans contredit, le plus riche, le plus éclatant et le plus excellent des dons que nous aient fait les dieux. C'est elle qui, entre autres choses, nous a appris la plus difficile de toutes, qui est de nous connaître nous-mêmes ; précepte qui a tant d'énergie, qui comprend tant de choses, qu'on a cru devoir l'attribuer non pas à un homme, mais au dieu de Delphes lui-même, et avec raison ; car quiconque parviendra à cette connaissance, sentira d'abord au dedans de soi-même quelque chose de divin ; il regardera son esprit placé dans son cœur comme une image de la divinité qui s'y est consacrée un temple ; dans cette vue, il s'efforcera sans

cesse de penser et de faire quelque chose qui soit digne des dieux qui lui ont fait un si grand présent; ensuite, quand il se sera bien examiné et bien approfondi, il développera les avantages avec lesquels la nature l'a fait naître, et de combien de moyens elle l'a pourvu pour acquérir la sagesse et se la rendre propre, puisque, dès le commencement, elle a ébauché dans son âme et dans son esprit une notion générale de toutes choses, et que suivant ces premières traces et les lumières de la sagesse il ne tient qu'à lui de devenir honnête homme et heureux par la même raison. CICÉRON, *des Lois,* liv. I.

On doit regarder la sagesse comme l'art de vivre; c'est elle qui chasse la tristesse de âmes, et elle ne les laisse pas frémir d'horreur; avec elle pour maîtresse on peut vivre dans la paix, en restreignant l'ardeur des passions. Id., *des Fins,* liv. I.

Ce n'est pas à cause de l'art, mais à cause de la santé, que nous louons la science des médecins; c'est pour son utilité, et parce qu'il donne le moyen de naviguer en toute sûreté, et non pas pour l'art, qu'on aime la science du pilote; de même la sagesse, qu'on doit regarder comme l'art de vivre, ne serait pas désirée si elle ne produisait rien. Si maintenant on la recherche, c'est qu'elle sert à chercher et à obtenir les véritables plaisirs. Id., *ibid.,* liv. II.

De même que la folie, après avoir obtenu ce qu'elle désirait, ne se croit jamais cependant avoir assez acquis, de même la sagesse est toujours contente de ce qui est sous sa main, et ne se repent jamais d'elle-même. Id., *Tusculanes,* liv. V.

Réflexions de l'auteur.

Le don de la sagesse est une certaine connaissance expérimentale de la bonté et de la douceur divine. Etant, d'après saint Thomas, dans l'intelligence, elle a sa cause dans la volonté qui, par sa volonté et son goût, instruit l'intelligence. On l'appelle aussi théologie mystique. Or cette connaissance enflamme et augmente l'amour par lequel elle est excitée. De même, en effet, que dans les personnes divines le Verbe du Père inspire l'amour incréé, c'est-à-dire le Saint-Esprit, de même la connaissance de

cette sagesse crée l'amour créé, c'est-à-dire la charité qu'elle enflamme le plus possible.

« Le docteur de la loi deviendra sage au temps de son repos, et celui qui s'agite peu acquerra la sagesse, » *Eccli.* xxxviii, 25, parce qu'il sera rempli de sagesse ; c'est-à-dire, comme on le dit vulgairement, l'âme devient sage par le repos. Ce repos n'est pas toutefois un repos de torpeur et d'oisiveté, il est au contraire très-actif. Les occupations sont nuisibles si elles sont trop multipliées, parce qu'elles étouffent et éteignent l'esprit de prière. De là cette parole de l'Ecclésiastique : « Celui qui cherche à entreprendre beaucoup d'affaires, sera exposé à la rigueur des jugements. » xxix, 26. De là aussi cette parole de Sénèque : Ce n'est jamais au milieu des occupations que l'on parvient à une bonne tranquillité d'âme.

Vous trouverez un admirable éloge de la sagesse au livre des Proverbes : « Bienheureux l'homme qui a trouvé la sagesse, et qui est riche en prudence. » iii, 13. Plus loin, Salomon nous met sous les yeux la sagesse elle-même faisant son éloge : « La sagesse, dit-elle, est plus estimable que ce qu'il y a de plus précieux, et tout ce qu'on désire le plus ne peut lui être comparé. Moi qui suis la sagesse, j'habite dans le conseil de Dieu même, et je me trouve présente parmi les pensées judicieuses des hommes. » *Prov.* viii, 11, 12.

Voici ce qu'on trouve sur l'étude de cette sagesse céleste : « J'aime ceux qui m'aiment ; et ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront. » *Prov.* viii, 17. Et ensuite : « Heureux l'homme qui m'écoute et qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison, et qui se tient à ma porte. Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et il puisera le salut du Seigneur. » viii, 34, 35. Paroles d'où il suit clairement que ceux qui n'ont pas encore trouvé la sagesse, n'ont pas encore trouvé la véritable vie. Autrement Salomon ne leur dirait pas : « Quittez l'enfance, et vivez, et marchez par les voies de la prudence. » *Prov.* ix, 6. La vie des méchants est en effet remplie de tant de misères, privée comme elle est du secours de Dieu, que souvent un grand nombre ou bien désirent la mort, ou se la donnent eux-

mêmes, jugeant la mort comme un sort plus heureux que leur vie.

Quels biens nous procurent cette étude de la sagesse, c'est ce que nous indiquent les paroles suivantes : « La crainte de Dieu est la plénitude de la sagesse, et elle rassasie ceux qu'elle possède de l'abondance de ses fruits. Elle comble toute leur maison des biens qu'elle produit, et leurs celliers de ses trésors. » *Eccli.* I, 20, 21. Quant à l'étude de la sagesse, étude qui consiste dans la contemplation assidue des choses divines, et quant aux fruits admirables de cette étude, voyez le chapitre quatrième de l'Ecclésiastique. Ce qu'il faut de travail et de soin dans cette étude, c'est ce que l'on voit aussi dans ces paroles : « La sagesse conduit l'homme dans la crainte, dans la frayeur et dans les épreuves, et elle l'exercera par les peines dont ses instructions sont accompagnées, jusqu'à ce qu'elle l'ait fondé dans ses pensées, et qu'elle se soit assurée de son âme. » *Eccli.* IV, 19. Car les instructions de la sagesse s'efforcent de détruire le vieil homme avec tous ses actes, pour en susciter un nouveau, créé selon Dieu ; et voilà pourquoi il est nécessaire que dans ce combat, où la grâce lutte contre la nature corrompue et les anciennes habitudes, il y ait beaucoup de soucis et de fatigues.

« La multitude des sages est le salut du monde, et un roi prudent est le sentier de son peuple. » *Sap.* VI, 26. Vient ensuite l'éloge de la sagesse : « J'ai préféré la sagesse aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étaient rien au prix d'elle, etc. » VII, 8. « Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu amateur de sa beauté. » VIII, 2. L'Ecclésiastique nous montre la sagesse elle-même faisant son éloge et disant sa vertu : « J'ai poussé des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne, et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance, » XXIV, 23 ; et bien d'autres paroles semblables qui font un éloge admirable de la sagesse et de ses fruits. Il est dit de ses effets : « Car la sagesse est plus active que toutes les choses les plus agissantes, et elle atteint partout à cause de sa pureté. » *Sap.* VII, 24. Elle n'est, en effet, ni souillée par le crime, ni aveuglée par les passions, ni

renversée à terre par les mauvais désirs; pure de tout cela, elle peut pénétrer partout où elle veut.

Que la souveraine sagesse consiste dans l'observation des commandements de Dieu, c'est ce que nous montre Moïse dans le Deutéronome : « C'est en cela que vous ferez paraître votre sagesse et votre intelligence devant les peuples, afin que, entendant parler de toutes ces lois, ils disent : Voilà un peuple vraiment sage et intelligent; voilà une nation grande et illustre. » IV, 6. Vous trouvez dans Job un admirable éloge de la sagesse, à la fin duquel il est dit : « La souveraine sagesse est de craindre le Seigneur; et la vraie intelligence est de se relever du mal. » *Job.* XXVIII, 28. Ici, au lieu de crainte du Seigneur, saint Augustin dit dans son Enchiridion qu'il y a le mot grec *Eusebia* qui signifie le culte de Dieu. Maintenant, c'est longuement et avec des paroles qui ont la même signification que la sagesse se dit habiter dans les élus de Dieu et dans une cité sanctifiée, pour que vous compreniez que la vraie sagesse est la possession des bons. Le Roi-Prophète, parlant enfin de la crainte du Seigneur, dit : « Tous ceux qui agissent conformément à ce que leur dicte cette crainte, sont remplis d'une intelligence salutaire. » *Ps.* CX. Et ailleurs : « C'est par vos préceptes que j'ai acquis l'intelligence. » *Ps.* CXVIII. Aussi, est-ce avec raison que le Sage a dit : « Pour vous, mon fils, si vous désirez la sagesse avec ardeur, conservez la justice, et Dieu vous la donnera. » *Eccle.* I, 33. Or sans cette céleste sagesse, à quoi peut servir toute la sagesse humaine? Car bien vains sont les hommes en qui n'est pas la science de Dieu. Et ailleurs : « Bien que quelqu'un paraisse consommé parmi les enfants des hommes, il sera néanmoins considéré comme rien si votre sagesse n'est point en lui. » *Sap.* IX, 6.

Ce serait chose digne de pitié, si une quantité presque infinie de pierres précieuses se trouvant dans une contrée lointaine, les habitants du pays étaient assez ignorants pour s'en servir comme de vils matériaux dans la construction de leurs maisons. Mais combien sont plus dignes de pitié ceux qui, étant doués par Dieu d'intelligence et de volonté, facultés avec lesquelles ils peuvent contempler Dieu, l'aimer, imiter ses perfections, se nourrir de

ses délices, prostituent ces dons divins à des choses viles et abjectes, et préfèrent les restes des pourceaux au céleste banquet? Pourquoi dépenser à des choses de rien ce temps et cette durée de la vie où ils pourraient acquérir des richesses inestimables et éternelles? Si donc ces barbares, ces hommes ignorants dont nous parlions tout-à-l'heure étaient dignes de pitié, vous l'êtes certainement encore davantage, vous qui écrasez et foulez ainsi aux pieds des choses autrement préférables que des pierres précieuses.

Grand est le bonheur des bons que Dieu enseigne par des enseignements intérieurs et qu'il instruit à la vie. Lui-même nous le témoigne, quand il dit : « Je vous donnerai l'intelligence, et je vous enseignerai la voie par laquelle vous devez marcher; j'arrêterai mes yeux sur vous. » *Ps.* XXXI. Et ailleurs : « Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous enseigne ce qui vous est utile, et qui vous gouverne dans la voie par laquelle vous marchez. » *Isa.* XLVIII, 17. Et ailleurs : « Ceux qui se tiennent à ses pieds recevront ses instructions et sa doctrine. » *Deut.* XXXIII, 3. De là ces paroles : « La bouche du juste méditera la sagesse, et sa langue parlera la justice. » *Ps.* XXXVI. Et cette autre parole de l'Ecclésiastique : « L'âme d'un homme saint découvre quelquefois mieux la vérité que sept sentinelles qui sont assises dans un lieu élevé pour contempler tout ce qui se passe. » *Eccli.* XXXVII, 18. Le Prophète nous montre la grandeur de cet enseignement, quand il nous dit : « Heureux est l'homme que vous avez vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi. » *Ps.* XCIII. Il en montre les fruits quand il ajoute : « Afin que vous lui adoucissiez ses maux durant les jours mauvais de cette vie, et que vous le souteniez jusqu'à ce qu'on ait creusé au pécheur la fosse où il doit être enseveli. » *Ps.* XCIII. C'est-à dire afin que vous lui accordiez un tranquille repos au milieu des tempêtes et des orages de cette vie, jusqu'à ce qu'approche le jour du jugement où les méchants doivent être châtiés et les bons récompensés amplement. Car cette sagesse a coutume de donner la vraie liberté et la paix qui l'accompagne, selon cette parole du Seigneur : « Si vous demeurez attachés à ma pa-

role, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. » *Joan.* VIII, 31. Vous trouverez aussi, au chapitre XXVIII de Job un admirable éloge de la sagesse.

VIII.

Crainte.

La vie présente est une route, et il faut que chacun s'y garde d'autant plus contre les esprits qui y tendent des embûches que plus grands sont les dons que nous portons. S. GRÉGOIRE, *sur Ezéchiel.*

Quand on voit David tomber du haut de sa grandeur, personne ne doit s'enorgueillir ; mais quand on le voit se relever de sa chute, personne ne doit désespérer. Id., *Morales.*

L'Ecriture est notre miroir, et en racontant les victoires des autres elle soutient nos faiblesses ; l'âme, en effet, craint d'autant moins qu'elle voit les triomphes qui ont déjà eu lieu. L'Ecriture raconte aussi les chutes pour que nous sachions ce que nous avons à craindre. Il arrive de là que l'âme est tantôt enseignée par la confiance et tantôt par l'humilité, et qu'ainsi elle n'a ni à s'enorgueillir ni à se désespérer. Id., *ibid.*, liv. II, c. III.

Les amis de Job arrivent à commettre une faute en cherchant à le consoler, et ils offensent Dieu là où ils pensaient lui plaire le plus. C'est pour nous apprendre qu'il faut même craindre les bonnes actions ; car ce que nous croyons bon est jugé mauvais par Dieu, et pour nous faire voir comment celui qui observe de la sorte ce qui nous paraît bon punit le mal qui est manifeste. Id., *ibid.*, III, XXI.

« Celui qui craint le Seigneur est dans une confiance pleine de force. » *Prov.* XIV, 26. Notre âme méprise avec d'autant plus de force les terreurs de la terre qu'elle se soumet plus véritablement à Dieu par la crainte. Car en se soumettant par une juste crainte au Créateur de toutes choses, elle s'élève par une certaine puissance au-dessus de tout. Id., *ibid.*, V, XIII.

Les saints se tiennent dans une grande crainte au milieu même de la joie, parce qu'ils se savent exposés aux tempêtes.

Les méchants, au contraire, quand ils triomphent de quelque vice, oublient qu'ils naviguent sur la mer. Id., *ibid.*, V, XVIII.

Plus l'âme de l'homme considère ce qui est élevé, plus elle est tremblante et terrifiée; car elle se voit d'autant plus coupable qu'elle se sait différer de cette lumière divine. Et ainsi, il arrive qu'étant plus éclairée elle éprouve plus de crainte, et que ses progrès la troublent parce qu'elle ne voyait rien dans sa première sécurité. Id., *ibid.*, V, XXI.

Le poids de la crainte est l'ancre du cœur. Id., *ibid.*, VI, XXIV.

Si nous voulons vraiment plaire à Dieu, craignons ce qui se fait même de bien en nous. Id., *ibid.*, IX, XXV.

Souvent l'âme du juste, pour être plus en sûreté, éprouve davantage de craintes. Id., *ibid.*, IX, XXXIV.

Pour ne pas éprouver la colère de Dieu, les justes craignent sa mansuétude. Les méchants, au contraire, ne craignent d'être frappés que quand ils le sont. Voilà pourquoi chez eux la crainte, au lieu de produire le repos, est produite par le châtiment. Id., *ibid.*, XI, XVII.

« Je vous demande seulement deux choses, et après cela je ne me cacherai point devant votre face; retirez votre main de dessous moi; ne m'épouvantez point par la terreur de votre puissance. » *Job.* XIII, 20, 21. Eloignez la dureté de ce coup; ôtez le poids de cette crainte, parce que le juste qui vous sert non par amour, mais par crainte, ne peut être en votre présence. Id., *ibid.*, XI, XXII.

« Croyez-vous qu'au moins en ce lieu je puisse avoir du repos? » *Job.* VII, 16. Qui donc sera en sûreté sur son repos, si celui dont le Juge lui-même vante les vertus, tremble malgré cela? Id., *ibid.*, XIII, XXII.

« Lorsque je le considère, je suis agité de crainte. » *Job.* XXIII, 15. Il faut considérer ici combien Job fut craintif avant ses malheurs, puisque même après avoir été frappé il a craint de l'être. — Celui qui ne fait pas attention à la force des châtiments divins ne craint pas, et il a d'autant plus de sécurité qu'il est plus éloigné de cette pensée. Les justes, au contraire, veulent

être d'autant plus en sûreté qu'ici-bas ils y ont moins vécu. Id., *ibid.,* XVI, xix.

« Réjouissez-vous en lui avec tremblement » *Ps.* ii. Saint Grégoire dit là-dessus : De même que la joie naît de l'espérance, de même le tremblement provient du soupçon. De là ces paroles : « Que mon cœur se réjouisse, afin qu'il craigne votre nom, » *Ps.* lxxxv ; et non pas, afin *qu'il soit en sûreté.* Ainsi donc, placés entre l'espérance et la crainte, on craint et on a confiance ; on est ferme et on chancelle. Id., *ibid.,* XX, iv.

« Ecoutez avec une profonde attention sa voix terrible. » *Job.* xxxvi, 2. L'audition de la parole de Dieu est d'abord terrible, pour devenir douce ensuite ; car la crainte de ses jugements nous glace tout d'abord, afin qu'une fois glacés de crainte, nous soyons remis par les consolations des douceurs célestes. Le cœur est donc d'abord frappé de crainte, pour pouvoir ensuite être raffermi dans l'amour. Id., *ibid.,* XXVII, xii.

L'âme est inquiète et tremblante sur les grandes choses, quand auparavant elle demeurait dans l'indolence et dans une fausse sécurité sur les petites. Id., *ibid.,* XXVII, xv.

Celui qui craint Dieu, est rempli de la sagesse de Dieu ; car ici ce qu'on appelle la crainte du Seigneur, est la sagesse elle-même. Si vous ne pouvez en effet la connaître, connaître ce qu'elle est en elle-même, vous connaissez en attendant ce qu'elle est en vous. Id., *ibid.,* XIX, vii.

« J'ai toujours craint Dieu, comme des flots suspendus au-dessus de moi, et je n'ai pu supporter le poids de sa colère. » *Job.* xxxi, 23. Sans doute, dit saint Grégoire, parce qu'au moment de la tempête, l'amour de la vie fait négliger tout le reste. C'est donc craindre Dieu comme les flots, que de tout mépriser par amour pour la véritable vie. Id., *ibid.,* XXI, xvi.

Que je suis malheureux et rempli de misères, puisque j'ai à craindre la fin de ma vie, à considérer mes fautes, à redouter votre jugement, à penser à l'heure de ma mort, à trembler au souvenir des supplices de l'enfer, à ignorer avec quelle sévérité et quelle rigueur vous pèserez mes actions, puisque, en un mot, je

ne sais nullement quelle sera la fin de tout ceci. S. Augustin, *Manuel.*

« Pourquoi, mon âme, êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous? Espérez dans le Seigneur. » *Ps.* xli. C'est comme si l'âme du Prophète lui eût répondu dans le silence: Pourquoi te troublé-je, sinon parce que je ne suis pas encore là où est ce doux bien, d'où j'ai été enlevée comme en passant? Ne boirai-je donc plus à cette source divine, sans avoir rien à craindre? N'ai-je donc plus aucun piége à craindre? Suis-je en sûreté contre toutes les passions, comme si je les avais domptées et vaincues? Le démon, mon ennemi, ne veille-t-il pas contre moi? Ne dresse-t-il pas tous les jours contre moi une foule de piéges? Ne veux-tu pas que je tremble quand je me vois placée dans le monde, et bien loin encore de la maison de mon Dieu? Le Prophète répond donc à son âme qui le trouble, et qui lui donne pour raison de son trouble les maux dont ce monde est rempli, il lui répond, dis-je, et il lui dit : « Espérez dans le Seigneur; demeurez, en attendant, dans l'espérance; car l'espérance que l'on voit n'est plus de l'espérance. » *Rom.* viii, 24. Id., *Commentaire sur le psaume* xli.

Personne ne doit être en sûreté dans cette vie qui est appelée une tentation continuelle; de sorte que celui qui a pu de mauvais devenir bon, doit prendre garde, de passer de l'état de bon à celui de mauvais. Il n'y a qu'une seule espérance, une seule confiance, une seule promesse stable, Seigneur, c'est votre miséricorde. Id., *Confessions.*

La charité n'entre pas seule; elle a pour compagne la crainte qu'elle introduit elle-même; mais c'est une crainte pieuse et qui demeure dans les siècles des siècles. Id., *ibid.*

Là où se trouvent la crainte et le tremblement, n'existent point les éclats de voix; l'âme au contraire s'abaisse, se désole et pleure. S. Jérôme, *Lettres.*

Jamais la fragilité humaine n'est en sûreté; mais plus nous croissons en vertus, plus nous devons craindre de tomber du rang où nous nous sommes élevés. Id., *ibid.*

Le premier degré de la crainte est de craindre les tourments

de l'enfer, le second est de craindre que, exclus de la vision de Dieu, nous ne soyons privés de cette gloire sans prix. Le troisième degré remplit l'âme de la crainte unique d'être un jour abandonné de la grâce. S. Bernard, *Sermons.*

De même que la sécurité ou la paresse est la cause et la mère de tous les crimes, de même la crainte du Seigneur est la racine et la gardienne de tous les biens. Id., *ibid.*

La crainte chasse le péché; la crainte réprime le vice; la crainte rend l'homme précautionné et vigilant. Là où n'est pas la crainte, là est le relâchement dans la vie; là où n'est pas la crainte, là est le désespoir. S. Isidore.

Souvent ce qui paraît manifestement bon au jugement des hommes, est trouvé mauvais aux yeux du juge le plus soigneux et le plus pénétrant. Voilà pourquoi tous les saints craignent que le bien qu'ils font avec quelque intention de leur âme ne soit par hasard réprouvé aux yeux de Dieu. Id., *du Souverain Bien.*

Que personne ne soit en sûreté sur le passé. Tant de piéges sont tendus devant les pas de notre âme, tant d'ennemis observent et gardent notre route, tant de fosses et tant de rochers escarpés, tant de difficultés se trouvent entre nous et notre but; la voie qui par elle-même est déjà si étroite et si ardue est embarrassée de tant de piéges tendus par nos ennemis spirituels; il nous faut voir et traverser tant d'écueils et tant de flots soulevés avant de jeter l'ancre sur la plage désirée! et nous pensons devoir être en sûreté sur le passé, et mener notre vie sans avoir chaque jour une foule de soucis, sans avoir tous les jours à craindre et à trembler! Quel est celui qui, traversant un fleuve profond sur un pont excessivement étroit, croirait avoir échappé à tout danger quand bien même il en aurait traversé sans accident la plus grande partie? Car enfin, s'il vient à chanceler au bout de ce pont, il court le risque du danger qu'il craignait au milieu. Il en est de même de nous : de ce qu'une grande partie de cette vie paraît s'être passée heureusement, ce n'est pas une raison pour prendre confiance, puisque la dernière partie peut encore nous menacer de quelque péril. Quel est le soldat qui,

dans une armée rangée en bataille, dépose les armes avant la fin du combat ou avant d'être certain de la victoire? EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie* 5 *aux moines*.

De même qu'un rayon de soleil se glissant par une fente éclaire tout ce qu'il y a dans un appartement, de sorte qu'on y voit les plus petites choses, même la poussière qui voltige; de même la crainte de Dieu, née dans le cœur avec l'humilité, lui révèle toutes ses fautes. S. JEAN CLIMAQUE.

N'hésitez pas à aller la nuit dans les endroits où, d'ordinaire, vous avez peur; car, si vous cédez à ces petites choses, cette crainte puérile et ridicule vieillira avec vous. En allant à ces endroits, armez-vous des armes de la prière; et quand vous y serez arrivé, étendez les mains, et au nom de Jésus tuez vos ennemis; car il n'y a point d'armes préférables ni au ciel, ni sur la terre. Id., 20e *degré*.

Ce ne sont ni les ténèbres, ni la solitude des lieux qui rendent les démons forts contre nous, c'est la stérilité de notre âme. Id., *ibid*.

Vous avez besoin, mon cher frère, d'une très-grande crainte dans la solitude. Car rien ne peut, comme la crainte, persécuter et mettre la paresse en fuite. Le coupable regarde continuellement quand le juge arrive dans sa prison; et le véritable ouvrier, quand doit venir celui qui le force à sortir. Id., *ibid*.

Il y a souvent plus de mal dans l'action de craindre que dans l'objet même de la crainte. CICÉRON, *Epîtres à ses amis*, liv. VI.

En augmentant soit par la crainte les événements qui viennent, soit par l'affliction ceux qui sont venus, nous aimons mieux accuser la nature des choses que nos propres illusions. Id., *Tusculanes*, V.

« Transpercez mes chairs de votre crainte. » *Ps.* CXVIII. Le Prophète demande une si grande crainte qu'elle doit non-seulement transpercer l'âme, mais le corps lui-même, afin qu'averti par le sentiment de cette douleur et de cette blessure, l'homme se maintienne dans le devoir. Voilà pourquoi d'autres ont traduit: « Ma chair a frissonné de votre crainte, etc. » Or ce mot, *a frissonné*, est ici d'une remarquable emphase; car ici ce n'est pas

seulement l'esprit, mais la chair même qui est dite *frissonner*, ce qui est plus encore. Une telle crainte chasse puissamment le péché ; car c'est d'elle qu'il a été écrit : Seigneur, nous avons conçu et nous avons comme enfanté par votre crainte. De là cette parole, suivant la version de saint Jérôme : « La voix du Seigneur fait enfanter les biches à cause de la crainte qu'elles en conçoivent, » *Ps.* xxviii, c'est-à-dire les âmes que la crainte de la majesté divine rend toutes tremblantes.

Ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur doivent s'attacher avec soin à ce que leur amour soit toujours accompagné de crainte et de respect tout filial. Car nous lisons : « Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. » *Ps.* ii. Et ailleurs : « La louange qu'on donne à Dieu doit être accompagnée de tremblement. » *Job.* xxxvii, 22. L'Epouse dit, au Cantique, que « l'Epoux demeurera entre ses mamelles, » i, 12, mot que nous pouvons très-bien interpréter par l'amour et la crainte entre lesquels il demeure volontiers ; aussi devons-nous le respecter à cause de sa majesté infinie, et l'aimer à cause de sa bonté souveraine. Il y a aussi une autre cause de crainte : Job l'exprime quand il dit : « Car il me brisera d'un coup de foudre, et il multipliera mes plaies, même sans raison. » *Job.* ix, 17. Et ailleurs : « Il est seul, et nul ne peut empêcher que ce qu'il a résolu ne s'exécute. Et quand il aura accompli sur moi ce qu'il avait ordonné, il lui reste encore un grand nombre d'autres moyens semblables. C'est pourquoi le trouble me saisit en sa présence ; et lorsque je le considère, je suis agité de crainte. » *Job.* xxxiii, 13, 14, 15.

« L'homme sage sera toujours dans la crainte, et, pendant les jours du péché, il se gardera de la paresse, » *Eccli.* xviii, 27; c'est-à-dire quand viendront les temps périlleux, il se conduira avec plus de prudence et de précaution. Sur l'éloge de la crainte, il y a cette parole de l'Ecclésiastique : « Combien est grand celui qui a trouvé la sagesse et la science ; mais rien n'est plus grand que celui qui craint le Seigneur. La crainte de Dieu s'élève au-dessus de tout. Heureux l'homme qui a reçu le don de la crainte de Dieu ; à qui comparerons-nous celui qui la possède? La crainte

de Dieu est le principe de son amour; et on doit y joindre un commencement de foi. » *Eccli.* xxv, 13, 14, 15, 16. Quant à la nécessité de cette crainte, elle se trouve montrée dans ces autres paroles : « Si vous ne vous tenez fortement attaché à la crainte du Seigneur, votre maison sera bientôt renversée. » *Eccli.* xxvii, 4. C'est comme cette autre parole : « Ne soyez pas sans crainte sur l'offense qui vous a été remise, et n'ajoutez pas péché sur péché. » *Eccli.* v, 5.

Quelle grande crainte et quel respect le Seigneur exige de nous, c'est ce que montrent cet immense appareil de feux, de fumée et d'éclats de la trompette au milieu duquel le Seigneur donna sa loi aux Hébreux; éclats de trompettes qui, peu à peu, croissaient de plus en plus et s'étendaient au loin. C'est ce que, du reste, Moïse déclara dans la suite au peuple terrifié et épouvanté, en lui disant : « Ne craignez point, car Dieu est venu pour vous éprouver et pour imprimer en vous sa crainte, afin que vous ne péchiez point. » *Exod.* xx, 20. Or la terreur est plus que l'effroi, la peur ou la crainte; c'est elle qui, terrifiant le cœur de l'homme, le détourne du mal. C'était de cette terreur dont était saisi Jérémie, quand il disait : « Je me suis tenu solitaire, parce que vous m'avez rempli de paroles menaçantes. » *Jerem.* xv, 7.

Si l'on considère avec attention tout ce que le Seigneur a fait avec les enfants d'Israël, quand il les fit sortir d'Egypte, demeurant avec eux pendant quarante ans dans le désert jusqu'à ce qu'il les eût conduits à la terre promise, on y trouvera en même temps les plus grands mobiles d'espérance et de crainte, mobiles qui sont comme deux éperons dont nous avons besoin dans le chemin de cette vie, pour que la crainte sans l'espérance n'enfante pas le désespoir, ou que l'espérance sans la crainte ne fasse naître la présomption. Quel est, en effet, celui qui, si faible ou si malade qu'il soit, n'aurait confiance dans ce Seigneur qui, nuit et jour, dans cette longue marche à travers le désert, avec tant de miracles et de bienfaits, conduisit ce peuple faible, ignorant, tant de fois en révolte contre lui; jusqu'au point que lui-même déterminait l'emplacement où l'on devait établir le camp? Mais qui pourrait raconter en paroles toutes les grandes choses qui arri-

vèrent dans cette route si longue, cette nourriture céleste qui fut donnée au peuple pendant quarante ans, ce soleil qui s'arrêta au milieu du ciel, et autres prodiges de cette nature? Moïse dit enfin : « Il le conduisit par divers chemins, il l'instruisit, et il le conserva comme la prunelle de son œil. Comme un aigle qui excite ses petits à voler et qui voltige sur eux, ainsi le Seigneur étendit ses ailes sur son peuple, le prit et le porta sur ses épaules. » *Deut.* XXXII, 10, 11. Qui donc refuserait d'avoir confiance à une semblable providence et à une telle miséricorde? Qui donc, dans quelque malheur que ce soit, ne voudrait pas se mettre avec confiance sous la protection de ce Dieu? Mais vous dites : « Je suis un homme faible et pécheur; et c'est pourquoi je n'ose pas tant me promettre du secours de Dieu. » C'est vrai; mais tel était le peuple hébreu à qui furent accordés tous ces bienfaits; Dieu ne lui a jamais manqué pour cela; car le Père des miséricordes ne méprise pas les membres faibles de son corps, membres qui sont nombreux. Mais aussi nous trouverons dans cette route beaucoup et de grands mobiles de crainte. En effet, à peine le peuple hébreu a-t-il commis une faute que la colère de Dieu se déploie contre lui; plusieurs milliers d'hommes meurent par le fer, par le feu ou par la morsure des serpents. Or il importe de se souvenir de tous ces désastres pour se graver plus avant dans l'esprit la crainte de la sévérité et de la justice de Dieu. Aussi Moïse dit-il : « Le Seigneur s'appelle le Dieu jaloux; et Dieu veut être aimé uniquement. » *Exod.* XXXIV, 14. Josué ayant convoqué près de lui les enfants d'Israël, leur dit : « Vous ne pourrez servir le Seigneur, parce que c'est un Dieu saint, un Dieu fort et jaloux, et il ne vous pardonnera point vos crimes et vos péchés. » *Jos.* XXIV, 19. Vous voyez donc combien grande est la miséricorde du Seigneur, et combien grande aussi est sa justice. Comment donc ces deux choses, si différentes entre elles, peuvent-elles s'accorder? Sans doute que la miséricorde s'ouvre largement pour les bons et pour ceux qui se repentent vraiment, tandis que la sévérité de la justice concerne les méchants et les rebelles. Notre Dieu est donc également admirable dans sa miséricorde et dans sa justice, deux perfections que chante le Prophète quand il

dit : « Je vous chanterai, Seigneur, votre miséricorde et votre justice. » *Ps*. c.

Bien qu'il y ait un grand nombre de causes d'une crainte juste et sainte, la principale cependant paraît être la nature cachée de certains péchés. Il y a une espèce de lime qui, sans faire aucun bruit, coupe les chaînes de fer; de même il y a certaines espèces cachées de péchés que nous remarquons à peine en les commettant. C'est pour cela que le Roi-Prophète a dit : « Qui est celui qui connaît ses fautes? » *Ps*. xviii. Or parmi ces péchés on compte tout d'abord l'orgueil, par lequel un homme se préfère aux autres, ou s'accorde trop à lui-même. Ensuite le jugement téméraire, péché par lequel nous donnons toujours la pire interprétation aux choses douteuses. On peut aussi y ranger la détraction par laquelle, sous prétexte de zèle ou de charité, nous découvrons souvent les fautes cachées du prochain. En outre, poussés souvent par les prières de nos amis, faisant office d'avocats auprès des princes ou des juges, soit par lettres, soit en paroles, nous demandons des choses qu'il n'est pas permis aux princes de donner, ni aux juges de faire.

« Heureux l'homme qui est toujours dans la crainte. » *Prov*. xxviii, 14. « Siméon était un homme juste et craignant Dieu, et le Saint-Esprit était en lui. » *Luc*. ii, 25. Ne vous étonnez pas de cette crainte dans un homme juste et en qui était le Saint-Esprit. Le voyageur était-il dépourvu de tout devant le voleur, il avait un grand trésor dans un vase d'argile; et vous vous étonnez qu'il ait été dans la crainte? Votre sécurité, je le crois, vient de votre pauvreté ou de votre ignorance; car ou bien il vous manque de quoi pouvoir vous enlever, ou bien vous pensez qu'il n'y a personne pour pouvoir vous enlever ce que vous possédez. C'est donc alors pour cela que vous vous trouvez sans aucune crainte.

Parmi les passions de l'âme, la plus basse est la crainte; et voilà pourquoi elle se trouve surtout chez les enfants, les femmes et les petits animaux, comme la poule; elle n'existe pas, au contraire, chez l'aigle, le vautour et le lion. De là ce mot du poète : « La crainte indique les âmes dégénérées. » Et cette autre :

« Soyez hardi; car la crainte est la preuve qu'on a l'âme basse. » C'est par cette considération qu'ils devraient rougir d'eux-mêmes et s'accuser ceux qui, par crainte d'une foule vile et ignorante, laissent de côté les œuvres de la religion et de la piété, telles que, aller à l'église, se confesser, recevoir la sainte communion et fréquenter les hommes de bien.

Réflexions de l'auteur.

Les sacrements de la nouvelle loi sont comme les nerfs du corps de l'Eglise dont la tête est le Christ, par lesquels le sentiment et le mouvement spirituel se répandent dans tous ses membres; de sorte que, si l'on enlève ces nerfs, tous ces membres tombent dans une paralysie spirituelle, c'est-à-dire dans l'insensibilité et dans l'apathie, ce que nous voyons arriver à ceux qui s'approchent rarement de ces mystères ou qui ne s'en approchent que parce qu'ils y sont forcés; c'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'ils soient si insensibles à tout ce qui est spirituel.

Les causes universelles ne produisent d'effets particuliers qu'autant qu'il survient des causes particulières. En effet, la terre n'engendre pas de blé ni d'animal à moins qu'on y introduise des semences d'animaux ou de blé. Mais la cause universelle de notre salut est la passion de Jésus-Christ, à laquelle il faut cependant ajouter les sacrements au moyen desquels le Sauveur applique ses mérites à ceux qui les reçoivent dignement. C'est pourquoi il est très-utile de se confesser souvent et de recevoir souvent la sainte Eucharistie.

De même qu'un aquéduc coulant dans une ville arrive dans un lieu commun d'où l'eau est distribuée en différents lieux par certains petits conduits; ainsi quoique la vertu de la passion du Christ soit la source et l'origine du salut de l'humanité, elle est cependant distribuée par les divers canaux des sacrements pour produire certains effets et accomplir certaines fonctions.

Si la divine Providence a voulu répandre des vertus dans un si grand nombre de plantes pour guérir les corps, il est évident qu'elle a dû établir des médicaments spirituels, c'est-à-dire des sacrements, pour guérir les maladies des âmes, qui sont beau-

coup plus nombreuses et beaucoup plus graves que celles des corps; d'autant plus que, dans ce cas, la nature seule et même aidée ne peut pas, de temps en temps, suffire à la guérison, et que la nature corrompue, non-seulement ne suffit pas à cet effet, mais même a une répugnance pour les remèdes.

Dans le Cantique des cantiques on loue souvent les mamelles de l'Epouse, et on les compare à différentes choses. Tantôt c'est aux deux jumeaux de la femelle d'un chevreuil, tantôt c'est à des grappes de raisin. Mais les deux mamelles avec lesquelles l'Eglise nourrit et allaite ses enfants sont la doctrine spirituelle et la grâce sacramentelle. Dans la loi ancienne, comme les sacrements n'étaient pas semblables aux nôtres, l'Eglise nourrissait ses enfants avec la seule doctrine comme avec une seule mamelle; c'est pourquoi il n'y a rien d'étonnant s'ils étaient faibles et endurcis; mais maintenant elle a deux mamelles qui sont la doctrine et les sacrements, dont l'une nourrit et restaure spécialement l'intelligence, et l'autre la volonté; et tandis que l'une dissipe par sa lumière les ténèbres de la vérité, l'autre, par la vertu de la grâce, fortifie notre infirmité. Par ce lait, les fidèles de l'Eglise sont allaités, nourris, élevés, fortifiés, réjouis.

IX.

Baptême.

Vous, Seigneur, qui êtes tout à la fois le Dieu des vengeances et la source des miséricordes, vous qui savez par des moyens merveilleux nous ramener à vous, voilà qu'à peine j'avais goûté pendant une année les douceurs de l'amitié, qu'il vous plût d'enlever du monde celui qui l'avait fait naître. Quel homme pourrait raconter vos bontés, Seigneur, même en se bornant à celles dont il vous a plu de le combler? Que fîtes-vous alors, ô mon Dieu, et combien l'abîme de vos jugements est profond et impénétrable! Ce jeune homme tomba malade; au milieu d'une fièvre brûlante dont il était dévoré, il se trouva tout-à-coup privé de sentiment, et demeura longtemps dans cet état, baigné d'une sueur mortelle, enfin dans de telles extrémités que, désespérant

de sa vie, on jugea nécessaire de lui administrer le baptême avant qu'il eût recouvré l'usage de ses sens. Je ne m'en mis point en peine, persuadé que ce qui se faisait ainsi à son insu sur son corps ne pouvait effacer ce que je croyais avoir imprimé dans son âme. Mais il en fut bien autrement; car il fut presque aussitôt soulagé et comme entièrement guéri. Alors, saisissant, aussitôt qu'il me fut possible, l'occasion de lui parler, ce que je fis au moment même où la parole lui revint, parce que je ne le quittais point et que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre; saisissant, dis-je, ce premier moment, je commençai à le railler sur ce baptême qu'il avait reçu, sans qu'il le sût autrement que par ce qu'on lui en avait dit, ne doutant point qu'il entrât lui-même dans cette raillerie; mais il arriva, au contraire, qu'il eut horreur de mes discours, comme s'ils fussent sortis de la bouche de son plus grand ennemi, et me déclara aussitôt, avec une fermeté admirable, que j'eusse à cesser de tenir un pareil langage, si je voulais demeurer son ami. S. Augustin, *Confessions,* liv. IV.

Quant à ce qui regarde les enfants, que vous avez dit ne pas devoir être baptisés le second ou le troisième jour de leur naissance, et qu'il fallait avoir égard en cela à la loi de la circoncision qui avait lieu le huitième jour, nous avons tous été d'un avis différent dans notre concile. En effet personne n'a été d'avis de faire ce que vous pensiez; mais nous avons tous jugé qu'il ne fallait refuser à aucun homme en ce monde la miséricorde de Dieu. Car comme le Seigneur dit dans son Evangile, *Luc.* IX, 56: « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour ôter la vie, mais pour la donner, » nous ne devons, autant qu'il est en nous, perdre aucune âme. En effet, que manque-t-il à celui qui a été formé par la main de Dieu dans le sein de sa mère? Votre raison du huitième jour ne vaut rien, puisqu'il s'agit du mystère de la résurrection du Christ par laquelle nous avons été ramenés à la vie et à la circoncision spirituelle; ce mystère se célèbre le dimanche, c'est-à-dire le huitième jour à partir de l'ancien sabbat. S. Cyprien, *Lettres.*

Voici ce que dit Eusèbe d'Emèse au sujet du miracle du changement de l'eau en vin. Pour ceux qui le virent, c'était un mi-

racle; pour ceux qui le comprirent, ce fut un sacrement. Si, en effet, nous y regardons bien, on voit dans ces eaux une image du baptême et de la régénération. Car quand une chose se fait d'une autre moins bonne en elle-même; quand une créature inférieure, par un changement secret, se transforme en une espèce meilleure, il se fait là le mystère d'une seconde naissance. L'eau est sur-le-champ changée; les hommes doivent l'être quelque temps après. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie* 5 *sur l'Epiphanie.*

Les infidèles et ceux qui sont accablés sous le poids de leurs péchés, quand ils reçoivent le baptême avec foi, reçoivent de leurs péchés une absolution telle qu'ils ne sont pas tenus à l'expiation. Les fidèles, au contraire, et les pécheurs qui se repentent vraiment après leur chute reçoivent de leurs péchés une absolution qui ne les rachète pas de l'expiation. Mais pourquoi, je vous le demande, l'expiation est-elle plus difficile, si ce n'est parce que l'offense est plus grande? RICHARD, *du Pouvoir de lier.*

Réflexions de l'auteur.

« Ils ont tous été baptisés, sous la conduite de Moïse, dans la nuée et dans la mer. » I *Cor.* x, 2. L'Apôtre indique par ces paroles que la mer Rouge était la figure du sacrement de baptême. Car de même que les enfants d'Israël échappèrent aux ennemis qui les poursuivaient pour leur nuire, dès qu'ils furent entrés dans la mer Rouge (où l'armée de Pharaon trouva sa perte), ainsi nous échappons à tous nos péchés, qui sont les vrais ennemis de nos âmes, lorsque nous sommes descendus dans l'eau salutaire du baptême.

X.

Sacrement de confirmation.

Comme sur cette terre notre vie doit être une marche victorieuse au milieu d'ennemis et de dangers invisibles, nous sommes régénérés et nous recevons par le baptême une nouvelle vie, et après le baptême nous sommes affermis pour le combat; nous sommes nourris par le baptême, nous sommes fortifiés après le baptême. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie pour le jour de la Pentecôte.*

Saint Paul nous montre l'admirable vertu de ce sacrement, lorsque, par la seule imposition des mains, il donna à douze Ephésiens le Saint-Esprit, le don de prophétie et des langues. Car, comme on le lit dans les Actes des apôtres, XIX, étant arrivé à Ephèse, il y trouva quelques disciples qui avaient seulement été baptisés du baptême de Jean; leur ayant demandé s'ils avaient reçu le Saint-Esprit avec foi, ils lui répondirent qu'ils n'avaient jamais entendu parler de l'Esprit-Saint. Il ordonna alors de les baptiser au nom de Jésus-Christ. Après le baptême, leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit en eux, et ils parlaient diverses langues et prophétisaient. Quoi de plus admirable que cette si grande effusion des dons célestes obtenue si facilement? Combien est grande la dignité de la loi de grâce; combien elle est riche cette loi qui accorde gratuitement des dons si magnifiques et si étonnants! C'est ce que le prophète a dit avec raison : « Vous avez été vendus pour rien et vous serez rachetés sans argent, » *Isa.* LII, 3; c'est-à-dire vous obtiendrez la vraie liberté facilement et sans beaucoup de peine. C'est ainsi que le Seigneur dit dans l'Apocalypse : « Que celui qui a soif vienne; et que celui qui le désire reçoive gratuitement l'eau de la vie, » *Apoc.* XII, 17 : gratuitement, si vous considérez le mérite de celui qui reçoit; mais il n'en est pas ainsi si vous considérez le prix du Rédempteur. Ce que nous avons reçu gratuitement, Jésus-Christ l'a conquis au prix de son sang. C'est ce que l'Apôtre explique très-bien quand il dit : « Etant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. » *Rom.* III, 24.

XI.

Eucharistie.

Avant de parler au peuple sur le mont Sinaï, le Seigneur lui ordonne de s'abstenir des femmes. Or si quand le Seigneur parlait aux hommes par le moyen d'une créature, il exigeait si bien la pureté du cœur que ceux qui recevaient la parole de Dieu ne devaient pas user des femmes; combien plus les femmes qui reçoivent le corps du Dieu tout-puissant, doivent-elles garder

en elles la pureté de la chair pour ne pas être écrasées sous la grandeur de ce mystère inestimable. S. Grégoire, *Collection de ses Lettres.*

Quand quelqu'un approche de sa femme, non par attrait pour la volupté, mais seulement pour procréer des enfants, on doit le laisser à son propre jugement au sujet de l'entrée dans l'église, ou de la réception du corps et du sang de Jésus-Christ; car nous ne devons pas en prohiber la réception à celui qui, placé au milieu du feu, sait ne pas y brûler. Id., *ibid.*

Qu'y a-t-il de plus doux que le pain des anges? Comment donc le Seigneur n'est-il pas chose plus douce encore, puisque l'homme mange le pain des anges? Car l'homme se nourrit de la même nourriture que l'ange, c'est-à-dire de la vérité, de la sagesse et de la vertu de Dieu; mais vous ne pouvez pas prendre cette nourriture de la même manière que les anges? En effet, comment les anges jouissent-ils de la divinité? Ils en jouissent telle qu'elle est. Et vous, comment pouvez-vous en approcher? Parce que « le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. » Afin que l'homme pût manger le pain des anges, le Créateur des anges s'est fait homme. S. Augustin, *Sur le psaume* XXXIV.

Si les péchés ne sont pas assez grands pour que quelqu'un semble devoir être retranché de la communion, il ne doit pas s'abstenir du remède quotidien du corps de notre Seigneur. Id., *à Janvier,* liv. I.

Ce sacrement nous est nécessaire dans le temps pour obtenir la félicité éternelle; c'est pourquoi, comme nous sommes blessés par le péché, il est nécessaire que nous ayons recours à un remède pour guérir nos blessures. Or le remède souverain, c'est le sacrement du corps et du sang de notre Seigneur. Id., *Explication de la sainte foi.*

Si nous péchons chaque jour et si nous accumulons péché sur péché, le pain mystique paraît aussi nous être nécessaire chaque jour; car c'est un remède très-certain pour l'âme malade et couverte de péchés. Id., *Sermon 18 sur l'Evangile de saint Luc.*

Si Rahab, qui était une courtisane, a obtenu son salut et celui de toute sa maison pour avoir reçu une seule fois des espions qui

avaient été envoyés de Dieu, qu'obtiendra donc celui qui reçoit Dieu lui-même souvent et avec dévotion dans la maison de son cœur? Id., *ibid.*

Quand je me suis mis en colère, que j'ai eu de mauvaises pensées, que des fantômes nocturnes ont troublé mon imagination, je n'ose entrer dans la basilique des saints martyrs, tant mon âme et mon corps tremblent. S. Jérôme, *Lettres.*

Avec quelle contrition de cœur, avec quelle fontaine de larmes, avec quel respect, avec quelle crainte, avec quelle chasteté de corps, avec quelle pureté d'esprit faut-il célébrer ce divin et céleste mystère, Seigneur mon Dieu, ce mystère où l'on reçoit réellement votre chair, où l'on boit réellement votre sang, où le ciel s'unit à la terre, la divinité à l'humanité! Où les saints anges sont présents, où, chose étonnante et ineffable, vous êtes le prêtre et la victime! Qui peut célébrer dignement ce mystère, si ce n'est vous, Dieu tout-puissant, qui seul êtes une victime digne de vous être offerte? S. Ambroise, *Oraison avant la messe.*

Si toutes les fois que le sang du Sauveur est répandu, il est répandu pour la rémission des péchés, je dois toujours le recevoir afin que mes péchés soient toujours remis ; moi qui pèche toujours, je dois toujours avoir le remède de mes péchés. Id., *des Sacrements.*

Celui qui s'est blessé cherche un remède à sa blessure; or nous sommes blessés parce que nous sommes sous l'empire du péché, et le remède c'est le céleste et vénérable sacrement de l'Eucharistie. Id., *ibid.*

Nous recevons cette nourriture chaque jour comme un remède à nos infirmités quotidiennes. Id., *ibid.*

Si c'est un pain quotidien, pourquoi le prenez-vous seulement au bout d'un an? Prenez chaque jour ce qui chaque jour vous est utile. Vivez de telle sorte que vous soyez digne de recevoir chaque jour ce sacrement. Celui qui ne mérite pas de le recevoir chaque jour ne mérite pas mieux de le recevoir au bout d'un an. Id., *des Choses sacrées,* liv. V, c. IV.

C'est une faute grave de ne pas nous être présentés à votre table sainte avec un cœur pur et des mains innocentes ; mais

c'est encore une faute plus grave si, effrayés par nos péchés, nous n'assistons pas au sacrifice. Id., *des Sacrements*, c. VI.

Dans la primitive Eglise, quand la dévotion et la foi chrétiennes étaient dans toute leur vigueur, on avait décidé que les fidèles communieraient chaque jour. C'est pourquoi le pape Anaclet dit: Après la consécration, que tous ceux qui ne veulent pas être chassés de l'Eglise communient. Car c'est ainsi que les saints apôtres l'ont établi, et c'est la coutume de la sainte Eglise romaine. S. THOMAS, *Somme théologique,* IIIe *part.,* quæst. LXXX, art. 10.

L'effet propre de l'Eucharistie c'est de transformer l'homme en Dieu. Id., *ibid.,* XIVe sentence, dist. II, quæst. II, art. 1.

Si quelqu'un s'est souillé comme avec de la boue par sa gourmandise ou par son consentement à de mauvaises pensées; si quelqu'un a été frappé comme de vertige par la haine et par le souvenir des injures qu'il a reçues; si quelqu'un a été troublé par l'envie ou par la colère; si quelqu'un a été vaincu par l'orgueil ou par l'arrogance, qu'il se garde de s'approcher de ces purs et divins mystères avant d'avoir expié ses fautes par une pénitence convenable, et de s'être lavé de toutes ses souillures de la chair et de l'esprit. S. ATHANASE.

Comme la puissance de ce sacrement est *ex opere operato* (de l'œuvre faite), la volonté de le recevoir n'a pas autant d'efficacité que la réception actuelle. ADRIEN.

Si quelqu'un, après avoir bien examiné sa conscience et avoir fait tout son possible pour faire cesser l'indignité provenant du péché mortel, en a oublié un, il ne pèche pas en s'approchant du sacrement de l'Eucharistie, même avec ce péché mortel; mais souvent même il est pardonné *ratione operis operati* (à cause de l'œuvre faite) du sacrement lui-même. Saint Augustin paraît avoir prévu ce cas quand il dit : Ce sacrement nourrit non-seulement ceux qu'il trouve vivants, mais même il visite les morts. Id.

Nous demandons que ce pain nous soit donné chaque jour, de peur que nous, qui sommes en Jésus-Christ, et qui tous les jours recevons l'Eucharistie comme la nourriture de notre salut,

si nous venions à commettre une faute plus grave que d'ordinaire, qui nous empêcherait de nous approcher de la sainte table, de communier et de faire usage du pain céleste qui nous serait interdit, nous ne soyons pas séparés du corps de Jésus-Christ. S. Cyprien, *Sermon sur l'Oraison dominicale.*

Celui qui n'est pas armé pour le combat du corps et du sang de Jésus-Christ, ne peut être propre au martyre; et le cœur manque à celui qui n'a pas reçu l'Eucharistie pour l'élever et pour l'enflammer. Id., *Lettres au pape Corneille.*

C'est là le pain dont le Seigneur a dit : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » *Joan.* vi, 52. Comme il est certain que ceux-là vivent qui touchent son corps et reçoivent l'Eucharistie, il est à craindre aussi que celui qui est éloigné de la sainte table et séparé du corps de Jésus-Christ, ne soit pas par là éloigné du gage de son salut; car le Seigneur lui-même nous dit avec menaces : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » *Joan.* vi, 53. C'est pourquoi le Seigneur a appelé ce pain quotidien, afin que nous vivions et que nous demeurions toujours en lui. Id., *Sermon sur l'Oraison dominicale.*

Ce sacrement opère deux effets en nous : il diminue l'affection pour les péchés véniels, et il détruit complètement le consentement aux péchés mortels. Si maintenant quelqu'un d'entre vous n'éprouve pas si souvent ni si vivement des mouvements de colère, de luxure, d'envie ou d'autres péchés semblables, qu'il en rende grâce au corps et au sang de notre Seigneur; car la vertu du sacrement opère en lui. S. Bernard, *Sermon sur la Cène.*

Cependant nous ne devons pas nous abstenir de la communion dominicale, parce que nous reconnaissons que nous sommes pécheurs; au contraire nous devons nous approcher de plus en plus de ce sacrement pour y trouver un remède pour notre âme et la purification pour notre esprit; néanmoins il faut le recevoir dans un esprit d'humilité et de foi, nous jugeant indignes de participer à une si grande faveur, mais le regardant plutôt comme un remède à nos blessures. Au reste il ne faut pas croire qu'il soit mieux de communier seulement une fois par an,

comme le font certains moines qui jugent que les sacrements ont une telle dignité, une telle sainteté et un tel mérite qu'il n'y a que ceux qui sont saints et sans tache qui puissent s'en approcher, au lieu que c'est précisément la participation à ces sacrements qui nous rend saints et purs. Certainement ils font preuve de beaucoup plus d'orgueil que les autres en s'en abstenant, puisque quand ils s'en approchent, ils se jugent dignes de les recevoir. JEAN CASSIEN, *Conférences,* XXIII, c. XXI.

Par son ascension le Seigneur devant soustraire son corps à nos yeux pour l'élever au ciel, il fallait au jour de la Pâque qu'il établît pour nous le sacrement de son corps et de son sang, afin qu'on pût adorer perpétuellement dans ce divin mystère, ce qui n'avait été offert qu'une fois pour notre rédemption, afin que, comme le prix de son sang s'appliquait chaque jour et indéfiniment pour le salut des hommes, l'oblation de la rédemption fût aussi continuelle, afin que, comme le souvenir de cette victime vivait perpétuellement en nous, elle fût aussi toujours présente par sa grâce. C'est donc avec raison qu'il a confirmé de sa divine autorité l'établissement de ce sacrement en disant : « Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. » *Joan.* VI, 56. Chassons donc loin de nous toutes les subtilités des infidèles, puisque c'est l'auteur même du présent qui en atteste la réalité. S. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie* 5 *sur la Pâque.*

« Buvez-en tous, car ceci est mon sang. » *Matth.* XXVI, 27, 28. Ainsi, de même qu'à l'ordre du Seigneur se formèrent tout-à-coup de rien et la voûte élevée des cieux et le lit profond des fleuves et la vaste étendue des terres, de même une puissance semblable s'est montrée pour les sacrements spirituels ; la vertu du Verbe a commandé et l'effet a suivi. Faites donc bien attention à la grandeur et à la magnificence des bienfaits que la force de la bénédiction divine a opérés, et afin que vous ne regardiez pas comme impossible le changement d'une substance terrestre et mortelle en la substance même du Christ, interrogez-vous vous-même qui êtes maintenant régénéré en Jésus-Christ. Depuis longtemps vous erriez dans les ténèbres de la mort intérieure,

étranger à la vie, à la miséricorde, à la voie du salut; tout-à-coup, initié à la loi de Jésus-Christ, renouvelé par ses merveilles salutaires, vous êtes entré dans le corps de l'Eglise non parce que vous viviez, mais parce que vous avez cru, et d'enfant de perdition que vous étiez, vous avez mérité, par une pureté que vous ne connaissiez pas, de devenir le fils adoptif de Dieu. Il n'a rien été changé dans votre extérieur, et à l'intérieur vous avez été changé complètement : d'homme que vous étiez vous êtes devenu fils de Jésus-Christ, et ce divin Sauveur est né de nouveau dans votre cœur. Id., *ibid.*

Etes-vous impur, approchez-vous, pour vous purifier, de la fontaine incorruptible de la pureté. Avez-vous faim? Venez manger ce pain vivifiant qui ne s'épuise jamais. Etes-vous malade? vous y trouverez le remède le plus efficace pour votre guérison. Avez-vous une maladie d'incontinence que les médecins ne peuvent guérir? touchez avec l'hémorrhoïsse le bord de la robe de Jésus-Christ, c'est-à-dire la sainte hostie, afin de faire cesser cette maladie.

Saint Denis dit qu'après la lecture de l'Evangile et de l'Ecriture sainte ceux qui n'étaient pas préparés pour recevoir la divine Eucharistie étaient chassés de l'église, et les autres, avertis par l'évêque, se rendaient à la sainte table. Et après qu'on avait distribué à tous la sainte communion, on rendait grâce à Dieu, et le saint sacrifice était achevé. S. Denis, *de la Hiérarchie ecclésiastique*, c. III.

Plus l'homme s'approche souvent de la divine Eucharistie, plus il s'en rend digne; plus il se rapproche de Dieu, plus il s'unit à lui, plus il croît en grâce.

Il est plus louable de s'approcher souvent de l'Eucharistie par amour pour ce sacrement et en se confiant dans la miséricorde de Dieu que de s'en éloigner longtemps, que de *s'excommunier*, pour ainsi dire, par crainte et par scrupule.

Unissons-nous à Jésus-Christ en toutes choses et par tous les moyens, car une mère est souvent plus excitée à aimer son enfant pour l'avoir nourri que pour l'avoir engendré. Clément d'Alexandrie, *le Pédagogue,* liv. I.

De même que quand la nourriture corporelle trouve l'estomac embarrassé de différentes humeurs, elle l'irrite et lui nuit au lieu de lui être utile; de même si la nourriture spirituelle trouve l'homme souillé de quelque péché, elle le rend encore plus mauvais, non par sa nature, mais par la faute de celui qui la reçoit. S. Jean Chrysostome, *Sermons*.

Si quelqu'un s'approche avec négligence du mystère sacré de l'Eucharistie, il mérite le supplice le plus cruel, quand même il n'oserait le faire qu'une fois par an, car la table sainte est embrasée d'un feu spirituel. Et de même que les fontaines font jaillir l'eau naturellement, ainsi cette table entretient une flamme ineffable. Prenez donc garde de vous en approcher avec de la paille ou du foin, de peur d'augmenter l'incendie et de brûler votre âme quand elle y prendra part. C'est un roi que vous devez recevoir dans la communion; or quand le roi entrera dans votre âme, qu'il y règne une grande tranquillité, un grand calme, que vos pensées soient dans une paix souveraine et profonde. Id., *ibid*.

O habitude, ô présomption, ô sacrifice offert en vain tous les jours! C'est inutile de monter à l'autel, personne ne communie. Id., *Homélie* 61.

Que notre seule douleur soit d'être privés de cette nourriture divine. Id., *ibid*.

Jacques Payva, qui de notre temps a réfuté avec beaucoup d'érudition l'hérétique Kemnicius, s'exprime ainsi sur l'usage de ce divin mystère, dans son second ouvrage contre l'hérétique cité plus haut : Que dirai-je de l'usage de la sainte Eucharistie? Qu'aujourd'hui il n'est permis qu'aux seuls prêtres de toucher, tandis qu'autrefois ce pouvoir était déféré aux diacres en l'absence des prêtres, et que les laïques eux-mêmes avaient le droit de recevoir dans leurs mains pour communier? De là cette exhortation si pleine de piété et de religion de saint Cyrille de Jérusalem, dans laquelle il recommande aux fidèles de fixer les yeux sur leurs mains qui avaient tenu la très-sainte Eucharistie, de les couvrir de baisers, afin que cette divine Eucharistie communiquât sa sainteté aux autres membres. Or tous ceux qui étaient

présents aux saints mystères (excepté seulement les cathécumènes, les énergumènes et les pénitents que l'on chassait de l'église avant la consécration), avaient coutume de recevoir en même temps que le prêtre le corps et le sang très-saints de Jésus-Christ. Nous en avons pour témoins saint Denis l'Aréopagite et saint Justin, martyr, qui, traitant des cérémonies du baptême, dit que les diacres avaient coutume de donner la communion à tous ceux qui se présentaient pour la recevoir et de la porter à ceux qui étaient absents. Il ajoute un peu plus loin : C'est l'habitude, le jour du Soleil que nous appelons Dimanche, que tous ceux qui habitent dans les villes et dans les campagnes se réunissent en un même lieu, et là après avoir récité des prières et fait une lecture sur les saintes Ecritures, tous ceux qui sont présents reçoivent le pain et le vin consacrés, et l'on charge les diacres d'en porter aux absents. Mais voici les paroles de saint Denis : Le concile de Nicée jugea qu'il était peu convenable de faire cela (donner la communion par la main des diacres) quand l'évêque était présent, et que c'était contraire à la majesté de la très-sainte Eucharistie; c'est pourquoi il décréta que quand les évêques et les prêtres seraient absents il serait permis aux diacres de donner la communion et de se communier eux-mêmes. J'omets l'opinion du pape Anaclet qui veut que l'on prive de l'entrée de l'église ceux qui, s'y trouvant après la consécration, ne communient pas. Je n'ignore pas que des hommes d'un grand poids sont d'avis que ce décret du pape Anaclet ne concernait que les seuls ministres qui assistaient le pontife; je serais peut-être de leur avis, si je ne voyais que des hommes, vivant presque dans le même temps, d'une grande autorité, d'une grande sainteté, des martyrs tels que saint Denis et saint Justin, ont dit la même chose que le pape Anaclet, et cela pour tous ceux qui assistaient au sacrifice.

Réflexions de l'auteur.

Parmi les merveilles du monde, quelques auteurs graves citent celle-ci. Il y a, disent-ils, une fontaine qui, lorsqu'on la regarde les yeux calmes et fixes, est limpide; mais si vous por-

tez les yeux ailleurs, ou que vous parliez à quelqu'un, elle devient trouble. Cela peut s'appliquer parfaitement à la préparation au sacrement de l'Eucharistie; car elle aura pour celui qui la reçoit un effet qui dépendra de l'esprit avec lequel il s'en approchera. C'est pourquoi l'Eglise chante : « Les bons et les méchants la reçoivent, mais dans des conditions différentes : les uns y trouvent la vie et les autres la mort. »

Il y a trois choses nécessaires pour que l'homme vive : il lui faut une mère qui le mette au monde, de la nourriture pour qu'il puisse entretenir sa vie, et un médecin pour le guérir quand il est malade. C'est pourquoi la mère met l'homme au monde; la nourriture entretient sa vie, et le médecin le guérit. Mais ces trois choses sont aussi nécessaires à l'homme pour la vie spirituelle. Dans ce cas, sa mère, c'est le baptême; sa nourriture, c'est l'Eucharistie; et son médecin, c'est le sacrement de pénitence. Vous donc qui avez déjà été régénéré par le baptême, vous avez besoin surtout de ces deux derniers sacrements, si vous voulez conserver longtemps votre vie spirituelle.

Ceux à qui les méchants reprochent leurs communions fréquentes peuvent leur répondre avec justice ce que les hommes de la tribu de Juda répondirent aux autres tribus : « Avons-nous vécu aux dépens du roi, où nous a-t-on fait quelques présents? » II *Reg.* XIX, 42. Car cette accusation, si elle avait quelque valeur, pourrait mieux s'appliquer à ceux qui reçoivent de l'argent pour célébrer les saints mystères, qu'à ceux qui communient sans espoir de quelque récompense temporelle, mais sachant qu'ils en retireront plutôt des accusations de la part des méchants.

Le démon livre aux sacrements un combat acharné, et il excite pour cela la langue des hommmes pervers qui, sous prétexte de piété et de respect, détournent souvent les hommes pieux de la fréquentation de l'Eucharistie. Ces hommes semblent animés du même zèle que celui qui disait : « Pourquoi perdre cela? Car on en pouvait tirer beaucoup d'argent, et le donner aux pauvres. » *Matth.* XXVI, 8, 9. Et un autre évangéliste ajoute : « Il dit cela non parce qu'il s'intéressait pour les pauvres, mais parce que c'était un voleur, et qu'étant chargé de la bourse, il

avait entre les mains ce qui s'y mettait. » *Joan.* XII, 6. Ainsi ces hommes sont poussés non par le zèle pour le respect de la divinité, mais par celui de leur propre honneur, pensant que ce serait un déshonneur pour eux de louer dans les autres ce qu'ils ne font pas eux-mêmes, de sorte qu'ils cherchent à faire croire que ce n'est pas leur indignité mais leur raison qui les empêche de communier.

« Vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers. » *Ps.* CXXVII. C'est un spectacle très-agréable aux yeux d'un père de famille de voir sa table entourée de petits enfants, et c'est un devoir très-important pour lui de distribuer à chacun sa nourriture. Il jouit pour ainsi dire lui-même de la nourriture qu'il voit manger à ses enfants. Mais si l'amour paternel agit ainsi, que fera donc celui dont il est écrit : « N'appelez point qui que ce soit sur la terre votre père, » *Matth.* XXIII, 9, lorsqu'il nous verra entourant la table sacrée de l'autel, et qu'il nourrira du pain des anges ses enfants qu'il a régénérés par le supplice de la croix.

Macrobe rapporte qu'à Héliopolis, c'est-à-dire dans la ville du Soleil, pendant une fête consacrée à ce dieu, les principaux de la cité traînaient le char du soleil, et afin de se préparer dignement à cet office, se rasaient la tête et s'abstenaient pendant un certain nombre de jours de fréquenter leurs femmes. Si ces hommes prenaient ces précautions à l'égard d'une idole, que devrons-nous donc faire quand il s'agira de recevoir le corps du Seigneur?

Le serpent dit à la femme : « Si vous mangez du fruit de cet arbre, vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal. La femme persuadée par ce mensonge cueillit du fruit et en mangea. » *Gen.* III. Mais bientôt le Seigneur dit à son tour : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et je demeure en lui. » *Joan.* VI, 57. C'est donc en quelque sorte une participation à la divinité, et cependant il y en a bien peu qui veulent obéir à cette voix ; voyez par là, je vous prie, quel est l'aveuglement et la folie des hommes.

Ils sont bien aveugles ceux qui critiquent les personnes qui

s'approchent souvent des sacrements. En effet qu'y a-t-il de plus insensé que de s'étonner de ce que le malade va au médecin ; le pauvre vers le riche ; celui qui est souillé, vers la fontaine ; celui qui a été blessé par le serpent, vers un magasin de médicaments ; le soldat qui doit combattre, vers l'armurier qui doit lui fournir des armes ? Comment vous, qui êtes chrétien, ignorez-vous si complètement les dogmes de votre foi ? On sait que tous les hommes ont été d'abord condamnés à la mort éternelle par la faute d'un seul, et qu'ils ont été rachetés et appelés à la vie éternelle par la mort d'un seul homme. Ignorez-vous que c'est cette nourriture défendue qui a été la cause de tous nos maux, et que c'est cette nouvelle nourriture établie par Jésus-Christ qui est l'antidote de ces maux ? Ignorez-vous que les sacrements eux-mêmes sont comme des canaux qui découlent du côté de Jésus-Christ, et par lesquels la vertu de sa sainte passion parvient jusqu'à nous ? Que cette vertu c'est la grâce, la charité, la rémission des péchés, la force de l'esprit, en un mot tous les remèdes à notre infirmité ?

Certaines personnes disent : Il me suffit de communier une fois par an. Si tous les jours vous êtes tenté, si tous les jours vous chancelez et vous risquez de tomber, si tous les jours vous avez besoin de grâces, de vertus, de force, de remèdes, de pardon, de faveurs, du secours de la présence de Dieu, de la nourriture spirituelle, pour que vous pratiquiez la piété, comment ne désirez-vous participer à ces bienfaits qu'une fois par an, vous qui avez besoin presque à chaque instant de la grâce et de la présence de Dieu ?

Quand une mère ou une épouse apprend que son cher époux ou son fils bien-aimé est malade, et qu'elle ne peut le voir ; dans l'impatience de son amour, elle se fait apporter son image peinte d'après nature, afin de repaître son cœur de sa vue, puisqu'elle ne peut le voir autrement. Or le Seigneur Jésus comprenant que ses élus qui demeureraient sur la terre le regretteraient de même, qu'ils désireraient la mort et qu'ils auraient de la peine à supporter la vie, leur laissa non-seulement son portrait mais lui-même dans le sacrement de l'autel,

afin qu'ils pussent en attendant se reconforter et entretenir leur espérance et leur amour envers lui, puisqu'ils ne peuvent repaître ostensiblement leurs yeux de sa beauté et de sa divinité.

Dieu en bénissant la famille d'Obédédon et tout ce qui lui appartenait, parce que cette famille avait l'arche d'alliance dans sa maison, nous montre ouvertement de quelles richesses nombreuses et magnifiques, devront jouir ceux qui reçoivent dans leur cœur avec respect et dévotion la sainte Eucharistie. Au reste, David nous apprend par son exemple que pour la recevoir dignement nous devons nous y préparer avec crainte et avec amour. Car ce prince voyant qu'Osa avait été frappé de mort par le Seigneur, craignit d'introduire l'arche d'alliance dans sa maison. Mais lorsqu'il apprit que Dieu avait enrichi la maison d'Obédédon et tout ce qui lui appartenait, il changea d'avis et conduisit chez lui l'arche d'alliance, dans l'espoir d'avoir part aux mêmes bénédictions. II *Reg.* III.

De même que Dieu le Père a engendré le Verbe, dans lequel il est, comme il l'a dit et déclaré, de même le Verbe de Dieu lui-même habite dans le monde où il est venu. Il a établi le sacrement de l'Eucharistie, dans lequel il est tout entier, et dans lequel il a montré aux hommes son immense bonté, sa charité, sa bénignité, sa providence paternelle et sa familiarité. En effet nous voyons briller dans tout leur éclat l'immense charité, la douceur de Dieu envers les hommes et sa familiarité avec eux, dans ce fait qu'il veut bien habiter avec les hommes et faire sa demeure dans leur cœur.

Nicéphore rapporte que Philippe, le premier des généraux romains qui embrassa la foi chrétienne, s'étant avancé vers l'autel la veille de Pâques, pour recevoir la sainte Eucharistie, fut repoussé par l'évêque parce qu'il était un pécheur public, relégué par lui à la place des pénitents, qui était une place humiliante et méprisée, et où il reçut l'ordre de s'asseoir avec ceux qui, pendant la communion, étaient chassés de l'église. Or ici je ne sais lequel je dois le plus admirer, ou de la constance de l'évêque qui osa faire un tel éclat, ou de l'obéissance du gé-

néral qui se soumit si humblement au commandement qu'il avait reçu.

Il y a à Tolède deux hôpitaux remarquables, destinés à venir en aide aux malades, l'un pour les malades alités, l'autre pour fortifier les convalescents et les empêcher de retomber dans leur première maladie. De même le Seigneur Jésus a établi dans son Eglise deux sacrements quotidiens, dont l'un, la confession, sert à nous guérir des maladies du péché, et l'autre, l'Eucharistie, sert à nous conserver dans la santé que nous avons recouvrée. De même que la nature à créé des facultés et des organes particuliers pour chaque fonction que nous avons à remplir, car ceux, comme dit Aristote, qui remplissent plusieurs fonctions, ressemblent à l'épée de Delphes qui servait à divers usages; de même la grâce, sœur de la nature, a institué des sacrements particuliers pour chaque devoir que nous avons à rendre à Dieu.

Le céleste Epoux nous invite à nous approcher du sacrement du corps et du sang très-précieux de notre Seigneur, c'est-à-dire de ce festin magnifique et rempli de douceur, par ces paroles pleines de bonté : « Mangez, mes amis, et buvez; enivrez-vous de mes délices, vous qui êtes mes très-chers amis. » *Cant.* v. 1. En effet nous devions être invités par les paroles délicieuses de l'amour au festin de l'amour et de la suavité divine. Ces paroles nous montrent également que ce festin a été préparé seulement pour les amis, et non pour les autres. « Que l'homme s'éprouve donc lui-même » pour savoir s'il est l'ami de Dieu : certainement il ne l'est pas celui qui n'aime pas son prochain, il ne l'est pas non plus celui qui néglige et méprise l'indigent.

XII.

Pénitence ; confession.

Nous nous sommes éloignés de notre patrie par notre orgueil, par notre désobéissance, par notre ardeur à poursuivre les choses visibles et à goûter au vice, il faut nécessairement y revenir par les larmes, par l'obéissance, par le mépris des choses visibles, et

par l'attention à réprimer les appétits de la chair; nous revenons donc à notre patrie par un autre chemin. En effet, nous qui nous sommes éloignés des joies du paradis en goûtant les plaisirs terrestres, nous y serons ramenés par les pleurs. S. GRÉGOIRE, *Homélie sur le chapitre* II *de l'Evangile de saint Matthieu.*

Il arrive souvent que la vie brûlante d'amour du pécheur après sa faute est plus agréable à Dieu que celle de l'innocent qui dort dans sa sécurité. Id., *Pastoral,* c. XLIX. Si Dieu a promis le pardon à celui qui se repentirait, il n'a cependant pas promis le lendemain au pécheur. Id., *Homélie.*

Quand un profond regret s'est emparé de notre cœur, toute joie nous trouble, rien ne nous touche que ce qui fait pleurer, que ce qui peut nous effrayer. Qu'un repos trompeur ne caresse donc pas vos fautes, mais que l'amertume de la pénitence sévisse et éclate. Id., *Morales*, liv. IV, c. XXII.

« Vous avez compté tous mes pas, mais pardonnez-moi mes péchés. » *Job.* XIV, 16. Dieu compte tous nos pas, quand il remarque toutes nos œuvres, pour leur rendre un jour ce qu'elles méritent; car les pas figurent les actions. Cependant, quoiqu'il tienne un compte exact de nos démarches, il ne laisse pas de nous pardonner nos péchés; car quoiqu'il examine particulièrement tout le mal que nous faisons, il le pardonne néanmoins avec beaucoup de miséricorde à ceux qui en font pénitence. Ainsi Dieu compte toutes nos fautes lorsqu'il nous porte à répandre des larmes pour chaque péché; il nous les pardonne par son indulgence, lorsqu'ayant pris soin de nous châtier durant cette vie il ne nous condamne point dans le rigoureux examen qu'il fera de nous dans la vie future. C'est pourquoi Job ajoute ensuite : « Vous avez lié mes fautes comme dans un sac; mais vous avez guéri mon iniquité. » *Ibid.*, 17. Nos fautes sont liées comme dans un sac; parce que si nous n'avons grand soin de purifier par la pénitence les fautes extérieures que nous commettons, Dieu se les réserve dans le secret de ses jugements, comme dans un lieu caché, pour les en tirer un jour et les rendre publiques dans la manifestation de son jugement. Id., *Morales*, liv. XII, c. X.

La marque d'une vraie confession est que : si quelqu'un se dit

pécheur il ne contredise pas celui qui lui en dit autant. Id., *ibid.*, liv. XXII, c. XIV.

Job, en confessant ses péchés, paraît sublime même dans ses péchés ; car je n'admire pas moins en lui sa confession pleine d'humilité que ses actes sublimes de vertu. Id., *ibid.*

Chacun doit plaider et sa cause devant le Seigneur et la cause du Seigneur devant soi-même, c'est-à-dire les bienfaits que Dieu lui a accordés et les fautes qu'il a commises envers lui. Id., *ibid.* liv. XXV, c. VI. Vous trouverez dans ce chapitre beaucoup de choses sur la pénitence.

Celui-là ajoute faute sur faute qui se pose le défenseur des péchés qu'il a commis. Id., *ibid.*

On double la faute que l'on défend. Id., *ibid.*, liv. IV, c. XXIII.

Parce qu'ils ont choisi plutôt la consolation de la défense que celle de la confession, ils ont augmenté la faute qu'ils voulaient défendre; car ils l'ont retournée contre Dieu, et comme ils ne pouvaient se rendre semblables à sa divinité, ils ont voulu le rendre semblable à leur humanité. Id., *ibid.*, liv. XXII, c. XIII. (Voyez ce chapitre.)

Quand le pécheur se défend il ne se cache pas à Dieu, mais c'est Dieu qu'il se cache à lui-même. Car il agit de manière à ne pas voir celui qui voit tout, mais non de sorte que celui qui voit tout ne le voie pas. Id., *ibid.*

L'espérance et le désespoir portent les hommes à aggraver leurs péchés. Ecoutez la voix de celui qui désespère : Je suis déjà damné, dit-il, pourquoi ne ferais-je pas ce qui me plaît? Ecoutez maintenant la voix de celui qui espère : La miséricorde de Dieu est grande, dit-il; quand je me convertirai il me pardonnera tout, pourquoi ne ferais-je pas ce qui me plaît? Celui-là pèche parce qu'il désespère, celui-ci parce qu'il espère; or l'un et l'autre est à craindre, l'un et l'autre est dangereux. Malheur au désespoir, malheur à l'espérance perfide! Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, ne différez pas de jour en jour; le jour de la colère viendra tout-à-coup et le Seigneur vous perdra au jour de sa vengeance. Ne dites donc pas : Demain je me convertirai, demain je serai agréable au Seigneur, et il me remettra les péchés

d'hier et ceux d'aujourd'hui. Il est vrai, comme vous le dites, que Dieu vous a promis d'être indulgent à l'heure de votre conversion, mais il n'a pas promis le lendemain à vos délais. S. Augustin, *sur le psaume* CXLIV.

Que le pénitent regarde comme peu de chose le fruit de sa pénitence, qu'elle ne lui suffise jamais, qu'il pleure et rougissse toujours devant le Seigneur en présence duquel il a péché, et que sa douleur ne finisse qu'avec sa vie. Id., *sur la pénitence.*

Comme la honte est un grand châtiment, celui qui rougit pour le Christ est digne de miséricorde. D'où il est évident que plus sera grand le nombre des personnes à qui le pécheur confessera ses fautes honteuses dans l'espoir d'en obtenir le pardon, plus facilement il obtiendra la grâce de la rémission. Id., *ibid.*

Vous ne trouverez aucun refuge contre le Seigneur irrité si ce n'est auprès de Dieu apaisé. Id., *sur le psaume* LXXIV.

Celui qui se frappe la poitrine et ne se corrige pas consolide ses péchés au lieu de les effacer. Id., *Sermons.*

Celui qui a attendu jusqu'au siècle futur de faire pénitence de ses péchés passera d'abord par les flammes du purgatoire. Ce feu, quoiqu'il ne soit pas éternel, est cependant très-violent, car il surpasse toutes les douleurs que l'homme ait jamais souffertes pendant cette vie et qu'il pourra souffrir encore. Id., *Sermon sur le purgatoire.*

La pénitence, souillée par une nouvelle faute, est inutile. Il ne sert à rien de se lamenter si les péchés se renouvellent ; il ne sert à rien de demander pardon de ses fautes si l'on en commet de nouveau. Id., *Soliloques.*

Plaise à Dieu que le pécheur se convertisse à la pénitence aussitôt que le Seigneur est prêt à changer la sentence qu'il a fixée d'avance. S. Jérôme.

Par sa nature, Dieu est miséricordieux et toujours prêt à sauver dans sa clémence ceux qu'il ne pourrait sauver par sa justice; mais nous perdons, par notre faute, la miséricorde de Dieu qui est toujours prête et qui s'offre d'elle-même à nous. Id.

Paula ne voulut jamais que son corps reposât sur une couche

molle, pas même dans l'ardeur de la fièvre ; la terre dure, couverte d'un tapis grossier en poil de chèvre, était le lieu de son repos, si toutefois on peut appeler repos des jours et des nuits passés dans de continuelles prières ; aussi on pouvait bien lui appliquer ces paroles du Psalmiste : « Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs ; j'arroserai de mes larmes le lieu où je repose. » *Ps.* VI. En effet, à voir les larmes qu'elle versait pour des fautes vénielles, on eût cru qu'elle déplorait des péchés criants; et quand il nous arrivait de lui représenter qu'elle devait ménager sa vue et la conserver pour lire les saints Evangiles, elle répondait : Il faut enlaidir ce visage pour lequel j'ai si souvent, contre le précepte de Dieu, prodigué le fard, la céruse et l'antimoine. Il faut affliger ce corps qui s'est abandonné à tant de délices. Les longs rires doivent s'expier par de longs pleurs. Il convient que ces moelleux tissus et ces soieries précieuses soient remplacés par un rude cilice. Moi qui ai tant fait pour plaire au monde, je ne veux maintenant plaire qu'à Jésus-Christ. Id., *Eloge funèbre de Paula.*

Il n'est pas douteux que celui qui nous supporte quand nous sommes méchants nous pardonnera avec bonté quand nous nous convertirons. S. AMBROISE, *du Souverain Bien.*

Il est plus facile de trouver des justes qui ont conservé leur innocence que des pécheurs qui ont fait une sincère pénitence. Id., *Sermon sur la pénitence.*

Saint Pierre devint plus fidèle après qu'il eut pleuré sa fidélité perdue; c'est pourquoi il reçut plus de grâces qu'il n'en avait perdues. Id., *Sermon sur saint Pierre ès liens.*

Il n'appartient qu'à Dieu de ne pas pécher ; mais c'est le propre du sage de corriger ses erreurs et de faire pénitence de ses fautes. Id., *Lettres.*

La pénitence repousse l'avarice, abhorre la luxure, fuit la colère, affermit l'amour, foule aux pieds l'orgueil, contient la langue, forme les mœurs, hait la malice, exclut l'envie. S. CYPRIEN, *Sermons.*

Le premier degré de la félicité est de ne pas pécher ; le second est de connaître ses fautes. C'est au premier qu'arrive l'inno-

cence parfaite qui sauve ; c'est le second qu'obtient la pénitence qui guérit. Id., *Lettres*, III.

Saint Cyprien s'efforce, dans ce passage, de prouver, par plusieurs arguments, que les péchés du cœur ne sont pas cachés à Dieu. L'homme, dit-il, voit sur le visage, Dieu voit dans le cœur, etc. Enfin, parlant de ceux qui, effrayés par la crainte des supplices, ont chancelé dans la confession de leur foi, il dit : Quand ceux qui ont une foi plus grande et une crainte meilleure, ne se sont liés ni par des sacrifices ni par des abjurations criminelles, quoique, cependant, ils aient eu l'intention de le faire, viennent confesser leur crime au prêtre avec douleur et simplicité, ils mettent leur conscience en règle, ils déposent le poids de leur âme, et ils recherchent une guérison salutaire dans des blessures légères et peu importantes. Id., *Sermon sur les tombés.*

Tout pécheur commence à devenir juste par cela même qu'il est devenu son accusateur. S. Isidore.

Si l'on découvre son péché, de grand qu'il était il devient petit; mais si on le cache, de petit qu'il était il devient grand ; la faute s'accroît par le silence. Id.

Il y a trois sortes de gens obstinés : 1° ceux qui ne profitent pas des châtiments ; 2° ceux que les réprimandes rendent plus mauvais ; 3° ceux qui promettent de se corriger et qui ne le font pas. Manassé devint meilleur par le châtiment; la réprimande rendit Nabal pire qu'il était ; les afflictions endurcirent Pharaon. Hugues de Saint-Victor, *des Douze Abus.*

Vous trouverez dans saint Jean Climaque, au quatrième degré de l'*Echelle sainte* (de l'Obéissance), un exemple remarquable de la confession des péchés, où le pénitent foula aux pieds toute espèce de honte. Le saint rapporte qu'un voleur, d'après l'ordre de l'abbé, déclara tous ses péchés devant l'assemblée des frères. Pendant qu'il faisait sa confession, un des frères qui était présent affirma qu'il avait vu un homme d'une figure remarquable et à l'air terrible qui tenait du papier et une plume à la main, et à mesure que le voleur, agenouillé à terre, avouait un péché, ce personnage l'écrivait sur le papier. C'est pourquoi il s'écria avec raison : « J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon injustice

au Seigneur, et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. » *Ps.* XXXI.

De même que la veuve qui a été privée de son mari se repose entièrement sur son fils aîné, si elle en a un, et après Dieu en fait toute sa consolation, de même quand l'âme est tombée elle n'a dans le temps d'autres consolations sur lesquelles elle puisse s'appuyer que l'abstinence, le travail et les larmes. Id., 7e *degré.*

La preuve de la véritable pénitence est l'oubli des injures; mais celui qui entretient des inimitiés et qui affirme qu'il se repent est semblable à celui qui croit courir en dormant. Id., 19e *degré.*

J'ai vu des âmes faibles et des corps débiles entreprendre des combats supérieurs à leurs forces, plus forts que ceux qu'ils pouvaient soutenir, et ils ne purent y résister. Je leur dis alors : Dieu ne mesure pas et ne juge pas la grandeur des travaux, mais celle de l'humilité. Id., 26e *degré.*

Si nous éprouvons dans notre corps quelque faible maladie, nous avons aussitôt recours à des médecins, nous répandons l'argent à profusion, nous prenons toutes les précautions convenables et nous ne nous arrêtons pas que nous ne soyons soulagés; mais quoique notre âme reçoive chaque jour des blessures, quoiqu'elle soit déchirée, brûlée, abîmée par tout ce qui l'entoure, quoiqu'elle subisse la mort de mille manières, nous sommes peu inquiets de prendre soin d'elle. S. JEAN CHRYSOSTOME, *de la Componction du cœur.*

Il y a cinq moyens de faire pénitence : le premier, c'est la reconnaissance et la détestation de ses péchés; le second, c'est de pardonner au prochain ses erreurs; le troisième, c'est de prier; le quatrième, c'est de faire l'aumône; le cinquième, c'est d'humilier son âme. Id., *ibid.*

C'est mal de pécher, c'est encore pire de persévérer; mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'est de rejeter la faute sur Dieu en se disculpant. *Glose sur le psaume* LXIX.

Celui qui avoue convenablement sa faute ne diffère guère de celui qui ne pèche pas. ARISTOTE.

C'est le propre de Dieu et d'un homme qui a en lui quelque

chose de divin de ne jamais commettre de faute; mais c'est le propre du sage et d'un homme qui sait vivre de revenir de ses erreurs en se conduisant d'une manière irréprochable. PHILON.

Que la confession soit le remède de celui qui a commis des fautes. CICÉRON, *à son frère Quintus*.

Réflexions de l'auteur.

Qu'est-ce que se convertir à Dieu de tout son cœur? C'est non-seulement se repentir des péchés passés, mais éviter ceux que l'on pourrait commettre à l'avenir. Quiconque a fait cela s'est converti de tout son cœur. En effet, Salomon nous avertit bien de faire ces deux choses quand il dit : « Celui qui cache ses crimes ne réussira point; mais celui qui les confesse et qui s'en retire obtiendra miséricorde. » *Prov.* XXVIII, 13. Car la marque d'une confession salutaire c'est l'expulsion de l'iniquité.

Quand l'estomac d'un malade est incommodé par des humeurs malfaisantes, s'il s'efforce de les vomir en mettant ses doigts dans sa bouche ou en prenant une potion très-amère, pourquoi l'âme ne ferait-elle pas la même chose lorsqu'elle se sent tourmentée à l'intérieur par le péché; pourquoi ne le vomirait-elle pas par la bouche d'une sincère confession? Est-ce que les péchés ne nuisent pas autant à l'homme que les humeurs bilieuses?

O si nous avions des yeux pour voir la beauté admirable de l'âme quand le prêtre prononce les paroles salutaires de l'absolution, qu'il justifie l'homme et en fait une créature nouvelle! En effet cette transformation, dans son espèce, n'est pas moindre que celle qui se fit lorsque Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut; » car il se fait dans l'âme une lumière nouvelle et plus éclatante lorsque le prêtre l'absout. De même qu'à la voix de l'ange les chaînes tombèrent des mains de Pierre, de même, dans ce sacrement, les liens du démon tombent à la voix du prêtre, Dieu ouvre son cœur à l'homme, l'adopte pour son enfant, le fortifie par le secours de l'Esprit-Saint, l'orne de vertus et l'établit héritier de son royaume.

Saint Thomas décrit dans sa *Somme théologique* la suite et les progrès de la justification, expose comment concourent à cet

ouvrage d'abord la grâce de Dieu et ensuite le sentiment de la foi, de la crainte, de l'espérance, de la charité, de la contrition et de la pénitence à laquelle est attribuée spécialement la justification. D'où il suit que la justification est un sentiment spirituel qui nous porte de l'injustice à la justice; que pour être justifié il faut avoir ces deux sentiments, savoir : la pénitence qui déteste l'injustice passée et le bon propos qui résout de suivre la justice à l'avenir. Ajoutez à cela que le pécheur doit coopérer à la grâce en exécutant la satisfaction due à ses péchés, c'est-à-dire en acceptant les choses qui lui sont commandées pour cet objet en tant que cela a rapport à la pénitence.

« Les péchés se purifient par la miséricorde et par la *foi;* et tout homme évitera les maux de l'enfer par la crainte du Seigneur. » *Prov.* xv, 27. Telles sont donc les vertus que l'on doit avoir pour préparer et accomplir une véritable pénitence. Dans le verset précédent, il faut entendre par *la foi, la fidélité* par laquelle chacun satisfait aux devoirs de son état. Cette vertu est si rare que Salomon dit : « Il y a bien des hommes qu'on appelle miséricordieux, mais qui trouvera un homme fidèle? » *Prov.* xx, 16. L'homme fidèle est celui qui s'applique de toutes ses forces à cette seule chose, savoir : d'accomplir avec fidélité tout ce qu'il croit devoir faire, quand même il devrait en éprouver de l'ennui et du dommage. La preuve que ce mot *foi* doit être entendu dans le sens de *fidélité*, c'est que le même verset est répété au chapitre XVI des Proverbes, 6, où nous lisons : « L'iniquité se rachète par la miséricorde et par la *vérité;* mais on évite le mal par la crainte du Seigneur; » on sait trop bien que le mot *vérité,* dans les saintes Ecritures, est employé pour *justice* et *devoir accompli,* pour qu'il soit nécessaire de le démontrer. C'est aussi en ce sens qu'il faut entendre ces paroles : « Après que toutes ces choses eurent été *fidèlement exécutées, « post quæ et hujuscemodi veritatem,* » Sennachérib, roi des Assyriens, vint, etc. II *Paral.* XXXII, 1.

L'Ecclésiastique décrit en ces termes la vraie pénitence : « Convertissez-vous au Seigneur; quittez vos péchés; offrez-lui vos prières; et éloignez-vous de plus en plus de *ce qui vous est un*

sujet de chute. » *Eccli.* XVII, 21, 22. Le mot *offendiculum,* traduit par *ce qui vous est un sujet de chute,* signifie non-seulement les péchés, mais les occasions de péché; si vous n'enlevez ces dernières, vous ne pourrez pas éviter les péchés.

Ces paroles nous montrent la vertu d'une humble confession : « Je vous ai fait connaître mon péché, et je n'ai point caché mon injustice ; j'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon injustice au Seigneur; et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. » *Ps.* XXI. Le même Prophète nous indique qu'il a éprouvé de nombreux malheurs pour n'avoir pas avoué ses péchés : « Parce que je me suis tû, dit-il, mes os ont vieilli. » *Ps.* XXI. C'est-à-dire, parce que je cachais mes péchés et que je ne les avouais pas comme il convenait, Dieu ne me les remettait pas et ne calmait pas sa colère ; c'est pour cela que j'ai éprouvé de si grandes calamités, qu'accablé par les douleurs du corps et de l'âme je séchais de maigreur. Quant à ce qu'il ajoute : « Je criais tout le jour, » un autre traduit par une expression plus forte : « Je poussais des cris semblables au rugissement; » ce qui s'applique facilement au commencement du verset et montre les chagrins et les ennuis qu'il a soufferts auparavant.

Contre la pénitence feinte et trompeuse des méchants, qui promettent de mener une meilleure vie et qui ne tiennent pas leurs promesses, il y a ces paroles du Prophète : « Les ennemis du Seigneur lui ont manqué de parole; et le temps de leur misère durera autant que les siècles. » *Ps.* LXXX. C'est comme s'il disait : Maintenant ils mentent à Dieu, et ils méprisent ses lois et sa majesté; mais il viendra un temps où ils seront châtiés de ce mépris, et leur châtiment durera éternellement. Voici encore un passage semblable : « Lorsque j'aurai pris mon temps, je vous jugerai et je vous rendrai justice. » *Ps.* LXXIV. Et il annonce que ce temps ne tardera pas, quand il dit : « Le jour de leur perte s'approche, et les moments de leur ruine avancent. » *Deut.* XXXII, 35.

Le Psalmiste, dans ces versets, nous invite à l'espoir du pardon : « Si vous observez nos iniquités, Seigneur : Seigneur, qui subsistera devant vous? Parce que vous êtes plein de miséricorde; et j'ai espéré en vous, Seigneur, à cause de votre loi. » *Ps.* CXXIX.

C'est-à-dire, parce qu'il n'y a rien en moi qui puisse faire que vous ayez pitié de moi, qu'il y a au contraire de quoi irriter votre colère; mais vous avez en vous-même de quoi me rendre propice. Vous avez en vous la miséricorde, et vous avez auprès de vous le sacrifice de votre Fils, deux choses qui procurent véritablement le salut aux âmes pénitentes. C'est pourquoi, selon l'expression de saint Augustin, si j'ai commis assez de fautes pour que vous puissiez me damner, vous n'avez certainement pas perdu ce qui, auprès de vous, peut me sauver. En conséquence, dans les combats que nous livre notre conscience, lorsque la loi, le démon et le sentiment du péché nous accusent, ayons recours à ces versets.

Notre nature corrompue nous rend la vertu difficile, mais la grâce nous la rend facile. C'est pourquoi il est dit de l'Epouse : « Notre sœur est petite et elle n'a point de mamelles. » *Cant.* VIII, 8. Et l'Epouse ajoute un peu plus loin : « Pour moi je suis comme un mur, et mes mamelles sont comme une tour, depuis que j'ai paru en sa présence, comme ayant trouvé en lui la paix. » *Ibid.*, 10. La vraie pénitence trouve cette paix qui nous réconcilie à Dieu. Elle dit comme ayant trouvé en lui la paix, soit parce que la vraie paix n'est pas donnée en ce monde, soit parce que « personne ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine. »

Il y a certains hommes qui, ayant passé leur vie à commettre toutes sortes de crimes, disent qu'ils se repentent à l'heure de la mort. Leur pénitence est bien souvent semblable à celle de Pharaon qui promettait d'obéir tant que les fléaux le tourmentaient, mais qui revenait aussitôt à sa désobéissance et à son entêtement aussitôt que les plaies avaient cessé. Enfin, Pharaon, après avoir éprouvé tant de fléaux, laissa enfin sortir les Israélites de ses états; mais bientôt son peuple et lui, touchés de repentir, s'écrièrent : « A quoi avons-nous pensé de laisser aller les Israélites afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis ? Il fit donc préparer son charriot de guerre et prit avec lui tout son peuple, etc. » *Exod.* XIV, 5, 6. Telle paraît la pénitence de ceux que ne touche pas l'amour de Dieu, mais seulement la crainte du danger; en effet,

nous les voyons souvent retourner à leur vomissement aussitôt que le danger ou la maladie sont passés.

Lorsqu'il paraît douteux que quelqu'un ait la lèpre, la loi ordonne d'enfermer le malade pendant sept jours et quelquefois même pendant sept autres jours, afin que pendant ce laps de temps le prêtre puisse bien voir de quoi il s'agit et se prononcer avec connaissance de cause sans erreur ni hésitation. Cet exemple fait voir aux confesseurs que quand ils ont des doutes sur le repentir et la contrition de leurs pénitents, ils doivent attendre quelques jours pour éprouver la force de leur contrition et de leur ferme propos, et ne pas trop se presser pour donner l'absolution, de peur qu'ils ne laissent souillés de la même lèpre ceux qu'ils auraient dû guérir.

Nous trouvons plusieurs exemples de la confession dans l'ancien Testament. Ainsi nous lisons : « Lorsqu'un homme ou une femme auront commis quelqu'un des péchés qui arrivent d'ordinaire aux hommes, et qu'ils auront violé par négligence le commandement du Seigneur et seront tombés en faute, ils confesseront leur péché, et ils rendront à celui contre qui ils ont péché le juste prix du tort qu'ils lui auront fait, en y ajoutant encore le cinquième par dessus. S'il ne se trouve personne à qui cette restitution puisse se faire, ils la donneront au Seigneur, et elle appartiendra au prêtre. » *Num.* v, 6, 9. Ce passage doit s'entendre des péchés qui ont causé quelque préjudice au prochain ; vous pouvez y voir également que quand on ne sait pas à qui restituer, la restitution appartient spécialement à l'Eglise.

« S'il rejaillit sur un vêtement du sang de l'hostie » qui a été offerte pour le péché, « ce vêtement sera lavé dans le lieu saint, » dit le Seigneur. *Levit.* VI, 27. Le sang de cette hostie, ce sont les œuvres de corruption auxquelles le pécheur a succombé. De là ces paroles : « Délivrez-moi du sang, ô Dieu, qui êtes le Dieu de mon salut. » C'est pourquoi lorsque ces œuvres sont découvertes au prêtre, quoique la plupart du temps elles n'arrivent pas jusqu'à son corps, elles jaillissent cependant sur son vêtement, car bien qu'elles n'amènent pas son consentement, elles excitent néanmoins en lui de mauvaises pensées. En effet ce que le vête-

ment est au corps la mauvaise pensée l'est au consentement. Souvent le vêtement est souillé et déchiré sans aucun détriment pour le corps, de même la mauvaise pensée n'est nullement nuisible au salut de l'âme lorsque la raison la repousse, et n'y prête aucun consentement. Le prêtre devra donc laver son vêtement, mais il pourra le faire dans le lieu saint, car celui qui se sera souillé de cette manière, n'aura pas besoin de s'abstenir d'offrir le saint sacrifice, jusqu'à ce qu'il ait expié sa faute. Il lave donc son vêtement et il reste dans le lieu saint, car il se purifie sans délai et autant qu'il le peut des illusions charnelles qui l'ont impressionné à l'extérieur. Cependant en soutenant ce combat, il augmente ses mérites, loin de diminuer sa sainteté. C'est pourquoi saint Grégoire dit : Les bons pasteurs doivent montrer des entrailles de mère à leurs pénitents, afin que s'il arrive que ceux-ci soient tourmentés par quelques tentations, ils se réfugient dans les bras de leurs pasteurs comme dans le port du salut, et qu'ils ne craignent pas de leur découvrir les blessures que le péché leur a faites. Mais il arrive souvent que le confesseur, en écoutant les tentations des autres est aussi tenté à son tour, et qu'en voulant pour ainsi dire laver les mains des autres, il souille les siennes. Cependant les pasteurs ne doivent pas trop redouter cela, etc.

On trouve dans Origène, *Homélie 2 sur le Lévitique,* un témoignage assez évident sur la confession. Il pose comme objection que la loi de Moïse, dans laquelle on avait établi tant d'espèces de sacrifices pour la rémission des péchés, était dans de meilleures conditions que la loi évangélique, dans laquelle on ne trouve rien de semblable. Il y répond en disant que dans la loi de grâce, il y a aussi plusieurs manières d'expier les péchés. En effet, ils sont expiés par le baptême, par le martyre, par les aumônes, par le pardon des injures et par l'amour, au moyen duquel beaucoup de péchés ont été remis à la femme pécheresse. Ils sont expiés encore par un autre moyen, mais d'une manière beaucoup plus dure et plus pénible, par la pénitence, lorsque le pécheur « lave son lit de ses pleurs, » *Ps.* VI ; lorsque « ses larmes lui servent de pain le jour et la nuit, » *Ps.* XLI ; lorsqu'il ne rougit

pas d'avouer son péché au prêtre du Seigneur et de chercher auprès de lui un remède, à l'exemple de celui qui dit : « J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon injustice au Seigneur : et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. » *Ps*. XXI. En cela s'accomplit ce que dit l'apôtre saint Jacques : « Quelqu'un d'entre vous est-il malade? qu'il fasse venir les prêtres de l'Eglise et qu'ils prient sur lui, en lui faisant l'onction d'huile au nom du Seigneur, etc. » *Jacob*. v, 14 et seq.

Nous voyons dans le chapitre cinquième du Lévitique que les pénitents doivent concevoir une grande douleur de leurs péchés, et qu'ils doivent éviter toute réjouissance, lorsqu'ils pleurent sur leurs péchés. On y lit en effet que quand on brûle la fleur de farine offerte pour le péché, « on n'y répand pas d'huile et l'on n'y met pas d'encens, comme dans les autres sacrifices, parce que c'est une oblation pour le péché. » Origène dit à ce sujet : Dans le sacrifice pour le péché, on ne met ni l'huile de la joie, ni l'encens de la douceur. En effet, l'Apôtre dit des pécheurs : « Je crains que je ne sois réduit à pleurer plusieurs d'entre vous, qui, après avoir péché, n'ont point fait pénitence. » II *Cor*. XII, 21. Il n'y a pas non plus dans les pécheurs une odeur de suavité, car il est dit d'eux : « Mes plaies ont été remplies de corruption et de pourriture, à cause de ma folie. » *Ps*. XXXVII. Voilà ce que nous avons observé sur l'oblation pour le péché.

Que le confesseur et le pénitent ne croient pas qu'ils ont une besogne facile à faire, le premier pour aider l'autre, le second pour conformer sa volonté et sa vie à la pureté et à la sincérité divine qui est la règle de toute équité et de toute sainteté, sa vie qui, jusqu'ici, a été dépravée et opposée à cette pureté et à cette sincérité. En effet, comment celui qui s'est écarté si loin de cette règle, par les crimes énormes qu'il a commis, pourra-t-il y revenir si promptement, à moins qu'il n'y mette tout son zèle et toute son application, lui qui s'en est éloigné si longtemps par de nombreux péchés? C'est ce que saint Augustin craignait si fort, ce qu'il désirait tant pouvoir obtenir, lorqu'il priait en ces termes : Malheureux que je suis! Quand est-ce donc, Seigneur, que mon iniquité pourra se conformer à votre droiture? En effet, lorsqu'il

y a dans l'homme tant d'imperfections et tant de droiture en Dieu, il n'est pas étonnant qu'il lui soit rude et difficile de ramener une si grande défectuosité à une si grande droiture.

XIII.

Excuses des péchés.

Réflexions de l'auteur.

« Le pécheur évitera d'être repris, et il trouvera des interprétations selon son désir, » *Eccli.* XXXII, 21, c'est-à-dire il ne manquera pas à l'âme mal intentionnée des raisons spécieuses pour couvrir sa folie et pour y persévérer.

Au jugement dernier les méchants ne pourront apporter aucune excuse à leurs crimes. S'ils disent qu'ils étaient faibles, que leurs ennemis étaient forts et puissants, et que c'est pour cela qu'ils ont succombé, le souverain Juge les réfutera facilement, lui qui a pourvu son Eglise de tant de sortes d'armes et de défenses. C'est ce que désignent ces paroles des Cantiques : « Comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards, mille boucliers y sont suspendus, avec toutes sortes d'armes, pour les plus vaillants guerriers. » *Cant.* IV, 4. C'est pourquoi il était facile à tout homme faible d'y prendre des armes, avec lesquelles il aurait non-seulement garanti mais même fortifié sa faiblesse; car ces armes produisent ces deux effets. Au reste, si vous voulez enrichir ce sujet, voyez le chapitre intitulé : *Evangile*. Vous y verrez rassemblés les secours admirables et nombreux que la grâce de Jésus-Christ nous a fournis pour nous aider à pratiquer la vertu.

C'est de nos premiers parents que nous viennent le venin de l'excuse de nos péchés et l'aliment de toutes les autres fautes. En effet, ceux-ci, ayant été réprimandés par le Seigneur, cherchèrent de vains prétextes pour s'excuser. L'homme dit : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre et j'en ai mangé. » *Gen.* III, 12. Par ces paroles il rejeta en quelque sorte sur Dieu la faute de son crime. Ceux qui rejettent leurs fautes sur le ciel ou sur les astres suivent en

tout son exemple. La femme rejeta aussi sa faute sur le serpent en disant : « C'est le serpent qui m'a trompée. » *Ibid.*, 13. Il y en a qui disent que David, après s'être souillé d'un adultère et d'un meurtre, était plus coupable que Saül, et que cependant il obtint son pardon parce qu'il avoua son crime avec une grande simplicité, en disant : « J'ai péché contre le Seigneur ; » tandis que Saül s'efforça, après plusieurs tergiversations, de nier une partie de son crime et d'excuser l'autre partie.

Dans le chapitre XIII du Lévitique, il est ordonné, entre autres prescriptions, que les lépreux aient leurs vêtements décousus, qu'ils aient la tête nue et le visage couvert. Il faut de même que celui qui a la lèpre spirituelle, c'est-à-dire qui est coupable, ne recouvre pas ses péchés par des paroles cousues ensemble ou par le voile de l'excuse, afin qu'il ne devienne pas un sépulcre blanchi qui paraît blanc au dehors, mais qui est plein d'ossements de morts à l'intérieur. Cependant on ordonne au lépreux de se couvrir seulement le visage. Mais pourquoi lui ordonne-t-on de laisser nues toutes les autres parties du corps et de se couvrir seulement le visage? N'est-ce pas pour nous montrer ouvertement que celui qui est tombé dans la lèpre du péché doit fermer la bouche et qu'il n'a plus le pouvoir d'enseigner? « En effet, Dieu a dit au pécheur : Pourquoi racontez-vous mes justices? et pourquoi avez-vous mon alliance dans la bouche? » *Ps.* XLIX. Que le pécheur ait donc la bouche close, parce que celui qui ne sait pas s'instruire soi-même ne peut instruire les autres; c'est pourquoi il lui est ordonné de fermer la bouche, car en se conduisant mal il a perdu le droit de parler.

XIV.

Contrition.

Le pécheur qui a la contrition de ses péchés et qui les pleure, commence à être juste lorsqu'il a commencé d'avouer ce qu'il a fait. S. GRÉGOIRE, *Morales,* liv. VIII, c. XV.

Celui qui avoue ses péchés et qui ne les pleure pas est semblable à quelqu'un qui montrerait une blessure au médecin et qui ne voudrait pas qu'on la guérît. Id., *ibid.*

Nous rachetons le temps, quand nous réparons par les larmes notre vie passée que nous avions perdue dans le désordre. Id., *ibid.*

Esaü ne put trouver grâce devant Dieu malgré ses larmes; car les gémissements de ceux qui recherchent avec larmes des choses périssables ne portent point de fruits. Id., *ibid.*, liv. XI, c. VI.

Les saints ne considèrent pas seulement le mal qu'ils ont fait, mais encore le bien qu'ils ont omis et qu'ils avaient la mission de produire. En effet, ils se reconnaissent d'autant plus coupables qu'ils reconnaissent devoir davantage à Dieu pour le bien qu'ils ont négligé de faire. Id., *ibid.*, liv. XXII, c. V.

La grâce qui remplit l'âme après qu'elle a commis quelque crime l'accable d'une immense douleur; en effet, elle se souvient chaque jour de son péché en versant des larmes abondantes; et plus l'homme voit clairement ce qui est juste, plus il cherche à se punir de son injustice par des gémissements. Id., *ibid.*, liv. XXV, c. XV.

L'homme regrette ce qu'il a été, parce qu'il commence à voir ce qu'il aurait dû être. Il se haït en se souvenant de ce qu'il a été, et il aime l'image de ce qu'il devrait être. Id., *ibid.*

La conscience souillée qui a reçu le baptême des larmes, est renouvelée par une lumière vivante et intérieure. Id., *ibid.*, liv. XXVII, c. XV.

Qu'y a-t-il de plus misérable que le malheureux qui n'a pas pitié de lui-même? qui pleure la mort de Didon causée par son malheureux amour pour Enée, et qui ne pleure pas sa propre mort, causée par son éloignement de vous, ô mon Dieu! S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. I.

J'étais hors de moi, frémissant, m'indignant avec emportement contre moi-même, de ce que je ne passais pas encore à votre volonté, à votre alliance, ô mon Dieu, où toutes les puissances de mon âme me poussaient. Car aller à vous et même parvenir jusqu'à vous, n'est autre chose qu'y vouloir aller, mais le vouloir fortement et pleinement; et non pas de cette volonté malade et languissante qni flotte incertaine de tous côtés, et dont une partie

qui s'élève lutte contre l'autre qui retombe. Et plus bas : D'où vient ce prodige? et quelle en est la cause? L'âme commande au corps, et elle est obéie sur-le-champ; elle se commande à elle-même, et elle trouve de la résistance. L'âme commande à la main de se mouvoir, et telle est sa docilité qu'on peut à peine distinguer l'exécution du commandement; et pourtant l'âme est un esprit et la main n'est qu'un corps. L'âme commande à l'âme de vouloir, elle se commande à elle-même, et cependant elle n'obéit pas. D'où vient ce prodige? et quelle en est la cause? L'âme, dis-je, se commande à elle-même de vouloir; elle ne se donnerait point cet ordre si elle n'avait déjà la volonté, et ce qu'elle a commandé ne se fait point. Ainsi ce n'est point un prodige qu'en partie elle veuille et qu'en partie elle ne veuille pas; mais c'est une maladie de l'âme qui, soulevée par la vérité, ne peut s'élever tout entière, accablée qu'elle est du poids de ses habitudes. Et ainsi il existe deux volontés, parce que l'une d'elles est toujours incomplète, et que ce qui manque à l'une s'ajoute à l'autre. Id., *ibid.*, liv. VIII.

Il est assez insensible celui dont les yeux de la chair ne peuvent indiquer la douleur de son âme; mais qu'il sache que son insensibilité est coupable, celui qui pleure quand son corps est malade ou qu'il a perdu un ami, et qui ne montre pas par des larmes la douleur qu'il ressent de son péché. Id., *de la Pénitence*.

Qu'une pénitence continuelle, amère, soit la compagne de mes ans, qu'une douleur incessante soit la terreur de ma vie. Si je ne suis pas digne de lever mes yeux vers le ciel en priant, au moins suis-je digne de les dessécher en pleurant. Id., *ibid.*

Celui qui craint l'enfer ne craint pas de pécher, mais de brûler; mais il craint de pécher, celui qui craint le péché autant que l'enfer. Id., *Lettres*.

Pour faire pénitence, il ne suffit pas de rendre ses mœurs meilleures, de se détourner du mal, mais il faut encore donner satisfaction à Dieu des péchés qui ont été commis par la douleur de la pénitence, par les gémissements de l'humilité, par le sacrifice d'un cœur contrit, et de plus par l'aumône. Id., *de la Pénitence*.

Puisque, après le baptême, nous avons souillé notre vie,

baptisons-nous de nouveau par les larmes de la pénitence. S. AMBROISE.

Dieu saura changer sa sentence, si vous savez changer de conduite. Id., *sur saint Luc.*

Les larmes de la pénitence sont réputées comme un véritable baptême, d'où il suit que, quelque grands et quelque graves que soient nos crimes il ne faut jamais désespérer de la miséricorde du Seigneur. S. ISIDORE, *du Souverain Bien.*

« Mes jours se sont évanouis comme une ombre, » *Ps.* CI, et ils ont passé sans que j'en retire aucun fruit ; il m'est impossible de les faire revenir ; qu'il vous plaise, Seigneur, que je les repasse dans l'amertume de mon âme. S. BERNARD, *sur le Cantique des cantiques.*

Coupons, avec le fer acéré de la componction, l'ulcère d'une habitude invétérée. Id., *ibid.*

Heureuses les larmes que le Créateur essuie de sa douce main, et bienheureux les yeux qui ont préféré se fondre en de telles larmes plutôt que de s'élever par l'orgueil, plutôt que de considérer les grandeurs du monde, plutôt que d'être les esclaves de l'avarice et de l'effronterie. Id., *du Mépris du Monde.*

Le premier ouvrage de la foi rendue agissante par l'amour, est la componction du cœur, par laquelle les démons sont complètement chassés de l'âme, après que les péchés ont été déracinés par l'affection du cœur. Id., *des Douze Degrés.*

Plus nos péchés sont grands, plus nos larmes doivent être abondantes : pour une blessure profonde il faut un traitement long et consciencieux ; que la pénitence ne soit pas moindre que le crime. Pensez-vous pouvoir si vite apaiser le Seigneur que vous avez renié par vos paroles perfides, auquel vous avez préféré votre patrimoine, dont vous avez violé le temple par vos souillures sacriléges ? Pensez-vous que celui que vous avez renié aura si facilement pitié de vous ? Il faut prier et demander avec plus d'instances, passer le jour dans la tristesse, consumer ses nuits dans les veilles et dans les larmes ; il faut que tout votre temps soit consacré aux gémissements ; il faut coucher sur la cendre, sur le cilice et dans la poussière, et ne vouloir d'aucun

vêtement puisque vous avez perdu le vêtement d'innocence que Jésus-Christ vous avait donné ; il faut qu'après avoir été nourri par le démon, vous préfériez le jeûne ; il faut vous appliquer aux œuvres de justice pour vous purifier de vos péchés, pratiquer souvent l'aumône pour délivrer votre âme de la mort ; que Jésus-Christ reçoive ce que son adversaire vous enlevait ; celui qui a été trompé et vaincu par son patrimoine ne doit plus y tenir, ne doit plus l'aimer. S. Cyprien, *Sermon sur les Tombés.*

Si quelqu'un de vos amis intimes était mort, vous pleureriez, vous gémiriez et vous prendriez des habits de deuil ; cependant votre âme, qui vous est plus chère que tout au monde, meurt et vous riez, et vous n'en êtes point touché ! Id., *ibid.*

Il ne suffit pas de dire du bout des lèvres : J'ai péché, épargnez-moi, pardonnez-moi. Saül disait aussi : J'ai péché ; mais il n'obtint pas le pardon que David mérita par un seul mot de repentir. Pourquoi cela ? Parce que les paroles de Saül, dépourvues de sentiment, exprimaient plutôt la confession que la douleur, parce que cette humiliation froide du suppliant ne compensait pas la grandeur de son crime. Il ne faut pas une faible contrition pour remettre des péchés qui nous ont mérité la mort éternelle ; ce n'est pas une satisfaction passagère qui guérira des péchés pour lesquels a été préparé le feu éternel. Si nous voulons comprendre quelle gravité notre juge attache à nos fautes, considérons les châtiments qui leur sont préparés. S. Eusèbe d'Emèse, *Homélie aux moines.*

« Je ferai en sorte, dit le Seigneur, que vous vous déplaisiez à vos propres yeux. » *Ezech.* xx. Vous voyez par là qu'il n'y a pas peu de mérite à rougir à la vue de son péché. Id., *Homélies.*

Celui qui fait véritablement pénitence de ses fautes, pense avoir perdu tous les jours qu'il n'a pas passés dans la douleur, quand même il aurait fait quelque autre bien pendant ce temps là. Si un chien a été mordu par quelque bête féroce, il s'anime aussitôt contre elle ; sa colère s'allume par la douleur de sa blessure et le rend fou de rage : c'est ainsi que nous devons nous animer contre le péché. Prenons garde que notre conscience ne cesse de nous faire des reproches, non à cause de sa pureté, mais

par une fausse confiance. L'indice le plus certain de la rémission des péchés, c'est lorsque nous nous croyons toujours débiteurs. La marque d'une diligente et soigneuse pénitence c'est de nous estimer constamment dignes de toutes les tribulations qui nous arrivent visibles ou invisibles, et d'autres encore plus grandes. S. Jean Climaque. *Echelle sainte,* 5e *degré.*

Prenez garde, vous qui pleurez, de ne pas admettre chez vous ce mauvais démon, qui vous promettrait trop facilement la miséricorde de Dieu : il agirait ainsi pour chasser votre douleur et votre crainte si salutaire. Ne vous promettez la clémence de Dieu que quand vous vous voyez absorbé par le désespoir. Id., *ibid.* 6e *degré.*

Bienheureux celui qui peut fixer les regards de son âme sur les vertus célestes et intellectuelles ; mais celui qui, au souvenir de la mort et de ses péchés, arrose ses joues de la pluie continuelle des eaux vivifiantes, est en sûreté contre les chutes. Id., *ibid.,* 7e *degré.*

Le coupable a qui l'on a lu sa sentence ne se tourmente guère du soin de donner des spectacles : ainsi celui qui s'applique attentivement à pleurer ses péchés, ne sera jamais séduit par les délices, par les désirs effrénés ou par la colère. Id., *ibid.*

Quand même vous auriez choisi un genre de vie supérieur et excellent, vous devriez regarder cela comme quelque chose d'étranger et d'emprunté, à moins que vous ne possédiez un cœur contrit et affligé. Id., *ibid.*

Mes frères, quand notre âme sera séparé du corps, on ne nous accusera pas, on ne nous reprochera pas de n'avoir pas fait de miracles, de n'avoir pas fait de dissertations théologiques, de ne nous être pas livrés à la contemplation ; mais nous aurons surtout à rendre compte à Dieu d'avoir cessé quelquefois de gémir de nos fautes. Id., *ibid.*

Persone ne s'est approché de Dieu en versant des larmes qu'il n'ait obtenu ce qu'il demandait ; personne n'a demandé quelque grâce à Dieu en gémissant, qu'il n'ait reçu ce qu'il désirait. S. Jean Chrysostome, *Sermons.*

De même qu'il est impossible d'allumer du feu dans l'eau, de

même il est impossible que la componction subsiste dans les délices; car, ces deux choses sont contraires et ennemies mortelles l'une de l'autre. La componction est la mère des larmes, les délices sont la mère des rires; l'une resserre le cœur, les autres le dilatent. Id., *de la Componction du cœur*.

La componction est la seule chose qui fait que l'homme a horreur de la pourpre, qu'il désire le cilice, qu'il aime les larmes, qu'il fuit les rires. Id., *ibid.*

La vraie componction d'un cœur humilié fait de grandes choses et parle avec humilité, elle se conduit avec justice et craint et tremble sur le péché. Id., *ibid.*

Réflexions de l'auteur.

Alexandre ayant tué Clitus, son plus fidèle ami, dans un moment d'ivresse, comprit le crime qu'il avait commis quand il revint à son bon sens et il en conçut une telle douleur qu'il voulait se tuer lui-même. Si ceux qui ont tué leurs amis sont ainsi affligés, de quelle douleur pensez-vous que les saints doivent être accablés, lorsqu'ils pensent qu'ils ont crucifié tant de fois leur Dieu par le péché? De quel chagrin n'était-il pas oppressé? quelles paroles de désespoir ne disait-il pas? quels cris lamentables ne poussait-il pas? quelles tristes pensées ne roulait-il pas dans son cœur, celui dont il est écrit : « Etant sorti dehors, il pleura amèrement. » *Matth.* XXVI, 75.

L'homme ne ressent aucune douleur quand on lui rase ou qu'on lui coupe les cheveux; mais il en éprouve quand on les lui arrache de la tête. Ainsi, il importe peu aux saints d'être accablés de toutes sortes d'injures; en effet, ils souffrent avec joie qu'on leur enlève leurs biens, mais ils sont très-affligés quand ils sont séparés de leur *tête*, c'est-à-dire du Christ par le péché. C'est ainsi que David s'écriait: « Je suis devenu misérable et tout courbé; je marchais accablé de tristesse durant tout le jour. » *Ps.* XXXVII.

Le même Prophète nous montre quelle doit être la grandeur de la contrition et de la douleur des péchés qu'on a commis, quand il dit de lui-même : « Je me suis épuisé à force de gémir; je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs, j'arroserai de

mes larmes le lieu où je suis couché. » *Ps.* VI. Saint Jérôme traduit ainsi de l'hébreu ce même verset : Je ferai nager toutes les nuits mon lit dans mes pleurs ; je ferai fondre ma couche dans mes larmes. Quant à ce que David ajoute : « La fureur a rempli mon œil de trouble, j'ai vieilli au milieu de tous mes ennemis, » *Ibid.*, d'autres traduisent : La douleur a fait baisser ma vue. Le Prophète veut nous faire entendre par ces paroles qu'il a versé une si grande quantité de larmes, qu'il a presque perdu la lumière de ses yeux. Ainsi voici le sens de ce verset : Seigneur, si j'ai passé quelques nuits dans des joies fausses et criminelles, j'emploierai toutes celles qui me restent à vivre, à gémir et à soupirer amèrement. Si j'ai souillé mon lit par des plaisirs impurs, je le laverai par un large et continuel ruisseau de larmes.

Le Prophète nous montre par son exemple la force d'une vraie et salutaire contrition quand il dit : « J'ai été affligé, et je suis tombé dans la dernière humiliation ; et le gémissement de mon cœur me faisait pousser des rugissements. Seigneur, tout mon désir est exposé à vos yeux ; et mon gémissement ne vous est point caché. Mon cœur est rempli de trouble ; toute ma force m'a quitté ; et la lumière même de mes yeux n'est plus avec moi. » *Ps.* XXXVII. Il a voulu indiquer par là que par le flux continuel de ses larmes, la puissance de sa vue a été affaiblie et obscurcie. Ces paroles désignent encore la même chose : « Vous ferez entendre à mon cœur une parole de consolation et de joie : et mes os humiliés tressailleront d'allégresse, » *Ps.* L ; ou bien d'après un autre traducteur : et mes os que vous avez brisés tressailleront d'allégresse. Il montre, en effet, qu'ayant reconnu la gravité de son crime, il a été brisé et consumé par la force de sa douleur. Au reste, il nous indique la soumission de son esprit et son désir de faire une vraie pénitence quand il dit : « Parce que je suis préparé à souffrir tous les châtiments, et que ma douleur est continuellement devant mes yeux, » *Ps.* XXXVII ; ou bien selon la traduction de saint Jérôme : Parce que je suis préparé aux coups et que ma douleur est toujours devant moi ; parce que je déclare mon iniquité et que je serai inquiet de mon péché ; ou bien encore d'après un autre traducteur : Parce que mon péché me tiendra

dans l'agitation. Cette parole blâme assez la fausse sécurité d'un grand nombre d'hommes, qui sont aussi tranquilles que s'ils avaient toujours fait des actes de justice.

« Soyez, dit le Sage, ferme dans la voie du Seigneur, dans la vérité de vos sentiments, etc..... » *Eccli.* v, 12. Cette fermeté de l'âme et cette résolution d'une vie meilleure sont indiquées par les paroles suivantes : « *J'ai juré* et *j'ai résolu* de garder les jugements de votre justice. » *Ps.* CXVIII. En effet ces deux mots *j'ai juré* et *j'ai résolu,* montrent bien la grande fermeté de sa résolution.

Au lieu de ce que nous lisons dans la Vulgate : « Mes yeux ont entraîné des courants d'eau, » *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei,* Ps. CXVIII, saint Jérôme traduit : Des ruisseaux d'eau ont coulé de mes yeux : parce qu'ils n'ont pas gardé votre loi. Ces paroles nous montrent la quantité de larmes que versait le Prophète et la douleur immense qu'il ressentait d'avoir violé les lois de Dieu.

Celui qui se repent réellement doit pleurer ses péchés en vue de Dieu et par amour pour lui. Car c'est de cette douleur que vient la vraie pénitence, qui peut être figurée non sans raison par l'arc-en-ciel. En effet, cet arc ne se forme que quand un nuage humide est frappé par les rayons du soleil, car le nuage ne suffit pas s'il n'est colorié par les rayons du soleil. Donc le Seigneur apercevant cet arc de la vraie pénitence, dépose sa fureur et devient propice aux hommes. Nous en voyons un exemple dans Marie-Madeleine qui, ayant répandu une rosée de larmes et ayant été frappée des rayons de l'amour divin, devint comme un arc lumineux dans les nuages et adoucit la colère du Seigneur.

Le Seigneur nous a montré sous la figure des holocaustes des oiseaux combien le sacrifice d'un cœur contrit et humilié lui est agréable, et quels sont les devoirs d'un vrai pénitent. En effet, il s'exprime ainsi : « Si l'on offre en holocauste au Seigneur des oiseaux, savoir, des tourterelles ou des petits de colombe, le prêtre offrira l'hostie à l'autel ; et lui tournant avec violence la tête en arrière sur le cou, il lui fera une ouverture et une plaie par laquelle il fera couler le sang sur le bord de l'autel ; il jettera la

petite vessie du gosier au lieu où l'on a coutume de jeter les cendres; il lui rompra les ailes sans les couper, et sans diviser l'hostie avec le fer. C'est un holocauste offert au Seigneur, et une oblation qui lui est d'une odeur très-agréable. » *Levit.* I, 14-17. Nous devons d'abord remarquer sur ce passage que, quand Dieu ordonne de lui offrir des oiseaux en holocauste, il ne demande pas des cignes qui l'emportent beaucoup sur les autres par leur grosseur, qui ont les plumes d'une blancheur plus éclatante, et qui ont la tête plus élevée à cause de la longueur de leur cou; il n'aime pas non plus le plongeon qui, cependant, s'enfonce souvent dans l'eau; ni l'épervier qui se repaît des autres oiseaux qu'il a tués; mais il veut une tourterelle ou une colombe, parce que la colombe aime la société et la tourterelle la chasteté. Cependant ces deux oiseaux ont l'habitude non de chanter, mais de gémir. Le Prophète lui-même déclare que les gémissements des pénitents lui sont agréables quand il dit : « Le Seigneur a regardé du ciel sur la terre, pour entendre les gémissements de ceux qui étaient dans les liens d'un injuste esclavage, pour délivrer les enfants de ceux qui ont été mis à mort. » *Ps.* CI. La manière d'immoler les oiseaux est « de leur tourner avec violence la tête en arrière, » comme s'ils voulaient pour ainsi dire regarder leur corps. En effet, le vrai pénitent doit tourner les yeux sur sa vie passée et se souvenir de ses anciens péchés, afin qu'il puisse dire avec le saint roi Ezéchias : « Je repasserai devant vous, ô mon Dieu, toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon âme. » *Isa.* XXXVIII, 15. Après cela il faut ouvrir la blessure, mais cependant sans séparer la tête du corps. Quel enseignement renferment ces paroles? si ce n'est que, selon l'expression de l'Apôtre, il faut que « notre culte soit raisonnable, » *Rom.* XII, 1; que nous soyons « comme châtiés mais non jusqu'à être tués, » II *Cor.* VI, 9; que le corps soit soumis à l'âme, mais qu'il ne soit pas anéanti. De plus on ordonne de faire couler le sang sur le bord de l'autel. Notre sang, c'est notre fortune qui, quand elle surabonde de même que le sang, est souvent nuisible au corps, mais quand elle ne surabonde pas, elle est salutaire. Si donc elle surabonde, il en faut déverser ce qu'il y a de trop sur le bord de l'autel,

c'est-à-dire sur les pauvres et sur tous les membres indigents de l'Eglise. Les saintes Ecritures attestent en une foule d'endroits qu'en répandant de cette manière notre sang, c'est-à-dire nos richesses, nous serons purifiés de nos péchés. Reste la vésicule du gosier que l'on doit enlever du corps de l'oiseau et jeter dans le lieu où l'on a coutume de jeter les cendres. Que signifie cela? sinon que nous devons déposer tout orgueil, toute enflure de notre cœur, en considérant que nous ne sommes que cendre et corruption.

Il y a plusieurs choses qui doivent nous exciter à haïr le péché et à nous repentir des fautes que nous avons commises, mais il y a surtout cette considération qu'en péchant nous avons perdu la possession de Dieu. Car il abandonne celui qui a souillé la demeure de l'hôte divin par la contagion du péché. Ainsi nous voyons Saül abandonné par l'esprit du Seigneur et obsédée du démon pour s'être corrompu par le péché. Mais qu'y a-t-il de plus lamentable, de plus malheureux, que d'être abandonné de Dieu qui est le père de tous les biens? « Malheur à eux, dit le Seigneur, parce qu'ils se sont retirés de moi. » *Ose.* VII, 13. Voilà la première menace. La seconde, qui découle de la première, est celle-ci : Malheur à eux parce que je me suis retiré d'eux. En effet, que peut-il rester à celui qui a perdu la possession de Dieu? C'est de ce mal dont fut frappée la femme du prêtre Phinées : car comme elle était sur le point de mourir des douleurs de l'enfantement, et que « les femmes qui étaient auprès d'elle » cherchaient à l'encourager en disant : « Ne craignez point, car vous avez enfanté un fils, elle ne leur répondit rien, n'y faisant pas même attention. » I *Reg.* IV, 20. En effet, elle fut frappée d'une si grande douleur en apprenant que l'arche de Dieu avait été prise par les Philistins, qu'elle ne fut touchée ni de la crainte de la mort qui approchait, ni de la joie de la naissance de son fils, mais elle répétait ces paroles avec le sentiment d'une douleur pleine d'amertume : « Israël a perdu sa gloire, parce que l'arche de Dieu a été prise. » *Ibid.*, 22. Car elle croyait, cette sainte femme, que le peuple d'Israël serait anéanti, puisqu'il était privé de ce secours incomparable d'où découlait tout le salut et toute la gloire

des Israélites, c'est pourquoi, quoique placée entre la joie et la douleur, elle ne pensait qu'à cela, elle ne s'affligeait que de cela, elle ne faisait que répéter cette plainte : « Israël a perdu sa gloire, parce que l'arche de Dieu est prise. » Pourquoi donc, quand l'homme par le péché mortel a perdu un si grand bien, quand il l'a repoussé loin de lui, pourquoi ne se lamente-t-il pas ainsi? « Israël, ne soyez point dans la joie, dit le Seigneur ; ne faites point retentir des cris d'allégresse comme les nations, parce que vous avez abandonné votre Dieu. » *Ose*. IX, 1.

Moïse, par ces paroles, nous déclare quelle doit être la condition d'une vraie pénitence : « Si vous cherchez le Seigneur votre Dieu, vous le trouverez, pourvu toutefois que vous le cherchiez de tout votre cœur, et dans toute l'amertume et l'affliction de votre âme. » *Deut*. IV, 29. Ce passage importune beaucoup les Luthériens qui prétendent que le chagrin et la douleur ne sont pas nécessaires à la vraie pénitence.

XV.

Satisfaction.

Réflexions de l'auteur.

Bien que ce que dit Ezéchiel soit certain : « En quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété passée ne lui nuira point, » *Ezech*. XXXIII, 12, cependant Dieu n'enlève pas souvent la peine temporelle à ceux qui la lui demandent et qui se sont convertis à lui. Nous en voyons la preuve dans le livre Ier des Rois, chapitre III, verset 14, où nous lisons : « J'ai juré à la maison d'Héli, dit le Seigneur, que l'iniquité de cette maison ne sera jamais expiée, ni par des victimes, ni par des présents. » Nous y lisons encore : « Celui a qui le triomphe est dû dans Israël, ne vous pardonnera point ; et il demeurera inflexible, sans se repentir de ce qu'il a fait ; car ce n'est pas un homme pour se repentir. » I *Reg*. XV, 29. Dieu n'exauça pas non plus David qui demandait avec des larmes abondantes la vie du fils qu'il avait eu de son adultère avec Bersabée. Le Seigneur dit aussi à Jérémie : « Vous donc n'entreprenez point d'intercéder pour ce

peuple, ni de me conjurer et de me prier pour eux; et ne vous opposez point à moi, parce que je ne vous exaucerai pas. » *Jerem.* VII, 16. Et Moïse dit au peuple qui pleurait et invoquait le Seigneur qui l'avait condamné à errer pendant quarante ans dans le désert : « Etant retournés de là, et ayant pleuré devant le Seigneur, il ne vous a point écoutés, et n'a pas voulu se rendre à vos prières. » *Deut.* I, 45. Mais ce qu'il y a de plus étonnant que tout cela, c'est que le Seigneur, quand Moïse lui demanda en suppliant de lui permettre d'entrer dans la terre promise ne voulut pas même l'exaucer, Moïse qui avait tant de fois arrêté la colère du Seigneur, quand elle sévissait contre les péchés du peuple d'Israël, Moïse qui reçut un témoignage insigne de la sainteté et de l'amitié de Dieu. En effet le législateur d'Israël s'exprime ainsi : « En ce même temps je fis cette prière au Seigneur et je lui dis : Seigneur Dieu, vous avez commencé de signaler votre grandeur et votre main toute-puissante devant votre serviteur. Permettez donc que je passe au delà du Jourdain, et que je voie cette terre si fertile, cette excellente montagne et le Liban. Mais le Seigneur étant en colère contre moi à cause de vous, ne m'exauça point, et il me dit : C'est assez; ne me parlez plus jamais de cela. » *Deut.* III, 23, 27.

En voyant ces menaces et d'autres semblables, il ne faut pas croire que Dieu refuse quelquefois sa miséricorde pour ce qui tient à la rémission de la faute, puisque cette promesse d'Ezéchiel reste fixe et irrévocable : « En quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété passée ne lui nuira point. » *Ezech.* XXXIII, 12. Mais tout cela se rapporte à la peine due au péché, qui souvent n'est remise ni par les prières des pénitents ni par leurs offrandes. D'où il résulte évidemment que quand la faute est remise la peine temporelle due à la faute reste. C'est pourquoi il y a une troisième partie de la pénitence qui constitue la satisfaction et qui est établie pour la rémission de cette peine; et si on ne l'accomplit pas en cette vie, il faudra l'expier par les feux du purgatoire; car la justice divine, qui ne laisse aucun crime impuni, doit être satisfaite; si elle ne punit pas en cette vie, elle punira dans l'autre.

XVI.

Rechute.

De même que celui qui abandonne la foi est un apostat, de même celui qui retourne au mal après l'avoir abandonné est regardé par Dieu sans aucun doute comme un apostat, quand même il paraît conserver la foi. S. Grégoire, *sur l'Ecclésiastique.*

« Lavez-vous ; purifiez-vous. » *Isa.* I, 16. Il se lave et se purifie celui qui pleure ses fautes passées et qui n'en commet pas de nouvelles. Il se lave et ne se purifie pas celui qui pleure les fautes qu'il a faites et ne les abandonne pas, et qui commet de nouveau les fautes qu'il avait pleurées. S. Isidore.

Réflexions de l'auteur.

Que les fidèles fassent attention comment ils doivent se conduire après avoir reçu la communion pascale, et avec quel soin ils doivent conserver la grâce qu'ils ont recouvrée. Car une seule chute, dans un péché mortel, ouvre la porte à une foule d'autres. Lorsque quelqu'un, dit saint Jean Chrysostome, a mis un habit neuf, il prend toutes sortes de précautions pour qu'il ne soit pas souillé de taches ; mais lorsque, par négligence, cet habit a été sali, il cesse de faire attention, et peu lui importe qu'il se salisse de nouveau ; de même lorsque les hommes, par la pénitence, se sont revêtus de la robe blanche de la justice, ils ont grand soin de conserver cette blancheur sans tache ; mais lorsqu'une fois ils l'ont souillée par le péché, ils ne font plus attention si cette blancheur primitive est souillée par de nouvelles taches. On peut voir par là combien les premiers péchés sont nuisibles, puisqu'ils ouvrent le chemin à d'autres.

Les docteurs en théologie sont en discussion pour savoir si le péché qui ôte l'innocence est plus grave que celui qui a été commis après la pénitence. Il y en a qui disent que le premier péché est plus grave, parce que c'est un plus grand bien de conserver toujours son innocence que de la recouvrer par la pénitence. Au reste, saint Thomas dit qu'en effet c'est un plus grand bien de

conserver toujours son innocence, mais il ajoute que le bienfait de la pénitence est encore plus grand puisqu'il est conféré à quelqu'un qui ne le mérite pas et qui est l'ennemi de Dieu; que c'est pourquoi il y a plus de gravité à pécher après la pénitence, qu'à perdre son innocence par le péché. Voyez par là combien ils offensent gravement la divinité ceux qui, après le bienfait de la pénitence, « retournent à leur vomissement. »

Quelle que fût l'ombre de Samuel qu'on évoqua, elle prononça ouvertement que la colère du Seigneur était prête à éclater contre Saül, « parce que, dit-il, vous n'avez pas exécuté l'arrêt de sa colère contre Amalec. » I *Reg.* XXVIII, 18. Chose vraiment étonnante, bien que Saül, possédé d'une fureur incroyable, eût fait mourir soixante-dix prêtres revêtus de l'éphod, bien qu'il eût incendié Nobé, la ville des prêtres, sans qu'elle l'eût mérité, bien qu'il eût tué les bœufs, les chameaux, les ânes (ce que Néron, le plus cruel de tous les hommes, ne fit jamais), le prophète, cependant, passe sous silence un si grand crime, et il ne lui reproche que sa pitié indiscrète qui a attiré contre lui la vengeance céleste. Pourquoi cela? Parce que c'est à cause de ce premier péché que Dieu l'abandonna, et qu'il fut privé de son esprit et de sa grâce. C'est cette faute qui fut la source et l'origine de tous ses autres crimes, de même que le péché de notre premier père est regardé comme le plus grand des crimes, puisqu'il est la cause de toutes les fautes qui l'ont suivi. Cet exemple avertit les pénitents d'éviter avec le plus grand soin de commettre un premier péché mortel, car une fois commis il ouvre le chemin aux autres en enlevant la grâce à leur âme.

Qui pourra trouver, en y réfléchissant, pourquoi le Seigneur fut apaisé par la prière de Moïse, lorsque les Juifs eurent adoré le veau d'or, ce qui est le plus grand des crimes, et pourquoi il tira une vengeance si longue de la défiance qu'eurent ces mêmes Juifs de conquérir la terre de Chanaan, en les faisant errer pendant quarante ans dans le désert? Quoiqu'il soit permis dans ce cas de s'écrier avec l'Apôtre : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! » *Rom.* XI, 33, cepen-

dant les paroles de l'Ecriture laissent entrevoir la cause de cette si grande sévérité. En effet, le Seigneur dit : « Mais cependant tous les hommes qui ont vu l'éclat de ma majesté, et les miracles que j'ai faits dans l'Egypte et dans le désert, et qui m'ont déjà tenté dix fois, ne verront point la terre que j'ai promise à leurs pères avec serment. » *Num.* XIV, 22, 23. Les Juifs avaient donc déjà péché un grand nombre de fois et ils avaient toujours obtenu leur pardon ; telle fut la cause pour laquelle, malgré la prière de Moïse, il ne fut rien retranché au châtiment de ce nouveau crime. Pourquoi vivent-ils donc dans une si grande sécurité ceux qui, chaque année, après avoir obtenu le pardon de leurs péchés, retombent aussitôt après dans les mêmes fautes?

« Deux choses ont attristé mon cœur, et la troisième m'a donné de la colère : un homme de guerre qui périt par la pauvreté ; un homme sage qui est dans le mépris; et celui qui passe de la justice au péché : Dieu réserve ce dernier au tranchant de l'épée. » *Eccli.* XXVI, 25, 26. On voit par là que ce dernier péché est si grand qu'il est compté, dans ce passage, parmi les signes de réprobation.

Contre ceux qui retombent dans les mêmes péchés, l'Ecclésiastique s'écrie : « Si l'un bâtit et que l'autre détruise, que gagneront-ils? « Si l'un prie et que l'autre maudisse, de qui Dieu exaucera-t-il la voix? Si celui qui se lave après avoir touché un mort le touche de nouveau, de quoi lui sert de s'être lavé? De même, si un homme jeûne après avoir commis des péchés et les commet de nouveau, que gagne-t-il de s'être affligé et humilié? et qui exaucera sa prière ? » *Eccli.* XXXIV, 28-31.

« Maudit soit devant le Seigneur, dit Josué, l'homme qui relèvera et rebâtira la ville de Jéricho; que son premier-né meure lorsqu'il en jettera les fondements, et qu'il perde le dernier de ses enfants lorsqu'il en mettra les portes. » *Jos.* VI, 26. Si celui-là est maudit, à plus forte raison aura-t-il part à cette malédiction celui qui, après avoir détruit ses péchés, les reconstruit de nouveau en redevenant prévaricateur. Cet homme, quand il est sur le point de pécher, perd donc d'abord son premier-né, c'est-à-dire la crainte de Dieu qui est le commencement de son amour ; mais

s'il persévère dans sa prévarication il sera privé de son dernier fils, c'est-à-dire du bénéfice de la céleste patrie.

XVII.

Ajournement de la pénitence.

Il est assez éloigné de Dieu celui qui remet à faire pénitence quand il sera vieux; car il est à craindre que pendant qu'il espère la miséricorde du Seigneur la justice n'arrive. S. Grégoire, *Morales*.

Celui qui perd le temps qui lui est donné pour faire pénitence, se présente vainement en suppliant à la porte du royaume des cieux. Nous en trouvons un exemple dans les vierges folles qui criaient en vain : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. » Id., *Homélie sur saint Luc*.

« Que s'il arrive à la seconde ou à la troisième veille et qu'il les trouve en cet état, ces serviteurs-là seront heureux. » *Luc*. xii, 38. Ceux dont le Seigneur attend longtemps la conversion ne sont pas traités par lui avec dureté quand ils se sont convertis. Id., *ibid*.

« Dieu entendra-t-il ses cris lorsque l'affliction viendra fondre sur lui? » *Job*. xxvii, 9. Dieu n'entend point ses cris dans le temps de l'affliction, parce que durant la tranquillité il n'a pas voulu entendre la voix de Dieu, selon ces paroles de l'Ecriture : « Quiconque détourne l'oreille pour ne point écouter la loi de Dieu, sa prière même sera exécrable. » *Prov*. xxviii, 9. Car Dieu usera alors d'une sévérité d'autant plus grande qu'il use maintenant de plus de miséricorde; et il exercera son jugement avec la dernière rigueur sur ceux qui n'ont pas voulu se corriger lorsqu'il leur a témoigné tant de bonté et de patience pendant qu'ils péchaient. Ce qui a fait dire à Isaïe : « Cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche. » *Isa*. lv, 6. Maintenant on ne le voit pas quoiqu'il soit proche; un jour on le verra, mais il sera très-éloigné d'entendre nos plaintes Id., *Morales*, liv. XVIII, c. v.

Mais, encore attaché à la terre, je refusais de m'enrôler dans

votre milice, et je craignais de me voir libre de toutes ces entraves du monde autant qu'il faudrait craindre de s'y voir engagé. C'est ainsi que le fardeau du siècle, comme l'accablement du sommeil, pesait doucement sur moi ; et les pensées par lesquelles je m'élevais vers vous ressemblaient aux efforts de ceux qui, voulant s'éveiller, mais vaincus par le sommeil, retombent dans un profond assoupissement. Et je n'avais rien à répondre lorsque vous me disiez : « Levez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera de sa lumière. » *Ephes.* v, 14. De toutes parts vous me pressiez de témoignages évidents ; j'étais convaincu de la vérité, et cependant je n'avais rien à vous opposer que ces paroles de lenteur et de somnolence : Tout-à-l'heure, oui, tout-à-l'heure ; encore un instant. Mais ce tout-à-l'heure ne venait jamais, et cet instant ne pouvait finir. En vain je me plaisais dans votre loi selon l'homme intérieur, puisqu'une autre loi, qui était dans ma chair, résistait à cette loi de mon esprit et me tenait asservi sous cette loi de péché qui résidait en moi-même. S. Augustin, *Confessions,* liv. VIII, c. v.

Il se convertit, c'est-à-dire qu'il change entièrement et complètement de conduite ; qu'il ne craint plus seulement les châtiments, mais qu'il se hâte de revenir à un Dieu plein de bonté. Si quelqu'un se convertit ainsi, même à la fin de sa vie, il ne doit pas désespérer de la rémission de ses péchés ; mais comme une conversion si parfaite est très-rare, il n'y a guère à espérer de celui qui se convertit tard. Id., *de la Pénitence.*

Si vous voulez faire pénitence quand vous ne pourrez plus pécher, c'est le péché qui vous quittera, et non vous qui quitterez le péché. Id., *Sermons.*

Malheur à ceux qui ne quittent la luxure qu'avec la vie. S. Jérôme.

Il est convenable et tout-à-fait conforme à la raison et à l'équité, que ceux à qui Dieu a préparé un royaume depuis le commencement du monde, ne négligent pas eux-mêmes de s'en rendre dignes. S. Bernard, *Sermons.*

Il y en a qui disent : Quand je serai vieux j'aurai recours aux

remèdes de la pénitence : comment la fragilité humaine peut elle avoir tant de présomption, lorsqu'elle n'a pas même un seul jour de sa vie en sa possession. S. Césaire.

A l'âge où l'on a des cheveux blonds, la peau brillante et blanche comme l'ivoire, les yeux étincelants, le visage rosé, où la santé du corps donne de la vigueur à tous les membres, où la jeunesse nous promet de longs jours, à cet âge où la raison est saine, les sens dans toute leur vigueur, la vue plus perçante, l'ouïe plus fine, la démarche plus dégagée, la figure plus agréable; à cet âge celui qui sait se dompter et s'unir à Dieu peut compter sur les récompenses que saint Jean promet. Hugues de Saint-Victor.

De tels hommes offrent au Seigneur une hostie vivante, agréable à Dieu, sans tache, à laquelle il ne manque rien, ni oreille, ni œil, ni pied, ni queue. Que les vieillards qui se convertissent tardivement écoutent cela, eux qui, par la caducité de l'âge, ont les oreilles bouchées, les yeux troublés, et pour tout dire en un mot, qui sont défectueux en eux-mêmes par eux-mêmes. Ceux-ci n'offrent pas un agneau sans tache. Id., *ibid.*

Que personne, mes très-chers frères, ne se rassure trop ou ne se néglige en voyant ce nouveau bonheur que la foi procura au bon larron, que personne ne dise dans son cœur : Maintenant ma conscience ne me troublera plus, ne me torturera plus, maintenant ma vie coupable ne m'attristera plus; je vois qu'en un moment, qu'en une minute, les crimes du bon larron lui ont été pardonnés. D'abord il ne faut pas considérer seulement dans ce voleur sa foi qui lui a été si salutaire, mais le temps où ces choses se passaient, temps dans lequel il est dit que la sainteté des justes eux-mêmes fut ébranlée. S. Eusèbe d'Emèse, *Homélie sur le bon larron.*

La sécurité qui s'appuie sur la promesse du pardon et qui remet la conversion au dernier jour, est très-dangereuse; puis il faut être bien insensé pour confier une cause où il s'agit de l'éternité aux hasards d'une vie défaillante. C'est une chose odieuse à Dieu de voir l'homme pécher plus librement dans l'espoir qu'il pourra se convertir quand il sera vieux. Croyez-le

bien, mes très-chers frères, quand on dissimule ainsi avec Dieu, il est difficile d'obtenir la grâce de la conversion; ce n'est pas avec la ruse qu'on opère son salut, c'est avec le cœur. Id., *ibid.*

Si vous laissez de côté le présent et que vous ne considériez que l'avenir, le démon vous opposera toujours des délais, il vous trompera avec sa ruse habituelle : Donne-moi le présent, vous dira-t-il, tu donneras l'avenir à Dieu, donne-moi ta jeunesse, donne-moi le temps où tu peux jouir des voluptés, tu laisseras à Dieu ta vieillesse quand ton corps ne pourra plus servir à rien. O quel danger il y a pour vous, quels malheurs inattendus vous menacent, si vous écoutez sa voix perfide! Les dangers de la guerre peuvent vous emporter, un tremblement de terre vous engloutir, la mer vous ensevelir dans ses flots, une bête féroce vous dévorer, une maladie vous enlever subitement, un courant d'air, un rien (car qu'y a-t-il de plus fragile qne la vie de l'homme, bien qu'il s'enorgueillisse de sa bonne mine?) un fleuve qui déborde, une tempête, un cheval qui s'emporte, un poison qu'on vous fait prendre, soit par mégarde, soit par trahison, soit dans l'espoir de vous rendre la santé, voilà tout autant de causes de mort. S. Jean Chrysostome.

Réflexions de l'auteur.

« Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » *Ps.* iv. Par ces paroles le saint Prophète semble surtout s'indigner contre ceux qui ont vieilli dans le service du monde, qui, n'ayant pas su s'instruire par les malheurs continuels qu'ils y ont éprouvés, n'ont pu reconnaître son amertume et sa vanité. Salomon s'élève aussi contre eux : « O enfants, s'écrie-t-il, jusques à quand aimerez-vous l'enfance. » *Prov.* i, 22. Quand donc enfin commencerez-vous à être sages; vous avez assez sacrifié aux vices et aux crimes. Le Seigneur, par la bouche de Jérémie, s'exprime aussi contre eux en ces termes : « Quand on s'est détourné du droit chemin n'y revient-on plus? Pourquoi donc ce peuple s'est-il détourné de moi avec une aversion si opiniâtre? » *Jerem.* viii, 4, 5. Et ailleurs : « Le jour est venu et

la nuit lui succédera bientôt : si vous cherchez, cherchez bien, convertissez-vous et venez. » *Isa.* XXI, 12. C'est-à-dire venez du moins à ma vigne à la onzième heure. C'est pourquoi le temps viendra où quiconque a fait la sourde oreille à ces paroles du Seigneur, dira en gémissant et en se repentant vainement : « La moisson est passée, l'été est fini, et nous n'avons point été sauvés. » *Jerem.* VIII, 20. Car il est écrit : « Celui qui amasse pendant la moisson, est sage ; mais celui qui dort pendant l'été, est un enfant de confusion. » *Prov.* X, 5. C'est-à-dire celui qui reconnaîtra trop tard sa faute et sa folie, souffrira éternellement.

Les méchants se promettent une vie très-longue, afin de pouvoir se jeter plus librement dans toutes sortes de crimes. C'est pourquoi le Seigneur, dans l'Evangile, dit du mauvais serviteur : « Mais si ce méchant serviteur dit dans son cœur : Mon maître n'est pas près de venir ; et qu'il se mette à battre ses compagnons, à manger et à boire avec des ivrognes : le maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne s'y attend pas, et à l'heure qu'il ignore : il le séparera et lui donnera pour partage d'être puni avec les hypocrites. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » *Matth.* XXIV, 48-51. Nous voyons également dans les Proverbes que la femme de mauvaise vie cherche à entraîner au mal le jeune homme sans expérience en lui donnant les mêmes raisons : « Mon mari, dit-elle, n'est pas à la maison, il est parti pour un long voyage. Il a emporté avec lui un sac d'argent, et il ne doit revenir à la maison qu'à la pleine lune. Elle le prend ainsi au filet par de longs discours, et elle l'entraîne par les caresses de ses paroles. Il la suit aussitôt comme un bœuf qu'on mène pour servir de victime, et comme un agneau qui va à la mort en bondissant ; insensé qu'il est, il ne comprend pas qu'on l'entraîne pour le lier, jusqu'à ce qu'elle lui ait percé le cœur d'une flèche mortelle ? » *Prov.* VII, 19-23.

Quel est celui qui, pouvant lever l'ancre par un bon vent, attend la tempête pour commencer son voyage ? Pourquoi donc remettrons-nous à l'heure de notre mort, qui est un temps très-défavorable, l'œuvre de notre pénitence, si nécessaire à notre salut ; pourquoi renvoyons-nous à cette époque les préparatifs de

notre voyage au ciel, lorsqu'il nous serait si facile de faire pénitence auparavant?

Nous voyons que la nature a désigné deux époques, l'une qui est convenable pour semer les fruits, l'autre pour les récolter. On regarderait comme un insensé celui qui entreprendrait de faire ces ouvrages à une autre saison. Par la même raison, puisque le Seigneur a destiné deux époques pour le salut de l'homme, l'une qui doit être employée à semer des bonnes œuvres, l'autre pour récolter la moisson des mérites ; ou, en d'autres termes, l'une pour le combat, l'autre pour le triomphe, l'une pour les fatigues du travail, l'autre pour la récompense de ces mêmes travaux : « Ceux qui sèment dans les larmes récolteront dans la joie. » *Ps.* CXXV. « Ceux qui passent par le feu et par l'eau, seront conduits dans un lieu de rafraîchissements. » *Ps.* LXV. Mais il est bien insensé celui qui intervertit l'ordre de ces saisons, celui qui cherche le repos et la joie dans le temps qu'il faudrait travailler et combattre.

De même que « celui qui veut quitter son ami en cherche les occasions. » *Prov.* XVIII, 1. De même celui qui veut commencer une nouvelle vie, y met des lenteurs; car le démon le renvoie toujours à une autre occasion. Mais Salomon s'exprime ainsi contre lui : « Celui qui observe les vents, ne sème point ; celui qui considère les nuées ne moissonnera jamais. *Eccle.* XI, 4. Quiconque est vraiment sage regardera comme lui étant adressé ce conseil du même auteur : « Semez votre grain dès le matin, et que le soir votre main ne cesse point de semer, parce que vous ne savez lequel des deux lèvera le plutôt, celui-ci ou celui-là : et si l'un et l'autre lèvent, ce sera encore mieux. » *Eccle.* XI, 6. De là ces paroles de Jérémie : « Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse. » *Thren.* III, 27. Ainsi Tobie enseigna à son fils dès son enfance à marcher dans les voies de Dieu et à s'abstenir de tout péché. *Tob.* I. Ainsi Salomon s'écrie : « Souvenez-vous de votre Créateur pendant tous les jours de votre jeunesse, avant que le temps de l'affliction soit arrivé, et que vous approchiez des années dont vous direz : Ce temps me déplaît. » *Eccle.* XII, 1. C'est ainsi que nous lisons dans l'Ecclésias-

tique : Ne différez point à vous convertir au Seigneur, et ne remettez pas de jour en jour. Car sa colère éclatera tout d'un coup ; et il vous perdra au jour de la vengeance. » *Eccli.* v, 8, 9.

« Ne dites pas : J'ai péché ; et que m'en est-il arrivé de mal ? Car le Très-Haut est lent à punir les crimes. » *Eccli.* v, 4. De là ces paroles : Dieu est un juge juste, fort et patient : se met-il en colère tous les jours ? » *Ps.* vii. Et encore : « Est-ce que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longue tolérance ? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ? Et cependant par votre dureté, par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, etc..... » *Rom.* ii, 4, 5 et seq.

« Ne demeurez point dans l'erreur des méchants : louez Dieu avant la mort. La louange n'est pas pour les morts, parce qu'ils sont comme s'ils n'étaient plus. Louez Dieu tandis que vous vivez, louez-le tandis que vous jouissez de la vie et de la santé. » *Eccli.* xvii, 26, 27.

Le Prophète nous fait voir par cette seule parole que nous ne devons pas différer notre pénitence jusqu'à l'heure de la mort : « C'est pour cela (c'est-à-dire pour obtenir le pardon de ses fautes), que tout homme saint vous priera dans le temps favorable. » *Ps.* xxi. Mais le même prophète nous fait voir quel est le temps favorable à la pénitence quand il dit : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs. » *Ps.* xciv. Et il indique aussitôt le fruit que l'on retire de cette pénitence opportune lorsqu'il ajoute, selon la version de saint Jérôme : « Afin que quand les grandes eaux déborderont elles ne l'atteignent pas [1] ; » c'est-à-dire : Le juste demandera pardon en temps opportun et il n'attendra pas à l'heure de la mort, de sorte que, quand ce temps si critique pour lui viendra, Dieu le trouvera prêt et armé de justice et d'innocence.

Ces paroles de la Genèse nous font voir dans quel danger vivent ceux qui, abusant de la patience et de la miséricorde de

[1] Il n'y a rien d'équivalent à cela dans la Vulgate.

Dieu, diffèrent de jour en jour leur conversion : « Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme, parce qu'il est chair : et le temps de sa vie ne sera plus que de cent vingt ans. » *Gen.* VI, 3. Car c'est le temps que j'ai accordé à l'homme pour faire pénitence; montrez-lui le désastre qui doit fondre sur le monde en construisant une arche immense. Mais comme cette prédiction ne servit à rien, le Seigneur retrancha vingt ans du temps qu'il avait accordé, ainsi que le dit saint Jérôme, et il fit venir le déluge la centième année.

« La mesure des iniquités des Amorrhéens n'est pas encore pleine en ce moment, » *Gen.* XV, 16, c'est pourquoi l'on attendra encore quatre cents ans jusqu'à ce qu'elle le soit, et ensuite ils seront détruits; c'est ainsi qu'avant le déluge Dieu avait attendu cent vingt ans pour que les hommes fissent pénitence. Nous devons conclure de là qu'il y a pour les hommes une certaine mesure et un certain nombre de péchés connus seulement de la sagesse divine, et que quand ils l'ont atteint, Dieu les retire du monde ou les aveugle. Saint Augustin confirme cette opinion en ces termes : Nous pourrions prouver par un grand nombre d'exemples qu'il y a des hommes qui sont retirés du monde après avoir rempli la mesure de leurs crimes, et que Dieu leur refuse la vie présente aussi bien que la vie future. Ceci devrait faire trembler de crainte ceux qui se roulent depuis longtemps dans la fange du vice, et qui, malgré tout ce que l'Eglise peut leur dire, ne reviennent pas à de meilleurs sentiments. En effet, il est bien à craindre pour eux que, s'ils persistent plus longtemps dans le mal, ils ne comblent enfin la mesure de leurs crimes, et que par là, ils ne soient retirés du monde, ou que, par un juste jugement de Dieu, ils ne soient aveuglés et laissés dans leurs ténèbres.

XVIII.

Mariage.

De même que l'adultère ne peut exister sans qu'il en résulte un bien pour la nature, quoique pour cela il ne soit pas un bien lui-même; de même le mariage ne peut exister sans qu'il en résulte

un mal pour la concupiscence, quoique pour cela, il ne soit pas un mal lui-même. S. Augustin, *Contre Julien*.

Qu'est-ce que l'homme immodéré dans le mariage, sinon quelqu'un qui commet un adultère avec sa propre femme? Tout homme qui aime passionnément sa femme est adultère.

On doit regarder ces paroles de saint Augustin comme une exagération.

Il est difficile d'entretenir une femme pauvre, d'un autre côté c'est un tourment d'en supporter une riche. A quoi sert une garde vigilante, puisqu'on ne peut garder une femme ni impudique, ni chaste? Car la nécessité n'est pas une fidèle gardienne de la chasteté; et l'on ne peut appeler vraiment chaste que celle qui a pu pécher mais qui ne l'a pas voulu. S. Jérôme, *Contre Jovinien*.

Un femme se fait vite aimer, elle désire facilement ce qui est honteux : il est difficile de garder ce que plusieurs aiment; il est ennuyeux de posséder ce dont personne n'est digne. Cependant on éprouve moins d'ennui à posséder une femme laide qu'à en garder une belle. Id., *ibid.*

Si quelqu'un vous exhorte à vous marier de nouveau en vous citant ces vers : Ne passez pas votre jeunesse seule et dans un chagrin continuel, etc..... Celle qui a souffert les déceptions de l'amour lui répondra brièvement : C'est toi, ma sœur qui, vaincue par mes pleurs, a secondé ma folie, c'est toi qui la première m'a chargée de ces maux, c'est toi qui m'as offerte aux coups de l'ennemi. Que ne m'a-t-il été permis de vivre sans contracter d'hymen, etc... Vous me proposez les joies du mariage, moi je vous opposerai le bûcher, le glaive et l'incendie. Le bien que nous espérons trouver dans le mariage n'est pas si grand que le mal qui peut nous arriver et que nous devons craindre. La volupté une fois passée laisse toujours quelque amertume, elle ne se rassasie jamais; quand elle est éteinte elle se rallume; l'usage la fait croître et diminuer tour à tour, et les mouvements passionnés n'obéissent pas à la raison. Id., *à Gérontia*.

Comme on proposait en mariage à Marcelle un vieillard très-noble et très-riche, elle répondit : Si je voulais me marier, et si je n'avais fait vœu de chasteté perpétuelle, je chercherais un

époux et non un héritage. Et comme celui-ci lui écrivait que les vieillards eux-mêmes pouvaient vivre longtemps et les jeunes gens mourir bientôt, elle répondit avec grâce : Il est vrai que les jeunes gens peuvent mourir bientôt, mais quant aux vieillards, ils ne peuvent guère vivre longtemps. Id., *Eloge funèbre de Marcelle.*

Le sage ne doit pas prendre femme : d'abord parce que le mariage empêche de se livrer à l'étude de la philosophie, et qu'il est impossible de s'occuper en même temps de ses livres et de sa femme. Les dames ont besoin d'une foule de choses : par exemple il leur faut de riches habits, de l'or, des pierreries, une maison somptueuse, des servantes, un beau mobilier; puis il faut passer toutes les nuits à bavarder avec elles. — Quand cette dame-là va en public, elle est mieux mise que moi; tout le monde honore celle-ci, et moi, pauvre malheureuse, on me méprise dans le monde. — Pourquoi avez-vous regardé notre voisine? Qu'aviez-vous à dire à la servante? Qui avez-vous amené en venant de la place publique? — On ne peut pas avoir d'amis, on ne peut amener chez soi aucun compagnon; et l'amour d'une seule personne nous force à haïr toutes les autres. Hugues de Saint-Victor, *à un de ses amis qui voulait se marier.*

Ajoutez qu'on ne peut pas choisir sa femme, mais qu'il faut prendre celle qui se présente : si elle est vaine, si elle est mal constituée, si elle est orgueilleuse, si elle sent mauvais, si elle a un vice quelconque, nous ne le saurons que quand nous serons mariés. On essaie d'abord un cheval, un bœuf, un âne, un chien et jusqu'aux plus vils esclaves; puis on les achète; il n'y a que la femme que l'on ne montre pas, de peur qu'elle ne déplaise avant qu'on l'épouse. Si vous lui confiez toute la maison à gouverner, il faudra être son esclave. Si vous vous réservez quelque chose, elle pensera que vous n'avez pas confiance en elle; elle vous haïra, elle grondera, et si vous n'y faites attention, elle vous empoisonnera. Id., *ibid.*

Aujourd'hui, on ne se marie pas pour éviter la fornication, mais pour se livrer à la luxure; non pour avoir des enfants, mais de l'argent. C'est pourquoi, comme on demandait à la plus jeune fille de M. Caton, pourquoi elle ne se remariait pas : Parce que,

répondit-elle, je ne trouve personne qui m'aime mieux que ma fortune. Par ces paroles, elle fit voir spirituellement que l'on recherche plutôt dans les femmes leur fortune que leur vertu, et qu'il y en a un grand nombre qui choisissent leur femme non avec les yeux, mais avec les doigts. Le mariage serait une chose excellente et très-morale, s'il n'était pas conclu par l'avarice et consommé par la luxure. Id., *ibid.*

Il convient que les futurs époux contractent leur mariage avec le concours de l'évêque, afin qu'il se fasse selon Dieu et non pour satisfaire une honteuse passion. S. IGNACE.

Celui qui passe sa vie dans le célibat et qui n'est attaché qu'aux biens du monde, ressemble à un homme qui aurait les mains enchaînées. C'est pourquoi s'il veut suivre la vie solitaire ou la vie monastique, il n'en sera pas empêché. Mais celui qui est marié me paraît être semblable à un homme qui a les mains et les pieds liés. S. JEAN CLIMAQUE.

Qu'est-ce que la femme? sinon l'ennemie de l'amitié, un ennui inévitable, un mal nécessaire, une tentation naturelle, un malheur désirable, un péril domestique, un dommage agréable, le principe du mal qui se présente sous l'apparence du bien. Donc, si c'est un péché de la renvoyer, c'est un tourment de la garder, et il faut nécessairement ou qu'en la renvoyant nous commettions un adultère, ou qu'en la gardant nous vivions dans une guerre continuelle. S. JEAN CHRYSOSTOME, *sur ces paroles de saint Matthieu :* « Il n'est pas avantageux de se marier. » XIX, 10.

Marius proposait sa fille en mariage à Métellus : elle avait une riche dot, une grande beauté, un nom illustre et une bonne renommée; cependant Métellus refusa de l'épouser et dit à Marius : J'aime mieux être à moi qu'à elle. — Mais non, c'est elle qui sera à vous, répondit Marius. — Ne faut-il pas, reprit Métellus, qu'un mari soit le mari de sa femme? C'est un principe de logique : le *sujet* et l'attribut seront les mêmes. C'est ainsi qu'il se déchargea par une plaisanterie du fardeau qu'on voulait lui mettre sur les épaules. VALÈRE-MAXIME, *Lettre à Rufus.*

La femme est audacieuse pour tout ce qu'elle aime et pour tout ce qu'elle hait; elle est habile pour nuire quand elle le veut.

Mais afin de ne pas vous entretenir plus longtemps, lisez l'Aréolus de Théophraste et la Médée de Jason, et vous verrez alors qu'il y a peu de crimes impossibles à la femme. XÉNOPHON.

Un jeune homme demandait à Socrate s'il devait se marier ou ne pas le faire. Le philosophe lui répondit : Quoi que vous fassiez, vous vous en repentirez. D'un côté, ajouta-t-il, vous devez vous attendre à la solitude, à la privation, à une mort triste, et à avoir des étrangers pour héritiers ; de l'autre, à une inquiétude continuelle mêlée de querelles, aux reproches que vous fera votre femme sur sa dot, au mécontentement de vos parents, aux bavardages de votre belle-mère, et à l'incertitude d'avoir des enfants, si vous épousez une veuve. Id., *Entretiens mémorables de Socrate.*

Est-il libre celui à qui sa femme commande, à qui elle impose, prescrit, ordonne, défend ce qui lui plaît? celui qui ne peut se soustraire à aucun ordre, qui n'ose rien refuser? Elle demande, il faut qu'il donne ; elle l'appelle, il faut qu'il vienne ; elle le chasse, il faut qu'il s'en aille ; elle menace, il faut qu'il craigne. Je suis d'avis que l'on doit appeler cet homme non-seulement un esclave, mais le plus vil des esclaves, quand même il appartiendrait à la plus noble famille. CICÉRON, *Paradoxes.*

Une jeune fille sans dot sera plus modeste. ADILON.

Réflexions de l'auteur.

Le soleil a deux périodes : l'une depuis son lever jusqu'à son midi, où sa lumière s'accroît ; l'autre depuis son midi jusqu'à son coucher, où sa lumière décroît. La vie des époux a deux périodes semblables : la première, où les deux époux s'aiment tendrement, où les petits enfants jouent, babillent sous les yeux de leurs parents, elle est agréable ; mais quand les enfants sont devenus grands, que l'ardeur de la jeunesse les pousse à des actes défendus, que les jeunes filles devenues nubiles doivent être non-seulement dotées, mais surveillées de près, les soucis des parents augmentent ; alors le soleil commence à être sur son déclin, et la première clarté du bonheur commence à s'obscurcir ; alors le cœur est percé, blessé d'une foule d'ennuis ; il faut fournir aux

besoins des enfants; il leur arrive des accidents imprévus, puis l'un des deux époux vient à mourir. C'est pourquoi les époux prudents doivent modérer leur joie présente en prévision des maux qui peuvent leur arriver plus tard; ils doivent se soumettre humblement à Dieu, implorer sans cesse son secours, et préparer leur esprit aux malheurs subits qui les menacent; car ce n'est pas en vain que l'Apôtre a dit : « Ces personnes souffriront des tribulations dans leur chair. » I *Cor.* VII, 28.

Que les époux aient soin d'user du mariage avec modération et sobriété; c'est là qu'est la difficulté et par conséquent la vertu. C'est ce que saint Augustin indique en parlant du bon mariage : Beaucoup de personnes, dit-il, sont plus capables de s'abstenir complètement du mariage, que d'en user modérément et convenablement. C'est pourquoi je m'abstiens plus facilement du mariage dont a usé Abraham, que je ne serais capable d'en user comme il l'a fait. Et plus loin : De même qu'il n'y a pas moins de patience dans saint Jean qui n'a pas souffert, que dans saint Pierre qui a souffert, de même le mérite de la continence n'est pas moindre dans saint Jean qui n'a pas eu de femme, que dans Abraham qui a eu des enfants.

« Trois choses plaisent à mon esprit qui sont approuvées de Dieu et des hommes : l'union des frères; l'amour des proches; un mari et une femme qui s'accordent bien ensemble. » *Eccli.* XXV, 1, 2.

Dieu, pour créer la femme, enleva une côte à l'homme, et il substitua à cette côte une chair tendre ; c'est pour vous faire comprendre que le courage viril s'amollit par l'amour et les embrassements des femmes. Car, dit saint Augustin, il n'y a rien qui puisse renverser la force d'une âme virile comme ces embrassements sans lesquels on ne peut pas posséder une femme. On dit généralement que la rudesse et la licence effrénée des hommes est adoucie par les liens et le fardeau du mariage; en effet, quand un mari est sur le point de commettre une mauvaise action, il ne songe pas seulement à lui, mais à sa femme et à ses enfants.

Saint Augustin nous fait voir dans ses *Confessions* que le mariage est un grand empêchement à l'étude de la sagesse. Il

raconte, en effet, qu'il voulut se retirer avec quelques-uns de ses amis loin du tumulte et des affaires du monde, afin que libre de tout souci il pût plus facilement se livrer avec eux à l'étude de la sagesse. Mais ensuite, dit-il, je me suis mis à réfléchir si les femmes nous le permettraient, car il y en avait un d'entre nous qui en avait une et nous voulions en avoir aussi ; alors ce beau projet que nous avions formé nous échappa des mains, et nous le rejetâmes.

Puisque Dieu a formé la femme de la substance de l'homme, qu'il ne l'a formée ni avec de la terre ni avec de l'eau, il a voulu nous recommander par là l'amour et l'union conjugale, afin que le mari et la femme ne formassent qu'une seule chair, et qu'en deux corps il n'y eût qu'une seule âme et une seule volonté.

XIX.

Education des enfants.

On déracine difficilement les principes que l'on a déposés dans un esprit neuf. Qui pourrait ramener à sa première blancheur la laine teinte en pourpre? Une amphore neuve conserve longtemps le goût et l'odeur de ce qu'on y a mis d'abord. Nous lisons dans l'histoire grecque qu'Alexandre, ce roi si puissant, ce vainqueur du monde, ne put se défaire dans ses mœurs et dans sa démarche des défauts que lui avait communiqués Léonidas, son précepteur. Car on se laisse facilement entraîner au vice, et vous imiterez facilement les vices de celui dont vous ne pourrez acquérir les vertus. S. Jérôme, *à Florentius.*

De même que dans un parterre l'eau suit le doigt qui la précède, ainsi l'âge tendre et flexible se plie de quel côté l'on veut et va où on le conduit. S. Jérôme, *de l'Education des enfants.*

Recherchons ici avec plus d'attention ce qui donna à ces enfants (il s'agit des sept Machabées) la force de confesser le Seigneur et de rester inébranlables au milieu de ces supplices nouveaux et raffinés? Qu'est-ce autre chose, mes très-chers frères, sinon la grâce divine et l'éducation domestique? Qu'est-ce autre chose, sinon l'amour de la religion, qu'ils avaient reçu au sortir du

berceau et dès leurs plus tendres années, par les instructions et les discours de leur pieuse mère; l'amour de Dieu, qu'ils avaient sucé avec le lait, et dont le nom fut le premier que balbutièrent leurs lèvres tremblantes. Puisqu'il en est ainsi, que les parents chrétiens apprennent par l'exemple de cette mère magnanime à élever leurs enfants, afin que par leur assiduité à leur inculquer la bonne doctrine, ils préparent pour l'éternité ceux que la nature bienfaisante leur a donnés en ce monde. C'est pourquoi appliquez-vous avec soin, non-seulement par vos discours mais par vos exemples, à les former au service du Seigneur, la seule chose pour laquelle nous sommes sur la terre. Abraham mérita les louanges de Dieu même : « Je sais, dit-il, qu'Abraham ordonnera à ses enfants de garder la voie du Seigneur. » *Gen.* XVIII, 19; S. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie 4 sur l'Epiphanie.*

Servez vos parents comme si vous étiez leur esclave : que leur rendrez-vous qui puisse égaler ce que vous avez reçu d'eux? Vous ne pouvez pas leur donner la vie à votre tour. S. JEAN CHRYSOSTOME.

L'amour est à l'homme ce que la sève est aux plantes et aux arbres; en effet, de même que la sève fait naître et croître les plantes, de même l'amour fait naître et croître les hommes. La sève monte de la racine dans la plante, mais de la plante elle ne retourne pas aux racines, au contraire, elle monte encore jusqu'à la graine; ainsi l'amour monte des parents aux enfants, mais il ne revient pas des enfants aux parents; c'est pourquoi les enfants n'aiment pas autant leurs parents que ceux-ci les aiment, parce que de même que la plante ne fait pas descendre la sève, mais qu'elle la fait monter jusqu'à la graine, ainsi chez l'homme l'amour ne descend pas aux parents, mais il se reporte vers la procréation des enfants. Id., *sur ces paroles de saint Marc,* X : « L'homme quittera son père et sa mère, » etc.

La honte dompte plus facilement que la crainte les esprits qui ont reçu une éducation libérale, et l'on a vu des hommes que les tourments n'effrayaient pas se laisser vaincre par la confusion. S. JÉRÔME, *à Pammachius.*

Qu'y a-t-il de plus aimable qu'un enfant qui sait rougir! Quelle

perle brillante et belle que la modestie dans la vie et sur le visage d'un jeune homme ! quel présage sûr et certain de belles espérances ! quel indice d'un bon caractère ! La verge de la discipline repousse le mal, est le rempart de notre innocence, la gloire spéciale de la conscience, la gardienne de la réputation, l'honneur de la vie, le siége et les prémices des vertus, la louange de la nature, et la marque distinctive d'une parfaite honnêteté. Id., *Sermon* 86 *sur le Cantique des cantiques.*

La modestie perdue, toute vertu s'écroule. Adilon.

La modestie est la gardienne de toutes les vertus ; elle nous préserve du déshonneur et nous acquiert une très-grande gloire. Cicéron, *des Parties oratoires.*

Souvent nous voyons des hommes que n'aurait pu soumettre aucun raisonnement, être vaincus par la honte. Id., *Tusculanes*, II.

De même qu'un cheval indompté, quoiqu'ayant d'ailleurs toutes les autres qualités requises, n'est pas propre au service que l'on doit attendre d'un cheval, ainsi un homme tout-à-fait ignorant, bien qu'étant doué de qualités naturelles, ne peut parvenir à la vertu. Id.

L'empereur Décius voulant mettre sur la tête de son fils la couronne impériale, celui-ci refusa en disant : Je crains qu'en devenant empereur j'oublie mes devoirs de fils. J'aime mieux ne pas être empereur et être un fils soumis, que d'être empereur et être un fils insoumis. Que mon père commande et ma gloire sera de lui obéir en toute humilité. Valère-Maxime, liv. V.

Les petits des cigognes ont un grand amour pour leur père et leur mère, car tant que ceux-ci sont occupés à couver, leurs petits, qui sont déjà forts, les nourrissent. Solin, *des Merveilles du monde.*

Comme on demandait à Solon pourquoi il n'avait porté aucune loi contre ceux qui frapperaient leurs parents : Parce que, répondit-il, j'ai cru qu'il n'existerait jamais de tels enfants.

Comme on demandait à Alexandre lequel il regrettait le plus de son père Philippe ou d'Aristote son précepteur : C'est mon précepteur, répondit-il, car au premier je dois seulement la vie,

tandis qu'au second je dois le bienfait d'une bonne éducation. Isocrate.

On ne peut rendre ni aux dieux, ni à ses parents, ni à ses maîtres, les bienfaits qu'on en a reçus. Adilon.

Réflexions de l'auteur.

« Quiconque maudit son père et sa mère, en portera la peine, sa lampe s'éteindra au milieu des ténèbres. » *Prov.* xx, 20. C'est-à-dire qu'il sera abandonné de son Père céleste au milieu des tribulations, quand il aura été ingrat et insolent envers ses parents. Parmi les quatre espèces de crimes que Salomon déteste, le premier est celui-ci : « La race qui maudit son père et qui ne bénit point sa mère. » *Prov.* xxx, 12. Et il ajoute un peu plus loin : Que l'œil de celui qui insulte à son père et qui méprise l'enfantement douloureux de sa mère, soit arraché par les corbeaux des torrents; et qu'il soit dévoré par les enfants de l'aigle. » *Ibid.*, 17. En effet, il mérite ce supplice celui qui ne se montre pas reconnaissant des bienfaits qu'il a reçus de son père.

Ces paroles de Salomon blâment ceux qui, pour laisser un riche patrimoine à leurs enfants, mettent tous leurs soins et tout leur souci à augmenter leurs biens : « J'ai regardé ensuite avec détestation toute cette application si grande avec laquelle j'avais tant travaillé sous le soleil, devant laisser après moi un héritier qui sera le maître de tous les ouvrages auxquels je me suis appliqué avec tant de peine et de travail, sans que je sache s'il doit être sage ou insensé...., etc. » *Eccle.* ii, 18, 19 et suiv. (Voyez ce chapitre.)

Vous trouverez beaucoup de choses dignes d'être connues sur le respect que l'on doit aux parents au chapitre iii de l'Ecclésiastique. Le chapitre xxx du même auteur traite au long de l'éducation des enfants. Enfin ces paroles du chapitre xli, 10, de l'Ecclésiastique nous montrent combien sont coupables les parents qui se conduisent mal ou qui élèvent mal leurs enfants : « Les enfants d'un méchant homme se plaindront de leur père parce qu'il est cause qu'ils sont en opprobre. »

Nous voyons assez par l'exemple des fils de Noé avec quel soin

et avec quel zèle nous devons honorer nos parents, quel châtiment est réservé à ceux qui les négligent et les méprisent, combien nous devons souhaiter leur bénédiction et craindre leur malédiction. En effet ceux qui furent soumis et qui couvrirent la nudité de leur père, obtinrent sa bénédiction, mais celui qui négligea d'honorer son père mérita sa malédiction ainsi que toute sa postérité. De là ces paroles : « La bénédiction du père affermit la maison des enfants, et la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondements. » *Eccli.* III, 11. Voilà un exemple remarquable en faveur des enfants vertueux et contre les enfants désobéissants.

Que les enfants indociles et désobéissants craignent le jugement du Seigneur. Prenons pour exemple Ruben, l'aîné des fils de Jacob, qui, à cause de son droit d'aînesse, devait tenir le premier rang parmi ses frères, c'est-à-dire qu'il aurait été roi ou pontife. Cependant la malédiction de son père, qu'il avait offensé, le priva de ces deux dignités. En effet Jacob lui dit : « Vous ne croîtrez point, » c'est-à-dire vous ne tiendrez pas le premier rang parmi vos frères, « parce que vous avez monté sur le lit de votre père et que vous avez souillé sa couche. » *Gen.* XLIX, 4.

Dieu a voulu que les parents apportassent le plus grand soin à instruire leurs enfants, lui qui, dans ses saintes ordonnances, a répété tant de fois : « Quand votre fils vous interrogera un jour, et vous dira : Que signifie ceci ? Vous lui répondrez : Le Seigneur nous a tirés de l'Egypte....., etc. » *Exod.* XIII, 14.

Les parents doivent apporter le plus grand soin pour instruire leurs enfants et pour leur inspirer des sentiments de piété. C'est ce qu'Origène nous enseigne en commentant ces paroles de Job : « Peut-être que mes enfants auront commis quelque péché secret, et qu'ils auront offensé Dieu dans leur cœur. » *Job.* I, 5. O sincérité, ô amour, ô zèle de cet excellent père ! Il n'était pas seulement inquiet de la santé de ses enfants, mais il pensait encore plus à leur âme. Dites-nous, bienheureux Job, auriez-vous permis que vos fils péchassent publiquement par paroles et par actions, vous qui étiez si en peine de leurs fautes secrètes, cachées ou n'existant peut-être pas ? Mais la plupart des hommes ne se sou-

viennent pas que les parents qui n'instruisent pas leurs enfants, sont coupables de toutes les fautes que ceux-ci peuvent commettre. Nous en voyons un exemple frappant dans les fils du grand prêtre Héli. Mais le saint homme Job pratiquait ce précepte, non pas une fois, ni deux, mais tous les jours de sa vie.

On est vertueux, dit Tertullien, ou de naissance, ou par l'instruction, ou par la force. S'il en est ainsi il faut souvent forcer les hommes à être vertueux, ou par des lois sévères, ou par une discipline inflexible, surtout dans leur enfance, où les hommes, manquant de raison, ne sont maintenus dans le devoir que par la crainte du châtiment.

Contre les parents qui négligent d'élever leurs enfants dans la religion, on peut citer le massacre de ces quarante deux enfants qui furent tués par deux ours, parce qu'ils s'étaient moqués du prophète Elisée en lui disant : « Monte, chauve ; monte, chauve. » IV *Reg.* II, 23. Dieu blâme aussi par cet exemple ceux qui déchirent, par des paroles amères, la réputation des hommes pieux, des prêtres ou des moines. Car saint Paul nous enseigne quel honneur on doit rendre aux prêtres quand il dit : « Mes frères, je ne savais pas que ce fût le grand prêtre, car il est écrit : Vous ne maudirez point le chef de votre peuple. » *Act.* XXIII, 5.

XX.

Justification du pécheur.

La bonté divine agit d'abord en nous et sans nous, puis vient le libre arbitre qui accomplit avec notre concours le bien que nous désirons ; et Dieu, dans sa justice, nous récompense comme si ce bien était venu de nous seul. C'est pourquoi saint Paul dit : « Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu. » Et : « J'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi seul, toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi. » I *Cor.* XV, 10. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. XVI, c XI.

Dieu vient dans l'homme, non pour y trouver des mérites, mais pour lui en accorder ; par sa venue il rend capable de mé-

rites l'âme qui était sans mérites, et il opère en elle les mérites qu'il récompensera. Id., *ibid.*, liv. XVIII, c. xxv.

La mort de Lazare et le sort différent des deux larrons prouvent que Dieu opère d'une manière invisible les choses visibles, et que c'est lui qui inspire la pénitence à notre cœur. Id., *ibid.*, liv. XXVII, c. xvi. (Voyez ce passage.)

Ma fièvre allait toujours en augmentant, et j'étais sur le point de périr. En effet où serais-je allé, si alors j'étais sorti de ce monde, sinon au feu éternel pour souffrir les tourments que vous avez préparés au pécheur dans votre impartiale justice, et que méritait ma mauvaise conduite? S. Augustin, *Confessions*, liv. V.

Honneur, gloire à vous, source de miséricordes? A mesure que je devenais plus malheureux, vous vous rapprochiez davantage de moi. Déjà votre droite était sur le point de me tirer de la fange, de me laver, et je l'ignorais! Id., *ibid.*, liv. VI.

Mais, durant tant d'années, où était donc mon libre arbitre, et de quel gouffre secret et impénétrable l'avez-vous tiré tout-à-coup pour me faire courber la tête sous votre joug si doux, et les épaules sous votre fardeau si léger, ô Jésus, mon appui et mon rédempteur? que soudain il me parut doux de renoncer aux délices des vanités? Les perdre avait été ma crainte, les quitter était désormais ma joie. Car vous les chassiez loin de moi ces douceurs, vous, la véritable et souveraine douceur; vous les chassiez, et à leur place vous entriez en moi, vous qui êtes plus suave que toutes les voluptés, mais d'une suavité inconnue à la chair et au sang : plus brillant que toute lumière, mais aussi plus intime que tout ce qui est caché; plus élevé que toute grandeur, mais non pour ceux qui sont grands à leurs propres yeux. Déjà mon âme était libre du souci cuisant de parvenir aux honneurs, d'acquérir des richesses, de rouler dans l'impureté et d'irriter la lèpre de mes débauches, et je commençais à parler avec vous, Seigneur mon Dieu, vous ma gloire, vous mes richesses et mon salut. Je résolus alors, en votre présence, non pas d'abandonner avec éclat, mais de refuser doucement le ministère de ma parole à la science artificieuse des discours. Plein de cette joie, j'attendais avec patience que ce reste de temps s'écoulât : je ne sais s'il y

avait même une vingtaine de jours, et cependant ce fut avec beaucoup de peine que j'allai jusqu'au bout; car je n'avais plus avec moi la cupidité pour alléger, comme auparavant, la pesanteur de mon fardeau. Id., *ibid.*, liv. IX.

Je n'avais rien à répondre lorsque vous me disiez : Levez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera de sa lumière. De toutes parts, vous me pressiez d'évidents témoignages, j'étais convaincu de la vérité, et cependant je n'avais rien à vous opposer que ces paroles de lenteur et de somnolence : Tout-à-l'heure, oui, tout-à-l'heure, encore un instant. Mais ce tout-à-l'heure ne venait jamais et cet instant ne pouvait finir. Id., *ibid.*, liv. VIII.

Que celui qui le peut comprenne et juge s'il y a plus de puissance à détourner les justes du bien qu'à justifier les impies. S'il y a puissance égale, toujours est-il qu'il y a plus de miséricorde à justifier les impies. Id., *sur saint Jean.*

Pourquoi la grâce divine se répand-elle sur celui-ci et non sur celui-là? La cause peut en être inconnue, mais il n'y a pas d'injustice. Id., *sur le baptême des enfants.*

Que serais-je devenu si vous ne m'aviez secouru? Dans quel état désespéré me serais-je trouvé si vous ne m'aviez guéri? Dans quel abîme serais-je plongé si vous ne m'aviez relevé? Il est certain que ma blessure était mortelle et qu'elle avait besoin d'un médecin tout-puissant. Et plus bas : O Dieu, ma miséricorde! Il n'est personne qui ait été comblé des bienfaits de Dieu, qui n'appelle son Dieu ma miséricorde. O invocation qui fait que personne ne désespère, « mon Dieu, ma miséricorde, » dit le Prophète. *Ps.* LVIII. Si vous dites mon salut, je comprends que c'est Celui qui donne le salut; si vous dites mon refuge, je comprends que c'est Celui vers lequel vous vous réfugiez; si vous dites ma force, je comprends que c'est Celui qui vous donne du courage. Mais ma miséricorde, qu'est-ce? C'est que je tiens de votre miséricorde tout ce que je suis. Mais est-ce parce que je vous ai invoqué que j'ai mérité de vous posséder? Qu'ai-je fait pour mériter d'être? Qu'ai-je fait pour mériter de vous invoquer? Si j'ai fait quelque chose pour mériter d'être, j'existais

avant vous. Or si je n'étais rien avant que vous fussiez, je n'ai rien fait pour mériter d'être. Vous avez fait que je sois, et vous n'avez rien fait pour que je sois bon? Vous m'avez donné l'être, et un autre m'aurait donné d'être bon? Si vous m'avez donné l'être et qu'un autre m'ait donné d'être bon, celui qui m'a donné d'être bon vaut mieux que celui qui m'a donné l'être. Id., *sur le psaume* LVIII.

Réflexions de l'auteur.

L'homme intérieur doit employer surtout deux facultés pour arriver à la justification, savoir : l'intelligence et la volonté; et toutes les deux sont exigées pour la préparation à la justification; de sorte que quand l'homme est sur le point d'être entièrement justifié, il est aussi préparé tout entier à la justice. Car la foi simple et nue ne prépare l'homme qu'à moitié, mais non entièrement. En effet, notre âme a une entrée et une demeure intérieure, un sanctuaire. L'entrée et pour ainsi dire le seuil de notre âme, c'est l'intelligence; l'intérieur, c'est la volonté. Donc tout ce qui n'arrive qu'à l'intelligence demeure comme sur le seuil de la maison; mais ce qui parvient à la volonté entre dans l'intérieur de l'âme et est pour nous vice ou vertu, mérite ou démérite; mais sans la volonté rien de tout cela ne peut exister. En outre, comme la volonté commande aux autres facultés de l'âme, il s'ensuit que tout ce qui arrive au domicile de la volonté occupe entièrement le domaine de l'homme; car le concours et l'action de la volonté est comme la perfection et le complément de tout acte moral. Nous devons conclure de tout ce qui précède que la foi, mais non pas seule, est le commencement de toute justification; car la foi sans la charité est vaine, morte et incomplète, bien qu'elle soit véritable.

Parmi tous les bienfaits de Dieu, le bienfait de la justification est celui qui est le plus estimé. En effet, pendant que vous viviez dans la terre d'oubli, dans le pays des ombres de la mort, c'est-à-dire quand votre vie était tout-à-fait déréglée et tout-à-fait contraire à la loi de Dieu, alors la bonté divine vous a appelé, non-seulement quand vous la fuyiez, mais même quand vous la

repoussiez; alors Dieu vous envoya son Saint-Esprit et il vous adopta pour son fils. Pour les autres bienfaits, ou bien l'on a quelque mérite, ou du moins on n'a pas de démérite; en effet, vous ne méritiez pas le bienfait de la création, mais vous n'en étiez pas indigne; quant au bienfait de la félicité éternelle il est accordé aux mérites, bien que ces mérites soient des dons de Dieu; mais lorsque vous avez été appelé à la justice, vous étiez dans le péché, vous étiez l'ennemi de Dieu, vous étiez le fils de la géhenne, vous étiez l'esclave du démon. Quel est donc ce bienfait qui a converti le fils du démon en fils de Dieu, qui a fait inscrire le citoyen de Babylone au nombre des citoyens de la céleste Jérusalem?

Ces paroles d'Isaïe nous montrent combien est grande la grâce de la justification et combien est admirable le changement que l'âme éprouve : « Il changera ses déserts en un lieu de délices et sa solitude en un jardin du Seigneur. » *Isa.* LI, 3. C'est avec raison que l'âme qui vit dans le péché est appelée un désert tout-à-fait inculte et une solitude, puisqu'elle est privée de Dieu; mais celle qui vit dans la grâce est comblée des richesses et des délices du ciel. Les saints anges, étonnés de ce changement, s'écrient : « Quelle est celle-ci qui monte du désert remplie de délices, appuyée sur son bien-aimé ! » *Cant.* VIII, 5.

Vous pourrez comprendre par cette seule comparaison combien est grand le bienfait de la justification et de la vocation. Si un roi ayant fait mille hommes prisonniers avait ordonné qu'ils fussent tués, et que, au milieu d'un si grand carnage, il se fût réservé seulement vingt personnes qu'il aurait non-seulement délivrées de la mort, mais qu'il aurait admises au nombre de ses serviteurs, comme elles devraient se réjouir de leur bonheur et remercier le prince qui leur aurait fait un sort si heureux en comparaison des autres! Tel est donc le sort des justes qui ont été appelés à la foi parmi un si grand nombre d'infidèles, et qui, parmi une si grande multitude de fidèles, ayant abandonné le droit chemin et marchant dans les voies de l'erreur, ont été appelés à partager le sort de ceux qui s'efforcent de vivre dans la justice et la piété. Que ne doivent-ils pas alors à celui qui les a arra-

chés à la puissance des ténèbres pour les transférer dans le royaume de son Fils bien-aimé ?

Le psaume CVI paraît traiter au long la grandeur du bienfait de la justification ; il commence ainsi : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. Que ceux-là le disent et le publient qui ont été rachetés par le Seigneur, qu'il a rachetés de la puissance de l'ennemi, et qu'il a rassemblés des divers pays où ils étaient dispersés ; du lever du soleil et du couchant, du Nord et de la mer Méridionale. » Dans ce psaume on énumère les différents maux de ceux qui vivent dans le péché, les diverses erreurs qui remplissent leur vie, leur faim et leur soif des désirs du siècle, les ténèbres horribles de leur esprit, leur ignorance de Dieu, les chaînes de fer des passions et des vices qui les tiennent garrottés, leur dégoût pour les choses spirituelles, les tempêtes qu'excitent leurs colères et le trouble de leurs âmes, ainsi que les différentes calamités qui en résultent. Ce psaume dit des pécheurs : « Ils montaient jusqu'au ciel et descendaient jusqu'au fond des abîmes; leur âme tombait dans la défaillance à la vue des maux dont ils étaient menacés. Ils étaient troublés et agités comme un homme ivre, et leur sagesse était toute renversée. » Tels sont les maux du pécheur et d'autres semblables dont il est fait mention dans ce psaume; de sorte qu'il est facile de juger par là de quelle misère Dieu délivre ceux qu'il justifie dans sa puissance et dans sa miséricorde et qu'il rachète de la tyrannie du démon et du péché. Car il les ramène de l'erreur dans la voie du salut ; il éteint la faim et la soif de leurs désirs dans le torrent de ses douceurs, il les éclaire de la connaissance des choses célestes, il les délivre des chaînes et du joug du péché, il calme les tempêtes de leurs âmes et il les conduit au port de la paix et de la tranquillité. Nous y lisons en effet : « Il changea cette tempête en un vent doux, et les flots de la mer se calmèrent. » Le Prophète nous invite donc à rendre à Dieu des actions de grâces quand il dit : « Louez le Seigneur parce qu'il est bon, etc. Que ceux-là publient ses louanges qui ont été rachetés, etc. » Il résume ensuite la magnificence de ces bienfaits par cette élégante optation qui termine le psaume : « Qui est sage, dit-il,

pour conserver la mémoire de ces choses et pour comprendre les miséricordes du Seigneur? » C'est-à-dire, qui est sage pour considérer quelle multitude de bienfaits est contenue dans ce seul bienfait; pour comprendre les miséricordes du Seigneur, c'est-à-dire la grandeur d'une telle grâce et d'un tel bienfait? Le sujet de ce psaume est en grande partie conforme à l'Evangile des deux fils, l'un pieux et l'autre débauché. Dans l'un et l'autre on voit parfaitement décrite la misère de celui qui est plongé dans le péché et le bonheur de celui qui revient de ses erreurs.

Le Seigneur appelle à soi de deux manières ceux qu'il justifie; il y en a qu'il appelle et qu'il cherche sans qu'ils le cherchent eux-mêmes, comme ceux dont il est dit : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. » *Joan.* xv, 16. C'est ainsi qu'il a appelé Matthieu, Pierre et André son frère, Jacques et Jean, qui ne pensaient à rien moins qu'à lui. Mais saint Augustin travailla longtemps à la recherche de la vérité, il appela très-souvent le Seigneur dans ses prières, et à la fin il trouva pleinement ce qu'il cherchait. C'est ce que le Seigneur a voulu nous faire comprendre quand il compare le royaume du ciel tantôt à un trésor que l'on trouve sans le chercher, tantôt à une perle que l'on cherche depuis longtemps. C'est aussi pour la même raison que le Seigneur dans le Cantique des cantiques appelle la grâce de l'Evangile « la fontaine des jardins et le puits des eaux vives, » *Cant.* iv, 15; la fontaine des jardins, parce qu'il fournit l'eau à ceux qui la puisent sans aucun travail de leur part, le puits des eaux vives, parce que d'autres ne peuvent y puiser de l'eau qu'avec peine et travail.

L'apôtre saint Pierre nous ordonne de rendre grâces à Dieu du bienfait de la justification et de la vocation quand il dit : « Afin que vous rendiez grâces à celui qui des ténèbres vous a appelés à son admirable lumière, vous qui autrefois n'étiez pas le peuple de Dieu, et qui l'êtes maintenant; vous qui n'aviez point obtenu miséricorde, et qui maintenant avez obtenu miséricorde. » I *Petr.* ii, 9, 10. Ainsi les enfants d'Israël étant sortis des ténèbres et de la servitude louèrent le Seigneur en disant :

« Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater en notre faveur sa grandeur et sa gloire, etc. » *Exod.* XV, 1 et seq. Origène, dans sa 6e Homélie, s'exprime ainsi sur ce passage : Si vous avez traversé la mer Rouge, si vous avez vu les Egyptiens submergés et Pharaon englouti dans les eaux, souvenez-vous que c'est par la puissance de Dieu et non par la vôtre que cela est arrivé. Souvenez-vous de rendre grâce à Celui « qui des ténèbres vous a appelés à son admirable lumière, » et dites lui : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater en notre faveur sa grandeur et sa gloire, etc. » Mais votre chant sera encore plus digne et plus agréable à Dieu si, comme Marie et les autres femmes d'Israël, vous avez un tambour entre les mains. Quelle signification ont-ils donc pour le service et la gloire du Seigneur, ces tambours profanes entre les mains des femmes d'Israël ? C'est afin que vous sachiez que vous aurez aussi un tambour entre les mains si vous mortifiez votre chair et si vous la crucifiez avec ses vices.

XXI.

Grâce.

Que suis-je sans vous, sinon un guide qui se jette dans un précipice ? Que suis-je avec vous, ô bien suprême, sinon un enfant qui se nourrit de votre lait, et qui se rassasie de votre nourriture incorruptible ? S. Augustin, *Confessions,* liv. IV.

O amour qui brûlez toujours et qui ne vous éteignez jamais, ô Dieu de charité, embrasez-moi ! Vous m'ordonnez la continence : donnez-moi ce que vous me commandez et commandez-moi ce que vous voudrez. Id., *ibid.,* liv. X.

C'est à nous de vouloir, mais notre volonté elle-même est excitée, afin qu'elle se lève ; elle est guérie afin qu'elle soit en bon état ; elle est développée afin qu'elle embrasse davantage ; elle est remplie afin qu'elle possède. Id., *de la Viduité.*

C'est la seule grâce qui distingue les élus des réprouvés que rassemble depuis le commencement du monde le chaos de la perdition. Id., *Enchiridion.*

Ce n'est pas par les fleurs ni par les feuilles, mais par le fruit que l'on distingue un bon arbre d'un mauvais. Enfin « vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » *Matth.* VII, 16. C'est donc par les œuvres et non par les paroles que l'on distingue les fils de Dieu des fils de l'incrédulité. S. BERNARD, *Lettres.*

De même que Dieu nous a créés sans notre participation, de même il nous a régénérés sans notre participation. S. PROSPER.

Voici les vrais miracles que l'on doit célébrer à jamais et qui sont dignes de notre étonnement et de notre admiration : ce sont ceux que notre Rédempteur opère chaque jour en nous, quand il nous rend bons de méchants que nous étions, chastes quand nous étions adonnés à la luxure, humbles d'orgueilleux, amis de Dieu de sectateurs du siècle. Quel plus grand miracle peut-il faire que d'élever l'homme, formé de poussière, à l'état d'ange, que de transporter au ciel une matière terrestre, que de transformer en un être immortel une créature mortelle. S. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie 2 de l'Epiphanie; sur le miracle du changement de l'eau en vin.*

Toute émanation de splendeur que la céleste bienfaisance laisse déborder sur l'homme réagit en lui comme principe de simplification spirituelle et de céleste union, et par sa force propre le ramène vers l'unité souveraine et la déifique simplicité du Père. S. DENIS, *de la Hiérarchie céleste,* c. I.

Personne ne peut vaincre sa nature par lui-même ; c'est pourquoi, quand elle est domptée, nous pouvons être sûrs que celui qui est au-dessus de la nature est descendu en nous. S. JEAN CLIMAQUE, 15e *degré.*

Réflexions de l'auteur.

On peut décrire la grâce divine de différentes manières : elle est en quelque sorte une adoption par laquelle l'homme, devenu fils adoptif de Dieu, est admis à l'héritage paternel et à tous les droits des enfants, bien qu'il ne soit pas un fils légitime, qu'il vienne d'ailleurs et qu'il ne soit que fils adoptif. Cependant, d'après la loi, cette adoption ne peut se faire sans le consentement du fils légitime ; ce consentement, le Fils de Dieu l'a donné

pleinement. Elle est encore une espèce de légitimation par laquelle l'enfant naturel, déshérité par la loi, devient enfant légitime et héritier du patrimoine de son père. Elle est encore une certaine participation à la pureté divine, de la même manière que le fer, jeté dans le feu, participe à la couleur et à la chaleur du feu, ou comme l'eau qui, approchée du feu, participe à la chaleur et au mouvement ascensionnel du feu. Elle est enfin une sorte de transformation surnaturelle de l'homme, une sorte d'annoblissement par lequel l'homme, naturellement vil et abject, comme étant fils du traître Adam, s'ennoblit d'une vertu surnaturelle en devenant fils de Dieu. De même quand les rois de la terre le veulent, ils ennoblissent des gens de basse naissance; mais ceux qui quelquefois, pour de l'argent, donnent des titres de noblesse et des droits de citoyen, n'annoblissent pas réellement, puisqu'ils ne peuvent changer que le nom mais pas le cœur. C'est ainsi qu'autrefois saint Grégoire écrivit sagement de lui-même : L'empereur voulut que le singe fût appelé lion; mais il ne put pas faire que le singe devînt lion. Au reste, Dieu qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est, et pour qui vouloir c'est pouvoir, change les êtres eux-mêmes en changeant leur nom, et ceux qu'il a appelés nobles sont nobles réellement; c'est dans ce sens qu'il dit, par la bouche du prophète : « On ne vous appellera plus la délaissée, et votre terre ne sera plus appelée la terre désolée; mais vous serez appelée ma bien-aimée, et votre terre la terre habitée, parce que le Seigneur a mis son affection en vous, et que votre terre sera remplie d'habitants. » *Isa.* LXII, 4. C'est ainsi que quand Dieu appela Saül, David et Salomon au trône, il changea leur cœur et leur inspira des sentiments généreux et dignes de la royauté. C'est pourquoi il est dit de lui qu'il donna à Salomon « un esprit capable de s'appliquer à autant de choses qu'il y a de grains de sable sur le rivage de la mer. » III *Reg.* IV, 29. En conséquence, la grâce fait que l'homme devient participant de la nature divine non pas seulement de nom mais de fait, c'est-à-dire qu'il imite la pureté et la sainteté de Dieu. C'est pourquoi, en considérant la nature de la grâce, il me semble que la grâce est ce que les hommes appellent alchi-

mie, qui promet, faussement il est vrai, de changer le cuivre en or. Cependant, ce qui est impossible aux hommes Dieu le fait chaque jour dans l'Eglise, quand il rend les hommes justes d'impies qu'ils étaient auparavant, quand il les rend célestes de terrestres, spirituels de charnels. Saint Jean-Baptiste nous indique ce miracle d'une manière évidente quand il dit : « Je vous affirme que de ces pierres Dieu en peut faire naître des enfants à Abraham, » *Matth.* III, 9 ; c'est-à-dire qu'il peut rendre enfants de Dieu les enfants des hommes. Or la cause de cette transformation est la grâce dont l'effet propre, selon l'expression des théologiens, est de rendre l'homme agréable à Dieu, de lui conférer quelque chose de spirituel et de divin qui en fait un nouvel homme et une nouvelle créature.

Une loi est une règle de vie qui exige que nous nous conduisions d'après ses préceptes ; d'où il arrive que les bonnes lois font les bons citoyens. C'est pourquoi la propension de la chair et l'inclination au mal sont appelées par l'Apôtre : loi de la chair ou des membres ; car la chair, par son penchant naturel, nous entraîne plus fortement au mal que n'importe quelle loi ne nous entraîne au bien. Donc cette affection, ce penchant, cette inclination, que l'on appelle appétit déréglé ou loi de la chair, est la cause de tous les maux ; et cette loi renferme la prudence de la chair et la coupable propension au mal. Dieu voulant donc servir les intérêts de l'homme et remédier à un si grand mal, voulut opposer à cette loi de la chair une loi de l'esprit, afin que la loi fût vaincue par la loi, l'inclination par l'inclination. Mais la loi écrite qui ne s'adresse qu'à l'intelligence ne pouvait accomplir cela, il fallait la loi de grâce, c'est-à-dire la vertu de l'Esprit-Saint, écrite dans le cœur des fidèles, qui illumine l'âme de son onction contre la prudence de la chair et qui pousse la volonté au bien malgré la propension coupable de la chair. D'où est arrivé ce que dit l'Apôtre : « La loi de l'esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort, » *Rom.* VIII, 2 ; c'est-à-dire de la loi de la chair et des membres dont nous avons parlé plus haut. Saint Thomas, dans son *Esprit de saint Augustin,* déclare que la loi de grâce est la grâce elle-

même ou la présence du Saint-Esprit; car il y est dit que chaque chose doit être appelée par ce qui domine en elle. Or ce qui domine dans la loi de grâce c'est la grâce elle-même; c'est pourquoi la loi de grâce, qui a été donnée dans la loi nouvelle, est appelée elle-même grâce. Il suit de ce principe de philosophie que parmi les principaux effets de la grâce celui-ci n'est pas le dernier, savoir : que l'esprit de l'homme est fortement poussé et incliné vers la piété. C'est pourquoi les apôtres, avant la résurrection et ensuite après la résurrection, reçoivent le Saint-Esprit sous la forme du vent, afin de nous faire comprendre par là la force et l'impétuosité avec laquelle Dieu nous appelle à la justice. Ce principe nous démontre aussi l'erreur de ceux qui critiquent la loi de Dieu en la montrant comme insupportable et inaccessible, parce qu'ils ne la mesurent qu'à leurs propres forces et non à la force du Saint-Esprit qui est donnée à tous les vrais pénitents.

Le feu purifie l'or de toute matière plus vile et le rend plus pur et plus brillant. La grâce produit le même effet : elle chasse le péché de l'âme; par sa puissance, elle perfectionne la nature et la rend plus brillante. La grâce ennoblit aussi l'homme d'une manière étonnante en le greffant sur Jésus-Christ, de telle sorte qu'il ne fait plus qu'un avec lui. Si vous greffez un rameau d'olivier sur un olivier sauvage, le pied de l'olivier sauvage restera bien le même, mais cependant ses feuilles, ses fruits et tout le reste n'appartiendra plus à l'olivier sauvage, mais à l'olivier cultivé; de même si l'homme est greffé en Jésus-Christ par la grâce, l'homme reste le même à l'extérieur, mais sa conduite et ses œuvres seront plutôt celles de Jésus-Christ que celles d'un homme. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* II, 20.

« De ce lieu de délices sortait, pour arroser le paradis, un fleuve qui de là se divise en quatre canaux. » *Gen.* II, 10. Ce fleuve, c'est la grâce que Dieu place au centre de l'âme et duquel sortent quatre canaux, dont le premier coule dans l'intelligence par la foi, la prudence et les autres dons intellectuels qui perfectionnent cette faculté. Le second coule dans la volonté par l'espérance, la charité, la justice et la crainte de Dieu. Le troisième

coule, dans la partie irascible de notre âme, par le courage, la patience, la persévérance et les autres parties de la force. Le quatrième dans la partie concupiscible de notre âme, par la tempérance, la chasteté, la sobriété, etc. En effet, toutes ces vertus, comme des canaux célestes, découlent de la source de la grâce; le paradis de l'âme fidèle en est arrosé et produit les fruits des bonnes œuvres.

Le jeune enfant à qui ses parents laissent un patrimoine considérable a besoin d'un précepteur et d'un tuteur, non parce qu'il manque de richesses, mais pour qu'il apprenne à faire un bon usage de ses biens. Mais les justes, qu'ils soient pauvres ou riches de biens spirituels, ont besoin de la protection et de la présence de l'Esprit-Saint : les pauvres parce qu'ils manquent de grâces, et les riches pour pouvoir en faire un bon usage. Car ceux qui ont reçu de Dieu une grande abondance de grâces ne manqueraient pas d'en abuser en devenant hautains et en s'enflant d'orgueil à cause de l'honneur qu'ils ont reçu.

Elisée ordonne au roi d'Israël, Joas, de prendre un arc et de lancer des flèches, et le prophète met sa main sur la main du roi. IV *Reg*. XII. Il y a un mystère caché sous cette figure. En effet, le prophète a voulu nous montrer, par cette action, que les efforts des hommes et surtout ceux des rois réussissent lorsque la divinité leur vient en aide dans leurs travaux et que la main de Dieu s'adjoint à la leur.

Notre âme est le premier principe de notre vie; c'est pourquoi Aristote la définit *le premier acte*, et cependant elle a trois instruments principaux au moyen desquels elle exerce son action. Car avec le foie elle nourrit le corps, avec le cœur elle donne aux membres la chaleur vitale, et avec le cerveau elle communique le mouvement à ces mêmes membres. On peut trouver les mêmes fonctions dans la vie spirituelle. En effet, la grâce est comme l'âme de la vie spirituelle; la charité est semblable au cœur, elle fournit à toutes les vertus la chaleur et la vie; l'oraison, la lecture des saints livres, la méditation sont comme le foie, elles donnent l'aliment à la vie spirituelle; car l'aliment de l'âme c'est de méditer jour et nuit la loi du Seigneur. La dévotion me

paraît être comme le cerveau, car elle met en mouvement toutes les vertus, puisqu'elle a pour propriété de rendre l'homme prompt et habile à tous les devoirs de piété et de religion.

Les opérations de la grâce nous donnent une telle connaissance de Dieu, elles nous embrasent tellement de son amour qu'il arrive souvent que l'homme, touché secrètement de Dieu et averti de ses bienfaits, reconnaît mieux par ce fait la bonté de Dieu et conçoit pour lui plus d'amour qu'en contemplant le spectacle des choses célestes. C'est ce que paraissent indiquer ces paroles de David : « Dieu sera connu dans ses maisons, lorsqu'il prendra sa défense, » *Ps.* XLVII; ce que saint Jérôme traduit ainsi de l'hébreu : Dieu a été connu dans ses maisons par les secours qu'il lui a donnés. Nous lisons encore dans Ezéchiel : « Et mes brebis sauront que c'est moi qui suis le Seigneur, lorsque j'aurai brisé leurs chaînes, et rompu leur joug, et que je les aurai arrachées d'entre les mains de ceux qui les dominaient avec empire. » *Ezech.* XXXIV, 27. Et dans Isaïe : « Le Seigneur fera connaître sa main puissante en faveur de ses serviteurs, et il répandra sa colère sur ses ennemis. Car le Seigneur va paraître, etc. » *Isa.* LXVI, 14, 15 et seq. (Voyez ce chapitre.) Et dans les Psaumes : « Car quel autre Dieu y a-t-il que le Seigneur ? Et quel autre Dieu y a-t-il que notre Dieu ? Il est le Dieu qui m'a revêtu de force, et qui a fait que ma voie a été pure. » *Ps.* XVII.

Au lieu de ce que nous lisons dans la Vulgate : « Quand vous dormiriez au milieu des plus grands dangers, vous deviendriez comme la colombe dont les ailes sont argentées, et dont l'extrémité du dos représente l'éclat de l'or, » *Ps.* LXVII, d'autres traduisent : Quand même vous dormiriez au milieu des marmites ou des pots de terre couverts de suie, vous en sortiriez semblables aux ailes de la colombe couvertes d'une blancheur argentine, et à ses grandes plumes dont le blond éclat imite celui de l'or. Voici encore un autre verset qui a à peu près le même sens : « Lorsque vous marcherez à travers les eaux, je serai avec vous ; et les fleuves ne vous submergeront point : lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point

brûlé, et la flamme sera sans ardeur pour vous. » *Isa.* XLIII, 2. Et encore : « L'enfant qui sera encore à la mamelle, se jouera sans crainte sur le trou de l'aspic; et celui qui aura été sevré, portera hardiment sa main dans la caverne du basilic. » *Isa.* XI, 8. Or la force et l'abondance de la grâce accomplissent un pareil prodige, c'est-à-dire qu'elles conservent les saints au milieu des piéges et des ennemis nombreux, au milieu des aspics et des basilics, au milieu des hommes charnels ; et, vivant dans une chair corrompue, ils gardent l'éclat et la beauté d'une colombe aux plumes dorées et argentées. C'est ce que fit sainte Lucie que le préteur voulait prostituer et entraîner dans une maison de débauche ; c'est ce que fit sainte Dorothée se trouvant parmi les neuf filles très-corrompues d'une mère encore plus corrompue ; c'est ce que faisait le saint homme Job quand il disait : « J'ai été le frère des dragons et le compagnon des autruches, » *Job.* XXX, 29 ; enfin c'est ce que fait l'âme fidèle dont il est écrit : « Tel le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée parmi les autres filles. » *Cant.* II, 2.

Moïse touche la mer de sa verge, et, par la vertu de cette verge, les eaux se divisent de part et d'autre, et les Israélites traversent la mer à pied sec. Qu'est-ce que cela signifie ? sinon que par la vertu et par les mérites de la croix de Jésus-Christ, les hommes accomplissent un voyage étonnant : la terre ferme leur apparaît au milieu des flots profonds des tribulations et des tentations, et ils continuent leur route sans obstacle à travers la mer Rouge. Bien plus, les eaux elles-mêmes, qui avaient submergé les autres, leur servent de rempart à droite et à gauche. Sans doute qu'il avait éprouvé cela, celui qui disait : « C'est pourquoi je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses pour Jésus-Christ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. » II *Cor.* XII, 10. D'où l'on doit conclure que les eaux de la tribulation lui servaient de rempart, puisque, étant pressé par la tribulation, il devenait plus fort. C'est l'esprit du Seigneur, qui nous arrive par Jésus-Christ, qui forme en nous cette force invincible de l'âme. C'est pourquoi il est dit que Dieu « en faisant

souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit, dessécha le fond de la mer Rouge. » *Exod.* XIV, 21. Ce vent représente parfaitement bien la force de l'Esprit divin qui, ayant desséché les eaux, offre à ses élus un chemin tout-à-fait sûr. Donc ceux qui ont cet esprit entrent dans le chemin de la vie de cette manière, mais ceux qui ne l'ont pas sont engloutis dans ses flots comme les Egyptiens.

Tant que la veuve du prophète, IV *Reg.* IV, eut des vases vides, l'huile ne manqua pas, mais elle s'arrêta quand les vases vides manquèrent. Que faut-il entendre par là? si ce n'est ce que Dieu dit par la bouche du Prophète : « Elargissez votre bouche et je la remplirai. » *Ps.* LXXX. Or le cœur s'élargit, lorsqu'il est vide de l'amour du monde. Aussi les cœurs qui se sont dépouillés de cet amour sont remplis de l'huile de l'amour divin ; tandis que Dieu laisse vides ceux qui sont remplis de l'amour du monde. La grâce divine n'est donc circonscrite par aucune borne; il n'y a que notre négligence qui lui en impose.

De même que l'eau renferme en elle-même une cause permanente de froid, et que si quelquefois elle s'échauffe, sa chaleur vient d'ailleurs et lui est étrangère, ce qui fait qu'elle tire sa fraîcheur d'elle-même tandis que la chaleur lui vient du dehors ; ainsi l'âme humaine se trouve complètement dans ce cas : car elle renferme elle-même une cause permanente de péché et de malice qui est la concupiscence, et qui s'attache à l'âme tant que nous vivons; mais la cause de la piété et de la vertu est hors de l'homme et vient d'ailleurs, car elle nous vient par l'opération de Dieu et la coopération de l'homme ; en effet Dieu dans cette action occupe la première place, en est la première et la principale cause, tandis que l'homme n'occupe que le second rang ; il n'est qu'un instrument qui n'agit pas à moins qu'on le mette en mouvement. L'Apôtre nous a indiqué cela d'une manière évidente en disant « que l'Esprit lui-même demande pour nous, par des gémissements ineffables. » *Rom.* VIII, 26. C'est pour nous faire voir que toute bonne action doit plutôt être attribuée à Dieu qu'aux hommes, que l'Apôtre s'est

servi de cette figure de langage et qu'il a attribué à Dieu l'office de supplier, qui ne lui convient pas plus que celui de satisfaire et de mériter, choses tout-à-fait contraires à sa nature. Donc si c'est à nous de prier, c'est l'office propre de la Divinité d'avoir pitié de nous et de nous accorder des bienfaits.

Ces paroles nous montrent que la grâce divine élève l'homme au-dessus de ses facultés naturelles : « Il se fit une longue guerre entre la maison de Saül et la maison de David; David s'avançant toujours, et se fortifiant de plus en plus, etc. » II *Reg.* III, 1. Que veut dire se fortifier de plus en plus, sinon arriver par la grâce au point où la nature n'aurait pu atteindre?

Ces paroles de Salomon nous indiquent que la grâce nous procure, parmi ses autres dons, celui de la gloire divine : « Que le Seigneur notre Dieu soit avec nous, comme il a été avec nos pères ; qu'il ne nous abandonne et ne nous rejette point; mais qu'il incline nos cœurs vers lui, afin que nous marchions dans toutes ses voies, et que nous gardions ses préceptes, etc. » III *Reg.* VIII, 57, 58. C'est aussi dans ce sens que David prie le Seigneur en disant : « Faites pencher mon cœur vers les témoignages de votre loi, et non pas vers l'avarice, » *Ps.* CVIII; c'est-à-dire : détournez mon cœur de l'amour du siècle, vers lequel il est porté par le vice de ma nature corrompue, et faites-le pencher vers le zèle de vos commandements, dont il est éloigné par la corruption de cette même nature. Il est évident par là que la grâce et les dons du Saint-Esprit imitent en quelque sorte la force des bienfaits humains, mais pour le bien; tous les deux changent les affections du cœur et l'objet de notre amour par une vertu extérieure; mais les derniers nous portent au mal et les premiers nous portent au bien.

L'état de notre nature, avant d'être corrompue par le péché, peut être comparé à une lampe dans laquelle il se trouve de l'huile au-dessus et de l'eau au-dessous ; de cette manière, la lumière entretenue par l'huile et n'étant gênée en rien par l'eau, peut briller. Dans cet état la justice originelle et la grâce faisaient l'office de l'huile, et elles n'étaient gênées en aucune manière par les affections charnelles. Mais l'état de la nature

déchue est semblable à une lampe qui serait dépourvue d'huile et pleine d'eau, laquelle par elle-même ne pourrait entretenir en aucune manière la lumière de la vertu et de la charité, à moins qu'on n'y versât l'huile de la grâce. C'est pourquoi il faut toujours prier et ne jamais se lasser, car la prière a pour objet de demander au Seigneur cette espèce d'huile.

XXII.

Dignité et beauté de l'âme qui est en état de grâce.

« Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu, mais ce que nous serons ne se voit point encore. » I *Joan.* III, 2. Quelle ne serait pas la joie d'un étranger, de quelqu'un qui ne connaîtrait pas ses parents et qui serait dans la misère, si on lui disait tout-à-coup : « Vous êtes le fils d'un sénateur, votre père jouit d'une grande fortune qui sera pour vous, et je viens vous conduire auprès de lui ? » De quel bonheur ne serait-il pas transporté, si un homme sincère et digne de foi lui disait cela ? Eh bien, il y a un apôtre de Jésus-Christ, sincère et digne de foi, qui vient et nous dit : Pourquoi vous désespérez-vous ? pourquoi vous affligez-vous ? Pourquoi, en suivant vos désirs corrompus, voulez-vous vous consumer dans la privation des vrais plaisirs ? Vous avez un père, vous avez une patrie, vous avez un patrimoine. Quel est ce père ? « Mes bien-aimés, nous sommes les enfants de Dieu. » Pourquoi donc ne voyons-nous pas encore notre père ? C'est parce que « l'on ne voit point encore ce que nous serons. » Nous sommes déjà les enfants de Dieu, mais en espérance : car « ce que nous serons ne se voit point encore. » Mais que serons-nous ? Nous savons, dit le même apôtre, que quand il se montrera à découvert, nous serons semblables à lui, parce que « nous le verrons tel qu'il est. » *Ibid.;* S. AUGUSTIN, *sur le psaume* LXXXIV.

Réflexions de l'auteur.

Bien que Dieu soit admirable en toutes choses, il l'est encore plus dans ses saints qui, enfermés dans un corps de péché et

vivant dans ce monde avec les scorpions et les dragons, mènent une existence au-dessus de l'humanité. Car « sans avoir de voile sur le visage, contemplant la gloire du Seigneur, ils sont transformés en la même image. » II *Cor.* III, 18. Et ils vivent de telle sorte qu'ils peuvent dire avec l'Apôtre : « Notre conversation est dans le ciel. » *Philip.* III, 20. « Car où est leur trésor là est leur cœur. » *Matth.* VI, 21. C'est-à-dire là sont tous leurs soucis, toutes leurs affections, toutes leurs pensées. Et c'est un spectacle si étonnant, que l'Epoux céleste, admirant leur beauté incomparable, s'écrie : « Qui est celle-ci qui monte par le désert comme une petite vapeur d'aromates, de myrrhe et d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur? » *Cant.* III, 6. N'est-ce pas, en effet, une chose bien admirable que de trouver en un tel lieu une si suave odeur de parfums? Car c'est avec raison qu'on appelle ce monde un désert où tout est aride, stérile, infecté, inculte et privé de toute culture de vertus; car celui qui « est placé tout entier sous l'empire de l'esprit malin, » I *Joan.* V, 19, est privé de toute vraie et solide félicité, et il n'y a rien en lui qu'injustice, travail et affliction d'esprit; on y voit « passer toutes les bêtes de la forêt, les petits des lions rugissant après leur proie et cherchant à faire de nous leur nourriture. » *Ps.* CIII. N'est-ce donc pas une chose admirable que les fidèles vivant dans la demeure de leur corps montent en esprit vers le ciel comme une petite vapeur d'aromates, et répandent l'odeur suave de toutes les vertus? Que désignent, en effet, ces mots : « Toutes sortes de poudres de sentéur, » sinon la bonne odeur de toutes les vertus, qui se répand d'une manière très-suave en présence de Dieu? Parmi ces parfums, on mentionne spécialement la myrrhe et l'encens, dont l'une indique la mortification de la chair, l'autre la pieuse oraison; et par la mortification de la chair nous mourons au monde, tandis que par l'oraison nous vivons de la vie de Dieu, et placés sur la terre nous montons au ciel par l'esprit. C'est cette ascension que les anges admirent lorsqu'ils se demandent : « Quelle est celle qui monte du désert comme une petite vapeur d'aromates? » Ce que d'autres traduisent par : Comme une fumée très-élevée ou comme des palmes. Comme

une fumée très-élevée, parce qu'elle pénètre jusqu'à la hauteur du ciel; comme des palmes, parce qu'elle s'élève droit au ciel sans se laisser détourner par aucune pensée terrestre. Enfin, la pureté, la dignité, la beauté de cette âme sont si grandes, que le céleste Epoux, épris d'amour pour elle, s'écrie : « Que vous êtes belle, ma bien-aimée ! que vous êtes belle ! vos yeux sont comme ceux des colombes, sans parler de ce qui est caché au dedans de vous. » *Cant.* IV, 1. Car la beauté intérieure de l'âme, ses richesses et ses délices sont tellement cachées qu'aucun discours ne pourrait les exprimer dignement.

Sainte Catherine de Sienne baisait souvent les pas des prédicateurs empreints sur la terre. Comme on lui en demandait la cause, elle répondit que Dieu lui avait montré un jour les agréments et la beauté des âmes qui étaient en état de grâce, et qu'elle en avait été tellement éprise et enflammée qu'elle ne pouvait s'empêcher de baiser la terre qu'avaient foulée les pieds de ceux qui, en exerçant le ministère de la parole de Dieu, s'efforçaient d'arracher les âmes à la laideur du péché, et de les rendre vertueuses et belles. Mais est-il étonnant que l'âme ornée de la grâce de l'Esprit-Saint et devenue participante de la beauté divine enflamme les autres d'amour pour elle, puisque cette honnêteté, que les philosophes pouvaient acquérir par leurs seules forces naturelles, si les hommes avaient pu la voir, aurait, au dire de Platon, enflammé leur cœur d'un amour extraordinaire. Enfin, la beauté des âmes est si grande, que leur souverain Créateur et amant, comprenant qu'aucune âme ne pourrait atteindre à sa parfaite beauté à moins qu'elle ne fût rougie de son sang et aidée des mérites de sa très-douloureuse passion, n'hésita pas à répandre son sang divin pour décorer les âmes de cette beauté parfaite. C'est ce que nous indiquent ces paroles de l'Apôtre : « Jésus-Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride. » *Ephes.* V, 25, 27. C'est encore ce que marque le Cantique des cantiques, lorsqu'après avoir énuméré les ornements magnifiques du lit nuptial de Salomon, c'est-à-dire de l'Eglise, il ajoute : « Il a orné le milieu de son lit de charité

en faveur des filles de Jérusalem, » *Cant.* III, 10; ou bien, d'après une autre traduction : d'amour pour les filles de Jérusalem. Ce verset signifie que notre Seigneur Jésus-Christ a établi son Eglise par les travaux et les bienfaits d'un amour ineffable. Et il l'a fait parce qu'il était épris d'amour pour les filles de Jérusalem, c'est-à-dire pour rendre nos âmes les filles et les héritières de la céleste Jérusalem, et pour les embellir et les orner de toutes les vertus. Quant au mot *le milieu*, il signifie tout ce qui occupe le dedans du lit, et c'est ce milieu qu'il a orné d'amour. Nous trouvons la même figure dans ce verset : « Ses ouvrages sont gloire et magnificence, » *Ps.* CX ; c'est-à-dire : le Seigneur a fait de telles œuvres qu'elles invitent tout l'univers à publier sa gloire et sa magnificence. Ainsi donc notre Seigneur Jésus-Christ a fait dans son Eglise de telles œuvres, il lui a accordé tant de bienfaits, il a tant souffert pour elle, qu'on voit partout respirer l'amour dans ses œuvres et qu'elles réclament l'amour de tous les hommes. Le Seigneur nous l'a montré assez clairement quand il a dit : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je souhaite, sinon qu'on l'allume. » *Luc.* XII, 49. Et il a fait tout cela poussé par l'amour qu'il portait à la beauté des filles de Jérusalem, non qu'elles fussent belles par elles-mêmes, mais parce qu'il voulait les rendre belles. Or la beauté ne se juge pas seulement par le teint, mais surtout par l'harmonie de toutes les parties entre elles, par la bonne constitution et la disposition convenable de chacune de ces parties, de même que la suavité d'une mélodie résulte de la douceur de chaque voix et de la convenance de chacune des voix entre elles. La beauté de notre âme consistera donc d'abord dans la bonne constitution et la beauté de chaque partie, lorsque, par exemple, notre intelligence, qui est la conseillère de notre âme, n'arrêtera sa pensée que sur les meilleures choses, lorsqu'ensuite notre volonté n'aimera et n'embrassera que les choses que l'intelligence a jugées aimables, et qu'elle fuira celles que l'intelligence lui a montré qu'elle doit fuir ; lorsque les facultés et les sentiments inférieurs ne seront pas mus par leur propre mouvement, qui est aveugle, mais qu'ils obéiront aux ordres de la raison,

qui est comme l'œil de l'âme; lorsque la mémoire s'occupera soigneusement de se rappeler la loi de Dieu et ses bienfaits; lorsque les yeux suivront cet exemple du Prophète : « Je considérerai vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affermies, » *Ps.* VIII; lorsque les pieds marcheront dans la voie des commandements divins; lorsque les mains s'étendront vers les nécessiteux et s'ouvriront pour le pauvre; lorsque la langue s'exercera à publier les louanges de Dieu; lorsque les oreilles seront attentives à ses préceptes; enfin, lorsque tous les membres travailleront à la justice pour la sanctification de l'âme. Au reste, lorsque les choses seront arrangées ainsi et qu'elles auront toutes dans la vie une direction constante et semblable, qu'elles se rapporteront toutes entre elles et tendront à sauvegarder notre dignité, d'où découle le décorum tant recommandé par les philosophes, c'est alors que notre âme aura atteint toute la beauté dont Dieu, par sa grâce et par la splendeur de sa vertu, a décoré son ouvrage. La splendeur de la gloire du Père et l'image de sa bonté a donc été tellement épris de cette beauté, qu'afin de rendre la première forme à nos âmes défigurées par le péché il s'est plongé volontairement dans une mer de douleur. Qui donc négligerait une beauté si grande? Qui n'emploierait toute l'ardeur et tous les efforts de sa volonté à l'acquérir, elle qui a tant coûté au Fils unique de Dieu?

Si nous n'avons aucune justice, aucune pureté, comme les hérétiques le proclament, pourquoi donc le céleste Epoux loue-t-il si souvent, dans les Cantiques, la beauté admirable de son Epouse? Pourquoi dit-il donc : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache; » ou, selon d'autres traducteurs, « point de vice en vous? » *Cant.* IV, 7. Si le péché et l'injustice sont imprimés en nous d'une manière indélébile, pourquoi ces paroles : « O que vous êtes belle, ma bien-aimée! ô que vous êtes belle! » *Cant.* I, 14. Il ne se contente pas de l'appeler belle une seule fois, mais il répète deux fois ce mot. Quelques-uns appliquent assez à propos cette répétition à l'état de justice et aux onctions, en sorte que l'âme est non-seulement belle

quand elle opère le bien, mais même lorsque nous dormons ou que nous cessons d'agir.

XXIII.

Inspirations de Dieu.

« Dieu lui a donné du temps pour faire pénitence, et il en a abusé dans son orgueil. » *Job.* XXIV, 23. Quand un pécheur ne meurt pas aussitôt après son péché, c'est que Dieu le souffre, afin de lui donner le moyen d'en sortir. Mais quand Dieu l'a laissé vivre plus longtemps et qu'il ne se corrige pas, ce malheureux reçoit bien un effet favorable de la patience divine, mais cette faveur, dont il abuse, ne fait que resserrer plus fortement les liens de son péché. De sorte que comme il fait servir à l'iniquité ces moments favorables qui lui sont accordés pour la pénitence, son juge irrité convertira à son supplice les témoignages de la miséricorde qu'il avait répandue sur lui. S. GRÉGOIRE, *Morales,* liv. XVII, c. III.

Hélas ! et j'ose dire que vous gardiez le silence à mon égard, ô mon Dieu! Et de qui, si ce n'est de vous, étaient ces paroles que, par la bouche de ma mère, votre servante fidèle, vous me disiez à l'oreille? Mais, hélas! rien n'en descendit dans mon cœur pour l'incliner à l'obéissance. Elle me recommandait, en effet, et je me souviens qu'elle m'en avertit en secret avec la plus vive sollicitude, d'éviter tout amour impudique, et surtout l'adultère. Et moi, je prenais ces avis pour des discours de femme que j'eusse rougi d'écouter. C'étaient cependant les vôtres, et je ne le savais pas; et je pensais que vous vous taisiez et que seule elle parlait, elle par qui vous me parliez; et c'était vous que je méprisais en elle, moi son fils, le fils de votre servante et votre serviteur. Mais je ne le savais pas, et je me précipitais avec tant d'aveuglement, qu'au milieu de mes compagnons j'étais honteux de mon infériorité de honte, quand je les entendais se vanter de leurs excès et se glorifier d'autant plus qu'ils étaient plus infâmes; et ainsi j'aimais à me livrer au crime non-seulement pour l'attrait qu'il m'offrait en lui-même, mais encore

pour en être applaudi. Qu'y a-t-il de plus digne de blâme que le vice? Et moi, crainte du blâme, je devenais plus vicieux; et quand l'occasion ne s'était point présentée de marcher de pair avec les plus infâmes, je me vantais de ce que je n'avais point fait pour ne pas paraître d'autant plus méprisable que j'étais plus innocent, et d'autant plus vil que j'étais plus chaste. Voilà avec quels compagnons je courais les places de Babylone, et me roulais dans sa fange comme dans des eaux de senteur et des parfums précieux. S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. II, c. III.

La bonté divine attire tout à elle : elle rassemble ce qui est dispersé, comme une divinité bienfaisante et l'auteur de l'unité; toutes les créatures la désirent comme leur prince, comme leur bien, comme leur fin; ainsi le soleil attire tout à lui, c'est pourquoi les Grecs l'appellent *hélios*, c'est-à-dire celui qui conserve toutes choses dans leur pureté et leur éclat primitif et qui rassemble ce qui est dispersé, car tous les êtres tendent vers lui. S. DENIS, *de notre Dignité*, c. IV.

Dieu est appelé la lumière intelligible, parce qu'il chasse toute ignorance et toute erreur des âmes qui le possèdent; d'abord il fait jouir les hommes d'une faible lumière, puis, quand ils sont habitués à son éclat et qu'ils désirent plus ardemment d'en obtenir davantage, Dieu les pénètre d'autant mieux qu'ils ont plus d'amour pour lui et les fait toujours marcher plus avant dans la lumière à mesure qu'ils tendent vers lui et que leurs facultés se développent davantage. Id., *ibid.*

Dieu a donné aux hommes, autant qu'il a été possible, la vie des anges; la surabondance de sa miséricorde nous ramène et nous rappelle à lui quand nous en sommes éloignés. Id., *ibid.*, c. VI.

Maintenant les hommes sont d'autant plus impies que Dieu leur montre plus de bonté et d'humanité. Vous faites honte au Seigneur : il vous promet la liberté et vous courez à l'esclavage, et cependant il ne vous abandonne pas; il vous persuade, il vous effraie, il vous exhorte, il vous excite, il vous avertit. S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Exhortation aux Gentils*.

Lorsque le petit oiseau sort du nid, sa mère l'accompagne;

s'il est menacé par un serpent, sa mère vole autour de lui et gémit sur son sort. Telle est la sollicitude du Père céleste pour sa créature; il la relève quand elle est tombée, il poursuit les bêtes féroces qui la menacent, il ramène au nid la colombe égarée, il oublie les injures que nous lui avons faites, il est toujours miséricordieux, et nous invite sans cesse à la pénitence. Id., *ibid.*

Ce Père si plein d'amour pour nous, en vrai Père ne cesse de nous exhorter, de nous avertir, de nous aimer; car il ne cesse de nous offrir le salut. Je vous donne, dit-il, le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment : afin que vous ne soupiriez qu'après votre Père, en le voyant à chaque pas dans ses œuvres. Id., *ibid.*

De même que notre œil n'a pas besoin de chercher la lumière pour voir, mais que celle-ci est toujours présente quand on n'y met point d'obstacle ; ainsi en est-il de la lumière divine par rapport aux yeux de notre âme. Id., *le Pédagogue,* liv. I, c. VI.

Réflexions de l'auteur.

De même que parmi tous les astres il n'en est point de plus remarquable que le soleil, et qu'il n'y a aucune créature inférieure ou supérieure qui puisse se soustraire à sa chaleur et à son influence, ou qui soit exempte de sa lumière et de ses bienfaits ; de même aussi parmi tous les êtres matériels il n'en est aucun qui représente mieux la nature, la bonté, la beauté, la vertu, la fécondité et la communicabilité de notre Dieu. En effet, ce que le soleil est aux autres corps, la bonté divine l'est aux êtres matériels et immatériels, visibles et invisibles. De même que l'office du soleil est de lancer sans cesse ses rayons pour illuminer les yeux matériels, ainsi la lumière infinie et le soleil de justice ne cesse de lancer ses rayons afin d'éclairer l'esprit des hommes, et ceux-ci reçoivent sans cesse sa lumière, à moins qu'ils n'y mettent obstacle par leur mauvaise volonté. De là ces paroles : « Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » *Joan.* I, 9. Le Seigneur a encore exprimé la même pensée plus formellement et plus ouvertement en disant : « Mon Père agit continuellement et moi aussi, » *Joan.* V, 17, pour

le salut des hommes ; peu m'importe l'observatiou du sabbat lorsque je m'occupe d'eux ; mon sabbat, à moi, c'est de faire du bien aux hommes.

Il y a un grand danger à résister aux inspirations de Dieu et à sa vocation ; ces paroles du Seigneur nous l'affirment : « Je vous déclare que pas un de ces hommes qui étaient invités ne sera de de mon festin. » *Luc.* XIV, 24. Ces paroles dites simplement doivent être pour nous comme un coup de foudre, car elles ne signifient pas moins que cela : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » *Matth.* XXV, 41. Nous trouvons encore quelque chose de semblable dans le même évangile ; en effet le Seigneur, après avoir reproché à Jérusalem sa cruauté envers les prophètes, continue ainsi : « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as point voulu ! » et il ajoute : « Voilà que votre maison va demeurer déserte. » *Matth.* XXIII, 37, 38. C'est aussi à cela que se rapporte la parabole de la vigne (Isaïe et saint Matthieu) ; on lit en effet dans Isaïe : « J'arracherai la haie de ma vigne, et elle sera exposée au pillage, je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds, » *Isa.* V, 5 ; et dans saint Matthieu : « Le royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. » *Matth.* XXI, 43. C'est aussi à cela que se rapporte la parabole du figuier stérile pour lequel on attendra encore une année et que l'on coupera s'il ne porte pas de fruits.

Pourquoi le Seigneur se promenait-il après la chute de nos premiers parents ? C'est sans doute pour nous montrer la manière dont il se conduit avec le pécheur. En effet, se promener c'est aller dans un endroit, en revenir et y retourner ; et c'est ce que Dieu fait à l'égard du pécheur. Car il vient chez les justes et il y fait sa demeure ; mais chez les pécheurs il vient et il s'en retourne. Il s'en retourne quand il les prive de sa grâce, il vient lorsqu'il les visite dans sa miséricorde, qu'il frappe à la porte pour leur pardonner, et qu'il les invite, par de secrètes inspirations, à prendre la résolution de se mieux conduire. C'est ce que fit Élisée qui, avant de ressusciter l'enfant de la Sunamite, fit

deux fois le tour de sa chambre et rendit cet enfant à la vie. IV *Reg*. IV.

« Le soleil se lève et se couche, il retourne d'où il était parti; et renaissant du même lieu il prend son cours vers le midi et revient vers le septentrion. » *Eccle*. I, 5, 6. Ce que ce soleil visible fait dans le monde visible, Jésus-Christ, le vrai soleil de justice, le fait chaque jour dans les âmes pieuses. En effet, il se lève quand il répand en elles, par sa visite, la clarté de ses lumières, et il se couche quand il se conduit avec nous de manière que nous puissions dire avec le Psalmiste : « Vous avez détourné votre visage de moi et j'ai été tout rempli de trouble. » *Ps*. XXIX. Il tourne vers le midi, quand il excite en nous la ferveur d'un violent amour; il retourne vers le nord, lorsque, pour nous conserver dans l'humilité, il nous inspire des sentiments de crainte.

XXIV.

Mérite.

Ne vous vantez jamais de vos mérites, parce que vos mérites sont eux-mêmes des dons de Dieu. S. AUGUSTIN, *Commentaires sur le psaume* CXLIV.

C'est par la grâce que nous acquérons les mérites pour parvenir à la vie éternelle. Id., *ibid*.

Puisque les mérites mêmes de l'homme sont des dons de Dieu avec lesquels on gagne la vie éternelle, qu'est-ce autre chose qu'une grâce rendue pour une grâce, les mérites venant aussi de la grâce? Id., *ibid*.

Tout homme qui compte devant vous ses mérites, que compte-t-il, sinon vos dons, ô mon Dieu! Id., *Confessions*.

Vous daignez en effet, parce que votre miséricorde est éternelle, devenir encore par vos promesses le débiteur de ceux à qui vous remettez toutes leurs dettes. Id., *ibid*.

Quoi que vous fassiez, c'est peu; quoi que vous entrepreniez, c'est moins qu'il ne faut. Car tout mérite est peu de chose en comparaison des dons de Dieu. Comptez ses bienfaits, si vous le

pouvez, et considérez alors ce que vous méritez. S. Grégoire, *Homélie 7 sur l'Evangile.*

Réflexions de l'auteur.

Ce que l'on demande surtout dans la fabrication des sirops, c'est le miel ou le sucre; aussi, est-ce là leur saveur principale, bien qu'ils soient composés de divers fruits, passant ainsi de leur goût naturel au goût du sucre ou du miel. Il en est de même de la charité qui rend nos actions très-agréables à Dieu, de quelque espèce qu'elles soient, pourvu qu'elles soient bonnes. Il suit de là que nos bonnes œuvres, même les plus petites, faites avec la plus grande charité, sont d'un très-grand mérite auprès de Dieu. Telle fut l'offrande de cette pauvre veuve qui mit deux oboles dans le trésor du temple. Par conséquent, tout homme qui veut rendre à Dieu un culte qui lui soit très-agréable doit s'inquiéter non pas tant de la grande excellence de ses actions (bien qu'il doive cependant viser au plus haut) que de la grandeur de la charité avec laquelle il les fait. Car les mêmes bonnes œuvres, faites avec une charité non pareille, n'ont pas le même mérite auprès de Dieu. Le mérite des bonnes œuvres vient principalement de quatre choses : 1° de la noblesse de cette œuvre, noblesse que l'on juge d'après l'excellence de la vertu; ainsi un acte de religion est plus beau qu'un acte de tempérance; 2° de la difficulté de l'œuvre, difficulté qui vient non pas d'une habitude dépravée, mais de la nature même de l'œuvre; tel est le martyre; 3° de la charité; car plus grande est la charité qu'on déploie dans l'accomplissement de l'action, plus grand aussi est le mérite auprès de Dieu; 4° des efforts qu'on déploie pour l'œuvre, efforts qui procèdent de la libre volonté. Plus l'effort aura été généreux, plus l'action sera méritoire. D'ailleurs, c'est le secours divin qui excite en nous aussi bien l'ardeur de la charité que la violence de l'effort; or plus ce secours est grand, plus il nous entraîne à de nobles choses.

L'eau de l'expiation qui purifiait les Juifs dans l'ancienne loi tirait cette propriété de purifier des cendres d'une génisse qu'on

avait brûlée ; l'eau seule n'aurait pu produire cet effet si la vertu des cendres ne s'était jointe à l'eau. Or ceci nous montre que nous devons unir nos travaux aux travaux de Jésus-Christ, nos larmes à ses larmes, nos jeûnes à ses jeûnes, et nos vertus à ses vertus, afin que par ses mérites nos œuvres, par elles-mêmes inutiles et stériles, deviennent agréables à Dieu et fécondes. C'est ainsi que nous voyons une goutte d'eau jetée dans un tonneau de vin prendre la couleur et la nature du vin. C'est ainsi que nous voyons l'humble lierre, qui par lui-même ramperait à terre, s'élever bien haut en s'attachant à un grand arbre.

La vertu brille d'autant plus que la difficulté qui se présente aura été plus grande. C'est ainsi que l'obéissance sera parfaite, quand ce qui est ordonné est entièrement contraire à notre raison et à notre volonté. La foi est aussi d'autant plus grande que la raison humaine nous donne moins de secours pour croire, vu qu'elle roule sur des sujets qu'on ne voit point. Il en est de même de l'espérance : elle n'est jamais si belle que quand on espère dans les extrémités les plus désespérées. « Elle croit, comme dit l'Apôtre, contre toute espérance. » *Rom.* IV, 18. Telle fut l'espérance d'Abraham croyant fermement à la parole de Dieu qui lui promettait un fils dans un âge déjà avancé. Telle fut celle de Suzanne qui, condamnée à mort, eut confiance dans le Seigneur. Telle fut aussi celle du saint homme Job, qui dit : « Quand bien même il me tuerait, je ne laisserais pas que d'espérer en lui. » *Job.* XIII, 15. Qu'un homme pieux croie donc que dans de semblables cas c'est une occasion qui lui est donnée d'arriver à la vertu la plus parfaite.

Les paroles suivantes de l'Epouse montrent combien sont agréables à Dieu les bonnes œuvres des justes : « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin pour manger le fruit de ses pommiers. » *Cant.* V, 1. Or il est certain que ces fruits sont ceux des plus belles vertus dont se nourrit ce céleste Epoux. « De ses pommiers, » dit bien l'Epouse, parce que nos véritables bonnes œuvres, bien que nôtres, sont plutôt à lui qu'à nous. Car c'est ainsi que David parle des richesses de la terre : « Toutes choses sont à vous, Seigneur, et ce que nous avons reçu de votre main

nous vous le rendons. » Nous en disons autant de nos bonnes œuvres, ce sont des présents de la bonté de Dieu.

D'ailleurs, invité de la sorte, l'Epoux témoigne qu'il a fait avec joie ce que l'Epouse lui a demandé : « Je suis venu, dit-il, dans mon jardin, ma sœur, mon épouse; j'ai recueilli ma myrrhe avec mes parfums; j'ai mangé le rayon avec mon miel; j'ai bu mon vin avec mon lait, » *Cant.* v, 2, paroles où l'Epoux confesse qu'il a cueilli les fruits de son jardin. Bien qu'il appelle parfums ce que l'Epouse avait appelé des fruits, cependant il comprend sous ce nom les parfums de toutes les vertus qui répandent devant Dieu une si suave odeur. Mais ce dont il fait surtout mention, c'est de la myrrhe, du miel, du lait et du vin, c'est-à-dire de la mortification, de la douceur spirituelle; du lait, savoir la pureté; du vin, savoir de la salutaire componction. Car les larmes des hommes repentants sont le vin des anges, comme le dit saint Bernard. Ces autres paroles de l'Epouse disent aussi la même chose : « Je vous donnerai un breuvage d'un vin mêlé de parfums et un suc nouveau de mes pommes de grenade. » *Cant.* VIII, 2. Or ce vin mêlé de parfums est la charité enrichie des œuvres extérieures de miséricorde ; et ce suc nouveau des pommes de grenade est la douceur spirituelle, compagne de la charité qui est composée d'une foule de grains, comme d'une foule de pieuses pensées, ou la justice qui se compose de toutes les vertus.

Nous lisons encore comme se rapportant à ceci : « Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, dans le parterre des plantes aromatiques, pour se nourrir dans ses jardins et pour y cueillir des lis. » *Cant.* VI, 1. Or le parterre des plantes aromatiques est l'âme du juste, toute remplie des parfums de toutes les vertus, de la suave odeur desquelles l'Epoux céleste, l'auteur et l'amateur de toutes les vertus, se nourrit et se reconforte. Aussi a-t-il dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » *Joan.* IV, 34. Or sa volonté c'est notre sanctification. Si maintenant il fait une mention particulière des lis, c'est que ces fleurs désignent les âmes brillantes de tout l'éclat de la pureté et exhalant un parfum de bonne réputation, les âmes qui font le

bien non-seulement devant Dieu mais encore devant les hommes. Ce mot désigne aussi la candeur de la chasteté et de la virginité, si agréable à Dieu. Quand il dit : « J'ai recueilli ma myrrhe, » cela désigne surtout deux choses : l'une que cette myrrhe est plus à lui qu'à nous, l'autre qu'il la conserve et la tient renfermée dans son cellier pour en récompenser les mérites ; en quoi vous voyez que quand Dieu récompense nos mérites il couronne ses dons. C'est encore dans le même sens qu'ont été dites ces autres paroles de l'Epoux : « J'ai dit : je monterai sur le palmier et j'en cueillerai les fruits. » *Cant.* VII, 8. Car après avoir dit que la taille de l'Epouse était semblable à un palmier, il dit aussitôt qu'il veut monter sur ce palmier pour se reconforter de ses doux fruits, c'est-à-dire de ses bonnes œuvres. De même que l'Epouse avait dit auparavant de l'Epoux : « Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, vers son parterre de plantes aromatiques, pour se nourrir dans ses jardins ; » de même l'Epoux dit aussi : « J'ai dit : je monterai sur le palmier et j'en cueillerai les fruits. » Il n'y a point ici de contradiction dans ces deux mots : *il est descendu* et *je monterai*, puisque ces paroles peuvent être appropriées à une comparaison, et que nous avons coutume, tout en descendant dans un jardin, de monter sur un arbre pour en cueillir les fruits. A cela se rapportent encore ces paroles du même Epoux : « Je suis descendu dans mon jardin pour voir les fruits des vallées, pour considérer si la vigne avait fleuri et si les pommes de grenade avaient poussé. » *Cant.* VI, 10. Il y en a qui rapportent ces paroles à l'Epouse, mais plus communément sont-elles attribuées à l'Epoux.

Or que l'Epoux témoigne de tant de manières que les bonnes actions des fidèles lui plaisent, cela ne doit pas paraître étonnant. Car de même que celui qui est infiniment bon déteste le péché avec une haine infinie, de même il aime d'un amour infini les bons et leurs bonnes œuvres. Si c'est avec vérité qu'il a été dit : « La joie du juste est d'accomplir la justice, » *Prov.* XXI, 15, bien que l'homme n'ait qu'une si faible portion de bonté, quelle joie ne doit pas concevoir de la justice celui qui est bon d'une manière infinie ? Et « si la charité ne se réjouit point de l'iniquité mais se

réjouit de la vérité, » I *Cor.* XIII, 6, c'est-à-dire de la véritable justice et de la sainteté, comment cette charité immense et infinie se réjouira-t-elle de nos bonnes actions, surtout quand ces bonnes actions elles-mêmes sont des biens et des dons de sa main? « Car, comme le dit le Prophète, le Seigneur trouve sa joie dans toutes ses œuvres. » *Ps.* CIII.

XXV.

Evangile.

Réflexions de l'auteur.

L'abondance de la grâce et des dons spirituels par Jésus-Christ est promise très-fréquemment dans les Ecritures dans diverses allégories et surtout dans celle de la domination des eaux. En effet, l'eau féconde la terre, apaise la soif, lave le corps et le rafraîchit, toutes choses que la grâce produit d'une manière spirituelle. Dans Isaïe, l'Eglise de Jésus-Christ est appelée « un lieu où les eaux qui y couleront auront un canal très-large et très-spacieux. » XXXIII, 21. « La fontaine des jardins, un puits des eaux vivantes. » *Cant.* IV, 15. Toutes paroles qui nous font comprendre l'abondance de la grâce qui doit être répandue par Jésus-Christ dans l'Eglise, de sorte que personne ne peut s'excuser, à cause de la faiblesse de sa nature, d'observer les lois de Dieu, et demeure sans excuse, s'il agit autrement.

Voyez plutôt : Quand un jour de grand'messe, l'Evangile doit être chanté dans l'Eglise selon la coutume, tout le monde se lève et reste nu-tête; un diacre et un sous-diacre s'avancent revêtus d'ornements sacrés; on allume les cierges, l'encens brûle. Mais enfin que lit-on alors? On lit, pour ne pas parler du reste, des paroles comme celles-ci : « Quiconque aura regardé une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère. » « Celui qui dira à son frère : vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. » « Ne jurez en aucune sorte, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle sert d'escabeau à ses pieds. » *Matth.* v, 28, 22, 34, 35. Et quand tout cela a été lu et écouté par le peuple avec le plus

grand respect, à peine êtes-vous sorti de l'Eglise (et souvent même vous le faites dans l'Eglise même), que vous jurez, que vous vous parjurez, que vous regardez les femmes avec des regards impudiques, que vous cherchez querelle à votre prochain. Je vous le demande, qu'y a-t-il de plus monstrueux? Tournez donc les yeux, ô homme, vers ce que vous entendez et que vous transgressez de la sorte; et, comparant ces paroles et votre conduite, ayez pitié et honte de vous.

La facilité et l'abondance de la grâce qui nous est donnée dans la loi de l'Evangile, et par le secours de laquelle nous pouvons plus facilement entrer dans la voie de la vertu, doivent être un grand encouragement pour cette même vertu. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous y exhorte si fréquemment dans les saintes Ecritures. « Nous vous exhortons donc, dit l'Apôtre, à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu: car il dit lui-même; je vous ai exaucé au temps favorable, et je vous ai aidé au jour du salut. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. » II *Cor.* VII, 1, 2. C'est de la même manière que le prophète nous invite aussi à la même chose : « Cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche. » *Isa.* LV, 6. C'est ainsi que le Seigneur dit dans l'Evangile : « Dites aux invités : j'ai préparé mon dîner, j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser; tout est prêt, venez aux noces. » *Matth.* XXII, 4. Les pilotes, les laboureurs et les soldats ne laissent jamais échapper l'occasion favorable du temps : de même nous qui sommes nés dans ce temps de la révélation de la grâce, nous ne devons en aucune manière laisser échapper une occasion si favorable. « Car autrement, dit l'Apôtre, comment échapperons-nous au châtiment, si nous négligeons une doctrine si salutaire? » *Hebr.* II, 2.

Saint Jean l'Evangéliste a exposé dans quelques mots très-clairs, comme du reste cela devait être dans la lumière de l'Evangile, toutes les richesses et tous les genres de grâces qu'il avait prédit devoir être accordés à l'arrivée du Messie : « A tous ceux qui l'ont reçu, dit-il, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du

sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. » *Joan.* I, 12, 13. Car tous les dons de Jésus-Christ, tous les présents de la grâce ont été accordés pour qu'une fois ayant puisé l'esprit de Dieu, nous soyons appelés et soyons réellement les enfants de Dieu. « Or si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. » *Rom.* VIII, 17. Cet honneur une fois acquis, nous devons attendre de Dieu notre Père tout ce qu'un fils peut attendre de ses parents.

L'abondance des dons célestes de la grâce est décrite d'une manière admirable sous la figure de la fécondité d'un champ, dans le psaume LXIV, depuis le verset dixième jusqu'à la fin. Cette même abondance de la grâce qui nous vient par Jésus-Christ est aussi figurée par cette abondance de la terre qui eut lieu du temps de Salomon. On en parle aussi dans le psaume qui commence par ces mots : « Seigneur, donnez votre sagesse au roi ; » et où il est dit : « La justice paraîtra de son temps avec une abondance de paix qui durera autant que la lune. On verra le froment semé dans la terre, sur le haut des montagnes, pousser son fruit, qui s'élèvera plus haut que le Liban ; et la cité produira une multitude de peuple semblable à l'herbe de la terre. » Au lieu de quoi un autre traduit : « Une poignée de froment semée en terre au haut des montagnes, produira une moisson si abondante que l'agitation de son fruit ressemblera à celle des cèdres du Liban ; et au milieu de la ville, les habitants fleuriront comme l'herbe de la terre. » Ces paroles désignent parfaitement sous l'image de la fertilité de la terre, l'abondance de la grâce de l'Evangile. Isaïe la montre bien aussi, en se servant du mot *eaux,* quand il l'appelle « un lieu où les eaux qui y couleront, auront un canal très-large et très-spacieux. » XXXIII, 21. De même, Dieu nous la montre plus clairement encore, quand il dit : « Je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient abondamment. *Joan.* X, 10. « Béni soit le Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel. » *Ephes.* I, 3. « Dieu nous a sauvés par l'eau de la renais-

sance et par le renouvellement du saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec effusion par Jésus-Christ, notre Sauveur. » *Tit.* III, 5, 6. Or on comprendra la vérité de cette promesse, si on lit avec soin l'histoire de la naissance de l'Eglise et les vies des saints martyrs, des évêques et des moines. Pallade rapporte qu'il y avait jusqu'à dix milles vierges dans la ville d'Ancyre ; et qu'il y eut des supérieurs de monastères qui avaient sous leur juridiction, les uns cinq mille frères, les autres six mille, d'autres jusqu'à sept mille. Qui ne reconnaîtrait par ce seul exemple les richesses innombrables et ineffables de Jésus-Christ, richesses dont l'Apôtre était le prédicateur et le ministre, puisqu'à la seule imposition des mains, il donnait abondamment l'Esprit-Saint aux fidèles. La considération de ce fait doit nous exciter fortement à l'espérance et à la charité envers Jésus-Christ qui, par les mérites de sa passion, fut pour nous l'auteur d'un si grand salut.

Avec quel soin et quelle admirable providence le Créateur de l'univers a pourvu à la conservation des espèces qu'il a créées, c'est ce que l'on peut conclure aisément de la prodigieuse quantité de semences que chaque plante produit d'elle-même, chose que l'on peut voir dans les légumes et dans les arbres, et surtout de la fécondité des poissons qui remplissent tellement toutes les mers, qu'un filet jeté n'importe où trouve de quoi prendre. Or si l'on jette des regards attentifs sur tout cela, on y reconnaîtra certainement le plus grand soin et la plus grande sollicitude de la part de la providence de Dieu. Si donc le Créateur de l'univers a pourvu avec tant d'abondance à la conservation de ses Créatures, avec quelle abondance aussi, avec quelle richesse de biens spirituels ne doit-on pas croire que notre Sauveur et Rédempteur a pourvu au salut des âmes? Aussi est-ce avec beaucoup de vérité qu'il a été dit : « Le Seigneur est plein de miséricorde, et on trouve en lui une rédemption abondante. » *Ps.* CXXIX. « La terre est remplie de la connaissance du Seigneur, comme la mer l'est des eaux dont elle est couverte. » *Isa.* XI, 9. Voilà pourquoi il est dit aussi de l'Eglise : « Comme la tour de David qui est bâtie avec des boulevards ; mille boucliers y sont suspendus, avec toute sorte d'armes pour les plus vaillants guerriers. » *Cant.*

IV, 4. C'est-à-dire qu'on trouve dans l'Eglise une quantité innombrable d'armes spirituelles, comme aussi une foule de secours et de moyens pour pratiquer toutes les vertus. Car celui qui a comblé l'empire de la nature de richesses si opulentes, que ne devait il pas faire pour celui de la grâce? Et celui qui avait déployé tant de magnificence pour le monde naturel, que ne devait-il pas faire pour le monde surnaturel ?

Les biens de la grâce de l'Evangile, et les richesses divines et innombrables sont décrites en particulier dans le psaume LXXXIV, qui commence par ces mots : « Seigneur, vous avez béni votre terre. » Or ces richesses sont la grâce, l'abondance des biens célestes, la rémission des péchés, la rédemption de l'esclavage du démon, la vraie liberté des enfants de Dieu, la paix intérieure, la réconciliation avec Dieu, de laquelle l'Apôtre a dit : « Dieu s'est réconcilié le monde en Jésus-Christ, ne leur imputant point leurs péchés, et il a mis en nous la parole de la réconciliation. » II *Cor.* V, 19. C'est encore à cause de toutes ces grâces que le Prophète royal s'écrie : « On a dit de vous des choses glorieuses, ô cité de Dieu ! » *Ps.* LXXXVI.

La différence entre l'ancienne loi et l'Evangile est admirablement montrée dans le Cantique sous la figure de l'hiver et du printemps. Car le froid de l'hiver désigne le défaut de charité; un ciel nuageux, la colère de Dieu et son courroux contre les hommes ; la diminution du jour, l'ignorance des choses de Dieu : maux dont les hommes étaient accablés sous l'ancienne loi. Ajoutez à cela que le temps de l'hiver est triste et désagréable, et moins favorable pour entreprendre un voyage ; or tout cela concerne principalement le temps de l'ancienne loi pendant lequel, sans Jésus-Christ, tout était triste, stérile, désagréable et plein d'obstacles pour entrer dans la voie du salut. Dans la loi de l'Evangile, au contraire, tout est différent, comme du reste on peut le voir par la comparaison. Aussi, ceux à qui il a été donné de vivre à cette époque, doivent-ils rendre gloire à Dieu pour un si grand bonheur. C'est ce à quoi nous invite l'Epoux du Cantique : au lieu de : « Le temps de tailler la vigne est venu, » *Cant.* II,

12, d'autres traduisent : « Le temps du chant est venu; » car au commencement du printemps, par suite de la douceur de la température qui les y invite, les petits oiseaux ont coutume de changer le long silence de l'hiver en chants des plus agréables. Or ceux à qui il a été donné de vivre dans ce printemps de la grâce doivent faire de même spirituellement : ce temps est comme une année de jubilé pendant laquelle il faut se livrer à un saint repos et à une sainte joie. De là ces paroles de l'Apôtre : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je vous le répète, réjouissez-vous. » *Philip.* IV, 4.

L'Epoux céleste nous invite à ce magnifique festin de la grâce de l'Evangile, quand il nous dit : « Mangez, mes amis, et buvez, enivrez-vous, vous qui êtes mes très-chers amis. » *Cant.* V, 1. Paroles où les amis sont invités à boire, et les très-chers amis à s'enivrer, bien que cependant la table la plus somptueuse soit offerte et largement ouverte à tous. C'est encore à ce festin qu'il nous invite manifestement dans l'Evangile, en nous disant : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » *Matth.* XI, 28. Il désigne aussi les mêmes biens de la grâce sous le nom d'une eau féconde et salutaire, quand il dit : « La fontaine des jardins et le puits des eaux vivantes qui coulent avec impétuosité du Liban, » *Cant.* IV, 15; ces derniers mots marquent très-bien l'abondance de la grâce de l'Evangile. Géographiquement parlant, une source abondante et un large bassin se trouvent en effet au pied du Liban ; ils arrosent au loin tout le pays et le rendent très-fertile et agréable. Or ceci signifie le jardin de l'Eglise, c'est-à-dire le paradis des délices de Jésus-Christ. En disant non pas simplement *les eaux*, mais un *torrent d'eaux*, l'Epoux veut nous faire comprendre d'un côté l'abondance de la grâce qui, dans la nouvelle loi, est donnée aux fidèles par le moyen de Jésus-Christ, et d'un autre côté sa force et son efficacité qui, par suite de leur impétuosité, poussent leurs âmes à faire le bien. C'est ce qui fut figuré ailleurs par le souffle impétueux du vent, le jour où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres. La même chose est encore indiquée dans ces paroles du Prophète : « Un fleuve réjouit la cité de Dieu par

l'abondance de ses eaux, » *Ps.* XLV ; et ces autres : « Le fleuve de Dieu a été rempli d'eaux. » *Ps.* LXIV. D'ailleurs la force de ces eaux est bien marquée, puisqu'elles sont appelées des eaux vives, non-seulement parce qu'elles donnent la vie à ceux qui en boivent, mais encore parce que, par suite de la force secrète de l'esprit, elles poussent à l'action. Les morts, en effet, ne peuvent rien faire ; les vivants, au contraire, peuvent se mouvoir et agir.

« Le Seigneur Jésus-Christ est pour nous la sagesse : car le même Dieu qui a dit à la lumière de sortir des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs pour éclairer les autres et leur donner la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ. » II *Cor.* IV, 6. Voilà pourquoi Isaïe dit que « la terre est remplie de la science du Seigneur à son arrivée. » XI, 10. Aussi l'Apôtre a-t-il appelé *nuit* le temps de l'ancienne loi, et *jour* celui de la nouvelle. Dans le Cantique, l'Epoux faisant l'éloge de son Epouse, dit : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève ; qui est belle comme la lune, et éclatante comme le soleil » ? *Cant* VI, 9. Ces paroles désignent les trois états de l'Eglise, avant la loi, sous la loi, sous la grâce. Avant la loi, l'Eglise brilla comme l'aurore ; sous la loi, comme la lune, sous la grâce, comme le soleil ; « parce que la terre fut remplie de la science du Seigneur, comme les eaux de la mer qui la recouvrent. » *Isa.* XI, 10.

Qu'Abraham soit le père non-seulemenf de la circoncision, mais encore de tous les croyants, que les promesses et l'alliance de l'ancien Testament fussent temporelles, tandis que celles du nouveau sont éternelles, c'est ce qui se trouve admirablement marqué dans cette seconde promesse qui fut faite à Abraham après le sacrifice de son fils ; nous lisons en effet : « L'ange du Seigneur appela Abraham du ciel pour la seconde fois et lui dit : Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que puisque vous avez fait cette action et que pour m'obéir vous n'avez point épargné votre fils unique, je vous bénirai et je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. » *Gen.* XXII, 15, 16, 17. Qu'y a-t-il, dit Origène, qu'y

a-t-il de nouveau ajouté aux anciennes promesses? Quelle nouvelle récompense est donnée à Abraham pour avoir accompli cette action, pour avoir offert son fils, pour n'avoir point épargné son fils unique à cause du Seigneur? Je ne vois rien d'ajouté, et ce sont les mêmes promesses déjà faites auparavant. Il faut observer toutefois qu'Abraham devait être, selon la chair, le père d'un peuple circoncis; voilà pourquoi, au moment de la circoncision, il reçut une nouvelle promesse de la multiplication de ce peuple. Mais parce qu'il devait aussi être, selon l'esprit, le père de tous les croyants qui, par la passion de Jésus-Christ, parviennent à l'héritage céleste; voilà pourquoi cette seconde promesse lui est faite au temps où fut sacrifié Isaac, sacrifice qui était la figure de celui de Jésus-Christ dont les mérites devaient multiplier les fidèles. Cette seconde promesse lui fut donnée du haut du ciel; la première lui avait été donnée de la terre : la première n'était qu'une simple promesse; dans la seconde, il y a un serment de la part du Seigneur, serment par lequel Dieu a déclaré l'immutabilité de son dessein et a montré que ses dernières promesses étaient plus stables, plus durables que les premières. Les premières étaient pour le temps, les secondes sont pour l'éternité; c'est même pour les figurer que Moïse brisa les premières tables de la loi et garda les secondes. Car l'ancienne loi devait cesser un jour, tandis que l'Evangile ne doit jamais finir.

Moïse donna la loi; Jésus-Christ fit la grâce et la vérité. Aussi, dans la loi, l'esprit n'avait-il pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. Il y a une figure de ceci en ce que la manne commença à tomber non pas un jour de sabbat, mais le dimanche, qui signifie le temps de la grâce. Ecoutons là dessus Origène dans sa septième homélie sur l'Exode : Comparons, dit-il, notre dimanche avec le jour du sabbat. Il est clair, en effet, par les saintes Ecritures, que la manne commença à tomber pour la première fois sur la terre un jour de dimanche; car si on pouvait ramasser la manne pendant six jours, et qu'elle cessait de tomber le septième, qui est le jour du sabbat, sans aucun doute elle commença à tomber un dimanche. Or s'il est

évident par les saintes Ecritures que c'est un dimanche et non pas un samedi que le Seigneur fit tomber la manne du ciel, les Juifs doivent dès lors comprendre que notre dimanche a été préféré au sabbat juif par cette seule marque qu'au jour de leur sabbat aucune grâce de Dieu, aucun pain véritable ne descendait à eux.

Avant la réception du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, les apôtres figurèrent en eux-mêmes le temps de l'ancienne loi et le temps de la grâce une fois qu'ils l'eurent reçu. Qu'ils étaient d'abord faibles et ensuite combien ils furent forts ! La même différence se trouve entre les saints de l'ancien et du nouveau Testament, quoiqu'il y en ait eu quelques-uns d'entre eux appartenant plus à la grâce du nouveau Testament qu'à celle de l'ancien. La plupart des prophètes craignaient les menaces des rois et la mort ; et l'un d'eux, lapidé par le peuple en fureur, dit : « Dieu voit le traitement que vous me faites, et il vengera ma mort. » II *Paralip.* XXIV, 22. Au contraire les martyrs du nouveau Testament avaient soif des tourments et de la mort, et priaient pour leurs bourreaux, comme saint Etienne, saint André, saint Ignace, saint Laurent et une foule d'autres.

Saint Jean Chrysostome décrit en ces termes l'admirable grandeur de l'Evangile : De ceux qui furent ainsi remplis de cet esprit céleste et instruits par lui sortirent les quatre évangélistes qui appelèrent leurs écrits *Evangile*, c'est-à-dire *bonne nouvelle;* car ils annoncèrent à tous les ennemis de Dieu et à tous ceux qui étaient assis dans l'ombre de la mort la fin des châtiments, le pardon des péchés, la sanctification, la justice, l'adoption comme fils de Dieu, l'héritage céleste et la fraternité avec le Fils de Dieu. Or que peut-on trouver qui égale ces bonnes nouvelles? S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie* 1 *sur saint Matthieu.*

La grande abondance qui eut lieu du temps de Salomon, abondance si grande qu'il y avait autant d'argent que de pierres et autant de cèdres que de sycomores, est la figure de ces richesses de la grâce qui devaient être données au monde par le moyen de Jésus-Christ.

XXVI.

Loi.

La grâce de Dieu nous fait aimer la loi ; mais la loi, sans la grâce, ne fait de nous que des prévaricateurs. S. Augustin, *de la Correction et de la Grâce.*

Par la loi, nous connaissons le péché ; par la foi, nous prions contre le péché ; par la grâce, nous guérissons notre âme et effaçons le péché ; par la santé de l'âme, nous acquérons la liberté du libre arbitre ; par le libre arbitre, nous aimons la justice ; et par l'amour de la justice, nous accomplissons la loi. Id., *ibid.*

La loi a été donnée pour chercher la grâce, et la grâce pour accomplir la loi. Car ce n'est pas par suite de sa faute que la loi n'était pas accomplie, mais bien par celle de la prudence de la chair. La loi devait démontrer ce vice, la grâce devait le guérir. Id., *ibid.*

Les lois permettent beaucoup de choses que punit la providence de Dieu. Id.

Dans les choses où l'Ecriture sainte n'a établi rien de certain, il faut tenir pour loi les institutions de nos ancêtres. S. Léon, pape.

On ne réprime pas facilement un mauvais désir qui n'a pas de loi à craindre. S. Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Gentils.*

Le médecin sauve le malade, la loi celui qui souffre l'injustice. Epictète.

Ce qui est permis est désagréable ; ce qui n'est pas permis blesse plus vivement encore. Ovide.

Les lois sont supérieures aux rois. Adilon.

Les lois sont une barrière et un remède. Id.

On attribue à Anacharsis l'aphorisme suivant que tout le monde connaît aujourd'hui : Les lois sont semblables à des toiles d'araignée qui retiennent les petits insectes, mais que brisent les gros ; elles entraînent les petits, tandis que les puissants les violent impunément. Valère-Maxime, liv. VII, c. ii.

La loi est la raison suprême, communiquée à notre nature, qui

ordonne ce qu'il faut faire et défend ce qu'il ne faut pas faire. Cicéron, *des Lois*, I, vi.

La loi n'est autre chose que la raison droite et dirigée par la volonté des dieux, commandant le bien et défendant le mal. Id., *Philippiques*, II.

Tout devient incertain quand on s'écarte du droit. Id., *Lettres*.

L'office et la volonté des lois est que la société soit sauvegardée. Elles répriment par la mort, l'exil, la prison et la confiscation ceux qui cherchent à la détruire. Id., *des Devoirs*, liv. III.

Il n'y a plus de patrie là où les lois sont impuissantes, les tribunaux fermés et les usages des ancêtres abolis. Id., *Paradoxes*, IV.

Ceux que la nature elle-même ne peut retenir dans le devoir doivent être arrachés au mal par la grandeur du châtiment. Id., *Discours pour Roscius*.

Combien en trouverait-on qui, si on leur proposait l'impunité, pourraient s'abstenir de faire le mal? L'impunité est le plus grand attrait du péché. Id., *des Devoirs*, liv. III.

De même qu'on ne doit rien attendre de la médecine que ce qui regarde l'utilité du corps (car c'est pour cela qu'elle a été instituée), de même on ne doit rien demander aux lois que ce qui est profitable à l'Etat ; car c'est pour lui qu'elles ont été établies. Id., *de l'Invention*, liv. I.

Réflexions de l'auteur.

La loi de Dieu montre principalement entre autres choses son amour infini et sa bonté pour les hommes, puisqu'il ne demande pour son culte que ce qui contribue le plus à la paix, la stabilité et le bonheur de notre vie. Le père le plus tendre pourrait-il, en effet, commander à ses enfants chéris autre chose que celle-ci : « Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. » *Joan.* xv, 17. « Le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. » *Ibid.*, 12. « Je vous conjure par le Seigneur Jésus, dit l'Apôtre, qu'après avoir appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez en effet de telle sorte que vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels pré-

ceptes je vous ai donnés de la part du Seigneur Jésus. Car la volonté de Dieu est que vous soyez saints. » I *Thess.* IV, 1, 2, 3. Or voyez, je vous prie, quels sont ces préceptes et quelle est cette volonté de Dieu. Les paroles précédentes paraissaient, en effet, exiger qu'il ajoutât : La volonté de Dieu est que vous le célébriez par vos louanges, que vous lui offriez vos sacrifices. Cependant, après ce préambule, il ajoute que la volonté de Dieu est « que nous soyons saints, » ce qui est compté au nombre des plus grands biens de l'homme. Rendez donc grâces à Dieu, non-seulement à cause de la grâce et de la gloire qu'il vous a promises, mais encore à cause de la loi qu'il vous a donnée et au moyen de laquelle, avec une merveilleuse charité, il a pourvu à tous vos intérêts.

On trouve dans le psaume CXVIII un magnifique commentaire sur les louanges de la loi de Dieu et sur les différents noms qu'on lui a donnés non sans raison.

La vérité et l'équité de la justice doivent être gardées en toutes choses ; c'est ce qu'a sanctionné cette loi du Seigneur : « Ne faites rien contre l'équité, ni dans les jugements, ni dans ce qui sert de règle, ni dans les poids, ni dans les mesures. Que la balance soit juste, et les poids tels qu'ils doivent être : que le boisseau soit juste, et que le setier ait sa mesure. » *Levit.* XIX, 35, 36. Le Seigneur montre, par cette loi et par d'autres semblables, que ce n'est pas pour lui, mais pour nous, qu'il a établi ces lois, puisque toutes tendent à ce qu'il ne soit fait de mal à personne.

XXVII.

Eglise.

Le nom de la constellation d'Arcturus qui, placée dans le firmament du ciel, brille des rayons de sept étoiles, que signifie-t-il autre chose que l'Eglise universelle ? Cette constellation tourne, en effet, toujours, mais jamais ne se couche de même ; l'Eglise supporte des persécutions mais elle les souffre sans pour cela s'en affaiblir. S. GRÉGOIRE, *Morales,* IX.

Plusieurs bâtissent des églises ornées de colonnes de marbre ;

les lambris sont resplendissants d'or; les autels sont enrichis de pierres précieuses; mais nul ne s'occupe du choix des ministres de Jésus-Christ. S. Jérôme, *Lettre à Népotien.*

L'Eglise, éclairée de la lumière du Seigneur, projette ses rayons dans tout l'univers; cependant ce n'est qu'une lumière qui se répand partout. C'est elle qui nous fait naître, elle qui nous nourrit, elle qui nous anime de son esprit. L'Epouse du Christ ne peut commettre d'adultère : elle est pure et chaste, ne connaît qu'une seule demeure et garde la sainteté d'une seule union. Elle nous conserve à Dieu et assigne à son royaume les fils qu'elle a enfantés. Tout homme se séparant de l'Eglise s'unit à une adultère, est un étranger, un profane, un ennemi. Celui qui n'a plus l'Eglise pour mère ne peut pas non plus avoir Dieu pour père. Si ceux qui furent en dehors de l'arche de Noé ne purent échapper au déluge, il en sera de même pour celui qui est en dehors de l'Eglise. Le Seigneur nous en avertit et nous le dit lui-même : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe. » Cette unité de l'Eglise se remarque aussi dans le vêtement de Jésus-Christ qui n'était point cousu, mais tissu dans toute sa longueur; aussi ne fut-il point partagé par les soldats et figurait-il l'unité descendue du ciel. S. Cyprien.

En attendant, le Jébuséen demeure avec les habitants de Jérusalem; en attendant, il y a dans le jardin du père de famille de la valériane et du sapin, de l'ortie et du myrthe. Il y avait bien dans les troupeaux de Jacob des animaux blancs et noirs, des agneaux et des boucs; dans les filets de Pierre, de bons et de mauvais poissons; dans l'arche de Noé, des animaux purs et impurs; dans le champ du Seigneur, des lis au milieu des épines et de l'ivraie mêlée au bon grain; dans l'aire du Seigneur, du grain avec de la paille; dans le cellier du Seigneur, du vin avec de la lie, de l'huile avec du marc. Pierre de Ravenne.

Réflexions de l'auteur.

L'apôtre montre l'autorité de l'Eglise et la pureté de sa foi en l'appelant « la colonne et le fondement de la vérité; » vérité qui

découle de la présence perpétuelle de Jésus-Christ, son époux. En quittant ses disciples, le Sauveur termina son dernier adieu par ces paroles : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.* XXVIII, 20. « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, dit-il ailleurs, mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. » *Joan.* XVI, 12, 13. D'où nous concluons que tout ce qui concerne la religion n'a pas été consigné dans les saintes Ecritures, puisque le Sauveur, déjà proche de sa passion et cessant de parler et d'enseigner, comme il le témoigne lui-même (« Je ne vous dirai plus beaucoup de choses, ») a dit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, etc. » Que direz-vous donc à cela, Luther? Nous apprenons donc par là que notre Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit sont les maîtres de l'Eglise et la conservent exempte de toute erreur. Mais que veut dire le Sauveur quand il assure que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise? Il est certain que par les portes de l'enfer on entend tous les efforts des démons, toutes les tromperies des hérétiques et toutes les menaces des tyrans. Les choses étant ainsi, comment le Christ-Seigneur a-t-il abandonné son Eglise pendant si longtemps et a-t-il permis qu'elle fût en butte à tant d'erreurs et souillée par elles jusqu'à ce que vînt ce séducteur des vierges, ce Luther, pour la retirer de ces erreurs? Qui n'aurait horreur d'une pareille monstruosité? Ajoutez à cela l'éternité du royaume de Jésus-Christ dont parle Daniel après la chute de la statue mystérieuse qu'il avait vue en songe, dont parle saint Luc dans ces paroles de l'ange Gabriel à Marie : « Il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin, » *Luc.* I, 32, 33; dont parle aussi Isaïe, quand il dit : « Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin; il s'asseyera sur le trône de David, et il possèdera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice depuis ce temps jusqu'à jamais. » *Isa.* IX, 7. Puis donc que ces textes et autres semblables établissent l'éternité du royaume de Jésus-Christ, royaume éternel dans lequel il doit, par son Esprit,

affermir et fortifier son Eglise dans l'équité et la justice, c'est-à-dire dans la piété et la sainteté, comment se fait-il qu'il a négligé si longtemps ce devoir, et a laissé jusqu'au temps de Luther cette même Eglise dans les ténèbres de l'erreur et sous la domination du prince des ténèbres? Qui ne se sentirait ému de l'indignité d'une pareille supposition?

XXVIII.

Conciles généraux.

Comme pour bien des choses concernant l'état de l'Eglise il est très-bon de connaître le nombre, la suite et les dates des conciles généraux, je mettrai ici ce que le savant Jacques Payva Andradius, dans une dissertation contre Kemnicius, dit sur ce sujet.

Pour ne point parler du concile de Jérusalem, tenu par les apôtres, tout le monde sait que le concile de Nicée, le premier non-seulement en date, mais aussi en dénomination, fut convoqué, en 325, par l'autorité du pape Sylvestre et par le zèle de l'empereur Constantin, pour éteindre l'hérésie d'Arius qui menaçait d'envahir toute l'Eglise.

Le second, qui eut lieu à Constantinople cinquante-six ans après, en 381, fut convoqué par le pape Damase, sous le règne de Gratien et de Théodose I, contre Macédonius qui niait la divinité du Saint-Esprit comme principe de la vie et auteur du salut et le mettait avec impiété au nombre des créatures.

Le troisième fut tenu à Ephèse, en 431, sous le pape Célestin et sous le règne de Théodose le Jeune, fils d'Arcadius. Il condamna Nestorius, patriarche de Constantinople, qui enseignait que Jésus-Christ n'était pas Dieu, mais seulement un homme né de Marie, d'où il suivait qu'on ne devait point appeler la Vierge mère de Dieu, mais seulement mère du Christ.

Le quatrième fut le célèbre concile de Chalcédoine, convoqué en 451 par le saint pape Léon I, sous l'empereur Marcien, pour réprimer la fureur d'Eutychès, abbé à Constantinople, qui ne reconnaissait que la seule nature divine en Jésus-Christ, et pour

casser les actes sacriléges du brigandage d'Ephèse où avaient été approuvées les folies d'Eutychès.

Le cinquième, indiqué à Constantinople par le pape saint Agapet, rassemblé par saint Sylvère, tenu, terminé et confirmé par le pape Vigile, sous le règne de Justinien I, en 553. Il réprima la folie de Pierre Antoine, de Sévère et de Toarus qui, se joignant à l'impiété de Noëtus et de Sabellius qui confondaient les personnes de la sainte Trinité, disaient qu'il fallait ajouter le mot *crux* dans le Trisagion, c'est-à-dire chanter : « Saint, saint, saint, celui qui fut mis en croix pour nous, » afin d'indiquer par là que la Trinité avait été attachée à la croix.

Le sixième, dit général, fut célébré à Constantinople en 680 et 681, sous le pape Agathon et sous le règne de Constantin Pogonat ; il reçut aussi le nom de concile *ex Trullo,* du nom du palais où les Pères se rassemblèrent. On y anathématisa Sergius Phyrrus, Paul et Macarius, qui enseignaient qu'il n'y avait qu'une seule opération et une seule volonté en Jésus-Christ.

Le septième eut lieu à Nicée en Bithynie, en l'an 787 ; il fut appelé le second de Nicée par le pape Adrien I. Il se tint contre les iconoclastes ou briseurs d'images, sous le règne de Constantin et de sa mère Irène. Enflammés de haine contre les images des saints, ces hérétiques n'excitèrent pas moins alors de troubles dans l'Etat que tout récemment les sectateurs de Zwingle.

Le huitième fut tenu à Constantinople, en 869, sous le pontificat d'Adrien II et le règne de Basile ; et c'est pourquoi il est appelé le quatrième concile de Constantinople. On y brûla les actes d'un conciliabule que Photius avait assemblé contre le pape Nicolas et contre Ignace, légitime patriarche de Constantinople. On y condamna Photius qui s'était emparé de cette dignité, et Ignace fut rétabli avec honneur. Le culte des images de la Vierge et des saints y fut encore maintenu, et on y condamna certains ignorants qui prétendaient qu'il y avait plusieurs âmes dans l'homme, en définissant qu'une semblable doctrine était contraire aux saintes Ecritures[1].

[1] Nous avons jusqu'ici, sauf quelques rectifications de dates, traduit le passage de Jacques Payva, cité par Grenade. Mais à partir du neuvième concile, premier

« Le neuvième concile général, premier de Latran, eut lieu en 1125, sous Callixte II. Il fut tenu pour la paix de l'Eglise troublée depuis plus de quarante-cinq ans à l'occasion du droit de la collation des bénéfices que l'empereur prétendait avoir. On travailla à rétablir la discipline ecclésiastique beaucoup affaiblie par la longueur et la multitude des schismes. On y chercha aussi les moyens de retirer la terre sainte de la puissance des infidèles. »

« Le dixième concile, deuxième de Latran, tenu en 1139, sous le pape Innocent II et en présence de l'empereur Conrad. Il fut assemblé pour condamner les schismatiques, pour rétablir la discipline de l'Eglise, et pour anathématiser les erreurs d'Arnaud de Brescia, ancien disciple d'Abailard. »

« Le onzième concile général, troisième de Latran, fut assemblé en 1179 pour annuler les ordinations faites par les antipapes, condamner les erreurs des Vaudois, et travailler à la réforme des mœurs. »

« Le douzième concile général, quatrième de Latran, en 1215, sous le pape Innocent III. Il fut assemblé pour condamner les erreurs des Albigeois et des autres hérétiques et pour la conquête de la terre sainte. »

« Le treizième concile général, premier de Lyon, en 1245, où présida le pape Innocent IV et où assistèrent les patriarches de Constantinople, d'Antioche, d'Aquilée et de Venise, cent quarante évêques, Baudouin II, empereur d'Orient, et saint Louis, roi de France. On y excommunia Frédéric II, on y donna le chapeau rouge aux cardinaux, et enfin on décida qu'on enverrait une nouvelle armée de croisés dans la Palestine, sous la conduite de saint Louis. »

« Le quatorzième concile général, deuxième de Lyon, tenu en en 1274 et présidé par Grégoire X. On y travailla à réunir les Grecs et les Latins sur la procession du Saint-Esprit. On ajouta au symbole de la foi, qui avait été dressé au concile de Constan-

de Latran, jusqu'à celui de Florence, nous modifions quelque peu l'auteur, à cause de ses erreurs et de ses omissions par trop manifestes. Puisque L. de Grenade a déclaré vouloir donner une liste complète des conciles généraux, nous la donnerons donc complète.

tinople, le mot *Filioque*. On chercha les moyens de recouvrer la Terre sainte. »

« Le quinzième concile général, tenu à Vienne en France, et assemblé par ordre de Clément V. On y parla particulièrement des erreurs et des crimes des templiers, des béguards et des béguines, d'une expédition dans la Terre sainte, de la réformation des mœurs du clergé, et de la nécessité d'établir dans toutes les universités des professeurs pour enseigner les langues orientales. »

« Le seizième concile général, dit de Florence. Il fut commencé dès l'an 1438, à Ferrare; mais la peste qui se fit sentir dans cette ville obligea de le transférer à Florence. Eugène IV y présida. Il fut particulièrement assemblé pour réunir les Grecs et les Latins. »

« Le dix-septième concile général, cinquième de Latran, tenu en 1512, et où présida Jules II, puis Léon X. Il fut assemblé : 1° afin d'empêcher une espèce de schisme naissant; 2° pour terminer plusieurs différends qui existaient entre le pape Jules II et Louis XII, roi de France; 3° pour réformer le clergé. On arrêta dans ce concile qu'on ferait la guerre à Sélim, empereur des Turcs. Maximilien Ier et François Ier, roi de France, furent nommés chefs de cette expédition. Mais la mort de Maximilien et l'hérésie de Luther, qui causa de grands troubles en Allemagne, renversèrent ce grand dessein. »

« Le dix-huitième concile général fut tenu à Trente, ville épiscopale, dont l'évêque était souverain et prince de l'empire, sous la protection de la maison d'Autriche. Ce concile dura près de dix-huit ans, de 1545 à 1563, sous les papes Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV et Pie IV, et sous les règnes de Charles-Quint et de Ferdinand, empereurs d'Allemagne. Il fut convoqué pour condamner les erreurs de Luther, de Zwingle, Calvin, etc., et pour la réformation des mœurs des ecclésiastiques et des fidèles[1]. »

Quelques auteurs mettent, en outre, au nombre des conciles généraux, le concile de Constance, en 1414, assemblé par les

[1] Bergier, *Dictionnaire de théologie*, article Conciles.

soins de l'empereur Sigismond, pour anathématiser les hérésies de Wiclef et de Jean Huss, et pour éteindre les schismes qui déchiraient l'Eglise depuis trente-sept ans. Martin V approuva les décrets qu'on y fit en matière de foi [1].

XXIX.

Ecriture sainte.

Celui qui, dans la parole divine, ne fait attention qu'à ce qui apporte de la considération, afin que ce qu'il comprend puisse par ce moyen donner occasion de soulever des questions, et désire ainsi non pas être guéri par la douceur de la recherche de la vérité, mais paraître savant; celui-là, dis-je, n'étend pas avec des intentions pures et toutes du ciel les ailes de son intelligence. S. Grégoire, *Homélies sur Ezéchiel.*

Tel doit être l'ordre que nous devons conserver dans notre étude des paroles de la sainte Ecriture : ne les connaissons qu'afin que, contrits de nos iniquités et sachant le mal que nous avons fait, nous l'évitions par la suite; puis quand, après bien des larmes, nous commençons à avoir confiance que nos péchés nous seront remis, alors nous conduirons aussi les autres à la vie par le moyen de ces saintes paroles que nous aurons comprises. Id., *ibid.*

Quelqu'un, cherchant une vertu dans les paroles du Seigneur, peut comprendre autrement que celui par qui ces paroles ont été rapportées; mais quand même, sous un autre sens, il rechercherait ce qui doit établir la charité, ce seront toujours les paroles du Seigneur qu'il dira, par la raison que Dieu, dans l'Ecriture sainte tout entière, ne nous parle que dans le seul but de nous amener à son amour et à celui du prochain. Id., *ibid.*

On a écrit des lamentations dans le volume des saintes Ecritures, c'est-à-dire des paroles qui ne respirent que la pénitence des péchés; elles forment un poëme et un chant, parce qu'on

[1] L'auteur espagnol cité par Grenade n'admet que dix conciles généraux. Il cite celui de Constance qui est controversé, et rejette les trois premiers et le cinquième de Latran, plus les deux tenus à Lyon, et celui de Vienne.

y prédit aussi les joies des justes. Mais malheur! parce que la condamnation des méchants y est aussi exprimée. Id., *ibid.*

L'Ecriture sainte est quelquefois pour nous une nourriture, et quelquefois un breuvage : une nourriture dans les passages obscurs, comme si on les brisait pour les mettre à sa disposition et comme si on les mâchait pour les manger ; elle est au contraire un breuvage dans les passages lucides, parce qu'alors on la prend commme on la trouve. Id., *Morales*.

Voulant donner sa loi, le Seigneur descendit au milieu des feux et de la fumée, pour éclairer les humbles, et obscurcir les orgueilleux. Pourquoi ensuite fut-il défendu au peuple de s'approcher de la montagne? Sans doute afin que ceux qui désirent les biens terrestres n'aient pas la présomption de vouloir considérer les choses trop élevées et trop sublimes. Id., *ibid.*, VII, XXVII.

« Son pain sera changé dans ses entrailles en un fiel d'aspic. » *Job.* XX, 14. Car en se glorifiant de sa science dans la loi sainte, il change un breuvage de vie en une coupe de poison ; et ce qui paraissait devoir le former à la vie le fait mourir en réprouvé. Id., *ibid.*, XV, VI.

« Il rejettera les richesses qu'il avait dévorées. » *Job.* XX, 15. L'impie veut connaître les saintes Ecritures, mais non pas les accomplir. Et par la raison qu'il ne fait pas ce qu'il sait, il perd aussi ce qu'il sait. Car une fois la pureté méprisée, souvent aussi il en perd la science, pour qu'on ne le voie pas garder dans ses paroles des préceptes qu'il ne garde point dans sa vie. Id., *ibid.* (Voyez au reste l'éloge de l'Ecriture sainte au livre XX des *Morales* de saint Grégoire.)

L'âme ne comprend jamais mieux les paroles de Dieu que quand elle s'y cherche elle-même. Id., *ibid.*, XXVIII, IX.

Frères bien-aimés, vous ne pourrez éprouver la vérité de ce que vous chantez, que quand vous aurez commencé à le pratiquer. Si grande que je vous dise la parole de Dieu, de quelque manière que je vous l'expose, de quelques paroles que je me serve pour vous la faire comprendre, elle n'entre pas dans le cœur de celui en qui ne se trouve pas son accomplissement. Commencez à agir, et voyez ensuite ce que nous vous disons.

Alors vous verserez des larmes à chacune des paroles : alors le psaume est vraiment chanté ; et le cœur fait ce que l'on chante dans le psaume. S. AUGUSTIN, *sur le psaume* CXIX.

Je formai le projet d'appliquer mon esprit aux saintes Ecritures, pour voir ce qu'elles étaient. Et voici que je trouvai un livre impénétrable à l'orgueilleux, et dont l'humble de cœur ne pouvait soulever tous les voiles ; un livre, simple d'abord et bas en apparence, sublime en réalité et tout voilé de mystères. Hélas ! je n'étais pas homme à pouvoir y pénétrer ou à plier ma tête à son allure. Car alors que je m'y suis livré, je n'en pensais pas comme j'en parle aujourd'hui ; il me semblait, au contraire, indigne d'être mis en parallèle avec la majesté cicéronienne. Mon orgueil répudiait cette simplicité vulgaire, et mon regard ne pénétrait pas ses profondeurs. Cependant, c'était cette Ecriture qui veut croître avec les petits ; mais moi, je dédaignais d'être petit, et enflé de vaine gloire, il me semblait que j'étais grand. Id., *Confessions,* liv. III, v.

Depuis que bien des passages des livres saints m'avaient été expliqués d'une manière plausible, j'attribuais à la profondeur des mystères chrétiens les prétendues absurdités qui m'y choquaient d'ordinaire. Aussi, leur autorité me semblait-elle d'autant plus vénérable, d'autant plus digne d'une pieuse confiance que, s'offrant à la main de tout lecteur, ils n'en conservaient pas moins la majesté de leurs secrets dans la profondeur du sens. Accessible à tous par la clarté des expressions et par l'humilité du langage, ils offrent en même temps de quoi exercer les cœurs les plus méditatifs. Recevant tous les hommes dans son sein, par des voies, pour ainsi dire, populaires, votre Ecriture, Seigneur, n'en conduit à vous qu'un petit nombre par des sentiers étroits et difficiles ; nombre qui serait encore bien plus petit, si elle n'était pas élevé à un si haut degré d'autorité, et si elle n'attirait la foule des hommes par la sainte humilité de son langage. Id., *ibid.,* VI, v.

Quand donc les livres des Platoniciens m'auraient-ils enseigné cette charité ? Vous avez sans doute voulu faire tomber ces livres entre mes mains, avant que je connusse vos saintes Ecritures,

pour qu'il me souvînt de l'impression que j'avais reçue de leur lecture, et qu'ensuite, quand vos livres divins m'auraient rendu plus humble et plus doux, quand votre main aurait pansé mes blessures pour les guérir, je pusse distinguer et voir la différence entre la présomption et l'aveu de sa faiblesse ; entre ceux qui voient où il faut aller, sans voir par où il faut aller, et ceux qui suivent la voie qui conduit non-seulement à la vie, mais à la possession de la bienheureuse patrie. Il n'est pas question, dans les livres des philosophes ni de l'humble et timide piété, ni des larmes de la pénitence, ni de votre sacrifice, ni du cœur contrit et humilié, ni d'un esprit déchiré par le repentir. En vain aussi y chercherait-on le salut de votre peuple, votre cité promise, les prémices de votre Esprit, et le calice qui contient le prix de notre Rédemption. On n'y entend point ces cantiques : « Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu ? car c'est de lui que viendra son salut. Oui, il est mon Dieu, mon sauveur et mon appui ; aussi je ne serai plus ébranlé. » On n'y entend point non plus la voix de celui qui crie : « Venez à moi, vous qui souffrez. » Ils dédaignent, ces philosophes, d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur ; car vous avez caché ces vérités aux sages et aux savants, et vous les avez révélées aux petits. Id., *ibid.*, liv. VII, xx, xxi.

Dès là que l'on discute sur un point très-obscur, sans avoir pour aides des preuves claires et certaines tirées des saintes Ecritures, l'homme doit modérer sa présomption et ne se décider ni pour un parti ni pour l'autre. Id., *du Baptême des petits enfants.*

Si l'intelligence des saintes Ecritures était donnée à tout le monde, elles perdraient de leur prix ; la découverte de son sens nous procure d'autant plus de douceur que l'âme a eu plus de peine et déployé plus de travail pour le chercher. Id., *ibid.*

Si grande est la profondeur de l'Ecriture sainte que j'y profiterais tous les jours, quand bien même, du commencement de l'enfance jusqu'à la décrépitude de la vieillesse, j'y consacrerais tous mes loisirs, toutes mes études et tout mon génie. En elles se trouve cachée la profondeur de la sagesse ; de sorte qu'à ceux

qui les étudieraient le plus longtemps avec le plus de soin et d'ardeur possible, il arriverait encore ce qu'elles-mêmes disent dans un certain endroit : « Lorsque l'homme sera à la fin de sa recherche, il trouvera qu'il ne fait que commencer. » *Eccli.* XVIII, 6; Id., *Lettre à Volusien.*

Les pieuses lectures doivent être pour nous comme un miroir pour corriger la laideur, conserver la beauté et augmenter encore cette dernière. L'Ecriture, en effet, est un miroir qui nous montre notre laideur et nous apprend à nous en corriger. S. Jérôme, *Lettre à Démétriade.*

Si, comme l'a dit l'apôtre saint Paul, Jésus-Christ est la force et la sagesse de Dieu, celui qui ignore les Ecritures ignore aussi la force et la sagesse de Dieu. Ignorer les Ecritures, c'est ignorer Jésus-Christ. Id., *Prologue des Commentaires sur Isaïe.*

Celui-là a plus appris qui fait plus. Au reste, si je fais ce que vous apprenez, mes œuvres possèdent beaucoup plus la science des Ecritures que vos paroles qui ne font que résonner en vain. Id., *Commentaires sur les Psaumes.*

« Il vous rassasie du meilleur froment, dit le psaume CXLVII. » La parole de Dieu est la plus féconde, et elle renferme en elle toutes les délices. Tout ce que vous voudrez naît de la parole divine, comme les Juifs racontent que quand ils mangeaient la manne elle avait dans leur bouche la saveur qu'ils désiraient lui trouver. Id., *ibid.*

Je vous dirai une seule chose, et celle-là je vous la répéterai sans cesse : Donnez entrée dans votre âme au saint amour de la lecture, de peur de recevoir dans votre cœur la semence de l'ivraie. Saint Jérôme termine ensuite cette lettre à Démétriade par ce dernier conseil : Aimez les saintes Ecritures, et la sagesse vous aimera; chérissez-la elle-même, la sagesse, et elle vous protégera; honorez-la, et elle vous couvrira de ses ailes.

Imposez-vous un nombre fixe de pages dans l'Ecriture sainte; payez tous les jours ce tribut à votre Seigneur, et ne vous livrez jamais au sommeil sans recouvrir la corbeille de votre âme avec ce voile précieux. Après la sainte Ecriture, lisez les ouvrages des savants, ceux du moins dont la foi est pure. N'allez pas chercher

l'or au milieu de la boue; mais formez une perle brillante de mille perles réunies. Id., *Lettre à Furia.*

La lecture des saintes Ecritures nous procure deux avantages : elle instruit l'intelligence de l'âme et détourne l'homme des vanités du monde pour le conduire à l'amour de Dieu. S. ISIDORE, *du Souverain Bien,* III.

Pour la connaissance de la sainte Ecriture, il faut une componction intime plutôt qu'une profonde recherche, des soupirs plutôt que des preuves, de fréquents gémissements plutôt que des arguments abondants, des larmes plutôt que des sentences, la prière plutôt qu'une lecture savante, la grâce des larmes plutôt que la science des lettres, la contemplation des choses célestes plutôt que la possession des choses de la terre. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Livre de l'Ame.*

Les préceptes de l'Evangile, frères bien-aimés, ne sont rien autre chose que des enseignements divins, le fondement de notre espérance, l'assurance de notre foi, l'aliment de notre charité, le gouvernail pour diriger notre route, le secours pour acquérir notre salut; en formant sur la terre les cœurs dociles des croyants, ils les conduisent au royaume céleste. Dieu a voulu que bien des choses fussent dites par les prophètes, ses serviteurs; mais combien plus grandes sont celles que son Fils nous dit! Ne nous témoigne-t-il pas, en effet, par ses propres paroles, ce qui fut la parole de Dieu exposée par les prophètes? S. CYPRIEN, *de l'Oraison dominicale.*

Il n'est pas sûr de nager avec un vêtement, comme il n'est pas sûr non plus de toucher à la théologie avec quelque passion. S. JEAN CLIMAQUE, 27e *degré.*

Réflexions de l'auteur.

Selon Philon, l'Ecriture de la loi divine est semblable à l'homme : elle a, comme lui, son corps et son esprit; et même son esprit est de beaucoup plus beau que son corps, c'est-à-dire que son sens extérieur est littéral. C'est ce qu'indique d'ailleurs la corbeille de jonc qui renfermait Moïse tout petit enfant : vile et enduite de poix au dehors, au dedans elle était chargée et ornée

d'un bel enfant. Qu'y a-t-il, en effet, de plus beau que ce qui est caché sous l'écorce extérieure de la loi? C'est ce que marque aussi ce voile posé sur la figure resplendissante du législateur, comme saint Paul l'interprète tout au long dans une de ses épîtres. II *Cor.* III. Au reste, quand Moïse se tournait vers le Seigneur, il levait son voile, « car le Seigneur est esprit, » afin que vous compreniez que quand les Juifs se tournent vers l'esprit, c'est-à-dire comprennent la signification spirituelle de l'agneau, de la génisse, du bouc émissaire, de l'autel, du propitiatoire et des pains de proposition, c'est qu'alors est levé le voile qui recouvrait l'éclat de la loi.

Voici ce que l'Ecclésiastique apprend à ceux qui lisent les saintes Ecritures avec respect et humilité et non pas avec curiosité : « Celui qui cherche la loi en sera rempli; et celui qui agit avec hypocrisie y trouvera un sujet de chute. » *Eccli.* XXXII, 19. Et la preuve en est dans les hérétiques qui, lisant l'Ecriture avec orgueil et non pas avec humilité, y ont puisé les germes de leurs erreurs. De là cette expression de saint Pierre parlant des épîtres de saint Paul : « Dans lesquelles, dit-il, il y a quelques endroits difficiles à entendre que des hommes ignorants et légers détournent en de mauvais sens aussi bien que les autres Ecritures, pour leur propre ruine. » II *Petr.* III, 16.

L'obscurité des saintes Ecritures se trouve marquée dans les paroles suivantes : « J'ouvrirai ma bouche pour vous parler en paraboles; je vous parlerai en énigmes dès le commencement, » *Ps.* LXXVII; ou, comme traduit saint Jérôme : En énigmes anciennes. Or pourquoi appelle-t-il paraboles et énigmes l'histoire la plus claire? Sans doute parce que toute la sainte doctrine est entièrement cachée et obscure pour ceux qui ne sont doués d'aucune autre lumière que de la lumière naturelle. De là ces paroles du Sauveur : « Mais pour ceux qui sont dehors, tout se passe en paraboles; afin que voyant, ils voient et ne voient pas, et qu'écoutant ils écoutent et n'entendent pas. » *Marc.* IV, 11, 12.

Au lieu de : « Votre vérité sera établie en eux d'une manière solide, » *Ps.* LXXXVIII, d'autres traduisent de l'hébreu : « Votre vérité est affermie dans les cieux, » paroles qui désignent que la

vérité de Dieu n'est pas moins inébranlable et moins éternelle que les cieux eux-mêmes. Que dis-je? Le Seigneur atteste lui-même qu'elle est plus stable encore, quand il dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » *Luc.* XXI, 33. C'est la certitude de cette vérité qui excite principalement les justes soit à l'espérance soit à la crainte. Car les paroles de Dieu renferment en partie des menaces et en partie des promesses ; les menaces nous excitent à la crainte pendant que la certitude des promesses nous fait espérer.

Au nombre des grands bienfaits de Dieu se compte à juste titre celui-ci : « Qu'il a fait connaître ses voies à Moïse et ses volontés aux enfants d'Israël. » *Ps.* CII. Et cet autre qui lui ressemble : « Il a annoncé sa parole à Jacob, ses jugements et ses ordonnances à Israël. Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations, et il ne leur a point manifesté ses préceptes. » *Ps.* CXLVII. Bienfait que développent ces paroles de Moïse : « Car où est un autre peuple si célèbre, qui ait des cérémonies, des ordonnances pleines de justice et toute une loi semblable à celle que j'exposerai aujourd'hui devant vos yeux? » *Deut.* IV, 8. Dans quelles erreurs, en effet, sont tombés tous les philosophes qui ont été privés de cette lumière ! Aussi, est-ce avec vérité qu'il a été dit : « Encore que quelqu'un paraisse consommé parmi les enfants des hommes, il sera néanmoins considéré comme rien si votre sagesse n'est point en lui. » *Sap.* IX, 6. « Tous les hommes qui n'ont point la connaissance de Dieu ne sont que vanité, » *Sap.* XIII, 1, et leur espérance est vaine.

Au lieu de : « Car vos préceptes sont le sujet de ma méditation, et la justice de vos ordonnances me tient lieu de conseil, » *Ps.* CXVIII, d'autres traduisent : « Vos préceptes sont l'objet de mes délices et mes conseillers. » Au lieu de : « Vos ordonnances pleines de justice étaient le sujet de mes cantiques dans le lieu de mon exil, » un autre traduit : « Vos ordonnances pleines de justice furent pour moi des cantiques dans le lieu de mon exil. » *Ibid.* Quant à leur douceur, le Prophète dit : « Que vos paroles me sont douces ! elles le sont plus que le miel ne l'est à ma bouche. » *Ibid.* Leur utilité : « Votre parole est une lampe qui

éclaire mes pieds, et une lumière qui me fait voir les sentiers où je dois marcher. » *Ibid.* Quels sont maintenant ceux qu'elle éclaire de préférence? c'est ce qu'il expose plus bas quand il dit : « L'explication de vos paroles éclaire les âmes saintes, et donne l'intelligence aux plus petits, » *Ibid.*, c'est-à-dire aux hommes qui se conduisent avec humilité. C'est de ces hommes qu'il dit ailleurs : « Le témoignage du Seigneur est fidèle; il donne la sagesse aux petits. » *Ps.* XVIII. Au lieu de : « L'explication de vos paroles, » saint Jérôme traduit : « La porte de vos paroles, » pour signifier que les âmes des hommes sont non-seulement éclairés de la science parfaite, mais encore des rudiments de la parole divine.

Au lieu de : « Affermissez par votre crainte votre parole dans votre serviteur, » d'autres traduisent : « Exécutez votre parole à l'égard de votre serviteur; faites que je marche dans votre crainte. » *Ps.* CXVIII. Car c'est là ce que donne véritablement la simple lecture des saintes Ecritures de préférence à celle de tous les autres écrits les plus profonds des philosophes, comme le prouve du reste tout au long saint Augustin dans le livre septième de ses *Confessions.*

« Le roi, dit l'Epouse, m'a fait entrer dans son cellier; nous nous réjouirons en vous, et nous serons ravies de joie. » *Cant.* I, 3. Or par ce mot de *celliers*, nous pouvons entendre les mystères cachés des saintes Ecritures, ses secrets qui ne sont pas révélés à tout le monde, et ces desseins cachés de la sagesse de Dieu de la manifestation desquels le Prophète royal se glorifiait. Car la sagesse se tire des choses cachées. Or la connaissance mystique de ces choses, donnée par l'enseignement du Saint-Esprit, procure d'admirables délices et de grands plaisirs. Voilà pourquoi il est dit : « Nous nous réjouirons en vous, et nous serons ravis de joie. » Il suit de là aussi qu'il faut la direction du Saint-Esprit pour comprendre les Ecritures, puisque toute l'Ecriture, pour pouvoir en saisir la portée, doit être lue avec le même esprit dans lequel elle a été écrite.

On peut maintenant demander pourquoi l'Ecriture sainte se sert tant de fois de figures et de métaphores, chose que l'on peut

voir dans les prophètes, dans le Cantique des cantiques et ailleurs. Il y a de ceci un grand nombre de raisons dont je ne donnerai que les principales.

1° C'est tout d'abord pour éviter l'ennui ; car comme il n'est pas rare qu'on soit obligé de faire souvent porter les regards sur un sujet remarquable et pouvant on ne peut plus exciter les hommes à la vertu, et de s'y arrêter un peu plus longuement, comme du reste les professeurs de rhétorique ordonnent de le faire, si ce sujet était exposé toujours dans les mêmes termes il produirait de l'ennui chez les lecteurs. Il fut donc important de le revêtir et de le varier de figures et de comparaisons pour pouvoir ainsi le répéter sans ennui. C'est ainsi que les prophètes désignent l'avènement de Nabuchodonosor tantôt sous la figure d'un fleuve qui déborde et renverse tout sur son passage, *Isa.* VII; tantôt sous celle d'un lion rugissant : « Le lion s'est élancé hors de sa tanière, et le brigand des nations s'est élevé, » *Jerem.* IV, 7; tantôt sous l'image d'un aigle : « Un aigle puissant qui avait de grandes ailes vint sur le mont Liban et emporta la moelle d'un cèdre. » *Ezech.* XVII, 3. C'est pour une semblable raison que nous sommes invités par la facilité et l'abondance de la grâce de l'Evangile, à pratiquer la vertu et à nous livrer à la piété. L'Apôtre se sert de ce moyen, quand il dit : « Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. » II *Cor.* VI, 1. « Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. » *Ibid.*, 2. Le Sauveur se sert aussi de ce moyen dans la parabole des noces, dans laquelle il dit que les bœufs sont tués ainsi que tout ce qui avait été engraissé, et que tout est prêt afin qu'il ne manque rien à ceux qui voudront participer aux noces de l'agneau. Il insinue aussi la même chose dans la parabole du grand souper auquel tout le monde est invité. Il se sert encore du même moyen dans le Cantique quand il réveille l'Epouse de son sommeil pour l'exciter à l'ardeur de la charité, employant pour cela l'allégorie de l'hiver et du printemps, l'hiver désignant le temps de l'ancienne loi, temps défavorable pour se mettre en route, et le printemps celui de la loi nouvelle qu'il décrit dans tous ses détails. C'est aussi de même que l'Apôtre compare l'un

à la nuit et l'autre au jour, quand il dit : « La nuit est avancée, et le jour approche. » *Rom.* XIII, 12. La même grâce de l'Evangile est désignée ailleurs sous la dénomination d'eaux et de fontaines. Or dans tous ces passages comme dans bien d'autres, c'est le même objet que l'on présente; il n'y a de différentes que les figures et les comparaisons.

2° Cette manière de parler ajoute à l'objet beaucoup de circonstances et de parties qui servent à en mieux décrire la grandeur. Bien plus, l'objet lui-même se trouve de cette façon décrit plus largement, puisque dans les choses qui ne sont exposées qu'en propres termes il n'est pas permis de s'étendre au delà de ce qui est prescrit. Quand, au contraire, l'objet est exposé en figures, on peut comprendre beaucoup de choses sous la même comparaison. Quand nous disons : « Nous courons à l'odeur de vos parfums, » que de choses on peut trouver sous cette dénomination de parfums! Car les parfums de Jésus-Christ sont ses bienfaits, ses paroles, ses exemples, ses sacrements, ses consolations; nous pouvons, en un mot, comprendre sous cette désignation tous les dons de Jésus-Christ. On peut s'étendre de la même manière quand nous parlons du sein de l'Epouse, du lit de l'Epoux, de ses greniers, de ses celliers, de son bouquet de myrrhe, de la grappe de raisin de Chypre, etc. Pour ne pas parler maintenant de la vaste étendue du champ, quand nous donnons les diverses raisons pour lesquelles l'Epoux est appelé un bouquet de myrrhe, une grappe de raisin de Chypre, une fleur des champs, un lis des vallées, un rocher ou une muraille; pour lesquelles aussi l'Epouse est nommée une colombe, un jardin fermé, une fontaine scellée, etc. Car c'est là le genre de langage le plus abondant et le plus fécond en explications.

3° Cette façon de parler est admirable, non-seulement pour la grâce et le charme du discours, mais encore pour sa force et son énergie. Il y a, en effet, plus d'énergie dans cette expression : « Le lion est sorti de sa tanière, et le brigand des nations s'est élevé, » que si l'on disait : « Nabuchodonosor va venir. » Il y a plus de grandeur et de sublimité dans ces paroles du Prophète : « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic,

et tu fouleras le lion aux pieds, » *Ps.* xc; « L'enfant qui sera encore à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic; et celui qui aura été sevré portera sa main dans la caverne du basilic, » *Isa.* xi, 8, que si l'on énonçait ces pensées en propres termes. Il y a aussi plus de charmes que si on les exprimait tout simplement, dans les paroles suivantes : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine. Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera auprès du chevreau. » *Isa.* xi, 1, 6. « La terre, qui était déserte et sans chemin, se réjouira ; la solitude sera dans l'allégresse, et elle fleurira comme le lis. » *Isa.* xxxv, 1.

4° Cette manière de parler a aussi l'avantage de dire d'une façon nouvelle des choses communes ; et c'est là une grande qualité du discours. Rien de plus commun que de dire qu'il est très-utile de méditer le bienfait de la passion du Sauveur; mais c'est chose toute nouvelle quand on donne ce conseil en se servant de la comparaison suivante : « Sortez, filles de Sion, et venez voir le Roi qui paraît avoir le diadème dont sa mère l'a couronné. » *Cant.* iii, 11. « Vous qui êtes ma colombe, vous qui vous retirez dans les creux de la pierre, dans les enfoncements de la muraille, montrez-moi votre visage. » ii, 14. « Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il reposera sur mon sein. » i, 12, expressions qui toutes signifient la même chose sous différentes figures. Or avoir bien compris ce que nous avons dit est très-utile pour l'intelligence et le commentaire de l'Ecriture sainte. Car, ceci une fois observé, nous pourrons comprendre les paroles figurées, dépouiller les métaphores, et mettre au jour avec une égale beauté et une égale grandeur tout ce qui s'y trouve caché.

L'intelligence des saintes Ecritures est un don tout particulier, puisque par là nous pénétrons jusque dans les secrets les plus intimes de l'Esprit de Dieu, et que nous comprenons le sens et les résultats des Ecritures. C'est, du reste, ce que déclare l'Epouse quand elle dit : « Le roi m'a fait entrer dans le lieu où il met son vin. » *Cant.* ii, 4. Or le Seigneur dit lui-même que ce vin est la parole de Dieu : « Il faut mettre le vin nouveau dans

des outres nouvelles, » *Matth.* IX, 17; voulant montrer par là qu'il fallait à ceux qui commencent une règle et un enseignement de vie autres que ceux que l'on donne à ceux qui sont plus avancés. Cela étant ainsi, on doit se préparer par la prière et l'humilité quand on se dispose à lire les saintes Ecritures qui donnent l'intelligence aux petits. De là cette prière de saint Augustin : « Seigneur mon Dieu, prêtez l'oreille à ma prière, et que votre miséricorde se rende à mes désirs. Ce n'est pas pour moi seul que ce cœur palpite; mais il veut encore, dans son amour, être utile à ses frères; et vous voyez que tels sont ses sentiments. Agréez donc le sacrifice de toutes mes pensées et de toutes mes paroles, et donnez-moi ce que je veux vous offrir. Je suis pauvre et indigent, mais vous êtes riche envers ceux qui vous invoquent, vous qui, dans une pleine sécurité, veillez sur nous. Ecartez de mes lèvres et de mon cœur toute erreur et tout mensonge. Que vos saintes Ecritures soient mes plus chastes délices; que je n'y trouve ni à m'égarer, ni à égarer les autres. » *Confessions*, XI, II.

La douceur et la suavité des saintes Ecritures sont marquées dans ces paroles : « Que vos paroles me sont douces! elles le sont plus que le miel ne l'est à ma bouche, *Ps.* CXVIII, paroles auxquelles se rapportent ces autres : « Vos lèvres, ô mon Epouse, sont comme un rayon qui distille le miel; le miel et le lait sont sous votre langue. » *Cant.* IV, 11. Or par le miel nous entendons la douceur, et par le lait dont se nourrit l'enfance la nourriture spirituelle des âmes. La lecture dévote des saintes Ecritures donne l'une et l'autre, charme et nourrit d'une manière admirable.

Le Seigneur ordonne de placer aux côtés de l'arche deux chérubins qui se regarderont l'un l'autre en ayant le corps penché et le visage tourné vers le propitiatoire qui couvrira l'arche. *Exod.* XXV, 19, 20. Ces deux chérubins sont les deux testaments qui ont entre eux un accord admirable. L'un et l'autre cependant regardent le propitiatoire placé au milieu d'eux, parce que le but de la loi et de l'Evangile est Jésus-Christ, que Dieu a donné comme propitiation, ou, suivant d'autres, comme propitiatoire pour nos péchés. C'est pourquoi, dans toutes les pages de la

sainte Ecriture, Jésus-Christ doit se présenter à nous ; car c'est à lui que tout se rapporte.

Dans ses *Confessions*, VII, XXI, saint Augustin élève jusqu'au ciel la vertu des saintes Ecritures et les met au-dessus de toutes les doctrines des philosophes ; car des hommes superbes et orgueilleux elles en font des hommes humbles ; et ceux qui les lisent non-seulement doivent comprendre « qu'ils ne doivent pas se contenter de voir Dieu, mais encore guérir leur âme pour le posséder, deux choses qui sont des dons divins. » Il raconte encore, VIII, II, que Victorin qui, par suite de son habileté dans la rhétorique, et encore dans toutes les sciences, avait mérité une statue sur le Forum, fut tellement touché de la lecture des Ecritures saintes que, malgré les réclamations de presque toute la noblesse de Rome qu'il avait instruite au milieu de la joie des fidèles et de la tristesse des païens, il se convertit à la vraie foi et ne rougit pas de recevoir publiquement le baptême. « Enfin, ajoute saint Augustin, quand fut arrivée l'heure de cette profession de foi qu'en des termes sacramentels appris et retenus par cœur et d'un lieu élevé faisaient d'ordinaire à Rome, en présence des fidèles, tous ceux qui devaient recevoir la grâce de votre baptême, les prêtres offrirent à Victorin de la réciter en particulier ; c'était l'usage de le proposer à quelques personnes dont la timidité faisait craindre qu'elles ne se troublassent en public. Mais Victorin aima mieux confesser devant la sainte multitude la foi qui devait la conduire au salut. » *Confessions*, liv. VIII, II.

On doit lire toute l'Ecriture avec l'esprit dans lequel elle a été écrite. Qui, en effet, pourrait comprendre, en restant vide d'amour, ses paroles si pleines de charité ? Aussi ceux qui lisent les Ecritures avec un cœur froid restent-ils froids quand ils les ont lues ; ceux, au contraire, qui les lisent en étant tout brûlants de charité, goûtent, à leur lecture, d'admirables délices ; de sorte qu'ils disent avec l'Epouse : « Mon âme s'est liquéfiée aussitôt que mon bien-aimé eut parlé. » *Cant.* V, 6. Voilà pourquoi la manne, image de la parole de Dieu, fondait dès que le soleil échauffait la terre de ses rayons. Les uns, en lisant ou en enten-

dant les saintes Écritures, sont donc touchés d'une façon, les autres d'une autre. D'où ces paroles du Seigneur : « Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. » *Joan.* VIII, 47. « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de lui ou si je parle de moi-même. » *Joan.* VIII, 17. « Celui qui est de Dieu nous écoute. » I *Joan.* IV, 6. « Celui qui n'aime point ne connaît point Dieu, *Ibid.*, 8 ; car celui qui n'aime point connaît si peu de Dieu qu'on peut dire qu'il l'ignore.

Nous pouvons conclure de la loi suivante, portée par le Seigneur, quelle pureté il nous faut pour s'approcher de la très-sainte communion : « L'homme qui, étant souillé, mangera de la chair des hosties pacifiques qui auront été offertes au Seigneur, périra du milieu de son peuple. Celui qui ayant touché quelque chose d'impur, soit d'un homme, soit d'une bête, ou généralement toute autre chose qui peut souiller, ne laisse pas de manger de cette chair sainte, périra du milieu de son peuple. » *Levit.* VII, 20, 21. De ces deux passages apparaît manifestement ce que dit l'Apôtre qu'autrefois toutes choses arrivaient en figure aux Hébreux. Car ce ne sont pas, à part la défense de la loi, une maladie du corps, ou un flux de sang, ou son contact, ou l'action de manger sa chair qui souillent l'esprit de l'homme de quelque impureté ; il n'y a que la tache seule du péché qui ait cet effet. C'est pourquoi, dans ces passages et dans d'autres semblables dont la loi de Moïse est pleine, il faut regarder à la souillure spirituelle des âmes et au véritable sacrifice du corps de Jésus-Christ, si nous voulons atteindre à la pensée intime de l'Esprit de Dieu. On pourra donc conclure de ce passage, soit en en conservant le sens mystique, soit en raisonnant du plus petit au plus grand, combien c'est chose capitale de s'approcher des saints mystères avec une conscience impure, puisque manger des chairs d'une victime offerte en sacrifice au Seigneur, après avoir été souillé du seul contact d'un cadavre, était un crime digne de mort.

Les enfants d'Isaac nettoient les puits que les enfants de leurs pères avaient creusés, parce que les Philistins les avaient remplis de terre. C'est ce que font les Juifs qui interprètent la loi spiri-

tuelle avec une intelligence terrestre et charnelle; c'est aussi ce que font les démons qui, par de mauvaises pensées et des mœurs dépravées étouffent et écrasent comme avec de la terre les célestes semences de vertus semées dans nos âmes.

Les saintes Ecritures et la loi doivent être entendues dans le sens spirituel, et il faut, pour les comprendre et les entendre, l'attention, la pureté de la vie et la prière. C'est ce dont parle Origène dans une homélie sur l'Exode, où il disserte sur la glorification du visage de Moïse et sur le voile qui le couvrait, comme aussi sur le texte de l'apôtre saint Paul où il est fait mention de ce voile de Moïse. Moïse avait donc un visage glorifié; mais il plaçait un voile sur ce visage. Moïse parle donc avec un visage glorifié; mais nous ne pouvons contempler la gloire qui est sur son visage; car toute sa gloire est à l'intérieur. Comme le dit l'Apôtre : « Le voile, quand ils lisent l'ancien Testament, demeure lui-même sans être levé; » parce que la loi a, il est vrai, une très-grande gloire, mais cachée et recouverte d'un voile. Or cette sentence, sortie de la bouche d'un si grand apôtre, nous ôterait tout espoir de comprendre toute Ecriture sainte, s'il n'avait ajouté aussitôt : « Mais lorsque ce peuple sera converti au Seigneur, le voile sera levé. » II *Cor.* III, 16. L'Apôtre dit donc que la raison de lever le voile et de comprendre les saintes Ecritures est notre conversion au Seigneur. Mais qu'est-ce que se convertir au Seigneur? Se convertir au Seigneur, c'est fuir toutes les affaires du monde; c'est mettre tout son zèle, son activité, son esprit, ses efforts, ses soins à la parole de Dieu, laisser de côté toute autre chose pour ne s'occuper que de Dieu. Or qui de nous se convertit ainsi au Seigneur? Qui de nous accomplit ce précepte du Seigneur : « Interrogez votre père, et il vous instruira; interrogez vos aïeux, et ils vous diront ce que le Seigneur a fait pour vous. » *Deut.* XXXII, 7. Les uns n'attendent même pas patiemment que les leçons de l'Ecriture soient lues dans l'église; les autres, loin de savoir si on en fait une lecture, s'occupent de discours frivoles dans les endroits les plus reculés du temple de Dieu. Aussi, oserai-je dire d'eux que quand on fait ces lectures, Moïse n'est plus placé sur leur cœur comme un voile,

mais plutôt comme une muraille. Car comment peut-on dire que celui auprès de qui le voile de la lettre n'a pas même d'accès n'a qu'un voile placé sur le cœur?

Mais que veulent dire les paroles suivantes du texte : « Mais le Seigneur est esprit. » L'Apôtre semble par là indiquer ce qu'est le Seigneur : car qui ignore que le Seigneur soit esprit? Prenons donc garde que quand on lit non-seulement Moïse, mais aussi saint Paul, un voile ne soit posé sur notre cœur. Il est certain que si nous les lisons avec négligence, les écrits des apôtres et de l'Evangile aussi bien que ceux de la loi et des prophètes sont recouverts pour nous d'un grand voile qui les cache à nos yeux. Pour moi, je crains que, par suite de trop de négligence et de déraison du cœur, les divins livres nous soient non-seulement voilés, mais même scellés, comme si un livre étant mis entre les mains d'un homme ne sachant pas lire, il disait : Je ne connais pas mes lettres; ou si étant confié à un autre qui sait lire, il disait : le livre est fermé et scellé. Il suit de là qu'outre la science et le soin, il faut encore la prière, pour obtenir la venue de l'Agneau de la tribu de Juda qui, prenant lui-même le livre scellé, voudra bien l'ouvrir. Car c'est lui qui, découvrant les saintes Ecritures, enflamme les cœurs de ses disciples, au point qu'ils disent : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous quand il nous découvrait ainsi les Ecritures? » Qu'il daigne donc maintenant nous découvrir lui-même ce qu'il a voulu indiquer à son Apôtre quand celui-ci dit que le Seigneur est esprit. « Or là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. » II *Cor.* III, 17. Pour moi, à la vérité, autant que la petitesse de mon intelligence me permet de le comprendre, je pense que c'est le Fils de Dieu qui tantôt est appelé la voie, tantôt la vérité, tantôt chair, tantôt esprit. Car bien que le Verbe se soit fait chair, cependant il y a un passage où l'Apôtre dit : « Et si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de la sorte. » II *Cor.* v, 16. C'est donc parce que sa parole invite maintenant à une intelligence plus subtile et tout-à-fait spirituelle, et qu'il veut que l'on ne comprenne plus rien de charnel dans la loi, qu'il engage celui qui désire lever le voile à se convertir

au Seigneur; non pas au Seigneur devenu chair (car il l'est, et cela, parce que le Verbe s'est fait chair), mais au Seigneur qui est esprit. Si en effet il se convertit au Seigneur qui est esprit, il viendra des choses charnelles à celles de l'esprit, et passera de la servitude à la liberté.

Il y a dans les saintes Ecritures un sens mystique et spirituel en outre de celui que présente les mots au premier abord. C'est ce qu'Origène montre par la comparaison suivante : De même, dit-il, que dans ces derniers temps le Verbe de Dieu, revêtu de la chair de Marie, vint dans ce monde, et était tout autre que ce qui paraissait en lui, tout autre aussi qu'on le comprenait (car sa chair était visible de tout le monde, tandis que très-peu, et encore des élus, connaissaient sa divinité), de même quand par les prophètes ou le législateur, la parole de Dieu se révèle aux hommes, elle ne le fait pas sans revêtir, pour ainsi parler, certains vêtements. Car de même que Jésus-Christ était couvert du voile de la chair, de même la parole de Dieu l'est du voile de la lettre, de sorte que c'est la lettre qu'on voit comme la chair, tandis qu'au dedans c'est le sens caché et spirituel que l'on sent comme la divinité.

Pourquoi, dans le sacrifice pour l'action de grâces dont parle le Lévitique, VII, les chairs de la victime immolée doivent-elles être mangées le même jour, sans qu'il en soit rien laissé pour le lendemain? A vrai dire, dit Origène, nous avons besoin ici du secours de Dieu, pour pouvoir comprendre sa pensée ainsi que la raison et le but de cette loi. Comparons donc l'Ecriture sainte avec elle-même et suivons le chemin de la solution qu'elle aura ouvert devant nous. Nous trouvons, en effet, au sujet du sacrifice de la pâque, qu'il faut faire l'immolation le soir et que l'ordre aussi est donné qu'il n'en reste rien jusqu'au matin. Ce n'est pas inutilement que la loi divine défend de manger des viandes de la veille, et ordonne d'en manger toujours de fraîches et de nouvelles. Je me souviens que le prophète Ezéchiel dit aussi quelque chose de semblable quand le Seigneur lui eut commandé de se cuire des pains « dans de l'ordure qui sort de l'homme. » Car il répondit au Seigneur : « Seigneur Dieu! mon âme n'a point en-

core été souillée; et depuis mon enfance jusqu'à maintenant, jamais bête morte d'elle-même, ou déchirée par d'autres bêtes, ni aucune chair impure ou de la veille, n'est entrée dans ma bouche. » *Ezech.* IV, 12, 14. Or souvent je me demandais à moi-même quelle était cette espèce d'orgueil du prophète qui lui faisait regarder comme quelque chose de grand devant Dieu de n'avoir jamais mangé de la chair tuée la veille. Ecoutez tous, prêtres du Seigneur, et comprenez ce qui est dit : La chair des sacrifices réservée aux prêtres est la loi de Dieu qui les inspire, de sorte que quand ils doivent parler, ce ne sont pas des choses d'hier, des choses anciennes et selon la lettre qu'ils ont à annoncer et à dire, mais ce sont, par la grâce de Dieu, des choses nouvelles et spirituelles qu'ils ont à toujours mettre en avant, à toujours trouver. Si vous vous en souvenez bien, le législateur s'est toujours servi de la même expression pour l'offrande des prémices : « Qu'elles soient, dit-il, nouvelles et récentes. » Enfin les Gabaonites sont condamnés pour avoir porté de vieux pains aux Israélites [1].

XXXII.

Science, doctrine, philosophie.

La véritable science, au lieu de nous élever, nous fait rentrer en nous-mêmes : elle ne rend pas orgueilleux ceux qu'elle remplit, mais elle les fait gémir et s'attrister. S. Grégoire, *Morales,* XXIII, XVII.

Il faut bien prendre garde que la science que l'on acquiert, tout en éclairant les ténèbres de l'ignorance, n'enlève la lumière de l'humilité : et que celle qui, bien que brillante par la force de son langage, couvre toutefois le cœur de celui qui parle du voile de l'orgueil, ne puisse plus être véritablement de la science. Id., *ibid.*

[1] Il est bon, pour bien comprendre l'allusion qui se trouve dans cette dernière phrase, de lire le chapitre IX du livre de Josué. Cette lecture fera voir en outre que l'auteur, dans ses réflexions, a quelque peu détourné le récit de l'Ecriture pour l'approprier à sa thèse.

Quand quelqu'un sera rempli de science, que son désir soit tout d'abord de se connaître : ayant une fois conscience de lui-même, il devient par elle d'autant plus fort en sagesse, qu'en elle il se reconnaît plus véritablement faible et de peu de capacité. Id., *ibid.*

« Avez-vous trouvé du miel? mangez-en ce qui vous suffit, de peur qu'en ayant pris avec excès, vous ne le rejettiez. » *Prov.* xxv, 16. Il rejette le miel pour en avoir trop pris celui qui désire pénétrer dans la science plus qu'il ne le peut : et il perd ainsi ce qui aurait pu faire sa nourriture. Id., *ibid.*

Le démon obscurcit notre science, comme autrefois les Philistins remplissaient de terre les puits d'Isaac. Id., *ibid.*

« Les petits enfants ne seront point rassasiés de pain. » *Job.* xxvii, 14. Parce que, dit saint Grégoire, en cherchant à prendre plus qu'ils ne le peuvent dans le pâturage de la parole divine, ils sont toujours à jeun de la connaissance de la vérité, et ne peuvent faire servir à réparer leurs forces les enseignements de la doctrine qu'ils cherchent à savoir pour exercer celles qu'ils ont. Id., *ibid.*

Il en est qui ne cherchent pas dans la lecture ce qui peut les former à la vertu, mais bien ce qui peut les faire paraître particulièrement savants : il arrive ainsi que plus ils désirent la science dans leurs entreprises téméraires, plus ils la perdent. Id., *ibid.*, XX, viii. (Voyez du reste tout ce passage écrit contre ceux qui s'occupent de choses trop relevées.)

La joie tranquille et parfaite ne consiste pas à connaître beaucoup de choses, mais à garder celles que l'on connaît : car plus notre attention s'étend loin, plus aussi elle se trouve étroitement liée pour accomplir les œuvres. Id, *ibid.*

Les saints ne se réjouissent pas quand ils connaissent ce qu'ils font, mais bien quand ils font ce qu'ils connaissent. Ils achèvent donc par l'action ce qui leur a d'abord été donné de connaître. Id., *ibid.*

La vanité de leur science, en élevant les présomptueux, ne sert qu'à les éloigner davantage de la recherche des secrets jugements de Dieu. Car il n'y a point de plus grand obstacle à la vérité que

la présomption de l'esprit qui l'aveugle en l'enflant de vaine gloire. Ils paraissent vifs et subtils à l'extérieur, mais ils sont aveugles au dedans. Ils n'expérimentent point cette douceur intérieure qui est en Dieu, et ils ne connaissent que ce qui s'en dit à l'extérieur. Id., *ibid.*, XXIII, XVI.

« Connaissez-vous les grandes routes de ces nuées, et la parfaite science de celui qui les conduit ? » *Job.* XXXVII, 16. La science parfaite consiste à savoir toutes choses et à ignorer cependant qu'on les sait. De là cette parole de saint Paul : « Si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose, il ne sait pas même encore de quelle manière il doit savoir. » I *Cor.* VIII, 2. Id., *ibid.*, XXVII, XXIV.

Tout ce qui tient à l'art de parler et de raisonner, aux dimensions des corps, à la musique, aux nombres, je l'appris sans beaucoup de peine et sans le secours de personne : vous le savez, ô Seigneur mon Dieu, puisque cette vivacité de conception, cette pénétration d'esprit sont un don de vous ; mais je songeais peu à vous en rendre grâces. Aussi, loin de m'être utiles, elles contribuèrent à ma perte, parce que j'ai voulu tenir en mon pouvoir cette portion si précieuse de mes biens, et que refusant de vous confier ce qui faisait ma force, je suis parti pour une terre étrangère, afin de l'y dissiper en plaisirs criminels. A quoi me servait un trésor si précieux, puisque j'en faisais un mauvais usage ? Que me servait donc alors la vivacité de mon esprit dans ces sciences ? Que me servait d'avoir pu, sans le secours d'aucun maître, déchiffrer tant de livres si difficiles, quand d'une façon si honteuse et si sacrilége, je m'égarais dans les doctrines de la piété ? Ou qu'y avait-il de si fâcheux pour vos humbles enfants d'avoir moins de vivacité d'esprit, puisque sans s'éloigner de vous, ils grandissaient en sûreté dans le sein de votre Eglise, comme de petits oiseaux dans leur nid, et y développaient les ailes de la charité, en se nourrissant de l'aliment de la vraie foi ? S. AUGUSTIN, *Confessions,* IV, XVI.

Malheureux celui qui possède toutes ces connaissances, et ne vous connaît point. Heureux au contraire celui qui vous connaît, alors même qu'il les ignore ! Pour celui qui vous connaît et qui connaît aussi ces choses, son bonheur n'en est pas plus grand,

car c'est par vous seul qu'il est heureux, pourvu que, vous connaissant ainsi, il vous glorifie comme son Dieu, vous rende hommage, et ne se perde point dans la vanité de ses pensées. En effet, si l'homme qui sait posséder un arbre et vous rendre grâces de ses fruits, sans savoir la hauteur de son tronc et l'étendue de ses branches, vaut mieux que celui qui sait la mesure et le compte des rameaux, sans en jouir, sans en connaître et sans en aimer le créateur ; de même aussi le fidèle à qui le monde appartient avec toutes ses richesses, et qui possède tout en paraissant ne rien avoir, par cela seul qu'il s'attache à vous qui tenez tous les êtres sous votre main, et encore même la marche de l'étoile polaire, est bien supérieur (il y aurait folie à en douter), à celui qui peut mesurer le ciel, compter les étoiles et peser les éléments, mais qui vous néglige, vous qui avez ordonné toutes choses selon la mesure, le nombre et le poids. Id., *ibid.*, V, IV.

Nous en trouvons beaucoup qui négligent on ne peut plus la justice, et qui sont très-avides de sagesse : or à ceux-là, l'Ecriture sainte apprend qu'ils ne peuvent parvenir à ce qui fait l'objet de leurs désirs qu'en observant ce qu'ils négligent. « Mon fils, dit-elle, si vous désirez la sagesse avec ardeur, conservez la justice, et Dieu vous la donnera. » *Eccli.* I, 33. Id., *Sermons.*

Je ne serai pas fâché de demander si parfois je suis embarrassé ; et je n'aurai pas honte d'apprendre, si parfois je me trompe. Id., *Livre de la Trinité.*

C'est une remarquable qualité des bons esprits d'aimer, dans les mots, la vérité et non les mots eux-mêmes. Id., *de la Doctrine chrétienne.*

Ne soyons ni vifs dans les discussions, ni paresseux dans la prière. Id., *de la Persévérance dans le bien.*

Penser qu'on doit éviter toute philosophie, c'est ne vouloir rien autre que nous empêcher d'aimer la sagesse. Id., *ibid.*

Ceux qui ont appris de notre Seigneur Jésus-Christ à être doux et humbles de cœur font plus de progrès par la méditation et la prière, que par la lecture et l'audition. Id., *Lettres*

L'humble piété trouve plus facilement le Créateur des astres que la curiosité orgueilleuse ne découvre leur ordre et leur marche. Id., *ibid.*

Que les autres entassent argent sur argent, et que, serrant leur bourse, ils fassent la chasse, à force de complaisances, aux richesses des dames romaines : pour notre Népotien, foulant l'or aux pieds, ce sont des manuscrits qu'il poursuit avec ardeur. S. Jérôme, *Lettre à Héliodore.*

Si vous aimez la femme captive, c'est-à-dire la sagesse du monde, et si vous vous laissez prendre à sa beauté, coupez-lui les cheveux, supprimez les attraits des crimes, et avec des ongles sans force retranchez les ornements de ses paroles ; lavez-la avec le nitre dont parle le Prophète ; et alors, vous reposant avec elle, dites : « Sa main gauche est sous ma tête, etc. » Cette captive vous donnera beaucoup d'enfants, et d'une Moabite sortiront des enfants d'Israël. Id., *Lettre à Pammachius.*

Il y en a qui veulent avoir de la science dans le but d'en avoir ; c'est là une honteuse curiosité. Il y en a qui veulent en avoir, pour être connus eux-mêmes ; c'est là une honteuse vanité. Il y en a aussi qui veulent en avoir, pour vendre leur science aux autres, par exemple, pour acquérir de l'argent et des honneurs ; c'est là un gain honteux. Mais il y en a aussi qui veulent avoir de la science pour être édifiés : c'est là de la sagesse. S. Bernard, *sur le Cantique.*

Vous vous trompez, mon fils, vous vous trompez si vous pensez avoir trouvé auprès des maîtres du siècle la science que les seuls disciples de Jésus-Christ, c'est-à-dire ceux qui méprisent le monde, acquièrent par un don tout particulier de Dieu : car ce n'est pas la lecture, mais l'onction qui l'enseigne ; ce n'est pas la lettre, mais l'esprit ; ce n'est pas enfin la connaissance, mais la pratique des commandements de Dieu qui nous la donne. Id., *Lettres.*

La nourriture qu'on ne digère pas corrompt le corps, le rend enflé et hydropique : si, au contraire, on la digère, elle nourrit. Il en est de même de la science pour l'âme ; si elle n'a pas été

digérée, cuite, pour ainsi dire, par le feu de la charité, elle engendre de mauvaises humeurs. Les mauvaises mœurs ne sont-elles pas de mauvaises humeurs? Id., *ibid.*

« Si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose, il ne sait pas même encore de quelle manière il doit savoir. » I *Cor.* VIII, 2. Vous voyez, dit saint Bernard, que l'Apôtre n'approuve pas celui qui sait beaucoup de choses, s'il ignore de quelle manière il doit savoir. Vous voyez comment il met dans la manière de savoir le fruit et l'utilité de la science. Or pourquoi parle-t-il de la sorte, sinon pour que vous sachiez dans quel ordre, avec quel zèle, et dans quel but il vous faut connaître chaque chose. Dans quel ordre? pour que vous sachiez tout d'abord ce qui conduit plus vite au salut. Avec quel zèle? afin que vous vous appliquiez avec plus d'ardeur à ce qui conduit plus fortement à l'amour. Dans quel but? afin que ce soit non pas pour la vaine gloire, pour la curiosité, ou toute autre chose pareille, mais seulement pour votre édification personnelle et celle des autres. Id., *Sermon* 32 *sur le Cantique.*

Le soleil ne chauffe pas tous ceux pour lesquels il luit : de même la sagesse n'enflamme pas toujours pour l'action la multitude de ceux à qui elle enseigne ce qu'il faut faire. Autre chose est de connaître beaucoup de richesses, autre chose est de les posséder : ce n'est pas leur connaissance, mais leur possession qui enrichit. Id., *Sermon* 23.

La vie des ignorants ressemble au sommeil : elle a de vaines imaginations. S. ISIDORE.

La lecture est utile pour instruire; mais une conférence donne une plus grande intelligence des choses; il vaut donc mieux tenir une conférence que de faire une simple lecture. Id., *du Souverain Bien.*

Il y a deux choses qui produisent en même temps le résultat que l'on cherche : la science nous fait savoir de quelle manière et où il faut parvenir, et la vertu nous fait parvenir; l'une ne peut rien sans l'autre. LACTANCE.

Oh! combien il y en a qui cherchent la vérité, non pas en elle, mais dans la vanité! qui la cherchent et la trouvent non pour la

vérité, mais pour la vanité, et qui, chose plus déplorable encore, font, dans les paroles de vie, une affaire de mort! RICHARD DE SAINT-VICTOR, *Sermons*.

Rien de plus haïssable que la subtilité de la science là où elle est seule. Car à quoi bon passer ses journées à des choses qui ne sont utiles ni à la maison ni à la guerre, ni sur la place publique ni au cloître, ni à la cour, ni à l'Eglise, nulle part ailleurs que dans les écoles? Sénèque, écrivant à Lucilius, lui dit : « Qu'y a-t-il de plus aigu que la barbe d'un épi de blé? et en quoi est-elle utile? Eh bien! tel est l'esprit qui ne se jouant que dans une science subtile ne renferme au dedans de lui aucune idée grave et sérieuse. » PIERRE DE RAVENNE, *Sermons*.

Celui qui est versé dans les belles-lettres y trouve de quoi devenir plus sage; un guerrier y cherche de quoi raffermir sa force d'âme; un prince y puise la manière dont il gouvernera son peuple avec équité. Il ne peut y avoir aucune fortune dans le monde qui ne reçoive quelque accroissement par suite de la connaissance des belles-lettres. Id., *Lettres*.

« Ne vous appliquez pas avec trop d'empressement à la recherche des choses qui ne sont pas nécessaires. » *Eccli.* III, 24.

Une sobre compréhension en toutes choses est la meilleure; elle refait l'âme et ne charge point l'esprit. « Avez-vous trouvé du miel? mangez-en ce qui vous suffit, de peur qu'en ayant pris avec excès vous ne les rejetiez, » *Prov.* XXV, 16, et que vous ne preniez le nom de votre Dieu en vain.

Pourquoi dans une si grande foule de gens qui apprennent et dont beaucoup ont du génie et de l'exercice, en trouve-t-on si peu à qui il arrive de parvenir à la science? Il faut savoir que dans toute affaire il y a deux choses nécessaires, l'œuvre d'abord et ensuite la raison de l'œuvre, choses tellement liées que l'une sans l'autre est inutile ou moins efficace. Cependant, comme on le dit, la prudence vaut mieux que la force, parce que souvent nous soulevons, par le moyen de l'art, des fardeaux que nos forces n'auraient pu ébranler. Il en est de même dans toute étude : celui qui travaille sans but et sans sagesse travaille, il est vrai, mais n'avance pas, et frappant pour ainsi dire les airs, il

laisse emporter ses forces au vent. Voyez deux hommes qui passent également dans une forêt : l'un se fatigue dans des chemins difficiles, et l'autre choisit le plus droit chemin ; tous deux marchent dans le même but, mais ils n'arrivent pas également. Or qu'est-ce que l'Ecriture sinon une forêt ? Nous en prenons les maximes comme si nous y cueillions de bons fruits, et nous les mangeons, pour ainsi dire, en les traitant chacune en particulier. Celui donc qui dans une si grande multitude de livres ne garde point d'ordre pour apprendre et pour lire, comme un homme qui s'égare dans l'épaisseur d'une forêt perd la trace du droit chemin ; et, comme l'on dit, il est du nombre de ceux qui apprennent toujours et qui ne parviennent jamais à la science. Le discernement et la prudence ont en effet tant de force que, sans elles, tout loisir est honteux et tout travail est inutile. S. AUGUSTIN.

C'est en vain que l'abondance de la science de Dieu croît en nous, si en même temps elle n'y augmente aussi la flamme de son amour. Id., *de la Vanité du monde.*

Si l'on a appris à aimer véritablement la science et si on veut s'y appliquer le plus souvent possible, on se rendra la vie très-agréable, et l'on se prépare de grandes consolations dans la tribulation. Id., *ibid.*

Toute sagesse séparée de la justice et des autres vertus cesse d'être de la sagesse et devient de l'habileté. PLATON.

On demandait à Socrate quel était le plus bel animal : « C'est un homme qui a de la science, » répondit-il.

Cléantes disait que l'homme ignorant ne différait de l'animal que par la forme.

Empédocle répondit à quelqu'un qui lui disait qu'il ne pouvait trouver aucun sage : « Ce n'est pas étonnant ; car il faut tout d'abord que celui qui cherche un sage le soit lui-même. »

Un laboureur cultive sa terre, un philosophe son esprit.

Des remparts sont la gloire et la défense des villes ; les âmes trouvent les leurs dans un esprit orné de la science. DÉMOCRITE.

Ne cessez point d'apprendre ; c'est par le soin que la sagesse

s'accroît; un long usage du temps donne une rare prudence. DENIS-CATON.

La science consiste principalement à désapprendre le mal. Elle est le bâton de la vie. Id.

Il faut lire beaucoup, mais non pas beaucoup de choses.

Nous ne cherchons pas à savoir ce qu'est la vertu, mais nous cherchons à devenir bons.

Les grandes erreurs ne sont venues rarement que des grands esprits.

Les muses habitent dans le cœur des hommes laborieux.

La mémoire est le trésor des arts et des sciences.

Beaucoup de choses sont à connaître; mais ce sont les meilleures qu'il faut retenir.

Tout le temps que nous ne consacrons pas aux études est un temps perdu.

La principale science est de vouloir apprendre.

Les autres choses ne sont ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Les belles-lettres sont l'aliment de la jeunesse, le charme de la vieillesse, l'ornement de la prospérité, un refuge et une consolation dans le malheur.

Elles plaisent à la maison, n'embarrassent point au dehors, passent la nuit, voyagent et vont à la campagne avec nous. CICÉRON, *Plaidoyer pour Archias*.

Ne pas savoir ce qui est arrivé avant qu'on ne soit né, c'est être toujours enfant. Id.

La philosophie, mère de tous les arts, n'est rien autre chose, comme le dit Platon, qu'un présent et une invention des dieux. C'est d'elle que nous avons appris et à leur rendre d'abord un culte et à reconnaître ensuite des principes de justice qui soient le lien de la société civile, et à nous régler enfin nous-mêmes sur les sentiments qu'inspirent la modération et la magnanimité. C'est aussi par elle que les yeux de notre esprit ont été ouverts, en sorte que nous voyons tout ce qui est au ciel, tout ce qui est sur la terre, l'origine, les progrès, la fin de tout ce qui existe. Id., *Tusculanes*, I, XXVI.

La philosophie est la médecine de l'âme; on ne doit point

réclamer son secours à l'extérieur comme dans les maladies du corps ; mais nous devons employer toutes nos ressources et toutes nos forces pour pouvoir nous guérir nous-mêmes par nous-mêmes. Id., *ibid.*, III.

Philosophie, seule capable de nous guider ! ô toi qui enseignes la vertu et qui domptes le vice ! que ferions-nous, et que deviendrait le genre humain sans ton secours ? C'est toi qui as enfanté les villes pour faire vivre en société les hommes auparavant dispersés. C'est toi qui les a unis, premièrement par la proximité du domicile, ensuite par les liens du mariage, et enfin par la conformité du langage et de l'écriture. Tu as inventé les lois, formé les mœurs, établi une police. Tu nous a procuré la tranquillité de la vie et nous a rassurés sur la crainte de la mort. Id., *ibid.*, V, II.

Réflexions de l'auteur.

La science ne perfectionne que l'intelligence, tandis que la vertu perfectionne l'intelligence et toutes les autres puissances de l'âme. Car la plénitude de la sagesse est de craindre Dieu. Si donc il en est ainsi, quelle est la folie de ceux qui mettent tout leur souci à acquérir la science sans s'occuper en rien de la vertu !

Le crime de Balaam montre bien comme la science est de peu d'utilité sans la charité ; cependant, par une lumière prophétique, lumière qui est au-dessus de toute science, il connut beaucoup d'admirables secrets. Qu'il ait été malgré cela un impie, c'est ce que fait voir l'exécrable conseil qu'il promit de donner au roi, quand il retournait dans sa patrie, conseil par lequel il poussa les enfants d'Israël non-seulement à la fornication, mais encore au crime abominable de l'idolâtrie.

Salomon nous avertit en ces termes : « qu'il ne faut point être sages plus qu'il ne faut, mais être sages avec sobriété. » *Rom.* XII, 3. « Qu'est-il nécessaire à un homme de rechercher ce qui est au-dessus de lui, lui qui ignore ce qui lui est avantageux en sa vie pendant les jours où il est étranger sur la terre et durant le temps qui passe comme l'ombre ? » *Eccle.* VII, 1.

Les paroles suivantes de la sagesse nous montrent ce que c'est

que toute la sagesse humaine et la sagesse divine : « Car encore que quelqu'un paraisse consommé parmi les enfants des hommes, il sera néanmoins considéré comme rien si votre sagesse n'est point en lui. » *Sap.* IX, 6. Plus loin vous trouverez la même sentence en ces termes : « Tous les hommes qui n'ont point la connaissance de Dieu ne sont que vanité. » XII, 1.

L'Apôtre nous avertit « de ne point être sages plus qu'il ne faut, mais d'être sages avec sobriété. » *Rom.* XII, 3. Or contre ceux qui, négligeant « cette sobriété, » agissent avec trop de curiosité dans la recherche des choses divines, il y a ces paroles du Seigneur : « Descendez vers le peuple et déclarez-lui hautement ma volonté, de peur que dans le désir de voir le Seigneur il ne passe les limites qu'on lui a marquées, et qu'un grand nombre d'entre eux ne périsse. » *Exod.* XIX, 21. Il y a donc des limites qui nous sont marquées dans cette science, limites dans lesquelles nous pouvons nous tenir, mais qu'il nous est défendu de passer sous peine de mort. C'est ce que l'Ecclésiastique nous enseigne quand il dit : « Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous, et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces, mais pensez toujours à ce que Dieu vous a commandé, et n'ayez point la curiosité d'examiner la plupart de ses ouvrages. » *Eccli.* III, 22. Plût à Dieu que beaucoup de nos théologiens eussent suivi ce conseil et n'eussent pas mêlé aux choses nécessaires une foule d'autres choses inutiles !

Tout ce qui, parmi les animaux, a des ailes et marche sur quatre pieds est déclaré abominable par la loi. Or nous croyons que sous ce genre de monstres sont désignés ceux qui, ayant des ailes avec lesquelles ils peuvent se livrer à la plus haute philosophie ou s'occuper jour et nuit dans l'Eglise des saintes Ecritures, ne laissent pas cependant de s'adonner de toute leur âme aux choses de la terre, et, comme des hommes du siècle, s'embarrassent dans les affaires du monde.

La chauve-souris était, dans la loi, un animal immonde : elle vole proche de la terre, ne s'élève pas bien haut avec ses ailes, ne vole que le soir, et se sert de ses ailes, en guise de pieds, là où elle veut entrer. Cet animal représente donc par-

faitement ceux qui, doués de la science terrestre, volent près de la terre, comme aussi ceux qui, n'ayant de goût que pour les choses de la terre, ignorent le midi de la connaissance de Dieu : aussi, quand il faut entrer quelque part se servent-ils de leurs ailes en guise de pieds, parce qu'ils tournent vers la terre, c'est-à-dire vers les gains du monde, les ailes de leur science.

C'est une grande preuve de science dans Salomon que d'avoir demandé, quand Dieu lui en eut laissé le choix et lui eut promit de l'exaucer, la sagesse, l'habileté dans le gouvernement et un cœur docile. Le Seigneur approuva si bien cette demande, qu'aussitôt il est dit de ce grand roi : « Le Seigneur agréa donc que Salomon lui eût fait cette demande ; et il dit à Salomon : Parce que vous m'avez fait cette demande et que vous n'avez point désiré que je vous donnasse, ni un grand nombre d'années, ni de grandes richesses, ni la vie de vos ennemis, mais que vous m'avez demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste, j'ai déjà fait ce que vous m'avez demandé, etc. » III *Reg.* III, 10, 11, 12. On voit par ce passage comment la miséricorde de Dieu dépasse même les désirs de ceux qui le prient.

XXXIII.

Eloquence.

Il était venu à Carthage un certain évêque manichéen, nommé Faustus, véritable piége de Satan, et auquel beaucoup se laissaient prendre, fascinés par les charmes de son éloquence. Tout en l'admirant aussi, je savais néanmoins la distinguer des vérités que j'étais avide d'apprendre ; et je regardais moins à la qualité du vase de sa parole qu'aux mets de science que ce célèbre Faustus servait à mon esprit. S. AUGUSTIN, *Confessions*, V, III.

Quand donc Faustus fut arrivé, je trouvai un homme doux et de parole agréable qui me débita avec beaucoup plus de charmes les mêmes contes que les autres n'avaient cessé de me répéter. Mais que faisait à ma soif qu'on me présentât avec infiniment de grâce des coupes d'un plus grand prix ? Depuis longtemps mes oreilles étaient fatiguées de pareilles raisons ; elles ne me parais-

saient ni meilleures, pour être mieux dites, ni plus vraies pour être éloquentes : l'orateur enfin ne me semblait pas plus sage, pour avoir le visage composé et la parole séduisante. Ceux qui me l'avaient annoncé étaient de mauvais juges du mérite, et ils le trouvaient prudent et sage, parce qu'il les charmait par sa parole. J'ai connu une autre espèce de gens qui tenaient même la vertu pour suspecte et refusaient de s'y rendre quand elle leur était exposée dans un langage abondant et poli. Mais déjà, mon Dieu, vous m'aviez instruit par des voies secrètes et merveilleuses, et je crois que j'ai reçu de vous cet enseignement, parce qu'il est vrai, et que nul autre que vous n'enseigne la vérité, de quelque part qu'elle brille à nos yeux. J'avais appris qu'il en est de la sagesse et de la folie comme des aliments bons et mauvais ; toutes deux pouvant être présentées dans un langage élégant ou sans art, comme dans des vases grossiers ou précieux peuvent se servir des mets bien différents. Toutefois, l'impatience avec laquelle j'avais attendu si longtemps Faustus trouvait, il est vrai, quelque satisfaction dans le mouvement et la vivacité de son discours, dans la propriété de son langage et dans sa facilité à trouver les mots les plus propres à revêtir sa pensée. Id., *ibid.*, V, VI.

Bien que je ne songeasse point à apprendre les vérités qu'Ambroise prêchait, et que je ne fisse attention qu'à sa manière de les dire, toutefois avec les paroles que j'aimais venaient à mon esprit les choses elles-mêmes dont j'étais insouciant, et je ne pouvais les séparer. Et tandis que j'ouvrais mon cœur aux charmes de son éloquence, les vérités qu'elle renfermait s'y insinuaient aussi, quoique par degrés. Id., *ibid.*, V, XIV.

Il est très-utile de savoir que l'on doit tout autant préférer les pensées aux mots que l'on préfère l'âme au corps. D'où il suit qu'on doit mieux aimer trouver des sermons plus sages qu'éloquents, comme on doit aussi préférer avoir des amis plus prudents que de belle taille. Id., *Livre sur la manière d'instruire les ignorants*.

Les vers des poètes, la vanité de la sagesse du monde, la pompe des paroles des rhéteurs, tout cela est l'aliment des

démons ; mais pendant que tout cela charme les hommes par sa vanité, que les démons s'emparent ainsi de nos sens par le rhythme harmonieux des vers, ils pénètrent aussi dans l'âme et enchaînent notre cœur. S. Jérôme, *Lettres.*

Il ne convient pas à celui qui discute sur les Ecritures de chercher ses preuves dans Aristote, ni de dériver un petit ruisseau du fleuve de l'éloquence de Cicéron, ni de charmer les oreilles par les phrases sonores et la déclamation d'école de Quintilien. Mais une parole simple, sans apprêt et ne sentant aucun travail, voilà ce qu'il faut à celui qui explique un sens et dévoile les difficultés. Id., *Lettre au pape Damase.*

Voici ce que dit le même saint Jérôme sur la parole de Paulin : son genre d'éloquence est serré et clair, et bien qu'il ait la pureté de Cicéron, cependant il est sententieux. Car, a dit quelqu'un, point d'éloquence là où l'on n'a qu'à louer les mots. En outre il y a de grandes relations dans les choses, et une dépend de l'autre. Quelque sujet que vous ayez donc pris, il est nécessairement la fin de ce qui précède ou le commencement de ce qui suit.

Quand un jeune homme est verbeux et qu'il vise à l'éloquence, s'il est vide de sagesse, regardez-le comme un ennemi de la justice. C'est pour de semblables faux frères que le maître de la morale a dit : « N'imposez les mains trop vite à personne. » S. Bernard, *Livre de la Considération.*

Le meilleur trésor et la grande gloire d'un homme est de mesurer chaque chose en peu de paroles. Hésiode.

Si le génie est la gloire de l'homme, la lumière du génie est l'éloquence. Cicéron, *des Orateurs illustres.*

Il n'y a rien de si incroyable que l'éloquence ne rende probable. Il n'y a rien de si sombre et de si grossier que le beau langage ne fasse briller et ne polisse. Id., *Paradoxes.*

L'homme éloquent diffère extrêmement de l'homme disert. Est disert celui qui, d'après une commune opinion des hommes, peut parler avec assez d'esprit et de clarté auprès de gens médiocres. Est éloquent celui qui, d'une manière plus admirable et avec plus de magnificence, peut développer et orner ce qu'il dit : il renferme dans son esprit et dans sa mémoire toutes les

ressources de tout ce qui concerne l'art de bien dire. Id., *de l'Orateur,* liv. I.

La grandeur de la douleur nous donne une certaine force d'éloquence. Id., *Lettre à Atticus.*

On doit donner le nom d'orateur et de savant à celui qui, par sa parole, peut exposer à la haine de ses concitoyens et faire châtier le crime et la trahison du coupable ; au moyen de son génie, sauver l'innocence et la faire proclamer par les juges; pousser à la gloire un peuple qui s'endort et tombe dans l'atonie; le ramener de ses égarements, enflammer sa colère contre les méchants ou l'apaiser quand il est monté contre les bons ; à celui enfin qui, par sa parole, peut exciter ou calmer dans les esprits toutes les passions que demandent tel sujet ou telle circonstance. Id., *de l'Orateur,* liv. I.

Il y a toujours de la folie à répéter la même chose, à moins que ce ne soit nécessaire. Id., *ibid.*

Le langage doit être plus riche en pensées qu'en mots. Id., *Partitions oratoires.*

Confier ses pensées au papier, sans pouvoir ni les disposer, ni leur donner de l'éclat, ni attacher son lecteur par quelque charme, est le propre d'un homme qui abuse immodérément et de ses loisirs et des belles-lettres. Id., *Tusculanes,* I.

La composition est le meilleur auteur et le meilleur maître pour former à l'art de la parole. Id., *de l'Orateur,* I.

Il n'y a rien qui charme plus le lecteur que le récit des changements des temps et des vicissitudes de la fortune; changements et vicissitudes qui, si nous ne devons pas désirer d'en faire l'expérience, sont cependant agréables quand on en lit l'histoire. Id., *ibid.*

Marc-Antoine, que nos pères ont mis au premier rang des orateurs, esprit naturellement plein de sagacité et de finesse, déclare, dans le seul livre qu'il ait laissé, qu'il a souvent rencontré le parleur habile, mais jamais l'homme éloquent. Sans doute il avait l'esprit frappé d'une certaine forme d'éloquence qui ne s'offrait à lui qu'en abstraction, jamais en réalité. Id., *de l'Orateur, à Brutus,* V.

Dans le discours comme dans la vie, rien de plus difficile que ce qu'il convient de voir. Id., *ibid.*

De même qu'aucune matière, si facile qu'elle soit à s'enflammer, ne peut prendre feu qu'en l'approchant du feu, de même aucun esprit, si disposé qu'il soit à saisir la force de l'éloquence, ne peut être enflammé s'il ne rend l'approche d'un orateur plein de feu et d'ardeur. Id., *de l'Orateur,* II.

De même que les femmes semblent ne sentir bon que quand elles ne sentent rien, de même le langage est plus orné par cela même qu'il néglige les ornements. Id., *Lettres à Atticus.*

On reprochait à Socrate son langage grossier : « C'est vrai, dit-il, mon langage est grossier, mais vous, ce sont vos mœurs qui le sont.

Théocrite de Chios écoutant un poète ridicule qui récitait ses vers, fut requis de dire quels étaient ceux qui lui plaisaient : « Ceux que vous avez perdus, lui répondit-il. »

On demandait à Démosthène comment il était devenu orateur : « En usant plus d'huile que de vin, répondit-il. »

L'ourse met au monde des petits informes qu'elle façonne à force de les lécher ; de même c'est à un soin de tous les jours qu'il convient de façonner et de polir les produits inachevés de l'esprit. Aristote.

La mémoire est le trésor où toutes choses sont renfermées ; si on ne l'établissait gardienne des choses ou des pensées que l'on a découvertes et conçues, nous sentons bien que tout, si beau qu'il soit, périrait dans l'orateur. Id., *de l'Orateur,* I.

Réflexions de l'auteur.

« Le discours agréable est comme un rayon de miel ; c'est la douceur de l'âme et la santé des os. » *Prov.* xvi, 24. Or le même Salomon nous indique à quelle source il faut de préférence prendre ce charme du discours quand il nous dit un peu avant : « Le cœur du sage instruira sa bouche, et il répandra une nouvelle grâce sur ses lèvres. » *Ibid.*, 23. D'un cœur éclairé par les rayons de la lumière divine et de la charité coulent en effet les paroles de feu des divins préceptes, de sorte que l'homme pieux

peut dire avec le Prophète : « Mon cœur a laissé échapper une excellente parole. » *Ps.* XLII. Car l'âme des justes, rassasiée du festin du divin Esprit, laisse ordinairement échapper de l'abondance de son cœur des paroles de sagesse.

La sentence suivante, admirable et divine, du roi Salomon, porte contre ceux qui, négligeant la vie et l'étude de la sagesse, passent toute leur vie à polir leur langage : « Celui qui ne cherche que des paroles n'aura rien ; mais celui qui a de l'esprit sauvera son âme, et comme il conserve la prudence il trouvera des biens. » *Prov.* XIX, 7, 8. Or il dit : « Celui qui ne cherche que des paroles, » pour que l'on comprenne que cette étude n'est blâmable qu'autant que l'on néglige la véritable sagesse.

Salomon fait en ces termes l'éloge de la savante éloquence : « On trouve assez d'or et assez de perles; mais les lèvres savantes sont un vase précieux. » *Prov.* XX, 15. « Le son des flûtes et de la harpe font une agréable harmonie; mais la langue douce passe l'une et l'autre. » *Eccli.* XL, 21.

David prépara avec les dépouilles des nations ce qui était nécessaire à la construction du temple. De l'airain que Salomon prit aux villes d'Adadezer, Salomon en fit des vases d'airain, des colonnes et un autel. Cela paraît vouloir signifier que les colonnes et l'autel de l'Eglise, c'est-à-dire ses prêtres et ses docteurs ont été, pour la soutenir et la défendre, instruits dans les études et les belles-lettres des Gentils. C'est ce que montrent aisément saint Jérôme, saint Cyprien, saint Basile et autres Pères qui connaissaient à fond la littérature des païens.

XXXIV.

Le bien.

Il y a trois espèces de biens : le premier est celui de l'âme, le second celui du corps, et le troisième celui des autres. CICÉRON, *Tusculanes,* III.

Il n'y a de bon que ce qui est honnête; il n'y a de mauvais que ce qui est honteux. Id., *Lettres à Atticus.*

Tous les objets qui peuvent exciter les désirs de l'homme se

divisent en trois genres; il en est trois aussi des objets qu'il doit éviter. En effet, les uns, forts de leur secrète puissance, nous attirent à eux moins par l'attrait des charmes qu'ils nous offrent que par l'ascendant de leur dignité; telles sont la vertu, la science, la vérité. On désire les autres choses plutôt par intérêt et pour leur utilité que pour elles-mêmes; telles sont les richesses. D'autres, enfin, qui participent des deux premières, nous séduisent par leur dignité naturelle et par une apparence d'utilité qui leur donne un nouveau prix : comme l'amitié, une bonne réputation. Id., *de l'Invention*, II, LII.

Il y a deux espèces d'hommes : l'une, ignorante et grossière, qui préfère toujours l'utilité à l'honnêteté; l'autre, éclairée et polie, qui préfère avant tout son honneur. On parlera donc à ceux-ci de considération, d'honneur, de gloire, de bonne foi, de justice et de vertu; à ceux-là, d'intérêt, de profits, de bénéfice et même de volupté, laquelle est la plus grande ennemie de la vertu, et n'est qu'une fausse et misérable imitation du bonheur, mais que les hommes grossiers recherchent avec ardeur, qu'ils préfèrent non-seulement à l'honnêteté, mais encore au nécessaire; dont on doit enfin faire l'éloge quand on veut conseiller, persuader cette espèce d'hommes. Id., *Partitions oratoires*, XXV.

XXXV.

Nature.

Un loup change de poil et non pas de nature.

Vous ne ferez jamais marcher droit une écrevisse.

La nature nous montre par une foule de signes ce qu'elle veut, ce qu'elle cherche, ce qu'elle désire; cependant, je ne sais comment, nous devenons sourds, et nous n'entendons point ses avertissements. CICÉRON, *Dialogue sur l'Amitié*.

Véritablement s'il avait plu à la nature de nous rendre tels que nous eussions pu la contempler elle-même et la prendre pour guide dans le cours de notre vie, nous n'aurions besoin ni de savoir, ni d'étude pour nous conduire. Mais elle n'a donné à l'homme que de faibles rayons de lumière. Encore sont-ils

bientôt éteints, soit par la corruption des mœurs, soit par l'erreur des préjugés qui obscurcissent entièrement en lui cette lueur de la raison naturelle. Ne sentons-nous pas, en effet, au dedans de nous-mêmes, des semences de vertu qui, si nous les laissions germer, nous conduiraient naturellement à une vie heureuse?

Mais à peine a-t-on vu le jour qu'on est livré à toutes sortes d'égarements et de fausses idées. On dirait que nous avons sucé l'erreur avec le lait de nos nourrices; et bien que nos parents commencent à prendre soin de notre éducation et qu'ils nous donnent des maîtres, nous sommes bientôt tellement imbus d'opinions erronées qu'il faut enfin que la vérité cède au mensonge et la nature aux préventions. Id., *Tusculanes*, III, I.

En toute science, peu de chose sont les préceptes de l'art si l'on n'y joint une grande assiduité dans la pratique. Id., *Lettres.*

XXXVI.

Habitude.

J'étais retenu non plus dans les fers étrangers, mais dans ceux de ma volonté. L'ennemi s'était emparé de mon vouloir, et il m'en avait fait une chaîne avec laquelle il me tenait attaché. Car la volonté pervertie produit la passion; l'asservissement à la passion produit l'habitude, et quand on ne résiste pas à l'habitude, celle-ci devient une nécessité. Ainsi comme d'autant d'anneaux entrelacés, s'était formée cette chaîne qui nous retenait dans un dur esclavage. Cependant déjà naissait en moi une volonté nouvelle de vous rendre un culte désintéressé et de jouir de vous, ô mon Dieu, qui êtes la seule jouissance véritable et solide; mais cette volonté était trop faible encore pour renverser l'autre que l'habitude avait fortifiée. Ainsi deux volontés, l'une ancienne, l'autre nouvelle, l'une charnelle, l'autre spirituelle, se combattaient en moi, et cette lutte déchirait mon âme.

Ainsi je comprenais, par ma propre expérience, ce que j'avais lu quelque part, « que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit à ceux de la chair. » Ces désirs opposés, c'était bien moi qui les formais également; mais il y avait plus de moi

dans ceux que je jugeais bons que dans ceux qui me semblaient mauvais. Dans ces derniers même, je n'étais presque rien pour rien, puisque, en grande partie, je les souffrais plutôt malgré moi que je ne les concevais par ma propre volonté. Cependant, si l'habitude avait pris cet empire sur moi, c'était bien ma faute, puisque volontairement je m'étais laissé entraîner là où je ne voulais pas. Or qui pourrait se plaindre de ce que le pécheur porte la juste peine de son péché. S. AUGUSTIN, *Confessions,* VIII, v.

La loi de péché est cette force de l'habitude qui entraîne l'esprit et le retient captif malgré lui, à bon droit cependant, puisque c'est volontairement qu'il s'y est laissé aller. Id., *ibid.*

Quand Pontitien eut achevé son récit et réglé l'affaire qui l'amenait, il se retira. Seul alors avec mes pensées, que ne me dis-je point à moi-même? De quels vifs reproches n'ai-je pas, pour ainsi dire, flagellé mon âme, afin qu'elle me suivît dans les efforts que je faisais pour aller à vous? Et elle résistait; elle refusait de marcher et ne s'excusait plus. Toutes les raisons étaient épuisées et réfutées; il ne lui restait qu'une frayeur silencieuse, et elle redoutait comme la mort d'être arrêtée dans le cours de ses habitudes où elle se consumait mortellement. Id., *ibid.,* VIII, VII.

Je ne me pressais pas de jouir de mon Dieu; votre beauté m'attirait à vous, mais bientôt j'étais entraîné loin de vous par mon poids, et je me précipitais dans ces désordres en gémissant. Ce poids était mes habitudes charnelles. Id., *ibid.,* VII.

Il y a une certaine détresse à vouloir se relever d'une mauvaise habitude et à ne pas le pouvoir; à tendre, par ses désirs, aux biens d'en haut, et à rester terre à terre par ses actions; à prendre les devants de cœur et à ne pas suivre de corps; à souffrir, en un mot, mille contradictions de la part de soi-même. S. GRÉGOIRE, *Morales,* XXVI, XXXI.

Réflexions de l'auteur.

La nécessité suit d'ordinaire l'habitude, dont l'influence est des plus grandes en bien ou en mal. De là ce mot de Florus : « Dieu est la plus ancienne chose; l'espace, la plus grande; l'esprit, la plus rapide; la nécessité, la plus forte; le temps, la plus pru-

dente. » « La nécessité, dit Cicéron, force à prendre ailleurs ce que vous n'avez pas. » De là aussi ce mot : « La faim est un maître qui apprend bien des choses ; » et cet autre aussi juste : « La nécessité est un trait à longue portée. »

L'habitude me paraît ressembler à ces nouveaux impôts que les rois imposent aux peuples, lorsque la nécessité de quelque guerre ou d'une construction publique vient à les presser ; souvent ils n'en restent pas moins, une fois que la cause qui les a amenés a cessé. C'est encore comme quelqu'un qui, souffrant d'une longue maladie, s'est habitué à manger de la viande : une fois rendu à la santé, à peine peut-il revenir à son ancien genre de vie. Ou encore comme celui qui, pressé par la nécessité et la misère, a mis tous ses soins à amasser de l'argent ; dès qu'il est arrivé à un sort plus heureux, la force de l'habitude fait qu'il conserve les mêmes goûts. Il arrive de là que ce qui avait d'abord été une nécessité devient ensuite, par l'habitude, une volonté. Il en fut ainsi pour les enfants d'Israël : d'abord menés captifs et malgré eux à Babylone, ils changèrent ensuite, par l'habitude qu'ils prirent de cette vie, leur exil en patrie et leur captivité en une servitude volontaire. La force de l'habitude est donc bien grande, que l'on s'accoutume soit au vice soit à la vertu.

On peut conclure de la force de l'habitude par l'exemple suivant : On amena un jour des Indes une femme d'un âge avancé ; après avoir passé trente ans dans notre pays, c'est à grand'peine si elle comprit notre langue, bien que cependant celles qui viennent de ce pays dans l'âge de l'adolescence, au bout d'une année parlent cette même langue aussi parfaitement que si elles avaient pris naissance chez nous. Or d'où vient cela, sinon de la force d'une longue habitude qui ne peut qu'à grand'peine désapprendre ce à quoi elle s'est accoutumée longtemps. On peut aussi conclure de là combien est difficile la conversion de ceux qui se sont accoutumés au péché. « Si un Ethiopien peut changer sa peau ou un léopard la variété de ses couleurs, vous pourrez aussi faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à faire le mal. » *Jerem*. XIII, 23.

Ajoutez à cela que, bien qu'il y ait double moyen pour l'homme

de se convertir à Dieu, et que par conséquent personne ne manque de secours suffisants, cependant plus on se sera longtemps habitué au mal, plus on se relèvera difficilement de son péché. Le secours reste le même, il est vrai : mais comme, d'après le prophète Zacharie, le péché, à cause de sa gravité, est comparé à une masse de plomb, il s'ensuit qu'autant de péchés l'on commet, autant on se charge de masses de plomb. Or plus la charge sera lourde, plus difficilement, chargé que l'on sera d'un si grand fardeau, se relèvera-t-on du péché, à moins par hasard qu'on ne fasse les plus grands efforts. Mais il est rare, comme le remarque je ne sais plus quel auteur traitant cette matière, que l'homme déploie en cela la somme entière de ses forces et de sa puissance.

XXXVII.

Vie.

Vivre, pour nous, n'est-ce pas tous les jours sortir de la vie? Car dans le passage des langes à l'enfance, de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la jeunesse, de la jeunesse à la vieillesse, et de cette dernière à la mort, dans ce cours de la vie présente, tous ces accroissements ne servent même qu'à nous pousser à notre perte. S. Grégoire, *Morales*.

Ceux-là aiment la vie de la chair comme si elle devait toujours durer qui ne considèrent pas combien grande est l'éternité de la vie suivante : et en ne faisant point attention à la stabilité du monde à venir, ils regardent cet exil comme la patrie, ces ténèbres comme la lumière, cette course comme le lieu du repos. Id., *ibid.*

Notre vie est semblable à quelqu'un qui navigue et qui avance toujours, tout en restant debout, en s'asseyant ou en se couchant, parce que c'est l'impulsion du vaisseau qui le conduit. Il en est donc de même de nous : soit que nous luttions ou que nous dormions, soit que nous nous taisions ou que nous marchions, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, tous les jours les instants du temps nous conduisent à notre fin. Id., *Collection de lettres*.

Tous les jours de la vie sont autant de démarches qui conduisent vers la fin. On souhaite qu'un temps succède à un autre, et comme celui qui est arrivé ne peut s'arrêter, on perd autant de jours de sa vie que Dieu en accorde aux désirs. Id., *ibid.*, VII, XII.

C'est avec beaucoup de raison que Job dit : « Attendez un peu ; » parce que comme ce qui suit, n'étant point borné, est immense, de même tout ce qui finit est très-peu de chose. Et en effet nous ne devons pas trouver fort long ce qui, par le cours de sa durée, tend continuellement à n'être plus, et dont les moments qui composent cette durée ne se succèdent les uns aux autres que pour la faire finir. Id., *ibid.*, VII, XX.

On dit que la vie de l'homme est une *milice,* parce qu'elle est comme devenue elle-même ce qu'elle souffre. Id., *ibid.*, VIII, III.

Il est impossible que les méchants perdent l'espoir de vivre, lors même qu'ils perdent la vie. Ils sont déjà sur le point d'être condamnés par l'arrêt irrévocable du souverain Juge, et cependant ils songent encore à posséder quelque chose sur la terre. Car les cœurs endurcis s'imaginent toujours que leur mort est éloignée, lors même qu'ils en ressentent les approches. Ainsi l'âme réprouvée sortant de son corps mortel, demeure attachée par un amour si déréglé aux biens présents, que quand on la conduit au dernier supplice, elle ne sait pas encore où on la mène. Les âmes saintes, au contraire, aspirent de toutes leurs forces à l'éternité, lors même que leur vie présente est le plus accompagnée des avantages de la fortune. Elles jouissent de la santé de leurs corps, sans y mettre leur confiance et s'y arrêter. Elles ne ressentent aucun mal qui leur donne sujet d'appréhender une mort prochaine, et elles ne laissent pas de l'envisager à chaque moment comme si elle était présente ; parce que, considérant cette vie comme s'écoulant toujours insensiblement, elles n'y établissent jamais leur espérance. Id., *ibid.*, VIII, XI.

Comme les soulagements que l'homme recherche dans une incommodité, lui en causent une autre, le remède de ses maux lui devient un nouveau mal qui l'entretient dans une langueur et

une misère continuelle. En effet, tous ces soulagements que nous allons chercher contre les incommodités de cette vie, ne sont-ce pas comme des remèdes contre les maux qui l'affligent? Mais ce qu'il y a de plus déplorable est que le remède même se change en un nouveau mal, puisque dès là que l'on s'en sert souvent, on s'en trouve encore plus gravement incommodé. Id., *ibid.*, VIII, XXII.

Si nous rappelons le passé à notre souvenir, nous reconnaissons manifestement avec quelle rapidité fuit même ce que nous possédons. Id., *ibid.*, VIII, XXVI.

Les choses qui nous paraissent longues à venir, finissent tout à coup quand elles viennent. Id., *ibid.*, IX, XVII.

« Moi qui ne serai que pourriture et qui deviendrai comme un vêtement mangé devers. » *Job.* XIII, 28. De même qu'un vêtement est mangé des vers qui naissent de lui ; de même l'homme a au dedans de lui la pourriture qui le consume, et cela insensiblement et sans qu'il s'en aperçoive. Id., *ibid.*, XI, XXV.

« L'homme est né de la femme, etc. » *Job.* XIV, 1. C'est comme s'il disait : Quelle force peut avoir en lui, celui qui est né de la faiblesse? Id., *ibid.*, XI, XXVI.

« L'homme vit très-peu de temps. » *Job.* XIV, 1. Le châtiment de l'homme est ici exprimé en peu de mots, puisqu'il a des bornes resserrées pour la vie, et qu'il en a de très-larges pour le malheur. Tout ce que nous faisons est en effet châtiment et misère. Id., *ibid.*, XI, XXVI.

« Il fuit comme l'ombre. » *Job.* XIV, 2. Le soleil étant dans une course et une instabilité continuelle aussi bien que l'ombre, pourquoi compare-t-on l'homme plutôt à l'ombre qu'au soleil, sinon parce que l'homme, en perdant l'amour de son Dieu, a en même temps perdu toute la chaleur de son âme, et qu'il ne lui est plus resté que le froid et la glace de l'iniquité? Id., *ibid.*, XI, XXVII.

« Il ne demeure jamais dans un même état. » *Job.* XIV, 2. Vivre, pour nous, n'est pas tous les jours sortir de la vie? Car c'est par ses accroissements que la vie s'en va vers sa fin : et plus la vie est prolongée, plus la mort approche. Avant le

péché, au contraire, les temps passaient, et l'homme demeurait stable. Id., *ibid.*, XI, XXVII.

Si nous jetons les yeux sur tout ce qui s'est écoulé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, nous reconnaîtrons facilement combien courte est la durée de ce qui a pu finir. Et en effet, quand nous supposerions qu'un homme eût vécu depuis la création du premier homme jusqu'à ce jour, et que cette vie qui paraît si longue vînt à finir; il faudrait avouer que tout ce qui en serait passé ne serait plus rien. Cette même vie ne serait non plus rien dans l'avenir, puisque toute sa durée serait passée. Où est donc ce temps qui semblait si long; puisque tout ce qui le composait depuis son premier commencement jusqu'à sa fin, est aussi entièrement consumé que s'il n'avait jamais duré, non pas même pour quelques moments? Id., *ibid.*, XV, II.

Les hypocrites croient que la gloire de ce monde est de longue durée, tant qu'ils la possèdent, mais ils comprennent que c'est court quand ils la perdent : car il leur est à la fin montré que ce qu'ils ont aimé, n'est rien. La joie passe, la peine reste, et le motif persiste, quand l'objet n'est déjà plus. Id., *ibid.*

« L'hypocrite s'évanouira comme un songe dont on a perdu le souvenir, et il disparaîtra comme un fantôme que l'on voit durant la nuit. » *Job.* XX, 8. Car un fantôme montre en image ce qu'il n'a point en réalité. C'est aussi comme un songe, parce que pendant que l'hypocrite croit tenir la gloire et l'honneur, il les perd aussitôt. Id., *ibid.*, XV, XIII.

Les impies ont été emportés par une mort précipitée, et le déluge les a renversés jusqu'aux fondements. » *Job.* XXII, 16. Dieu qui nous a créés, n'ordonne pas seulement de tout ce qui doit nous arriver pendant cette vie, mais il en a réglé aussi le terme selon les mérites de chacun. Et si l'on dit que Dieu ajouta quinze ans à la vie du roi Ezéchias, c'est qu'il le fit vivre quinze ans de plus qu'il ne l'avait mérité par ses actions. « Ils ont été enlevés avant le temps, » parce que tous ceux qui aiment la vie présente, se la promettent toujours plus longue qu'elle ne l'est en effet. De sorte que, quand la mort vient les surprendre, elle coupe et retranche d'un coup imprévu le cours d'une vie que, dans leurs

pensées, ils s'étaient vainement figurée être de longue durée. Id., *ibid.*, XVI, vi.

L'homme endurait les supplices et les peines de sa faute sans les connaître, de sorte qu'il prenait cet exil pour sa patrie, et tout accablé qu'il était sous le poids de cette corruption, il ne laissait pas d'y trouver sa joie. Mais Dieu s'étant fait homme, a fait rentrer l'homme en soi-même, en sorte qu'il a découvert la perte qu'il avait faite, et a commencé à déplorer la peine de l'aveuglement qu'il endurait. Quand il vit ce qu'il lui fallait aimer, il comprit ce qu'il devait regretter, et il en ressentit l'amertume du mal qu'il souffrait, quand il vint à découvrir la douceur du bien qu'il avait perdu. Id., *ibid.*, VII, i.

Celui qui ne peut encore atteindre aux biens de la céleste patrie ne peut non plus apercevoir, comme ils sont, les maux de la vie présente. Id., *ibid.*, XXIII, xxi.

Bien souvent c'est dans ce qui semble fait pour le repos et la tranquillité, que l'on trouve par un dessein miséricordieux de la Providence, une épreuve plus pénible et plus douloureuse. Si, dans ce temps de pèlerinage, la vie des élus est exposée aux afflictions, c'est pour qu'ils ne prennent pas pour la patrie ce qui n'en est que le chemin. Id., *ibid.*, XXIII, xxiii.

Vivre pour mourir, c'est aller à la mort, et plus le temps avance, plus on est près de sa perte. La durée de notre vie commence à être d'autant plus courte qu'elle a commencé à être plus longue. Id., *ibid.*, XXV, i.

Le premier homme demeurait avec d'autant plus de fermeté, qu'il était uni avec plus d'amour à Celui qui demeure sans jamais passer. Mais une fois qu'il eut offensé son Créateur, il commença à courir et à passer avec le temps, et en passant ainsi, il connut ce qu'il aurait été, s'il fût toujours demeuré ferme. Et nous, nous tenons, comme de malheureux rejetons, de l'amertume de cette racine. Id., *ibid.*, XXV, ii.

Dans le malheur, je désire la prospérité; et quand je suis heureux, je crains le malheur. Quel est donc entre ces deux états, le juste milieu où la vie de l'homme ne soit pas une perpétuelle épreuve? Malheur, oui malheur, aux prospérités du monde qui

réveillent la crainte de l'adversité et les séductions corruptrices de la joie? Malheur, oui, trois fois malheur aux adversités du siècle qui suscitent les regrets et les désirs de la prospérité! Car l'adversité est dure à supporter, et c'est le naufrage de la patience. La vie de l'homme sur la terre est-elle donc une épreuve continuelle, un combat sans trève? S. AUGUSTIN, *Confessions,* XXVIII.

Seigneur, que la vie que je mène ici-bas m'est insupportable, et que les maux qui accompagnent mon exil me semblent amers! Cette vie est une vie triste et malheureuse, une vie sujette à mille dangers et à mille chutes, une vie remplie de troubles et d'incertitudes, une vie d'affliction et de peine, une vie d'accablement et de confusion, une vie qui est le règne des superbes et des impies, une vie qui n'est accompagnée que de disgrâces et de maux, une vie qui mérite moins le nom de vie que celui de mort, puisque vivre de cette manière, n'est autre chose que mourir à chaque moment, non d'une seule mort, mais d'une infinité de morts que nous ressentons successivement dans toutes les défaillances et dans tous les changements qui nous arrivent.

Nous serait-il en effet bien possible de donner ce nom à la vie infortunée que nous traînons ici-bas? Et peut-on dire, que nous jouissions de la vie, et qu'elle anime un corps que la plénitude des mauvaises humeurs étouffe tous les jours, que les douleurs affaiblissent, que les ardeurs de la fièvre dessèchent, que la corruption de l'air altère, que l'excès des aliments gonfle et que l'abstinence amaigrit? Est-ce vivre que d'être sujet aux révolutions d'une infinité de passions malheureuses? La joie dissipe notre cœur, et la tristesse le resserre; le travail nous énerve et le repos nous amollit; les soins les plus légers nous remplissent de troubles, et la plus faible apparence de bonheur nous jette dans la témérité; la prospérité nous élève, et l'infortune nous accable; l'indigence nous désespère, et l'abondance nous pervertit; la jeunesse nous rend indiscrets et insolents, et la vieillesse nous rend timides et lâches; la mort enfin nous vient saisir avec fureur et nous sépare cruellement de tout ce qui fait l'objet de notre amour; la vie, dans ce funeste moment, s'évanouit et se

dissipe, et elle ne laisse pas plus de traces et de vestiges après elle que si elle n'avait jamais été.

Une malheureuse expérience cependant ne laisse pas de nous faire connaître que cette vie mourante ou plutôt cette mort vivante, quoique accompagnée de toutes les lumières que l'on vient de déduire, et d'une infinité d'autres qu'il est impossible de marquer, ne laisse pas de surprendre par ses charmes trompeurs et d'abuser par ses vaines promesses la plupart du monde; et que bien qu'il n'y ait que de l'amertume dans ses douceurs et que des mensonges dans ses promesses, et qu'elle soit reconnue pour très-misérable par ceux-mêmes qui sont le plus malheureusement engagés dans son amour, elle ne laisse pas pour ainsi dire, d'enivrer une troupe innombrable de fous qui sont surpris par l'éclat de la coupe d'or qu'elle leur présente. Heureux ceux qui rejettent ses caresses, qui ont du mépris pour ses joies dont la durée est si courte, qui s'éloignent de son amitié qui est si infidèle, et qui ont une juste crainte, qu'ayant été séduits par les tromperies et par les artifices de cette malheureuse, ils ne soient si infortunés que de périr avec elle! Id., *Méditations*, XXI.

Moi homme, que je suis malheureux! L'homme, dis-je, né de la femme, ne vivant que peu de temps est rempli de misères; l'homme, dis-je, fait semblable à la vanité, comparé aux bêtes sans raison, leur est déjà devenu semblable. Que suis-je donc encore? Un abîme de ténèbres, une terre misérable, un enfant de colère, un vase propre à l'ignominie, enfanté par l'impureté, vivant dans la misère, devant mourir dans les angoisses. Hélas! misérable, que suis-je? Hélas! plus tard, que deviendrai-je? un vase d'ordure, un vase de pourriture, rempli d'infection et d'horreur, aveugle, pauvre, nu, sujet à mille besoins, ignorant mon entrée dans la vie et ma sortie, misérable et mortel. Mes jours passent comme l'ombre, ma vie s'évanouit comme l'ombre, légère; semblable à la fleur de l'arbre elle croît et ausitôt elle se fane, aujourd'hui elle est fleurie et aussitôt elle se déssèche. Ma vie, dis-je, oui ma vie est tellement fragile, ma vie est tellement caduque que, plus elle avance, plus elle court à la mort; la vie est trompeuse et pleine d'ombre, pleine des piéges de la mort.

Maintenant, je me réjouis. Aussitôt la tristesse s'empare de moi; maintenant je suis plein de vigueur, et déjà la maladie me mine : maintenant je vis, au même instant la mort me frappe ; si je parais heureux, toujours je n'ai que des malheurs ; si je ris, au même instant je pleure. Ainsi, tout est soumis au changement, de telle sorte que rien ne reste une seule heure dans le même état. Tantôt la crainte, tantôt la frayeur ; ici la soif, là la faim ; aujourd'hui le chaud, demain le froid, une langueur qui déborde de tout mon être, puis la cruelle mort, la mort qui, chaque jour, de mille manières, emporte inopinément les hommes. Elle tue celui-ci par les fièvres, elle accable celui-là de douleurs ; elle consume celui-ci par la faim, dessèche celui-là par la soif ; elle étouffe l'un sous les eaux, et fait périr l'autre par la corde. Les flammes dévorent celui-ci, et la dent des bêtes dévore celui-là. Elle fait périr l'un par le fer, jette la corruption dans un autre par le poison, ou par une terreur soudaine pousse un troisième à mettre fin lui même à sa misérable vie. Puis, pardessus tout cela, nouvelle et plus grande misère encore! Car, quoiqu'il n'y ait rien de plus assuré que la mort, l'homme cependant ignore sa fin.

Ne sont-ils pas mauvais les jours que nous passons dans la corruption de cette chair et au milieu de si grandes angoisses? ces jours où tout plaisir est faux, où la joie n'a point de sécurité, où la crainte nous torture, où la passion est avide et la tristesse pleine de sécheresse? Oh! qu'ils sont mauvais ces jours! et cependant on prie Dieu pour vivre longtemps. Mais qu'est-ce que vivre longtemps, sinon être longtemps torturé. S. Augustin.

Qu'y a-t il de plus misérable que nous qui sommes comme jetés dans cette vie, nus et dépouillés de tout, fragiles de corps, inconstants de cœur, faibles d'esprit, anxieux et irrésolus, négligents pour le travail, enclins aux voluptés. S. Ambroise.

Cette vie est remplie de maux si grands que, près d'elle, la mort est regardée comme un remède et non comme un châtiment. Dieu, en effet, ne l'a rendue si courte qu'afin de faire, par la brièveté de son temps, donner un terme à ces angoisses que le bonheur ne pouvait ni vaincre ni ôter. Id., *Sermons*.

Il nous faut manger notre pain en travaillant et à la sueur de notre front. Tout homme qui naît et qui est reçu dans l'*hôtellerie* de ce monde commence par des larmes, et quand il ne sait encore rien et ignore toutes choses, cependant une certaine providence naturelle lui a déjà appris à pleurer et à gémir, afin que son âme, quoique ignorante dans ses commencements, atteste les anxiétés et les peines de la vie mortelle dans laquelle elle vient d'entrer. S. CYPRIEN, *Sermon sur la patience.*

Jamais les biens n'égalent les maux, même quand ils paraissent en nombre égal; et aucune joie ne peut compenser la plus petite douleur. PLINE.

L'âge s'enfuit, et la santé est une chose bien fragile.

Vivre agréablement, c'est seulement vivre.

Une plus longue vie est un long malheur.

La plus grande partie des hommes meurent d'attente.

Le meilleur est de ne pas naître, ou de mourir au plus vite.

Une abondance de biens ne peut être aussi agréable qu'un sage départ de la vie. CICÉRON, *Tusculanes,* I.

On ne peut regarder comme de longue durée ce en quoi il y a une fin. Or lorsque cette fin est venue, tout plaisir doit être compté pour rien, parce qu'ensuite il est pour être nul. Id., *Discours pour Marcellus.*

Rien sur la terre qui soit toujours dans sa fleur; l'âge succède à l'âge. Id., *Philippiques,* II.

O trompeuse espérance des hommes! fortune inconstante! vains efforts que nous faisons! tout cela, souvent, se brise et tombe au milieu de sa course et s'abîme dans le port avant même d'avoir pu le voir. Id., *de l'Orateur,* III.

Fortune volage! comme tout passe vite de la joie et du plaisir au deuil et aux larmes! Id., *Discours pour Sylla.*

Misérable condition de la vie! elle qui ne demeure dans la joie et le plaisir qu'autant que le demande le caprice de la fortune. Id., *Avant de partir pour l'exil.*

Réflexions de l'auteur.

Notre vie ressemble au soleil qui, tout en se mouvant avec une rapidité extrême, paraît cependant immobile à ceux qui le regardent. C'est ainsi que notre vie, bien qu'allant à la mort à chaque moment, semble cependant s'arrêter longtemps. Il est évident par là que non-seulement elle est courte, mais encore trompeuse, puisque étant de très-peu de durée elle paraît longue.

On connaît l'histoire de l'éphémère, insecte à quatre pattes et à quatre ailes, qui naît près de l'Hippanys, fleuve du Bosphore, et qui ne vit que du matin jusqu'au soir, circonstance d'où il tire son nom. Petit le matin, insecte parfait à midi, vieux le soir, il meurt au coucher du soleil, de sorte que la nature semble lui avoir donné beaucoup plus de temps pour naître que pour jouir de la vie. Aussi, doit-on admirer ici la grande prévoyance du Créateur qui, dans un insecte à vie si courte, a mis tant de ressources et tant de moyens; car il voit, il entend, il vole, il marche. Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans ce petit être, c'est que devant vivre si peu de temps il n'en met pas moins de soins à se procurer ce qui est nécessaire à sa vie d'un instant, que s'il devait vivre aussi longtemps que les autres animaux. L'homme se rirait de ce soin en comparant la brièveté de la vie de cet insecte avec la durée de la vie humaine. Mais enfin, cette vie humaine est bien plus courte encore, comparée à celle des anges. Pourquoi donc les anges n'auraient-ils pas lieu de moins s'étonner ou d'avoir moins pitié de nous, en nous voyant mettre tant de soins et déployer tant de sollicitude pour nous procurer des ressources et amasser des richesses qui ne nous seront nécessaires que pour un espace si court de temps? C'est donc avec raison que l'Apôtre dit : « Voici ce que j'ai à dire, mes frères, le temps est court. Ainsi, que ceux-mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas..... Car la figure de ce monde passe. » I *Cor*. VII, 29, 31.

De même que ceux qui sont nés dans l'esclavage ne sentent pas le malheur de la servitude comme ceux qui, de libres, sont

devenus esclaves; de même nous, qui sommes nés au milieu des misères de cette vie et sans avoir senti le bonheur dans lequel furent créés nos premiers parents, nous ignorons ce qu'est le malheur par la raison que nous ne savons ce qu'est le bonheur. Bien plus, comme il est dit au livre de la Sagesse, « vivant dans une ignorance aussi nuisible que la plus funeste guerre, nous donnons le nom de paix à des maux si grands et en si grand nombre. » XIV, 22.

« La vie de l'homme, même la plus longue, n'est que de cent ans; ce peu d'années, au prix de l'éternité, ne sera considéré que comme une goutte de l'eau de la mer, ou comme un grain de sable. C'est pourquoi le Seigneur les attend avec patience et il répand sur eux sa miséricorde. » *Eccli.* XVIII, 8, 9.

Les misères, la vanité et la brièveté de la vie sont développées dans le psaume XXXVIII. Au lieu de : « Voici que vous avez mis à mes jours une mesure fort bornée, » un autre traduit : « La mesure que vous avez marquée à mes jours n'est que de quatre doigts, et le temps que j'ai à vivre est devant vous comme un néant. En vérité, tout homme qui vit n'est que vanité. » Ailleurs, le Prophète avait dit que l'homme était devenu semblable à la vanité; ici, comme si c'était peu encore, il dit qu'il est « tout vanité. » La grâce de Dieu, en effet, une fois mise de côté, qu'y a-t-il dans l'homme qui ne soit de la dernière brièveté, de la dernière misère et de la plus complète vanité? En vain affiche-t-il en dehors une certaine apparence de bonheur; au dedans, non-seulement il est vide de ce bonheur; mais de plus il est rempli, jusqu'au comble, de toute espèce de misères et d'afflictions. C'est ce que le Psalmiste indique, quand il ajoute : « En vérité, l'homme passe comme une image; » parole à laquelle ressemble celle de l'Apôtre que nous avons déjà citée : « La figure de ce monde passe. » Il montre par là qu'on ne peut trouver dans ce monde aucun bien solide et véritable, mais que tout n'y est qu'ombres légères, images d'objets, et non des réalités. C'est cependant pour des misères de cette sorte que les hommes se font la guerre entre eux; folie à laquelle le Prophète fait ensuite allusion, en disant : « Et néanmoins, il ne laisse pas de se trou-

bler inutilement; car, pour des choses de rien, l'homme s'agite jour et nuit et bouleverse le ciel et la terre. Or pareille conduite n'est pas moins ridicule à un homme spirituel et sage que celle des enfants qui, pour des choses de jeu, se disputent, se prennent à la gorge et se battent. Voilà pourquoi Salomon laisse échapper ces paroles : « Jusques à quand, enfants, aimerez vous l'enfance? etc. » *Prov.* I, 22. En disant plus haut « que la mesure des jours marqués à l'homme n'était que de quatre doigts, » le Prophète a voulu indiquer par là la grande brièveté de la vie; car nécessairement, ce que l'on peut renfermer et mesurer dans quatre doigts est très-court.

Souvent, dans sa miséricorde et sa justice, le Seigneur abrége la vie des méchants, en partie pour leur ôter le temps de pécher, en partie pour les punir, selon que le mérite leur impiété. C'est ce châtiment qu'il infligea aux deux fils de Juda, Her et Onam. D'où cette parole : « Les hommes sanguinaires et trompeurs n'arriveront point à la moitié de leurs jours. » *Ps.* LIV. Et il est dit des méchants : « Qu'ils deviennent comme l'herbe qui croît sur les toits, qui se sèche avant qu'on l'arrache. » *Ps.* CXXVIII. Ces sortes d'herbes, en effet, à cause de la stérilité du sol dans lequel elles se trouvent, se dessèchent aux ardeurs du soleil avant de parvenir à leur juste croissance. C'est ainsi que, par une mort prématurée, les impies sont enlevés du milieu du monde. Au reste, bien que le Seigneur ait accordé bien des dons à Salomon, cependant il ne lui promit une longue vie qu'à la condition qu'il n'abandonnerait pas la voie droite; une longue vie est alors un don de Dieu, autrement c'est un supplice.

« Ne craignez point, mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres; mais nous aurons beaucoup de biens, si nous craignons Dieu, si nous nous retirons de tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres. » *Tob.* IV, 23. Le remède à une vie pauvre et sujette à mille besoins est donc la crainte de Dieu, de qui viennent tous les biens. Or qui pourrait, en paroles, peindre la pauvreté de la vie? 1° C'est une grande pauvreté de science, puisque nous ne connaissons que peu de chose du passé, encore moins du présent, et très-peu de l'avenir. D'où il suit que les pensées des mor-

tels ne sont qu'hésitations et que tous nos calculs sont incertains. Puis l'ignorance qui, seule de toutes, est la plus malheureuse; c'est que nous ne savons pas « si nous sommes dignes d'amour ou de haine. » 2° Il nous faut aussi considérer dans cette vie pauvre que nous menons la pauvreté de nos corps, la pauvreté de nos biens, et notre cœur manque de vertus. Oui, le corps de l'homme est pauvre, et plus que tous les autres animaux il est insuffisant à lui-même et manque de beaucoup de ressources. Car les quadrupèdes et les oiseaux ne sont pas sujets à tant de maladies et ne s'inquiètent pas de l'avenir; ils n'enfantent pas dans la douleur, et ne mangent pas leur pain à la sueur de leur front. 3° Quant à la pauvreté des ressources et facultés, elle est des plus grandes, puisque, comme la soif de ceux qui ont la fièvre, l'homme n'a point encore de remède aux richesses qu'il désire, la cupidité croissant à mesure que croissent les biens de la terre. 4° Que dirons-nous de notre manque de vertus? Où est aujourd'hui cette patience des martyrs d'autrefois? Où est cette sainteté des confesseurs? Où est aujourd'hui cette vigilance infatigable des évêques sur le salut des âmes? où est cette obéissance simple des sujets qui obéissaient aux moindres signes de leurs supérieurs? D'ailleurs, dans cette vie si pauvre, « nous aurons, dit Tobie, beaucoup de biens, si nous craignons Dieu. » Car ce n'est pas en vain que le Roi-Prophète a dit : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints, parce que ceux qui le craignent ne tombent point dans l'indigence... Ceux qui cherchent le Seigneur ne seront privés d'aucun bien. » *Ps.* XXXIII. « Les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent; il est leur protection puissante et l'affermissement de leur force. » *Eccli.* XXXIV, 19. Or puisque le remède à la pauvreté de cette vie est la crainte de Dieu, personne ne peut échapper à cette pauvreté sans avoir cette crainte.

XXXVIII.

Mort.

Comme il y a beaucoup de choses qui détournent et arrêtent un malade, il est dangereux et presque mortel de différer

jusqu'à la mort le remède de la pénitence. S. Grégoire, *de la Pénitence.*

Les saints qui réfléchissent sans cesse à la brièveté de la vie, vivent comme s'ils mouraient tous les jours, et ils se préparent avec d'autant plus de soin aux choses futures qu'ils pensent toujours que du but auquel ils tendent il n'y a rien qui soit transitoire. Id., *Morales.*

Souvent le Dieu tout-puissant dédaigne d'écouter dans le malheur la prière de celui qui, dans la prospérité, méprise ses lois. Id., *ibid.*

Quand on fait attention au but des choses, on regarde tout ce qui passe comme ayant déjà passé. Id., *ibid.*, IV, xli.

La lumière se lève le soir pour le juste, parce que c'est à la mort qu'il connaît sa clarté. Voilà pourquoi il est dit : « A celui qui craint le Seigneur, tout ira bien au moment de la mort. » Id., *ibid.*, X, xxi.

Les méchants ne savent point penser en mortels aux choses mortelles. La vie s'en va, et leurs désirs augmentent : ce qu'ils possèdent se corrompt, et leur anxiété pour posséder ne finit pas. Mais un jour, ce en quoi ils se réfugiaient s'évanouira aussi, parce que leur âme, tout le reste étant perdu, ne verra plus qu'elle-même et le souverain Juge ; ils apprendront en périssant qu'ils n'ont possédé que des biens périssables. Id., *ibid.*, X, xxiii.

On doit d'autant plus craindre la mort que jamais on ne peut la prévoir. Pourquoi vous enorgueillir comme d'une chose certaine, vous dont la vie se trouve écrasée sous le châtiment de l'incertitude? Id., *ibid.*, XII, xix.

« Il ne me reste plus que le tombeau. » *Job.* xvii, 1. Celui qui pense à ce qu'il sera dans la mort, devient toujours craintif dans ses actions; par conséquent, de ce qu'il ne vit plus sous ses yeux, il vit véritablement sous les yeux de son Créateur. Celui qui n'ignore pas qu'il doit mourir, se considère comme presque mort. Id., *ibid.*, XIII, xv.

Rien n'est plus propre à dompter l'appétit des désirs de la chair qu'à se représenter comme mort ce que l'on aime en vie. Car il vous est alors montré que quand on convoite la chair,

c'est la pourriture qui fait l'objet de nos désirs. Id., *ibid.*, XVI, XXXI.

La crainte devient d'autant plus vive à la mort, que la rétribution est plus proche ; et plus le jugement nous touche de près, plus violent est notre effroi. L'homme trouvera en effet après un court moment ce qu'il ne pourra éviter de toute l'éternité. Id., *ibid.*, XXIV, XVII.

« Il s'est ressouvenu que nous étions poussière, » dit David, *Ps.* CII, « quoique je ne sois que poussière et que cendre, » dit Abraham, *Gen.* XVIII, 27. Tous deux n'étaient pas encore cendre et poussière quand ils disaient cela ; mais c'est qu'ils prévoyaient en eux-mêmes qn'il en serait ainsi d'eux. Id., *ibid.*, XX, XXVII.

Ce que l'on possède avec amour ne s'en va pas sans douleur. S. AUGUSTIN, *Enchiridion.*

Ne portons-nous pas nos malheurs avec nous dans cette chair? Nous sommes plus fragiles que si nous étions de verre. Car le verre, quoique fragile, dure cependant bien longtemps quand on le conserve. Id., *Sermons.*

Celui qui désire d'être dissous pour être avec Jésus-Christ, ne meurt pas avec résignation ; mais il vit avec résignation et meurt avec joie. Id., *sur saint Jean.*

Ce n'est pas le repentir de leurs crimes, mais ce sont les avertissements d'une mort imminente qui poussent les mourants à prier. Aussi, n'est-il point digne de recevoir de consolations à la mort celui qui a oublié qu'il devait mourir. Id., *Sermons.*

Quand le méchant veut faire le bien, il ne le peut, parce que, quand il le pouvait, il ne l'a pas voulu. Voilà pourquoi, par suite de sa volonté à faire le mal, il a perdu le pouvoir de faire le bien. Id., *ibid.*

On ne trouve pas facilement dans le malheur les secours qu'on n'a pas cherché à se procurer dans la prospérité. Id., *Sermons.*

« Au temps de l'affliction, ils viendront me dire : Hâtez-vous de nous délivrer. » *Jerem.* II, 17. C'est une audacieuse prière que de réclamer, au temps du besoin et de la détresse, l'assistance de celui que l'on a méprisé dans la prospérité. S. JÉRÔME.

Le même saint Jérôme raconte que saint Hilarion, sur le point

de mourir, s'adressa ces paroles : « Sors, ô mon âme, pourquoi hésiter ? sors, que crains-tu ? Tu as servi Jésus-Christ soixante-quinze ans, et tu crains encore la mort ? » Id.

Entre un homme qui a vécu dix ans et un autre qui en aurait vécu mille, il n'y a pas d'autre différence, une fois que la fin de la vie est arrivée, et que la mort les a nécessairement frappés, que celle-ci : c'est que le vieillard quitte la vie, chargé d'un plus lourd fardeau de péchés ; pour tous deux, tout est également passé. S. Jérôme, *à Héliodore.*

« Tu chercheras à la mordre au talon, » dit Dieu au serpent. *Gen.* III, 15. Le talon marque l'extrémité du corps ; c'est à lui que vise le serpent, c'est là l'endroit qu'il cherche à mordre. Tout le monde doit donc craindre de se laisser prendre à la fin par son iniquité. Car on demeurera pour toujours dans l'état dans lequel on aura été trouvé.

Tel que vous trouve Dieu quand il vous appelle, tel également il vous juge aussi. S. Cyprien.

Que peut-il y avoir de plus insensé qu'une âme qui ne fait aucun effort pour se hâter vers la perfection, quand le corps tout entier, déjà accablé de vieillesse, court vers la mort ; quand les yeux s'affaiblissent, que les oreilles n'entendent presque plus, que les cheveux tombent, que le visage blêmit, que les dents diminuent de nombre, que la peau durcit, que l'haleine commence à sentir mauvais, que la respiration est difficile, que la toux est stridente, que les genoux tremblent, et que l'enflure envahit les pieds et les jambes. L'homme intérieur qui vieillit se sent appesantir par toutes ces incommodités, et ces symptômes sont le présage que bientôt la maison de notre corps sera désormais sur le point de s'écrouler. Id.

Il y a quatre fins dernières, la mort, le jugement, le ciel et l'enfer. Qu'y a-t-il de plus horrible que la mort, de plus terrible que le jugement, de plus insupportable que l'enfer, et de plus beau que le ciel ? S. Bernard, *Sermons.*

Infortuné ! pourquoi ne pas te disposer à toute heure ? Regarde-toi comme déjà mort, toi que tu sais devoir nécessairement mourir. Id., *ibid.*

La mort des pécheurs est la pire de toutes. La mort est chose mauvaise parce qu'on perd le monde, chose plus mauvaise parce qu'on se sépare de la chair, chose la plus mauvaise de toutes quand on est livré en proie aux vers de la terre et aux feux de l'enfer. Id., *Lettres.*

Ce n'est pas un mal pour les bons d'être tués ou enlevés par une mort subite : car on ne meurt pas subitement quand on a toujours pensé qu'on devait mourir. S. Anselme.

Parmi les abus de ce siècle, il y en a un plus grand que d'autres : c'est l'obstination d'un vieillard qui, déjà près de mourir, n'a pas peur de l'arrivée de la mort ; qui, placé à la porte de ce monde, regarde au dehors, sans faire attention à la sortie de cette vie et sans considérer l'entrée de l'autre. Il entend les messagers de la mort, et il ne veut pas y croire. Car il y a trois messagers de la mort : les événements, les infirmités, la vieillesse. Les événements annoncent ce qui est incertain ; les infirmités ce qui est grave ; la vieillesse ce qui est certain. Hugues de Saint-Victor.

Que le dernier moment qui souvent surprend les hommes à l'improviste, nous trouve tout préparés : et que notre sort incertain nous impose le devoir d'une sollicitude active et certaine. Eusèbe d'Emèse, *Homélie 1 aux moines.*

Voilà que toutes ces choses ont passé comme l'ombre : les plaisirs sont partis, et il n'est resté pour l'éternité que l'opprobre et les crimes. Id., *ibid.*

Qu'y aura-t-il, quand l'homme disant un dernier adieu aux choses de ce monde, ayant la mort devant lui, et laissant la vie derrière, sera entraîné dans cet affreux abîme? Là, il n'y aura pas lieu de s'inquiéter, de se préparer de la nourriture et des vêtements ; là, point de préoccupation, de travail, de lutte et d'action, point d'ambition des richesses ou des honneurs : l'âme, vide de tout autre soin, ne sera remplie que d'une indicible terreur pour les comptes qu'elle aura à rendre ; et seul, tout le poids du jugement qu'elle devra subir pèsera sur ses sens captifs. Id., *ibid.*

Pensons quelle douleur ce sera pour l'âme négligente, au sortir de ce corps ! quelles angoisses, quelle obscurité, quelles

ténèbres, quand la conscience, chargée de tant de crimes, commencera à se trouver en face de tant d'ennemis. Toute autre preuve mise de côté, elle-même sera là, exposée toute nue à nos yeux, et cette preuve nous convaincra, et cette connaissance nous confondra. Il ne sera permis à personne de cacher ou de nier quoi que ce soit, là où ce n'est pas de loin ou d'ailleurs, mais bien de nous que doivent sortir l'accusateur et le témoin. Id., *ibid.*

C'est plutôt l'iniquité que la vie que les hommes veulent quitter, de sorte que d'une certaine façon, la mort est plutôt pour eux une mort à la vie qu'une mort au péché. Ils veulent être ensevelis avec leurs iniquités, et c'est d'eux que le Prophète a dit avec raison : « Et leurs sépulcres seront leurs maisons jusqu'à la consommation des siècles. » *Ps.* XLVIII.

Celui-ci est un homme éprouvé qui attend la mort tous les jours : mais celui-là est un vrai saint qui la désire à chaque instant. S. JEAN CLIMAQUE, 6e *degré.*

Un moine d'Egypte me raconta un jour qu'ayant fixé dans le plus profond de son cœur le souvenir de la mort, et que voulant quelquefois, pressé par les besoins de la chair, s'accorder quelque consolation, il en fut toujours empêché par ce souvenir, comme par un juge ; et que, chose plus étonnante encore, ayant voulu repousser ce souvenir loin de lui, il ne put jamais en venir à bout.

Parmi les anachorètes qui habitaient la solitude de Rhole, il y en avait un qui était souvent si transporté hors de soi par la pensée de la mort, qu'il tombait comme un homme évanoui ; et les autres frères le trouvant en cet état, l'emportaient à demi-mort, et à peine respirant encore. Id., *ibid.*

Je ne passerai pas sous silence l'histoire de ce solitaire, surnommé le Chorébite, qui demeurait au mont Oreb. Ce solitaire passa donc une grande partie de sa retraite dans la négligence et sans prendre soin de son salut. Enfin, il fut frappé d'une maladie qui le réduisit à l'extrémité, et pendant une heure, il ne donna aucun signe de vie. Il revint ensuite à lui, et nous conjura tous de nous retirer. Il mura en même temps la porte de sa

cellule, où il demeura douze ans sans parler à personne, ne se nourrissant que de pain et d'eau. Son occupation pendant tout ce temps-là fut de repasser dans son esprit ce que Dieu lui avait fait voir lorsqu'il avait paru comme mort dans le temps de sa maladie, ce qui avait été une véritable extase. Sa pensée y était si fortement attachée, qu'il ne changeait pas même de situation, gardant un profond silence et répandant continuellement des larmes. Lorsqu'il fut près de mourir, nous rompîmes sa porte, et nous le conjurâmes de nous répondre sur plusieurs choses que nous lui demandions; mais il s'en excusa et nous dit ces paroles : « Pardonnez-moi, mes frères, si je ne puis vous dire autre chose, sinon que celui qui aura la pensée de la mort gravée dans l'esprit, ne pourra jamais tomber dans le péché. » Nous l'ensevelîmes solennellement dans le cimetière, qui est proche du bourg, et lorsque nous allâmes quelques jours après, chercher son saint corps, nous ne le trouvâmes plus, Dieu voulant, par cet effet miraculeux, faire connaître combien sa pénitence avait été parfaite et combien elle lui avait été agréable. Id., *ibid.*

Ne vous laissez pas tromper par cette folle persuasion que vous pouvez racheter un temps par un autre : car chaque jour même ne nous suffit pas pour nous acquitter pleinement envers Dieu des dettes que nous contractons en chaque journée. Si nous voulons vivre saintement chaque jour, représentons-nous qu'il est le dernier de notre vie. Id., *ibid.*

De même que celui qui, après une condamnation portée contre lui, marche au supplice, ne s'occupe ni ne parle des spectacles qu'il peut rencontrer ; de même celui qui est véritablement dans la tristesse ne s'occupe pas même quelquefois de soigner son corps. Id., *ibid.*

Pour vous, l'avenir sera bon, si vous disposez bien du présent. ISOCRATE.

Il convient de sortir de la vie comme d'un festin, ni altéré, ni ivre. ARISTOTE.

Un malade qui écrit son testament fait comme ceux qui, dans une tempête, commencent à préparer leurs instruments de navigation. Id.

Celui qui a connu le moins de délices dans la vie, a moins à craindre la mort.

La nature nous a donné la vie comme une hôtellerie de passage, et non comme un lieu d'habitation. CICÉRON, *de la Vieillesse.*

On doit sortir de la vie comme d'une hôtellerie, et non pas comme d'une demeure. Id., *ibid.*

Le sage ne s'effraie point de la mort qui, à cause de l'incertitude des hasards, est toujours menaçante, et à cause de la brièveté de la vie, ne peut jamais être bien éloignée. Id., *Tusculanes,* I.

Loin de nous ce préjugé ridicule qu'il est bien triste de mourir avant le temps! Et de quel temps veut-on parler? De celui que la nature a fixé? Mais elle nous donne la vie, comme on prête de l'argent, sans fixer le terme du remboursement. Pourquoi trouver étrange qu'elle la reprenne, quand il lui plaît? Vous ne l'avez reçue qu'à cette condition. Mais qu'appelle-t-on vivre longtemps? Et qu'y a-t-il pour nous qu'on puisse appeler durable? Il n'y a qu'un pas de l'enfance à la jeunesse; et notre course est à peine commencée, que la vieillesse nous atteint, sans que nous y pensions. Id., *ibid.*

La mort est terrible pour ceux dont toutes les espérances s'éteignent avec la vie, et non pas pour ceux dont la gloire ne peut mourir. Id., *Paradoxes.*

Toutes choses s'en retournent à ce dont elles sont sorties. Id., *de la Vieillesse.*

Au-dessous de la lune, il n'y a rien qui ne soit mortel et périssable, sauf les âmes des hommes que les dieux leur ont données. Id., *Songe de Scipion.*

De même que les cygnes, prévoyant quel bien il y a dans la mort, meurent avec joie et en chantant; de même en doivent faire autant tous les bons et les savants. Id., *Tusculanes,* II.

Réflexions de l'auteur.

Si quelqu'un avait deux amis, l'un qui lui serait très-cher et auquel il se serait entièrement livré, et l'autre qui le serait beau-

coup moins; si tous deux se trouvaient dans un grand péril, auquel des deux, je vous le demande, irait-on porter secours avec le plus de zèle? Certes, ce n'est pas chose difficile à deviner. Or, la vie de notre corps que nous aimons par-dessus tout est en proie à une maladie des plus dangereuses, et celle de notre âme que l'on aime beaucoup moins, dont même les méchants ne s'occupent presque point, est aussi en danger. Auquel de ces deux amis un homme charnel donnera-t-il ses soins les plus assidus? Ne sera-ce pas à l'ami qu'il aime le plus? Voilà pourquoi, à cette époque, nous voyons que l'on va chercher les médecins avec le plus grand soin, qu'on imagine mille remèdes, que les domestiques de la maison courent effarés de côté et d'autre, qu'on met, en un mot, tout sans dessus dessous, quand il y a à peine quelqu'un qui veuille avertir un moribond du salut de son âme en péril. Il est facile de conclure de là quelle est à la fin de leur vie la puissance de ceux qui, ayant négligé le salut de leurs âmes, se sont entièrement livrés au soin de leurs corps. Car alors, ils ne s'occupent que de ce qu'ils aiment le plus.

Nous changeons l'ordre de notre vie, car pendant la vie, nous présumons toujours de la miséricorde divine, pour pouvoir pécher plus librement; et à la mort, nous commençons à juste titre à craindre la justice divine, pour ne pas être condamnés par elle. Or l'ordre raisonnable était de craindre Dieu pendant la vie, et à la mort d'attendre sa miséricorde en faveur d'une vie passée dans les bonnes œuvres.

Ceux qui meurent d'une rétention d'urine, répandent celle-ci avec abondance quand ils sont sur le point de mourir et qu'on désespère d'eux; mais alors cela ne leur sert de rien. De même, il y a danger à ce qu'il en soit de même de la pénitence de ceux qui la remettent à la fin de la vie.

La mort est la dernière limite des choses, la privation totale de tous les biens corporels. Les autres maux du corps sont particuliers, et ne privent presque que d'un seul bien ou d'un seul sens; la mort enlève tout. Voilà pourquoi la mort se glorifie elle-même, dans un poète, de dépouiller les rois eux-mêmes de toutes ces choses : « A ses mains, dit-elle, j'ai enlevé le sceptre, à ses

cheveux le diadème, à sa bouche la parole, à ses yeux la lumière, à ses membres tout mouvement. » Chose plus étonnante! c'est que les hommes ne sont pas souvent tourmentés de la crainte d'un si grand mal qui, après tout, menace chacun de nous. Si un prophète, par l'ordre de Dieu, annonçait à un roi qu'un jour viendrait où il en serait réduit au sort d'un mendiant qui demanderait son pain de porte en porte; je vous le demande, quelle crainte, quel souci, quelle inquiétude son esprit n'aurait-il point! que de fois, il se dirait à lui-même : « Me faudra-t-il donc en venir à ce degré de malheur! » Or combien il est plus terrible de mourir que de devenir un mendiant! Car pour sa peau l'homme donnera sa peau, et tout ce qu'il possède pour sa vie. Comment donc ce souci, bien autrement plus grand, ne nous tourmente-t-il jamais? Toutefois, il faut encore plus craindre ce qui suit la mort, et ce qui presse le plus le moribond. Car, tout en se voyant encore dans le monde avec ses parents et ses amis, il comprend cependant que dans quelques instants il devra subir la sentence d'une éternelle mort ou d'une vie sans fin. Peut-il y avoir quelque chose de plus redoutable?

L'Ecclésiastique nous montre ainsi quelle sera la mort des justes : « Celui qui craint le Seigneur, se trouvera heureux à la fin de sa vie, et il sera béni au jour de sa mort. » I, 13. « L'impie, disent les Proverbes, sera rejeté dans sa malice; le juste, au contraire, espère au jour de sa mort. » XIV, 32. Au contraire, il est dit des impies : « Le cœur dur sera accablé de maux à la fin de sa vie. » *Eccli.* III, 27. « La mort des pécheurs est la pire de toutes. » *Ps.* XXXIII. Que ferai-je donc? Ecoutez : « Faites du bien à votre ami avant la mort; et donnez l'aumône aux pauvres, selon que vous le pouvez. » *Eccli.* XIV, 13. Verset qui va contre ceux qui laissent à leur testament seul le soin de faire le bien. Un peu plus bas, l'auteur sacré ajoute : « Faites des œuvres de justice avant votre mort, puisqu'il n'est point nécessaire de trouver de quoi se nourrir dans le tombeau. » XIV, 17.

« O mort, que ton souvenir est amer à un homme qui vit en paix au milieu de ses biens, à un homme qui n'a rien qui le trouble, à qui tout réussit heureusement et qui est encore en état

de goûter la nourriture! O mort, que ta sentence est douce à un homme pauvre, à qui les forces manquent, qui est dans la défaillance de l'âge, accablé de soins, sans espérance, et à qui la patience manque! » *Eccli.* XLI, 1, 2, 3.

Que ceux qui n'ont pas voulu se préparer à la mort, alors que l'occasion leur en était donnée, craignent ce qu'a dit Salomon : « Le paresseux n'a pas voulu labourer à cause du froid ; il mendiera donc pendant l'été, et on ne lui donnera rien. » *Prov.* XX, 4. C'est presque toujours par suite de cette paresse que périssent tous ceux qui ont ce malheur. C'est ainsi qu'ont mendié ces vierges folles qui disaient : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous, » et auxquelles il fut répondu : « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point. » *Matth.* XXV, 11, 12.

On peut employer cette comparaison contre ceux qui négligent les commandements de Dieu ; de Dieu qui seul donne le bonheur et nous prête assistance au milieu des dangers. Si par une révélation certaine, Dieu vous annonçait qu'un grand et extraordinaire péril vous attend avant que vous quittiez cette vie, péril dans lequel il n'y aurait qu'un seul homme sur la terre qui pourrait vous porter secours, dites-moi, que feriez-vous, je vous prie, une fois que vous sauriez cette chose d'une manière certaine? Ne vous appliqueriez-vous pas, par tous les moyens possibles, à bien mériter de cet homme pour qu'il voulût bien vous assister ensuite dans ce péril? Eh bien! il est certain, de la dernière certitude, que vous devez mourir ; qu'avant votre mort, vous serez dans un état où les médecins, vos enfants, vos amis, vos biens, les princes mêmes de la terre à qui tout obéit, ne pourront vous être d'aucun secours ; mais où, abandonné de tout, la seule miséricorde de Dieu pourra vous assister, vous consoler, vous donner une douce mort et vous procurer ensuite un bonheur éternel. Ne devrez-vous donc pas employer toutes les forces de votre âme à apaiser, à honorer ce Dieu, à bien mériter de lui, à vous le rendre propice et favorable dans un si grand danger? On le voit, on peut donner de larges développements à cette considération.

La mort est une loi commune à tous ; et Sénèque donne cette

loi comme une consolation à ceux qui redoutent la mort : « Vous irez où vont tous les êtres. Qu'y a-t-il là-dedans de nouveau pour vous? Telle est la loi de votre existence; tel fut le sort de votre père, de votre mère, de vos aïeux, de tous ceux qui vous ont précédé ; il en sera de même de tous ceux qui viendront après vous. » L'Ecclésiastique se sert aussi de la même réflexion : « Ne craignez point l'arrêt de la mort ; souvenez-vous de tous ceux qui ont été avant vous et de tous ceux qui viendront après ; c'est l'arrêt que le Seigneur a prononcé contre toute chair. » *Eccli.* XLI, 5.

La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur, tandis qu'au contraire la mort des pécheurs est la pire de toutes. Aussi, est-ce à juste titre que l'impie la redoute dans ce temps, « tandis que le juste espère à sa mort ; » maxime que le Prophète royal développe admirablement dans le psaume qui commence par ces mots : « Peuples, écoutez tous ceci, etc. » *Ps.* XLVIII. Car il ajoute après cet exorde : « Quel sujet aurai-je de craindre après ce jour mauvais? Ce sera si je me trouve enveloppé dans l'iniquité de ma voie. » Passage dans lequel le mot *calcanei* (talon) signifie le terme de la vie, et le mot *iniquitatis,* l'affliction et la tristesse de ce jour. Car la cause est souvent mise pour l'effet. Le sens est donc celui-ci : Pourquoi, moi qui ai vécu dans l'innocence, devrai-je craindre à cette heure dernière? Qu'ils craignent ceux qui, abusant de leurs richesses, ne savent point soulager les misères de leur prochain, ni les retirer de la détresse et de la peine, pour se préparer un trésor qui ne diminue pas dans le ciel et se faire des amis des richesses de l'iniquité; puisque surtout ces hommes ne peuvent, avec leurs richesses, « rien donner pour eux-mêmes à Dieu qui puisse l'apaiser, ni lui offrir un prix capable de racheter leur âme. » Pour moi, qui suis entré dans une autre voie, je n'ai pas de raison pour craindre de cette sorte, mais bien pour dire avec plus de confiance encore : « Mais Dieu rachètera mon âme de la puissance de l'enfer lorsqu'il m'aura pris à lui. C'est pourquoi ne craignez point, en voyant un homme devenu riche et sa maison comblée de gloire. » *Ps.* XLVIII. Le Psalmiste montre par ces paroles la confiance des saints, aussi

bien que les angoisses et les craintes des méchants quand l'heure de la mort les presse.

« Que je meure de la mort des justes, dit Balaam, et que la fin de ma vie ressemble à celle de ces hommes. » *Num.* XXIII, 10. Un impie, tout en voulant vivre dans le mal, veut cependant mourir de la mort des justes. Il en est de même de presque tous les hommes mondains : ils veulent vivre dans le mal, mais mourir saintement. « Mais, comme le dit l'Apôtre, la fin des hommes sera selon leurs œuvres. » II *Cor.* XI, 15. « Ne vous y trompez pas, dit-il ailleurs, on ne se moque point de Dieu. Car l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé. » *Galat.* VI, 7, 8. Celui qui sème dans la chair recueillera de la chair la corruption. Ecoutez cela, hommes charnels, écoutez cela et tremblez. On demandait à quelqu'un lequel il aimerait mieux d'être Socrate ou Crésus. « Pendant la vie, Crésus, répondit-il, mais à la mort, Socrate. » C'est à peu près de la même manière que répondent les méchants, seulement c'est par leurs mœurs et leur vie, et non pas en paroles.

« Vous mangerez tout animal, dit le Seigneur, qui a la corne du pied fendue et qui rumine. » *Levit.* XI, 3. Notre corne du pied, c'est notre fin, que nous ne fendons pas quand nous ne considérons pas nos fins dernières, c'est-à-dire la mort et ce qui la suit, savoir : le jugement, le ciel ou l'enfer. Or il prévoit tout cela celui qui en fait l'objet de ses sérieuses méditations et qui a toujours présente aux yeux la future séparation de son corps et de son âme.

Nous devons donc *ruminer* assidûment ces choses pour pouvoir persister dans le combat de la vertu. L'âme, en effet, est vite brisée sous le poids du travail ; elle retourne vite aux douces et coupables voluptés qu'elle avait abandonnées, quand elle ne se rappelle plus les récompenses promises aux bons et les supplices réservés aux méchants.

Le Seigneur revêtit nos premiers parents de tuniques faites de peaux arrachées à des animaux morts pour leur faire comprendre par là que leur mortalité, qu'ils avaient méritée par le péché, et leur fragilité, qui leur venait de la corruption de la

chair, les environneraient partout où ils iraient. Il comprend parfaitement qu'il en est ainsi, celui qui, d'un côté, nous voit nous approcher plus près de la mort à mesure que nous vivons, et qui, d'un autre, considère les calamités continuelles de la vie humaine, ses tristesses et ses maladies, présages d'autres maladies.

XXXIX.

Purgatoire.

Le temps qui se trouve entre la mort et la résurrection dernière reçoit les âmes des hommes dans des retraites cachées, selon que chacune a mérité le parfait repos ou la douleur, et d'après ce qu'elle a obtenu lorsqu'elle vivait sur la terre. On doit croire que les âmes des morts sont soulagées par la piété de leurs parents qui sont vivants, lorsque, par exemple, on offre pour elles le sacrifice au souverain Médiateur, ou que pour elles aussi, on fait des aumônes dans l'Eglise. Mais ces œuvres sont utiles à ceux qui, pendant leur vie, ont mérité qu'elles pussent leur être utiles. Car il y a une certaine manière de vivre qui n'est pas assez bonne pour ne pas demander ces secours après la mort, ni assez mauvaise pour que ces mêmes secours ne lui pussent pas servir aussi après la mort. S. Augustin, *Enchiridion*, I.

Celui qui a remis à l'autre monde le fruit de sa conversion doit être purifié par le feu du purgatoire. Or ce feu, bien qu'il ne soit pas éternel, est cependant très-violent. Car il dépasse tout ce que jamais on a souffert ou que l'on peut souffrir en cette vie. Id., *Sermon sur le feu du purgatoire.*

Réflexions de l'auteur.

La grande différence entre le sacrement de baptême et celui de la pénitence, c'est que le baptême étant comme une régénération et une naissance parmi les hommes, il ne laisse rien à l'homme régénéré de ce qu'il était auparavant; absolument comme dans les créatures qui naissent, il ne reste rien de la nature dont elles ont été produites ; par exemple, un poussin qui, né d'un œuf, ne conserve rien de l'œuf d'où il est sorti. La con-

fession sacramentelle, au contraire, n'étant pas une régénération, mais comme une médecine pour l'âme malade, elle donne le remède selon les dispositions qu'elle y trouve. Or quand les dispositions exigées pour ce sacrement sont de la contrition, il donne le bienfait du salut en raison de cette contrition. Si elle est parfaite, comme le fut celle de sainte Madeleine, elle efface toute la peine en même temps que la faute. Si elle est moindre, la faute est pardonnée, il est vrai, mais il reste une peine qu'il faut expier ou bien en ce monde par de bonnes œuvres, ou dans l'autre par le feu du purgatoire. Nous en avons un exemple dans Absalon, fils de David. S'étant rendu coupable du meurtre de son frère, et ayant été rappelé de son exil longtemps après, il rentra en grâce auprès de son père; toutefois, il lui fut encore défendu de paraître en présence de celui-ci. « Qu'il reste, dit David, qu'il reste à Jérusalem, et qu'il ne voie pas ma face. » Le Père céleste se conduit de la même manière avec ces âmes qui expient dans les flammes du purgatoire les fautes qu'elles ont commises dans cette vie. Elles ne sont pas, en effet, privées de l'amitié et de la grâce de Dieu; mais, cependant, elles ne sont pas admises en sa présence jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement purifiées.

C'est un effet de la grande miséricorde et de la grande providence de Dieu qu'il y ait, même après cette vie, lieu de satisfaire. Celui qui, en effet, veut que tous les hommes soient sauvés et qui ne veut pas la mort du pécheur, mais bien qu'il se convertisse et qu'il vive, remarquant qu'un grand nombre quittaient cette vie, ni assez purs pour être dignes de jouir sur-le-champ de la gloire du ciel, ni cependant assez impurs pour souffrir les derniers supplices de l'enfer, a établi dans sa miséricorde un lieu intermédiaire, afin que, par suite de cette tendre prévoyance, sa miséricorde et sa justice pussent être toutes deux satisfaites. La grandeur et l'éclat de sa bonté brillent encore en ceci que, non-seulement les âmes y sont purifiées de leurs fautes, mais encore que les aumônes, les prières et les sacrifices des justes et de leurs parents peuvent les y aider et soulager. Nous en avons un exemple remarquable que saint Bernard rapporte en ces termes dans la vie de saint Malachie : « La sœur de Malachie mourut;

on ne doit pas passer ici sous silence les visions qu'il eut à son sujet. Le saint avait pris en horreur la vie charnelle de sa sœur, et cela avec tant de zèle qu'il avait fait le vœu de ne plus la voir vivante en ce monde. Une fois qu'elle fut morte, son vœu se trouva rompu, et il se mit à voir en esprit celle qu'il n'avait pas voulu voir dans son corps. Or une nuit, pendant qu'il dormait, il entendit une voix qui lui disait que sa sœur se tenait debout dehors dans le vestibule, et qu'elle n'avait rien mangé depuis trente jours. Se réveillant aussitôt, Malachie comprit de quelle nourriture elle manquait; et ayant réfléchi avec soin au nombre de jours qu'on lui avait dit, il trouva que c'était précisément le temps qu'il avait passé sans offrir pour elle le pain vivant descendu du ciel. Alors celui qui n'avait pas haï l'âme de sa sœur, mais bien son péché, recommença de nouveau ce qu'il avait interrompu. Ce ne fut pas en vain; car peu de temps après elle lui apparut arrivée au seuil de l'église, mais ne pouvant cependant encore entrer; elle était sous des vêtements de jeune fille. Malachie ayant persévéré et pris soin qu'elle ne fût point privée un seul jour de sa nourriture ordinaire, il la vit une seconde fois, sous un vêtement blanchâtre, admise, il est vrai, dans l'intérieur de l'église, mais sans qu'il lui fût permis de toucher l'autel. Enfin, une troisième fois, elle lui apparut se mêlant à un groupe de blanches vierges et elle-même tout habillée de blanc. » Vous voyez, lecteur, quelle puissance a la prière assidue du juste. Oui, vraiment, « le royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui l'emportent. » Ne vous semble-t-il pas que la prière de Malachie joua près des portes du ciel le rôle d'un effracteur, puisqu'une femme pécheresse obtint par les armes de son frère ce qui était refusé à ses mérites? Bon Jésus, vous qui souffrez cette violence, vous la faites aussi avec force et tendresse pour nous sauver, en faisant miséricorde et en déployant pour les saints la force de votre bras et de votre sacrement jusqu'à la consommation des siècles. Oui, ce sacrement peut consumer les péchés, combattre les puissances qui se mettent à l'encontre de nous, et ramener au ciel ceux qui reviennent de la terre!

XL.

Jugement dernier.

On doit en agir avec la joie du temps présent, de manière à ce que jamais l'amertume du jugement qui le suivra ne s'efface de notre souvenir. S. Grégoire, *homélie* 32.

Le démon ne trouvant point de mal dont il puisse nous accuser, cherche à tourner le bien lui-même en mal. S'il ne trouve point d'actions, ce sont les paroles ; s'il ne trouve point de paroles, ce sont les intentions. Id., *Morales,* II, VIII.

« Les justes le verront et ils seront dans la crainte, et ils se riront de lui. » *Ps.* L. Les justes craignent maintenant les impies, mais alors ils s'en riront ; ils craignent maintenant le juge pour ne pas avoir à craindre ensuite l'accusateur. Id., *ibid.,* VI, XX.

« Vous avez arrêté votre œil sur moi et je ne pourrai subsister. » *Job.* VII, 8. Le juste considère avec quelle rigueur Dieu juge les actions des hommes, et il voit que de lui-même il ne peut que périr ; car quand ce juge sévère examine scrupuleusement les mérites, l'accusé ne suffit pas aux tourments qu'il endure. » Id., *ibid.,* VIII, XIII.

« Dieu est sage et tout-puissant. » *Job.* IX, 4. On ne peut donc le tromper puisqu'il est sage, ni l'éviter puisqu'il est puissant. Comme sage, il voit tout maintenant ; alors, comme puissant, il punira tout. Id., *ibid.,* IX, II.

« S'il interroge tout d'un coup, qui pourra lui répondre. » *Job.* IX, 12. Dieu interroge tout d'un coup quand il nous appelle soudain à son sévère examen. L'homme peut répondre à l'interrogatoire de Dieu, parce que s'il examine en laissant de côté toute miséricorde, la vie même des justes ne peut y résister. Il interroge encore tout d'un coup quand notre âme qui, dans la tranquillité s'estime quelque chose, saisit elle-même dans l'adversité ce qu'elle est véritablement. Id., *ibid.,* IX, II.

« Quand même il y aurait en moi quelque trace de justice, je ne répondrais point. » *Job.* IX, 14. Quelque justice qu'il y ait en nous, nous avons besoin de prière, pour faire en sorte que cette

faible justice, qui était prête de succomber sous le rigoureux examen de notre juge, se fortifie et s'affermisse par la vertu de sa miséricorde. L'homme parfait dit même *quelque trace de justice,* parce que c'est à peine s'il fait ce qu'il doit. Id., *ibid.,* IX, XIV.

De quelle manière frappera-t-il ceux qui pèchent, puisqu'il châtie pour toujours ceux qui n'ont point l'usage de la volonté? Toutefois c'est avec justice qu'il en agit ainsi à leur égard, afin que l'arbre stérile conserve dans ses rameaux l'amertume qu'il a contractée dans ses racines. Id., *ibid.,* X, XXX.

Avec Dieu viendront comme juges ceux qui, pour Dieu, ont été injustement jugés; comme aussi, quiconque, dans la vue de ce dernier jugement, se sera maintenant fortifié par une pauvreté volontaire viendra comme juge avec le souverain Juge des hommes. Id., *ibid.,* X, XXX.

Les élus ne pardonnent pas à leurs fautes, pour pouvoir trouver Dieu miséricordieux. Car celui qui se sera traité avec trop d'indulgence dans ses péchés, n'obtiendra aucun pardon dans les peines qu'il aura à subir. Les justes se jugent donc avec rigueur pour ne pas être jugés de même. Id., *ibid.,* XI, XIX.

« Vous m'avez mis les pieds dans les ceps, etc. » *Job.* XIII, 27. Dieu a mis les pieds de l'homme dans les ceps, parce qu'il a comme lié l'iniquité de ses actions par l'arrêt d'un sévère châtiment. Dans chacune de nos actions, Dieu en regarde donc et en examine la pensée; et il considère les traces de nos pieds, parce qu'il pénètre le fond de notre intention et voit si elle est droite Id., *ibid.,* XI, XXX.

Il convient à l'équité de Dieu de juger avec justice les actions injustes, afin que sa sentence règle pour la punition ceux qu'une action déréglée a entraînés vers la faute. Id., *ibid.,* XVIII, VI.

Les maux de cette vie nous donnent une idée de la sévérité du dernier jugement. Car si Dieu frappe avec tant de rigueur quand il épargne, comment frappera-t-il quand il jugera sans épargner. Id., *ibid.,* XIX, XXVIII.

Par les malheurs dont le monde est frappé, les saints prévoient ce qui doit suivre. Id., *ibid.,* XXI, XVI.

Si Job qui a si bien craint le Seigneur, est frappé de la sorte, comment le sera celui qui le méprise? Il faut juger des jugements de l'éternité par les châtiments d'ici-bas. Car comment pourra-t-on supporter le châtiment qui réprouvera, si l'on ne peut subir celui qui purifie? Id., *ibid.*

C'est ainsi que Dieu anéantit puissamment comme il a créé de même.

Les méchants sont enlevés subitement, parce qu'ils n'y ont point pensé d'avance. Pensez ici à celui qui remplissait ses greniers. « Quant à vous, mes frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur. » I *Thess.* v, 4. Id., *ibid.*, XXV, 1.

Que notre faiblesse ne se flatte pas elle-même, mais qu'elle soit d'autant plus sévère à son égard, qu'elle a plus conscience en elle de son mal.

On attend Dieu avec d'autant plus de sécurité, que l'on examine tous les jours sévèrement sa vie. Id., *ibid.* (Voyez, du reste, les chapitres xxiv et xxv du livre XXVI des *Morales,* ainsi que le chapitre xiii du livre XIII.)

« Je suis la lumière du monde. » *Joan.* xiii, 12. Faisons ce qui est juste, pour ne pas demander avec impudence ce que Jésus-Christ a promis, pour qu'il ne nous dise pas à son jugement : « Vous avez fait ce que j'ai ordonné pour demander ce que j'ai promis. » S. Augustin, *Traité sur saint Jean,* XXXIV.

Ce juge ne se laisse prévenir ni par la faveur, ni toucher par la pitié, ni corrompre par l'argent, ni apaiser par le repentir ou la satisfaction. Pendant qu'elle en a le temps, que l'âme travaille pour elle, tant qu'il y a place à la miséricorde; car au jugement il n'y aura plus que de la justice. Id., *du Symbole,* III.

Le dernier jour du monde trouvera chacun de nous dans l'état où nous aurons été à notre propre dernier jour; tel on meurt en ce jour, tel on sera jugé pendant la durée de l'autre. Id., *Lettre à Dioscore.*

Les saints mêmes ne verront point sans crainte la présence de Dieu. S. Jérôme.

La différence des âges ne détruit pas la vérité des corps; nos

corps sont sujets à mille vicissitudes; ils croissent tour à tour et décroissent. Serons-nous donc autant d'hommes exposés comme nous le sommes aujourd'hui, à des changements continuels? car à l'âge de dix ans j'étais différent de l'âge de trente, comme à cinquante je ne ressemble point à un vieillard décrépit. Suivons à cet égard les traditions des églises et l'apôtre saint Paul, et répondons que nous ressusciterons comme des hommes parfaits et à la mesure et à la plénitude de l'âge et Jésus-Christ, à cet âge où les Juifs pensent qu'Adam fut créé et auquel nous lisons que Jésus-Christ est ressuscité. S. Jérôme, *Eloge funèbre de Paula.*

Malheur à moi si je ne pleure pas mes péchés! Malheur à moi si je ne me relève pas au milieu de la nuit pour chanter vos louanges, ô Seigneur! Malheur à moi si j'use de tromperie à l'égard de mon prochain! Malheur à moi si je n'ai pas dit la vérité! La cognée est à la racine de l'arbre : que celui qui le peut fasse des fruits de grâce; que celui qui le doit en fasse de repentir. Le Seigneur est là pour recueillir les fruits, pour donner la vie à ceux qui produisent, et punir ceux qui n'en font pas. S. Ambroise.

Quelle sûreté y aura-t-il dans Babylone, si un sévère jugement attend Jérusalem? S. Bernard, *sur le Cantique des cantiques.*

On ignore maintenant que Dieu agit avec miséricorde; plus tard on reconnaîtra qu'il agit avec justice. Id., *ibid.*

Moment terrible! d'un côté seront les péchés qui accusent, de l'autre la justice qui se dresse; au-dessous l'affreux chaos de l'enfer tout béant, au-dessus un juge irrité, au dedans une conscience qui déchire, au dehors le monde qui brûle. Et si à peine le juste est sauvé, où le pécheur, ainsi accablé de toutes parts, se précipitera-t-il? Où me cacher, dira-t-il, où paraître? Mais se cacher lui sera impossible; paraître lui sera intolérable. S. Anselme, *Livre des Méditations.*

Si vous demandez de quelle manière Dieu viendra, le Roi-Prophète vous le dira : « Dieu viendra manifestement, et notre Dieu ne demeurera point dans le silence. Un feu brûlera devant sa face, et une tempête violente l'environnera. » *Ps.* XLIX. Or s'il y a tant de terreur dans sa venue, qui pourra supporter celle de son juge-

ment? Si l'appareil de sa présence doit être tel, quelle sera donc la forme de sa sentence? Il viendra donc pour nous juger, le Dieu qui se souvient d'avoir été jugé pour nous. Il viendra pour discuter notre vie, celui qui l'a rachetée par sa mort. Il viendra nous faire rendre compte de notre salut qu'il nous a confié, celui qui a été condamné pour notre rédemption. Celui qui a tant donné, sait combien il a à redemander. EUSÈBE D'EMÈSE, *du Symbole.*

Avec quelle confiance le déserteur se tiendra-t-il devant son roi? le blessé devant son médecin? l'homme perdu devant le prix qui l'a racheté? D'où pourra réclamer miséricorde celui qui devra tout d'abord être jugé pour avoir méprisé la miséricorde? Id., *ibid.*

Il est maintenant, très-chers frères, au pouvoir de la vie présente de rendre heureux tout ce qui sera éternel. Ce sera trop tard de crier alors aux collines : « Ecrasez-nous, » et aux montagnes, « tombez sur nous. » Ils désireront alors la mort sans la trouver ceux qui n'ont pas voulu désirer la vie, quand ils avaient le temps de la trouver. Id., *Homélie sur la Pâque.*

Elle sera honorée de récompenses la chair qui a été éprouvée par les châtiments; elle trouvera sa joie dans des faveurs, la chair qui a su triompher dans les souffrances, et qui a supporté avec patience d'avoir été affligée, parce qu'elle a cru avec foi qu'elle devait être reformée. D'après cela, si vous ne devez pas être jugé dans la chair dans laquelle vous avez vécu, vous n'avez pas lieu de craindre, vous qui êtes, n'importe qui, un vase de crimes. Donnez libre carrière à vos forfaits, lâchez la bride à vos péchés, précipitez-vous en toute sécurité dans le crime, vous n'avez pas lieu de craindre; un autre vous remplacera pour le châtiment. Ne vous effrayez pas de votre vieille perversité; je ne sais quelle nouvelle nature sera condamnée pour vous. S'il en est ainsi, la mort, autant que je puis le voir, vient au secours des coupables, et les tourments sont préparés aux innocents. La chair dormant dans sa propre poussière, ne sentira point sa propre faute; et une autre qui n'était pas auparavant, naîtra tout-à-coup pour commettre un autre crime. Mais il n'en est pas ainsi; car l'Apôtre, dans sa doctrine, parle de nos corps. « Il faut en effet que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, » I *Cor.* xv, 52,

c'est-à-dire que ce corps mortel dans lequel nous sommes nés renaisse si bien lui-même de ses cendres, qu'il ne puisse plus être dissous par la mort. Les choses étant ainsi, écoutons le prophète nous montrant, comme sous les yeux, tant de siècles auparavant, le tableau de la résurrection. Voici ce que dit le Seigneur Dieu : « Os arides et desséchés, écoutez la parole du Seigneur. Voici que j'envoie un esprit en vous, et vous vivrez. Et les os s'approchèrent l'un de l'autre, et chacun se plaça dans sa jointure. Voici que j'ouvrirai vos tombeaux, et que je vous ferai sortir de vos sépulchres. » *Ezech.* XXXVII, 4, 5, 7, 12. Remarquez que celui qui promet ainsi la vie à des os desséchés ne tire pas du néant quelque chose de nouveau; remarquez que celui de qui la vie est l'esclave dans les tombeaux, ne donne pas son esprit vivifiant à de nouvelles choses, mais à des anciennes. Je dois donc être de nouveau reformé dans mon corps, et revêtu de ma chair. Je crois, il est vrai, aux paroles qui me l'annoncent, mais je crois encore plus aux cicatrices de mon Sauveur ressuscité. Id., *Homélie* 10.

C'est avec justice, arbitre des choses, que l'homme vous appartient par la création, dit le démon, mais il a commencé d'être à moi par la faute; il est à vous par la nature, il est à moi par sa désobéissance. Il a mieux aimé écouter mon langage séducteur que votre loi. Il est à vous de droit, mais il est à moi par le crime; à vous par l'action, à moi par la volonté; car il a pu observer votre commandement, et il ne l'a pas voulu. Id., *Homélies*.

Il y a un danger inévitable à ce qu'on lâche la bride à ses vices et à ses passions au point d'oublier que l'on doit rendre compte à Dieu. Car selon moi, c'est déjà un grand châtiment du péché d'avoir perdu la crainte et le souvenir du jugement. Que les dépouilles des pauvres ne nous soient donc point si douces, puisque dans la suite elles doivent nous causer tant d'amertume! Id., *Homélie sur le bon larron.*

Quel courage aura pour lors l'âme du pécheur, quand, à la voix du Seigneur, elle verra les autres hommes recevoir le prix d'une foi saine et entière, le trésor d'une chasteté sans tache, les fruits de la miséricorde, les talents de la justice? lorsque, indigne du sort qui l'attendait, elle s'apercevra que les premiers sont devenus

les derniers, et les derniers les premiers; que les pauvres ont été élevés en gloire au-dessus des riches, et les esclaves au-dessus des maîtres; quand enfin, laissée au milieu de tout cela avec ses péchés, elle se sentira retirant le commencement de ses souffrances du spectacle du bonheur des autres. Id., *Homélie* 1 *aux moines.*

De quel œil pensez-vous que notre Rédempteur voit notre perte? Hélas! les crimes de l'homme seront d'autant plus funestes que les bienfaits de Dieu se sont montrés plus grands. Or il est à craindre que le juge n'étale devant nous les traces glorieuses de sa croix, voix de sa résurrection qui protestera même dans le jugement qu'il fera de nous, et qu'il ne nous dise : Mettez votre doigt ici, voyez mes mains; avancez votre main et mettez-la dans mon côté, et reconnaissez ce que j'ai souffert pour vous et par vous de l'impiété des hommes. Oui, ces traces des clous, signes de salut pour les bons et signes terribles pour les méchants, ces traces qui ne seront point effacées jusqu'au jour du jugement, sont sans doute conservées pour ne plus ensuite exister après ce jour. Id., *Homélie 4 aux moines.*

Qu'il sera triste pour l'homme de voir Dieu, et de le perdre! de voir Dieu et de périr en présence de sa rédemption! Voilà pourquoi, mes très-chers frères, pensant à tout cela pendant qu'il en est temps, nous devons travailler avec un zèle infatigable, de manière à ce que celui qui doit nous juger trouve en nous tout ce qu'il nous a donné quand nous l'avons jugé. Id., *ibid.*

Nous trompant nous-mêmes par une pernicieuse persuasion, nous pensons que nos fautes se sont évanouies dans la suite du temps; et parce que nous les avons oubliées, nous croyons qu'elles ont échappé au souvenir du Juge sévère. Mais il n'en est pas ainsi; toutes sont réunies, toutes sont gardées et consignées auprès de lui. Ecoutons ici ce que dit le saint homme Job : « Vous avez mis mes offenses en réserve comme dans un sac cacheté. » *Job.* XIV, 17. Et ailleurs, le Seigneur dit lui-même : « Toutes ces abominations ne sont-elles pas renfermées dans les secrets de ma reconnaissance, et ne les tiens-je pas scellées dans mes trésors? » *Deut.* XXXII, 34. Id., *Homélie* 5 *aux moines.*

Il n'y a rien que nous puissions répondre en ce jour, quand le ciel et la terre, les eaux, le soleil et la lune, le jour et la nuit, le monde tout entier, se lèveront contre nous pour témoigner de nos péchés. Puis quand toutes créatures se tairaient, nos pensées et nos œuvres se tiendraient tout particulièrement devant nos yeux pour nous accuser à la face de Dieu. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur saint Matthieu.*

Le plus affreux des châtiments est la honte que nous savons devoir exister aussi au jour de ce jugement. Car les justes ressusciteront pour la vie éternelle, et les impies pour une honte et un opprobre éternels. Id., *ibid.*

Quand le père de famille meurt, la maison se trouble, la famille pleure et se revêt d'habits de deuil. De même, quand le genre humain pour lequel toutes choses ont été faites, est arrivé à sa fin, les serviteurs du ciel pleurent, et, déposant leurs blancs vêtements, se revêtent de ténèbres. Id., *ibid.*

« Le Seigneur lui-même, au signal donné par l'archange au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers. » I *Thes.* IV, 15. Voix véritablement grande, que cette voix terrible de la trompette à laquelle obéissent tous les éléments, qui fend les pierres, ouvre les enfers, brise les portes d'airain, rompt les liens des morts, et du fond de l'abîme rend à leurs corps les âmes délivrées ! Cette voix rend toutes choses à l'œuvre plus vite que la flèche ne passe dans l'air. Car l'Apôtre l'a dit : « En un moment, en un clin d'œil. » I *Cor.* XV, 52. Id., *ibid.*

Réflexions de l'auteur.

« Rendez-moi compte de votre administration. » *Luc.* XVI, 16. Ces paroles nous montrent que non-seulement on doit rendre compte de tout ce que l'on a fait, mais encore de tous les bienfaits que Dieu a répandus sur nous. Car c'est là ce que veut dire ce mot *administration.* Dans cette classe se rangent toutes les créatures de ce monde qui, d'après saint Thomas, ont été créées non-seulement pour l'usage de la vie de l'homme, mais encore pour exciter nos cœurs à louer et à aimer Dieu. De même qu'un bon

peintre offrant à un roi un tableau parfait, n'a pas seulement pour but de le lui donner comme présent, mais encore de lui faire remarquer son talent, de même le souverain Créateur nous a donné tout ce qui se voit dans ce monde, non pas seulement pour nous en servir, mais aussi pour que nous y fassions attention, afin que, dans leur admirable création, nous puissions découvrir la sagesse plus admirable encore de leur Créateur. Que toutes choses aient été faites principalement pour cela, c'est ce que le Psalmiste nous déclare par ces paroles : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie les ouvrages de ses mains. » *Ps.* XVIII. Les impies, au contraire, ont interverti ce dessein de Dieu, en altérant toutes ses œuvres divines, et en les faisant servir à d'autres usages que ceux à qui la volonté du Créateur les avait destinés. C'est ce que nous marque la Genèse, quand elle nous dit que « toute chair avait corrompu sa voie : que la terre était corrompue devant Dieu et remplie d'iniquité. » *Gen.* VI, 11, 12. Les hommes abusèrent donc pour leurs infâmes passions de la beauté des créatures qui auraient dû les exciter à l'amour de leur Créateur, doué de plus de beauté encore. Ils firent servir à la gourmandise et à la gloutonnerie les saveurs des mets dont ils devaient soutenir leur vie, et où ils auraient dû admirer la douceur de Dieu ainsi que sa sagesse qui avait imaginé de tels charmes. Quant aux divers parfums si purs et si salutaires des aromates, ils en ont fait des excitants pour leurs voluptés et leurs délices. De là ces paroles de la femme impudique, dans les Proverbes : J'ai parfumé mon lit de myrrhe, d'aloës et de cinnamome : venez et enivrons-nous de délices. » *Prov.* VII, 17, 18. Des pierres précieuses, dont l'admirable beauté et les propriétés devraient nous faire admirer la puissance divine, ils s'en servent comme de l'or et de l'argent pour leur orgueil et leur faste. Qui s'est servi pour la gloire de Dieu de ces vêtements de soie que, par suite de la disposition de Dieu, des vers nous donnent au moyen d'un travail infatigable, en ornant ainsi nos corps aux dépens de leur vie? qui a songé à rendre grâce à Dieu pour un pareil bienfait? à admirer ce prodigieux ouvrage de ses mains? Ici se rapportent ces paroles de saint Cyprien : Dieu a-t-il

voulu qu'on blessât les oreilles, qu'on tourmentât ainsi une enfance encore innocente et ignorante des maux du siècle, pour qu'ensuite on fasse suspendre des bijoux précieux à ces cicatrices et à ces trous percés? Ce sont les anges apostats et pécheurs qui, par leurs artifices ont inventé toutes ces choses, quand, se précipitant dans la contagion de la terre, ils se sont éloignés de la force céleste. Ne faudra-t-il donc point redemander des comptes à ces hommes qui ont ainsi perverti toutes les œuvres de Dieu? Car enfin, Dieu n'a pas fait de telles choses dans sa haute sagesse; il ne les gouverne pas avec tant de prévoyance, pour que les méchants les regardent comme des stimulants de leurs passions. Le Créateur ne les aurait certainement pas créées pour cela, lui qui n'a commandé à personne de faire le mal, et n'a donné à aucun le temps de pécher.

Quand Joseph eut dit : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu en Egypte, » ses frères, saisis de terreur, ne purent rien répondre. Si grande, en effet, fut leur stupeur, qu'ils demeuraient muets et sans voix; et leur langue, s'attachant à leur palais par la grandeur de la crainte qu'ils concevaient, ne pouvait plus s'acquitter de sa fonction. Si donc le souvenir de ce crime terrifia de la sorte ces hommes, que pensez-vous que doivent souffrir les méchants au jugement dernier, quand ils verront le Christ et l'entendront dire : Je suis votre frère que vous avez crucifié et que vous avez tant de fois vendu pour le vil prix du péché. Oh ! comme les méchants, à ces paroles, deviendront muets et sans voix ! Certains hérétiques, mis en prison, comprenant qu'ils seraient produits en public pour souffrir la honte et le châtiment dus à leurs erreurs, se donnèrent eux-mêmes la mort pour ne pas avoir à subir ce déshonneur public. Si donc la vue d'une ville a terrifié les âmes de ces hommes au point de leur faire préférer la mort du corps et de l'âme à ce déshonneur public, combien grande sera la honte des impies, quand ils se verront condamnés aux châtiments et à l'ignominie pour l'éternité, en présence de Dieu, de ses anges et de toutes les générations? Vraiment, on ne peut se la figurer, comme il le faut, par n'importe quel moyen.

Le remède de la rédemption divine accusera violemment les méchants au jour du jugement; c'est ce que témoignent clairement ces paroles du Seigneur : « Et le sujet de cette condamnation est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » *Joan.* III, 19. Tels sont ceux qui aiment plus les blessures que leur font leurs crimes que les remèdes divins, qui s'imaginent qu'il y a des délices et des voluptés sous les épines, qui se réjouissent quand ils ont fait le mal, et trouvent leur joie dans les choses les plus mauvaises. Remarquez la force de cette expression : « Et le sujet de cette condamnation; » car, à cause de la grandeur du remède et du bienfait tout à la fois, ce sujet de condamnation pèsera d'autant plus violemment sur la cause des méchants.

C'est un proverbe qu'il n'est pas permis de se tromper deux fois à la guerre, parce qu'après une défaite subie il n'y a plus lieu à prendre conseil, ni à remédier au mal. Mais il est encore bien plus vrai de dire qu'il n'est pas permis à l'homme de vivre, de mourir, ou de subir deux fois le jugement du souverain Juge. Que quiconque doit subir ce jugement prenne donc garde à l'état dans lequel il s'y présentera, puisque, la sentence une fois portée, il ne lui sera plus permis d'en appeler.

« J'ai vu sous le soleil l'impiété dans le lieu du jugement et l'iniquité dans le lieu de la justice. Et j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps de toutes choses. » *Eccle.* III, 16, 17. C'est-à-dire qu'alors toutes choses, qui maintenant sont confondues et mêlées sans ordre, seront rétablies conformément à la règle de la justice, puisque selon ses mérites on donnera à chacun sa récompense ou son châtiment. L'auteur sacré fera la conclusion d'un jugement futur du dérèglement des choses, parce qu'en aucune manière il ne convient que la providence de Dieu laisse sans vengeance d'aussi abominables forfaits.

Le chapitre V de la Sagesse roule presque tout entier sur la crainte dont seront frappés les impies au jugement dernier, ce qu'ils y penseront et diront. « Alors les justes s'élèveront avec

une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'affliction et qui leur auront ravi leurs travaux. Les méchants, à cette vue, seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur, etc. » *Sap.* v, 1, 2.

Vous trouverez au chapitre vi combien dangereuse est la vie des juges et des puissants, et avec quelle sévérité Dieu les jugera s'ils viennent à abandonner la vertu. « Prêtez l'oreille, vous qui gouvernez les peuples et qui vous glorifiez de voir sous vous un grand nombre de nations..., parce que ceux qui commandent les autres seront jugés avec une extrême rigueur; car on a plus de compassion pour le petit, tandis que les puissants seront puissamment tourmentés. Dieu n'exceptera personne, et il ne respectera la grandeur de qui que ce soit; parce qu'il a fait les grands comme les petits, et qu'il a également soin de tous. Mais les plus grands sont menacés des plus grands supplices. » *Sap.* vi, 3, 6, 7, 8, 9.

« Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés. » II *Cor.* xi. L'Ecclésiastique nous donne le même avis en ces termes : « Usez des remèdes avant la maladie; interrogez-vous vous-même avant le jugement et vous trouverez grâce devant Dieu. » xviii, 20.

Le même livre nous montre en ces termes que toutes les actions se font sous les yeux de Dieu qui voit tout : « Les œuvres de tous les hommes lui sont présentes, et rien n'est caché à ses yeux. Son regard s'étend de siècle en siècle, et rien n'est merveilleux devant lui. On ne peut point dire : Qu'est-ce que ceci? ou qu'est-ce que cela? Car tout se découvrira en son temps. *Eccli.* xxxix, 24, 25, 26. En quel temps? sans doute dans celui dont parle Salomon : « Dieu jugera le juste et l'impie; et alors, ce sera le temps de toutes choses. » *Eccle.* iii, 17. Quelle devra être sa colère? l'Ecclésiastique nous le dit aussi : « Et comme le déluge a inondé toute la terre, ainsi sa colère sera le partage des nations qui ne se sont pas mises en peine de le rechercher. » xxxix, 28. Marquant par ce mot *inebriavit* (a enivré, a inondé) la grandeur de sa colère et des supplices qu'il réserve aux méchants.

Au lieu de : « O Dieu, je vous ai exposé ma vie, » *Ps.* lv, saint Jérôme traduit de l'hébreu : « Vous avez compté tous les mou-

vements de la vie errante que j'ai menée, vous avez mis vous-même mes larmes en votre présence. » Paroles auxquelles ressemblent ces autres : « Vous-même avez compté mes pas, » *Job.* XIV, 16; ou mieux encore : « Dieu sonde les reins et les cœurs. » *Ps.* VII. Il discerne en effet les pensées et les intentions du cœur, « et nulle créature ne lui est cachée. » *Hebr.* IV, 13. Or c'est là, comme dit Sophonie, « porter la lumière des lampes jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem, » I, 12; et c'est de cette manière que nous cherchons les plus petits objets. Quoi de plus petit qu'une parole oiseuse ? Cependant on sait ce qu'en a dit le Sauveur Jésus.

Au lieu de : « Lorsque j'aurai pris mon temps, je vous jugerai et je vous rendrai justice, » *Ps.* LXXIV, saint Jérôme traduit : « Lorsque j'aurai pris le jour déterminé, je jugerai la justice ; la terre se brisera avec tous ses habitants. » Telles seront les paroles de Jésus-Christ venant pour nous juger et annoncer la fin du monde.

Et puis, comme la sentence n'est pas aussitôt portée contre les impies, les enfants des hommes font le mal sans aucune crainte. Ils doivent donc se souvenir de cette parole : « Lorsque j'aurai pris le temps, je vous jugerai. » Car de même que vous avez eu un temps pour pécher, sans que personne s'y opposât, de même il y aura un temps pour lui de vous châtier, sans que personne lui résiste. Si le temps ne vous a pas manqué pour toute espèce de crime, il ne lui manquera pas non plus pour se venger.

Les prophéties suivantes du Prophète montrent la sévérité des jugements de Dieu, ainsi que les chutes et les ruines de notre vie : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, ô Seigneur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous. » *Ps.* CXLII. C'est-à-dire si vous m'appelez, Seigneur, en jugement, et si vous demandez compte de ma vie, sans qu'aucune miséricorde vienne adoucir la rigueur de votre justice, je ne vois rien qui me puisse faire espérer mon salut. Car qui vit avec assez de piété et de sainteté sur la terre pour que, forcé de rendre compte à votre tribunal, il puisse défendre sa cause, si vous voulez exiger tout ce qui vous est dû par suite du droit le plus juste et le plus excellent. De là cette parole de Job : « Je sais véritablement

qu'il en est ainsi, et que l'homme, si on le compare avec Dieu, ne sera point juste; et que s'il veut disputer contre Dieu, il ne pourra lui répondre sur une seule chose de mille. » *Job.* IX, 2, 3.

Quand Laban fit alliance avec son gendre Jacob, ce dernier « prit une pierre et en dressa un monument, et Laban dit : Ce lieu élevé sera témoin aujourd'hui entre vous et moi. C'est pour cette raison qu'on a appelé ce lieu Galaad, c'est-à-dire le monceau du témoin. » *Gen.* XXXI, 45, 48. C'est comme s'il disait : Ce monceau de pierres portera témoignage contre vous, si jamais vous tramez quelque chose contre moi. De la même manière, au jour du jugement, portera témoignage contre les impies, le monceau de tant de témoignages, c'est-à-dire de tant de saintes Ecritures, de tant d'avertissements, d'exhortations, de sermons, de craintes excitées et de promesses dont Dieu s'est servi pour les réveiller et les guérir, et à quoi cependant ils sont restés sourds comme des aspics. A ce moment-là, les saints pasteurs pourront leur rappeler à la mémoire tout ce qu'ils leur ont dit dans leurs prédications pour les instruire et les reprendre. Combien de fois, diront-ils, avons-nous essayé de vous rappeler de vos parjures, de vos calomnies, de vos haines, de vos mauvaises passions et de vos rapines? Par combien de menaces ne vous avons-nous pas effrayés? Par quelles promesses n'avons-nous pas eu soin de vous attirer? Combien de fois ne vous avons-nous pas signalé tous ces maux? et cependant vous êtes demeurés rebelles et sans faire un pas! Ah! voilà que le sang de Jésus-Christ demande vengeance.

C'est chose prodigieuse de voir la stupeur d'un grand nombre d'hommes quand nous parlons du jour du jugement dernier. Pourquoi? parce que leur foi est si obscure et si informe que l'apôtre saint Jacques l'appelle une foi morte; or un mort n'a aucune des opérations de la vie; d'où il suit que cette foi, en ce qui concerne la force d'agir, est comme si elle n'était pas. Aussi le Sauveur dit-il lui-même : « Lorsque le fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre? » *Luc.* XVIII, 8. Autrement, si l'on vous disait aujourd'hui qu'un juge séculier veut demain vous brûler tout vif, que ne feriez-vous pas? par

combien de lieux n'iriez-vous pas? avec quelle humilité, quelle tristesse et quelle pauvreté ne vous verrait-on pas errer partout! Et puis, ne donneriez-vous pas toutes vos richesses à ceux dont l'intercession pourrait vous faire échapper à ce supplice? Que si quelqu'un vous faisait des objections et résistait à vos offres, ne lui diriez-vous pas : Périssent plutôt tous mes biens que ma vie; qu'il n'en reste rien, pourvu que je vive. S'il s'agissait pour nous d'une cause capitale auprès d'un juge de la terre, ne serions-nous pas attentifs, et appelant un avocat ne mettrions-nous pas à sa disposition de dignes honoraires pour qu'il s'occupât de notre cause avec le plus grand soin? Pourquoi donc ne pensons-nous pas quelquefois au jugement futur, « où il nous faudra tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ pour que chacun y reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps. »

XLI.

Supplices de l'enfer.

Pour que les pécheurs soient encore plus punis dans les supplices qu'ils endurent, ils voient la gloire de ceux qu'ils ont méprisés et sont de plus tourmentés des châtiments de ceux qu'ils ont aimés sans utilité sur la terre. S. Grégoire, *Homélies*.

Il faut croire à un seul feu de l'enfer ; mais ce feu ne tourmente pas tous les pécheurs de la même manière. Car chacun, autant que le demanderont ses fautes, y sentira une peine différente. De même que dans ce monde il y a sous le soleil une foule de gens qui cependant n'en éprouvent pas également l'ardeur, parce que l'un a plus chaud et l'autre moins; de même, dans ce feu unique, il n'y a pas qu'une seule manière de brûler, parce que la différence des péchés y fait ce que fait sur la terre la différence des corps; de sorte que tout en ayant un feu semblable, cependant chacun des damnés en éprouve différemment les ardeurs. Id., *Dialogues,* IV; *Morales,* IX, XXVII.

Il y aura dans l'enfer un froid intolérable, un feu inextinguible, un ver éternel, une puanteur insupportable, des ténèbres

palpables, les fouets des damnés qui vous flagelleront, l'horrible aspect des démons, la confusion des péchés, le désespoir de tous les biens. Il y aura pour les malheureux damnés une mort qui n'amènera pas la mort, une défaillance qui n'en sera pas une; car, dans l'enfer, la mort commence toujours à être et ne sait pas finir ou se terminer. S. Grégoire, *sur le chapitre* VIII *de saint Matthieu.*

Nous voyons les élus de Dieu faire le bien et souffrir de cruelles peines. On peut donc conclure de là avec quelle rigueur le juge sévère frappe dans l'enfer ceux qu'il y condamne, puisque ici-bas il châtie si bien ceux qu'il aime. Id., *Morales.*

Il est de la justice du Juge sévère de ne faire jamais manquer de supplices ceux dont l'âme, pendant cette vie, n'a jamais voulu manquer de péchés, et de ne jamais mettre un terme à sa vengeance sur le pécheur, par la raison que ce dernier n'a jamais voulu, tant qu'il l'a pu, mettre un terme à ses crimes. Id., *ibid.*

« Que vos reins soient ceints. » *Luc.* XII, 35. Que personne ne méprise la longanimité de Dieu, parce que dans son jugement il montrera une justice d'autant plus rigoureuse qu'il aura montré avant une plus longue patience. S. Grégoire, *Homélie* 13.

« Le Très-Haut est lent à punir les crimes. » *Eccli.* v, 4. Il est dit patient parce qu'il souffre les péchés des hommes et les punit. Car, s'il supporte longtemps les pécheurs pour qu'ils se convertissent, il les condamne plus sévèrement s'ils ne se sont pas convertis. Id., *ibid.*

Les méchants n'ont cessé de pécher que parce qu'ils ont cessé de vivre. Car ils auraient voulu vivre sans fin pour pouvoir pécher sans fin. Or ils montrent qu'ils désirent toujours vivre dans le péché, parce qu'ils ne cessent jamais de pécher tant qu'ils vivent. Id., *Dialogues,* liv. IV.

Tout pécheur est d'autant plus accablé sous le poids des tourments qu'il s'est élevé plus haut dans le péché : ce par quoi il s'est élevé passe, tandis que ce par quoi il est puni demeure. Comblé d'honneurs pendant la route, il est condamné à son arrivée; et en se dirigeant vers la mort à travers le bonheur de

la vie présente, il fait comme celui qui va s'enfermer dans une prison à travers d'agréables prairies. Id., *Morales.*

Quand je vois Job sur son fumier, Jean mourant de faim dans le désert, Pierre étendu sur sa croix, et Jacques décapité par l'ordre d'Hérode, je songe à la manière dont Dieu châtiera dans la vie future ceux qu'il réprouve, lui qui, sur la terre, afflige si durement ceux qu'il aime. Id., *Homélies.*

Qu'on pense aux supplices réservés aux pécheurs, quand on voit de si rudes châtiments châtier même le juste. De là ces paroles de saint Pierre : « Que si le juste même se sauve avec tant de peine, où se cacheront les impies et les pécheurs? » I *Petr.* IV, 18. Et celles-ci de saint Paul : « De sorte que nous nous glorifions nous-mêmes en vous dans les églises de Dieu, à cause de votre patience et de votre foi, au milieu même de toutes vos persécutions et des tribulations que vous endurez qui sont les marques du juste jugement de Dieu. » II *Thess.* I, 4, 5. C'est comme s'il disait : Il faut conclure de vos peines de quelle manière Dieu frappe ceux contre qui il est irrité, puisqu'il souffre que vous, en qui il trouve sa joie, soyez affligés de la sorte. Id., *Morales,* V, VIII.

« Ceux qui craignaient la gelée sont accablés par la neige. » *Job.* VI, 16. Parce que ceux qui appréhendent ici-bas des choses qui ne sont dignes que de mépris, souffriront de la part du ciel des maux éternels qui seuls méritent qu'on les appréhende. Et comme ils n'osent passer par-dessus de faux biens qu'ils pouvaient aisément fouler aux pieds, ils s'exposent au rigoureux jugement de Dieu qu'ils ne pourront supporter. Id., *ibid.,* VII, XII.

« Et toute sa confiance se dissipera comme des toiles d'araignée. » *Job.* VIII, 14. Parce que ce que le pécheur obtient avec plaisir est passager et que la peine qui suit demeure toujours. Id., *ibid.,* VIII, XXXI.

Ceux qui ont offensé leur Créateur de cœur et de corps seront punis au dehors par le feu et au dedans par les ténèbres; et ainsi ils seront à la fois tourmentés de cœur et de corps. Id., *ibid.,* VIII, XLVI.

Dans les tourments de cette vie, la crainte est douloureuse, et

la douleur n'a pas de crainte, parce que la crainte ne fait jamais souffrir l'esprit une fois que l'on a commencé à souffrir ce que l'on craignait. Dans l'enfer, au contraire, l'ombre même de la mort est une horreur éternelle, parce que là on souffre ce que l'on craint et l'on a horreur de ce que l'on souffre. Id., *ibid.*, VIII, XLVIII.

« Il souffrira les peines des maux qu'il a faits sans en être consumé. » *Job.* XX, 18. Afin que la mort vive dans le châtiment de celui dont la vie est morte dans la faute. Il est donc tourmenté sans être consumé ; il meurt et il vit ; il tombe et reste debout ; il finit et il n'a point de fin. Id., *ibid.*

Parce que l'impie a préféré la chair à Dieu, son juge fait en sorte que cette chair soit son plus grand supplice. Pour augmenter en effet ses tourments, d'un côté, ils seront tirés du corps, et d'un autre ils y seront retenus, malgré le pécheur lui-même. Id., *ibid.*

La sévérité de Dieu punit d'autant plus que sa patience a supporté plus longtemps. Mais le pécheur croit qu'il n'est pas vu de Dieu, autant de fois qu'il pèche sans encourir de châtiment ; et ainsi il arrive qu'il accumule ses fautes par la raison même qui aurait dû les lui faire corriger. Id., *ibid.*, XXV, II.

Le pécheur comprendra que Dieu voit tout quand il se verra condamné ; et il ouvrira sur son châtiment les yeux qu'il a tenus fermés sur ses fautes. Id., *ibid.*, XXV, III.

Qu'y a-t-il de plus pénible que de toujours vouloir ce qui ne sera jamais et de toujours se refuser à ce qui sera sans cesse ? Id., *ibid.*

Pourquoi dans l'enfer cherche-t-on la mort sans la trouver ? Parce que ceux à qui la vie est offerte en ce monde sans qu'ils veuillent l'accepter, chercheront la mort dans l'enfer sans pouvoir la trouver. S. AUGUSTIN, *Sermons.*

De même qu'on ne peut comparer en aucun point la joie des biens temporels aux joies de la vie éternelle que les saints doivent recevoir ; de même aucun tourment des peines temporelles ne peut se comparer aux tourments éternels des impies. Id., *de la Manière de catéchiser les enfants.*

C'est bien plutôt une règle de la nature que l'homme trouve sa peine dans le supplice qu'impunément sa joie dans le péché. Id., *ibid.*

Que les châtiments nous effraient, si la récompense ne nous invite pas. Id., *ibid.*

Personne qui ne fuie la douleur plus qu'il ne désire le plaisir, puisque nous voyons les bêtes, même les plus féroces, s'écarter des plus grands plaisirs par la crainte de la douleur. Id., *Livre des 84 questions.*

Le mal que commet une âme inflexible et obstinée est éternellement puni, quoique commis dans le temps; sans doute, parce que ce qui fut court par le temps ou l'action est évidemment long dans l'opiniâtreté de la volonté. S. Bernard, *Lettres.*

Là, c'est-à-dire dans l'enfer, « le satyre criera au satyre, l'un criera à l'autre, » *Isa.* xxxiv, 14, et le démon au démon : Frappe, déchire, tue, dépouille, enlève, vole, apporte des charbons ardents, et mets-nous dans des chaudières bouillantes. Id., *Sermons.*

Que pensez-vous que seront alors la douleur et la tristesse des méchants, quand ils seront séparés de la compagnie des saints et de la vision de Dieu, et que, livrés au pouvoir des démons, ils iront avec eux au feu éternel? Et là, ils seront toujours sans fin dans le deuil et les gémissements; là il y aura une douleur insupportable, une puanteur sans égale, une terreur affreuse, la mort du corps et de l'âme; sans espoir de pardon et de miséricorde; là où ceux qui tourmentent ne se lassent jamais; où ceux qui sont tourmentés ne meurent jamais, ou plutôt mourront de manière à toujours vivre, et vivront de manière à toujours mourir. Hugues de Saint-Victor.

Si le Prophète a dit : « Que l'ouverture du puits ne se ferme point sur moi, » *Ps.* lxviii, c'est que, quand une fois il aura pris les coupables, il sera fermé en dessus et ouvert en dessous dans l'abîme; aucun soupirail, aucune issue libre pour respirer ne seront laissés à ses portes qui vous écraseront par-dessus. Eusèbe d'Emèse.

Ce sera se repentir trop tard que de se repentir à la vue du feu

éternel qui interrogera jusqu'à la moelle de nos os et sondera nos pensées. Quel prix chacun de ceux qui devront être condamnés ne désireront-ils pas alors avoir mis pour n'avoir jamais souillé le vêtement de leur corps? Id., *Homélie* 3 *sur l'Epiphanie.*

C'est là que seront précipités les pécheurs après leur adieu au monde : c'est là que seront méconnus de Dieu ceux qui n'ont pas voulu le connaître, destinés à mourir à la vie, et à vivre sans fin pour la mort. Id., *ibid.*

La vie ne vaut pas la peine que l'homme y vive pour consumer dans un petit nombre d'années, ses années éternelles, et pour s'y amasser en si peu de temps des châtiments qui dureront éternellement. Id., *Homélie sur le bon larron.*

Quand notre chair et la moelle de nos os infectées du péché auront commencé à être pénétrées des cruelles ardeurs de l'implacable géhenne, que ces ardeurs inextinguibles, comme des métaux en fusion, se seront répandues, sans pouvoir s'éteindre, dans toute la substance de l'homme, que les flammes dévorantes auront commencé en partie à consumer, en partie à nourrir les corps et les âmes, comment une parole craintive et qui a conscience de sa faiblesse pourra-t-elle expliquer qu'au milieu de ces globes de feu, la nature condamnée donne une pâture, et reçoive à la fois un accroissement? que l'ouvrage, l'image de notre corps, mort dans ses anciens crimes, et revivant seulement pour la torture, ne puisse trouver sa fin dans ce qui devrait être sa mort? Cette combustion, en effet, n'est pas accidentelle; elle a sa raison, elle est pénale, parce qu'ayant, pour ainsi dire, l'ordre de rechercher la faute, elle ne sait pas, elle ne doit pas dévorer la substance. Id., *Homélie* 1 *aux moines.*

Le châtiment faisant périr et la sentence donnant la vie, la matière reste réparable de siècle en siècle, et ne parviendra jamais, bien que le temps s'enfuit, à la limite de ses maux; et tout en ne pouvant se promettre aucun espoir, même après des années infinies, on éprouvera même dans le moment présent les tortures des siècles qui doivent suivre : et ainsi l'éternité s'accroîtra de la mort imposée à la conscience. Malheur à ceux qui en

feront l'expérience avant de l'avoir cru ! Voilà pourquoi, très-chers frères, tous ces tourments qui, dans l'enfer, ne pourront finir, peuvent être rachetés ici-bas par l'amendement de votre vie première, par les aumônes, les larmes, l'humilité du cœur, la chasteté du corps, les œuvres de justice et de miséricorde. Id., *ibid.*

Je ne passerai pas sous silence la toute particulière et admirable vertu du cuisinier d'un certain monastère. Car remarquant que dans une fonction aussi pénible et aussi assidue il demeurait toujours avec lui-même et possédait le don des larmes, je le priai de vouloir bien me dire comment il avait mérité une semblable grâce. Fatigué enfin de mes instances, il me répondit : Je n'ai jamais cru servir les hommes, mais Dieu lui-même ; et en me jugeant indigne de tout repos, comme aussi en contemplant ce feu, je me suis pénétré du souvenir du feu éternel. S. Jean Climaque, 7e *degré.*

Etre exclu des biens éternels et devenir étranger à ce qui a été préparé aux saints est une si grande torture, une si grande douleur, que quand bien même aucun autre châtiment ne vous serait infligé d'ailleurs, celui-là seul suffirait. S. Jean Chrysostome, *Sermons.*

Si ceux qui ne voient pas la lumière du ciel mènent une vie plus triste que la mort, que doivent souffrir ceux qui sont privés de la lumière divine ? Id.

Pensons quel mal c'est que d'être éternellement brûlé, de se trouver dans les ténèbres et une tristesse infinies, que de grincer sans cesse les dents, sans personne pour vous entendre. Car si, sur la terre, un homme de bonne condition enfermé dans une prison regarde comme un supplice plus terrible que la mort la puanteur et les ténèbres du lieu, ainsi que ses chaînes qui lui sont communes avec des voleurs, pensez alors à ce que c'est que d'être brûlé avec les homicides de l'univers entier, sans voir d'autres hommes, sans être vu par d'autres, et se jugeant seul au milieu d'une si grande multitude, puisque ces ténèbres épaisses ne permettent pas même de reconnaître ceux qui sont les plus proches de vous. Chacun sera donc ainsi tourmenté,

comme s'il subissait seul le supplice. Que si les ténèbres par elles-mêmes troublent nos esprits, que sera-ce là où, aux ténèbres, s'ajoutent encore des feux si douloureux ? Personne, dans l'enfer, n'arrachera aux supplices éternels ceux qui auront commis l'iniquité, ni ses parents, ni ses frères. Non, personne n'en délivrera son frère, quelque grande confiance qu'il en ait, quelque pouvoir qu'il ait auprès de Dieu. Car Dieu est celui qui rend à chacun selon ses œuvres; et c'est par nos œuvres que nous pouvons gagner le salut ou mériter le supplice. Id., *ibid.*

L'enfer est une chose intolérable; qui ne sait que c'est un horrible supplice? Cependant si l'on mettait bout à bout mille enfers, ce ne serait peut-être encore rien auprès de la sentence qui vous chasse du bonheur de la gloire, vous donne la haine de Jésus-Christ, et vous fait entendre de lui ces paroles foudroyantes : « Je ne vous connais pas. » Id., *Homélie* 28.

Réflexions de l'auteur.

Le roi Lysimaque, assiégé par les Scythes, se rendit à l'ennemi faute d'eau. Quand il en eut bu quelque peu, il s'écria : « Oh! comme pour un court plaisir j'ai perdu mon royaume et ma liberté ! » Que diront donc les réprouvés dans l'enfer, quand pour des voluptés d'un moment ils se verront condamnés à d'éternels supplices? Salomon nous donne donc un avis bien prudent, quand il nous dit : « Mon fils, si les pécheurs vous attirent par leurs caresses, ne vous laissez point aller à eux. » *Prov.* I, 10. C'est à juste titre que le plaisir est comparé au lait. Car le lait amène le sommeil et flatte le palais par sa douceur; mais dans un instant il s'aigrit. La douleur se mêle aux rires, et le deuil est au bout des grandes joies.

Qui pourrait dire les pensées du roi Sédécias, dans sa prison, après qu'on lui eut crevé les yeux, qu'on eut fait mourir ses fils, renversé et brûlé Jérusalem, quand il se rappelait les paroles de Jérémie qui lui prédisaient que tout serait sauvé s'il se livrait au roi de Babylone. Mais parce qu'il ne voulut pas croire au prophète, il tomba dans les plus grands malheurs. Qui pourrait aussi redire toutes les pensées des damnés, quand reviennent à leur

esprit les paroles et les instances des prédicateurs qui tant de fois leur ont répété la même chose et leur ont annoncé tout ce qu'ils souffrent maintenant ; mais parce qu'ils n'ont pas voulu leur obéir dans les choses même les plus faciles, ils seront éternellement torturés. (Sujet fécond pour un sermon, que celui qui exposerait les pensées et les discours d'un damné.)

« J'enverrai contre eux, dit le Seigneur, des serpents et des basilics, contre lesquels les enchantements ne pourront rien. » *Jerem.* VIII, 17. C'est ce que le Seigneur a expliqué lui-même, quand il dit ailleurs : « Je ferai fondre sur eux des maux dont ils ne pourront sortir. » *Ibid.* XI, 11. Menace dont les réprouvés font une si pleine et si triste expérience dans l'enfer. Car il y aura là ces serpents, c'est-à-dire les terreurs des démons, qui ne cesseront jamais un instant de les tourmenter.

La justice divine a cela d'admirable que non-seulement elle punit les coupables, mais encore qu'elle approprie les supplices à leurs crimes. De là cette parole : « Malheur à vous qui pillez, ne serez-vous pas aussi pillé ? » *Isa.* XXXIII, 1. Voilà pourquoi le Seigneur n'ayant pu, par bien des plaies cependant, fléchir la tyrannie de Pharaon, roi d'Egypte, finit par faire périr étouffé dans les eaux celui qui, par un genre de cruauté des plus barbares, avait ordonné d'y étouffer tous les enfants. C'est ce qui se trouve en ces termes dans le livre de la Sagesse : « Les Egyptiens étaient conduits à cette fin par une nécessité dont ils étaient dignes ; et ils perdaient le souvenir de ce qui venait de leur arriver, afin que la mesure de leur punition fût remplie par ce qui manquait à leur supplice ; et qu'en même temps votre peuple trouvât dans la mer un passage miraculeux, et eux un genre de mort tout nouveau, » c'est-à-dire semblable à celui qu'ils avaient employé contre d'innocents enfants. *Sap.* XIX, 4, 5.

Les paroles suivantes montrent la grandeur des supplices réservés aux pécheurs, soit dans cette vie, soit dans l'autre : « Mon fils, ne semez point les maux dans les sillons de l'injustice, de peur que vous n'en recueilliez sept fois autant. » *Eccli.* VII, 3. Puis, si, comme le dit le même livre, XI, 29, « le mal présent fait oublier les plus grands plaisirs, » que fera l'éter-

nité des peines? que paraîtra un court plaisir de cette vie, surtout s'il est passé, comparé à l'éternité toujours présente des peines?

Les paroles suivantes de David insinuent l'éternité des peines pour les damnés : « Ils ont été placés dans l'enfer comme des brebis qu'on mène à la mort; la mort les dévorera. » *Ps.* XLVIII. La mort désigne les plus grands tourments, et ce mot de dévorer, leur éternité. Car si l'herbe des pâturages d'un côté est coupée, de l'autre aussi elle tient encore par les racines, afin de pouvoir être broutée de nouveau quand elle aura repoussé. Chose qui, dans l'enfer, arrive aux réprouvés qui sont l'éternel aliment d'une mort sans fin.

« Le Seigneur tient dans sa main une coupe de vin pur pleine d'amertume. » *Ps.* LXXIV. En parlant ici d'une coupe de vin pur pleine d'amertume, le Prophète désigne d'un côté la violence des châtiments que ne calme aucun soulagement, et de l'autre la quantité de lie mêlée à ce vin, deux choses que boiront les pécheurs de la terre. De plus, le Seigneur les menace dans Isaïe de la leur faire boire jusqu'au fond, et de leur faire avaler jusqu'aux morceaux de la coupe.

Autrefois, c'était une loi qu'une maison qui serait vendue dans l'enceinte des murailles de la ville pourrait être rachetée pendant un an, en en rendant le prix à l'acheteur; mais une fois l'année écoulée, on n'en aurait plus le pouvoir. *Levit.* XXV, 29, 30. Pourquoi cela? Sans doute parce que dans cette céleste Jérusalem dont saint Jean décrit les murailles, il y a beaucoup de maisons, c'est-à-dire beaucoup de demeures que nous vendons au prix du péché, ce qui fait que nous sommes pour lors effacés du livre de vie. Mais ces maisons, nous pouvons les racheter pendant l'année de notre vie, ce que nous ne pouvons plus, celle-ci une fois écoulée. Mettons donc tous nos soins à les racheter pendant que nous en avons le temps; autrement, plus tard, ce sera en vain que nous essaierons de le faire.

Il en est qui comptent et amplifient de mille manières les tourments de l'enfer. Pour moi, rien ne m'effraie plus que de savoir que les glorieux noms de Jésus et de la Vierge sans tache y sont sans cesse prononcés avec injures et blasphèmes.

On peut, contre ceux qui, connaissant la sévérité de Dieu, ses jugements et les peines de l'enfer, ne changent point de mœurs et ne sont pas même contrits, on peut, dis-je, citer l'exemple du roi Achab. Ce roi, quoique idolâtre, sanguinaire et impie, fut si touché des menaces que le Seigneur lui fit par son prophète Elie, qu'on lit de lui : « Achab, ayant entendu ces paroles, déchira ses vêtements, couvrit sa chair d'un cilice, jeûna, dormit avec le sac, et marcha la tête baissée. » III *Reg.* xxi, 27. Et nous, fidèles, nous ne faisons cependant rien de tout cela, bien que tous les jours nous entendions des menaces plus grandes encore.

Origène conclut de la sévérité et de la longueur de la vengeance divine par le châtiment infligé à l'incrédulité et à la défiance des enfants d'Israël, après que les envoyés furent revenus de la terre promise. Ce qu'il y a de mystère là-dedans, dit Origène, est marqué par ce nombre de quarante : « Selon le nombre des quarante jours pendant lesquels vous avec considéré cette terre, en comptant une année pour chaque jour. Vous recevrez donc pendant quarante ans la peine de vos iniquités, et vous saurez quelle est ma vengeance. » *Num.* xiv, 34. Pour moi, je crains de sonder les secrets de ce mystère ; car si à chaque pécheur est assigné une année de châtiment pour le péché d'un seul jour, je crains que pour nous, qui passons toute notre vie et tous les siècles à pécher, les siècles eux-mêmes ne puissent suffire à subir nos châtiments.

Si maintenant vous demandez pourquoi un châtiment est si long pour une faute si courte, écoutez : Que le corps reçoive une blessure, ou qu'un de ses os soit brisé, bien que ses blessures aient été faites en un rien de temps, cependant ce n'est qu'après bien des douleurs et des tortures subies pendant longtemps qu'on parvient à se guérir. Des blessures du corps passez aux blessures de l'âme. L'âme est blessée autant de fois qu'elle pèche. Oh ! si nous pouvions voir comment notre homme intérieur est blessé par n'importe quel péché, quel mal lui fait une parole mauvaise ! etc. Mais maintenant, semblables à ceux qui, possédés du démon ou atteints de folie, ne sentent pas si on les blesse, parce qu'ils n'ont pas leurs sens naturels, nous aussi, rendus fous par

les passions du siècle, ou enivrés de nos vices, nous ne pouvons sentir quelles blessures nous faisons à notre âme.

XLII.

Bonheur du ciel.

Quand nous serons arrivés à la source même de la vie, nous nous sentirons en même temps délicieusement altérés et abreuvés. Mais cette soif sera sans douleur ; se désaltérer à longs traits n'engendrera point de dégoût, parce qu'ayant soif nous serons désaltérés, et qu'étant désaltérés nous aurons soif. S. Grégoire, *Morales*.

Il faut croire qu'avant la rémunération du dernier jugement les pécheurs verront les justes dans leur bonheur, afin qu'en les voyant ainsi dans l'allégresse ils soient torturés non-seulement par leurs propres supplices, mais encore par le bonheur des autres. Quant aux justes, ils voient toujours les pécheurs dans leurs tourments, afin que leur joie en prenne de l'accroissement ; car ils aperçoivent ainsi le malheur auquel ils ont miséricordieusement échappé ; et ils rendent à leur libérateur des actions de grâces d'autant plus grandes qu'ils voient dans les autres ce qu'ils auraient pu souffrir s'ils avaient été abandonnés. Id., *Homélies*.

Quand l'âme réfléchit à la grandeur des suavités de la patrie céleste, elle aime pour elles avec ferveur les amertumes de la vie présente. Id., *ibid.*, VII, vii.

Un ouvrier mercenaire juge légère, d'après le prix qu'il en reçoit, la peine qu'il a prise à l'ouvrage. Il en est de même pour le juste. Voilà pourquoi saint Paul, accablé quelquefois au-dessus de ses forces, se consolait et se raffermissait avec l'espoir de la récompense. Id., *ibid.*, VIII, viii.

Plus on recherche les biens éternels, plus on voit combien on travaille en vain pour cette vie ; et plus près on voit la récompense, plus on se reproche de l'avoir cherchée trop tard. Id., *ibid.*, VIII, ix.

Nous voyons dans cette vie beaucoup de choses que nous

n'avons pas; dans l'autre vie, voir et avoir est la même chose. Id., *ibid.*, XIX, II.

En contemplant la face divine, le bienheureux la prend ; il devient immuable en voyant l'immuable. Id., *ibid.*, XXIV.

Un homme parlant de l'éternité est un aveugle parlant de la lumière. Id., *ibid.*, XXVII, XXVI.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » *Joan.* XIV, 2. Dans ces mêmes demeures, qui sont au nombre de plusieurs, il y aura en quelque façon une différence dans les récompenses qui sera toujours en harmonie, parce qu'une si grande force d'amour nous unira dans ce séjour de la paix, que chacun se réjouira de voir dans un autre ce qu'il n'aura pas reçu lui-même. Voilà pourquoi, bien que l'on n'ait pas également travaillé dans la vigne, on reçoit tous également le denier promis. Id., *ibid.*, IV.

« L'ami annonce la venue de la lumière à son ami, l'avertissant que la lumière est son partage et qu'il peut s'élever jusqu'à elle. » *Job.* XXXVI, 33. Car y a-t-il rien de plus difficile à l'homme né sur la terre et composé d'une chair fragile et terrestre, que de monter au plus haut des cieux et de pénétrer jusque dans ces lieux secrets où habitent les esprits célestes? Mais le Créateur de ces esprits est venu à nous, et il s'est fait homme dans un ordre qui leur est inférieur, selon ce qu'en dit le Roi-Prophète : « Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges. » *Ps.* VIII. Et comme il a trouvé entre nous et ces esprits bienheureux un très-grand éloignement dans la différence de notre vie à la leur, après avoir créé avec une puissance admirable cette nature sublime, il s'est revêtu, avec une bonté encore plus admirable, de notre nature basse et inférieure ; et il a ainsi trouvé le secret d'allier les choses élevées avec les choses basses et abjectes. Aussi, à peine notre roi fut-il né sur la terre, que les chœurs des anges parurent pour l'annoncer et chantèrent un hymne; et le sujet de cette discorde, qui consistait dans la dépravation de notre vie, étant détruit, ils reconnurent pour concitoyens ceux qu'ils avaient dédaignés depuis si longtemps et firent résonner ensemble ces paroles toutes divines : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix

sur la terre aux hommes de bonne volonté. » *Luc.* II, 14. Comme s'ils disaient clairement : La bonté souveraine qui vient de naître sur la terre va maintenant joindre ceux que leur iniquité avait séparés de nous. Ainsi donc celui qui s'est abaissé au-dessous des anges pour l'amour de nous, nous a fait devenir égaux à eux par la vertu de cet abaissement. Si donc la fragilité humaine vient à se désespérer, qu'elle considère quel est le sang du Fils unique de Dieu et reconnaisse par le prix de sa rédemption combien elle vaut. Regardons où nous a précédé notre chef. Ayons confiance d'aller au ciel; espérons d'arriver à la bienheureuse patrie; sachons que nous avons été faits compagnons des anges, et réjouissons-nous d'être élevés même au-dessus d'eux dans la personne de notre chef. Id., *ibid.*, XXVII, II.

« L'aigle demeure dans des rochers, dans des montagnes escarpées, et dans des roches inaccessibles. » *Job.* XXXIX, 28. On peut par les pierres entendre les vertus célestes qui ne sont plus agitées çà et là, ainsi que les arbres, par le vent de notre mutabilité; mais qui étant comme des rochers élevés au-dessus des nuées, ne sont plus sujets à aucune altération, et se sont comme endurcis par l'immuable solidité de l'éternité, à laquelle ils sont inséparablement attachés. Lors donc que l'âme sainte, méprisant les choses terrestres, est comme suspendue au haut des airs, de même qu'un aigle; que s'élevant vers le ciel par un esprit de contemplation, elle aspire avec ardeur à l'éternelle joie des anges, et qu'étant comme étrangère sur la terre, elle n'a de désirs que pour ces biens qu'elle contemple, il est vrai de dire qu'elle habite déjà dans les lieux élevés. C'est ce que l'Ecriture marque en disant : « Il fait sa demeure dans les rochers; » c'est-à-dire que d'intention et de désir, l'âme habite déjà parmi ces vertus célestes, si bien affermies par l'éternité, qu'elles ne peuvent plus être détournées vers le péché. Aussi, est-ce avec raison qu'il est dit ensuite : « Il habite dans des montagnes escarpées, et dans des roches inaccessibles. » Que sont ces montagnes escarpées, sinon les anges qui, bien qu'ils ne soient plus en leur entier, ont été néanmoins confirmés en partie dans leur état bienheureux, pendant que l'autre partie en a été détachée par leur chute avec le

démon. Ils sont rompus, puisqu'une partie des anges est tombée, et qu'il n'y en a qu'une partie qui soit demeurée ferme. Quant à ce que l'Ecriture dit de ces mêmes rochers qu'ils sont inaccessibles, c'est pour nous marquer que la gloire des anges est inaccessible aux hommes pécheurs, puisqu'ils ont d'autant plus absolument fermé les yeux à la beauté des choses spirituelles, qu'ils sont tombés pour les avoir trop ouverts aux beautés des choses corporelles et terrestres. Mais il ne suffit pas à celui qui est tellement transporté par la contemplation des choses divines qu'étant élevé sur les ailes de la grâce, il parvient déjà d'intention et de désir à habiter parmi les chœurs des saints anges, et à suspendre l'exercice de toutes les actions mortelles, comme s'il était déjà affermi dans la demeure du ciel; il ne lui suffit pas, dis-je, de contempler la gloire lumineuse de ces esprits, s'il ne voit aussi celui qui est infiniment élevé au-dessus des anges. Car il n'y a que cette vue divine qui puisse pleinement remplir notre âme. C'est pourquoi, après avoir dit que l'aigle faisait sa demeure dans les rochers et habitait dans des montagnes escarpées et dans des roches inaccessibles, le livre saint ajoute aussitôt : « C'est de là que l'aigle voit sa proie. » C'est-à-dire que de la vue de ces bienheureux esprits, l'âme porte ses yeux à la contemplation de la majesté divine, parce qu'elle est toujours affamée, tant qu'elle ne la voit pas, et qu'elle sera pleinement rassasiée, quand elle aura la joie de la voir. Mais parce que la pesanteur de cette chair grossière et corruptible nous empêche de voir Dieu comme il est en lui-même, il est fort bien dit ensuite « que ses yeux regardent de loin; » comme si l'Ecriture disait : Les saints jettent leurs regards vers Dieu, avec toute la pénétration possible; mais ils ne sauraient voir comme proche d'eux celui dont ils sont incapables de soutenir maintenant les vives clartés. Que si l'âme ne voyait Dieu en aucune façon, elle ne pourrait pas connaître qu'il est éloigné : si, au contraire, elle le voyait clairement, il ne lui paraîtrait pas avec tant d'obscurité. Par conséquent, si d'une part, on ne le voit pas entièrement, et si de l'autre, il ne nous est pas entièrement caché, ce n'est pas sans raison que l'Ecriture dit ici qu'il est vu de loin.

Il faut rapporter sur ce sujet les paroles d'Isaïe et faire voir que les unes et les autres ont été dites dans un même esprit. Voici comment parle ce prophète pour marquer les vertus de la vie active : « Celui qui marche dans le chemin de la justice, qui parle avec vérité, qui rejette l'avarice, qui détourne les hommes de calomnier leur prochain, qui conserve ses mains nettes de tout présent, qui bouche ses oreilles pour ne point entendre le sang et qui ferme ses yeux pour ne point voir le mal. » *Isa.* xxxiii, 15. Puis, pour montrer comment de ces degrés de la vie active, il passe au sommet de la contemplation, il ajoute ensuite : « Celui-là habite dans les lieux hauts : son élévation sera sur les fortifications de pierre ; on lui donnera du pain, ses eaux seront pures et fidèles ; ses yeux contempleront le Roi dans l'éclat de sa beauté ; ils verront de loin la terre. » *Ibid.*, 16. Notre élévation est fondée sur des fortifications de pierre, quand nous nous unissons d'esprit aux armées des anges, et qu'étant comme retirés dans la forteresse de notre âme, nous combattons avec avantage et comme au-dessous de nous les démons qui nous font sans cesse la guerre. Alors, on nous donne du pain, parce que notre âme, se portant par son intention et ses désirs vers le ciel, y est saintement rassasiée de la contemplation de l'éternité. Nos eaux aussi sont pures et fidèles, parce que la doctrine de Dieu nous donne alors pour récompense l'effet de ce qu'elle nous fait ici espérer par ses promesses. Car la sagesse de ce monde est infidèle, puisqu'elle ne subsiste plus après la mort. Mais nos eaux sont fidèles, parce que les paroles de la vie nous montrent clairement après la mort ce qu'elles nous ont insinué par avance durant cette vie. Id., *ibid.*, XXXI, xxxv.

« Si quelqu'un entre par moi, il se sauvera ; il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages. » *Joan.* x, 9. Ils entreront dans la foi ; de la foi, ils entreront dans la vision, et ils trouveront des pâturages dans l'éternelle résurrection. Les brebis du Seigneur trouveront des pâturages, parce que quiconque le suit avec simplicité de cœur, se nourrit d'un pâturage éternel et verdoyant. Mais quels sont les pâturages de ses brebis, sinon les joies intérieures d'un paradis toujours florissant : car les pâturages des

élus sont la vue de la face de Dieu : tant qu'on la voit, l'âme est sans cesse rassasiée d'une nourriture de vie. C'est dans ces pâturages que, rassasiés de l'éternité, se réjouissent ceux qui déjà ont échappé aux piéges du monde et de ses plaisirs. On trouvera là les chœurs harmonieux des anges, la société des citoyens de la gloire céleste, la douce fête que font ceux qui reviennent du triste labeur du pèlerinage de la vie ; la réunion inspirée des prophètes ; les apôtres qui seront nos juges ; l'armée victorieuse et innombrable des martyrs, tous d'autant plus joyeux, qu'ici-bas leurs tourments auront été plus grands ; la constance des confesseurs consolés d'avoir été persécutés par la vision de Dieu ; les hommes fidèles dont les plaisirs du monde n'ont pu énerver la force et le courage ; des saintes femmes qui ont triomphé et du monde et de leur sexe ; des enfants dont ici-bas, les vertus ont prévenu les années ; des vieillards que l'âge, sur la terre, a rendu faibles de force, mais non pas de vertus. Cherchons donc, très-chers frères, ces pâturages où nous nous réjouirons en compagnie de tant de concitoyens. Que la joie de ces bienheureux nous invite ; qu'aucune prospérité ne nous séduise avec ses caresses, parce qu'il y a folie pour un voyageur d'oublier le but où il va en s'arrêtant, sur sa route, à contempler d'agréables prairies. On ne peut exprimer plus magnifiquement la multitude des consolations réservée dans le ciel aux saints élus de Dieu qui ont pleuré sur la terre. Au reste, de semblables paroles sont tirées de la comparaison d'une mère qui, ne pouvant supporter les pleurs de son enfant, essuie de la main ses yeux et sa figure, et le couvre de caresses. S. BERNARD, *Homélie 14 sur l'Evangile.*

Pensez, mes frères, et songez aux biens que Dieu donne aux pécheurs, et concluez de là ce qu'il réserve à ses élus. Aux pécheurs qui le blasphèment, il donne tous les jours le ciel et la terre, les fontaines, les fruits, la vie, des enfants, des richesses, l'abondance. Et il n'y a que Dieu qui donne tous ses biens. Or s'il donne de tels biens aux pécheurs, que pensez-vous qu'il réserve pour ses serviteurs? Pourrait-on penser de lui, que donnant de tels biens aux méchants, il ne garde rien pour les bons? Mais que

dis-je? ce n'est pas la terre, mais bien le ciel qu'il leur réserve. Peut-être même dis-je quelque chose de trop vil encore en disant le ciel : il se réserve lui-même lui qui a fait le ciel. Beau est le ciel; mais plus beau encore est celui qui l'a créé. S. AUGUSTIN, *Sermon sur le psaume* LXXXV.

« Mon âme est toute brûlante de soif pour le Dieu vivant. » *Ps.* XLI. Pourquoi l'âme du Prophète est-elle toute brûlante? « Quand viendrai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? » c'est-à-dire j'ai soif de venir et de paraître. J'ai soif dans ce long voyage; j'ai soif dans cette course, je serai désaltéré quand je serai arrivé. Mais quand viendrai-je? Ah! ce qui s'écoule si vite pour Dieu, est bien long pour mes désirs! En attendant, pendant que je médite, pendant que je cours, que je suis dans le chemin, avant que je vienne, avant que j'apparaisse, « mes larmes m'ont servi de pain le jour et la nuit, lorsqu'on me dit tous les jours, où est ton Dieu? » Mes larmes m'ont servi, dit le Prophète, non pas d'amertume, mais de pain. Mes larmes mêmes m'étaient douces ; j'avais soif de cette fontaine ; mais parce que je ne pouvais encore y boire, je n'en mangeais mes larmes qu'avec plus d'avidité. Id., *Sermon sur le psaume* XLI.

Quand auront cessé nos gémissements, tout alors, d'une seule voix, au milieu d'un seul peuple, dans une seule patrie, nous nous consolerons, nous joignant par milliers et par milliers aux chants des anges et aux chœurs des célestes puissances vivant dans une seule patrie. Et là, quel est celui qui gémit, qui soupire, qui a de la peine, qui éprouve des besoins, qui meurt, qui fait miséricorde, qui coupe le pain pour l'affamé, puisque tous y sont rassasiés du pain de la justice? Personne, là, pour vous dire : Recevez cet hôte ; car il n'y a point d'étranger, tous vivent dans leur patrie. Personne, là, ne vous dit : Mettez la paix entre vos amis qui sont en querelle; car dans une paix éternelle, ils jouissent de la vue de Dieu. Personne, là, ne vous dit : « Visitez ce malade; » car la santé y est éternelle. Personne, là, ne vous dit : « Ensevelissez ce mort, » car tous seront dans la vie éternelle. Les œuvres de miséricorde cessent, parce que là on ne trouve point de misère. Mais alors qu'y ferons-nous? peut-être

y aura-t-il ces œuvres de nécessité qui existent ici-bas ; semer, labourer, moudre, tisser, etc. Non ; rien de tout cela, parce que rien de tout cela ne sera nécessaire. Là où il n'y aura point de nécessité, il n'y aura ni misère, ni œuvres nécessaires, ni actions de miséricorde. Mais qu'y aura-t-il ? quelles seront nos affaires ? nos actions ? serons-nous assis, dans l'inaction, dans le repos, et sans faire quoi que ce soit ? si notre amour se refroidit, notre activité se refroidit aussi. Si notre amour est en repos en présence de ce Dieu que nous désirions naguère, et pour qui nous soupirions, comment donc nous enflammera-t-il quand nous serons parvenus à lui ? Si nous soupirons ainsi après celui que nous n'avons pas encore vu, comment s'éclairera-t-il, une fois que nous serons parvenus à lui ? Que ferons-nous donc, mes frères ? que le psaume nous le dise : « Bienheureux ceux qui habitent dans votre demeure ! » Et pourquoi ? « parce qu'ils vous loueront dans les siècles des siècles. » *Ps.* LXXXIII. Telle sera notre action, louer Dieu. Vous aimez, vous louez aussi. Vous cessez de louer, si vous cessez d'aimer. Mais vous ne cesserez pas d'aimer, parce que celui que vous voyez est tel qu'il ne cause jamais aucun dégoût, et qu'il vous rassasie, sans jamais vous causer de la satiété. Chose étonnante que celle que je vous dis-là ! Si je dis qu'il vous rassasie, je crains que, comme quelqu'un qui est rassasié, vous ne vouliez vous retirer, comme on se retire d'un dîner ou d'un souper. Si je dis qu'il ne vous rassasie pas, je crains de nouveau que vous ne vous paraissiez indigent, que vous ne vous trouviez trop vide, et qu'en vous il n'y ait quelque chose de moins que ce qui doit être rempli. Que dirai-je donc ? sinon ce que l'on peut à peine dire, à peine penser ? Il vous rassasie donc, sans vous rassasier, car je trouve l'une et l'autre choses dans l'Ecriture. Il est écrit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » *Matth.* v, 6. Et il est dit de la sagesse : « Ceux qui vous mangent, auront encore faim, et ceux qui vous boivent auront encore soif. » *Eccli.* XXIV, 29. Qu'est-ce qu'avoir soif en buvant ? C'est n'avoir jamais de dégoût. Si donc il y a cette ineffable et éternelle douceur, quelle chose Dieu demande-t-il de nous, mes frères, sinon une foi véritable, une

espérance ferme et une charité pure, pour que l'homme marche dans la voie que le Seigneur lui a tracée. Id., *sur le psaume* LXXXV.

Ce jour est un jour sans fin. Tous ces jours sont ensemble, voilà pourquoi ils rassasient. Chez eux, point de succession : car il n'y a pas de succession là où ce qui est futur n'arrive pas, et où ce qui est présent ne passe pas. Tous sont ensemble, parce qu'il n'y en a qu'un qui existe et qui ne passe pas ; et ce jour est l'éternité. Ce sont ces jours dont il est dit : « Qui est l'homme qui souhaite une vie heureuse, et qui désire de voir des jours comblés de biens? » *Ps.* XXXIII. Ces jours, dans un autre endroit, sont encore appelés années : c'est où il est dit à Dieu : « Pour vous, Seigneur, vous êtes le même, et vos années ne passeront pas. » *Ps.* CI. Car vos années ne sont pas des années qui soient comptées pour rien, et vos jours ne sont pas des jours qui se sont évanouis comme l'ombre : mais ce sont des jours qui existent et qui demeurent. Id., *sur le psaume* LXXXIX.

Grand est ce que nous devons voir, puisque toute notre récompense consiste dans la vision. Considérez le Seigneur lui-même qui l'a promis dans son Evangile, en disant : « Celui qui m'aime, sera aussi aimé de mon père et je l'aimerai. » *Joan.* XIV, 21. Et comme s'il lui était dit : « Et que donnerez-vous à celui qui vous aime? « Je me montrerai, répondit-il, à lui. » Désirons, et aimons ; brûlons d'amour, si nous sommes une véritable épouse. L'époux est absent, souffrons ; celui que nous désirons, viendra. Il a donné un si grand gage, que l'épouse n'a pas à craindre d'être abandonnée de son époux : il ne le retirera donc pas. Mais quel gage a-t-il donné? son propre sang qu'il a répandu, son Esprit-Saint qu'il a envoyé. L'époux retirerait-il de tels gages? Oh! s'il ne nous avait pas aimés, il ne nous aurait pas donné de semblables gages. Id., *sur le psaume* XC.

Ce que j'ai est à vendre, vous dit le Seigneur, achetez-le. Qu'a-t-il à vendre? J'ai, dit-il, le repos à vendre, achetez-le au moyen du travail. Vous lui dites : Combien vaut-il? son prix, c'est le travail ; mais, quel travail pour ce repos qui n'a point de fin! A comparer et à juger comme il faut, un éternel repos serait

à juste titre acheté par un éternel travail. Cela est vrai ; mais ne craignez point, Dieu est miséricordieux. Car si vous aviez un éternel travail, jamais vous ne parviendriez à un éternel repos. Par conséquent, pour parvenir un jour à ce que vous achetez, il ne vous faut pas travailler éternellement, non pas parce que le repos ne vaut pas autant, mais parce qu'il faut posséder ce que l'on a acheté. Il mérite, il est vrai, d'être acheté par un travail perpétuel, mais aussi il est nécessaire qu'il le soit au moyen d'un travail fait dans le temps. Un million d'années a une fin ; mais ce que je vous donnerai, dit le Seigneur, n'aura pas de fin. O miséricorde de mon Dieu ! Il ne dit pas : Travaillez un million d'années. Il ne dit pas : Travaillez même mille ans. Il ne dit pas : Travaillez cinq cents ans ; mais : Travaillez, lorsque vous vivez, pendant le petit nombre d'années que vous avez. Alors viendra le repos, et ce repos n'aura point de fin. Ecoutez encore : « Vos consolations ont rempli de joie mon âme, à proportion du grand nombre de douleurs qui ont pénétré mon cœur. » *Ps.* XCIII. Vous ne travaillez que peu d'annés, et les consolations ne vous manquent même pas dans vos travaux : tous les jours, vous éprouvez de la joie. Mais, prenez-y garde, loin de vous réjouir dans le monde, réjouissez-vous en Jésus-Christ. Et voici quel prix nous donnons ! C'est, pour ainsi dire, donner une cosse pour gagner des trésors éternels. Id., *sur le psaume* XCIII.

« Pour vous, vous êtes le même, et vos années ne passeront point. » Voici ce qui est dit de celui dont les années ne passeront pas. Frères bien-aimés, nos années ne passent-elles pas tous les jours, et ne sont-elles pas bien loin de durer ? Car celles qui sont venues ne sont déjà plus, et celles qui doivent venir ne sont pas encore. Les premières ont déjà passé, et les secondes passeront aussi. Les heures passées ont coulé, les heures futures ne sont pas encore venues ; et, quand elles seront venues, elles s'écouleront aussi et passeront. Or quelles sont les années qui ne passent pas, sinon celles qui demeurent? Si donc les années y demeurent (en Dieu), ce sont des années éternelles, c'est une seule année ; et une année qui demeure est un seul jour ; car ce seul jour n'a ni lever ni coucher ; il n'a pas commencé après hier, il n'est pas

limité par le lendemain; mais c'est un jour qui demeure éternellement. Id., *sur le psaume* CI.

« Il a prescrit ses ordres qui ne manqueront point de s'accomplir. » *Ps.* CXLVIII. Quels ordres pensez-vous qu'aient à suivre les corps célestes et les saints anges? Quels ordres Dieu leur a-t-il donnés! sinon de le louer. Bienheureux ceux dont l'unique occupation est de louer le Seigneur. Ils ne labourent point, ne sèment point, ne font point moudre ni cuire; car ces œuvres sont une nécessité, et au ciel il n'y en a point. Ils ne commettent ni vols, ni rapines, ni adultères; car ce sont des œuvres d'iniquités, et au ciel il n'y en a point. Ils ne partagent point de pain avec celui qui a faim, ils ne vêtissent pas celui qui est nu, ils n'accueillent point l'étranger, ils ne visitent point le malade, ils n'apaisent pas les querelles, ils n'ensevelissent pas de morts; car ce sont là des œuvres de miséricorde, et au ciel il n'y a aucune misère à laquelle on puisse compatir. Qu'ils sont heureux! disons-nous; le serons-nous aussi de la sorte? Courage! soupirons et ajoutons des gémissements à nos soupirs. Et que sommes-nous, pour que nous soyons là? De simples mortels, vils, méprisables, de la cendre et de la poussière. Mais celui qui a promis est tout-puissant. Si nous faisons attention à nous-mêmes, que sommes-nous? Si nous faisons attention à lui-même, il est tout-puissant, il est Dieu. Celui qui a créé l'homme de rien ne veut-il pas faire un ange d'un homme? ou bien Dieu compte-t-il pour rien l'homme pour lequel il a voulu que son Fils mourût? Réfléchissons à ce jugement de l'amour et des promesses de Dieu. Telles sont les arrhes que nous avons reçues. Nous possédons la mort de Jésus-Christ, nous possédons son sang. Qui est mort? Le Fils unique de Dieu. Pour qui est-il mort? Plaise au ciel que ce soit pour les bons, pour les justes! Mais quoi! « Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est mort pour les pécheurs. » *Rom.* v, 6. Or celui qui a donné sa mort pour les pécheurs, que réservera-t-il aux justes, sinon sa vie? Que vous a promis Dieu, homme mortel? Que vous vivrez éternellement. N'y croyez-vous point? Croyez, croyez. Ce qu'il a déjà fait est plus que ce qu'il a promis. Qu'a-t-il fait? Il est mort pour vous. Qu'a-t-il promis? Que vous vivrez avec lui. Or

il est plus étonnant que l'Eternel soit mort, qu'un mortel vive éternellement. Nous possédons donc déjà ce qu'il y a de plus étonnant. Si donc Dieu est mort pour l'homme, pourquoi l'homme ne vivrait-il pas avec Dieu? Pourquoi un mortel ne vivrait-il pas éternellement, quand celui qui vit éternellement est mort pour lui. Id., *sur le psaume* CXLVIII.

« Et il élèvera la force de son peuple. » *Ps.* CXLVIII. Si la force de son peuple est abaissée dans l'affliction, dans la tribulation, dans les épreuves et le repentir, quand le Seigneur élèvera-t-il la force de son peuple? C'est quand le Seigneur lui-même viendra et que notre soleil se sera levé, non pas celui qui est visible à nos yeux et qui se lève sur les bons et les méchants, mais bien celui dont il est dit : « Le soleil de justice se lèvera pour vous qui avez une crainte respectueuse pour mon nom, et vous trouverez votre salut sous ses ailes, » *Malach.* IV, 2; duquel aussi les orgueilleux et les impies diront un jour : « La lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. » *Sap.* V, 6. C'est lui qui sera notre été. De ce que pendant l'hiver les fruits d'un arbre n'apparaissent pas dans le bourgeon, vous regardez les arbres comme arides pendant l'hiver. Celui qui ne sait pas voir regarde comme aride telle ou telle vigne auprès de laquelle peut-être il en est une qui a véritablement desséché; car toutes deux se ressemblent pendant l'hiver. L'une vit, et l'autre est morte; mais la vie de l'une et la mort de l'autre sont cachées. Arrive l'été : alors la vie de la première se manifeste, tandis que la mort de la seconde devient évidente. La première se pare de feuilles, se couvre de fruits, et elle se revêt à l'extérieur de ce qu'elle contient dans ses racines. Nous sommes donc, mes frères, tels que sont les autres hommes; comme ils naissent, mangent, boivent, se vêtissent, passent leur vie, de même font les saints. Quelquefois cela trompe les hommes, et ils disent : Voilà un tel qui s'est mis à être chrétien : la tête ne lui fait-elle plus mal? ou : Parce qu'il est chrétien, qu'a-t-il de plus que moi? O vigne desséchée! c'est une vigne dépouillée de ses feuilles et de ses fruits pendant l'hiver que vous voyez là, et non pas une vigne aride. L'été viendra,

c'est-à-dire le Seigneur, notre gloire et notre parure, qui se cachait dans la racine, et alors il élèvera la force de son peuple, après la captivité dans laquelle nous vivons sur la terre. Ecoutez l'Apôtre : « Car vous êtes morts. » Ils paraissaient morts comme pendant l'hiver. Ecoutez, ils vivent : « Et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Voilà où vous avez votre racine. Quand donc serez-vous parés de feuilles? Quand donc serez-vous couverts de fruits? » Ecoutez maintenant la suite : « Lorsque paraîtra Jésus-Christ, votre vie, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. » *Colos.* III, 3, 4. Id., *ibid.*

Quel que soit le sens qu'on attache à ce qu'on appelle le sein d'Abraham, c'est là que vit mon Nébridius, mon doux ami, votre fils, ô mon Dieu, puisque vous l'avez adopté, d'esclave qu'il était; oui, c'est là qu'il vit. Et quel autre séjour digne d'une telle âme? Il vit au séjour sur lequel il me faisait tant de questions à moi, homme de boue qui ne savais lui répondre. Il n'approche plus aujourd'hui son oreille de ma bouche; mais les lèvres de son âme puisent à la source de votre sagesse, et sa soif ardente s'y désaltère à longs traits, heureux qu'il est d'un bonheur sans fin. Je ne pense pas toutefois qu'il s'enivre à cette source jusqu'à m'oublier, quand vous-même, Seigneur, vous de qui il s'enivre, conservez mon souvenir. Id., *Confessions,* IX, III.

O vie sainte que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment, vie qui seule peut porter le nom de vie, vie tranquille et heureuse, vie glorieuse et éclatante, vie toute pure et toute chaste, vie céleste et divine, vie sans tristesse et sans douleur, vie sans trouble et sans inquiétude, vie sans altération et sans vicissitude, vie sans corruption et sans mort, vie sans péril et sans crainte, vie sans mal et sans péché, vie toute pleine de bonheur et de gloire, vie où l'amour est parfait, vie où il n'y a point de crainte, vie où il n'y a qu'un jour éternel et où il n'y a qu'un seul esprit; vie où l'on voit Dieu face à face et où l'âme est sans cesse rassasiée de cette nourriture de la vie. C'est ce qui me fait trouver les divines Ecritures qui parlent en tant d'endroits de votre félicité, comme des prairies saintes et mystérieuses dont les sentences et les paroles sont comme les herbes délicieuses et salutaires dont je

me nourris, dont je me fortifie dans mes langueurs, et dont j'adoucis les amertumes de cette vie de mort. O royaume glorieux, ô séjour de la félicité suprême, royaume qui n'est assujetti ni à la succession des temps ni à l'écoulement des années; royaume où le jour n'est suivi d'aucune nuit et ne reçoit aucun affaiblissement par la diversité des saisons; royaume d'où les peines et les disgrâces, les maladies et la mort sont bannies pour jamais; royaume où le chrétien victorieux, couronné d'une couronne immortelle, s'unit aux saints concerts des anges et chante sans cesse devant Dieu ces hymnes et ces cantiques qui ne se chantent que sur la montagne de Sion. Id., *Méditations,* XXII.

O vie vivifiante, ô vie éternelle, ô vie éternellement bienheureuse où la joie est sans tristesse, le repos sans travail, la gloire sans appréhension, la force sans langueur, les richesses sans vicissitude, la félicité sans défaut, la vie sans corruption, la durée sans fin et la prospérité sans disgrâce; vie où tous les saints admirent et louent les sentiments intérieurs et les magnificences extérieures de la bonté infinie de Dieu; vie où l'on contemple sans cesse tous les biens dans une charité parfaite et où on désire toujours les voir; vie où l'on désire sans inquiétude et où l'on est rassasié sans dégoût. Id., *Manuel,* VII.

O mon âme! s'il nous fallait tous les jours endurer une infinité de tourments; s'il fallait, pendant longtemps, souffrir l'enfer même pour voir et adorer Jésus-Christ dans sa gloire et être associé avec ses saints, l'éminence de cette gloire et la grandeur de cette joie ne seraient-elles pas bien dignes de ces affreuses souffrances? Que les démons donc dressent leurs embûches et s'arment contre moi; que les jeûnes, les disciplines et les haires mortifient et affligent mon corps; que le travail le lasse, que les veilles l'abattent, que le froid le pénètre, que la vieillesse le courbe, que la fièvre le brûle; que l'on me réduise à la misère et à l'indigence, que l'on me charge d'injures et de calomnies, et que l'on m'accable de procès et de persécutions; que la migraine fasse ressentir à ma tête les douleurs les plus cruelles; que la toux déchire et embrase ma poitrine, et que toutes mes humeurs débordent sur mon estomac et m'étouffent; que mon visage soit

pâle et décharné; qu'il n'y ait pas un membre sur mon corps qui soit sans infirmité et sans douleur; que ma vie ne soit qu'une vie pleine d'amertumes et de gémissements, une vie de larmes et de défaillances; que la pourriture s'empare de ma chair et pénètre mes os; pourvu que tous ses maux me servent comme de degrés pour monter à la gloire et qu'ils m'élèvent à Jésus-Christ, ils n'abattront jamais mon courage; et, bien loin de me faire perdre ma joie, je m'estimerai très-heureux de les souffrir. Ces maux sont grands, à la vérité; mais aussi, quelle est la grandeur de la gloire que Dieu prépare à la patience des justes! quelle sera leur félicité quand leurs faces seront éclatantes comme le soleil, quand Jésus-Christ disposera leur hiérarchie dans le ciel, quand il leur distribuera des trônes de gloire selon l'ordre et la dignité de leurs mérites, et leur donnera, pour les vertus qu'ils ont pratiquées dans cette vie, les couronnes précieuses de l'immortalité, et pour quelques souffrances légères et temporelles, des récompenses éternelles et incompréhensibles! Id., *Manuel,* XIV.

La joie de la bonne conscience est dans l'homme même comme un paradis; de même qu'aussi l'Eglise, chez les saints qui vivent dans la continence, la piété et la justice, est appelée à juste titre un paradis : paradis surabondant de richesses et de chastes délices. Id., *sur la Genèse.*

Si grande est la beauté de la justice, si grand est le bonheur de la lumière éternelle, c'est-à-dire de l'immuable vérité et de la sagesse, que si même il n'était permis d'y vivre qu'un seul jour, on devrait, pour ce seul jour, mépriser d'innombrables années de cette vie, toutes remplies de délices et abondantes en biens temporels. Non, certes, ce n'est pas un mensonge ou tout autre sentiment qui a dicté ces paroles : « Car un seul jour passé dans vos tabernacles vaut mieux que mille passés ailleurs. » *Ps.* LXXXIII; Id., *Traité du libre Arbitre.*

Sortez un peu, je vous prie, de votre prison, et représentez-vous devant les yeux la récompense de votre travail, récompense que l'œil n'a point vue, l'oreille entendue, et que le cœur de l'homme n'a pas comprise. Qu'il sera beau ce jour où la

vierge Marie viendra à votre rencontre accompagnée des chœurs des vierges! Quand, après le désastre de l'armée de Pharaon dans la mer Rouge, tenant un psaltérion dans la main droite, vous chanterez : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. » *Exod.* xv, 21. Alors l'Epoux lui-même viendra au devant de vous, et vous dira : « Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et viens; car l'hiver est passé, les pluies se sont dissipées et ont entièrement cessé; les fleurs paraissent sur notre terre. » *Cant.* II, 10, 11, 12. Alors les anges s'étonneront, et ils rediront entre eux : « Qui est celle-ci qui monte du désert remplie de délices, appuyée sur son bien-aimé? » *Cant.* VIII, 5. Puis un autre chaste chœur viendra aussi. Ce sera Sara avec les femmes mariées, Anne, fille de Phanuel, avec les veuves. Alors se réjouira votre mère, votre mère qui vous a mise au monde, votre mère qui vous a élevée. Alors les cent quarante-quatre mille élus tiendront leurs cythares en présence du trône et des vieillards, et ils chanteront un cantique nouveau qu'eux seuls peuvent chanter. Ainsi donc, toutes les fois que les vaines ambitions du monde vous causeront quelque plaisir, toutes les fois que vous verrez dans le siècle quelque chose qui ressemble à de la gloire, transportez-vous en esprit au paradis; commencez à être ce que vous devez être plus tard, et alors vous pourrez dire : « Les grandes eaux n'ont pu atteindre mon amour, et les fleuves n'auront pas la force de l'étouffer. » *Cant.* VIII, 7; S. Jérôme, *Lettre à Eustochie.*

« Je vois les cieux ouverts, » dit saint Etienne qu'on lapidait. Il offre son sang avec joie et fermeté celui qui a devant les yeux son roi et sa récompense, ainsi que le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. Le serviteur n'a pas encore achevé son ministère, et déjà le Seigneur lui ouvre son royaume. Eusèbe d'Emèse, *Homélie sur saint Etienne.*

Ne regardez pas comme chose impossible d'obtenir d'être transporté dans la béatitude des anges, lorsque vous aurez vaincu dans ce monde les pouvoirs mêmes des anges. Id., *Homélie* 3 *sur la pâque.*

Aucune vie ne grandira pour les bienheureux; leur bonheur

n'éprouvera aucun changement, et la longue suite des siècles écoulés n'amènera aucune vieillesse. Une fois la mort mise de côté, tout ce qui viendra ensuite sera la vie; et quand nous aurons participé au bonheur de celui qui nous a créés de rien, de même que sa vie n'a point de commencement, de même la nôtre n'aura point de fin. Id., *Homélie* 8.

« Vous avez cru, parce que vous m'avez vu : heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » *Joan.* xx, 29. S'il y a bonheur à croire ce qui est annoncé, combien plus y aura-t-il de bonheur à voir ce que l'on croit. Id., *Homélie* 10.

Bien que tout soit dû à Dieu, toutefois rien ne lui est rendu gratuitement. Devenu comme à son tour débiteur lui-même, il donne une rémunération pour le paiement des dettes. Ainsi, pour cette vie, il donnera celle que l'œil de l'homme ne peut voir, ni la pensée de l'âme atteindre. Certes, il est plus facile de l'obtenir que de la raconter. Sa durée sera sans fin, son usage sans dégoût, son action réparatrice sans aucun secours de nourriture, son repos sans celui de la nuit, son âge sans vieillesse. Ce sera une clarté, une splendeur éternelle venant du visage de Dieu, un plaisir toujours nouveau dans de perpétuelles et antiques joies, une félicité tranquille sans aucun danger d'être perdue. Id., *Homélie* 6 *aux moines.*

Souvenons-nous combien il est agréable, combien il est bon de se reposer, quand on a déposé le faix de quelque lourd fardeau: combien il est doux, après les chaînes d'une longue captivité, de recouvrer la liberté et de retourner dans sa chère patrie : combien c'est chose précieuse, après les nombreux dangers d'une longue navigation, de parvenir à la terre que l'on a cherchée, et au port tant de fois désiré. Concluons de là et reconnaissons combien il sera agréable, avec notre bonne conscience pour compagne, de passer aux vraies et solides joies, ainsi qu'à la compagnie des anges, de monter à cette vie où il n'y aura ni fatigues, ni pertes, ni inconvénients, et, chose meilleure encore, ni péchés ; mais bien une innocence éternelle, une justice inviolable, une sécurité inébranlable et un bonheur éternel. Id., *Homélie 8 aux moines.*

Dans un miroir, trois visions se présentent à nous! nous-mêmes d'abord, puis le miroir, et enfin tout ce qui est là devant lui : de même par le moyen du miroir de la splendeur divine, nous verrons Dieu lui-même comme il est, autant du moins que ce sera possible à la créature, puis nous-mêmes, puis enfin, d'une science véritable et certaine, nous connaîtrons toutes les autres choses. S. FULGENCE, *Lettres*.

Le juste sera si fort dans la vie future qu'il pourrait même, s'il le voulait, ébranler la terre : au contraire, le méchant sera si faible qu'il ne pourrait même détourner un ver de sa vue. S. ANSELME.

Quelle sera, mes très-chers frères, cette gloire de ceux qui font le bien! Combien grande et immense sera leur joie, quand le Seigneur aura commencé à compter son peuple, à donner à nos mérites et à nos œuvres les récompenses qu'il a promises, des biens célestes pour des biens terrestres, des biens éternels pour des biens temporels, de grandes choses pour des petites, enfin à nous offrir à son Père à qui il nous a rendus par la sainteté qu'il a mise en nous. S. CYPRIEN, *Sermon sur l'aumône*.

C'est à juste titre que l'on dit que le Seigneur étend le ciel, puisqu'il est certain qu'il y admet les courtisanes et les publicains. Car les cieux appartenant aux justes par justice, ils devinrent aussi la propriété des pécheurs par le bienfait et le don de la grâce. CASSIODORE, *Exposition du psaume* CIII.

Seigneur, beaucoup veulent régner, mais peu veulent souffrir avec vous. Ils veulent trouver, et non chercher, ils veulent atteindre, et non poursuivre. S. BERNARD, *Sermons*.

Celui qui vise à la gloire, ne s'inquiète pas du travail. S. PIERRE CHRYSOLOGUE.

« Le roi passera ; il les fera asseoir et les servira. » *Luc*. XII, 37. Ceci désigne la fraternelle concorde des bienheureux dans la participation aux mêmes grâces, et l'assemblée des premiers-nés qui sont inscrits dans le ciel, et les esprits des justes enrichis de tous les dons parfaits. Quand on dit qu'ils s'asseoiront, je crois qu'on veut figurer la fin de leurs travaux multipliés, leur vie calme et tranquille, leur divin état dans la lumière et dans la région des vivants. S. DENYS, *Lettre* 9.

Les peines du pauvre sont si vite changées en délices, que Lazare fut porté par les anges et introduit par eux dans le paradis, pour qu'il n'eût pas même la peine d'y aller en marchant. Il est porté après de si grandes souffrances, parce qu'il avait d'abord faibli ; et il est porté par les anges, car un seul n'aurait pas suffi pour porter ce pauvre : voilà pourquoi plusieurs viennent pour lui faire un chœur d'allégresse. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Sermon sur le pauvre Lazare.*

C'est un grand effort, une grande violence même de naître sur la terre et de ravir le ciel, de posséder par le moyen de la vertu ce que nous ne pouvons avoir par la nature. Id., *sur saint Matthieu.*

Les âmes des bons me paraissent divines et éternelles, puisque de la vie des hommes elles passent au caractère sacré et à la sainteté des dieux. CICÉRON.

Il y a beaucoup plus de profit à mettre en avant l'espérance d'un intérêt futur, que le souvenir d'un bienfait passé. Id., *de l'Orateur,* II.

Si nous pensons aux choses d'en haut et du ciel, nous méprisons celles de la terre comme petites et de peu de valeur. Id., *Questions académiques.*

Il y a deux chemins, dit Socrate, deux routes à suivre pour les âmes qui sortent du corps. Car celles qui se sont souillées des vices de l'homme et se sont livrées tout entières aux plaisirs, trouvent un chemin écarté, fermé et éloigné de l'assemblée des dieux. Celles au contraire qui se sont conservées innocentes et pures, qui n'ont eu qu'un très-léger contact avec leurs corps, et ont imité dans une enveloppe mortelle la vie des dieux, celles-là trouvent un facile retour près de ceux de qui elles sont parties. Id., *Tusculanes,* I.

Celui qui aura, avec justice et probité, achevé le cercle de la vie que la nature lui aura départi, retournera facilement aux astres ; mais il n'en sera pas de même de celui qui aura vécu sans règle et sans mesure. Id., *ibid.*

Pour tous ceux qui auront sauvé, aidé ou agrandi leur patrie, il y a dans le ciel un lieu fixe et déterminé où ils jouiront éternellement du bonheur. Id., *Songe de Scipion.*

Réflexions de l'auteur.

Tous les hommes, par un instinct de la nature, désirent tellement l'éternité que certains païens n'en connaissant pas d'autre que la réputation et la perpétuelle illustration de leur nom, se sont avec joie exposés à la mort pour cette ombre d'éternité. De là l'origine de ces statues dédiées aux grands hommes sur le forum romain. Vous pourrez apprendre par là ce que les chrétiens doivent faire pour le véritable et éternel bonheur du corps et de l'âme, surtout si l'on fait attention à ce que les martyrs de Jésus-Christ ont souffert dans ce but.

« O vous qui êtes prêtres, je vous en supplie, moi prêtre comme vous, et témoin des souffrances de Jésus-Christ, et même de cette gloire qui sera un jour révélée. » I *Petr.* v, 1. Ces paroles ont un sens tout particulier ; c'est comme si saint Pierre disait : Je vous prie, mes frères, de déployer un grand zèle pour votre salut. Je vous en prie, dis-je, comme témoin des travaux et des souffrances de Jésus-Christ, c'est-à-dire du grand et incomparable prix avec lequel vous avez été rachetés du pouvoir du démon, et comme celui qui sait au juste combien grand est le bonheur qui a été acheté à un tel prix. Car deux choses doivent surtout exciter les hommes à pratiquer la vertu, savoir la mort de Jésus-Christ, et la promesse du bonheur éternel. Or l'apôtre saint Pierre avait été le témoin de l'une et de l'autre, puisqu'il avait vu Jésus mourant sur la croix et transfiguré sur la montagne.

Il y a parmi les hommes quatre manières de vivre. Les uns imitent les mœurs des démons ; de ce nombre était celui dont le Seigneur dit lui-même : « Ne vous ai-je pas choisi douze ? et l'un de vous est le démon. » *Joan.* vi, 71. D'autres imitent les bêtes, et se laissent comme elles conduire non par la raison, mais par leurs instincts. D'autres vivent comme des hommes, d'un côté par la raison, de l'autre par leurs instincts. C'est d'eux que l'Apôtre dit : « En effet, puisque l'un dit : Je suis à Paul, l'autre je suis à Apollon, n'êtes-vous point encore des hommes charnels ? » I *Cor.* iii, 4. Parmi ces hommes, beaucoup, il est vrai, se sauveront ;

toutefois, comme le dit le même apôtre, « ils le seront comme par le feu, » I *Cor.* III, 15, s'ils reçoivent la mort avec résignation. Enfin, il y en a d'autres qui imitent dans leur vie la pureté des anges, et ce sont ceux-là surtout qui sont choisis parmi les hommes pour participer à leur bonheur. Tous les vases, dans lesquels buvait Salomon, étaient d'or; tels doivent être les vases d'élection, pour être propres à la table du véritable Salomon.

Saint Paul nous montre, comme témoin oculaire, combien grand est le bonheur réservé dans le ciel aux bonnes actions : « Le moment si court et si léger des afflictions de la vie présente, dit-il, produit en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » II *Cor.* IV, 17. « Ce n'est point en vain, dit Isaïe, que j'ai dit à la race de Jacob : Recherchez-moi. » *Isa.* XLV, 19. Et ailleurs : « Dites au juste qu'il espère bien, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. » *Isa.* III, 10. Parole, il est vrai, bien courte, mais qui n'en a pas moins beaucoup de sens. Car sous cette désignation générale de bien, le prophète comprend toute espèce de bien. De là ces paroles du Seigneur à Moïse : « Je vous montrerai toute sorte de biens. » *Exod.* XXXIII, 19. De là aussi ces justes plaintes du Seigneur : « Suis-je devenu pour Israël un désert stérile, et une terre tardive? Pourquoi donc mon peuple a-t-il dit : Nous nous retirons, nous ne viendrons plus à vous? Une jeune fille peut-elle oublier les ornements dont elle se pare, ou une épouse l'écharpe qu'elle porte sur son sein? Et cependant mon peuple m'a oublié durant des temps infinis. » *Jerem.* II, 31, 32. Le Seigneur s'étonne donc ici de ce qu'après avoir donné les plus grands biens à son peuple, et lui en avoir promis de plus grands encore, il a été entièrement négligé et abandonné par lui. On trouve encore sur ce sujet un admirable passage dans Malachie, où ce prophète nous montre les impies disant entre eux : « C'est en vain que l'on sert Dieu : qu'avons-nous gagné pour avoir gardé ses commandements, et pour avoir marché avec un visage abattu devant le Seigneur des armées? » *Malach.* III, 14.

Comme beaucoup de gens passant leur vie entière dans le crime, se promettent les récompenses des justes, il sera utile de noter

dans les saintes Ecritures les textes dans lesquels se trouvent décrites les mœurs de ceux qui sont choisis et appelés pour la vie éternelle. C'est tout d'abord le sujet du psaume XIV, qui commence par ce verset : « Seigneur, quel est celui qui habitera dans votre tabernacle? » Nous trouverons aussi que le juge de toute justice a porté cette loi que des récompenses ou des châtiments seraient réservés aux hommes, selon les mérites de chacun; doctrine que nous enseignent ces paroles du symbole de saint Athanase : « Ceux qui ont fait le bien, iront dans la vie éternelle, mais ceux qui auront fait le mal, iront au feu éternel. » Dans le psaume LXI : « Dieu a parlé une fois, et j'ai entendu ces deux choses : que la puissance appartient à Dieu, qu'à vous, maître, appartient la miséricorde; et que vous rendrez à chacun selon ses œuvres. » Jérémie parlant de Dieu, dit ces paroles : « Vos yeux sont ouverts sur toutes les voies des enfants d'Adam, pour rendre à chacun selon sa conduite, et selon le fruit de ses œuvres et de ses pensées. » *Jerem.* XXXII, 19. L'Apôtre dit aux Galates : « Ne vous y trompez pas; on ne se moque point de Dieu. Car l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé : ainsi celui qui sème dans la chair, recueillera de la chair la corruption; et celui qui sème dans l'esprit, recueillera de l'esprit la vie éternelle. » *Galat.* VI, 7, 8. Comment donc vous qui avez semé toute la vie dans la chair, vous promettez-vous la vie éternelle de cette semence corrompue? A ce passage correspond cet autre du même Apôtre parlant des impies : « Leur fin sera conforme à leurs œuvres. » II *Cor.* XI, 15. Tous ces textes et beaucoup d'autres semblables renversent le faux espoir de ceux qui, persévérant dans leurs crimes, se promettent des récompenses éternelles. Ils trouvent encore leur condamnation dans ces paroles du psaume XXIII : « Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur? ou qui est-ce qui s'arrêtera dans son lieu saint? Celui dont les mains sont innocentes, et dont le cœur est pur, qui n'a point pris son âme en vain, ni fait un serment trompeur à son prochain. » Or, comme le dit saint Grégoire, celui-là a pris son âme en vain qui ne pense qu'au présent, sans faire attention à ce qui suit dans l'éternité. Certains sages ont dit avec raison que les âmes des impies font dans leurs

corps l'office du sel, les préservant de la corruption et les conservant entiers; et comme, en outre, ils ne font aucune action digne d'une créature raisonnable, voilà pourquoi on dit avec raison que c'est en vain qu'ils ont reçu leurs âmes. Cicéron dit même que de telles âmes sont des âmes de porcs.

Le Seigneur veut qu'on annonce aux hommes l'éternité du royaume du ciel, préparé aux justes depuis le commencement du monde. C'est ce qu'indiquent ces paroles : « Ils publieront la gloire de votre règne, et ils célébreront votre puissance; pour faire connaître aux enfants des hommes la grandeur de votre pouvoir, et la gloire si magnifique de votre règne. Car votre règne est un règne qui s'étend dans tous les siècles, et votre empire passe dans toutes les générations. » *Ps.* CXLIV. Pesez ces mots : « Un règne qui s'étend dans tous les siècles. »

Qu'il est petit le nombre de ceux à qui le salut éternel a été décerné, quand, d'un autre côté, le nombre des insensés est si grand. C'est ce que l'on peut conclure de ce que, dans le dénombrement des tribus d'Israël, ordonné par le Seigneur, depuis vingt ans et au-dessus, de tous les hommes forts d'Israël, il en fut trouvé dans une tribu cinquante mille, dans une autre soixante mille, dans une troisième, soixante-dix mille, etc. De la tribu de Lévi, au contraire, on n'en trouva que vingt-deux mille, bien que, chose plus étonnante, on les eût comptés depuis un mois et au-dessus, au lieu que les autres avaient été comptés depuis l'âge de vingt ans et au-dessus. Or il y a certainement là dedans un mystère de la divine Providence, surtout quand on songe que lors de l'adoration du veau d'or, la tribu de Lévi ne fut point frappée par le Seigneur, puisqu'elle fut trouvée innocente et toute prête à venger le crime qui avait été commis. La même chose nous est aussi indiquée par ce fait que de cette grande multitude qui, au sortir de l'Egypte, s'avançait vers la terre promise sous la conduite de Dieu, deux hommes seulement y parvinrent, son entrée ayant été interdite aux autres à cause de leur infidélité. Puis, lors du déluge, il n'y eut que huit personnes de sauvées; tous les autres hommes furent engloutis sous les eaux.

Avant que le peuple d'Israël entrât dans la terre promise, Moïse envoya des hommes pour étudier le pays. Ils en rapportèrent comme signe de sa fécondité une branche de vigne avec sa grappe, des figues et des grenades. De même, les fidèles mis dans cet exil de la terre, doivent en esprit explorer les joies de la céleste patrie, afin qu'enflammés d'espérance et d'amour pour elle, ils puissent supporter les déboires de cette vie remplie d'affections. En effet, qu'ils y cueillent tout d'abord la grappe de raisin dont la grosseur est si prodigieuse, grappe qui signifie l'excessive fécondité de l'amour divin, grappe dont nous sommes enivrés dans cette éternelle patrie, comme le dit le Prophète : « Ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison, et vous les ferez boire dans le torrent de vos délices. » *Ps.* XXXV. Nous y trouverons aussi des figues qui marquent l'abondance des douceurs divines. Car de la vision de la beauté divine il vient un si grand amour, et de la douceur divine il s'ensuit une joie si ineffable que si, selon les théologiens, un damné était, par un don de Dieu, élevé à contempler la beauté divine, il ne pourrait en aucune manière ne pas être réjoui de ce spectacle, quand même il saurait certainement devoir retourner après un court espace de temps aux supplices éternels : parce que, voyant dans cette même vision l'ordre de la justice divine, il se tiendrait alors l'esprit tranquille. Enfin, nous trouverons aussi des grenades qui signifient la communion des saints et l'association à tous les biens, communion et association qui font que les biens de tous appartiennent à chacun. On sait en effet que, dans le fruit de la grenade, il y a une multitude de graines disposées dans un ordre admirable. De même donc que de cette multitude de graines se forme un seul fruit, de même la société de tous les saints n'est qu'une seule gloire, une seule joie commune à tous.

On n'entendit, lors de la construction du temple, ni marteau, ni hache, ni quelque outil de fer que ce soit. Pourquoi en fut-il ainsi? Parce que les pierres et les bois étaient si bien taillés et équarris sur le mont Liban, que quand on les posait à leur place, on n'avait besoin d'aucun outil de fer. De la même manière, en ce monde les justes sont comme polis et préparés par une quan-

tité de coups et d'afflictions, pour être ensuite, sans douleur et sans travail, mis à leurs places dans cette céleste demeure qui se compose de pierres vivantes. « Car Dieu y essuiera de leurs yeux toutes les larmes, et il n'y aura plus de mort; il n'y aura plus ni deuil, ni plainte, ni douleur, parce que le premier état des choses est passé. » *Apoc.* xxi, 4. C'est pourquoi avoir à subir en ce monde une foule de souffrances, n'est rien autre chose que de se voir préparer au séjour céleste. Mais ceux qui sont accablés en ce monde de souffrances et d'afflictions plus grandes, sont destinés à une place beaucoup plus noble. De là ce verset d'un hymne : « Ces pierres taillées et polies par le marteau de la souffrance et de l'affliction, sont mises à leurs places par la main de l'ouvrier; elles y sont disposées pour demeurer éternellement dans l'édifice sacré. »

Origène rapporte aux chœurs des anges et des saints qui, dans le ciel, se tiennent autour du trône de Dieu, les campements des douze tribus autour du tabernacle, campements disposés trois par trois et faisant face aux quatre points cardinaux. Voici les paroles de ce docteur, pour montrer à tous la manière de développer de semblables passages de l'Ecriture sainte. « Telles sont les choses que la lettre de la loi nous met devant les yeux, afin qu'y recueillant des semences de mystères, nous montions comme par degrés de pensées humbles et basses à des pensées élevées, et d'idées terrestres à de célestes idées. Montez donc maintenant, si vous le pouvez, auditeur, et, par l'intention de l'âme et la perspicacité du cœur, élevez-vous au-dessus des sens de la terre. Oubliez un peu les choses de la terre, et faites marcher votre âme au-dessus des nuées, au-dessus du ciel lui-même. Cherchez-y le tabernacle de Dieu, où Jésus est entré pour nous en précurseur; cherchez-y, dis-je, ces quatre rangées, ces quatre postes du camp; voyez-y les bataillons des Israélites, et les gardes des saints. Mais je n'ose pas y monter seul, je n'ose pas me plonger dans ces retraites si cachées des mystères, sans m'appuyer de l'autorité de quelque grand docteur. Je ne puis y monter, sans être précédé de saint Paul, sans qu'il me montre lui-même la voie de cette route si nouvelle et si ardue pour moi. Le plus

grand des apôtres dit donc lui-même aux Hébreux : « Vous ne vous êtes point approchés d'une montagne matérielle, d'un feu dévorant, d'un nuage obscur et ténébreux, des tempêtes et des éclairs..., mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe innombrable d'anges, de l'assemblée des premiers-nés qui sont dans le ciel. » *Hebr.* XII, 18, 22, 23. Moïse écrit donc que le peuple est divisé en quatre camps sur la terre, et l'Apôtre dit qu'il y a quatre ordres de saints dans le ciel. Et c'est à chacun d'eux qu'il nous dit de nous approcher tous. Tout le monde ne s'approche pas de tous ; mais les uns s'approchent de la montagne de Sion, et d'autres, un peu meilleurs, s'approchent de Jérusalem, la cité du Dieu vivant. Quant à ceux qui sont encore plus éminents que ces derniers, ils s'approchent de la multitude des anges qui chantent leurs hymnes et leurs cantiques. Ceux qui sont encore au-dessus, s'approchent de l'assemblée des premiers-nés qui sont dans le ciel. Or par *premiers-nés,* je pense qu'il entend les apôtres qui ont reçu les prémices de l'Esprit-Saint.

Les dernières paroles de David montrent le devoir d'une âme reconnaissante. Sans se laisser troubler par la présence de la mort, il se ressouvint d'un bienfait qu'il avait reçu depuis longtemps, et commanda à son fils Salomon « de témoigner aussi sa reconnaissance aux fils de Berzellaï de Galaad, de les faire manger à sa table, parce qu'ils étaient venus au-devant de lui, David, lorsqu'il fuyait devant Absalon. » III. *Reg.* II, 7. On peut remarquer ici combien les fils de Berzellaï estimaient bon et heureux cet ancien service de leur père, service pour lequel ils auraient reçu l'honneur si grand de s'asseoir toujours à la table de Salomon, le plus riche et le plus glorieux de tous les rois, service bien court pour lequel ils auraient une récompense sans fin. On pourra donc juger par cet exemple de la joie des âmes assises au festin de Jésus-Christ dans son royaume, puisque je vois que pour des peines si petites et de si peu de durée, elles ont obtenu de si grandes récompenses.

La reine de Saba dit à Salomon : « Heureux ceux qui sont à vous ! heureux vos serviteurs qui sont sans cesse devant vous,

et qui écoutent votre sagesse. » II. *Paralip.* IX, 7. Si ces hommes sont estimés heureux par la plus sage des reines, combien seront heureux ceux qui se tiennent devant Dieu, et contemplent son visage où ils voient tout, entendent tout et savent tout ?

Il y a deux ordres de créatures dont le Seigneur a voulu compléter sa cour céleste et en faire des habitants ; les unes purement spirituelles, et les autres, à la fois spirituelles et corporelles ; les unes placées dans le ciel, les autres sur la terre ; les unes qui ne sont jamais tombées, les autres qui se sont relevées après leur chute ; les unes qui règnent sans avoir souffert, les autres qui triomphent après bien des souffrances : les unes qui ne doivent à Dieu que la vie et la gloire, les autres qui, outre cela, lui doivent encore d'avoir été arrachées à la mort de l'enfer par le sang de Jésus-Christ. Et en vérité, ce sera la dernière cause de la joie des hommes, et non des anges ; joie d'autant plus grande, qu'ils voient plus clairement les peines des damnés : car ceux-ci seront exposés à la vue de toute chair. Toutefois, il y a ceci, c'est que les saints anges doivent aussi à Dieu d'avoir été soustraits à la chute primitive par une grâce de leur Créateur.

Les paroles suivantes du Seigneur montrent bien la grandeur de la récompense du ciel : « On versera dans votre sein une mesure pleine , bien pressée et qui, après avoir été secouée, se répandra encore par-dessus les bords. » *Luc.* VI, 38. Paroles où se trouve renfermé tout ce qui se peut désirer dans la mesure la plus pleine. A ce passage se rapporte celui-ci du psaume : « Aussi, votre serviteur garde vos jugements, et en les gardant, il espère une grande récompense, » ou comme le traduit saint Jérôme, « un grand fruit : » paroles par lesquelles nous entendons non-seulement les biens de la gloire, mais encore ceux de la grâce qui sont donnés pendant cette vie.

XLIII.

Le bonheur est la dernière fin de l'homme.

Parce que l'âme n'a pas voulu vivre pendant qu'elle le pouvait, elle ne pourra le faire quand elle le voudra. Ainsi donc, ce

que l'âme acquiert ne lui suffit nullement si elle a perdu ce qui pouvait véritablement lui suffire. S. Grégoire, *Morales,* VIII, ix,

C'est à bon droit que celui qui, après avoir abandonné Dieu, croit se suffire à lui-même pour son repos, ne trouve plus désormais en lui que trouble et tumulte. Il cherche à se fuir dès qu'il s'est trouvé ; mais, comme il a méprisé son auteur, il n'a plus à se réfugier. Id., *ibid.,* VIII, xxii.

Quand on voit notre âme tantôt désirer, tantôt rejeter les mêmes choses, cela montre bien qu'elle dépend d'ailleurs ; car ayant été formée pour désirer Dieu, c'est à bon droit qu'elle ne peut se contenter de ce qui est au-dessous de Dieu. Elle se répand donc çà et là, par la raison que ne pouvant se rassasier de la qualité des objets qu'elle désire, elle veut au moins se satisfaire par leur variété. Id., *ibid.,* XXIV, xxvi.

De quelque côté que je me tourne, ce que j'ai obtenu devient pour moi sans prix, bien que je l'eusse désiré. S. Augustin, *sur le psaume* cii.

« Heureuse la nation qui a le Seigneur pour son Dieu! » *Ps.* xxxii. Qui est celui qui ne se relèverait pas en entendant cette parole? Tous aiment le bonheur, et voilà que les hommes qui veulent être méchants sans vouloir être malheureux sont pervertis dans leurs sentiments. Et comme le malheur est le compagnon de la dépravation, ces hommes pervertis veulent non-seulement être méchants sans vouloir être malheureux, ce qui est chose impossible, mais encore ils veulent être méchants, précisément pour ne pas être malheureux. Mais qu'ai-je dit en disant qu'ils veulent être méchants précisément pour ne pas être malheureux? Considérez un peu ceci dans tous les hommes qui font le mal : ils veulent toujours être heureux. Un tel commet un vol, vous en demandez la raison. C'est à cause de la faim qu'il souffre, des besoins qu'il éprouve. Donc, il fait le mal pour ne pas être malheureux ; et il est plus malheureux, par la raison qu'il fait le mal. C'est donc pour repousser le malheur, la misère, et pour acquérir le bonheur que tous les hommes font tout ce qu'ils font de bien ou de mal ; ils veulent donc toujours être heureux. C'est en possédant quelque chose qu'ils veulent être

heureux; cherchez donc quelque chose à posséder pour être heureux. Car lorsque vous serez heureux, vous serez certainement meilleur que quand vous êtes malheureux. Il ne peut se faire qu'une chose mauvaise vous rende meilleur. Vous êtes homme; eh bien, tout ce que vous convoitez dans votre désir d'être heureux est plus mauvais que vous. L'or, l'argent, tous les corps à l'acquisition et à la possession desquels vous soupirez sont inférieurs à vous. Vous êtes meilleur qu'eux, vous êtes préférable à eux... Il vous reste donc à chercher ce qu'il y a de meilleur que votre âme. Que sera-ce, je vous le demande, sinon votre Dieu? Vous ne trouvez rien autre chose de meilleur que votre âme, parce que quand votre nature aura été perfectionnée elle sera égalée aux anges. Au-dessus, il n'y a plus que le Créateur. Elevez-vous donc à lui, ne désespérez pas, et ne dites pas : Il est trop grand et trop loin de moi. C'est peut-être encore plus loin de vous d'avoir l'or que vous cherchez. Bien que vous vouliez de l'or, peut-être ne l'aurez-vous pas, tandis que si vous voulez Dieu vous l'aurez. Car il vient à vous avant que vous le vouliez, et il vous a appelé bien que vous vous fussiez opposé à lui. Avare, pourquoi soupirer pour le ciel et pour la terre? Meilleur est celui qui les a créés tous deux; et vous êtes pour le voir et pour le posséder. Pourquoi demander que cette campagne soit à vous, et pourquoi dire en passant près d'elle : Bienheureux celui à qui elle appartient, bienheureux est celui à qui appartiennent cette demeure et ces champs. Réprimez votre iniquité et écoutez la vérité : « Heureuse la nation!..... » Eh quoi! vous connaissez déjà ce que je veux dire. Désirez donc de le posséder, ce Dieu, et alors enfin vous serez heureux. Cela seul vous rendra heureux, cela seul vous rendra meilleur que vous n'êtes. Dieu, dis-je, qui vous a fait, est meilleur que vous. « Heureuse la nation qui a le Seigneur pour son Dieu! » Aimez-le, possédez-le, vous l'aurez quand vous voudrez, vous l'aurez gratuitement. Id., *sur le psaume* XXXII.

Les hommes aiment des choses diverses; et quand quelqu'un paraît avoir ce qu'il aime on l'appelle heureux. Or il est véritablement heureux, non pas s'il possède ce qu'il aime, mais s'il

aime ce qu'il doit aimer. Car il en est beaucoup qui sont plus malheureux en possédant ce qu'ils aiment qu'en en étant privés. En aimant des choses nuisibles, ils sont malheureux ; en les possédant, ils le sont encore plus. Quand nous aimons quelque chose de mauvais, Dieu, dans sa miséricorde, nous refuse ce que nous aimons de la sorte ; mais aussi, dans sa colère, il donne quelquefois à celui qui aime le mal ce qu'il a aimé de mauvais. Id., *sur le psaume* xxvi.

Revenez à votre cœur, hommes de péché, et rattachez-vous à celui qui vous a faits ; appuyez-vous sur lui, et vous serez inébranlables ; reposez-vous en lui, et vous serez en paix. Où courez-vous à travers les précipices, où allez-vous ? Le bien que vous aimez vient de lui, bon et suave, si vous le rapportez à Dieu, justement plein d'amertume si vous abandonnez Dieu pour aimer sans raison ce qui vient de lui. Pourquoi persister à toujours parcourir ces sentiers rudes et laborieux ? Le repos n'est pas où vous le cherchez ; cherchez l'objet de votre recherche : il n'est pas où vous cherchez. Vous cherchez la vie bienheureuse dans la région de la mort : elle n'est pas là... Jésus-Christ s'est élancé comme un géant pour parcourir rapidement sa carrière. Il ne s'est point arrêté, mais il a couru, criant par ses paroles, ses actions, sa mort, sa vie, sa descente aux enfers, par son ascension, nous criant, dis-je, de revenir à lui. Puis il a disparu de nos yeux pour que nous rentrions dans nos cœurs et que nous l'y trouvions. Id., *Confessions,* IV, xii.

Quand je conférais avec mes amis Alypius et Nébridius sur la nature des biens et des maux, je leur avouais qu'Epicure aurait triomphé dans mon esprit, si je n'eusse pas cru à la survivance de l'âme après la mort et à la rémunération des œuvres, doctrine que ce philosophe ne voulut point admettre. Id., *ibid.,* VI, xvi.

Je ne voulais plus, dès lors, de l'abondance des biens de la terre ; je ne voulais plus dévorer le temps et être dévoré par lui, puisque dans votre éternelle simplicité je trouvais un froment, un vin et une huile autres que ceux d'ici-bas. Et je m'écriais encore du fond du cœur, à la lecture du verset suivant : « Oh ! dans sa paix ! oh ! dans lui-même ! » O bienheureuse parole !

« En lui, je prendrai mon repos et mon sommeil. » Id., *ibid.*, X, IV.

Quand les hommes aiment la vie heureuse qui n'est autre chose que la joie éprouvée à cause de la vérité, certes, ils aiment cette vérité, et ils ne l'aimeraient pas s'ils n'en avaient pas quelque image ou connaissance dans leur mémoire. Pourquoi donc ne goûtent-ils pas cette joie qui naît de la vérité? Pourquoi ne sont-ils pas heureux? C'est que d'autres objets préoccupent bien plus fortement leur pensée, objets qui leur créent plus de misères que le faible souvenir de la vérité ne leur laisse de bonheur. Id., *ibid.*, X, XXIII.

Lorsque je vous serai uni de toutes les forces de mon âme, il n'y aura plus pour moi ni douleurs ni travaux, et ma vie sera vivante étant toute pleine de vous. Car à celui que vous remplissez, votre main sait alléger son fardeau; et c'est parce que je ne me suis pas assez rempli de vous que je suis à charge à moi-même. Id., *ibid.*, X, XXVIII.

Dans tous ces objets que je parcours à la clarté de votre lumière, je ne trouve de lieu sûr pour mon âme qu'en vous. C'est en vous que je voudrais rassembler toutes mes pensées éparses, afin qu'aucune d'elles ne pût s'en écarter désormais. Parfois aussi, mon Dieu, vous me pénétrez d'un sentiment étrange, de je ne sais quelle douceur inconnue qui, si elle devenait en moi parfaite et durable, serait je ne sais quoi qui ne serait plus cette vie. Mais bientôt je retombe sous le poids de mes misères; je suis entraîné de nouveau par le cours ordinaire des choses humaines; je suis entraîné et je pleure, sans que mes larmes abondantes brisent mes chaînes, tant nous sommes courbés sous le fardeau de l'habitude! Où je puis être, je ne le veux pas, et où je veux être, je ne le puis : des deux côtés je suis également malheureux. Id., *ibid.*, X, XL.

Je confesse et je sais, Seigneur mon Dieu, que partout il est mauvais pour moi d'être sans vous et en dehors de vous; et cela non pas en dehors de moi, mais aussi en moi, parce que toute richesse qui n'est pas mon Dieu est pour moi de la pauvreté. Id., *Méditations.*

Misère sur misère, hélas! quand mon âme, fuyant loin de vous avec qui elle trouve toujours la richesse et la joie, elle suit le monde où elle ne trouve jamais que besoins et douleurs. Le monde crie : je m'affaiblis; vous, Seigneur, vous criez : je reconforte; et ma misère aime mieux suivre celui qui s'affaiblit que celui qui reconforte. Oh oui! c'est bien là ma faiblesse. Id., *ibid.*

De même que toute la vie du corps est l'âme, de même la vie heureuse de l'âme est Dieu. Id., *du Libre Arbitre.*

Les hommes cherchent le repos en cette vie au prix de grandes fatigues : mais, séduits par leurs mauvaises passions, ils ne le trouvent pas. Ils veulent en effet se reposer dans des choses qui ne procurent point le repos, puisque, par exemple, un homme qui veut se reposer dans les richesses, devient plus orgueilleux que tranquille et en sûreté. Id., *sur la manière de catéchiser les ignorants.*

Malheur à l'âme audacieuse qui a espéré pouvoir se trouver mieux, une fois éloignée de vous. Elle se tourne, se retourne, sur le dos, sur les flancs, et sur le ventre, et malgré cela tout lui est dur : vous seul êtes le repos. Id., *Confessions,* VI.

Tout ce qui est en dehors de Dieu, n'est point douceur ; par conséquent que mon Dieu enlève tout ce qu'il veut me donner, et qu'il se donne à moi. Id., *sur le psaume* XXVI.

Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Je serai ce qui doit les rassasier ; je serai tout ce que les hommes peuvent justement désirer ; je serai leur vie, leur salut, leur nourriture, leurs richesses, leur gloire, leur honneur, leur paix ; je serai tous leurs biens. Car c'est ainsi que s'explique ce que dit l'Apôtre, « que Dieu est tout en tous. » Id., *Cité de Dieu,* XXII.

Celui qui veut vivre dans le mal, n'est-il pas convaincu d'être d'autant plus malheureux, que sa mauvaise volonté s'accomplit plus facilement ? Id., *des Paroles du Seigneur.*

Dieu mêle des amertumes au bonheur de la terre, pour que l'on cherche ce bonheur dont la douceur n'est pas trompeuse. Id., *Sermon* 29 *sur saint Matthieu.*

Il y a cette différence entre les biens temporels et les biens éternels, que le bien temporel est plus aimé avant qu'il ne soit

possédé et perd de son prix une fois qu'on l'a obtenu, car il ne rassasie point l'âme. L'éternité étant un séjour véritable et certain, un bien éternel est aimé avec plus d'ardeur une fois obtenu, que quand il n'est que désiré. Id., *de la Doctrine chrétienne*, liv. I.

L'âme ne jouit de rien avec liberté, sinon de ce dont elle jouit avec sécurité. Par conséquent, personne n'est en sûreté au milieu des biens qu'il peut perdre malgré lui. Id., *du Libre Arbitre.*

Je dis que la vie heureuse consiste dans la profondeur de la sagesse, le bon témoignage de la conscience et la grandeur de la vertu. Le bonheur n'est pas d'être sans passions, mais d'en être le vainqueur. S. AMBROISE, *des Devoirs.*

Un faux bonheur est un malheur plus grand encore. S. BERNARD, *Sermons.*

L'âme raisonnable faite à l'image de Dieu, peut être envahie par toutes les autres choses, mais jamais en être remplie. Tout ce qui est moins que Dieu ne peut remplir celle qui est capable de contenir Dieu. Id., *Sermon sur la Dédicace.*

Quand nous aimons Dieu, nous trouvons tout en lui. Il est le seul que l'on cherche; mais en lui tout est contenu. O gain admirable! abrégé prodigieux! pourquoi nous fatiguer sur tant de choses différentes? hâtons-nous tous de courir à lui; car après lui, on ne cherche plus, mais on possède tous les biens. CASSIODORE.

Il faut que les méchants soient plus malheureux quand leurs désirs se sont réalisés, que s'ils ne pouvaient accomplir ce qu'ils convoitent. Car si c'est un malheur d'avoir voulu le mal, c'en est un plus grand d'avoir pu le faire. BOÈCE, *de la Consolation de la philosophie,* liv. IV.

Pourquoi parler des plaisirs du corps, dont le désir est plein d'anxiétés, et la satiété pleine de repentir? quel agrément existe-t-il en eux? je l'ignore. Quiconque se rappelle le résultat de ses passions, comprend que les voluptés sont une triste chose. Si elles pouvaient rendre heureux, il n'y a point de raison pour que les bêtes ne soient, elles aussi, appelées heureuses. Id., *ibid.,* liv. III.

La fortune n'a que des faveurs pour celui qui ne peut à bon droit être appelé malheureux, puisqu'aucun mortel n'est heureux.

Le malade fait consister le bonheur dans la santé, et le pauvre dans les richesses.

Rien de plus ordinaire que de se dégoûter de son propre sort et d'en désirer un plus splendide.

Il n'y a point d'insensé qui soit heureux, comme il n'y a point de sage qui ne le soit. Cicéron, *des Fins,* I.

On ne pourra jamais assez dignement louer la philosophie; car celui qui s'y soumet peut passer tout le temps de sa vie sans inquiétude ni soucis. Id., *Traité de la vieillesse.*

Personne ne peut être heureux que dans un bien stable, fixe et permanent. Car il ne doit rien vieillir, rien s'éteindre, rien tomber de ce qui se trouve dans la vie heureuse. Celui qui craindrait d'en voir perdre quelque chose, ne pourrait être heureux. Id., *Tusculanes.*

Je ne comprends pas que celui qui est heureux demande encore quelque chose pour être plus heureux. Car s'il lui manque quelque chose, il n'est pas même heureux. Id., *ibid.*

Tout est bonheur là où il ne manque rien, et où, dans son genre, il y a plénitude et abondance : or, c'est là le propre de la vertu. Id., *ibid.*

La forme du corps et l'admirable force de l'esprit humain, n'indiquent pas que l'homme est né uniquement pour jouir des plaisirs. Id., *des Fins,* II.

Réflexions de l'auteur.

« Qui lui a résisté, et a eu la paix? » *Job.* IX, 4. D'après saint Grégoire, les choses qui sont en dehors des dispositions de l'ordre de Dieu, ne peuvent être dans la paix. C'est ainsi que les os du corps humain, mis à la place que Dieu leur a fixée, ne causent aucune douleur; mais si par hasard ils se trouvent violemment en dehors du lieu que la nature leur a destiné, ils nous font subir les plus atroces douleurs. Il en est de même pour le cœur de l'homme ; en Dieu, comme dans son centre, il se repose en paix; mais une fois en dehors de lui, il est de suite agité par une foule de mouvements déréglés.

De même que la matière première étant en puissance pour

toutes les formes, désire toujours ce qu'elle est née pour avoir, et par conséquent trame, dit-on, la perte de la forme qu'elle possède pour acquérir celle qu'elle ne possède pas encore ; de même le cœur de l'homme étant capable de tous les biens, aspire sans cesse à ce dont il manque, haïssant les choses présentes et désirant toujours les choses futures. Il arrive de là qu'en dehors de Dieu, en qui sont toutes choses, il ne peut en aucune façon trouver la paix.

La possession de Dieu seul satisfait plus l'âme que celle de toutes les créatures, de même que le soleil seul éclaire le monde plus que tous les astres du ciel. C'est pourquoi nous avons devant nous un chemin très-abrégé vers le bonheur, un chemin où il n'est besoin ni de l'appareil d'une foule de choses, ni de richesses, si nous obtenons la possession de Dieu seul. Le Fils de Dieu est venu dans le monde pour nous enseigner cette voie qu'il nous invite lui-même de prendre, quand il dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et succombez sous le faix, et je vous soulagerai. » *Matth.* XI, 28.

La béatitude et la félicité étant un état composé de l'assemblage de tous les biens, cet état ne peut en aucune manière se trouver dans les choses extérieures et corporelles. Car quel est celui qui possède tous ces biens ? Que dis-je ? si quelqu'un de ces biens vient à manquer, souvent l'absence de ce bien nous tourmente plus que la possession de tous les autres ne nous satisfait. Achaz, roi d'Israël, n'ayant pu obtenir la vigne de Naboth, qu'il convoitait, fut si abattu de corps et d'esprit, qu'il se coucha sans vouloir rien manger. A quoi bon rappeler l'exemple d'Aman qui, regorgeant de tous les biens, pensait cependant ne rien avoir, tant que Mardochée se tenait aux portes du palais.

Le Seigneur a créé deux êtres dans le monde pour participer au bonheur divin, un être raisonnable et un être spirituel, l'homme et l'ange. Mais parce qu'ils devaient obtenir ce bonheur d'un côté par leurs œuvres et de l'autre par la grâce divine, il a donné aux anges un court délai pour se livrer de leur propre mouvement à l'obéissance qu'ils devaient à Dieu, tandis qu'aux hommes, naturellement changeants, il a accordé pour cela un

temps plus long, c'est-à-dire le temps de la vie qu'ils ont à passer sur la terre. Or, il en est qui ignorent si bien cette destination que Dieu leur a donnée, qu'ils vivent, jettent des racines sur la terre, et y fixent tous leurs soins et toutes leurs pensées de manière à faire penser qu'ils ne sont nés et n'ont été créés que pour cette seule vie. Ces hommes ressemblent, selon moi, à ces enfants à qui leurs parents donnent la commission d'acheter quelque chose pour les usages de la maison : distraits par la vue de ce qu'ils rencontrent en chemin, ils oublient ce qu'on leur a commandé, laissent passer l'occasion d'acheter, et reviennent à la maison, tard et les mains vides. Ils imitent donc ces enfants, ceux qui, attirés par la beauté des créatures, oublient la fin pour laquelle ils ont été créés.

La possession de Dieu seul peut rendre l'homme heureux bien plus que ne le peuvent les richesses et les royaumes du monde entier. Car ce ne sont là que des biens particuliers et privés, tandis que Dieu est un bien universel; voilà pourquoi il dit lui-même à Moïse : « Je vous montrerai tous les biens. » *Exod.* XXXIII. Saint Augustin développe admirablement cette pensée dans ses réflexions sur le psaume XXXVI : L'or que vous possédez, dit-il, ne peut être pour vous de l'argent; le vin que vous avez ne peut être pour vous du pain; votre Dieu, au contraire, est tout pour vous. Vous le mangerez pour ne point avoir faim, vous le boirez pour ne pas avoir soif; vous le posséderez tout entier, il vous possédera de même, parce que lui et vous vous ne serez plus qu'un. Vous voyez donc que tout est en lui et que tout vient de lui. Or c'est ce que saint François éprouvait au dedans de son âme, lui qui, dit-on, répétait sans cesse ce seul mot dans sa prière : Mon Dieu et mon tout! mon Dieu et mon tout! Si l'on demande maintenant comment cela peut se faire, je réponds que Dieu, d'une façon admirable et qu'on ne saurait exprimer, réjouit le cœur de ses élus d'une joie plus grande et d'un plaisir plus vif que s'ils possédaient tous les biens. Comment cela peut-il se faire? les impies ne peuvent pas même le soupçonner; mais les justes l'éprouvent tous les jours. Toutefois il ne nous a point induits en erreur celui qui, en faisant l'éloge du don de la

sagesse, nous dit ces paroles : « Son prix passe toutes les richesses; et tout ce qu'on désire le plus ne mérite pas de lui être comparé. » *Prov.* III, 15. Nous trouvons aussi un éclatant symbole de ceci dans la verge avec laquelle Moïse, après avoir frappé le rocher, fit sortir une source abondante. Il faut remarquer en effet de quelles paroles Dieu se sert pour avertir Moïse de faire jaillir l'eau du rocher. « Prenez, dit-il, en main la verge dont vous avez frappé le fleuve du Nil, et allez jusqu'à la pierre d'Horeb. Je me trouverai là moi-même présent devant vous, vous frapperez la pierre, et il en sortira de l'eau afin que le peuple ait à boire. » *Exod.* XVII, 5. Or pourquoi cet avis dans lequel Dieu rappelle à Moïse un des nombreux miracles, quand d'un autre côté il omet d'en rapporter d'autres beaucoup plus grands. « Prenez, dit-il, la verge dont vous avez frappé le fleuve, pour apprendre qu'il appartient à la même providence de tourmenter de la soif la plus ardente des méchants placés auprès d'un grand courant d'eaux, et d'apaiser la soif des justes dans un pays aride et brûlé par les ardeurs du soleil. Quand, en effet, sur l'ordre de Dieu, Moïse frappa le Nil, ses eaux furent changées en sang; et quand, de nouveau, la même verge frappa le rocher, il en coula sur-le-champ une grande quantité d'eaux; c'est pour montrer que les méchants, même ceux qui paraissent regorger de richesses, sont accablés sous le poids de la plus grande misère, de la plus grande indigence, et d'une multitude de soucis et d'angoisses, tandis qu'au contraire les justes sont comblés de tous les biens, même au milieu des plus grands besoins de la terre. Les désirs effrénés des premiers qui les poussent à des biens caducs et périssables ne peuvent jamais être rassasiés; l'ardent désir des seconds pour les biens immortels est au contraire comblé d'une admirable manière. La piété et un cœur content de son sort sont de bien grandes richesses. Car le Seigneur enrichit les justes non pas en les comblant de richesses, mais en leur ôtant les passions, privation qui découle de la douceur des délices spirituelles. Les méchants sont donc toujours pauvres, malheureux, constamment affligés des maux les plus pénibles, tandis que les justes ont sans cesse des richesses en abondance et les plaisirs les plus

doux. C'est bien aussi ce que dit Salomon : « Tel paraît riche qui n'a rien, et tel paraît pauvre qui est fort riche. » *Prov.* XIII, 7. Et aussi l'Apôtre : « Comme n'ayant rien, et possédant toutes choses. » II *Cor.* VI, 10. Cette verge est donc la divine Providence qui des riches en fait des pauvres et des pauvres en fait des riches.

Il semble étonnant que la possession de Dieu seul rende l'homme plus heureux dans une extrême pauvreté que tous les autres biens du monde ; toutefois cela cesse de l'être si l'on mesure dans son esprit les infinies richesses du souverain bien. Nous voyons, en effet, qu'il n'est aucune faculté dans les espèces presque innombrables des animaux que l'homme n'ait imitée par la force et la pénétration de sa raison. Il ne vole pas, il est vrai, comme l'oiseau; mais domptant les animaux, il monte sur leur dos et se fait mener où il veut. Il ne nage pas comme le poisson; mais cependant, avec l'aide des navires qu'il a inventés, il parcourt tout l'univers. Il ne combat point avec des cornes, des dents, des ongles ou du venin, mais il a su inventer des armes plus puissantes que tout cela. Il ne se protége pas contre les coups par un corps couvert d'écailles comme le dragon; mais cependant, couvert d'une cuirasse et d'un bouclier, il repousse les traits loin de son corps. Il ne chante pas comme le cygne, le rossignol et autres oiseaux chanteurs; mais au lieu de cela, son génie a découvert des instruments de musique bien plus harmonieux encore. A quoi bon en dire davantage? N'a-t-il pas aussi imité à sa manière et par des machines de guerre la foudre et les éclairs qui paraissaient plus vraiment appartenir à Dieu? C'est un sentiment commun chez les théologiens que ce qui se trouve dispersé dans les natures inférieures se trouve uni et rassemblé dans les supérieures. Si la force de la raison a tant de puissance qu'elle embrasse les forces et les qualités de presque tous les êtres inférieurs, pourquoi s'étonner que le souverain Créateur renferme en lui-même toutes les perfections de toutes les créatures qu'il a créées et d'autres perfections encore qui sont infinies? Que s'il en est ainsi, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la possession d'un si grand bien rende

son possesseur très-heureux, bien que d'un autre côté il manque de tous les autres biens?

C'est une chose des plus prodigieuses que l'homme ayant, par son art et son génie, inventé tant de choses concernant l'usage, les plaisirs, l'embellissement et la défense de son corps (telles que les différentes espèces d'habillements, les maisons, les villes, les lois, l'art de faire la guerre, de naviguer, de cultiver la terre, de chasser et d'apprivoiser les bêtes), que l'homme, dis-je, ne comprenne pas par lui-même de quelle manière il lui faut régler sa vie, en quoi il doit chercher sa dernière fin, et vers qui toutes ses actions doivent être dirigées. Or s'il ignore sa dernière fin, que peut-il faire de bien dans la vie? Aussi pèche-t-il doublement en ceci et même très-gravement; car il cherche sa fin dernière en dehors de Dieu, et de plus il la cherche dans des biens extérieurs et dans l'assouvissement de ses passions. C'est comme si une pierre cherchait la stabilité en dehors de son centre. Mais cela est tellement au rebours du bon sens que rien ne peut être plus contraire à cette fin. Comment, en effet, le bonheur pourra-t-il se trouver dans les choses que le Seigneur, d'après le témoignage de l'Apôtre, a données aux païens comme le plus grand châtiment : « C'est pourquoi, dit-il, Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur et à l'impureté, en sorte qu'ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps. » *Rom.* I, 24. Que sont ces désirs sinon les principes de tous les troubles, de toutes les douleurs et de toutes les peines? Si l'on dit, en effet, que la force irascible est la vengeresse de la concupiscence blessée, quelle paix y aura-t-il dans l'âme où tant de fois les désirs de l'homme sont frustrés de leur espoir; car autant de fois il est nécessaire que la force irascible frémisse au dedans d'elle-même, trouble l'âme et s'enflamme de colère contre ceux qui lui résistent. Enfin, que sont les diverses passions et les divers désirs, sinon des légions de soucis? Quand, en effet, l'amour ou le désir manquent-ils de soucis ou d'inquiétude? Un poète ingénieux assure que l'amour est plein de crainte et de sollicitude; et Virgile appelle le seul fils de Syrène son plus grand souci. Si donc l'amour d'un fils unique est l'unique souci de ses parents, un grand nombre d'amours

seront des légions de soucis, des légions d'inquiétudes et de fatigues. Comment donc pourra-t-on y trouver la tranquillité de l'âme et la félicité qui, toutes deux, sont le repos de tous les désirs et de tous les soucis.

Dieu ne donne qu'aux justes la tranquillité et le repos de l'esprit, et non les richesses et la puissance; c'est ce que l'on peut conclure de ces paroles de Salomon : « Il y a encore un autre mal que j'ai vu sous le soleil et qui est ordinaire parmi les hommes : un homme à qui Dieu a donné des richesses, du bien, de l'honneur, et à qui il ne manque rien pour la vie de tout ce qu'il peut désirer; et Dieu ne lui a point donné le pouvoir d'en manger; mais un étranger dévorera tout ce qu'il a amassé. C'est là une vanité et une grande misère. » *Eccle.* VI, 1, 2. Dieu ne lui a pas donné le pouvoir de manger ce qu'il a amassé, c'est-à-dire qu'il n'a pas permis que l'avare pût jouir de ses biens, ni se reposer sur ses vieux jours, ni en tirer quelque consolation; mais il a voulu qu'il fût pauvre et misérable au milieu de ses richesses, qu'il fût tourmenté par des angoisses et des soucis cuisants, afin que nous puissions conclure de là que l'âme ne doit pas chercher la paix et le repos dans les biens et dans les richesses, mais qu'il faut les chercher en Dieu et par Dieu.

Comme la béatitude consiste dans la cessation des désirs et que ceux qui ont une grande fortune n'ont pas moins de désirs que ceux qui sont dans une humble condition, il arrive de là que les riches ne sont pas moins malheureux que les pauvres, parce que ce n'est pas de posséder beaucoup qui nous rend heureux, mais de ne pas désirer autre chose que ce que nous avons. Mais les riches désirent beaucoup de choses, même plus que les pauvres, parce que « où il y a beaucoup de bien, il y a aussi beaucoup de personnes pour le manger, » *Eccle.* V, 10, et celui qui est dans une position élevée, a besoin de beaucoup de choses ou pour acquérir des honneurs ou pour soutenir son rang.

Ainsi les riches, qu'ils soient rois ou empereurs, ne sont pas heureux ; mais ils sont sujets à autant de misères qu'ils désirent de choses sans pouvoir les obtenir.

Il y en a parmi les chrétiens qui, comme des épicuriens,

vivent de telle sorte qu'ils paraissent avoir renoncé à l'héritage du ciel et avoir mis leur bonheur en cette vie. C'est de leur société et de leur aveuglement que le Prophète royal demanda à être délivré, au psaume xvi. Car au lieu de : « Seigneur, séparez-les dès leur vie du petit nombre de ceux qui sont à vous sur la terre : leur ventre est rempli des biens que vous cachez, » d'autres traduisent de l'hébreu : « Arrachez-moi, Seigneur, des hommes qui sont attachés au monde, dont l'héritage est sur la terre; et dont vous remplissez le ventre des biens que vous cachez. Ils sont rassasiés d'enfants, et ils ont laissé leurs restes à leurs petits enfants. Mais pour moi, je paraîtrai devant vos yeux dans la justice, et je serai rassasié lorsque vous m'aurez fait paraître votre gloire. » Par ces paroles, le Roi-Prophète nous fait voir que, méprisant le bonheur du monde, il met le sien dans Dieu. Le texte suivant est semblable : « Ils ont appelé heureux le peuple qui possède tous ces biens : mais plutôt heureux est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. » *Ps*. CXLIII. Quant à celui qui met son bonheur dans le plaisir et le poursuit sans cesse, il se disperse sur tout ce qui apporte au corps quelque plaisir ou quelque avantage : or il y a de cela un nombre presque infini. On en voit une figure dans le peuple hébreu dispersé dans toute la terre d'Egypte pour ramasser les pailles. D'où il est manifeste de combien de soucis et de misères ce bonheur est mêlé, puisqu'il a besoin de tant de secours.

La grande différence entre le sort des justes et celui des impies, c'est que la condition extérieure des seconds, qui paraît au dehors si belle et si heureuse, est cependant au dedans agitée de mille soucis et de mille désirs, puisqu'ils ne sont pas les maîtres mais bien les esclaves de leurs passions : tandis qu'au contraire la vie et le sort extérieurs des justes, souvent en apparence très-vils et très-abjects, abondent toutefois à l'intérieur d'admirables richesses, et des délices de l'Esprit-Saint. L'Apôtre parle de cette condition extérieure, quand il dit : « Les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons : ils ont été lapidés, ils ont été sciés, etc. » *Hebr*. XI, 36. Quant à leur beauté intérieure, le Prophète la décrit, quand il dit : « Toute la gloire

de celle qui est la fille du Roi, lui vient du dedans, au milieu des franges d'or et des divers ornements dont elle est environnée. » *Ps.* XLIV. Toutefois, l'Epoux montre dans le Cantique que cette beauté ne peut être expliquée par aucune parole, puisque faisant l'éloge des diverses beautés de l'Epouse, il déclare que ses richesses et ses biens intérieurs ne peuvent être exprimés; car souvent il répète ces paroles : « Sans compter ce qui est caché au dedans. » *Cant.* IV. Quelles richesses, quelles délices plus grandes que celles que la sagesse divine donne à ceux qui l'aiment. « Le prix de la sagesse passe toutes les richesses, et tout ce qu'on désire le plus ne mérite pas de lui être comparé. » *Prov.* III, 15. Celui qui en avait goûté, dit encore ; « Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étaient rien au prix de la sagesse. » *Sap.* VII, 8. Et ailleurs ; « Entrant dans ma maison, je trouverai mon repos avec elle: car sa conversation n'a rien de désagréable, ni sa compagnie, rien d'ennuyeux : mais on n'y trouve que de la satisfaction et de la joie. » *Sap.* VIII, 16. L'Apôtre a exprimé l'une et l'autre image dans les paroles suivantes : « Comme des séducteurs, quoique sincères ; comme inconnus, quoique très-connus ; comme mourants et vivants néanmoins; comme châtiés, mais non jusqu'à être tués ; comme tristes et toujours dans la joie ; comme pauvres et enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et possédant toutes choses. » II *Cor.* VI, 8, 9, 10. L'Epouse a désigné aussi la même chose dans ces paroles : « Je suis noire, mais je suis belle, ô fille de Jérusalem : je suis comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon. » *Cant.* I, 4. Les tentes de Cédar, c'est-à-dire des Arabes dont le pays était très-riche, et les pavillons de Salomon, au dehors n'étaient pas beaux, couverts qu'ils étaient de poussière et de pluie et brûlés des ardeurs du soleil : cependant, au dedans, ils resplendissaient d'or, d'argent et d'une foule de couleurs. Ceci représente parfaitement, comme nous l'avons dit, la condition des justes ; comme aussi bien on en trouve une image dans les silènes d'Alcibiade qui, bien que vils et méprisables au dehors, cachaient au dedans des images d'or des plus précieuses. Ceci peut aussi se rapporter non-seulement à la nature du fait,

mais encore à l'opinion des hommes qui, jetant les yeux sur l'extérieur des justes, n'en portent d'autre jugement que ce qu'ils voient au dehors, vu que leur bonheur est caché avec Jésus-Christ en Dieu. C'est ainsi que saint Augustin, *Confessions*, liv. VI, regardait comme un malheur le célibat de saint Ambroise, « parce que, dit-il, je ne pouvais alors soupçonner, ne l'ayant jamais éprouvé moi-même, les charmes de la voix secrète qui lui parlait au fond du cœur, et les joies qu'il goûtait en savourant le pain de votre parole. » Cet extérieur trompeur des choses est cause de l'erreur des hommes grossiers et ignorants qui, trompés par ces dehors, regardent la vie des justes comme misérable, et celle des méchants comme heureuse.

Sénèque a dit sur ce sujet une foule de bonnes choses que l'on pourra voir dans nos *Mélanges de philosophie morale,* au chapitre du *vrai et du faux bonheur.*

Chose malheureuse que l'aveuglement et la folie des hommes qui, ayant soif du bonheur et le recherchant avec ardeur et avidité, ne le cherchent pas dans le souverain bien qui est Dieu, mais dans les biens fugitifs, périssables et trompeurs de ce monde. C'est ce dont se plaint le Seigneur quand il dit dans le prophète Jérémie : « Mon peuple est devenu comme un troupeau de brebis égarées; les pasteurs les ont séduites; ils les ont fait errer par les montagnes; elles ont passé des montagnes sur les collines, et elles ont oublié le lieu de leur repos. » *Jerem.* L, 6. Or le lieu de repos où notre âme dort en sûreté et se repose, est Dieu lui-même : et l'esprit aveuglé des hommes abandonnant ce lieu de sécurité et de repos, erre à travers les montagnes à la poursuite de ces biens du monde dans lesquels il croit trouver le repos et le bonheur. C'est donc pour ne pas errer de la sorte que l'Epouse prie son Epoux en ces termes : « O vous qui êtes le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître votre troupeau, où vous vous reposez à midi, de peur que je ne m'égare en suivant les troupeaux de vos compagnons. » *Cant.* I, 6. L'Epouse s'adresse à l'Epoux; que lui demande-t-elle? de lui montrer la source du véritable bonheur. Elle donne ensuite le motif de cette demande, en disant : « De peur que je ne m'égare en suivant les

troupeaux de vos compagnons, » c'est-à-dire, en suivant le commun des hommes qui, abandonnant la source du vrai bonheur, et oubliant leur lieu de repos, errent à travers les montagnes et les collines des biens de la terre.

Il faut remarquer ici qu'il y a deux béatitudes, l'une commencée dans ce monde par les biens de la grâce, et l'autre, achevée dans le monde futur par les biens de la gloire. Or nous pouvons rapporter à l'une et à l'autre la demande de l'Epouse ; car elle demande non-seulement le bonheur commencé de la vie, mais encore aspirant aux courants célestes de la fontaine de vie, elle demande le bonheur de l'autre ; elle désire voir son Epoux et se rassasier de lui, pendant cette vie, en figure et en énigme, et dans la vie future, visiblement et face à face.

L'Epouse déclare que c'est en Jésus-Christ seul qu'on trouve la véritable paix et la tranquillité de l'âme : « Je me suis reposée sous l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit a été doux à ma bouche. » *Cant.* II, 3. Un peu avant, elle avait comparé son époux à un pommier fécond entre les arbres des forêts ; ici, elle dit qu'elle se tient à l'ombre de cet arbre, et qu'elle se nourrit de ses fruits les plus doux. Heureuse, oui bien heureuse celle qui se tient assise ainsi, et qui jouit de tels fruits et d'une telle ombre. Par ce mot de *sedi,* je me suis reposée, on désigne le repos et la tranquillité de l'âme qui n'éprouve aucun trouble. De là ces paroles du Prophète : « Vous avez mis ma tête à couvert au jour du combat. » *Ps.* CXXXIX. Et ailleurs : « J'espérerai à l'ombre de vos ailes. » L'ombre tempère aussi les ardeurs et les rayons du soleil. Or Jésus a donné l'un et l'autre aux âmes saintes, en les protégeant par la vertu de sa présence dans l'adversité, et en tempérant par la rosée de sa grâce et la douceur de ses bénédictions les ardeurs des désirs de la chair. C'est du reste ce qu'il insinue, quand il dit : « Et son fruit a été doux à ma bouche. » Quiconque, en effet, aura goûté aux douceurs divines, méprisera facilement toutes les voluptés et les désirs de la terre. De même que celui qui a goûté d'un vin fin, est dégoûté d'un vin plus grossier ; de mêmeà celui qui goûte les biens célestes, les biens de la terre ne sont plus rien.

Tous les hommes, nés pour le bonheur, le cherchant dans diverses choses, nous pouvons distinguer trois espèces de bonheur : le premier qui est celui des hommes du monde, le second qui est celui des philosophes, et le troisième, celui des chrétiens. Or le bonheur étant un état composé de l'assemblage de tous les biens, les hommes du monde et surtout les puissants s'attachent par tous les moyens possibles à jouir de tous les biens du siècle, pensant que de cette manière ils deviendront heureux, ou s'approcheront du moins très-près du bonheur. Les philosophes, de leur côté, considérant avec beaucoup plus de prudence la fragilité et l'inconstance des choses humaines, ainsi que les misères infinies de cette vie, dont nous sommes entourés de tous côtés, s'efforçaient de parvenir au bonheur par une autre voie ; agissant non pas pour obtenir tous les biens, ce qu'ils regardaient comme chose impossible, mais pour détruire ou du moins pour diminuer le plus possible tous leurs désirs. C'est ce qu'avait compris Sénèque, quand il disait : Si vous voulez rendre Phithodéas riche, ce n'est pas à ses richesses qu'il faut ajouter, mais c'est à ses désirs qu'il faut retrancher. Enfin, presque toute la philosophie de Sénèque tend à dire que le moyen le plus prompt pour obtenir le bonheur est, non pas d'acquérir tous les biens, mais de les mépriser. De là cette autre parole du même philosophe : « Celui qui a mis un frein à tous ses désirs, peut lutter de bonheur avec Jupiter lui-même. » Le troisième bonheur qui est celui des chrétiens est caché aux yeux de tous les yeux des vivants, il échappe même aux oiseaux du ciel. C'est celui par lequel les parfaits chrétiens, contemplant Dieu dans une vision intellectuelle, jouissent en lui d'admirables délices, qu'ils ont d'autant plus en abondance qu'ils ont été plus privés des biens et des plaisirs de la terre. C'est de ce bonheur dont jouissait le saint qui, priant toute la nuit, disait : « Mon Dieu, et mon tout ! mon Dieu, et mon tout ! » car, pour lui, Dieu était comme tout et au-dessus de tout.

Comment peut être vrai ce que le Prophète a dit : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints, parce que ceux qui le craignent ne tombent point dans l'indigence. Les riches ont été dans le besoin, et ont eu faim : mais pour ceux qui cherchent le

Seigneur, ils ne seront privés d'aucun bien, » *Ps.* xxxiii ; quand nous voyons çà et là la plupart des justes sous le poids de la pauvreté et de l'indigence? nous répondrons à cela par un mot de Sénèque : ce philosophe affirme en effet constamment qu'il n'y a aucune différence entre posséder quelque chose et ne rien désirer. C'est ce dont on peut aisément se rendre compte par un exemple. Un homme rassasié qui n'éprouve point le besoin de manger, et qui ne mange point (ce qui est le propre des bienheureux), n'est pas moindre que celui qui, après un copieux festin, n'éprouve pas le besoin de la faim : car l'un et l'autre jouissent de la même satisfaction d'être rassasiés ; le premier, parce qu'il n'éprouve jamais ce besoin, le second, parce qu'il l'a apaisé en mangeant de plusieurs mets. Toutefois, le premier est plus heureux, parce que, comme le dit très-bien saint Augustin : « Il vaut mieux avoir moins besoin, que de posséder plus qu'il ne faut. » *Règle.* Aussi voyons-nous les enfants avoir besoin de plus de choses que les jeunes gens. Il en est de même des femmes comparées aux hommes, des vieillards comparés à ceux qui sont dans la force de l'âge ; en un mot, tout ce qui est plus faible ou plus imparfait a toujours plus de besoins que ce qui est plus fort et plus parfait. D'où il suit que Dieu qui est le plus parfait de tous les êtres, qui est la perfection même, n'a absolument besoin de rien. C'est donc de cette manière que Dieu donne tout à tous les justes, quand, par un bienfait de sa grâce céleste, il apaise en eux la soif de tous les biens de la terre.

Dieu a fixé à chaque être qu'il a créé un but final, qui, une fois atteint, ne lui laisse rien à désirer. Il a assigné aux éléments le lieu de leur repos; quand on les en éloigne, ils sont inquiets et font de grands efforts pour y revenir. Les plantes sont heureuses quand elles sont dans un sol fertile et bien arrosé ; elles ne demandent pas autre chose. Les brutes ne recherchent que la délectation des sens : cependant il y a quelques oiseaux qui trouvent leur plaisir dans le chant, mais ceci appartient encore au sens de l'ouïe. Quant à l'homme, qui par l'âme participe à la nature des anges, il recherche le même bonheur que les anges, et ce bonheur n'est autre chose que le souverain bien, dans

lequel il trouve toutes les vérités, toutes les richesses d'une manière beaucoup plus parfaite qu'en lui-même. C'est pourquoi de même que la manne contenait en elle la saveur, le goût de toutes les choses agréables, de même Dieu renferme en lui les perfections et les délices de tous les biens; cependant il y a cette différence que la manne n'avait pas toutes les saveurs à la fois, mais tantôt l'une, tantôt l'autre, selon la volonté de ceux qui la mangeaient, tandis que dans la céleste patrie le souverain bien nous fait goûter en même temps la plénitude de toutes les délices. Néanmoins pendant la route il donne à ses amis un avant-goût et pour ainsi dire les prémices de cette félicité; de là cette joie du cœur, cette tranquilité d'âme que l'on remarque dès cette vie chez les hommes pieux et dont jouissait le Prophète royal quand il disait : « Et je marchais le cœur dilaté de joie, parce que j'ai recherché vos commandements. » *Ps.* CVIII. En effet ceux qui possèdent Dieu de cette manière, ne sont plus altérés que de lui; ils ne craignent rien, n'espèrent rien, et contents de cette seule possession, qui est au-dessus des événements et des caprices de la fortune, ils savent que personne ne peut la leur enlever, à moins qu'ils ne veuillent la perdre volontairement. Ajoutez aussi à cela que Dieu qui a créé la nature des choses, qui a donné, si je puis me servir de cette comparaison, une telle propension à l'aimant, que, quand une fois il a touché le fer, il se tourne avec une si grande force vers le pôle du monde qu'il ne trouve de repos que vers lui, ce même Dieu a donné aussi à l'homme une pareille inclination, c'est-à-dire qu'il ne peut se rassasier d'autre chose que de la vue de la beauté divine. C'est pourquoi saint Augustin s'écrie : Toutes les fois que je me suis éloigné de vous, Seigneur, il m'a semblé être dans un désert. Et ailleurs : Toute abondance où mon Dieu n'est pas, n'est que misère pour moi.

Il y a une certaine idolâtrie à placer son bonheur dans les choses créées. Comme il convient parfaitement à Dieu en tant que Dieu d'être le principe et la fin de toutes choses, les hommes dans leur perversité avaient accordé à Jupiter ou à Saturne la dignité de premier principe qu'ils avaient enlevée à Dieu; mais maintenant tout en restituant à Dieu cette dignité ils lui enlèvent

celle de la dernière fin, non par leurs paroles, mais par leurs actes. En effet, lorsque les hommes du siècle placent leur félicité et la dernière fin de leur vie, les uns dans l'argent, les autres dans la faveur populaire, et d'autres dans la volupté, et que, pour jouir de ces biens, ils méprisent la loi de Dieu et par là Dieu lui-même, n'est-il pas évident qu'ils lui enlèvent par le fait la dignité et la gloire d'être leur dernière fin?

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-UNIÈME VOLUME.

SECONDE CLASSE DES LIEUX COMMUNS.

DES VERTUS ET DES VICES QUI LEUR SONT OPPOSÉS (suite).

TROISIÈME CLASSE.

DES BÉATITUDES, DES DONS, DES SACREMENTS, DES FINS DERNIÈRES ET DE QUELQUES AUTRES SUJETS.

FIN DE LA TABLE DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

